

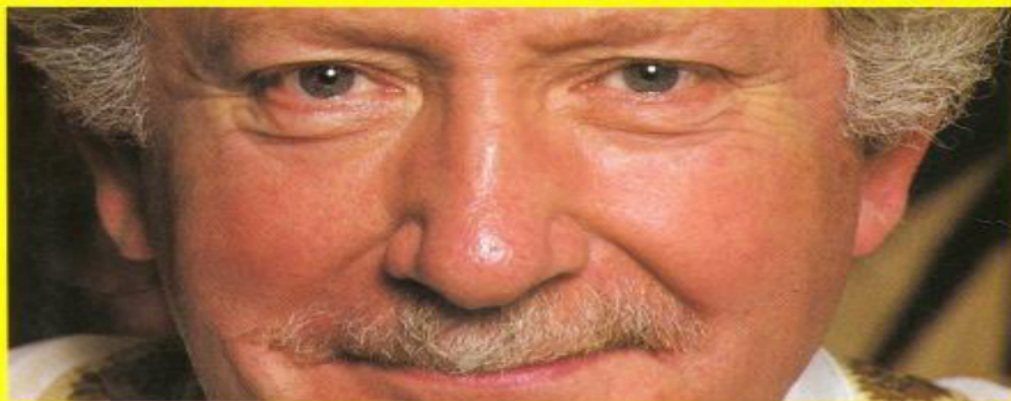
Dossiers Secrets

Pierre Bellemare

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

PIERRE
BELLEMARE
JACQUES ANTOINE



**Dossiers
secrets**

54 histoires à perdre la raison



SUCCÈS
DU LIVRE

Dossiers secrets

54 histoires à perdre la raison

Pierre Bellemare
Marie-Thérèse Cuny



Cette édition de Dossiers secrets
est publiée par les Éditions de la Seine
avec l'aimable autorisation de Edition° 1
© Edition° 1, 1984

MORT D'UN MORT

Le vingt-sept juin mil neuf cent cinquante-huit, les premiers vacanciers sont là, tôt levés, traînant des parasols et des chaises pliantes, poussant vers la plage une cohorte de gamins encombrés de ballons, de seaux, de pelles et de petits bateaux.

C'est alors que les yeux d'une femme s'arrondissent et qu'un homme crie :

— Attention ! Attention !

Une jeune fille pousse un cri d'effroi. Tous les visages se tournent vers le carrefour où, comme un paquet de linge, le corps d'un vieil homme tournoie à un mètre du sol pour retomber sur l'asphalte où sa tête éclate comme une noix.

Le motocycliste qui vient de le heurter zigzague dans la rue comme un fou, perd finalement le contrôle de sa machine en heurtant le trottoir et tombe à son tour.

La foule, quelques instants figée, reflue maintenant vers le vieil homme allongé dans le sang qui jaillit en un véritable jet, si épais et si tiède qu'on le voit presque fumer dans l'air encore frais.

Pour Martin Lemaire, commissaire de La Baule-les-Pins, identifier ce cadavre, prévenir la famille, ne devrait être qu'un travail de routine. Or, il n'en sera rien, car le visage rondouillard et paisible du vieil homme recèle un étonnant secret. Martin Lemaire penche ses cheveux en brosse et sa moustache rousse sur le cadavre. En face de lui, le médecin déjà se relève :

— Il n'y a plus rien à faire, dit-il.

Dans la fourgonnette de la police, le jeune chauffard pâle et qui tremble de tous ses membres, se mord les lèvres, prêt à tourner de l'œil. Le commissaire Lemaire, qui vient de fouiller les poches du malheureux et n'y a trouvé que quelque menue monnaie, remarque, dépité :

— Il n'y a aucun papier. Est-ce que quelqu'un le connaît ? Un petit bonhomme lève le doigt comme un écolier timide.

— C'est le vieux Martens ! dit-il, il est gardien de l'école où va mon fils.

— C'est tout ce que vous savez ?

— Oui, c'est tout.

Quelques instants plus tard, Martin Lemaire entre dans le bureau du directeur de l'école Saint-Arnolphe et lui demande :

— Reconnaissez-vous cette veste, Monsieur ?

Le directeur, jaune et maigre, fronce les sourcils :

— On dirait celle de Paul Martens !

— Il est gardien de cette école ?

— Oui, depuis quelques années.

— Vous pouvez me le décrire ?

— C'est un homme de taille moyenne, la soixantaine passée, au visage rond, l'air assez sévère. Il n'a plus beaucoup de cheveux. Je ne sais quoi vous dire d'autre, sinon qu'il porte souvent un nœud papillon. Il lui est arrivé quelque chose ?

— Il est mort, renversé par un motocycliste. Vous connaissez sa famille ?

— Non, je crois qu'il est seul au monde. Mais je peux vous donner son adresse. Je pense que madame Lesueur, la boulangère, le connaît mieux ; il a été son chauffeur-livreur pendant des années.

— Mon Dieu ! Mon Dieu ! s'exclame cette brave madame Lesueur en apprenant ce qui est arrivé à son ancien employé, ce pauvre monsieur Martens...

Sa grosse poitrine se soulève d'émotion. Sa coiffure blondasse et compliquée glisse rapidement devant les baguettes dorées, les ficelles et les pains de quatre livres pour rejoindre le policier.

— Vous le connaissiez bien ? lui demande Martin Lemaire.

— Assez bien.

— Selon vous, qui faut-il prévenir ?

Madame Lesueur réfléchit, essaie de se souvenir :

— Je ne vois pas qui vous pourriez prévenir à La Baule, je pense qu'il n'a pas de famille, en tout cas pas ici ! Mais je suppose que vous trouverez des renseignements dans sa chambre.

Deux maisons plus loin, Martin Lemaire escalade un escalier étroit, la boulangère sur ses talons :

— Je n'ai pas pu le garder comme livreur, explique-t-elle, c'était trop fatigant pour lui ! Mais je lui ai laissé sa chambre.

Au troisième étage, en trois tours de clé, elle ouvre une porte et fait entrer Martin Lemaire dans une petite pièce lambrissée, propre et sobre. Des livres : quelques romans policiers, un petit dictionnaire, un guide de la Bretagne, un attirail de pêche dans un coin, deux reproductions de toiles célèbres de Vlaminck. À part cela, rien qui puisse renseigner le policier, sinon, dans le tiroir d'un buffet, parmi quelques paperasses sans importance, une carte du combattant établie dans le département de la Seine le cinq décembre mil neuf cent trente-cinq. Elle porte le numéro 504660 et précise que Paul Emile Armand Martens, domicilié à l'époque rue de Neuilly à Rosny-sous-Bois, est né à Paris le sept octobre mil huit cent quatre-vingt-quinze. Étonné, le policier s'assoit sur une chaise :

— Je ne sais toujours pas qui je dois prévenir ! dit-il.

C'est alors que la boulangère, qui a un cœur d'or et ne supporte pas l'idée qu'il puisse n'y avoir personne à l'enterrement du vieil homme, se frappe le front :

— Je me souviens ! Il a un cousin ! Il s'appelle René Play et il habite à Saint-Ouen-les-Vignes ! Si vous voulez, nous retournons à la

boulangerie et je vais lui téléphoner.

Pendant une demi-heure Martin Lemaire trône au milieu de la boulangerie, assis sur une chaise, tandis que madame Lesueur débordante d'activité commente pour ses clients la mort de ce pauvre monsieur Martens, actionne le tiroir-caisse, brandit ses pains et ses ficelles tout en houspillant ces demoiselles du téléphone :

— Alors ça vient ? J'attends un appel de Saint-Ouen-les-Vignes, ça me paraît bien long.

Saint-Ouen-les-Vignes est un tout petit village et René Play n'ayant pas le téléphone, il a fallu le chercher pour lui demander de venir à la poste. Dès que le cousin est enfin en ligne, le mystère commence, pour tout le monde :

— Voulez-vous répéter, dit René Play, le cousin, à la boulangère, je ne comprends pas.

— Comment vous ne comprenez pas ! Je vous dis que votre pauvre cousin Martens a été renversé par un motocycliste et qu'il est mort !

— Mon cousin Martens ?

René Play reste quelques instants silencieux au bout du fil, puis répète :

— Non vraiment, je ne comprends pas, dit-il enfin. Mon cousin Paul Martens est mort depuis quatorze ans.

Chez la boulangère, l'émotion fait place à l'agacement :

— Mais pas du tout, il est mort ce matin !

— Vous devez vous tromper de cousin ! Comment voulez-vous que ce pauvre Martens soit mort à nouveau puisqu'il a été tué en mil neuf cent quarante-quatre lors du bombardement de Brest !

— Vous êtes sûr ?

— Absolument ! Et vous, vous êtes sûre que c'est Paul Martens ?

— Évidemment, je le connais depuis plus de dix ans !

Comme le cousin et la boulangère ne parviennent pas à se mettre d'accord, Martin Lemaire prend le téléphone et demande à René Play de venir le plus rapidement possible à La Baule.

— Je serai là demain, promet le cousin en raccrochant.

L'Ouest Républicain hier soir, puis la presse parisienne ce matin ayant publié l'information, le vingt-huit juin à neuf heures, plusieurs journalistes se pressent dans le couloir devant le bureau du commissaire, où vient d'entrer René Play, grand escogriffe, mécanicien de son métier, accompagné d'une sorte de géant chevelu.

Le cousin désigne le géant au commissaire :

— Je vous présente monsieur Zimmerman. Il est le neveu de Paul Martens.

— Donc, remarque le commissaire, contrairement à ce qu'il a toujours prétendu, Paul Martens n'était pas du tout seul au monde.

— Seul au monde ? Vous voulez rire ! s'exclame le géant

Zimmerman. Il a une fille à Roissy près de Paris, un fils dans le nord de la France et, quelque part, une seconde femme ; sa première étant morte en mil neuf cent vingt-quatre.

Le commissaire sort un bloc et un stylo :

— Parfait. C'est tout ce que je voulais savoir. Donnez-moi l'adresse de sa femme, que je la prévienne.

— Attendez, monsieur le commissaire ! Vous ne pouvez pas faire ça !

— Et pourquoi donc ?

— Mettez-vous à la place de ma malheureuse tante... Cela va lui faire un choc d'apprendre que son mari est mort une deuxième fois !

Et le dénommé Zimmerman, en y ajoutant quelques détails, confirme la déclaration du cousin René Play :

— Peu de temps avant la guerre, mon oncle a quitté sa femme brusquement. Celle-ci l'a cherché pendant quatre ans, jusqu'en mil neuf cent quarante-quatre où elle apprenait officiellement qu'il était mort. Bien entendu, elle a voulu savoir pourquoi et comment. Le ministère des Armées lui a appris que son mari avait joué un rôle très important dans la Résistance. Chargé à ce titre, en mil neuf cent quarante-quatre, d'une mission à Brest encore aux mains des Allemands, il y est arrivé au moment où les sirènes se mettaient à hurler : dans le cadre d'une attaque aérienne, des centaines d'avions alliés bombardaient la ville. Mon oncle Martens s'est réfugié dans un abri qui allait être complètement écrasé sous les bombes. Parmi des centaines de cadavres, son corps a été identifié sans l'ombre d'un doute, grâce aux documents qu'il portait. Paul Martens est enterré sous son nom au cimetière de Thiais dans les environs de Paris. Il a été cité à l'ordre de la nation et sa femme touche une pension. Voilà.

Dans le silence qui suit, le commissaire sort d'un maigre dossier la carte du combattant qu'il a trouvée dans la chambre du défunt, et la montre à la ronde :

— Est-ce que vous reconnaissez votre oncle sur cette photo ?

— Oui ! répond Zimmerman.

— Et vous, est-ce que vous reconnaissez votre cousin ?

— Oui, répond René Play.

Le commissaire se tourne vers cette brave madame Lesueur, la boulangère, discrètement assise sur le bord d'une chaise.

— Est-ce que vous reconnaissez votre chauffeur-livreur ?

— Oui, répond madame Lesueur, formellement.

Alors le commissaire conclut :

— Messieurs, le cadavre de notre Martens à nous est à la morgue. Allons-y, il faut en avoir le cœur net.

Ce même après-midi du vingt-huit juin, un homme en blouse blanche soulève le drap sous lequel repose le cadavre. Le commissaire

demande à l'un des parents de monsieur Martens de venir l'identifier :

— Monsieur Play, lui dit-il, regardez-le bien, mais ne dites rien, je vous interrogerai tout à l'heure.

Le visage ensanglanté du vieil homme ayant été nettoyé, son masque paisible et rondouillard paraît étrangement serein à ce pauvre René Play qui l'examine longuement. Puis, vient le tour du neveu géant et chevelu, monsieur Zimmerman. Celui-ci, avec autant d'attention, considère le visage de son oncle.

Pendant ce temps, le commissaire fait quelques pas avec René Play.

— Alors ? lui demande-t-il à voix basse.

— Il y a bien une ressemblance avec mon pauvre cousin, mais je ne pense pas que ce soit lui...

— Bien, je vous remercie. Monsieur Zimmerman, voulez-vous faire quelques pas avec moi ?

Dans le couloir où ils déambulent maintenant, le commissaire interroge le neveu Zimmerman :

— Alors ? L'avez-vous reconnu ?

— Il a drôlement vieilli et bien changé, remarque le géant, mais tout de même, je suis à peu près sûr que c'est mon oncle.

Cette fois, le commissaire lève les bras au ciel. Si la famille elle-même est partagée, si elle n'est pas capable de le reconnaître avec certitude, l'affaire devient inextricable.

La mort à répétition de Paul Martens fait grand bruit. La presse et la radio de l'époque lui consacrent de longs reportages. Le ban et l'arrière-ban de la famille sont invités à venir reconnaître le corps qui repose toujours à la morgue. Malheureusement, si les uns reconnaissent leur parent, d'autres s'y refusent. Comme, hélas, ces derniers admettent tout de même une certaine ressemblance, plus aucun avis n'est crédible.

La police interroge des centaines de témoins. Elle retrouve même les gens qui ont vécu le terrible bombardement de Brest. Un employé de la Défense passive, ayant participé au déblaiement d'un abri, se souvient fort bien que l'une des victimes avait été identifiée grâce aux documents qu'elle serrait encore contre elle dans une serviette noire. Ce détail s'était inscrit dans sa mémoire en apprenant qu'il s'agissait d'un chef de la Résistance.

Au commissariat de La Baule-les-Pins, Martin Lemaire en perd son latin. D'autant plus que le procureur de la République le harcèle constamment ; il est dans une situation inextricable : le jour même de l'accident, il accusait d'homicide par imprudence le jeune motocycliste qui avait renversé Paul Martens ; or, depuis, l'avocat du jeune homme a facilement obtenu la libération de son client, selon une argumentation fallacieuse, mais légale :

— Vous ne pouvez pas garder en prison un garçon qui a écrasé un

mort, a-t-il expliqué, texte de loi à l'appui.

Maintenant, il réclame un non-lieu :

— Dame ! nous ne pouvons pas être coupable de la mort d'un homme enterré depuis quatorze ans !

Le procureur, devant cette affreuse logique, cherche désespérément quel motif d'accusation il peut invoquer contre le jeune chauffard. Déjà, le juge qui devra statuer sur l'affaire, s'inquiète de l'invraisemblable débat juridique qu'il va devoir affronter. Enfin, le commissaire Martin Lemaire jette devant les journalistes les premières bases d'un raisonnement qui devrait permettre d'élucider l'affaire.

— Une suite de coïncidences, dit-il, peut avoir eu pour effet de créer cette confusion. Erreur d'état-civil, papiers égarés, pourraient expliquer que deux hommes soient morts à quatorze ans d'intervalle sous le même nom. Par contre, j'ad mets difficilement qu'à cette suite d'hypothétiques coïncidences, vienne s'en ajouter une autre, aussi énorme ; manifestement, les deux hommes se ressemblaient. Là, je n'ad mets plus la coïncidence. Je crois qu'il s'agit de circonstances voulues, d'une machination, d'un stratagème, organisé par qui et dans quel but ? C'est ce qu'il nous reste à découvrir.

C'est alors que deux jours plus tard, un médecin de Saint-Nazaire demande à être reçu :

— Voilà, explique ce médecin, j'ai bien connu Paul Martens dans les années quarante. Il était très remonté contre sa femme et déçu par ses enfants. Il m'a dit plusieurs fois combien il souhaitait ne plus avoir de lien avec sa famille. Je pense donc que, lors de ce bombardement à Brest, ayant remarqué que l'une des victimes lui ressemblait, il lui aura placé entre les mains sa serviette noire contenant les fameux documents. Ainsi, il allait être considéré comme mort et refaire sa vie comme il l'entendait.

Quelques jours plus tard, une femme demande à être entendue à son tour :

— J'étais interprète à la Kommandantur de Brest, dit-elle. Au moment de ce bombardement, il y avait dans la ville plusieurs chefs nazis. Je me souviens que l'un d'eux, un homme rondouillard, au visage sévère, mais qui parlait un français impeccable, s'était laissé aller à une confidence : « Nous sommes en train de perdre la guerre », me dit-il. Le lendemain du bombardement, ce chef nazi n'était plus à Brest. Voilà ce que je pense : réfugié dans cet abri mais ayant échappé à la mort, voyant que l'un des cadavres lui ressemblait, il pourrait fort bien s'être approprié ses papiers, parmi lesquels la carte du combattant, de façon à échapper ainsi à toutes les poursuites éventuelles et recommencer une autre vie, en France.

Alors, chef nazi ou résistant ? En mil neuf cent quatre-vingt-trois, le mystère de la mort à répétition de Paul Martens n'est toujours pas

éclairci.

LES MASQUES DE PLOMB

— M'sieur ! m'sieur !

Le policier de permanence au poste de Guanabara, faubourg de Rio de Janeiro ce vingt août mil neuf cent soixante-six, passe une main bourrue sur les cheveux ébouriffés du gamin qui vient d'ouvrir la porte avec fracas.

— Eh bien mon bonhomme, qu'est-ce qu'il t'arrive ?

L'enfant reprend son souffle. Il est rouge, en sueur, les yeux exorbités.

— Il y a deux hommes avec des drôles de masques sur le Moro do Vintem.

— Ah oui, et alors ? Ils s'amuse.

— Non m'sieur, ils sont morts.

Quelques instants plus tard, l'un derrière l'autre, le chef de la police de Guanabara, deux flics en uniforme dont l'un porte deux civières, et un photographe escaladent le Moro do Vintem, sorte de colline ronde caractéristique des environs de Rio de Janeiro. Loin derrière eux, un médecin légiste, qui n'est plus tout jeune, tente de les rejoindre en soufflant sur la pente. Presque au sommet, la petite silhouette du gamin qui les guidait, se fige brusquement :

— C'est là, dit-il, en montrant du doigt deux corps étendus.

De loin, on croirait les deux hommes endormis et se protégeant les yeux avec une sorte de visière de couleur grise. Mais de près, c'est tout différent. Leurs chairs ont des reflets bistres. Ils sont morts depuis plusieurs jours sans doute et commencent à se putréfier. Et surtout, il y a ces masques de métal, grossièrement fabriqués, apparemment destinés à leur protéger les yeux.

— Qu'est-ce que c'est que cela ? grogne le policier porteur de civières.

Le chef de la police de Guanabara est loin d'être un imbécile. Mais ces masques sont un mystère et pendant des années, ce mystère va le hanter.

— Ces masques, c'est du plomb, dit-il, et ils ont dû les fabriquer eux-mêmes.

— À quoi cela peut-il bien servir ?

— Ma foi, je n'en sais rien, de protection sans doute. Mais cela ne les a pas empêchés de mourir.

Les policiers sortent avec précaution de la poche des cadavres des papiers d'identité aux noms de Miguel Viana et Manuel Pereira, tous deux radiotechniciens et tous deux mariés. Dans la poche du pantalon de Miguel Viana, un carnet qui fait ouvrir des yeux ronds au porteur de civières. Sans un mot, il le tend au chef de la police, qui découvre page après page, quantité de formules indéchiffrables :

— Qu'est-ce que c'est ? demande le porteur de civières.

— Je ne sais pas... On dirait un code secret.

C'est alors que le médecin légiste, toujours essoufflé, les rejoint en brandissant une feuille de papier :

— Regardez ce que je viens de trouver !

Cette feuille de papier quadrillée, arrachée à un cahier d'écolier, porte un très curieux message : « 16 h 30, se trouver à l'endroit fixé ; 18 h 30, avaler la capsule. Après effet, se protéger le visage : attendre le signal convenu. »

Le chef de la police regarde autour de lui, avec effarement, ce paysage tranquille inondé de soleil. C'est un homme pragmatique qui ne se laisse pas facilement impressionner. Mais il a conscience d'être au début d'une affaire extraordinaire.

— Vous n'évacuerez les corps que lorsque le médecin légiste aura fait son travail, dit-il aux porteurs de civières.

Ce à quoi le médecin légiste fait remarquer qu'il aura bien du mal à établir les causes de la mort, puisque les corps ne présentent aucune blessure et ne montrent aucun indice qui permette d'établir un diagnostic.

Dans les jours qui suivent, rien n'est négligé. L'autopsie ne fait apparaître aucune trace de poison. Les spécialistes mesurent même le taux de radioactivité. Ayant conclu qu'il est négatif, ils ne peuvent fournir que l'heure du décès survenu autour de dix-neuf heures le dix-sept août.

Les femmes des deux victimes n'apportent aucune lumière. Elles affirment que leurs maris ne les ont tenues au courant de rien et qu'ils avaient un comportement tout à fait normal. Par contre, lorsque la police entreprend d'interroger systématiquement les habitants des environs du Moro, elle reçoit des déclarations étonnantes.

La première est celle d'une mère de famille qui accueille les enquêteurs sur le pas de sa porte :

— Le dix-sept août vers dix-neuf heures ? C'est sûr, j'ai vu quelque chose !

— Ah oui, et quoi ?

— Eh bien j'étais là, comme en ce moment, devant la maison avec un panier de linge que je m'apprêtais à étendre pour le faire sécher. Et puis j'ai vu un truc, dans le ciel, qui volait et qui était tout rond. Il brillait comme de l'aluminium et par moments crachait des étincelles.

— C'était bien vers dix-neuf heures ?

— Oui, oui ! Notez que le truc n'est pas resté longtemps. Il s'est arrêté en haut du Moro do Vintem puis il s'est envolé tout droit, très vite, mais alors très vite, comme une fusée !

De l'autre côté du Moro do Vintem, un rentier, assis à l'ombre d'un araucaria, s'exclame :

— Le dix-sept août ? C'est le jour où j'ai vu une grande fleur dans le

ciel ! À quelle heure vous dites ?

— Dix-neuf heures.

— Alors c'est cela ! J'allais rentrer pour allumer la radio lorsque j'ai vu une grande fleur dans le ciel, très lumineuse, comme une fleur de flamme.

— Où était-elle ? Que faisait-elle ?

— Elle était là, audessus du Moro, elle est restée sans bouger pendant un moment, puis elle est partie à une vitesse vertigineuse.

Jusque là, toutefois, les témoignages de tous ces gens plutôt simples n'obtiennent qu'un crédit relatif tant ils sont extravagants. Au Brésil, tout change avec le décor et le niveau social des témoins. Le lendemain, les enquêteurs se transportent dans une somptueuse propriété de Copacabana auprès de la senora Gracinda Barbosa Coutinho da Sousa, dame de la haute société de Rio de Janeiro qui a spontanément offert son témoignage. Les policiers la trouvent avec ses trois enfants :

— Le soir du dix-sept août, dit-elle, j'allais en voiture visiter une de nos domestiques souffrante qui était restée chez elle. Cette voiture est décapotable. Alors que nous passions aux abords du Moro do Vintem, en fin d'après-midi, l'un de mes enfants s'est mis à brailler : « Maman, maman... regarde ! » J'ai oublié de vous dire que mes trois enfants étaient avec moi. Ils pourront témoigner aussi. Tous, nous avons tourné la tête pour voir au sommet de la colline un objet orange, fluorescent, en forme de dragée, entouré d'une bande incandescente.

La femme se tourne vers ses trois enfants qui l'écoutent, les yeux brillants, comme s'ils revivaient la scène :

— C'est bien cela, n'est-ce pas ?

— Oui maman, s'empressent de répondre les gamins.

— Que faisait-elle cette... chose ?

— D'abord elle ne bougeait pas. Elle lançait par intermittence des éclairs aveuglants. C'était un spectacle extraordinaire... Évidemment, je me suis arrêtée. Pendant environ trois ou quatre minutes, l'appareil n'a fait aucun mouvement horizontal, mais il s'élevait par moments pour redescendre aussitôt. Enfin il s'est envolé et a disparu. N'est-ce pas, les enfants ? C'est bien cela ?

— Oui maman.

Le fait est que les enfants vont répondre aux questions des policiers avec force détails sans que leur récit ne fasse apparaître la moindre contradiction.

Cette fois, la presse s'enflamme et donne à « l'affaire des masques de plomb » une importance considérable. Une foule escalade quotidiennement le Moro do Vintem, étudiant, discutant, émettant d'innombrables hypothèses. Parmi les témoins qui ne cessent de se faire connaître, l'un d'eux affirme que deux mois avant leur mort,

Miguel Viana et Manuel Pereira s'étaient rendus sur la plage d'Atafano à la nuit tombante. Le témoin les aurait observés de loin alors qu'ils effectuaient des expériences bizarres en compagnie d'un troisième homme qu'il n'a pu identifier. Un engin émettant une lueur aveuglante serait alors descendu vers le rivage. Mais une terrible explosion l'aurait détruit tandis qu'il survolait la mer. Parmi les pêcheurs interrogés, il s'en trouve deux pour affirmer qu'une soucoupe volante se serait en effet abîmée dans la mer ce soir-là.

Comme si cela n'était pas suffisant, d'autres révélations plus sensationnelles les unes que les autres apprennent aux policiers que les deux victimes étaient passionnées de spiritisme et faisaient partie d'un groupe spiritualiste, qu'ils maniaient des explosifs et s'intéressaient à la planète Mars, avec laquelle ils tentaient soi-disant d'entrer en communication.

Il faut admettre que les circonstances ont mâché le travail aux amateurs d'Ovni et autres soucoupes volantes. Un journaliste émet donc une hypothèse qui, bien que fantastique, s'adapte parfaitement aux circonstances. D'après ce journaliste, au cours d'une expérience, les deux victimes (qui étaient radiotechniciens) seraient parvenues accidentellement ou volontairement à entrer en contact avec un engin extraterrestre voyageant sur une orbite terrestre. Ayant convenu avec ses occupants d'un rendez-vous au sommet du Moro solitaire, ceux-ci leur auraient prescrit d'observer quelques précautions : le masque de plomb, sans doute pour protéger leurs yeux de radiations inconnues, ou de l'éclat dangereux émis par l'astronef au moment où il atterrit et la pilule dont la nature et la nécessité sont inconnues. Toujours selon ce journaliste, leur mort serait due, soit à l'effet imprévu de cette pilule, à moins qu'il ne s'agisse tout simplement d'une sanction des extraterrestres fâchés de ce que les hommes n'aient pas respecté des conditions préalables à la rencontre. Si une grande partie du public semble fascinée par cette hypothèse, ce n'est évidemment pas elle qui retient l'attention du chef de la police qui poursuit son enquête avec acharnement. Mais les choses ne vont pas en rester là.

Le vingt-six août, à la morgue de Rio de Janeiro où l'on conserve les corps des deux victimes pour les laisser à la disposition des médecins légistes, un homme se présente, qui augmente le mystère.

— À première vue, il avait l'air d'un homme tout à fait normal, explique le gardien qui l'a reçu... Mais quand il s'est approché, j'ai eu froid dans le dos. Il était très grand, portait des lunettes noires, était vêtu d'un costume noir et d'un chapeau noir. Avec une voix d'outre-tombe, il m'a prié de lui montrer les deux cadavres. Je lui ai dit que c'était impossible. Alors il m'a demandé s'il pouvait n'en voir qu'un. Je lui ai dit que c'était tout aussi impossible. Comme il insistait, je l'ai conduit auprès du directeur.

À son tour, le directeur témoigne :

— Il faut reconnaître, explique-t-il, que ce visiteur avait quelque chose d'étrange. En tout cas, sa démarche avait de quoi surprendre : il voulait prélever sur l'un des deux radiotechniciens un petit échantillon de matière cérébrale. Comme je lui demandais : « pourquoi faire, mon Dieu ? » il m'expliqua qu'il devait procéder à des analyses. « Pour le compte de qui ? » Au lieu de me répondre, il a sorti une liasse de billets de sa poche. Comme je refusais, il m'a montré une deuxième liasse, puis une troisième. Voyant que je faisais toujours « non » de la tête, il a remis l'argent dans son portefeuille en haussant les épaules. Puis il est parti sans un mot en claquant la porte.

Bien que la police fasse des pieds et des mains pour le retrouver, le mystérieux visiteur de la morgue semble avoir disparu comme par enchantement, en épaississant le mystère.

S'agit-il d'une tentative désastreuse de communication avec une civilisation extraterrestre ? D'une affaire d'espionnage industriel ou militaire ? Ou tout simplement d'une expérience scientifique mal conduite par des amateurs imprudents ?

La seule hypothèse qui coïncide avec les faits, est fantastique : les deux hommes seraient morts au cours d'un essai de communication avec une civilisation extraterrestre. La police fait effectuer une analyse par activation nucléaire sur quelques cheveux des victimes. Elle recherche quatre éléments : l'arsenic, le mercure, le baryum et le thallium. Les quantités relevées sont tellement infimes qu'elles ne peuvent avoir été la cause des décès.

Alors la police cherche et trouve le troisième homme ayant participé sur la plage d'Atafono, à cette soi-disant expérience, un dénommé Elcio Gomez. Il s'agit d'un pilote de l'aviation civile, qui déclare que les deux radiotechniciens étaient sur le point d'émettre un programme de radio clandestine, ce qui pourrait être le motif d'un assassinat politique. Comme par ailleurs les contradictions fourmillent dans le récit du dénommé Gomez, il est purement et simplement jeté en prison.

Les mois passent. Le vingt-huit juin mil neuf cent soixante-huit, la police fait savoir qu'elle recherche un homme blond qui aurait été vu conversant avec les deux victimes au masque de plomb, la veille de leur mort. Cet homme blond qui avait des allures étranges était au volant d'une Jeep arrêtée sur le bas-côté de la route qui conduit au Moro do Vintem.

Malheureusement, l'homme n'est pas retrouvé.

Le Brésil est à l'époque secoué par plusieurs attentats. Dans le même temps, Dino Kraspedon, l'auteur d'un livre qui raconte ses contacts avec des extraterrestres venant de Vénus, passe à la télévision pour avouer publiquement que son ouvrage n'est que pure invention. Là-

dessus, il est arrêté et accusé d'être le chef des terroristes, mais il met en garde le gouvernement : son arrestation pourrait avoir des conséquences graves pour l'humanité. Ses amis vénusiens risquent d'attaquer la terre pour le délivrer, lui et ses amis.

Alors, de ce salmigondis de terrorisme et de soucoupes volantes, un journaliste fait une synthèse géniale : selon lui, les hommes au masque de plomb sont morts pour avoir refusé ce que Dino Kraspedon a accepté : l'emprise des Vénusiens ; celui-ci est devenu une de leurs créatures. Les Vénusiens l'ayant pris sous leur contrôle, lui faisaient exécuter ces actes de terrorisme destinés à déstabiliser la planète. D'où son comportement absolument incompréhensible pour un être humain normal !

Et c'est ainsi que pendant trois ans, les Brésiliens verront périodiquement réapparaître dans les médias, l'affaire des hommes au masque de plomb, liée aux rebondissements politiques du pays. Comment s'étonner que la police un beau jour réagisse ?

Le vingt-deux février mil neuf cent soixante-neuf, le ministre de l'Intérieur annonce que l'affaire des hommes au masque de plomb est enfin éclaircie par les aveux d'un criminel notoire, Hamilton Bezani. Celui-ci, qui purge actuellement un autre crime en prison, vient d'avouer qu'il a été le complice d'un meurtre sur commande. Une certaine Helena, animatrice d'un club spiritualiste, l'a contacté avec trois autres malandrins pour tuer deux membres de son club : les radiotechniciens Miguel Viana et Manuel Pereira qui avaient beaucoup d'argent sur eux car ils allaient acheter une nouvelle voiture et du matériel électronique. S'étant rendu à une réunion du club avec les trois autres complices, Hamilton Bezani attendit la fin de la réunion pour conduire l'instigatrice du crime, ses trois complices, Miguel Viana et Manuel Pereira au pied du Moro do Vintem. Là, ces deux derniers durent descendre pour se diriger vers les buissons du sommet pendant qu'il attendait dans la voiture.

Lorsque Helena et ses complices revinrent une demi-heure plus tard, elle tenait une bourse contenant environ six mille nouveaux cruzeiros. Ils avaient, paraît-il, contraint les deux victimes à avaler du poison sous la menace d'un revolver. Les journalistes ont accueilli ces révélations dans un silence de mort, lors de la conférence de presse du ministre de l'Intérieur.

— Pensez-vous pouvoir arrêter les assassins ? demande enfin l'un d'eux.

— Certainement, puisque ce sont des criminels notoires. D'ailleurs, à l'heure où je vous parle, la femme est peut-être déjà sous les verrous.

— Mais les masques de plomb ?

— Nous n'avons pas encore l'explication, mais nous l'obtiendrons. Et puis, après tout, ces masques n'ont pas un rapport direct avec le crime.

— Et ce fameux texte que l'on a trouvé auprès d'eux : « 16 h 30, se trouver à l'endroit fixé ; 18 h 30, avaler la capsule, *etc.* ? » Comment l'expliquez-vous ?

— Nous l'expliquerons lorsque nous aurons arrêté les criminels.

— Et les objets volants non identifiés ? Et l'homme blond ? Et le visiteur de la morgue ? Et le troisième homme ? Et pourquoi l'autopsie n'a-t-elle pas décelé le poison ?

À toutes ces questions, le ministre de l'Intérieur ne peut répondre qu'une chose :

— Les explications viendront, messieurs, elles viendront, chacune en son temps.

Depuis, quatorze années ont passé, les explications ne sont jamais venues.

LE CERCUEIL IMMERGÉ

Le crâne rasé émergeant d'une cape noire, somptueuse et sinistre, sur la scène d'un théâtre de Topeka, dans le Middle West des États-Unis : l'illusionniste Emile Stavanger va réaliser son numéro vedette qui, depuis quelques semaines, fait courir les foules.

Derrière l'illusionniste, un grand bassin de plexiglas plein d'eau : sorte d'aquarium de deux mètres cinquante de long sur un mètre vingt de haut et quatre-vingt-dix centimètres de large. Devant lui, un cercueil noir en ébène.

— Mesdames et Messieurs, annonce alors Stavanger d'une voix grave et volontairement contenue, le moment est venu de réaliser devant vous ce numéro exceptionnel, réellement unique au monde.

D'un geste, il invite son assistante, bas résille et chapeau claqué, à ouvrir le cercueil. Les spectateurs qui le désirent montent alors en file indienne sur la scène par un petit escalier côté cour, pour redescendre côté jardin après avoir inspecté l'intérieur du cercueil. Celui-ci est extrêmement étroit et capitonné. Mais ceux qui passent la main sur ce capitonnage de soie bleue peuvent constater qu'il ne dissimule rien. De même le couvercle, bien qu'épais, ne présente aucune particularité. Alors, l'illusionniste s'adresse à la salle :

— Le jeune Herbert Pass, spectateur qui a accepté publiquement au début de la première partie de notre spectacle de se prêter à cette expérience, est prié de venir nous rejoindre.

Au milieu du public, un jeune homme blond d'une vingtaine d'années se lève pour monter à son tour sur la scène et se prêter avec gaucherie à la mise en scène macabre. Les mains attachées dans le dos, le visage recouvert d'une cagoule, il s'allonge dans le cercueil que l'assistante, en bas résille et chapeau claqué, referme prestement.

— Comme vous avez pu le constater, proclame l'illusionniste, ce cercueil ne contient aucun truquage.

À l'aide d'un vilebrequin, il bloque rapidement le couvercle tout en poursuivant son explication :

— Vous avez pu, en début de séance, prendre ses dimensions et constater comme moi que le volume intérieur n'excède pas quatre cents décimètres cubes, ce qui, vu les mensurations du jeune Herbert Pass, ne laisse à celui-ci guère plus de cent cinquante décimètres cubes d'air respirable. Le minimum d'air nécessaire à la survie étant de huit décimètres cubes par minute, et n'importe lequel d'entre vous peut le vérifier : Herbert Pass ne devrait donc survivre dans ce cercueil que quinze minutes environ.

Ayant alors fermé hermétiquement le cercueil, Stavanger se redresse et annonce d'une voix forte :

— Or, nous allons le plonger dans ce bassin et il va y séjourner une heure, c'est-à-dire pendant toute la seconde partie du spectacle.

Puis, pour provoquer les rires et détendre un peu l'atmosphère, il ajoute :

— Évidemment, nous lui rembourserons le prix de sa place !

Là-dessus, avec un palan suspendu dans les cintres, l'illusionniste soulève lentement le cercueil qu'il fait redescendre tout aussi lentement dans l'énorme aquarium sous les regards fascinés des spectateurs.

Une heure plus tard, à la fin du spectacle, l'illusionniste, à l'aide d'un palan, sort le cercueil du bassin, puis entreprend de dévisser le couvercle.

Et le jeune Herbert Pass surgit de la boîte macabre, devant le public ébahi. Il a toujours les mains liées derrière le dos et le visage recouvert d'une cagoule. Celle-ci lui étant arrachée, il ouvre lentement des yeux éblouis par la lumière. Hébété, comme s'il sortait d'un profond sommeil il demande :

— Depuis combien de temps suis-je là-dedans ?

— Une heure, comme prévu mon garçon !

Et ainsi, chaque semaine dans les petites villes des États-Unis des années cinquante, où la télévision n'arrive pas encore, la salle croule sous les applaudissements.

Il n'y a, bien sûr, rien de magique dans ce numéro d'illusion, mais le tour est assez remarquable et le procédé ingénieux. Emile Stavanger, au cours de l'année, va effectuer son numéro trente-huit fois. À chaque spectacle, il fait semblant de rechercher dans la salle un volontaire pour l'expérience. En réalité, ce volontaire est choisi à l'avance : il serait difficile de convaincre un spectateur de rester enfermé, d'une façon si pénible, pendant la moitié d'un spectacle pour lequel il a payé.

Le numéro a énormément de succès et le bouche à oreille produisant son effet, plusieurs théâtres font savoir à l'illusionniste qu'ils seraient heureux de lui voir présenter à nouveau l'année suivante un spectacle dont le clou serait encore le « cercueil immergé ».

Or, l'année précédente, dans ces villes, l'illusionniste a lié quelques relations : c'est quelquefois le directeur du théâtre, quelquefois le volontaire qui s'est fait enfermer dans le cercueil, l'hôtelier, un restaurateur, un journaliste, des spectateurs enthousiastes ou quelques jeunes femmes séduites par son crâne rasé, sa cape noire et son regard aux reflets magnétiques.

C'est ainsi qu'un journaliste de la feuille locale de Topeka lui raconte incidemment la mort du jeune Herbert Pass :

— Figurez-vous que son patron l'a découvert dans le grenier du garage où il travaille, il s'était pendu !

— Non ? Pauvre garçon. Qu'est-ce qui lui était arrivé ?

— On n'a jamais su ! Son patron n'a pas compris. Sa fiancée affirme qu'il n'y avait pas de problème entre eux. C'est tout juste si les parents ont remarqué qu'il était devenu un peu neurasthénique.

Quelques semaines plus tard, à Byers, dans les environs de Denver, c'est le directeur du théâtre qui lui signale :

— Au fait, vous vous souvenez de la petite Susanna ? Celle que vous avez enfermée dans le cercueil ?

— Oui, je crois m'en souvenir. Une petite brune ?

— C'est cela. Eh bien, elle est morte !

— De quoi mon Dieu ? Elle avait l'air en parfaite santé.

— Oui, c'est assez étrange. Au cours d'une banale opération. Il a fallu l'endormir et elle ne s'est pas réveillée.

Quelques semaines encore et le bel illusionniste au crâne rasé et au regard magnétique cherche à joindre depuis son hôtel une jeune femme qui, l'année précédente, lui a servi non seulement de volontaire mais aussi de compagne durant la semaine où il a vécu dans cette ville.

— Mademoiselle Holmans ? C'est elle que vous demandez ?

— Oui, de la part d'Emile Stavanger.

Petit silence gêné au bout du fil.

— Vous êtes un parent ?

— Un ami.

— Désolé monsieur, mais on l'a enterrée la semaine dernière.

— De quoi est-elle morte ?

— Ah ça, je ne sais pas, il faudrait demander à ses parents.

Emile Stavanger ne songe pas une seconde à questionner les parents de la jeune femme. Jusqu'à présent, cette triple disparition ne l'a pas encore frappé. Il a donné trente-huit fois son spectacle l'année dernière et, mon Dieu, trois décès sur trente-huit personnes, ce n'est qu'une coïncidence. Pourtant, deux circonstances devraient le frapper. D'abord, s'il a donné trente-huit fois son spectacle l'an passé, par contre c'est seulement la sixième fois qu'il retourne dans une ville où il est déjà passé : le rapport n'est donc pas de trois sur trente-huit, mais de trois sur six. Deuxièmement : pour des raisons de prudence, les volontaires qu'il a recrutés ont toujours été des garçons ou des filles adultes, mais jeunes afin de diminuer les risques d'accidents cardiaques. Or, en mil neuf cent cinquante, à cet âge la proportion de décès est de un sur six cents : nous sommes donc bien loin des statistiques.

L'assistante de l'illusionniste, une femme de trente-six ans, encore très sexy dans ses bas résille et son chapeau claque, fait montre d'une certaine aigreur de caractère. Il semble d'ailleurs qu'elle ait été autrefois la maîtresse d'Emile Stavanger. Il faut croire que la coïncidence ne lui échappe pas car c'est elle, un beau jour, dans une

autre ville qui lui annonce :

— Dis donc Emile, j'ai essayé de retrouver ce beau gosse qui nous avait servi de cobaye ici, tu sais ce garçon aux cheveux frisés qui t'avait emmené à la chasse le lendemain de la représentation ? Eh bien, il s'est tué en voiture. Tu ne trouves pas cela bizarre ? C'est le quatrième mort, Emile !

Stavanger, bien qu'illusionniste, a les pieds sur terre. Il estime la série fâcheuse, mais pense que ce n'est qu'un hasard. Il est bien placé pour savoir que le numéro du cercueil immergé est physiologiquement tout à fait anodin. Et s'il devait avoir un quelconque effet psychique, cela n'expliquerait ni l'accident de voiture ni l'erreur de l'anesthésiste.

Mais à Reeder, dans le Dakota du Nord, son assistante lui annonce le matin même de leur arrivée :

— Emile, il faut annuler le spectacle d'après-demain. La fille que nous avons enfermée dans le cercueil ici, l'année dernière, vient d'être internée. Elle est devenue folle.

Cette fois, l'illusionniste est troublé. Mais annuler, il n'en est pas question. Il ne veut ni invoquer la véritable raison, ni payer le dédit que lui impose le contrat. L'assistante lui déclare alors :

— Dans ces conditions, Emile, il ne faut plus compter sur moi. Tu peux te chercher une autre partenaire. En ce qui me concerne, c'est fini !

Sans doute l'assistante de Stavanger a-t-elle déjà parlé car dans la soirée, un représentant de la police locale vient le voir à son hôtel. C'est une espèce de petit singe aux yeux tout ronds et noirs, brillants, audessus d'une grosse moustache.

— Monsieur Stavanger, le bruit court que votre numéro aurait fait un certain nombre de victimes. Mon informateur m'en a énuméré cinq. Peut-être y en a-t-il d'autres ?

L'illusionniste hausse les épaules :

— Des victimes ? C'est vous qui les appelez ainsi. Certains de nos partenaires occasionnels sont morts, c'est vrai, mais ce ne peut être qu'une coïncidence. Cette enquête est stupide.

— Comprenez-moi bien, monsieur Stavanger, je suis tout prêt à croire qu'il s'agit en effet d'une coïncidence et je n'ai pas l'intention, pour le moment, de faire obstacle à votre travail. Tout le monde doit vivre. Mais, étant donné les bruits qui courent, je viens vous demander sous le sceau du secret, de m'expliquer votre truc.

Il ne reste bien entendu à l'illusionniste qu'à montrer au policier le fameux cercueil, le système respiratoire qu'il utilise inspiré du brevet, alors récent, du détendeur Cousteau Gagnant que, malgré les apparences, le couvercle dissimule. Il explique qu'il fait dans chaque ville un relativement long séjour pour rechercher ses partenaires. Que ceux-ci sont tous volontaires et qu'il les informe et les entraîne à la

manipulation de l'appareil la veille et le matin du spectacle. De même, pleinement conscient du traumatisme psychique que pourrait entraîner un séjour d'une heure dans un cercueil totalement clos et immergé, il les fait examiner par un médecin et procède lui-même à certains tests. Enfin, en cas de malaise, les compères peuvent actionner un bouton-poussoir qui projetterait un colorant dans l'eau.

— Comme vous le voyez, dit-il pour conclure, tout cela est très sérieux, rien n'est improvisé, toutes les précautions sont prises.

Il ne reste au petit singe policier qu'à prendre congé, d'autant qu'Emile Stavanger lui rappelle que sur les cinq victimes, l'une est décédée probablement d'une erreur d'anesthésie et une autre d'un accident de voiture : quel rapport peut-il donc y avoir entre le numéro et ces accidents ?

Plusieurs mois s'écoulent encore et, cette fois, c'est un représentant du FBI qui convoque l'illusionniste :

— À la demande de la police de Reeder dans le Dakota du Nord, nous avons enquêté dans toutes les villes où vous avez réalisé le numéro du cercueil immergé. Sur les soixante-huit partenaires occasionnels que vous avez eus, onze sont décédés, un est en clinique psychiatrique, un autre en cours de traitement pour un suicide raté. Évidemment, il ne s'agit peut-être que de hasards. Toutefois, les médecins ont décelé parmi les autres plusieurs états dépressifs. Chez certains, des obsessions morbides et des fantasmes macabres. Si vos méthodes n'enfreignent pas la loi, nous devons tout de même attirer votre attention sur leurs effets. Il serait vivement souhaitable que vous renonciez à votre numéro jusqu'à ce qu'une enquête plus complète ait fait toute la lumière. Nous ne doutons pas que votre sens du devoir vous y conduise.

Dès la semaine suivante, le cercueil d'ébène et l'énorme aquarium sont entreposés au domicile de l'illusionniste à La Nouvelle-Orléans et le numéro du cercueil immergé est remplacé par celui, hélas moins original, de la femme à la tête coupée.

Trois années plus tard, le crâne rasé et le regard se voulant toujours magnétique, Emile Stavanger fait irruption dans les bureaux d'un ministère qui correspond à quelque chose près, à notre ministère de l'Intérieur.

— Monsieur ! déclare l'illusionniste à son interlocuteur, voilà trois ans que j'ai interrompu mon numéro du « cercueil immergé » pour permettre le développement d'une enquête qui devait faire toute la lumière sur cette affaire. Oui ou non, cette enquête a-t-elle abouti à une conclusion ?

Derrière son bureau, le fonctionnaire, jeune médecin aux tempes rasées et aux lunettes à monture d'acier, sort le dossier d'un tiroir :

— Hélas non, monsieur Stavanger. Plusieurs hypothèses ont été

avancées, mais aucune n'explique scientifiquement cette troublante statistique.

— Dans ces conditions, demande l'illusionniste, la seule explication raisonnable n'est-elle pas d'admettre tout simplement qu'il s'agit d'une suite de coïncidences ?

— Vous avez probablement raison, mais...

— Puisque rien dans mon numéro n'est contraire à la loi, je demande l'autorisation de le reprendre !

Le jeune médecin hésite manifestement et Stavanger insiste :

— La mise au point de ce tour m'a demandé un très important travail. Son interruption me cause un préjudice grave !

— Je veux bien l'admettre, monsieur Stavanger, je veux bien l'admettre, mais...

— Mais quoi ? Vous n'allez tout de même pas croire à un maléfice attaché à ces quatre bouts de bois ? Et quand bien même ! Depuis trois ans que ce matériel dort dans ma cave sous une couche de poussière, son pouvoir maléfique doit s'être envolé !

Cette fois, le jeune médecin ne peut s'empêcher de sourire :

— Ne vous moquez pas de moi, monsieur Stavanger, je ne crois évidemment pas à un quelconque maléfice, mais il est possible que le fait, pour un être humain, insuffisamment préparé ou mal motivé, de se sentir enfermé pendant une heure dans un cercueil, puisse provoquer un traumatisme psychique qui, dans certains cas, conduirait inconsciemment le sujet, sinon au suicide, du moins à une acceptation latente de la mort, en diminuant ses facultés de réaction face aux dangers, aux microbes, bref, préjudiciable à sa survie.

Dans le bureau du ministère, il y a un bref silence :

— Vous plaisantez ? murmure enfin l'illusionniste atterré.

— Écoutez, dit brusquement le médecin, voici ce que je vous propose : vous reprenez votre numéro comme par le passé, mais au lieu de partenaires occasionnels, vous utilisez toujours le même compère. Vous pourrez ainsi mieux le préparer psychologiquement et mieux le surveiller après coup.

Le médecin n'ajoute pas, mais cela tombe sous le sens, que de cette façon, le risque en vie humaine sera réduit.

— Ce sera moins spectaculaire, remarque l'illusionniste.

— Peut-être, mais ce serait mieux que rien ?

— Soit.

Emile Stavanger engage donc un jeune comédien d'origine italienne, Corso Arnaldi, après l'avoir minutieusement entraîné et motivé physiquement et psychologiquement. Le « cercueil immergé » repart en tournée à travers les États-Unis. Trois mois plus tard, dans une piscine de Cincinnati, à l'heure de la fermeture, le maître nageur siffle le dernier baigneur :

— Eh, vous là-bas, sortez ! On ferme !

Il s'aperçoit alors que le nageur est immobile. C'est Corso Arnaldi, victime d'une hydrocution.

Sans doute s'agissait-il encore d'une coïncidence, mais cette fois, Emile Stavanger brûla le cercueil d'ébène et vendit l'aquarium. C'est ainsi que ce numéro, qui passe pour porter malheur, n'a jamais été repris.

DOUX COMME DU CACAO

Le vingt-neuf juillet mil neuf cent cinquante-deux, des promeneurs découvrent dans un buisson du parc de Galkoviek, aux environs de Lodz en Pologne, le cadavre d'une femme de soixante-sept ans. Nue, avec un bandeau sur les yeux, les vêtements remontés jusque sous les bras, les mains liées avec du fil électrique et un autre fil électrique serré autour du cou : une vision de cauchemar. Mais le lendemain, c'est la ville entière (un million d'habitants) qui va vivre un cauchemar lorsque Szartek, — le compétent, intelligent mais rigide lieutenant blond de la police criminelle — déclare :

— L'autopsie révèle que la malheureuse a d'abord été frappée dans le dos, puis jetée sur le sol, avant d'être ligotée avec du fil électrique, violée et finalement étranglée.

Un journaliste demande :

— A-t-on pu déceler l'origine des blessures qu'on a relevées sur son cou ?

— Oui. Ce sont des morsures.

Devant les journalistes impressionnés qui échangent quelques regards, le lieutenant poursuit :

— Le criminel a bu son sang. Je ne crois pas devoir vous dissimuler ce détail affreux : il l'a fait alors que la malheureuse vivait encore.

— Quoi ! Un vampire ?

Le grand mot vient d'être lâché. Le malheureux lieutenant de police comprend, mais un peu tard — et d'ailleurs aurait-il pu faire autrement ? — qu'il vient de déclencher l'inéluctable processus qui transforme parfois les choses les plus simples ou les plus sordides en légendes capables de traverser les siècles. Il tente de rectifier les choses d'avance :

— Attendez mes amis, attendez ! Mettons-nous d'accord sur le sens du mot « vampire ». Pour moi, un vampire, ce n'est pas comme le veut la superstition populaire, un mort qui sort de son tombeau pour sucer le sang des vivants mais un malade dangereux, un point c'est tout !

— Vous croyez qu'il ne recommencera pas, Lieutenant ?

— Je n'ai pas dit cela. Je pense que malheureusement, ce genre de déséquilibre n'en reste jamais là.

Mais, rien à faire, encore une fois le grand mot a été lâché. Les journalistes ne l'écoutent plus, il y a un vampire à Galkoviek ! Dès le lendemain et sur plusieurs colonnes, les journaux font à leurs lecteurs un cours sur le « vampirisme ».

Ce n'est certainement pas le fait du hasard si l'habitat naturel des vampires se situe à la limite des pays slaves et germaniques. Et il en sera ainsi longtemps encore car il se trouvera toujours de braves gens amoureux de leur folklore pour en perpétuer la tradition.

Quelques mois plus tard, peu avant Noël, d'autres promeneurs

trouvent dans le même parc et à peu près au même endroit, à savoir un buisson de rhododendrons, un second cadavre. Il s'agit, cette fois, d'une jolie blonde aux yeux bleus, de trente-deux ans, mariée et mère de trois enfants.

Comme la première victime elle est quasiment nue, ses mains ont été liées avec du fil électrique, ses yeux ont été bandés, elle a été violée et mordue profondément à la nuque.

— Et à la poitrine aussi, fait remarquer le lieutenant de police de Lodz. Ce qui n'est pas dans la tradition des vampires.

Qu'importe, le criminel a définitivement trouvé son nom : pour tous et pour toujours, il sera le vampire de Galkoviek. Varsovie envoie à Lodz deux de ses meilleurs détectives. Ceux-ci arrêtent en février mil neuf cent cinquante-trois un jeune ouvrier qui vient de violer une jeune fille de quinze ans dans une petite rue sombre. Récidiviste des agressions sexuelles, cet ouvrier maçon a dans sa poche du fil électrique et il habite près du parc de Galkoviek. Pas un instant les journalistes et les habitants de Lodz ne prennent cette arrestation au sérieux : un vampire, ce n'est pas cela. Un vampire, c'est forcément un aristocrate qui vit, sinon dans un château, du moins dans une demeure à la fois luxueuse et inquiétante. C'est un homme maigre puisqu'il est parfois mort depuis des siècles, et qui porte une grande cape noire... Non, ce jeune ouvrier maçon dans sa combinaison rapiécée ne peut pas être le vampire de Galkoviek !

Or, la suite semble vouloir donner raison à l'opinion publique.

Alors que le jeune ouvrier est encore en prison, la ravissante Elisabeth, dix-sept ans, sortant de son usine où elle a travaillé très tard, est attaquée dans une rue déserte, déshabillée et violée. Puis le vampire de Galkoviek enfonce ses dents dans sa gorge et boit longuement son sang. Ensuite il lui noue un fil électrique autour du cou et s'appête à serrer. Mais à quoi bon, la ravissante jeune fille est morte... Pendant quelques minutes, le vampire caresse le corps nu, avant de s'effacer dans l'obscurité.

En réalité, la jeune victime a eu la présence d'esprit de simuler la mort et sera la première personne à pouvoir donner sur le vampire quelques détails sommaires.

Le lieutenant de police Szoriek n'est pas mécontent d'annoncer aux journalistes :

— Cette fois, Messieurs, ça y est ! Notre assassin prend forme. Mais j'aime mieux vous dire que vous allez être plutôt déçus. Votre vampire est armé d'un pistolet. Il est vêtu de noir comme il se doit, mais malheureusement c'est un vieux manteau de ratine et non la vaste cape chère à Dracula. Enfin, la victime a remarqué qu'il portait des gants de caoutchouc.

Malgré ces détails qui cadrent mal avec l'idée qu'on se fait d'un

vampire, la légende continue à enfiévrer l'imagination des Polonais de Lodz. Les libraires qui vendent des ouvrages traitant du vampirisme sont dévalisés. Des spécialistes de l'occultisme, du vampirisme et de la sorcellerie échafaudent mille hypothèses. Des gens surveillent les cimetières, convaincus de voir, une nuit sans lune, le vampire de Galkoviek sortir d'un caveau entrouvert.

Quelques semaines plus tard, sous un autre buisson de rhododendrons du parc de Galkoviek, les promeneurs découvrent une ouvrière du textile âgée de vingt ans, nue, ligotée et étranglée.

On pourrait s'étonner qu'il y ait encore des promeneurs près des rhododendrons du parc de Galkoviek, mais il faut savoir : premièrement que c'est un très grand parc et qu'il est difficile de l'interdire à la circulation, deuxièmement qu'il n'est pas exclu de penser que certains amoureux de la légende s'en vont au lendemain des nuits sans lune à la découverte des cadavres, comme on va au lendemain des nuits pluvieuses chercher des champignons.

Toujours est-il que, sous le sang coagulé qui a ruisselé sur la gorge de la malheureuse, les médecins légistes découvrent une profonde morsure.

Un mois encore et une nouvelle jeune femme est assaillie la nuit aux environs du parc. Mais des passants l'entendent appeler « au secours » et se précipitent sur les lieux pour la voir se défendre avec énergie et l'agresseur s'enfuir. Cette fois, la victime fournit une description plus précise :

— Messieurs, déclare le lieutenant de police en s'adressant aux journalistes, nous avons une silhouette de l'assassin : il s'agit d'un homme d'environ un mètre soixante-quinze, mais d'une largeur d'épaules démesurée puisqu'il doit peser dans les cent kilos, avec des bras qui n'en finissent pas et des mains larges et rondes comme des assiettes. Si vous voulez mon avis, il ressemble plus à un orang-outan qu'à un vampire.

— Est-ce qu'il a essayé de la mordre dans le cou ?

— Oui.

— Est-ce qu'il était vêtu de noir ?

— Oui.

— Est-ce qu'il a un chapeau noir ?

— Oui. Mais il avait son pistolet et ses gants de caoutchouc.

Qu'importe le pistolet et les gants de caoutchouc, qu'importe qu'il ait l'air d'un orang-outan, les habitants de Lodz continuent à surveiller les cimetières et il ne fait pas bon être un ex-aristocrate maigre et distingué, surtout si la grippe vous donne un regard fiévreux.

En effet, dans l'année qui suit, le vampire de Galkoviek ne chôme pas. Il apparaît la nuit ici ou là. Réussissant parfois à se nourrir du sang de ses victimes, mais échouant le plus souvent car celles-ci se

méfient terriblement. Toutefois, une jeune ménagère de vingt-six ans que des badauds parviennent à délivrer alors que les dents du vampire étaient déjà plantées dans son cou, confirme que son agresseur avait une silhouette de catcheur et que les quelques phrases qu'il lui avait adressées laissent paraître un langage quasi primitif.

— Votre vampire, fait remarquer le lieutenant de police aux journalistes qui l'interrogent, est d'une vulgarité décourageante. Sur vingt mots, il en a prononcé dix que je n'oserai pas répéter tant ils sont obscènes.

Qu'importe ! Certaines lettres font remarquer gravement à la police qu'il ne suffit pas d'arrêter et de condamner à mort un vampire pour le rendre inoffensif. Le pendre ne signifierait nullement que l'humanité en serait débarrassée. Si le vampire de Galkoviek est arrêté, expliquent ces bonnes âmes, il faudra le faire fusiller avec des balles en argent, lui enfoncer un gros pieu en bois à travers le cœur et, finalement, l'enterrer sous un croisement de routes.

Toujours sous un buisson de rhododendrons, le dernier repas nocturne du vampire de Galkoviek a lieu le vingt-neuf juillet mil neuf cent cinquante-cinq. Puis les mois passent. À la fin de l'année, le lieutenant de police interrogé par les journalistes déclare avec un soulagement compréhensible :

— Je vous affirme que depuis le vingt-neuf juillet, le criminel que vous appelez le « vampire de Galkoviek » ne s'est pas manifesté et ce n'est pas moi qui m'en plaindrai. J'imagine qu'ayant senti qu'il courait trop de risques, il a quitté la région. Malheureusement, c'est un malade dangereux et je crains qu'il ne poursuive ailleurs la série de ses crimes sadiques.

Une année passe encore. Aucun vampire n'est signalé à travers la Pologne. Intime déception pour certains, car s'il s'agit réellement d'un vampire, il ne peut entretenir sa vie d'outre-tombe sans s'abreuver de sang humain de temps à autre.

Quant au lieutenant de police, il ne voit qu'une explication :

— Ce genre de sadique ne peut laisser beaucoup de temps s'écouler sans que la perversion de ses pulsions sexuelles ne soit assouvie. Si donc il n'agit plus, c'est probablement qu'il n'en a plus la possibilité physique : la maladie l'a peut-être frappé après son dernier crime, à moins qu'il n'ait été victime d'un accident mortel ou qu'il n'ait préféré se suicider.

Or, le lieutenant de police de Lodz se trompe. Mais il faudra attendre près de douze années, ce qui est absolument unique dans les annales criminelles, pour que le vampire de Galkoviek fasse à nouveau parler de lui.

Septembre mil neuf cent soixante-sept donc, à Varsovie, Antonia Gazek qui habite avec sa mère, une rentière de quatre-vingt-sept ans,

rentre chez elle. Sa mère n'est ni dans le salon, ni dans la salle à manger, ni dans sa chambre. Alors, elle passe dans la salle de bains et trouve la malheureuse étranglée dans sa baignoire. Elle a été déshabillée, violée, étranglée avec un fil électrique. Son cou montre de profondes morsures.

Personne ne songe à imputer ce crime au vampire de Galkoviek. D'abord, parce que Galkoviek est bien loin de Varsovie, ensuite parce que tout le monde a oublié cette affaire vieille de quinze ans, et même à Lodz, plus personne n'y pense. Il faut dire que le vampire de Galkoviek est désormais grandi par la légende. Il semble pour toujours acquis que ce devait être un noble décadent, ou un médecin déséquilibré ou, puisque rien n'empêche un médecin fou d'être noble et décadent, les deux à la fois.

Seul, le lieutenant de police de Lodz fait le rapprochement. Le « *modus operandi* » est par trop semblable, et lui, qui a vu personnellement six des cadavres, n'est pas près d'oublier le fil électrique et les morsures.

Il est tout de même surpris lorsque la police de Varsovie arrête un éboueur !

La fille de la victime en faisant la chambre d'un des locataires de sa mère, un dénommé Stanislas, âgé de trente-huit ans, honnête fonctionnaire municipal de la ville, a voulu accrocher au portemanteau une veste qui traînait sur un fauteuil. C'est alors qu'elle a senti, dans une poche, un rouleau de fil rigide : du fil électrique.

Le jour même, le dénommé Stanislas, qui ressemble à un orang-outan, avec des bras qui n'en finissent pas, des mains larges et rondes comme des assiettes, doit quitter ses poubelles pour comparaître devant les policiers et leur fournir un alibi. Malheureusement pour lui, l'alibi est faux.

Mais il s'acharne à nier ses crimes. N'a-t-il pas toujours été un fonctionnaire modèle ? Un parfait éboueur ? Un collègue irréprochable ? N'a-t-il pas été marié ? N'a-t-il pas été un bon époux ? Et un bon père pour ses deux enfants ?

— Eh, pas si vite, ripostent les policiers. Votre femme vous a quand même quitté deux ans après le mariage ?

— Oui, c'est vrai.

Et le dénommé Stanislas fond en larmes à l'évocation de cette séparation. Il semble que Stanislas aimait vraiment sa femme. Le plus troublant est qu'à cette époque, il vivait à Galkoviek et c'est peu après le départ de son épouse qu'ont commencé les crimes du vampire.

Les policiers retrouvent l'épouse à Crakovie où elle vit avec ses deux enfants, après avoir changé de nom.

— Pourquoi avez-vous changé de nom ? lui demandent-ils.

Elle répond :

- Par prudence.
- Pourquoi avez-vous quitté votre mari ?
- Parce que je le trouvais trop brutal.

À un autre, elle dit :

- Parce qu'il était trop porté sur la « chose ».

Et enfin à un troisième :

- Il m'a fait deux enfants en deux ans de mariage. Vous ne croyez pas que c'était suffisant ?

Les policiers fouillent alors sous le plancher de la chambre de Stanislas et y découvrent un collier en or ayant appartenu à la vieille madame Gazek et surtout, ce que nous appellerons un « press-book », considérable puisqu'il fait plusieurs volumes. C'est le recueil parfaitement entretenu des articles et coupures de presse collés avec un soin méticuleux, qui permet, dans une chronologie parfaite, de reconstituer de A jusqu'à Z ce que l'on connaît des aventures nocturnes et « gastronomiques » du vampire de Galkoviek.

Le lieutenant de police de Lodz s'est empressé d'accourir à Varsovie et interroge déjà le dénommé Stanislas. Ce dernier malgré ses dénégations et ses protestations d'innocence, est confronté avec son étrange « press-book » et le collier d'or de sa dernière victime. Il est rapidement obligé d'avouer sept meurtres : six tentatives de meurtres et un nombre impressionnant d'attentats sexuels.

— Le crime sexuel, le viol, à la rigueur je comprends, lui dit alors le lieutenant. Mais le sang ? Pourquoi buviez-vous leur sang ?

— J'en ai besoin, répond Stanislas.

La réponse a le mérite d'être simple. Mais tout de même insuffisante. Pourquoi en a-t-il besoin ? Comment se manifeste ce besoin ? Alors le vampire s'élance dans une longue et fumeuse théorie. Il a lu Bram Stoker et connaît l'histoire de Dracula sur le bout du doigt.

— Je suis comme Dracula, dit-il, j'ai besoin de boire du sang.

Le lieutenant découvre alors avec stupeur que Stanislas considère Dracula comme un personnage historique, ayant réussi à survivre pendant plusieurs siècles après sa mort en buvant du sang humain.

— Mais vous n'êtes pas mort ! Vous n'avez donc pas besoin de boire le sang des vivants et vous savez bien que tuer des êtres humains est interdit.

— Je sais, mais pourquoi c'est interdit ?

— Mais parce que c'est immoral ! Enfin !

— Allons donc, nous sommes tous des animaux ! Vous mangez des animaux et cela n'émeut personne. Moi aussi après tout, je me nourris d'animaux puisque les humains sont des animaux. Alors pourquoi deux poids deux mesures ?

— Mais vous n'êtes pas écoeuré de boire du sang humain ?

— Pourquoi ? Pas du tout. C'est chaud, ça a très bon goût, c'est doux et épais comme du cacao...

Conclusion des psychiatres, psychologues et psychanalystes qui vont l'examiner pendant cinq mois : « Stanislas a gardé de son jeune âge une fixation haineuse contre sa mère qui s'est petit à petit transformée en une haine farouche contre toutes les femmes. Pourtant, aussi complexé soit-il, Stanislas doit être tenu pour responsable de ses actes car, lorsqu'il tuait, il se savait répréhensible au regard de la loi. »

Tandis qu'à Lodz les tenants de la légende vampirique, déçus, boudent le tribunal, celui-ci condamne Stanislas en janvier mil neuf cent soixante-neuf pour sept meurtres, six tentatives de meurtres, délits de viols, de vols, et port d'armes prohibées, à la peine de mort.

Mais la nouvelle de son exécution n'a jamais été publiée et pourtant, sa grâce n'a jamais été accordée. Alors, qu'est-il devenu ? À ce jour, le dossier est resté secret. Tout porte à croire que pour une raison inconnue, il a été interné dans un asile d'aliénés. Peut-être la justice polonaise croit-elle aux vampires et sait-elle que le pendre serait lui permettre de revenir indéfiniment entre le coucher et le lever du soleil sucer le sang des vivants ?

LA MAISON LA PLUS HANTÉE D'ANGLETERRE

Le maire plie sa lourde silhouette pour s'asseoir sur un tronc d'arbre couché : sous son poids, l'écorce a craqué, mal soutenue par le bois pourri. Devant lui, se dresse une grande maison de briques rouges délabrée : poutres à demi consumées par l'incendie, pans de murs prêts à s'effondrer, quelques supports de fer aux trois quarts rouillés qui évoquent une véranda disparue, des lianes et des ronces qui s'accrochent aux fenêtres, des broussailles qui ont envahi le jardin et le font ressembler à une forêt vierge. Certaines maisons paraissent prétentieuses, grossières ou borgnes et malhonnêtes, le presbytère de Dumley évoque irrésistiblement l'horreur, le mystère et même les fantômes. Ceci n'est pas dû seulement à son délabrement, mais à son architecture sinistre, à sa disposition entre deux rideaux d'arbres immenses qui le privent de soleil, et bruissent éternellement dans le vent humide et froid qui balaie sans cesse le sommet de cette colline de l'Essex.

Comment s'étonner que, depuis des années, les Anglais viennent en foule visiter ces ruines, écouter les histoires de fantômes terrifiantes que racontent les guides, tandis que les amateurs d'occultisme se livrent dans l'ombre glaciale et l'odeur des moisissures à d'étranges expériences.

Voilà pourquoi le maire Carroll se trouve ce jour-là devant « la plus célèbre maison hantée d'Angleterre », avec une grave décision à prendre : la détruire ou l'abandonner à ses fantômes.

Indécis, il se lève et fait quelques pas vers la bâtisse. Son visage pensif, penché en avant, s'encadre d'un douillet et double menton. Ses petits yeux bleus pardessus ses lunettes guettent la porte principale où s'agitent de vagues silhouettes. La réunion va commencer, il doit la présider.

Dans la seule grande pièce encore accessible du presbytère de Dumley en Angleterre, devant deux moines en cariatides qui soutiennent le manteau d'une cheminée de pierre sur leurs têtes de lépreux qui ont perdu leur nez, un étrange tribunal est rassemblé. Le maire Carroll préside de son double menton impérieux. Les conseillers municipaux et les témoins mal assis sur des chaises de jardin écoutent le secrétaire qui commence par évoquer la légende pour résumer les faits. Il est myope, barbichu, et lit ses notes :

— Au XIII^e siècle, dit-il, dans la campagne anglaise, se dressent un monastère et un couvent. Un moine s'enfuit avec une religieuse. Il est rattrapé et tué, la religieuse est emmurée vivante. La voiture dans laquelle ils ont été capturés et un cocher sans tête apparaîtront sous forme de fantômes pendant des siècles.

Le secrétaire marque un temps. Le maire jette autour de lui le regard de ses petits yeux bleus impassibles. Parmi les témoins, un

clergyman lève la main : c'est le révérend Wesson :

— Je voudrais faire une remarque.

— Je vous écoute, répond le maire.

— La légende que vous évoquez est inexacte, explique le révérend Wesson. La suite des événements nous en ayant appris une autre.

— Nous avons donc deux légendes, soupire le maire, cela ne simplifiera pas les choses. Mais nous verrons cela, poursuivez, monsieur le secrétaire.

— Au XIV^e siècle, poursuit donc le secrétaire, à cet endroit, le révérend Herbert Veal construit un presbytère. Cet homme pieux y habite avec sa femme et ses quatorze enfants, sans ennuis particuliers. Son fils lui succède comme pasteur. En mil neuf cent, le vingt-huit juillet, on voit bien le fantôme de la religieuse, mais à part cela, c'est le calme qui précède la tempête. En mil neuf cent vingt-huit, le deux octobre, le révérend Harry Wesson est nommé au presbytère de Dumley.

Là, le secrétaire se tait, interrompu une fois encore par le révérend Wesson :

— Si vous le permettez, je voudrais faire remarquer que ce récit me paraît tendancieux. Avant que je sois nommé au presbytère de Dumley, celui-ci fut habité trente ans par le fils du révérend Herbert Veal. Or il était déjà formel : le presbytère était hanté. D'ailleurs, il est mort en affirmant qu'après son décès, il ferait tout ce qu'il pourrait pour rester en communication avec les vivants. C'est tout ce que j'avais à dire, monsieur le maire.

Voyant que le révérend Wesson se rassoit, le secrétaire enchaîne :

— En mil neuf cent vingt-neuf, ayant le sentiment que le presbytère est hanté, le révérend Wesson écrit au Daily Mirror. Le dix juin mil neuf cent vingt-neuf, le Daily Mirror envoie pour enquête le célèbre chasseur de fantômes, John Jewel. Le douze juin mil neuf cent vingt-neuf, l'affaire commence. Des pierres et autres objets sont jetés. Des coups sont frappés de l'autre côté des miroirs. La bonne voit des apparitions.

Un mouvement s'étant produit dans l'assistance, le secrétaire s'interrompt à nouveau. Le chasseur de fantômes John Jewel, un petit homme trapu, chauve, au nez en bec d'aigle, au menton énergique et au cou de taureau s'exclame :

— Ah mais pardon ! Vous avez l'air de penser que l'affaire commence avec mon arrivée : c'est absolument faux ! Les événements m'avaient depuis longtemps précédé. Mon intervention n'a fait que les rendre publics.

Comme un murmure s'élève parmi les témoins, le maire intervient avec énergie.

— Nous verrons cela plus tard, je vous demande de laisser le

secrétaire finir le résumé des faits tels que nous les connaissons. Le secrétaire, pressé d'en finir, accélère le rythme de sa lecture :

— Le révérend Wesson, terrorisé, quitte le Dumley le seize octobre mil neuf cent trente. Après six mois pendant lesquels le presbytère n'a pas de titulaire, les autorités ecclésiastiques nomment un autre révérend : Georges Forsyte. À partir de là, c'est l'épouvante. Pendant deux ans, les phénomènes se multiplient sous toutes les formes possibles. En janvier mil neuf cent trente-deux, un groupe de spirites tente l'exorcisme. Cela calme un peu les fantômes puis ils reparaissent. En mai mil neuf cent trente-sept, John Jewel annonce qu'il va tirer l'affaire au clair et s'installe lui-même au presbytère. Il y amène des spirites qui entrent en contact avec la religieuse assassinée. Les phénomènes recommencent de plus belle. Le vingt-sept février mil neuf cent trente-neuf, à minuit, c'est l'apothéose. Le presbytère hanté prend feu et brûle. Les témoins de l'incendie voient des êtres étranges et non humains qui marchent dans les flammes. Depuis, sans que la guerre ralentisse leur zèle, des groupes de chercheurs de fantômes et des spirites enquêtent sans arrêt dans les ruines maudites, troublant le calme du district. Et le conseil municipal a décidé de faire la lumière sur cette affaire. Si les faits sont reconnus authentiques, les ruines seront préservées. Sinon, comme elles ne présentent aucun intérêt, elles seront détruites.

Le secrétaire a retiré ses lunettes pour les poser bruyamment sur ses papiers. Le maire prend alors la parole :

— Ayant rassemblé les témoins principaux de cette affaire, nous allons les entendre les uns après les autres. Après quoi, le conseil municipal votera en son âme et conscience. Voyons... Monsieur le révérend Wesson, ayez la bonté de nous raconter votre séjour à Dumley.

— Avec ma femme, nous y sommes arrivés en octobre mil neuf cent vingt-huit, déclare le révérend en se levant. Notre première impression fut sinistre. Les bâtiments étaient aussi incommodes que délabrés. Mais ce qui nous troubla surtout, c'est la réputation qu'avait la maison. Peu crédule de nature, je me suis d'abord attristé de voir nos paroissiens convaincus que le presbytère était hanté. Bien que défiant, je dus pourtant reconnaître que d'étranges bruits de pas résonnaient dans les pièces. Des chuchotements, des sifflements se faisaient entendre à travers les cloisons. Les portes claquaient, les volets s'ouvraient et se fermaient de façon insolite. La nuit, des lumières semblaient s'allumer dans les chambres inoccupées. Mon épouse avait engagé pour les travaux ménagers une jeune fille de seize ans, jeune et rieuse, qui ne craignait heureusement pas les revenants. Elle resta donc à notre service, bien qu'elle vit, de temps à autre sur la pelouse, la silhouette d'une religieuse qui disparaissait à son approche. Un soir,

elle aperçut, à quelques pas de la maison, une voiture « à l'ancienne mode » tirée par deux chevaux bais et « semblant traverser les arbres ». Chose plus curieuse encore, un homme sans tête lui apparut derrière un buisson. Elle le poursuivit dans le jardin, mais la vision s'évanouit. Alors j'ai eu l'idée d'alerter monsieur Rice, rédacteur du Daily Mirror. Enchanté de trouver un excellent sujet d'article, celui-ci fit aussitôt une publicité formidable à l'affaire. Du coup, des hordes de curieux surgirent. Une compagnie d'autocars organisa des excursions. Fatigué de l'insalubrité de la maison et des incursions quotidiennes des curieux, je décidai de quitter le presbytère pour nous installer ailleurs. Voilà... C'est tout, monsieur le maire.

Le révérend Wesson s'étant assis, le maire se tourne vers un homme aux cheveux coupés en brosse et à la silhouette longue comme un jour sans pain.

— Monsieur Rice, vous êtes journaliste au Daily Mirror. Comment avez-vous répondu à la demande du révérend Wesson ?

— Comme aurait fait n'importe quel journaliste, monsieur le maire. Je suis venu aussitôt à Dumley. Mais comme personnellement, je ne connais rien aux fantômes, j'étais accompagné d'un spécialiste des sciences occultes : John Jewel.

— Racontez-nous ce qui s'est passé.

— Eh bien, le soir de notre arrivée, d'étranges phénomènes se sont succédés. Tandis que nous nous promenions le long des pelouses, Jewel et moi avons vu apparaître et disparaître derrière des buissons des silhouettes aux contours mal définis. Rentrés dans la maison au crépuscule, nous avons failli être blessés par la chute d'un gros carreau détaché de la véranda. Un moment plus tard, un chandelier de verre rouge dégringolait à travers la cage de l'escalier, heurtait un poêle de fonte et se fracassait à nos pieds. Puis une boule de naphthaline, lancée par une main invisible, m'atteignait au bras. Cet incident fut suivi par une pluie de petits cailloux, tombant du second étage sur le sol du vestibule. Pour compléter le tableau, toutes les sonnettes du presbytère se mirent à tinter tandis que les clés sautaient hors de leurs serrures pour choir bruyamment sur le plancher. C'est alors qu'au premier étage, dans une des chambres, Jewel décida d'évoquer les esprits qui hantaient le presbytère. Il y avait là le révérend Harry Wesson, sa femme, les deux demoiselles sœurs du précédent pasteur et la secrétaire de Jewel. La voix de Jewel résonna dans le silence : « Si un esprit est présent ce soir, je le prie de se faire connaître ! » Quelques secondes passèrent ; nous retenions notre souffle. Un craquement se fit entendre, venant de la table de toilette. Puis un autre coup retentit, venant du miroir d'acajou. Aucun doute n'était possible : l'entité voulait se manifester. Jewel demanda si elle accepterait de répondre à quelques questions, utilisant la convention

traditionnelle : trois coups pour oui, un coup pour non et deux coups si la réponse était douteuse ou inconnue. On entendit immédiatement trois coups rapides et violents, venant du miroir. Jewel demanda d'abord à l'esprit s'il n'était pas l'ancien pasteur de Dumley, le frère des demoiselles ici présentes. Trois coups affirmatifs se succédèrent. Jewel aussitôt enchaîna :

— Sont-ce vos pas qu'on entend dans la maison ?

— Oui.

— Désirez-vous tracasser ou ennuyer quelqu'un ?

— Non.

— Êtes-vous tourmenté par quelque chose que vous auriez dû faire pendant voire vie ?

— Non.

Alors, Jewel utilisa la méthode alphabétique pour communiquer plus rapidement. Malheureusement, les réponses restèrent incompréhensibles. L'entité ne paraissait pas saisir la technique de ce mode de communication, mais désirait nettement continuer à manifester sa présence. Vers deux heures du matin, les deux mèches de la lampe montées au maximum et la pièce parfaitement éclairée, nous fûmes tous surpris de voir la savonnette sauter hors du porte-savon, heurter le bord du pot à eau et rebondir sur le sol. Le lavabo était à l'autre extrémité de la pièce, nous en étions tous loin, assis auprès du miroir. Voilà, Messieurs, pourquoi je repartais le lendemain, convaincu qu'il y avait des fantômes à Dumley.

— Merci monsieur Rice. À votre tour monsieur Jewel, qu'avez vous à nous dire ?

Audessus du menton en galoche de l'énergique John Jewel, une grande bouche s'entrouvre d'où jaillit une voix sourde et monocorde :

— Je tiens tout de suite à vous signaler, monsieur le maire, que ce sont les événements de ce premier soir qui m'ont convaincu, ainsi que d'autres auxquels j'assistai les jours suivants, car je suis venu à Dumley sans idée préconçue. Ayant étudié la légende, j'avais conclu à son invraisemblance. Au XIII^e siècle, le moine et la religieuse n'auraient pu fuir en diligence pour la bonne raison que celle-ci n'existait pas encore. De plus, aucun monastère, aucun couvent n'ont jamais été construits en ce lieu. Enfin, je doutais que l'on ait emmuré une nonne vivante. Ce n'est que plus tard, entré en communication avec les esprits de Dumley que je connus la vérité : une religieuse française répondant au nom de Marie-Laure était venue du Havre pour épouser un habitant de Dumley qui l'avait étranglée et enterrée là où nous sommes.

— Vous faites allusion à d'autres événements, monsieur Jewel. Pouvez-vous nous en parler ? demande le maire.

— Eh bien, alors que je dînais avec le révérend Wesson, l'eau de

mon verre s'est brusquement transformée en encre. Ce fait, et bien d'autres, furent constatés par de nombreuses personnes, par exemple l'ingénieur du son de la BBC venu faire des reportages, les innombrables témoins que j'ai fait venir, et, bien entendu, le révérend Forsyte et sa femme qui ont succédé au révérend Wesson.

Le révérend Forsyte est chétif, plus vieux que Mathusalem et perclus de rhumatismes. Il faut tendre l'oreille pour l'entendre raconter comment les livres de la bibliothèque furent un jour retrouvés sur le sol, comment il lui arriva de découvrir ses meubles renversés, comment il s'entendit appeler par sa femme Susan alors que celle-ci n'était pas dans la maison, etc...

Sa femme, encore jeune et jolie, montre plus de dynamisme dans son récit. Elle raconte comment sa santé s'altéra rapidement dans l'affreuse bâtisse où l'inconfort le disputait au mystère. Elle aussi n'en finit pas d'énumérer les incidents dont elle fut témoin. Elle recevait des coups de poing au visage lorsqu'elle traversait l'ombre d'un couloir, ce qui la conduisit à porter un scapulaire pour se protéger des esprits frappeurs. Des graffiti apparaissaient sur les murs. Un jour l'un d'eux s'écrivit devant ses yeux : « Susan, s'il vous plaît, lumière, messes et prières. » Était-ce la jeune religieuse française qui réclamait des prières pour le repos de son âme ?

Finalement, le révérend Forsyte malade et sa femme épuisée, quittèrent le presbytère en janvier mil neuf cent trente-cinq. Alors John Jewel vint s'y installer. Il devait y rester trois ans, le temps de découvrir des ossements humains, probablement ceux de la nonne, enterrés dans le sous-sol. Durant cette fréquentation quotidienne des fantômes, il écrivit deux livres qui allaient faire du presbytère de Dumley la plus célèbre maison hantée d'Angleterre.

Le maire se tourne ensuite vers un autre groupe de témoins qui ne se sont jusqu'alors manifestés que par quelques sourires narquois :

— Je vois que vous n'êtes pas d'accord, dit-il.

La femme du révérend Wesson, soixante ans, l'expression un peu absente, les cheveux blancs, prend la parole la première :

— Depuis que nous avons quitté le presbytère de Dumley, j'ai réfléchi et, contrairement à mon mari, j'ai perdu toute conviction. Les lumières dans les vitres dont il vous parlait peuvent avoir été les reflets de phares de voitures, troublés par l'ombre des feuillages. La petite bonne qui nous a rapporté tant de faits surprenants était curieuse de nature et s'amusait de tout. Il est fort possible qu'elle ait inventé toutes ces choses pour se moquer, voir la tête que nous ferions, ou simplement pour se rendre intéressante.

— Merci Madame. Vous désirez parler, Monsieur ?

— Je suis le chauffeur du car qui, pendant un an, a conduit tes touristes au presbytère, déclare un grand gaillard au visage hilare. Je

tenais à dire que les bruits que les habitants y entendaient n'ont rien de mystérieux. Car enfin, il faut bien le dire ! Ces caves sont pleines de rats ! Les poutres sont « bouffées » par les vers ! Le vent y souffle sans arrêt ! Un jour, comme je venais de déposer des spirites qui se livraient à leurs simagrées, je me suis caché dans l'ombre et d'une voix d'outre-tombe, je leur ai dit que j'étais le fantôme du révérend Bull. Eh bien, croyez-moi si vous voulez, mais eux, ils m'ont cru ! C'est moi aussi qui ai amené ceux qui devaient exorciser le presbytère. Et pour cela, vous savez ce qu'ils faisaient, monsieur le maire ? Ils brûlaient de la lavande ! Évidemment, cela n'a pas marché ; alors, ils ont essayé l'eau bénite, n'importe quoi !

Un élégant gentleman venu de Londres tout exprès, se lève à son tour :

— À votre demande, monsieur le maire, j'ai analysé les graffiti apparus sur les murs du presbytère. Ma conclusion est qu'ils ont été écrits par Susan Forsyte elle-même.

Cette fois c'en est trop ! Dans la vieille salle retentissent des cris d'indignation. Une voix aiguë dépasse toutes les autres : celle de Susan Forsyte. Elle crie :

— Mais pourquoi aurais-je fait cela ? Pourquoi ?

C'est alors que le détective Kendall, impassible, son imperméable bien plié sur le bras, prend la parole :

— Mais, parce que vous vous ennuyiez à mourir dans cette bâtisse, chère Madame. Parce que vous ne saviez quoi inventer pour convaincre le révérend Forsyte de quitter les lieux. La réputation que John Jewel avait faite à cette maison était une trop belle occasion. Avec quelle application vous lui avez emboîté le pas ! Car je suis formel, monsieur le maire : il est possible que de joyeux lurons ou de tristes énergumènes se soient déjà déchaînés sur Dumley dès la fin du siècle dernier, mais j'accuse le dénommé John Jewel d'avoir été le grand instigateur de cette monstrueuse mystification qui déshonore la réputation de notre île.

Le crâne chauve de John Jewel, resté assis au milieu des vociférations, se couvre de sueur. Sans pitié, le détective enchaîne :

— La nouvelle direction du Daily Mirror possède depuis longtemps un dossier qu'elle n'a jusqu'alors pas publié. Mais l'affaire prenant aujourd'hui un caractère officiel, je suis chargé de vous le communiquer. Vous y lirez par exemple qu'un journaliste qui a passé trois jours avec vous, Monsieur Jewel, au presbytère de Dumley, après avoir assisté à de nombreux phénomènes bruyants, eut l'idée de vous empoigner par la taille. Il a trouvé vos poches pleines de cailloux et une brique glissée dans votre ceinture. Vous avez été incapable de lui fournir une explication... Le journal a étudié tous les phénomènes et trouvé à chacun une explication. La transformation de l'eau en encre

par exemple : rien de plus facile ; il suffit de jeter dans l'eau des pastilles chimiques. Vous me direz que pour cela, il faut une certaine dextérité. Mais vous l'avez, cette dextérité monsieur Jewel, vous l'avez ! En effet, monsieur le maire, monsieur John Jewel, avant d'être chasseur de fantômes était, devinez quoi... prestidigitateur tout simplement !

Comme Jewel hausse les épaules, le maire lui demande :

— Pourquoi avoir fait ça, monsieur Jewel ?

Le détective répond à sa place :

— D'une façon ou d'une autre, il faut bien gagner sa vie, monsieur le maire. Les livres, les conférences qu'il a faites à propos du presbytère de Dumley, « la maison la plus hantée d'Angleterre » lui ont rapporté une fortune.

— Messieurs... Inutile d'en entendre plus. Nous allons voter, dit alors le maire en s'adressant aux conseillers municipaux.

— Pour le maintien des ruines ?

Personne n'a bougé.

— Pour la destruction ?

Les unes après les autres, toutes les mains se sont levées.

LE PUR MALT FAISANT LE RESTE

À Berlin, zone rouge en mil neuf cent cinquante-deux, seuls les Russes se déplacent en automobile et tous les Allemands sont à vélo. C'est donc à vélo que Katarina Troll et le docteur Witz arrivent au soixante-douze de la Lichtenbergstrasse. Quelques instants plus tard, Katarina Troll fait asseoir le docteur Volker Witz sur son canapé de velours beige, le quitte un instant et reparaît vêtue d'un déshabillé de satin noir qui met en valeur ses chairs ivoirines. Un ruban turquoise retient le flot de ses cheveux bruns, une lampe coiffée d'un abat-jour juponnant, judicieusement placée près du canapé, révèle des charmes troublants.

Il ne s'agit pas du début d'un roman rose, mais d'une des plus rocambolesques affaires d'espionnage de l'après-guerre dont la CIA, le KGB et autres services de renseignements ne sortent pas grandis.

L'affaire commence le six mars, alors que la neige fond et transforme en cloaques certains quartiers de Berlin qui n'ont pas encore été reconstruits. Elle sera close, cette affaire, cinq années plus tard, d'une façon tout à fait inattendue et il n'en restera qu'un dossier qui doit dormir dans une armoire blindée, d'un côté ou de l'autre du rideau de fer.

Donc, Katarina Troll, de ses belles mains aux doigts fuselés, aux ongles soigneusement carminés, verse dans un verre en cristal un whisky ambré. Disons plutôt, pour éviter le sacrilège, un malt, un pur malt.

À ses côtés, le docteur Volker Witz, ébloui, perd rapidement les pédales et ce n'est pas une image car tout à l'heure, alors qu'il roulait vers le domicile de la belle créature, le docteur, bien droit sur la selle de son vélo, la regardait pédaler devant lui et il appréciait la taille mince, les mollets, le balancement des cheveux noirs sur ses épaules. Mais il restait sur ses gardes. Hélas, voilà qu'ici, brusquement, il se sent incapable de réagir. Il ne peut plus ni pédaler ni freiner, le guidon ne lui obéit plus, il dégringole la pente qui le mène tout droit dans les bras de cette femme.

Le docteur Witz, important personnage des services de renseignements du MFS, le service d'espionnage de la Normannenstrasse Berlin-Est, a quelques excuses. N'importe qui regardant par le trou de la serrure ne pourrait qu'applaudir.

Outre son étonnante chevelure, longue, abondante et d'un noir quasiment étincelant, Katarina a des yeux verts qui remontent vers ses tempes. Elle ressemble aux femmes des fresques égyptiennes, le corps sculptural contraste avec un petit air candide et c'est plus qu'il n'en faut pour séduire un homme normal. Avec en plus, la science du geste et la prescience de la psychologie masculine, cela devient suffisant pour un espion, qui n'est pas un homme normal a priori. Mais aussi la

voix douce un peu voilée, la précision des termes, du choix des métaphores, l'aplomb qui lui permet de laisser croire à cet homme au nez en pied de marmite et qui louche, qu'il lui plaît. Même un agent communiste ne résiste pas, et chacun sait combien un agent communiste est censé résister. Quelques minutes plus tard, le déshabillé n'est plus un obstacle et le canapé gémit.

Le canapé de velours beige de Katarina Troll gémit tous les soirs et le pur malt fera le reste ; c'est-à-dire que l'espion de la RDA, le docteur Volker Witz, subjugué, perd tout sens des réalités et se laisse aller aux confidences.

Celles-ci sont facilitées par le fait que Katarina, tout en lui versant le pur malt, boisson occidentale s'il en est, n'hésite pas à lui dire :

— Tu sais Volky, si je reste à Berlin, c'est parce que j'ai choisi les communistes !

Les confidences en forme d'anecdotes que va lui faire le docteur Witz agaceraient probablement n'importe quelle autre femme, mais Katarina les entend avec un intérêt poli : notes confidentielles du gouvernement de la RDA, décisions du ministre de l'Intérieur de la RDA, instructions du parti communiste de la RDA, enquêtes de la police de la RDA. Bref, pas une personnalité de la RDA ne peut contracter un rhume de cerveau sans que la belle Katarina en soit informée.

Puis, l'esprit embrumé, légèrement titubant, Volker Witz s'en va. Alors, elle note tout cela sur un rouleau de papier toilette qu'elle déchirera le lendemain. Katarina a une mémoire visuelle : il faut qu'elle écrive pour se souvenir et tout raconter à son correspondant des services de renseignements de l'Allemagne de l'Ouest.

Un jour, pourtant, l'attitude de Volker Witz change légèrement. Il paraît préoccupé comme si, en lui, la conscience reprenait ses droits ou une partie de ses droits. Plus tard, il fournira d'ailleurs une explication :

— C'est vrai, dira-t-il, j'ai été dupe pendant un mois puis j'ai commencé à me méfier. Je me disais : et si c'était un agent de l'Occident ? et si elle m'avait tiré les vers du nez ? Alors, j'ai voulu l'éprouver.

En réalité, il est possible aussi que Volker Witz, en bon communiste, ait compris qu'il n'avait pas le droit de s'approprier Katarina, pas le droit de monopoliser ses caresses et qu'il se devait d'en laisser un peu aux autres, car voici le langage qu'il lui tint, langage commun semble-t-il aux exploiters de femmes, qu'ils soient civils ou politiques :

— Écoute Katarina, tu pourrais me rendre un grand service : mes chefs du MFS m'ont demandé des renseignements sur un dénommé Barbel Adorf. Cet homme organise des groupes de terroristes qui s'attaquent à l'armée soviétique. Je crois que tu pourrais m'aider.

- Comment cela, Volky ?
- Eh bien, mon Dieu, peut-être que tu pourrais, enfin... il ne te serait pas difficile de...
- Tu veux que je séduise ce Barbel Adorf ?
- C'est cela.

Le pauvre Volky ne sait pas qu'il vient de lâcher le loup dans la bergerie. La rencontre a eu lieu. La scène de séduction se prépare.

Katarina Troll et Barbel Adorf ont posé leurs bicyclettes dans la cour de l'immeuble, monté trois étages dans l'ascenseur poussif. Dans l'entrée, Barbel Adorf a retiré ses pinces à vélo. Maintenant Katarina Troll le fait asseoir sur le canapé de velours beige, le quitte un instant et reparaît vêtue d'un déshabillé de satin noir qui met en valeur ses chairs toujours ivoirines. Un ruban turquoise retient le flot de ses cheveux bruns, une lampe coiffée d'un abat-jour juponnant, judicieusement placée près du canapé révèle des charmes troublants. Toute la technique de charme au premier degré est en place.

La balafre qui partage la joue droite du redoutable Barbel Adorf pâlit lorsque l'étonnante chevelure longue, abondante et d'un noir étincelant glisse vers lui sur le velours beige comme un tentacule. Son regard agile de baroudeur méfiant ne peut plus quitter ces yeux verts qui s'allongent presque jusqu'aux tempes comme ceux des fresques égyptiennes, ses mains tremblent au contact de ce corps sculptural, son cœur bat devant le petit air candide. Ajoutez à cela le geste, la psychologie, la connaissance de l'anatomie, etc., et le chef terroriste se sent perdre les pédales, il ne peut plus freiner, le guidon lui échappe. Il commence à dévaler la pente. Bis, répétita... et le pur malt fait le reste.

Bientôt, le déshabillé n'est plus un obstacle et le canapé gémit.

Il va gémir un mois, c'est en général le temps qu'il faut à Katarina pour mener à bien une opération classique et celle-ci ne présente aucune difficulté particulière. Si l'on excepte l'œil perçant et la balafre sur la joue droite, Barbel Adorf est plutôt bon garçon. Le redoutable terroriste, dans l'intimité nocturne, n'est pas un foudre de guerre mais un amant délicieux, tendre, prévenant et compréhensif.

Deux ans plus tard, Katarina Troll passe à l'Ouest. À la frontière, deux messieurs en imperméable la prient de les accompagner au quartier général américain où un capitaine et un major, après avoir échangé quelques regards destinés à jauger leur admiration réciproque, l'interrogent aimablement :

— En deux ans, huit groupes de terroristes ont été démantelés en Allemagne de l'Est sans que le MFS n'ait eu à tirer un coup de feu et sans que le KGB ait eu à intervenir. Nous avons fait une enquête qui nous a conduits de leur chef Barbel Adorf jusqu'à vous, et de vous au docteur Volker Witz. Vous avez bien connu le docteur Witz ?

Les yeux de Katarina se mouillent mais elle garde une attitude digne. Sa beauté candide s'est figée, ses yeux verts de fresques égyptiennes regardent droit devant elle :

— J'étais alors jeune et naïve, explique-t-elle. Le docteur Witz a été mon professeur à l'Université en zone soviétique. Il n'était pas beau mais passionné et intelligent... Moi, j'arrivais tout droit de mon collège de province. Vous comprenez ce qui s'est passé malgré notre différence d'âge ?

— Je comprends, acquiesce le capitaine d'un air grave.

— Évidemment, ajoute le major d'un air désolé.

Le regard de Katarina, lentement et alternativement, se pose sur les deux hommes... Malgré leur expérience et pris par surprise, voilà que le guidon leur échappe des mains.

— J'ai accepté son invitation, poursuit alors Katarina ; ce fut un dîner à la française, de la musique douce, du bon vin et du cognac. Je ne sais pas trop comment cela est arrivé, mais c'est arrivé.

— Vous aviez quel âge ? demande le capitaine navré.

— Vingt et un ans, Messieurs.

Le major, quant à lui, se retient de passer la main d'un geste paternel sur l'abondante chevelure noire.

— Et vous l'avez aimé ?

— Bien sûr. Enfin, j'ai cru l'aimer. Il était le premier n'est-ce pas. Je crois que toute jeune fille doit éprouver ce sentiment pour l'homme à qui elle se donne pour la première fois. Mais ce n'est que des mois plus tard que j'ai appris qu'il était communiste. J'en ai été scandalisée, anéantie. Mais cet homme me subjuguait à tel point que j'ai accepté de lui obéir.

— C'est lui qui vous a suggéré de devenir la maîtresse de Barbel Adorf pour lui soutirer la liste de ses hommes ?

— Il a fait plus que me le suggérer. Il me l'a, pour ainsi dire imposé. C'est lorsque j'ai pu apprécier combien Barbel Adorf était tendre, délicat, qu'un voile s'est déchiré devant mes yeux. J'ai eu honte presque aussitôt. J'ai commencé à détester le docteur Witz et pris part à la lutte clandestine que Barbel Adorf menait contre les Soviétiques. C'est moi qui ai rédigé plusieurs des rapports qu'il adressait aux renseignements ouest-allemands. Vous pouvez vérifier.

Le capitaine et le major ont étudié le dossier de Katarina Troll, et mon Dieu... les faits qu'elle rapporte coïncident assez bien. Bien sûr, ils pourraient les interpréter différemment : la même histoire considérée d'un œil malveillant pourrait conduire Katarina en prison. Mais comment porter sur cette jeune femme si belle, à la fois si fière et si candide, un regard malveillant ?

— Vous ne pouvez plus retourner à l'Est, Fraulein, vous seriez arrêtée comme complice de Barbel Adorf, conclut le capitaine.

— Hélas, je le sais bien. C'est pourquoi je suis venue. Ne pouvez-vous me garder ici ? Ma connaissance des agents soviétiques entourant le docteur Witz pourrait vous être utile. Je connais aussi les noms des instructeurs soviétiques de mon université, ceux des étudiants de Berlin classés comme dangereux. Je puis vous fournir le nombre et la disposition des divisions soviétiques en Allemagne orientale, les noms des agents secrets communistes travaillant à l'Ouest, et en cherchant dans ma mémoire, je trouverai d'autres renseignements.

Le capitaine et le major se concertent un instant :

— Nous allons vous présenter au patron, décide alors le major.

Le lieutenant-colonel, patron de la CIA à Berlin, vingt ans de service, âgé de quarante-six ans, marié, père de trois enfants et plusieurs fois grand-père, a du métier mais aussi un fond d'inépuisable tendresse. Touché par les malheurs de la pauvre Katarina, il l'engage comme secrétaire particulière.

Quelques semaines plus tard, Katarina Troll fait asseoir le patron de la CIA de Berlin sur le canapé de velours beige, le quitte un instant et reparaît vêtue d'un déshabillé de satin noir qui met en valeur ses chairs ivoirines. Un ruban turquoise retient le flot de ses cheveux bruns, une lampe coiffée d'un abat-jour juponnant, judicieusement placée près du canapé révèle des charmes troublants.

Cette fois, il s'agit d'un patron de la CIA : le guidon lui a échappé des mains, il a perdu les pédales, il ne peut plus freiner et il va dévaler la pente.

Question : si la sécurité du monde occidental est entre les mains de gens qui ne peuvent pas se cramponner au guidon de leur bicyclette... où va-t-on ?

Réponse : tout droit dans les bras de Katarina.

Autre exemple :

— Oh pardon !

L'homme de l'Intelligence Service sent qu'il vient de marcher sur le pied de quelqu'un. Il se retourne et s'avise qu'il s'agit d'un pied de femme dans un soulier à haut talon. Son regard suit le corps de la femme et reste planté dans les yeux verts de fresque égyptienne de Katarina Troll. Après un instant de silence, l'homme de l'Intelligence Service semble s'enhardir :

— Puis-je vous offrir un verre ? Je vous en prie, pour me faire pardonner...

Après le verre, il propose à la jeune femme un dîner et... après le dîner se retrouve chez elle : le canapé beige, le déshabillé de satin noir, les chairs ivoirines, le ruban, l'abat-jour, et bien entendu : le pur malt. Le jeune homme se montre brillant causeur. Il est le seul employé allemand qui travaille à l'Intelligence Service. Quelle coïncidence !

Il va dévaler la pente d'autant plus vite que, cette fois, Katarina trouve ce nouveau cycliste tout à fait à son goût. Il est grand, mince, musclé, une petite moustache finement dessinée sur un profil de médaille. Il ne faudra pas longtemps à la jeune femme avant d'acheter un nouveau stock de papier toilette. Il était temps. Depuis plusieurs mois, bizarrement, les informations sont devenues rares à la CIA. Même son amant secret, le lieutenant-colonel patron de la CIA de Berlin paraît ne plus être dans le coup. Elle a bien réussi à séduire, l'un après l'autre, une bonne douzaine d'officiers dans son service, mais à leur tour, ceux-ci se sont dérobés.

Curieusement, aussi de l'autre côté, son correspondant à l'Est, le docteur Witz est devenu invisible.

Le jeune homme qui vient de croiser Katarina dans le hall de son immeuble maintient la porte.

La scène se déroule au rez-de-chaussée : un ascenseur, un de ces vieux systèmes : une grille qu'un ressort hargneux vous rejette dans la figure dès que vous la lâchez :

— Permettez que je vous aide.

Au troisième étage, quelques instants plus tard : canapé beige, satin noir, ivoirines, ruban, abat-jour et pur malt.

Celui-là aussi est beau garçon, mais du genre colosse, on l'imagine lançant le javelot sur un stade olympique et jetant sur la foule un regard fier.

Celui-là vient du KGB pour la surveiller. Le KGB l'a, certes, prévenu : « Attention, Katarina est redoutable » ; mais les avertissements semblent n'avoir servi à rien. La voix douce un peu voilée, le timing et le choix des métaphores, comme tous les autres, l'homme du KGB perd les pédales... Du moins, il semble perdre les pédales...

Et puis vient le temps de la mise au point de chaque côté d'une table de brasserie, dans ce qui reste du vieux Berlin. Devant l'homme de l'Intelligence Service, quelques feuilles de papier. De l'autre côté de cette table, l'homme du KGB s'est, lui aussi, penché sur quelques feuilles de papier. Les deux espions relèvent la tête :

— Oui, ce sont bien les renseignements que je lui ai transmis, remarque l'agent de l'Intelligence Service.

— Et moi, je reconnais la liste de noms que je lui ai fournie, conclut l'agent du KGB.

Eh oui, Katarina est un agent double. Depuis des années, elle transmet intégralement à l'Est des informations qu'elle puise à l'Ouest et inversement. Mais les deux hommes se regardent : la même interrogation dans les yeux. Ils estiment avoir accompli leur mission qui était de la confondre et de trouver l'origine des fuites tant à la CIA qu'au Service de renseignements de la RDA mais que vont-ils faire d'elle ? C'est peut-être la seule fois où les services secrets des deux

bords se sont entendus aussi vite sur une affaire.

Le quatorze décembre mil neuf cent cinquante-cinq, une voiture de la military Police, sirène hurlante, parcourt les rues de Berlin Ouest en direction de la Lichtenbergstrasse où demeure la belle Katarina. À la même heure, deux hommes en imperméable, chapeau mou, aux physionomies légèrement bestiales parcourent à grands pas le trottoir de la Lichtenbergstrasse.

Lorsqu'ils parviennent au numéro soixante-douze, de la voiture noire qui vient de s'arrêter près d'eux, sortent deux gaillards qui mâchent du chewing-gum. Les deux hommes de l'Est et les deux hommes de l'Ouest se regardent sans mot dire et se précipitent dans le hall.

Mais les Américains qui se sentent en quelque sorte chez eux ici, estiment avoir droit à l'ascenseur. Les deux autres, interdits, font demi-tour après avoir constaté que les Yankees s'arrêtent bien au troisième étage.

Du coin de la rue où ils surveillent le soixante-douze de la Lichtenbergstrasse, ils voient les Américains déconfits sortir seuls de l'immeuble.

Que s'est-il donc passé ? Les spécialistes se sont hasardés à quelques hypothèses :

Premièrement : il ne fait aucun doute que la motivation de l'agent double Katarina Troll devait être purement matérielle : qui dit agent double, dit double solde.

Deuxièmement : Katarina a été prévenue que l'on venait l'arrêter. Par la CIA ? Par le KGB ? Par les renseignements ouest-allemands ? Par les renseignements est-allemands ? Elle n'avait pas le téléphone. Celui-ci était installé chez la gardienne de l'immeuble qui affirmera qu'elle a reçu, avant sa fuite, plusieurs coups de fil. De là à penser qu'elle a été prévenue alternativement par les uns et les autres, il n'y a qu'un pas.

Troisièmement : qu'est-elle devenue ? Selon les experts, il est probable qu'elle a été récupérée par les uns ou par les autres car des agents de cette trempe sont rares et précieux.

L'un d'eux a dit :

— On décèle chez cette Katarina Troll : la nymphomanie, la mythomanie, une amoralité totale et des besoins impossibles à satisfaire dans une vie normale. À ce degré, l'espionnage n'est pas simplement un moyen de gagner sa vie, mais une tendance caractérielle irréversible. Si donc elle a été récupérée par l'un, il est inévitable qu'elle le soit aussi par l'autre.

Il y a donc, de par le monde, en ce moment même, un canapé qui gémit, une femme agent double, aux chairs ivoirines et au ruban turquoise qui, grâce à ses yeux verts de fresque égyptienne, à sa

connaissance de la psychologie masculine et de l'anatomie, s'efforce de séduire un malheureux espion : le pur malt faisant le reste.

UNE CROIX SUR LA COLLINE

Sam Weller a le chapeau d'un cow-boy, les bottes d'un cow-boy et il lève le coude sur le comptoir d'un saloon des environs de Santa Fe, comme un cow-boy. Mais il n'est plus cow-boy. À soixante-quinze ans, le dos brisé par un Mustang récalcitrant, une jambe déchirée par un taureau furieux, il plie son mètre quatre-vingts pour pouvoir marcher de chez lui au saloon et du saloon jusque chez lui. Le visage buriné, l'haleine empestant l'alcool et le tabac, il passe pour un vieux radoteur. Mais le journaliste américain Carl Taylor, adore les vieux radoteurs.

— Alors comme ça, vous avez ici la seule femme shérif du Nouveau-Mexique ?

— C'est comme je vous le dis, mon gars. Et elle mérite d'être photographiée, avec votre truc-là...

— Pourquoi ? Qu'est-ce qu'elle a d'extraordinaire ?

— D'extraordinaire ? Ah ben, elle en a des choses extraordinaires ! D'abord, elle a pas de cheveux ! Vous avez déjà vu ça, vous ? Une femme sans cheveux ? Juste un peu de poils sur la tête, et ça s'arrête aux oreilles... C'est rasé, pire qu'un homme.

— Elle a les cheveux courts, en somme !

— Pire qu'un homme je vous dis ! Même qu'elle porte une cravate et un pantalon. Et même qu'elle voudrait s'attaquer aux « Penitentès ». Personne a jamais pu aller leur chatouiller les pieds à ceux-là, surtout pas le shérif précédent ! Pas fou le gars ! Mais elle, elle veut y aller.

— Qui sont les Penitentès ?

— Oh, ça mon gars, moins on en parle, mieux ça vaut. Chaque fois que la police a voulu les enfermer, il y a eu des morts. Moi je dis que chacun a le droit de vivre et de mourir comme il l'entend ! Même crucifié.

— Crucifié ?

— Oui, monsieur, crucifié ! C'est ça leur religion. Chaque année, le jour de la passion du Christ... Hop !

— Quoi, hop ?

— Eh ben, vous voyez ce que je veux dire : la croix, le type dessus, les clous dans les mains et les pieds, et un coup de pique dans le ventre.

— Vous voulez dire qu'ils sacrifient un homme ?

— C'est ça, monsieur, et le pire c'est que le type est consentant. Ouais... j'en ai vu défiler, ça on peut le dire parce que moi, attendez... rapprochez-vous un peu, j'aime mieux pas que ça tombe dans l'oreille d'un autre. Vous, vous êtes de la côte ouest, vous me tuerez pas pour ça...

Le vieux cow-boy chuchote alors à l'oreille de Carl Taylor :

— Quand je travaillais au nord de la ville, du côté des monts

Sandia, je passais des mois avec les bêtes et je les ai vus...

— Qui ?

— Les Penitentès. Ils ont un temple, là-bas en pleine montagne. Le Marado qu'ils appellent ça, et c'est là que ça se passe, le vendredi saint. Une année, c'est un péon de quinze ans, un gamin que je connaissais. Il travaillait comme vacher à l'hacienda, eh ben, il a mis trois jours pour mourir.

— Et vous n'avez rien fait ? Vous ne l'avez pas détaché ?

— Qu'est-ce que vous voulez faire ? S'ils m'avaient vu, ils m'égorgeaient à coups de machette. Allez, gardez ça pour vous ! Après tout, peut-être que madame le shérif va les boucler !

Et le vieux cow-boy s'esclaffe :

— C'est pas une prison qu'il lui faudrait à cette pauvre Miss Dunlop, c'est un pénitencier !

Cette conversation se déroule en mars mil neuf cent trente-cinq, au Nouveau Mexique, États-Unis, dans la région de Santa Fe. Le journaliste américain Carl Taylor s'y est rendu pour un reportage photographique destiné à un grand magazine de Los Angeles. Il a trente-cinq ans, il est blond, athlétique, célibataire, et passionné par les Indiens. L'histoire du vieux cow-boy l'intéresse au plus haut point. Il entrevoit la possibilité d'un reportage photographique extraordinaire, d'autant plus que les fêtes de Pâques sont proches.

Mais le secret qu'il va tenter de faire découvrir aux lecteurs de son journal pourra-t-il franchir les limites du Rio Grande ? Au-delà des monts « Sangre de Cristo » (sang du Christ) ?

Miss Dunlop, la seule femme shérif de l'état du Nouveau-Mexique en mil neuf cent trente-cinq, ressemble au portrait qu'en a dressé le vieux cow-boy. Pantalon de toile bleue, chemise à carreaux, cheveux rares, oreilles décollées, nez busqué, et lunettes d'institutrice, elle porte le colt avec une rare désinvolture. Ce journaliste l'ennuie.

— N'allez pas mettre votre nez là-dedans, c'est mon affaire. D'ailleurs, vous risquez gros. Les Penitentès sont des hystériques. La seule solution est de les prendre en flagrant délit. Je prépare une expédition pour les monts Sangre de Cristo, je n'ai pas envie que vous leur mettiez la puce à l'oreille !

— Mais je suis étranger ! Je fais des photos, j'irai seulement dans la réserve des Indiens Navahos. J'ai l'habitude.

— Et de là, vous irez fouiner ? Laisser tomber ! Allez plutôt photographier le défilé de la Passion à Albuquerque, vous les verrez ces fous, avec leurs cagoules noires sur la tête, nus jusqu'à la ceinture, le dos strié par les flagellations. Ils portent des croix taillées dans des branches de cactus. C'est déjà assez horrible pour vos lecteurs, non ? Et vous en profiterez pour leur expliquer que ces coutumes barbares viennent du fanatisme des missionnaires espagnols qui ont envahi le

pays après les conquistadores. De génération en génération, les conversions du début ont transformé ces pauvres indiens en fous de la pénitence. L'histoire de la crucifixion et de la rédemption du Christ les a marqués terriblement. Ils sont devenus fous. La secte des Penitentès croit dur comme fer à la rédemption des péchés et à la résurrection du crucifié. Résultat : un mort par an, ou presque, et des centaines de mutilations stupides. La seule solution malheureusement, c'est l'intervention de la police. J'ai l'intention de boucler les meneurs.

— Vous en bouclerez dix ou cent, et d'autres prendront leur place.

— J'y passerai ma vie s'il le faut, mais j'arriverai bien à ce que les mères et les pères de ces adolescents les empêchent de jouer au Christ.

— Vous m'interdisez de me rendre dans la région ?

— Je ne peux pas vous l'interdire, allez vous faire tuer si ça vous chante !

— Pourquoi me tuer, moi ? Je ne leur veux aucun mal !

— Ils vous prendront pour un policier. Ils savent que cette coutume est formellement interdite. Pâques approche, ils se méfient, alors méfiez-vous. Et surtout, si vous êtes pris, ne dites pas que vous venez de Santa Fe. Le précédent shérif les laissait tranquilles, jusqu'à plus ample informé, ils ne craignent pas de répression venant d'ici.

Ainsi s'en est allé, un jour de mars mil neuf cent trente-cinq, le journaliste Carl Taylor, à la recherche des Penitentès dans les monts Sangre de Cristo, armé d'un appareil photographique à plaques, d'une carabine de chasse et de vivres pour un mois. Il est parti à cheval, avec une carriole et un âne en plus, comme au bon vieux temps.

En mil neuf cent trente-cinq, le calendrier avait prévu le dimanche de la Passion pour le sept avril ; le vendredi saint le dix-neuf, et le dimanche de Pâques le vingt et un. Aux États-Unis, Franklin D. Roosevelt s'acharnait à remettre de l'ordre, après la crise de mil neuf cent vingt-neuf, dans les quarante-huit états d'Amérique, dont le Nouveau-Mexique, un territoire encore sauvage à certains endroits, et notamment du côté des monts Sangre de Cristo qui dominent le Rio Grande, au nord de Los Angeles et de Santa Fe.

C'est là que Carl Taylor, son cheval, sa carriole, son âne, sa carabine et son appareil de photographie à plaques, ont disparu entre le dix et le quinze avril mil neuf cent trente-cinq.

Mais personne à cette date n'en est encore informé. À Santa Fe, Miss Dunlop, shérif de son état, a préparé son expédition répressive en grand secret. Une demi-douzaine d'adjoints l'accompagnent sur le chemin du temple des Penitentès, et l'un des hommes est parti en avant-garde depuis trois jours. Miss Dunlop l'a chargé de repérer le terrain, et si possible, d'identifier dans la réserve d'Indiens, l'adolescent choisi cette année-là par les Penitentès pour la macabre cérémonie de la Passion du Christ.

Or, ce quinze avril mil neuf cent trente-cinq, en fin de journée, alors que Miss Dunlop et ses hommes ont établi leur camp à quelques kilomètres de la réserve indienne, l'éclaireur, un certain Jimmy Fair, arrive au galop, couvert de poussière et hurlant comme un diable.

Une fois calmé et désaltéré, l'homme raconte ce qu'il a vu. Au village, près de la réserve, vit un couple de métis, José et Madalena, que le gouvernement a chargé d'éduquer les Indiens. L'éclaireur s'est rendu chez eux, afin d'y glaner quelques informations et il a découvert l'horreur :

— Leur maison qui servait d'école a été dévastée, je les ai trouvés tous les deux à demi morts, couverts de sang. La femme, Madalena, m'a raconté qu'une bande d'énergumènes les avait attaqués dans l'école. Ils leur ont coupé les oreilles à coups de machette, tailladé le corps, et ils seraient morts si je n'étais pas arrivé juste à temps. La femme m'a dit qu'ils avaient fui en entendant le galop de mon cheval. J'ai tenté de les poursuivre, mais sans résultat, alors j'ai emmené les deux blessés chez le médecin, il est armé et il m'a juré qu'il tirerait sur tout ce qui bouge à cent mètres de chez lui...

Miss Dunlop pose la question tout haut, d'un air incrédule :

— Mais pourquoi eux ? Jamais personne ne les a inquiétés depuis qu'ils font l'école. Que s'est-il passé, bon sang ?

L'éclaireur lui donne la réponse :

— Ils m'ont dit qu'un type était venu les voir, un nommé Carl Taylor, un photographe ; il s'était fait conduire là par le vieux Sam Weller, ce fichu poivrot, qui n'a pas voulu aller plus loin ! Le type voulait photographier le temple des Penitentès, dans la montagne. Madalena et José ont accepté de lui prêter un guide, un gamin qui les aide à l'école. Ils ne les ont pas revus. Elle pense que c'est à cause de ça qu'on les a attaqués. Pour les punir...

— Comment s'appelle le gosse ?

— Modesto Trujillo. C'est un métis.

— Il faut le retrouver !

Quelques heures plus tard, Miss Dunlop et ses hommes envahissent le village, et bon gré mal gré, on leur indique la maison des parents du jeune Trujillo. À quelques kilomètres dans la vallée, mademoiselle le shérif et ses hommes découvrent en effet une petite hacienda. Il y a là une femme, assez jeune, l'air fermé, une Indienne, à la tête recouverte d'un châle rouge. Elle regarde cette femme-shérif avec hostilité.

— Où est ton fils ?

La femme recule et s'enfuit dans l'hacienda alors qu'un jeune garçon surgit : seize ans environ, bâti en athlète, le cheveu et l'œil noirs, un beau visage aux traits fermement dessinés. En apercevant les hommes de la police, il s'écrie :

— Il est arrivé un malheur ! Le photographe a été tué ! Miss Dunlop

attrape le jeune homme par le bras, et l'entraîne dans la maison :

— Il a été tué, hein ? Tu vas me raconter ça en détail mon garçon...

— Je l'ai conduit jusqu'au sentier qui mène à l'église et il m'a dit de revenir le chercher au coucher du soleil. Quand je suis revenu, je ne l'ai plus trouvé.

— C'était quel jour ?

— Avant-hier.

— Tu l'as bien cherché ?

— Oui.

— Comment sais-tu qu'il a été tué ?

— J'ai retrouvé ses affaires, sa carabine et les photographies.

Miss Dunlop se penche sur des plaques brisées et sur un album contenant quelques clichés. On y distingue des silhouettes devant le temple de Marado, ce que le jeune homme appelle l'église.

— Où as-tu trouvé ça ?

— Sur le chemin...

— Tu es sûr ? Il n'y a pas de terre sur les plaques, ni sur les photos. Et cette carabine ? Elle était sur le chemin aussi ? Elle est bien propre. Il manque une balle...

Le jeune homme semble nerveux :

— J'ai rien fait, c'est pas moi, c'est les Penitentès ! C'est les Penitentès qui l'ont tué...

— Bon, eh bien, on va te ramener avec nous.

— Non ! Non ! Je ne veux pas, il ne faut pas...

— Pourquoi ?

— C'est Pâques. Ma mère et moi nous devons aller à l'église le jour de Pâques !

— Tu iras à Santa Fe !

— Non, je ne veux pas ! Non !

Et le garçon se dégage avec force, saute par une fenêtre, et disparaît avant que les hommes de Miss Dunlop aient eu le temps d'enfourcher leurs chevaux.

Alors l'Indienne, sa mère, se met à pousser des cris et des malédictions... d'où il ressort que son fils est le Christ, et que les hommes n'ont pas le droit de l'emmener ! C'est son fils, dit-elle, qui a tué l'étranger parce qu'il était un policier venu les espionner...

Et de montrer dans une grange le corps de Carl Taylor, mort d'une balle dans le dos, au milieu de tout son matériel, écrasé, piétiné avec rage...

Le shérif a compris. Le jeune Trujillo espérait inventer une histoire en se servant des restes de ce carnage, les quelques photos épargnées et la carabine. Mais s'il a fui, ce n'est pas seulement pour échapper à la justice, c'est parce qu'il est le Christ de Pâques, celui qui a accepté d'être crucifié le vendredi saint et que jamais un Penitentès qui a

choisi le sacrifice ne revient sur son engagement. La gloire en est, paraît-il, trop grande ! D'ailleurs il ne craint pas la mort en croix, puisqu'il est censé ressusciter.

La mère maîtrisée, ligotée, et dûment enfermée au village, Miss Dunlop, l'unique femme-shérif du Nouveau-Mexique, décide de tenter le grand coup.

Les penitentes sont sûrement sur leurs gardes ; le jeune homme qui a couru les rejoindre, les a prévenus de la présence des policiers, mais cela ne les empêchera pas d'organiser leur cérémonie. Le tout est de dénicher l'endroit.

C'est en rassemblant les débris épars des photographies prises par le malheureux Carl Taylor, que Miss Dunlop découvre un indice. L'un des clichés, développé, par le photographe, montre une petite colline, surmontée d'une croix. La photo a été prise d'assez loin et dans de mauvaises conditions, mais c'est là, sûrement, que les Penitentes ont l'intention de sacrifier ce vendredi saint, le jeune Modesto Trujillo.

Alors la petite colonne de cavaliers, Miss Dunlop en tête, part à la recherche de cette colline. Ils ont six jours pour trouver, en voyageant de nuit et en essayant de ne pas se faire repérer.

Le dix-sept avril mil neuf cent trente-cinq, à l'aube, alors que la petite troupe chemine péniblement dans les premiers contreforts des monts Sangre de Cristo, l'un des hommes aperçoit au bout de ses jumelles, la croix plantée sur une petite colline. Le temple des Penitentes est à l'Est, à deux kilomètres à vol d'oiseau.

Miss Dunlop décide d'établir son camp sur place. Chercher à arrêter les membres de la secte serait inutile dans l'immédiat. Ils sont éparpillés dans les villages, travaillent dans les haciendas de la plaine, comme des gens normaux. Personne ne pourrait les reconnaître. Il faut attendre le vendredi saint. Dans deux jours, ils viendront par dizaines en procession, pour assister à la mort de l'un des leurs sur la croix. C'est là qu'il faudra intervenir.

Mais dans la nuit du jeudi au vendredi, les policiers remarquent une colonne de lumières qui se dirige vers la colline.

Alors, les hommes de Miss Dunlop foncent, eux aussi, dans la nuit, à pied, en direction du calvaire, et lorsqu'ils arrivent enfin à portée de fusil de la croix, c'est pour y découvrir un spectacle hallucinant.

Ils sont une bonne vingtaine, d'hommes, de femmes et même d'enfants, portant des torches, chantant une sorte de psaume incompréhensible, et sur la croix, posée à terre et vaguement éclairée par la lumière des torches, l'adolescent est déjà ligoté, les mains et les pieds transpercés par d'énormes clous noirs.

Disperser la foule à coups de fusil ne fut pas une mince affaire, les Penitentes hurlaient des imprécations, maudissant les policiers, s'accrochant à eux avec fureur pour les empêcher d'atteindre la croix.

Modesto Trujillo, le jeune garçon au corps d'athlète, ne s'était même pas évanoui sous la douleur terrible. Extatique et perdant son sang, il priait à voix haute.

Il priait, mais il n'est pas mort à Pâques de mil neuf cent trente-cinq en se prenant pour le Christ. Il est allé prosaïquement en prison, les mains et les pieds bandés, afin d'y répondre un jour de l'assassinat du journaliste Carl Taylor, devant la justice des hommes. Pour celle de Dieu, il lui faudrait attendre.

Les Penitentès des monts Sangre de Cristo ne disparurent que lentement au cours des années qui suivirent, au fur et à mesure que les réserves se vidaient et que les jeunes indiens ou métis s'en allaient à la ville pour y trouver du travail et y oublier les excès d'une religion mal assimilée par leurs ancêtres.

En des temps lointains, les Indiens Navahos du Nouveau-Mexique n'adoraient que le soleil, le vent et les dieux des ruisseaux, qui eux, n'ont jamais fait crucifier personne.

Alors, la faute à qui ? Il faut y réfléchir.

LE RESCAPÉ DU DIABLE

« Ambassade d'Angleterre à Istanbul, vingt-neuf juillet mil neuf cent cinquante-quatre. De monsieur l'Attaché culturel au ministère des Affaires étrangères, Londres, dix-huit heures cinquante-sept. »

« Ressortissant britannique, Estef Whiteak, quarante-deux ans, passeport n° 20080.467, délivré à Sydney le dix-huit avril quarante-sept, demande rapatriement sanitaire. Attendons références et autorisation. »

Le message a volé audessus du Bosphore, de la Méditerranée et de l'Atlantique pour parvenir à Londres dans un bureau de décryptage, et la routine commence. Qui est Estef Whiteak ? Vérification d'identité, vérification passeport, etc.

La réponse mettra quarante-huit heures à parvenir au responsable de l'ambassade d'Istanbul.

En attendant, Estef Whiteak est effondré sur l'immense canapé de cuir qui orne le bureau de l'attaché culturel britannique à Istanbul. C'est un drôle d'homme. Court, trapu, carré de visage et de corps, il donne l'impression d'une force de la nature. Mais son visage est défait, gris, les yeux cernés. Il traîne une barbe de huit jours et le poids de ses épaules semble vouloir le courber en deux.

Il a déposé sur le bureau du fonctionnaire, un revolver de gros calibre, plusieurs chargeurs et une petite bourse de cuir dont le contenu a fait rêver « l'attaché culturel » Steeve Beford.

— Des diamants ? Ils sont à vous ?

— Je les ai gagnés en tout cas.

— Écoutez monsieur Whiteak, je ne comprends pas. Vous n'êtes pas pauvre ?

— Si. Qu'est-ce que vous voulez que je fasse de ça ? Que je les vende dans la rue ? J'ai essayé d'en négocier un contre le prix d'un billet de bateau, mais rien à faire. Je suis allé les proposer à des bijoutiers, ils m'en donnent le quart, ou rien du tout... D'ailleurs je m'en fiche, prenez-les ! Tout ce que je vous demande, c'est de me renvoyer en Angleterre dans un lit d'hôpital.

— Le médecin affirme que vous n'êtes pas malade. Seulement à bout de forces...

— Vous savez ce que c'est, vous ? Que d'être à bout de forces comme je le suis ? Non... vous ne savez pas. Vous jouez au bridge, vous trimblez une ou deux valises diplomatiques, vous coincez un ou deux espions et il vous arrive parfois d'aller parler échange culturel avec trois Turcs, ne me faites pas rire... Si vous ne me renvoyez pas à Londres, si je sors d'ici, je me flingue ! Je suis fou, vous comprenez ça ? Fou !

— Le médecin dit que...

— Allez vous faire foutre avec votre médecin !

Dieu du ciel ! My God ! Le petit attaché culturel, à la mise impeccable et aux manières si distinguées, est proprement effrayé par ce rustre. L'ambassadeur n'en veut pas. Le chef de Cabinet n'en veut pas, le chef des Services de Communications n'en veut pas. Personne ne le connaît, il n'était chargé d'aucune mission ultra-secrète, il est inconnu des fichiers de l'ambassade, alors ? Pourquoi est-il venu frapper justement ce soir, à la porte de cette ambassade, alors que le petit attaché culturel était de service pour un cocktail réunissant la fine fleur de la poésie turque d'inspiration anglaise ? (À moins que ce ne soit le contraire, il ne sait plus très bien.)

Et tout le monde s'en fiche. Il a téléphoné partout, et partout on lui a répondu : « Connaît pas ce type ! Débrouillez-vous, mon vieux, et bon week-end ! » Le pauvre attaché culturel avait beau répéter :

— Mais il a une arme terrible ! Et des diamants !

On lui répondait :

— Il vous les a remis ? Bon. Alors, mettez ça au coffre et envoyez un message à Londres, nous verrons bien ce qu'ils diront là-bas.

Voilà où en est le petit attaché culturel de l'ambassade d'Angleterre à Istanbul. Tout seul, tout petit dans son joli smoking blanc, devant un rustre en haillons ou presque, sale, barbu, et qui ne cesse de répéter.

— Envoyez-moi dans un hôpital à Londres ou je me flingue ! Ça le change des petits fours et de la poésie.

Estef Whiteak s'est pelotonné sur le beau divan de cuir, l'œil brillant de fièvre et il réclame de la quinine. Il a avalé six comprimés d'un coup, arrosés d'un verre de whisky. Il a l'air d'un lion malade.

Steeve Beford a abandonné le déroulement de son cocktail et tente de convaincre son visiteur de se rendre dans un hôtel pour y passer la nuit. Mais l'autre refuse en secouant la tête, comme un homme ivre.

— Non. Ah ça, non ! Gardez-moi ici, sinon vous serez responsable de ma mort, et je veux pas crever, vous entendez ? Je veux pas crever ! Faut me sortir de là...

— Vous ne pouvez pas rester ici !

— Et pourquoi pas ? C'est mon ambassade, non ? Je suis anglais ? Bon. Parce que s'ils m'attrapent, je ne sortirai pas des prisons turques avant trente ans ! Et j'ai rien fait moi, j'ai tué personne. C'est l'autre, c'est la faute de l'autre, le Chilien...

— Le Chilien ? Quel Chilien ?

— Un Chilien de cauchemar, je sais pas ce qu'il nous a fait boire, mais il nous a rendus dingues, complètement dingues... Dites, ça vous est déjà arrivé d'être saoul sans avoir bu ? De faire des cauchemars sans dormir ? Non ? Eh bien, c'est mon cas. J'ai la tête qui s'effrite, j'aurais pu tuer tous les autres moi aussi, si on les avait pas déjà tués...

— Mais qui êtes-vous à la fin ?

— Estef Whiteak, représentant de commerce, on m'appelle Stef. Je

vends des machines-outils, je suis un type tranquille, je vous assure. D'habitude, je suis un type tranquille.

— Qu'est-ce qui vous est arrivé, alors ?

— J'ai rien compris. Ça se brouille dans ma tête...

— D'où vient cette arme ?

— Je sais plus. Du Chilien, ou du Français, ou des autres, je l'ai ramassée...

— Où ça ?

— Dans le hangar, j'ai mis la main dessus.

— Et les diamants ? D'où viennent-ils ?

— Les diamants ? Ah, les diamants, je les avais au cou. Ça, c'est pas de ma faute, ils m'ont attaché ça au cou, vous comprenez ? Alors évidemment, je suis parti avec !

— Ne vous endormez pas là, voyons. Levez-vous, je ne comprends rien à ce que vous racontez. Est-ce que vous êtes un gangster ?

Mais l'homme s'est endormi, d'un coup. Le souffle rauque, il transpire abondamment, et a vraiment l'air malade. Pourtant, le médecin a déclaré : « Rien de grave, une petite drogue hallucinogène, le pouls est presque normal, il a dû absorber ça il y a plusieurs heures, aucun risque. »

Il ne reste qu'à attendre. Attendre, d'une part que Londres examine à la loupe l'identité de cet homme et donne une réponse à sa demande de rapatriement ; et, d'autre part, attendre que l'individu veuille bien expliquer plus clairement ce qui lui est arrivé.

Steeve Beford a passé une mauvaise nuit dans son smoking tout blanc. L'aube se lève, et le locataire insolite qu'il a accueilli la veille s'ébroue avec précaution sous un robinet d'eau froide.

— Est-ce que vous allez enfin me dire ce qui vous est arrivé ?

— Ça risque de vous paraître un peu fou.

— Allez-y et qu'on en finisse.

— Ça a commencé avec le Chilien, un Chilien qu'on a rencontré dans une boîte de nuit près du Bosphore...

— Qui « on » ?

— Moi, un petit Français, un Suédois qui avait l'air d'une fille, et puis deux autres. On était six. J'aime mieux ne pas trop me rappeler de leur tête. On ne se connaissait pas, une équipe de pauvres types déprimés, en panne dans ce fichu pays, et sans fric.

— Je croyais que vous étiez représentant de commerce ?

— C'est marqué sur mon passeport, mais il y a bien longtemps que je ne vends plus rien. Je traînais là avec les autres, un cafard... Alors le Chilien a dit : « Je vous propose le jeu du diable, qui est partant ? » On ne savait pas ce que c'était le jeu du diable. Il a dit : « Si vous êtes d'accord, si vous n'avez plus rien à perdre, on y va ! Il nous faut une grange et des armes. Qui a une arme ? » Le petit Français en avait une,

le Chilien aussi, et puis l'autre type. Le Chilien est allé palabrer avec je ne sais qui, et puis il est revenu au bout d'une heure, en jetant ce petit sac sur la table. « Y'a pour des millions de diamants là-dedans. Je connais un type qui met ça en jeu, ça vous va ? » Comme on avait d'argent ni les uns ni les autres, on lui a demandé ce qu'on allait miser, et à quoi on jouait. Alors il nous a entraînés dans la rue, on a marché jusqu'à une grange, le Chilien a fermé les portes, il a allumé une lampe et il nous a expliqué : « Voilà. Chaque type se met au fond, tout seul, on éteint, les autres tirent, ils vident un chargeur, et quand on rallume la lumière, si le type est pas mort, il emporte le sac. »

Le petit attaché culturel ouvre de grands yeux :

— Mais c'est de la folie ? À quoi ça rime ? C'est même de l'assassinat ! Et qui a mis les diamants en jeu ? Qui ?

— On en savait rien. Le Chilien a dit que le commanditaire resterait caché.

— Vous avez servi de bêtes de cirque, oui ! Pour des malades...

— Possible, on savait plus très bien ce qu'on faisait, le Chilien nous a fait boire quelque chose. On s'en fichait ! Faire ça ou traîner misère dans ce pays...

— Et vous l'avez fait ?

— On a tiré au sort, c'est le petit Français qui a commencé, et puis le Suédois. Ça allait tellement vite, on avait l'impression de devenir fou, l'odeur de la poudre, les types qui s'écroulaient, et le Chilien qui gueulait à chaque fois ! Un vrai diable ! À chaque mort, il allumait la lumière, hurlait et jetait par terre son paquet de cartes. Celui qui tirait l'as de pique allait se mettre au fond, à vingt mètres environ. On lui laissait une minute pour se repérer dans le noir et essayer de nous tromper sur l'endroit où il s'arrêtait. Après ça, on déchargeait au jugé... Il y avait la prière aussi, une espèce de litanie de Satan, on rechargeait les armes, et ça recommençait. On était transformés en démons enragés. Quand mon tour est arrivé, il ne restait plus pour tirer sur moi que le Chilien et un autre. J'avais repéré une poutre assez haute, et pendant qu'ils comptaient jusqu'à soixante, dans le noir, je me suis déplacé juste en dessous. J'avais la chance d'avoir des semelles de crêpe, je faisais moins de bruit, j'ai déplacé les corps des autres, en vitesse, et puis j'ai attendu... cinquante-cinq, cinquante-six, cinquante-sept, cinquante-huit... j'ai bondi pour m'agripper à la poutre. Quand ils ont tiré, j'ai senti qu'une balle déchirait mon pantalon, elle m'a éraflé la jambe, je m'agrippais comme un singe... Je sentais mes doigts s'engourdir... J'allais tomber. La peur me secouait, c'était une sensation horrible. Quand j'ai lâché, ils tiraient encore, mais aucune balle ne m'a atteint. Une fois la lumière rallumée, je me suis retrouvé à quatre pattes par terre, vivant, et le Chilien s'est mis à hurler de rage, il disait que j'avais gagné, que ce salopard d'Anglais avait gagné.

Moi je ne réalisais pas, la tête me tournait. Alors je ne sais pas qui a éteint la lumière de nouveau, et le Chilien et l'autre se sont mis à se tirer dessus comme des fous. À un moment ils étaient si proches de moi que je me suis aplati par terre, j'ai senti une main qui voulait m'arracher le sac qu'on m'avait pendu au cou, et puis plus rien. Je me suis relevé, j'ai cherché la lumière. Ils étaient tous morts, tous... Il ne restait plus que moi. j'ai entendu le moteur d'une voiture au-dehors. Je suppose que le commanditaire s'est sauvé. Il avait eu son compte de spectacle.

— De spectacle ? Vous appelez ça un spectacle ?

— Il faut croire que c'en est un, du moins pour celui qui a mis les diamants en jeu. À mon avis, il doit espérer que les types meurent tous, pour récupérer ses diamants ensuite. Mais là, il a dû avoir peur. Le Chilien était mort, c'était lui qui devait racoler les fous comme moi et les autres... Sans lui, il a dû avoir peur que je lui tire dessus, ou que je le poursuive...

— Mais le Chilien ne jouait pas, lui ?

— Si. Mais il n'a jamais tiré l'as de pique... Une combine sûrement. En voyant que j'étais vivant, il s'est énervé, il a voulu tuer ceux qui restaient, probablement à cause de la police, et puis ça a mal tourné pour lui.

— Vous auriez dû vous rendre à la police ! Vous avez participé à un massacre, est-ce que vous vous en rendez compte ?

— Si je m'en rends compte ? Mais mon vieux, j'ai fait partie du gibier ! Quand on a connu ça...

— Qu'espérez-vous en vous réfugiant ici ? Nous ne pourrions pas refuser de vous remettre à la police turque si elle vous réclame !

— La police ? Personne ne la préviendra. Le type qui organise ce genre de spectacle n'a aucun intérêt à en parler, et les autres sont morts. Par contre, si je ne disparaissais pas de ce pays, il me retrouvera !

— Rendez-lui ses diamants !

— Vous êtes naïf mon vieux, il est sûrement pourri de fric, c'est pas ça qui le tracasse à cette heure, c'est moi. Je suis en danger, il faut me faire filer en Angleterre...

— Je crains que ce ne soit pas possible, vous relevez du droit commun.

— Et les espions alors ? Vous les faites pas disparaître en douce ?

— Mais vous n'êtes pas un espion ! Et vous ne proposez rien en échange de votre fuite...

— Si ! Je propose des renseignements. Ça doit vous intéresser de savoir comment a disparu la jeune Anglaise dont parlent les journaux ? Miss Violet Marfield ?

— Vous connaissez la fille de Lord Marfield ?

— Je sais où elle est en tout cas. Ça aussi c'est une astuce du

Chilien...

— Vous devez dire tout ce que vous savez ! Lord Marfield pourrait vous y obliger !

— Eh bien, qu'il m'y oblige Mais en Angleterre, et je lui dirai tout. Ça vous va ?

— Je dois envoyer un autre message à Londres.

— Envoyez mon vieux... envoyez ! Pourvu que je ne bouge pas d'ici. Voyez-vous, avant cette histoire, je me serais volontiers jeté à la mer. J'avais attrapé le dégoût de vivre. Je n'existais plus. Mais ce que j'ai vécu l'autre nuit m'a redonné de l'appétit, je veux voir le ciel, je veux être vivant. Je donnerais n'importe quoi pour ça, prenez mes diamants, télégraphiez, mais faites vite, avec un peu de chance vous pourrez peut-être récupérer la fille aussi.

Quarante-huit heures plus tard, Estef Whiteak était rapatrié en convoi sanitaire et, à peine arrivé à Londres, il racontait ceci :

— Le Chilien faisait partie d'un réseau qui attire des filles dans une sorte de secte. Il y a des prêtres, qui sont prêtres si on veut, je ne sais pas ce qui se passe vraiment, mais j'ai entendu dire qu'ils font des messes sataniques et qu'ils obligent les filles à se sacrifier en se donnant au diable. En réalité, le diable est un homme comme vous et moi, et il profite des jeunes tendrons qu'on lui amène. Le Chilien a dit, à un moment de la soirée, pendant qu'on discutait dans ce bar, qu'il y avait des jeux pour tout le monde à Istanbul, pour les jeunes filles de la bonne société, comme pour les pauvres types comme nous. En rigolant, il a raconté au petit Français qu'il avait capturé récemment une petite Anglaise, blanche et blonde, une vraie perle, une fille de Lord, et qu'elle jouait très bien avec le diable. Si vous voyez ce que je veux dire. Je n'en sais pas plus. Je ne sais pas où ça se passe. Le Chilien avait un copain dans ce bar, près du Bosphore, vous pouvez peut-être remonter la piste par lui...

La piste fut remontée. Et plusieurs semaines après les révélations d'Estef Whiteak, un autre convoi sanitaire rapatriait Miss Violet Marfield, dix-neuf ans, folle, et que l'on dut enfermer. Elle avait été découverte dans une villa des alentours d'Istanbul, où elle pratiquait le culte du diable. Les médecins réussirent à comprendre à peu près ce qui lui était arrivé, au travers d'un délire verbal et de crises d'hystérie effroyables.

On l'avait persuadée qu'elle devait accepter la visite du diable et que, pour racheter les fautes de l'humanité, elle devait s'offrir aux prêtres...

Les « prêtres » de cette secte immonde, ne furent pas tous arrêtés. Certains, même, vu leur position sociale, durent échapper au scandale. Mais la jeune fille avait définitivement perdu la raison.

Estef Whiteak n'a raconté cette histoire que bien des années plus

tard, à un journaliste américain. Et l'on a su que cet étrange jeu de mort se pratiquait encore dans certains pays, en Amérique du Sud notamment, où il arrive que la police découvre au fond d'une grange, deux ou trois cadavres, allongés contre un mur, criblés de balles. Mais il est rare, très rare, que l'on retrouve le diable, à l'origine de ces jeux, car il est rare, très rare, qu'il y ait un survivant.

LES PETITS HOMMES DU CENTRE DE LA TERRE

Il y a scène de ménage chez les Winston. Sarah est dissimulée derrière une table renversée, alors que Lucius, son époux devant Dieu et les onze enfants qu'il lui a faits, tape sur la table en question avec une marmite de soupe.

Il n'y a plus de soupe dans la marmite, les onze enfants pleurent, et soudain un cri perçant jaillit de dessous la table :

— Lucius ! Par le démon qui t'habite, tu m'as tuée !

Lucius est un colosse d'un mètre quatre vingt-dix, employé dans une boucherie de San Francisco, où il transporte des moitiés de bœuf sur son dos et sans le moindre effort.

En conséquence de quoi la table sur laquelle il cognait a cédé sous la marmite, et en dessous, c'est à présent le grand silence... L'aînée des onze enfants, Carole, dix-sept ans, se met alors à hurler à son tour, et dans l'immeuble c'est immédiatement la panique. Des voisins tentent de ceinturer le colosse furieux, la police arrive, on retire de dessous la table les restes, plus très beaux, de Sarah Winston dont le crâne a souffert au point de la laisser pour morte.

Les voisins crient à l'assassin, les policiers emmènent Lucius Winston, et ne se doutent pas qu'en démêlant ce qu'ils croient être une classique scène de ménage, ils vont mettre au jour le maître d'un monde souterrain inconnu et fantastique.

Lucius Winston est calmé. Il pleure même, il a peur d'avoir tué sa femme, et le policier qui l'a pris en charge le laisse dans le doute, avec une certaine cruauté :

— Alors ? On est grand, on est costaud, et tout ce qu'on trouve à faire c'est de cogner, hein ?

— C'est la colère, monsieur ! J'ai vu rouge... Ça fait des semaines que je lui disais de laisser tomber, et voilà qu'elle a tout donné à ce type !

— Elle t'a trompé ? C'est ça ?

— Trompé ? Oh non, Sarah est pas comme ça, monsieur, mais elle est devenue folle. Vous vous rendez compte, dix ans d'économies qu'elle a données à cet escroc ! Avec la montre en or de mon père et la paye de la semaine pour faire le compte. Si elle avait pu, elle lui aurait donné ma chemise. Alors vous comprenez, quand elle m'a dit que c'était pour l'humanité ! Moi, j'ai vu rouge...

— Tu parles d'un escroc ? Il fallait taper sur l'escroc pas sur ta femme !

— À condition de savoir où il est, monsieur ! Il paraît qu'il vit sous la terre ! Et qu'il a une armée entière... et que si on essaie de lui faire du mal, on meurt...

— Qu'est-ce que tu me racontes, Lucius Winston ?

— La vérité, je le jure...

— Personne ne peut vivre sous la terre, voyons... qui t'a raconté ces bêtises ?

— Sarah... Sarah ma femme, et elle a tout donné pour la cause : les économies, la montre...

— Voyons ça par le début. Qui est ce type ?

— Moi, je l'ai jamais vu, mais Sarah dit qu'il s'appelle Arthur Bell. Il connaît des secrets terribles. Elle lui a donné notre argent pour qu'on soit « heureux et protégés », c'est ce qu'elle disait. Sinon, ceux qui vivent sous la terre nous auraient crevé les yeux, et on serait morts à cause de je ne sais quoi, un rayon qu'ils ont dans la tête. Moi, j'y croyais pas, mais ma femme Sarah, elle est naïve, elle croit tout ce qu'on lui dit. J'aurais pas dû cogner, hein ? S'il vous plaît, je voudrais la voir maintenant.

Pauvre Lucius Winston, pauvre colosse de quarante-cinq ans, aux mains comme des battoirs. Il avoue qu'il avait bu une bière avec les copains et que la bière ne lui vaut rien, elle lui monte à la tête, surtout s'il n'a pas mangé. Or, ce soir-là, un soir de juin mil neuf cent trente-sept, voilà qu'il n'y avait rien à manger sur la table, à part une marmite de soupe pour lui et les onze enfants. Voilà que Sarah disait :

— Pendant sept ans, nous mangerons de la soupe. Nous appartenons au « Mouvement de l'humanité », nous devons être pauvres, abandonner tous nos biens terrestres et, plus tard, nous aurons une belle maison sur la nouvelle planète, avec une piscine, et une cascade, nous ne travaillerons plus que quatre heures par jour, dans les jardins, nous serons les survivants, il n'y en aura que deux cents millions sur la terre. Arthur Bell nous a choisis...

La petite Sarah, usée par les grossesses à répétition, levait sur son époux colossal des yeux bleus extasiés. Depuis, sa rencontre brutale avec une marmite de soupe à travers une table de bois, lui a ouvert le crâne. Mais elle ne mourra pas. Le policier vient de comprendre qu'il y avait derrière cette bagarre une de ces escroqueries monumentales qui fleurissent en Californie, à raison d'une tous les printemps. Prêcheurs, Dieu réincarné, rassembleurs de fidèles, annonceurs d'apocalypses, les maîtres de sectes les plus invraisemblables font chaque année des centaines, voire des milliers de dupes. Quand ils ne tuent pas eux-mêmes ou par procuration...

Alors, nantis des bribes d'informations recueillies auprès du mari et des enfants de Sarah Winston, deux policiers s'en vont à la recherche d'Arthur Bell, qui vit dans la cave d'un immeuble de San Francisco, immeuble dont il est propriétaire.

Mais la rencontre n'est pas simple. L'homme connaît ses droits, et refuse de recevoir des policiers sans mandat de perquisition. Il demeure invisible, comme un rat au fond de son trou, tandis qu'un drôle de « secrétaire », efféminé, sert d'intermédiaire entre lui et la

surface.

— Mon maître ne supporte pas la lumière du jour. Il vit dans les ténèbres, il ne pourra pas vous recevoir et n'a rien à se reprocher. Si vous désirez des renseignements, adressez vous à notre avocat, maître Ronald...

— Qui habite ici ?

— Personne d'autre que mon maître et moi-même...

— Et dans les étages ?

— Personne je vous dis, nous avons besoin de silence. Voyez notre avocat.

Or, la situation juridique est compliquée. Personne n'a porté plainte pour l'instant, contre cet Arthur Bell. Seul, Lucius Winston demande à le faire, mais comme il est, d'autre part, inculpé de tentative de meurtre, l'avocat a beau jeu de répondre que son client, Arthur Bell, ne pourra être entendu comme témoin que s'il est cité au procès de cet homme. Pour l'instant, cet individu nommé Lucius Winston a-t-il des preuves d'une escroquerie dont il aurait été victime ? Non, bien sûr...

— Ce serait trop facile, messieurs, cet homme veut tuer sa femme et ce qu'il trouve pour se défendre, c'est d'accuser un innocent, en racontant des balivernes ! Revenez quand vous aurez des preuves de quoi que ce soit, et il serait bien étonnant que vous en ayez. Mon client est un scientifique, dont la fortune personnelle lui permet de se livrer à des travaux de recherche. Si cet homme ose le traiter d'escroc, je ferai immédiatement le nécessaire pour l'accuser de diffamation...

Et la porte du bureau de l'avocat se referme avec courtoisie sur les deux enquêteurs furieux.

Furieux aussi le shérif :

— J'ai l'impression que dans cette ville il vaut mieux être un fichu escroc qu'un honnête homme avec une bière en trop... Débrouillez-vous pour vous infiltrer dans le circuit de ce type ! Je veux savoir ce qu'il magouille, à qui il prend les « dollars de sa fortune personnelle », tout quoi ! Et si vous n'arrivez à rien de mieux, coincez-le en flagrant délit d'attentat aux mœurs avec ce type qui vit avec lui, son secrétaire, soi-disant.

— Pas facile Shérif. Ils ne sortent jamais.

— Comment ça, jamais ? Et ils mangent quoi ?

— On l'ignore, Shérif. Dans le quartier, on nous a dit que personne ne les voyait jamais dans la rue. Des gens leur apportent de la nourriture.

— Alors coincez l'un d'eux, et faites-le parler !

— Bien chef.

— Et le courrier ?

— Pas de courrier, chef. Le facteur ne s'arrête jamais chez eux, ils sont malins. S'ils extorquent de l'argent, ce n'est sûrement pas par

petites annonces. Ça doit se faire de la main à la main, sans papier ni contrat. Il faudrait faire parler Sarah Winston...

— Les médecins disent qu'elle ne peut pas pour l'instant. Ils ne sont même pas sûrs qu'elle ne restera pas diminuée. Le mari paiera pour ça, mais je le crois sincère sur le reste. Un pauvre type comme lui ne pourrait pas inventer de pareilles énormités. Mettez-vous au travail. Sarah Winston n'est sûrement pas la seule à avoir « confié ses économies » à cet Arthur Bell...

— L'ennui, c'est qu'on est repérés, Shérif.

— Eh bien, trouvez-vous un mouton, une femme de préférence... Quelque chose me dit que l'histoire montée par ce type doit mieux marcher avec les femmes.

Un mouton ? C'est parmi les prostituées interpellées dans la nuit, que les deux policiers vont le choisir, ce mouton.

Elle s'appelle Mina, il suffit de la débarbouiller de ses fards, de l'habiller en petite ouvrière, de lui apprendre son rôle, et de lui promettre pour sa peine, d'être protégée dans l'exercice de son métier.

« Les méthodes policières ne sont pas toujours très pures. Mais, lorsqu'on nage dans un milieu pourri, il faut parfois utiliser des méthodes pourries. » (Déclaration du shérif qui approuve le projet.)

Mina, un mètre soixante-deux, cinquante kilos, de mère japonaise et de père blanc, inconnu, a préféré jouer les moutons, plutôt que de moisir en cellule ; la voilà donc traînant dans le quartier où gîte Arthur Bell et faisant connaissance peu à peu des fidèles qui viennent lui rendre visite.

Elle comprend rapidement le procédé. Les fidèles viennent de leur plein gré se dépouiller de leurs biens terrestres. Ils vendent leur maison, leurs bijoux, ils apportent leurs économies et, que leur promet-on en échange ? Mystère. Il faut, pour accéder aux révélations du maître, lui faire don de tous ses biens. Or, Mina n'a de biens au soleil que sa petite personne, et ça ne suffit pas pour entrer dans le « Mouvement de l'humanité ». Alors, elle laisse entendre que sa famille est aisée et qu'elle arrivera bien à les convaincre. On lui conseille d'apporter une preuve de ses dires, sous la forme d'un paquet de dollars. Comment faire ? Pas question pour le shérif de miser lui-même...

Mina propose alors tout simplement la chose suivante :

— Laissez-moi « travailler » dans les beaux quartiers une semaine, sous protection, car c'est une chasse réservée... Je vous laisserai la moitié de mes gains...

Cette proposition fait bondir le shérif. La police deviendrait souteneur ? C'est tout à fait immoral !

Mais la petite Mina a la réplique convaincante :

— Vous avez d'autres moyens d'obtenir cinq cents dollars en une

semaine avec la bénédiction de vos chefs ? Non ? D'ailleurs, je ne serai pas la première à refiler un pourcentage à la police. Vous devriez enquêter un peu dans vos services. Ça se pratique déjà sans votre autorisation, vous savez ? Et moi, j'ai hâte d'en finir avec cette histoire. J'ai vingt-cinq ans, c'est un âge où on ne perd pas de temps dans mon métier. D'accord ? J'en ai pour une semaine.

Et en une semaine, Mina remplit parfaitement son contrat. Cinq cents dollars pour le combat de la justice en marche, cinq cents dollars (peut-être plus) dans sa tirelire personnelle...

Et la voilà dans les entrailles de la terre, prête à écouter le sermon d'un illuminé qui va sûrement lui parler de Dieu ou de quelque chose d'approchant, sous prétexte de lui prendre ses sous.

Or, ce n'est pas ça. C'est pire. C'est de la science fiction. Voici enfin qu'apparaît Arthur Bell. Vêtu d'une longue robe de lamé, le cheveu rasé, la tête ornée d'une sorte de couronne médiévale. hérissée d'antennes, il ressemble à un insecte malade. Petit, le teint blafard, les ongles démesurés et crochus, il s'assied sur un trône de pierre et dans la faible lueur des torches, il parle :

— Vous êtes ici dans l'antichambre du royaume souterrain. Je suis le roi de l'humanité, celui qui a été envoyé à la surface de votre planète pour choisir ceux d'entre vous qui auront la grâce de vivre sous la protection de mon armée invisible. Devenez pauvres sur la terre pour un cycle de sept années, et vous serez riches et heureux sur une terre débarrassée des êtres méchants ou incrédules.

Ce petit discours achevé, chacun des adeptes vient déposer au pied du maître, sa fortune. Une trappe s'ouvre et les billets ou les bijoux disparaissent dans les entrailles de la terre.

Puis, l'insecte reprend :

— Je peux débarrasser le monde de la pauvreté et de la guerre quand le moment sera venu. Je suis le représentant d'une race supra-humaine. Mon armée est faite d'hommes qui me ressemblent, ils sont petits, car ils vivent dans les grottes du centre de la terre. Leur tête est métallique, leur cerveau de métal est capable d'émettre un rayon si puissant qu'il peut faire sauter les yeux des humains à des milliers de kilomètres. Un jour, la grande guerre viendra nettoyer la surface de la terre et vous, les élus de l'humanité, vous serez enfin seuls au monde, à la surface de votre planète. Vous serez deux cents millions, pas un de plus, gouvernés par les puissances du magma originel, par le feu du centre de la terre et son armée. Vous serez heureux comme vous ne l'avez jamais été. Vous aurez une maison d'une valeur de vingt-cinq mille dollars avec un équipement ultra-moderne. Vos enfants joueront dans une piscine d'eau bleue et vous mangerez les fruits du paradis terrestre. Plus aucune guerre ne viendra troubler votre félicité. L'armée souterraine vous en protégera à distance. C'est le grand secret

que vous partagez désormais avec moi. Mais n'oubliez pas, vous ne devez plus avoir de biens terrestres, et tout ce qui vous sera donné en attendant le grand jour devra servir à la communauté du Mouvement humanitaire. C'est à ce prix que le monde vous appartiendra !

Et l'insecte disparaît dans les profondeurs de sa cave, tandis que le secrétaire fidèle enjoint aux « initiés » d'obéir à la loi du secret, faute de quoi, les petits hommes au cerveau d'acier, les détruiront à distance, à l'aide de leur fabuleux rayon de la mort. Qu'ils n'oublient pas non plus, ces initiés, de vider régulièrement leurs poches, et leur coffre-fort, dans le puits de la terre, sinon le maître les rejettera sans pitié à la surface de ladite terre, où ils périront avec les autres.

Mina, la prostituée au service de la police de San Francisco, se dit que voilà un système remarquable pour détourner l'argent des imbéciles. Bien plus remarquable que son pauvre négociant et qui a dû rapporter gros. Car elle apprend de ses voisins extasiés, que le maître Arthur Bell en est à sa deuxième année d'exercice et qu'ils sont déjà quatorze mille adultes de tous âges, à lui avoir fait don de leurs biens.

Son travail de mouton est terminé, Mina rend compte à la police de San Francisco, et l'affaire se discute à présent au plus haut niveau. Comment piéger Arthur Bell ? Aussi insensé que cela paraisse, il est pour l'instant inattaquable. Chaque individu lui a remis de l'argent de son plein gré, et sans preuve matérielle. Il n'a fait de mal à personne, il n'incite ni à la violence, ni à la perversion ; rien légalement, en mil neuf cent trente-sept, ne permet de coincer l'escroc en passe de devenir milliardaire au fond de sa cave.

Même la pauvre Sarah Winston, remise de ses blessures, ne veut pas admettre l'escroquerie dont elle a été victime et, pire, elle demande le divorce avec la garde de ses enfants, avec tous les bons motifs de son côté, puisqu'elle a été victime de violence.

Au fond de sa cellule, Lucius Winston se sent devenir fou.

— Sortez-moi de là ! Sortez-moi de là, j'irai l'étrangler ce fils de chien ! J'irai l'étrangler je vous dis !

Le shérif n'est pas loin de penser que ce serait là la solution la plus simple. Seulement voilà, Lucius est accusé d'homicide, il n'est pas question de le relâcher même sous caution, puisqu'il a avoué sa tentative d'« homicide ». Alors il sera jugé. Et il va prendre six ans, avec les circonstances atténuantes. Six ans de prison et un divorce à ses torts, ses enfants dispersés, répartis dans les centres d'accueil pour orphelins, car l'état de santé de leur mère ne lui permet pas d'assurer leur existence.

Et les six ans passent...

Lucius Winston retrouve la liberté en mil neuf cent quarante-deux, avec quelques mois de remise de peine. Comme un taureau furieux, il reprend l'enquête, avec pour idée fixe de récupérer son bien, la montre

de son père et, accessoirement, de tordre le cou à Arthur Bell.

Il apprendra ainsi que nombre des adeptes sont morts de misère, ou se sont suicidés et que d'autres se sont tout simplement réfugiés dans d'autres sectes. Quand on est fragile, naïf, perdu, à la recherche perpétuelle d'un dieu à adorer ou d'une peur à cultiver, on peut passer ainsi d'une folie à une autre.

Le chemin de l'enquête de Lucius Winston se trouvera ainsi pavé de centaines de drames.

Mais il ne retrouvera pas Arthur Bell, disparu avec la fortune ou les misérables biens d'au moins quatorze mille « gogos », sinon plus. Et la police de San Francisco ne trouvera dans la cave abandonnée qu'un monceau de conserves, un trône de pierre et une trappe vide de tout trésor.

Et, bien évidemment, pas le moindre petit homme au cerveau de fer, dissimulé dans les entrailles de la terre.

LA VIEILLE FEMME NOIRE DE BROOKLYN

Dans un commissariat de Brooklyn, vers cinq heures du matin, en plein été, il y a foule : la nuit a rejeté, comme une vague sur une plage, les débris de la nuit : ivrognes endormis, prostituées livides, visages de clowns tristes aux yeux cernés de noir, et que l'aube rend fantomatiques, deux ou trois voleurs à la tire, enchaînés et agressifs, un clochard philosophe qui parle de Dieu à une chaise vide, une vieille femme noire et résignée et un journaliste mal réveillé.

Lorsque le journaliste est arrivé, morose, pour consulter la liste des arrestations et quêter la matière de sa rubrique de faits divers, la vieille femme était déjà là. Assise sur la banquette de bois, les mains sur les genoux, les yeux clos, elle semblait prier ou dormir. Le jeune journaliste l'a remarquée, tout simplement parce qu'elle était le seul visage noir ce matin-là. Puis il s'est mis à discuter avec le policier de service.

— T'as du neuf, Mike ?

— Un petit voyou si ça t'intéresse, meurtre au premier degré, une histoire de rackets. J'attends la voiture de patrouille, ils l'amèneront dans un moment.

Le jeune journaliste hoche la tête. Il attendra. Il se sert un gobelet de café au distributeur, et son regard tombe à nouveau sur la vieille femme. Cette fois, il remarque qu'elle porte des balafres au visage, de longues cicatrices fines et ciselées dans la peau, à peine visibles au milieu des rides. Elle est étrange cette femme. Immobile et étrange.

— Qu'est-ce qu'elle a fait Mike ?

— Qui ? La vieille ? Rien, elle est un peu zinzin, elle parle de son fils, elle dit qu'on l'a tué cette nuit, mais pas moyen de lui faire dire où ça s'est passé. Une cliente pour l'hôpital, le chef décidera quand le toubib aura fait sa tournée.

La vieille femme ouvre les yeux, regarde devant elle avec lassitude et se lève. Aussitôt, le policier l'interpelle, brutal.

— Eh... Où tu vas, toi ?

— Je m'en vais, vous ne faites rien pour mon fils.

— Ton fils, ton fils... Il est où ton fils, hein ? T'es pas fichue de le dire ! On s'en va pas comme ça ! T'as parlé d'assassinat, le chef voudra savoir ce que t'as dans le crâne. Assis ! Et on ne bouge plus, ou je te mets dans la cage avec les autres.

— Ma tête me fait mal, je veux partir...

— Pas d'histoire, hein ? Si ton crâne est malade, le toubib verra ça...

En bougonnant, Mike boucle la porte du commissariat et lève les bras au ciel :

— Une dingue ! Manquait plus que ça ce matin ! Depuis la rafle de minuit, ça n'a pas arrêté de piauler et de m'insulter toute la nuit. Ce vieux dégoûtant-là a recraché toute sa bière dans la cellule, et il

faudrait encore que j'écoute une vieille peau, noire, à moitié folle !

Les années soixante aux États-Unis sont les années dures du racisme. Et même un vieux policier comme Mike, qui n'est pas méchant au fond, ne peut s'empêcher d'employer des termes injurieux pour cette femme digne, qui n'a fait de mal à personne. Mais c'est ainsi, un réflexe conditionné : il l'a traitée de vieille peau noire, comme il a traité l'ivrogne de vieux dégoûtant. Des qualificatifs sans importance pour lui. Depuis tant d'années qu'il fait ce métier, il a l'impression d'être le gardien d'un troupeau d'animaux hétéroclite.

— Tous des dingues, des alcooliques ou des chiffons de trottoirs !

— Je peux lui parler, Mike ?

— Sûr ! Si ça t'amuse, elle est pas en état d'arrestation, je la garde au chaud parce qu'elle a parlé d'assassinat, mais le chef la mettra sûrement dehors, à moins que le toubib la fasse embarquer ! Vas-y mon gars, si t'as du temps à perdre !

Earl Tagger, vingt-cinq ans, jeune journaliste stagiaire en mil neuf cent soixante, étudiant en droit et démocrate, s'intéresse au problème noir dans son pays. Mais ça n'est pas uniquement pour cela qu'il s'approche de la vieille femme. Il a le sentiment qu'elle veut dire quelque chose, qu'elle porte un secret, et après tout, elle a parlé d'assassinat et il est journaliste.

Earl est grand, cheveux en brosse, sourire gentil, pantalon de jeans et baskets aux pieds. Il se penche sur « la vieille peau noire », avec une courtoisie qui lui est naturelle.

— Vous êtes malade, madame ?

— Malade, oui mon garçon. Je souffre de la mort.

— Que vous est-il arrivé ?

— Tu n'es pas policier, toi ?

— Non, madame, je suis journaliste, enfin j'apprends mon métier. On ne me paye pas pour l'instant. Je peux faire quelque chose pour vous ?

— Je ne sais pas, garçon. Mon fils est mort, je l'ai senti dans ma tête vois-tu, il est mort et ça m'a fait mal, une grande douleur qui sonne encore dans mon crâne...

— Comment est-il mort ?

— Je ne sais pas, garçon. Mais c'est comme si on m'avait tuée moi-même. J'ai vu son visage, et tout a éclaté.

— Comment ça, madame, je ne comprends pas ? Vous étiez là ? Vous étiez présente ? Et vous ne savez pas comment on l'a tué ?

— Oh mon garçon, je n'étais pas là, je n'ai pas vu mon fils depuis bien longtemps...

— Alors, comment savez-vous ?

— Je sais ! Sa mort est venue jusqu'à moi, dans mon fauteuil. Je ne dormais pas, j'étais inquiète, il faisait chaud, alors j'ai ouvert la

fenêtre...

La vieille femme raconte en fermant les yeux, d'une voix lasse :

— ... J'ai tiré mon fauteuil devant la fenêtre, et j'ai regardé dehors, la nuit, les lumières, je respirais mal. J'ai fermé les yeux pour essayer de m'endormir, et tout à coup, j'ai vu le visage de Mathieu, mon fils comme s'il était devant moi, comme je te vois mon garçon, j'aurais pu le toucher.

— Vous rêviez peut-être ?

— Oh non ! Presque aussitôt, j'ai senti un grand choc dans ma tête, une grande douleur, comme si elle éclatait, et le visage de mon fils a disparu, alors j'ai su qu'il mourait, il est mort dans ma tête, tu comprends garçon ? Une mère peut savoir ça. Chez les Mandingues de l'ancien temps, on savait ça...

— Qui sont les Mandingues ?

— C'est ma race, garçon, une bonne race venue d'Afrique, les hommes de chez nous étaient les plus beaux esclaves et les plus chers aussi. Mon arrière-grand-père a été amené dans le Sud. Là-bas, il servait d'étalon pour les autres esclaves. Ma famille à moi mon garçon, c'était des Dioulas de race mandingue, à présent il n'y a plus rien de tout cela... Plus rien... Mon père a travaillé dans les égoûts, il était venu dans le Nord pour être libre, et mon fils, lui, il ne voulait pas travailler pour les blancs. Il est parti très jeune, il disait : « puisque les blancs nous ont volé, il faut les voler aussi », et je ne sais ce qu'il a fait. De temps en temps il revenait me voir ; parfois bien habillé, avec des dollars dans les poches, d'autres fois parce qu'il avait faim et ne savait pas où dormir... et puis le temps a passé, et j'ai vieilli sans le revoir. Il a plus de quarante ans à présent, il ne savait pas que je pensais à lui tous les jours. Une mère pense à son fils tous les jours. Elle a peur pour lui, s'il n'est pas là, parce qu'elle ne peut pas le protéger. Mais Dieu m'a fait connaître sa mort, il ne m'a pas abandonnée. À présent je veux son corps. C'est pour ça que je suis venue à la police, mais ce vieil idiot de flic là-bas, il ne comprend rien. Comment est-ce que je peux faire pour retrouver mon fils ? Où est-il ? Sa pauvre tête est dans la rue, par terre, ou dans les poubelles, comme un chien... Il était si beau mon fils, un vrai Dioula, grand et fort ! Son père lui disait : « Fais de la boxe mon fils, va boxer les blancs sur un ring, ils te donneront de l'argent pour ça. » Et il est mort... Il n'a pas fait de boxe, il n'a jamais rien fait que d'avoir le cœur et le sang en révolte...

Earl Tagger ne sait trop quoi penser, et le récit de cette femme l'a ému plus qu'il n'ose l'avouer. Mais que faire pour l'aider ? Et comment prendre au sérieux le cauchemar d'une vieille femme ?

— Tu ne me crois pas garçon ? Et pourtant on a assassiné mon fils.

Il est mort assassiné, cette nuit, la pendule n'avait pas encore sonné

trois heures. Sa tête a éclaté dans la mienne, comme si c'était la mienne, tu comprends garçon ? Tu comprends ? J'ai eu le goût de son sang dans ma bouche. Le policier claque des doigts avec impatience :

— Eh... Earl ! Tu perds ton temps, j'ai un assassin pour toi ! Un vrai, ça t'intéresse oui ou non ?

— J'arrive Mike !

En quittant la banquette de bois, Earl Tagger serre la main de la vieille femme et, Dieu sait pourquoi, il dit :

— Je vais voir si je peux apprendre quelque chose...

Une manière de consolation sans doute, parce qu'il se sent gêné de partir, de laisser là ce paquet de désespoir immobile et impuissant, sur une banquette de commissariat où on s'occupe des blancs assassins avant les autres, les noirs... Alors il a essayé, il est allé voir le chef de la police. Et d'abord, le chef lui a ri au nez. Puis, il a haussé les épaules : après tout, si ça amusait ce garçon, rien n'était plus simple que de consulter le central par téléphone. Tous les morts trouvés dans la nuit s'y trouvaient en liste, mais il fallait au moins un nom !

Earl a donné le signalement qu'il avait noté :

— Mathieu Appletree, un type grand et fort, genre boxeur, en tout cas d'allure sportive, la quarantaine.

Une heure plus tard, alors que Earl Tagger rédige hâtivement des notes sur les petits faits divers de Brooklyn au bar voisin, le vieux Mike le rejoint :

— Eh... le chef te demande ! On a découvert le cadavre d'un type dans la vingt-sixième rue ouest, un noir, une balle dans la tête, probablement un règlement de comptes entre petits trafiquants... Il s'appelle comme t'as dit.

Earl Tagger a un frisson soudain. Puis il court avec Mike jusqu'au dépôt, mais ne voit plus la vieille femme.

— Où est-elle ?

— Avec le chef. Il pense qu'elle était au courant de quelque chose, et qu'elle a fait tout ce cinéma pour couvrir quelqu'un.

— C'est complètement stupide ! Comment pourrait-elle protéger l'assassin de son fils ?

— Oh tu sais... on en voit d'autres ici ! Et ces sacrés noirs ont leurs salades à eux !

Earl Tagger n'écoute pas la suite, il est déjà dans le bureau du chef Mac Coy. Une bonne brute carrée, habituée à secouer les témoins et les suspects sans beaucoup d'égards, car il n'a pas le temps : trop de crimes, trop de violence, trop de tout à New York.

La vieille femme en face de lui a mis sa tête dans ses genoux, bien serrés, elle se balance en gémissant doucement et Mac Coy est furieux.

— Qu'est-ce qu'elle t'a raconté ? Pas moyen de lui tirer une phrase à présent. Comment était-elle au courant de la mort de son fils ? Il a été

tiré comme un vulgaire lapin, dans une cour de la vingt-sixième rue ouest. La mort remonte à trois ou quatre heures à peine, il était même pas froid ! Qu'est-ce qu'elle t'a raconté bon sang !

— Elle ne sait rien chef, j'en suis sûr. Une intuition. Ça l'a prise dans la nuit...

— Radotages ! Qu'est-ce que tu essaies de me faire croire Tagger ? T'es dans le coup ?

— Je vous assure que non, chef. Mike l'a vue le premier, elle lui a dit la même chose, mais il n'a pas compris...

— Et toi, tu as tout compris hein ? Elle t'a raconté une histoire de visions... Elle a pas vu l'assassin des fois ? Parce que ça m'aiderait, tant qu'on y est...

— Chef, elle n'a rien fait de mal, j'en suis sûr. Elle est sincère, c'est une Mandingue...

— Une quoi ?

— Un peuple d'Afrique, des esclaves. Elle m'a dit que chez eux, les mères savent ce qui arrive à leurs enfants.

— Des sorciers maintenant ! On aura tout vu ! Écoute-moi bien Tagger, je suis pas raciste, mais l'esclavage, y'a longtemps qu'on n'en parle plus, l'Afrique, ses lois et ses sorciers, j'y crois pas... Donc, je la boucle !

— Mais pourquoi ?

— Pour dissimulation de preuves à la police !

— Vous vous trompez. Elle était chez elle, elle est venue directement ici quand elle a ressenti ce... ce choc ! Je suis sûr qu'on peut le prouver...

— Eh bien, prouve-le, si ça t'amuse ! Et commence par payer la caution : cent dollars, d'accord ?

— C'est de l'exploitation !

— Cent dollars ! Ou rien du tout, si elle me dit ce qu'elle sait.

— Mais elle ne sait rien ! Et puis, elle a droit à un avocat, je lui en trouve un dans les cinq minutes, vous n'avez pas le droit de la garder ! Vous le savez Mac Coy ! Et si vous le faites... Mon journal...

Earl s'avance peut-être un peu, mais le policier cède :

— D'accord ! OK. D'accord, ramène-la à Mike ! Son nom, son adresse, les empreintes, je veux tout ! Et qu'elle ne bouge pas de chez elle ! Après tu pourras la garder, reporter ! Et lui faire raconter sa vie. Il paraît que ça plaît maintenant les histoires de noirs ! Et à moi le boulot ! Le vrai !

On ne peut pas changer le monde et les êtres en si peu de temps. Mac Coy n'est pas de ceux qui changent facilement en tout cas. Hormis son peu de sympathie pour les noirs, il faut reconnaître qu'un policier de métier peut difficilement croire aux visions des gens qu'il côtoie dans l'univers criminel. Preuves, logique, évidence, pièces à

conviction, aveux signés, voilà la règle, la loi ne peut considérer l'irrationnel, sinon où irions-nous ?

Earl Tagger a pris l'épaule de la vieille femme. Elle voulait voir son fils, elle tremblait de tous ses membres. Son chagrin était bien plus fort et bien plus important que le reste. Alors Earl Tagger a consacré sa journée à de bien tristes choses. À trouver la morgue d'abord, et à guider la vieille femme, au long des couloirs glacés, jusqu'au chariot blanc et au drap blanc, sous lequel reposait le grand corps nu et noir.

La vieille femme a mis ses mains sur le visage de son fils, elle a effleuré la vilaine blessure au front, elle a gardé le silence longtemps, jusqu'à ce que l'employé décide que cela suffisait. Puis ils sont repartis tous les deux, le jeune journaliste stagiaire et inconnu, et la mère qui disait à voix basse :

— J'ai eu mal au même endroit que lui, tu vois ? La balle est entrée dans ma tête. À présent il ne souffre plus, mais moi, j'ai gardé la douleur, elle ne me quittera pas.

— Vous voulez que je fasse quelque chose ? Vous voulez aller à l'hôpital ?

— Non garçon, merci. La douleur, c'est le visage de mon fils, il est mort quand je l'ai dit ?

— Oui madame, vers trois heures...

— S'il avait écouté son père, il ne serait pas tombé dans la rue comme un chien, on ne trouvera pas celui qui l'a tué....

— Ne dites pas cela, la police le trouvera, il sera puni.

— Je sais bien que non...

— Comment le savez-vous ?

— Je sais garçon... Mais je ne suis pas sorcière, pas pour ça. Je sais qu'un noir qui avait une mauvaise vie, comme mon fils, peut se faire tuer sans que les blancs courent après l'assassin. Ils disent : « un de moins », c'est tout, c'est normal.

— Mais le reste ? Comment expliquez-vous ? Dites-moi... C'est extraordinaire d'avoir eu ce pressentiment...

— Ça, garçon, personne ne te l'expliquera. Personne n'explique le malheur, personne n'explique le hasard, ni pourquoi les uns naissent blancs et les autres noirs.

— Mais tout de même... Je n'ai jamais vu ça, et je ne crois pas que cela puisse m'arriver.

— Cela n'arrive qu'à ceux qui aiment, garçon. Ceux qui aiment plus fort que les autres, qui souffrent pour les autres, qui prient et pleurent pour les autres. Mais pas à tout le monde, garçon. Moi, j'ai vu et j'ai senti mon fils mourir dans ma tête, mais lui, ma mort n'aurait pas été jusqu'à lui...

Sur un trottoir inondé de soleil, en pleine chaleur d'été à New York, Earl Tagger a regardé la vieille femme s'en aller, monter dans un

autobus et disparaître. Il ne l'a jamais revue et le meurtre de son fils est resté impuni.

QUI A MORDU CLARA ?

Une jeune fille qui court sur un trottoir de Manille, cela n'a rien d'étonnant. Mais une jeune fille qui hurle tout à coup, et se retourne, bras levés comme pour se défendre d'un attaquant invisible, c'est curieux.

Les trottoirs de Manille dans les années cinquante, ne ressemblent pas à ceux d'aujourd'hui. De part et d'autre du fleuve Pasig qui divise la ville en deux, il y a deux sortes de trottoirs. D'un côté, les trottoirs qui longent les églises, les couvents, la citadelle, l'arsenal et la cathédrale, trottoirs calmes et dignes où personne ne court. De l'autre, les trottoirs commerçants, qui longent les canaux, les maisons des bourgeois riches et moins riches, puis en descendant vers le port, les échoppes des Chinois et des Créoles, les cabarets-restaurants pour pêcheurs et le poste de police.

La jeune fille court en direction de ce poste de police, que l'on aperçoit au bout de la place, entre un bureau de tabac et la boutique d'un marchand de sucre.

Le policier de garde, flegmatique, la laisse passer, trop occupé qu'il est à siroter le café du marchand voisin. Il a tort, car à peine entrée, la jeune fille se roule par terre en poussant des cris effrayés. Une véritable crise d'épilepsie sans doute, que trois hommes ont bien du mal à juguler. Gifles, eau froide, rien n'y fait. Et comme la fille est jolie, les policiers hésitent à la maltraiter.

Le commissaire appelle une ambulance à l'hôpital, en précisant :

— J'ai une folle, une dingue ou une droguée, j'en sais rien, mais dépêchez-vous de venir la chercher.

Le temps pour l'ambulance poussive d'arriver sur place, et la jeune fille s'est un peu calmée.

Assise par terre, sa robe de cotonnade déchirée, les épaules nues, elle jette autour d'elle des regards si effrayés que le commissaire lui demande :

— Et alors ? Tu as peur de quoi ?

La réponse le fait sursauter :

— Où est-il ?

— Qui ça ?

— Où est-il ? L'homme ! Celui qui m'a mordue !

— Un homme t'a mordue ? Où ça ?

La jeune fille montre son dos, son cou, ses épaules, sa poitrine. La peur ou la folie lui font oublier toute pudeur. Et les policiers se penchent sur le joli corps couleur biscuit, pour y découvrir effectivement des traces de morsures fraîches. Certaines même si fraîches, que les bords en sont encore humides.

— C'est un chien qui t'a fait ça ?

— Oh non ! pas un chien, un homme ! Il était derrière moi, il

courait derrière moi, il me mordait sans arrêt, c'est pour ça que je suis venue ici, vous l'avez pris ? Dites, vous l'avez enfermé ?

Rapide enquête auprès des témoins, mais le planton n'a vu passer qu'une folle, et les gens sur le trottoir n'ont vu personne autour d'elle. Et pourtant, quelqu'un a mordu cette fille, c'est visible.

— On t'a attaquée, c'est ça ? Dans la rue ?

— Ça a commencé dans la rue et jusqu'ici. Il m'a mordue ! Où est-il ? J'ai peur, faites quelque chose s'il vous plaît, par la Sainte Vierge, arrêtez-le, il me poursuit, il est invisible, mais je le sens derrière moi, il est sûrement caché...

Invisible ? Ah bon, se dit le commissaire. Tout est clair, si l'on peut dire. Elle est bien folle, cette gamine. Presque une enfant d'ailleurs. Les infirmiers surgissent et elle a peur de nouveau et se débat ; mais avec rapidité, les deux blouses blanches l'enveloppent dans un drap, comme une momie, bien ficelée, la jettent sur une civière, sanglent le tout et l'emportent. Une cliente pour l'asile. L'un des infirmiers dit en s'en allant :

— Elle se mord toute seule, va falloir l'attacher un bon moment. Et l'ambulance démarre, tandis que le commissaire se répète :

— Elle se mord toute seule, hein ? Ça c'est extraordinaire ! Elle se mord toute seule ! J'aimerais bien savoir comment elle fait pour se mordre la nuque toute seule !

À l'hôpital, l'ambiance est nettement plus calme qu'au poste de police. Une blouse blanche se penche sur la jeune fille :

— Comment t'appelles-tu ?

— Clara Vilanueva, monsieur.

— N'aie pas peur Clara, ici personne ne te fera de mal. Tu es dans un hôpital, je suis médecin et je vais te soigner.

— Je suis malade ?

— Oui... Mais ce n'est pas grave. Il faut que tu sois calme et que tu aies confiance en moi. Allons-y, où habites-tu ?

— Près de la manufacture, avec ma sœur et mon beau-frère...

— Tu y travailles ?

— Oui monsieur, à l'atelier des cigares.

— Quel âge as-tu, Clara ?

— Seize ans, monsieur, depuis le mois d'août.

— Depuis quand es-tu malade ?

— Je n'ai jamais été malade, monsieur, jamais. C'est cet homme qui me mord...

— D'accord. Alors, depuis quand te mord-t-il cet homme ?

— Depuis hier, monsieur. Ça a commencé dans mon lit, il m'a mordue au bras...

— Ah ! Et qui est cet homme ?

— Je ne sais pas monsieur, il a de gros yeux, il est petit, il porte une

cape, et il flotte dans l'air autour de moi. Et plus je cours et plus il court... et je ne peux pas lui échapper ! Il me mord partout, il arrive, le voilà... Le voilà... C'est le monstre ! Il m'attaque !...

C'est une vision de cauchemar, que de voir la pauvre fille se débattre contre un monstre invisible, et le médecin regarde soudain avec effroi la joue ronde et brune de Clara s'orner d'une morsure violette.

Instinctivement, il regarde autour de lui, mais il n'y a personne bien sûr. Personne d'autre que l'infirmier qui ceinture Clara pour l'empêcher de se jeter par la fenêtre.

Encore une morsure à l'avant-bras, puis une autre à l'épaule. C'est hallucinant ! Comment fait-elle pour se mordre ainsi ? Si seulement le médecin pouvait examiner la scène au ralenti, mais Clara est d'une incroyable rapidité, elle se tord comme un serpent. Quelle peur mystérieuse la rend folle à ce point ?

Lorsqu'une piqûre l'endort enfin, et qu'il peut l'examiner, le médecin n'est guère plus renseigné. Il y a là indéniablement un mystère. Les marques sont en forme de morsures, aucun doute là-dessus. On distingue la marque des dents, et même des traces de salive semble-t-il... Mais comme le commissaire, il se répète avec incrédulité : « Comment fait-elle pour se mordre la joue ? Et le milieu du dos ? Certes, on peut être contorsionniste et arriver à certaines choses. Les épileptiques ont, d'autre part, la faculté de tordre leur corps avec une souplesse et une force extraordinaires en cas de crise, ce dont ils sont incapables le reste du temps. Mais il y a des impossibilités évidentes. » De son côté, le commissaire confirme qu'il a vu, sous ses yeux, la jeune femme être mordue à la nuque. Il dit « être mordue », car il ne voit pas comment il pourrait dire : « se mordre la nuque ». Ni la joue, sauf de l'intérieur. Or, la marque n'est visible qu'à l'extérieur.

Le médecin ordonne donc que l'on mette la jeune Clara sous calmants en permanence, et il appelle un confrère à la rescousse, un médecin psychiatre. Tandis que la famille de Clara fait venir un prêtre et que le commissaire prévient le maire de la ville. Chacun agissant selon ses compétences et son état d'esprit.

Pour le médecin, Clara est folle. Pour sa famille, elle est possédée du diable. Pour le commissaire, elle n'est rien d'autre qu'un fait divers exceptionnel, risquant d'avoir des retombées dans la ville, et le maire doit en être informé.

Quant à Clara, elle dort, abruti par les calmants et attachée sur un lit. Une infirmière et une religieuse veillent sur son repos en permanence. La pauvre enfant est une métisse d'Espagnol et d'indigène tagala ou peut-être malaise, mais le résultat est ravissant. Visage triangulaire, pommettes hautes, teint ambré, sourcils fins audessus d'immenses paupières où dorment des yeux noirs. Ses cheveux qui

l'enveloppent presque jusqu'à la taille, épais et ondulés, ont été sagement tressés par l'infirmière. Elle serait belle s'il n'y avait pas ces affreuses morsures, dont certaines ont dû être désinfectées et soignées, car elles paraissaient vouloir s'infecter, surtout celles du dos et de la poitrine.

Etrange malade que cette jeune fille de Manille. Quel diable la menace ? Depuis trois jours qu'elle est à l'hôpital, elle n'a pas été mordue, ou ne s'est pas mordue. Elle repose calmement, dans une semi-lucidité, il faut la nourrir de force, la faire boire de force, car le médecin hésite à supprimer les calmants de peur d'une nouvelle crise.

Le premier visiteur est le maire. Pure curiosité de sa part, car il n'y comprend rien, et cherche une explication logique.

— Commissaire, lorsque cette fille est arrivée dans votre commissariat, en courant, elle a bien dit qu'un homme la poursuivait ?

— C'est exact.

— Alors, admettons qu'un homme la poursuivait vraiment ! Faites une enquête en ce sens, et vérifiez qu'elle n'a pas été violée. Il traîne dans ce quartier un certain nombre de sadiques et de marins ivres, vous le savez...

— Mais, monsieur le maire, elle a continué à hurler dans le commissariat et il n'y avait personne !

— Le choc, probablement. Faites une enquête, et rendez-moi votre rapport.

— Mais...

— Oui je sais... « mordue dans la nuque, et le dos », hein ? Eh bien, justement ! Elle n'a pas pu faire ça elle-même.

— Mais j'ai vu, moi-même...

— Vous avez cru voir, sûrement ! Soyons raisonnables. J'attends votre rapport, et évitez les journalistes, surtout les Américains, ils raconteraient n'importe quoi sur les sortilèges et le reste. Nous sommes une ville moderne, Commissaire, avec une police moderne. Arrêtez-moi ce violeur et qu'on n'en parle plus !

Que répondre à cela ? Rien. Le commissaire fait donc son enquête sur cet improbable violeur.

Le deuxième visiteur est le prêtre amené par la famille. Les Vilanueva sont Espagnols, pratiquants, et bien que la jeune Clara soit le fruit d'une passion hors mariage, du père devenu veuf, avec une indigène, elle n'en a pas moins été élevée dans la religion chrétienne.

Sa demi-sœur, Emmanuella et son mari José, tous deux employés à la manufacture de tabac, l'avaient accueillie après la mort du père. La mère, une ancienne servante, n'a pas été autorisée à suivre la famille.

Le prêtre s'abîme en prières, dépose un crucifix sur la poitrine de la jeune Clara et déclare en substance :

— Il faudrait prévenir l'archevêque ; s'il s'agit de pratiquer un

exorcisme, je ne suis pas qualifié. Que Dieu protège cette pauvre enfant, je prierai pour elle, afin que le démon la quitte.

Le troisième visiteur est le psychiatre. Un homme éminent qui exerce à Manille. Expert auprès du tribunal, médecin-chef de l'asile local, il possède également un cabinet en ville, où il ne reçoit que les riches alcooliques ou les épouses de résidents consulaires, en mal de leur pays. Le cas l'intéresse.

Il examine soigneusement la malade, inspecte chaque morsure, et constate que certaines ont tendance à s'effacer spontanément, alors que d'autres s'enflamment, saignent et s'infectent. Il fait au médecin de l'hôpital un cours rapide et définitif sur la question :

— Vous remarquerez que les marques qui ont tendance à disparaître sont les plus anciennes, ce qui est normal. J'en déduis donc que cette jeune fille a été cruellement mordue par quelqu'un, un sadique de toute évidence, et qu'elle a développé, après ce traumatisme, une tendance hystérique préexistante, qui l'a conduite à se mordre elle-même. Pourquoi ? Tentative inconsciente de se punir ; sentiment de culpabilité évident par rapport à une ou des expériences sexuelles anormales. Je conseille de poursuivre la cure de sommeil, durant un mois, et ensuite s'il y a récurrence : l'électro-choc.

Le médecin de l'hôpital, celui qui a vu une morsure apparaître spontanément sur la joue de Clara, tente une controverse, mais l'éminent homme de l'art, qui n'a rien vu mais qui sait tout, l'interrompt avec désinvolture, en désignant la marque sur la joue de Clara :

— Elle a pu se blesser autrement. Ceci est un hématome, et vous ne l'aviez pas vu sur le moment. D'ailleurs on ne voit presque plus rien...

— Parce qu'on l'a soignée ! Mais je vous assure qu'on voyait des marques de dents !

— De dents ou d'autre chose...

— Non, de dents ! Et c'est apparu sous mes yeux, je le maintiens !

— Vous voudriez me faire admettre une blessure spontanée ? Un stigmate en quelque sorte ? Allons, mon cher, fariboles que tout cela ! D'ailleurs les stigmates connus sont toujours en rapport avec le Christ crucifié ! Ils apparaissent aux mains la plupart du temps et croyez-moi, tout cela n'est que fanatisme de vieille fille illuminée. Vous ne pouvez pas imaginer combien les fous sont inventifs ! Je parie que si cette jeune personne avait été fouettée au lieu d'être mordue, elle aurait continué à se fouetter elle-même. Une psychanalyse sera peut-être nécessaire, mais je crains que sur un être aussi peu cultivé, elle ne mène pas à grand-chose. Electro-choc, mon cher, croyez-moi, vous me l'amènerez si c'est nécessaire !

L'enquête du commissaire est close. Vide, blanche et close. Clara est vierge, elle n'a pas d'amant, personne ne l'a poursuivie de ses

assiduités maniaques. Elle menait une sage petite vie d'ouvrière à la manufacture, elle avait des camarades, quelques admirateurs, mais son comportement a toujours été on ne peut plus normal. Et selon les témoignages recueillis, cette histoire de morsure est arrivée subitement, sans explication.

L'archevêque n'ayant pas d'exorciseur sous la main, s'est contenté, lui, de faire parvenir au chevet de la malade, un livre de prières, de l'encens, et un chapelet béni par ses soins, en recommandant qu'on lui en entoure le poignet. (Si ça ne guérit pas, ça ne peut pas faire de mal).

Quant au psychiatre, le médecin de l'hôpital ne lui a rien demandé de plus. Il attend. Il a diminué les doses de calmants, et Clara reprend peu à peu ses esprits.

Par contre, une nouvelle venue ne quitte pas son chevet. Une petite femme au teint bistre, assez jolie, sa mère. Elle est arrivée comme une souris, on lui a expliqué ce qui était arrivé à sa fille, et depuis elle ne la quitte plus. C'est une indigène, une métisse, aux yeux sombres, et aux cheveux lisses tordus en chignon. Elle chantonne à voix basse et caresse son enfant avec application. Une sorte de massage parfois, ou d'imposition des mains. Récemment le médecin l'a trouvée à genoux sur le lit, penchée sur le visage de Clara, les deux pouces appliqués sur les tempes de la malade endormie.

— Qu'est-ce que vous faites ?

— Je l'aide à oublier.

— Oublier quoi ?

— Le monstre. Il ne reviendra plus.

L'infirmière n'étant pas d'accord sur les méthodes de la mère, et jalouse de ses prérogatives, s'est plainte au médecin.

— Cette femme n'a rien à faire ici, docteur, il faut la chasser... toutes ces grimaces sont ridicules...

— Laissez-la faire.

— Mais docteur...

— J'ai dit : laissez-la faire. Et je vais vous dire une bonne chose, mademoiselle, vous n'avez pas vu ce que moi, j'ai vu. Et je dis que le cas de cette jeune fille est inexplicable ; en tout cas, je n'ai pas trouvé d'explication logique à ce que j'ai constaté. J'en déduis donc que la seule explication valable, est celle de Clara.

— Un monstre invisible qui la mord ? Vous croyez à ces bêtises ?

— J'ai dit seulement que, jusqu'à plus ample informé, la seule explication était celle de la victime des morsures. Un point c'est tout. Alors laissez faire sa mère.

— Mais elle n'est ni médecin, ni infirmière !

— Justement !

Clara s'est réveillée au bout d'une quinzaine de jours. Un peu pâle,

un peu lasse. Sa mère l'a baignée, lavée, bercée, lui a donné à manger, l'a aidée à marcher, à se promener dans la cour de l'hôpital. Elle lui disait : « Tu as eu la fièvre, c'est fini. » Et c'était fini. Clara se souvenait du monstre, des morsures, et de sa frayeur, mais elle n'avait plus peur : c'était la fièvre, et la fièvre était partie, puisque sa mère le disait.

Personne n'a arrêté de violer. Personne ne lui a fait d'électro-choc, nul ne l'a exorcisée, ou alors le mérite en revient à sa mère. Peut-être aussi aux calmants du docteur Lara, qui fit une communication destinée à ses confrères, dans laquelle il exprimait non seulement ses doutes quant à l'origine de la guérison mais son opinion personnelle sur l'étrange phénomène : « La seule explication plausible est celle de la victime qui présente quelques cicatrices de morsures, parfaitement repérables et détaillées comme suit : une à la joue, une à la nuque, trois sur l'épaule gauche et une sur l'avant-bras. Trois sur la poitrine dont une au sein gauche. Sept dans le dos, au niveau de la taille et une à hauteur de l'omoplate gauche. » Mais qui a mordu Clara Vilanueva ?

GERTRUDE SORCIÈRE À SEIZE ANS

Dans les années mil neuf cent vingt, il n'y avait guère en guise d'assistantes sociales que les bonnes dames de charité. Et la charité se faisait souvent au gré du caprice de ces dames.

On avait « ses » pauvres, et on leur tricotait des chaussettes ou des passe-montagnes, en évitant soigneusement de se demander s'ils n'avaient pas besoin d'autre chose.

C'est ainsi que Mrs Thérèse Plains, en mil neuf cent vingt-trois, dans un quartier de Londres en piteux état, pénètre pour la dixième fois, au moins, dans le même taudis, avec le même paquet de « choses » tricotées à la main, et dit à la pauvre femme qui la reçoit :

— Comment vous portez-vous depuis la dernière fois, Mrs Porter ?

Comment peut-on se porter ici ? Mal évidemment. La baraque en ciment est humide, le poêle fume, le mari est chômeur, le fils aîné en prison et la petite dernière en mauvaise santé. Quant à Mrs Porter, sale et dépeignée, elle feint la reconnaissance, avance une chaise qu'elle époussette avec humilité et répond :

— L'hiver est difficile, et c'est bien pénible de vivre de la charité d'autrui.

— Comment va votre petite fille ?

— Hélas, il lui faudrait la douceur du soleil. Elle ne vit que par miracle...

Après deux ou trois phrases de ce genre, Mrs Thérèse Plains se lève, avec un sourire d'encouragement peu convaincant. C'est qu'elle a d'autres pauvres à visiter.

Mais où est donc Helen ? Helen est la petite fille de Mrs Plains. Une gamine de onze ans parfaitement insupportable et que sa mère tente vainement d'éduquer afin que plus tard elle soit, comme elle, une dame de la bonne société, ayant des principes et de la religion, et qui visite les pauvres.

Or Helen a disparu, à peine entrée dans le taudis, et Mrs Porter désolée, la ramène du fond d'un couloir.

— Votre petite fille est allée voir ma petite Gertrude. C'est gentil à elle, car elle n'a pas beaucoup de visite...

Mrs Thérèse Plains fait la grimace et s'empresse de sortir, poussant sa fille devant elle :

— Helen ! Je t'interdis de faire cela ! Cette enfant est certainement contagieuse ! Combien de fois faudra-t-il te le répéter ? Tu es insupportable ! Une jeune fille bien élevée ne se conduit pas de la sorte !

— Mais elle n'est pas contagieuse, Maman ! Elle est toute tordue c'est tout !

— Comment tordue ? Quel est ce langage, Helen ? La pauvre enfant est malade des poumons ! Et la curiosité est un vilain défaut !

Helen se renfrogne et se tait. Lorsque sa mère commence à lui faire la morale, plus rien ne l'arrête. Un flot de phrases toutes faites et de proverbes bien pensants, déferle sur sa tête, il y en a pour une heure, avec quelques interruptions du genre : « On ne mange pas ses ongles ! On ne mord pas ses cheveux ! On ne marche pas si vite, on ne soupire pas aussi fort, on ne sautille pas sur un trottoir, etc. »

Mrs Thérèse Plains, de toute évidence, ne s'intéresse qu'aux côtés superficiels des êtres et des choses. Elle connaît aussi mal sa fille que les pauvres qu'elle visite. Il y a fort à parier qu'elle ne connaît pas mieux son mari, qui s'en arrange d'ailleurs fort bien.

C'est pourquoi tous ces gens qu'elle ne connaît pas, vivent une autre vie dont elle ne saura jamais rien et parlent à son insu de choses qu'elle ignore.

Par exemple, Mrs Porter, cette pauvre femme qu'elle vient soulager, croit-elle, de sa charitable visite, dès la porte refermée, s'est précipitée sur sa fille, « sa pauvre petite Gertrude », et lui a assené deux claques magistrales :

— T'as pas intérêt à parler à cette gosse de riche, t'entends ? Et prépare-toi, on a trois clients ce soir !

Et Gertrude se prépare en silence. Autre exemple : en rentrant à la maison, Helen se faufile discrètement dans le bureau de son père et en s'installant sur ses genoux déclare :

— Tu veux que je te raconte l'histoire de Gertrude Porter ? Ça fait peur, tu sais...

Helen est une enfant indépendante, un peu « garçon manqué », curieuse de tout, et qui n'a aucun point commun avec sa mère. D'abord elle est intelligente, se moque volontiers des simagrées de salon, adore faire des farces, mais cache sous ses dehors insupportables, une grande sensibilité. Elle raconte à son médecin de père, à qui elle ressemble trait pour trait :

— Cet après-midi on est allé voir les pauvres de maman, tu sais ça m'embête toujours un peu, sauf que j'aime bien Gertrude Porter, elle est toute tordue...

— Tordue ? Qu'est-ce que tu appelles tordue, Helen ?

— Eh ben, elle a une bosse dans le dos, un pied tout petit et l'autre tout grand. Mais c'est pas pour ça que je l'aime bien. Elle sait faire des choses comme les sorcières.

— C'est elle qui t'a dit ça ?

— Oui, parce qu'elle a confiance en moi. Mais elle a peur de ses parents. Ils la battraient s'ils savaient qu'elle m'en a parlé. Sa mère gagne de l'argent avec ça !

— Et que sait-elle faire cette Gertrude, pour faire gagner de l'argent à sa mère ?

— Des maléfices. Y'a des gens qui viennent la voir, ils lui disent

qu'ils n'aiment pas leur mari, par exemple, ou leur grand-mère, des choses comme ça, et Gertrude leur jette des maléfices pour les faire mourir.

— Qu'est-ce que tu me racontes, Helen ? Comment as-tu inventé une histoire pareille ?

— C'est pas une farce papa, je te le jure. Tiens aujourd'hui Gertrude m'a raconté qu'elle avait rendu malade un monsieur, et qu'il était mort.

— Et qu'a-t-elle fait pour le rendre malade ?

— Ça, elle m'a pas dit, mais elle a quelque chose dans les yeux, Gertrude. Elle dit que c'est une sorcière qui lui a jeté une poudre magique dans les yeux, quand elle est née, alors maintenant, elle peut regarder quelqu'un et le rendre malade si elle veut ! C'est pour ça que moi, elle me regarde jamais, elle veut pas que je tombe malade, tu comprends ?

— Quel âge a cette Gertrude ?

— Seize ans, papa, mais elle est plus petite que moi, c'est drôle...

— Et il y a combien de temps qu'elle fait des « maléfices » comme tu dis ?

— Je ne sais pas, elle dit qu'elle a commencé il y a longtemps, longtemps. Tu sais, je suis allée la voir en cachette des fois, sans maman, je lui apporte des chocolats, elle adore ça les chocolats, Gertrude. Elle dit que quand elle sera grande et qu'elle pourra s'en aller, elle vendra des chocolats et elle aura une belle boutique et elle me prendra comme serveuse parce que moi je suis jolie et je fais pas peur aux gens. Tandis qu'elle, elle fait peur aux gens et elle est pas jolie, mais moi je la trouve jolie quand même. Si on regarde pas qu'elle est tordue, juste sa figure, eh bien, elle est plus jolie que moi. C'est dommage hein, qu'elle soit tordue ? Peut-être que tu pourrais la guérir ?

Le docteur Plains explique à sa fille que, malheureusement, il est impossible de guérir une bosse, mais il se fait expliquer l'adresse de Gertrude et promet le secret à sa fille qui semble y tenir farouchement.

— Tu comprends, j'ai juré ! Les parents de Gertrude sont méchants, ils l'obligent à faire ça et elle ne veut pas, mais ils ont dit que si elle en parlait, ils la mettraient chez les fous et la laisseraient toute seule. Alors elle a peur, et s'il lui arrive des ennuis à cause de moi, elle me rendra malade moi aussi, elle me fera mourir !

— Très bien Helen, mais tu vas me promettre une chose à ton tour. Tu n'iras plus voir cette Gertrude tant que je ne l'aurai pas vue moi-même, promis ?

C'est promis car Helen a une totale confiance en son père, et elle obéira. Alors que si sa mère lui demandait simplement de ne pas

manger de moutarde, elle en avalerait un pot derrière son dos.

Et c'est ainsi que le docteur Plains a découvert, en mil neuf cent vingt-trois, à Londres, Gertrude Porter, sorcière de seize ans, aux pouvoirs bien étranges et à la vie dramatique. La chose n'alla pas sans mal. Convaincre la famille Porter de confier Gertrude à l'hôpital, était inutile. Les parents monstrueux n'entendaient pas se séparer de leur fille, qui rapportait si bien. La misère était un décor adapté à leurs activités et la clientèle des bas-fonds de Londres, gens incultes et prostituées, représentait une mine.

Aussi le docteur Plains choisit-il les grands moyens : la police. Après avoir vu une première fois l'adolescente, il affirma que Gertrude était atteinte de tuberculose grave, ce qui était malheureusement vrai, que son entourage la prostituait, ce qui était malheureusement tout aussi vrai et que ses parents la laissaient sans soins. En perquisitionnant, la police découvrit en effet un joli magot ; il était clair que le père chômeur et la mère indigne exploitaient leur fille au maximum, et qu'ils avaient bien l'intention, fortune faite, de l'abandonner purement et simplement. Voire de la supprimer. Une sale histoire, rapportée par d'anciens voisins, apprit à la police que Mrs Porter avait probablement fait disparaître un premier enfant difforme à sa naissance, en prétendant qu'il s'était étouffé tout seul.

Bref, les Porter en prison et Gertrude à l'hôpital, le docteur Plains se pencha sur son cas avec attention.

D'après ses descriptions de l'époque, Gertrude est en effet bossue et affligée d'un pied-bot. Une colonne vertébrale presque soudée par endroits l'oblige à marcher courbée et elle souffre de douleurs parfois terribles qui la paralysent. À cette époque, il n'y a pas grand-chose à faire pour elle, sauf peut-être combattre la tuberculose qui la ronge, par une hygiène de vie et une alimentation meilleure. Mais la guérir est quasiment impossible.

Gertrude a un visage curieux, aux yeux légèrement globuleux et d'un bleu extrêmement pâle. Les traits sont fins, le nez long, la bouche mince, le front immense et une incroyable longueur de cheveux pèse en nattes lourdes, couleur de paille, sur ses maigres épaules. La pauvre enfant est d'une méfiance et d'une agressivité bien compréhensibles. Qu'a-t-elle connu depuis sa naissance ? Des coups, de la mauvaise nourriture, le mépris de sa mère, l'ivrognerie de son père et pire encore. À dix ans, pour se venger d'une autre gamine qui l'insultait, elle l'a à moitié étranglée, puis en la secouant de toutes ses maigres forces lui a hurlé au visage : « Que le diable te fasse boiter toi aussi ! Que le diable te fasse boiter ! »

C'est ce jour-là qu'elle a découvert, ainsi que sa mère, l'étrange pouvoir dont elle disposait car la gamine s'en alla, l'œil vague, telle une somnambule, en boitant ! L'effet dura plusieurs jours. En se

renseignant chez les rebouteux des bas-quartiers, la mère de Gertrude comprit immédiatement que sa fille était capable d'hypnotiser les autres. Ce qu'elle traduisit immédiatement en un pouvoir de sorcière, persuadant Gertrude que ses yeux projetaient une poudre maléfique et qu'elle pourrait s'en servir selon ses indications. Pour plus de sûreté et de bénéfice, la mère fit courir plus tard le bruit que les hommes qui partageraient le lit de sa fille, moyennant finance, en ressortiraient doués de pouvoirs surnaturels.

Voilà donc l'adolescente que le docteur Plains interroge, en cette fin d'année mil neuf cent vingt-trois, où les histoires d'hypnose passionnent les médecins européens. La première tâche a été de tenter de faire comprendre à Gertrude qu'elle n'était pas une sorcière, ce qu'elle refuse d'admettre.

Par contre, elle a compris que rien ne l'obligeait à faire du mal aux autres, et le docteur Plains lui a appris à endormir un sujet et à le réveiller, sans lui suggérer entretemps d'avoir mal au ventre ou à la tête, ou d'aller se jeter dans la rivière. Ce dernier détail l'intéresse d'ailleurs, d'autant plus que Gertrude qui en a parlé un jour, prétend ne se souvenir de rien.

— Tu as dit à Helen, ma fille, que tu avais fait mourir quelqu'un : qui t'a demandé de faire cela ?

— Je ne me rappelle plus.

— Fais un effort, Gertrude, c'est quelqu'un qui est venu voir ta mère ? Une femme ?

— Non, pas une femme...

— Est-ce que tu as peur d'en parler ?

— Oui...

— Pourquoi, parce que tu lui as fait du mal ?

— Je lui ai fait du mal parce qu'il m'en a fait...

— Il t'a battue ?

— Non...

— Alors de quel mal parles-tu ?

Gertrude se tait obstinément.

— Quand as-tu fait ça, Gertrude ? Quand as-tu fait du mal à cet homme ?

— À Pâques...

— Et comment sais-tu qu'il est mort ?

— Parce que ma mère m'a battue, elle m'a battue si fort que je n'ai pas pu bouger pendant plusieurs jours.

— Mais, d'habitude, quand tu faisais ce que disait ta mère, elle ne te battait pas puisqu'elle gagnait de l'argent, elle était contente, non ?

— Cette fois-ci, c'était pas pour de l'argent, et elle voulait pas que je le fasse mourir...

— Raconte-moi Gertrude, il le faut...

— Non...

Les yeux de Gertrude deviennent presque blancs et elle fixe le docteur avec une intensité désagréable, on dirait qu'elle lui veut du mal...

— Gertrude ! Tu ne veux pas me faire du mal tout de même ?

Gertrude baisse les yeux, cache sa tête dans ses mains et pleure.

— Non... Non, je ne veux pas, vous êtes bon pour moi, je sais bien. Mais je ne veux pas parler de ça, ne m'obligez pas. Et puis j'ai dit ça pour impressionner Helen, c'était pas vrai.

Elle ment. Elle ment, mais à propos de quoi ? A-t-elle réellement poussé quelqu'un à la mort ? Une telle chose est-elle possible ?

Le docteur n'ose pas y croire, mais si Gertrude refuse avec tant de force de parler, c'est peut-être qu'elle craint d'être punie ou jugée, donc qu'elle a peut-être commis cette chose incroyable, un meurtre. Comment le savoir ?

C'est par la mère que le docteur apprendra la vérité : ayant confié ses doutes à la police, on lui permit d'assister à un interrogatoire de « cette pauvre Mrs Porter ». Sur un personnage aussi abject que cette femme, seul le chantage pouvait donner des résultats. La police n'hésita pas.

— Il y a eu meurtre, Mrs Porter. Ou c'est vous, ou c'est votre fille la coupable, alors ?

Mrs Porter n'étant pas le genre de mère à protéger sa fille, l'accuse le plus simplement du monde :

— Je lui ai amené un client, pendant que je n'étais pas là, elle a fait son petit numéro et elle l'a persuadé d'aller se noyer, vous comprenez ? Il est parti comme un somnambule, il s'est jeté dans le fleuve et ça l'a réveillé ; mais il était trop tard, il ne savait pas nager, son costume était trop lourd, ça l'a emporté au fond. Voilà ce qu'elle a fait cette sorcière, avec ses maléfices ! Et c'est moi qu'on accuse !

— Mais pourquoi l'a-t-elle fait, Mrs Porter ? Je croyais qu'elle ne jetait ses maléfices, comme vous dites, que sur demande. Qui voulait du mal à cet homme ?

— Personne... Personne, à part elle ! Moi je ne faisais que l'en empêcher, je le jure !

— Ce n'est pas clair, Mrs Porter, expliquez-vous. Qui était cet homme ?

Ce fut long et tortueux, mais l'horrible femme finit par avouer que la victime était son amant, et que cet homme stupide avait cru aux ragots de Mrs Porter. Alors il avait voulu partager le lit de la pauvre petite bossue, et l'enfant n'avait pas trouvé d'autre moyen de se défendre. Sordide ? Oui, sordide.

Selon la loi, il s'agissait purement et simplement de l'exploitation d'une malheureuse handicapée et d'incitation au crime et à la

débauche sur la personne d'une mineure.

Mrs Porter disparut dans l'anonymat des prisons pour femmes. Quelques mois après son entrée à l'hôpital, Gertrude faisait une fugue ; on la retrouva à demi morte de froid, elle avait proposé ses services à un cirque, puis à un cabaret, mais personne ne voulait de la sorcière bossue aux yeux pâles. On connaissait trop son histoire.

Gertrude Porter est morte de tuberculose en mil neuf cent vingt-quatre, emportant avec elle des dons d'hypnose exceptionnels dont elle n'avait jamais appris à faire bon usage. Dommage, car selon le rapport du docteur Plains, elle était capable de figer sur place, ou presque, n'importe quel sujet et de le persuader de n'importe quoi. Au cours de l'une des rares expériences qu'il put mener à bien avec elle, Gertrude arrêta de son regard une infirmière, la tint quelques secondes prisonnière en lui répétant : « Vous avez une douleur au ventre », et l'autre se mit à se tordre...

C'est avec cela que Mrs Porter faisait fortune, tandis que Mrs Plains lui tricotait des chaussettes et des passe-montagnes, doublés de charité bien ordonnée. Peut-être a-t-on les pauvres que l'on mérite.

LA MAISON ÉTERNELLE

Madame Sarah Winchester est en larmes, ainsi que tout le conseil d'administration de la Winchester Repeating Arms Co. Un mois après son soixante-dixième anniversaire, Oliver Winchester, le patron, va mourir à son domicile de New Haven. Autour du lit du vieillard sont accrochées les armes de sa gloire : le fusil Henry, présenté en pleine guerre de sécession, seize coups en dix secondes. Si le gouvernement d'alors avait fait une grosse commande de ce fameux seize coups, la guerre eût été plus courte ! Mais on lui préféra le vieux mousquet Springfield. Le Winchester mil huit cent soixante-six, un dix-sept coups, celui d'après guerre, la merveille de l'Ouest. Le mil huit cent soixante-treize, la gloire du Far-West, pour combats rapprochés. Le mil huit cent soixante-seize, pour le gros gibier...

Ils sont là, beaux, brillants, luisants, vernis, suspendus au mur dans la lueur des lampes.

Et le vieil homme se meurt dans son lit, après vingt-cinq ans de bons et loyaux services et fortune faite. Nous sommes en mil huit cent quatre-vingt, le dix décembre. L'entreprise représente quelques trois millions de dollars, et la fortune personnelle du défunt un million cinq cent mille dollars.

Sarah Winchester, agenouillée, les yeux fixés sur le visage de son époux, se met à parler :

— J'ai peur, Oliver... Je ne veux pas rester seule sur la terre, tu m'avais dit que tu ne mourrais jamais...

— Je ne meurs pas, Sarah... Je vais dans un autre monde...

Toute la famille, et tout le conseil d'administration, ce qui est la même chose, puisque les fils, les gendres et les beaux-frères font tous partie de la société, s'inclinent en silence, car le vieillard vient de prononcer ses dernières paroles.

On relève la veuve, on l'entraîne, le médecin la calme, car elle tremble de tous ses membres, et soudain elle leur échappe et sort de la maison comme une folle, en criant :

— Je m'en vais !

Et rien n'y fait. La voilà qui fait ses valises, qui bouscule les domestiques, en répétant :

— Je m'en vais d'ici ! Je ne veux plus voir cette maison, je veux aller dans l'Ouest !

— Mère, calmez-vous... Il faut procéder aux funérailles...

— Je m'en vais !

— Madame Winchester... Il y a la succession, vous ne pouvez pas partir avant qu'elle soit réglée...

— Je m'en vais, je vous dis !

Bref, Madame Winchester n'assistera pas aux obsèques de son époux, car la famille et le conseil d'administration réunis, l'enferment

dans sa chambre avec deux infirmières et un garde devant sa porte.

Officiellement, à la cérémonie, il sera répondu aux curieux :

— Madame Winchester a subi un choc émotionnel, nous avons dû l'aliter, elle n'a pas supporté la disparition de son mari.

D'ailleurs, le mensonge est aussi près de la vérité que possible : Sarah Winchester a manifestement subi un choc. Elle est bizarre, son regard est vide, et rien ne l'atteint. Même pas les flots de dollars reçus en héritage. Elle veut partir, c'est une idée fixe. Et dans l'Ouest, mais pourquoi dans l'Ouest ?

— Oliver m'a dit d'aller dans l'Ouest.

— Quand cela, mère ?

— Ce matin. Il m'a dit : Sarah, va dans l'Ouest !

— Mais père est mort depuis des semaines.

— Et alors ? Tu crois qu'il ne me parle pas ? Ton père m'a toujours dit ce qu'il fallait faire et il continue, tu ne savais pas qu'on pouvait communiquer avec les morts ?

La famille n'est pas rassurée, mais après tout, si la peine de la vieille dame peut se fondre ainsi, doucement, pourquoi ne pas la laisser vivre sa folie ?

Madame veuve Winchester est donc partie avec armes et bagages en direction de l'Ouest.

Qui lui a dit de s'arrêter à San José ?

Son époux Oliver.

Mais qui lui a dit de s'adresser au docteur Caldwell pour l'achat d'une maison ?

Le patron de l'hôtel où elle est descendue.

— C'est une splendide maison, madame, que le docteur avait fait construire pour son épouse, malheureusement elle est morte.

— Et quand cela ? Quand est-elle morte ?

— En décembre dernier, madame.

— Oh, Mon Dieu ! En même temps que mon époux ! Ce n'était pas le dix décembre ?

— Si, madame... Comment le savez-vous ?

— Je m'en doutais. Vous comprenez, mon mari est mort ce jour-là, alors c'était normal qu'il m'indique le chemin de cette maison, n'est-ce pas ? Il devait savoir que Mme Caldwell s'en allait en même temps que lui.

— Ah ?!

— Le patron de l'hôtel n'insiste pas. Mieux vaut ne pas contrarier madame veuve Winchester, qui paie rubis sur l'ongle des notes famineuses. Une personne si riche...

Chez le notaire, l'affaire est menée tambour battant.

— J'achète la maison !

— Nous allons la visiter dès que possible, madame !

— Non... Non, inutile, j'achète !

— Mais madame, c'est une demeure qui comprend dix-sept pièces, et elle est inachevée, êtes-vous sûre que cela vous convienne ?

— J'achète ! Préparez l'acte de vente. Dites au docteur Caldwell que j'aimerais bien le rencontrer à son hôtel.

— C'est qu'il a quitté le pays, madame ! Vous comprenez, à la mort de sa femme, il a subi un choc, et il a décidé de changer de cadre de vie.

— Je vois, il a fait comme moi ! Sa femme a dû lui indiquer le chemin sûrement...

— Pardon ?

— Tout est simple vous savez, il suffit d'écouter ce que vous disent les morts. Ah bien sûr, on ne les voit plus, mais ils sont là, et leur voix est toujours la même, un peu lointaine parfois, mais c'est normal, n'est-ce pas ? Dieu seul sait où ils sont maintenant ! Bon, je compte sur vous, réglez cette affaire au plus vite, et trouvez-moi un entrepreneur pour achever les travaux !

Certes, dans la région de San José, en Californie, l'arrivée de madame veuve Winchester en ce début d'année mil huit cent quatre vingt-un, ne passe pas inaperçue. D'ailleurs, le télégraphiste qui n'est pas particulièrement discret a répandu la nouvelle :

— Madame Winchester a télégraphié à New Haven, pour demander un virement de cinq cent mille dollars, elle achète la maison du docteur Caldwell, le fou. Vous savez, celui qui est parti sans assister aux obsèques de sa femme !

Dix hectares de terrain, plantés d'orangers et de citronniers, et au milieu, un chantier immense, c'est l'œuvre du docteur Caldwell, médecin et architecte, qui avait conçu lui-même les plans de sa maison inachevée.

En mars mil huit cent quatre-vingt-un, les ouvriers reprennent les travaux, portes et fenêtres sont installées, et madame veuve Winchester quitte l'hôtel de San José, pour venir s'établir dans sa nouvelle demeure. À cette occasion, elle engage des domestiques, et convie le notaire et son épouse à dîner pour la première fois à « Oliver house » (le prénom de son mari).

La salle à manger a été meublée hâtivement, le dîner est sans intérêt, mais le café est servi au salon. Et là, madame veuve Winchester réclame soudain le silence.

— Chut... écoutez !

Ni le notaire, ni son épouse n'entendent autre chose que le cri d'un coyote égaré. Mais Sarah Winchester a les yeux levés au ciel, les mains tendues et semble répéter des phrases qu'un être invisible lui dirait de là-haut.

« Chère Sarah, jamais tu ne mourras tant que ta maison sera en

construction, chère Sarah, jamais tu ne mourras tant que les marteaux résonneront, tu pourras continuer ton œuvre, et tu ne mourras pas, chère Sarah. »

Le notaire et son épouse, gênés comme on peut l'imaginer, prennent le ton de la conversation mondaine, pour enchaîner :

— Vous avez l'intention de meubler en style anglais ? Le docteur Caldwell était anglais, mais sa femme était roumaine.

— Chut ! Laissez-moi écouter ! Ah, c'est fini... La voix s'éloigne, Oliver s'en va.

— Vous dites ?

— C'était Oliver !

Madame veuve Winchester annonce cela comme elle pourrait dire de nos jours : « C'était Napoléon au téléphone ! »

Le notaire et son épouse se rapprochent l'un de l'autre, et les tasses de café tremblent quelque peu dans leurs mains.

— Vous n'avez pas entendu ? Bien sûr, il ne s'adresse qu'à moi, c'est normal. Vous savez, j'ai longuement réfléchi à la chose, et je crois que seuls les gens mariés ou les parents très proches, peuvent communiquer ensemble au-delà de la mort.

— Ah ?

— Ici, la communication est bien meilleure qu'à New Haven, vous savez ! Ce doit être pour cela qu'Oliver m'a dit de venir en Californie, dans cette maison.

— Ah bon.

— J'ai du travail en perspective ! Oliver vient de me dire que je ne mourrai pas tant que la maison sera en construction.

— Ah oui, euh, mais n'est-elle pas presque terminée, chère madame ? Il ne reste plus que les tapissiers ?

— Terminée ? Mais mon cher, on n'a jamais fini avec une maison ! Vous ferez revenir les ouvriers ! J'agrandis !

— Vous n'avez pas assez de place avec dix-sept pièces et deux salles de bains ?

— Je suis les instructions d'Oliver, il a dit de continuer à construire, je vais le faire, Oliver ne veut pas que je meure et c'est le seul moyen, puisqu'il le dit !

Le lendemain, les ouvriers et le chef d'équipe sont rassemblés autour de madame Winchester qui leur dit ceci :

— Je fais venir un architecte de San José ; pour l'instant, vous allez creuser ici, j'agrandis l'aile droite, vous avez du travail pour longtemps avec moi, l'éternité peut-être, ça vous dit ?

Les hommes se frappent discrètement le front de l'index, mais pourquoi contrarier une originale qui veut construire une maison sans fin ? Un jour il lui faudra bien s'arrêter faute de place ! Un jour elle ira bien rejoindre son époux et Oliver house sera achevée. D'ailleurs, elle

paie !

Et les ouvriers se remettent au travail, et les années passent, et la construction s'agrandit, telle une pieuvre gigantesque, et les marteaux retentissent, les toits s'imbriquent, les terrasses, les chambres, les jardins. Toute la fortune personnelle de Sarah Winchester passe dans cet ouvrage titanesque qui dure trente-six ans. Trente-six années d'incessants va-et-vient d'ouvriers, de plantations, de construction d'escaliers, d'échafaudages et de plans sur la comète.

À présent, madame Sarah Winchester est une vieille dame de quatre-vingt-sept ans et nous sommes en mil neuf cent vingt deux. Elle reçoit la visite de l'un de ses arrière-petits-fils, un Winchester. Mais un Winchester devenu grand, sérieux et réprobateur :

— Grand-mère Sarah, nous ne pouvons plus supporter cette folie. D'ailleurs il est dangereux pour une femme de votre âge, de vivre au milieu de ces margoulins qui vous prennent votre argent sous prétexte d'agrandir cette maison ! C'est de la folie !

— Ça ne te regarde pas, fils. Ceci est une affaire entre ton grand-père Oliver et moi.

— Grand-mère, la famille m'envoie vous chercher, je dois vous ramener chez vous à New Haven, vous y serez bien traitée, vous verrez...

— Oh non ! je sais pourquoi vous voulez m'emmener. J'ai encore des parts dans la société et je désire les vendre, et vous ne voulez pas, c'est Oliver qui me l'a dit !

— Grand-père est mort, voyons. Cette histoire est puérile et vous êtes la risée de la région.

— C'est faux ! Tout le monde admire ma maison.

— Le médecin dit que vous êtes malade.

— C'est un âne !

— Il faut venir avec moi, grand-mère !

— Jamais !

— Nous nous opposerons à la vente des actions et s'il le faut, nous vous ferons déclarer incapable de gérer vos biens.

— Vous voulez ma mort ! Oliver a dit : « Tant que les marteaux retentiront, tu ne mourras pas, chère Sarah. »

— Soyez raisonnable, voyons.

— Dehors ! Laissez-moi ! S'il le faut, je continuerai de mes mains.

La pauvre vieille dame est bien fatiguée pourtant. L'énergie déployée en trente-six ans à la construction de cette maison monstrueuse l'a vidée de ses forces.

Et voilà qu'on lui coupe les vivres. Voilà qu'on envoie un médecin et une garde-malade pour la mettre au lit. Voilà qu'on renvoie les ouvriers et l'architecte, et voilà que les travaux cessent, et voilà que les marteaux ne retentissent plus.

Alors, voici que meurt la vieille dame, en un soupir, ainsi que l'avait dit Oliver son défunt époux. Si la maison était achevée, Sarah devait mourir.

Et la maison avait cent soixante pièces, deux mille fenêtres, cent cinquante mille panneaux de verre, deux mille portes, douze salles de bains, quatre cuisines, deux serres gigantesques, des bassins, des piscines, des jardins avec bungalows, le tout répandu sur trois hectares, au milieu des orangers et des citronniers.

La famille se débarrassa du monstre qui avait coûté cinq millions de dollars, et il paraît qu'un hôtelier en fit son profit.

Et l'on enterra la vieille dame près de son défunt époux Oliver à New Haven, là où il avait fait fortune dans la fabrication du plus célèbre fusil de l'Ouest, et du monde entier.

Winchester avait commencé sans un sou comme apprenti charpentier, puis maître maçon, avant de devenir vendeur de chemises, puis fabricant de chemises, puis concessionnaire d'une marque de machines à coudre, et enfin fabricant d'armes. Un destin hors série, et une épouse hors série elle aussi, dans son genre.

LES CAUCHEMARS NE SONT PAS TOUJOURS DUS À UNE MAUVAISE DIGESTION

Ambiance feutrée, studio de radio, nous sommes à Pine Bluff, dans l'Arkansas, et le meneur de jeu s'appelle Budy. Il attend son invitée ; comme chaque matin, très tôt, elle vient parler des rêves aux chers auditeurs de radio « KOTN ». C'est la Madame Soleil du coin, mais elle ne fait pas d'horoscopes. Son domaine c'est la nuit, les rêves, les siens et ceux des autres. Particulièrement douée, elle travaille sur les prémonitions et les perceptions extra-sensorielles.

Budy Deane, l'animateur, s'impatiente :

— Personne n'a vu Shawn Robbins ? Elle est en retard ! On a l'antenne dans cinq minutes.

L'un des assistants plaisante :

— Elle a dû rêver qu'elle faisait la grasse matinée, et comme elle prétend que ses rêves se réalisent, tu vois ce que je veux dire !

Les techniciens sourient et Budy Deane se détend. Au fond, ce n'est pas très grave. Il prendra un auditeur au téléphone et lui fera raconter un rêve, n'importe lequel. Budy ne croit pas aux rêves prémonitoires mais le public aime ça, tant mieux. Il leur vend du rêve, entre deux publicités de savon ou de dentifrice ! C'est la tranche du matin, celle de l'aube, et elle ne marche pas mal. Qui n'a pas un rêve à raconter le matin ? Seuls les fous ne rêvent pas, paraît-il, ce qui est faux, car Budy Deane a entendu plus d'un fou lui raconter des rêves de fous depuis qu'il anime cette émission.

Après une galopade dans les couloirs, une jeune femme brune, aux yeux clairs, la trentaine, se précipite dans le studio, essoufflée, c'est Shawn Robbins.

— Excuse-moi Budy !

— Une panne d'oreiller ?

— Ne plaisante pas. Pas ce matin.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Je sais pas. Je suis mal à l'aise, un drôle de rêve, je ne sais pas si je dois en parler, c'est peut-être grave...

— Eh ! Oh... t'es là pour ça, non ? Attention, on y va dans deux minutes.

Budy Deane, ce cher Budy, sceptique dans le privé sur les prestations de sa partenaire, dont il n'a jamais pu vérifier les prémonitions bien trop vagues, s'apprête ce matin-là, un lundi de septembre mil neuf cent soixante-dix-huit, à faire semblant de croire, comme d'habitude, ce qu'elle va raconter.

Il ne s'attend pas à la suite. Shawn Robbins est un peu pâle, les yeux cernés de quelqu'un qui a mal dormi. Budy lui tend une tasse de café, qu'elle avale en frissonnant. Ils sont à l'antenne, il est six heures trente du matin, heure locale en Arkansas.

— Alors Shawn ? Un rêve dangereux, paraît-il, ce matin ? Racontez-nous ça.

— Eh bien voilà, j'ai rêvé d'un désastre aérien, quelque chose d'important et qui doit arriver.

— Comment était ce rêve ? Quelles images ?

— Je n'ai pas d'images précises, je vois une explosion, c'est un avion, j'en suis sûre. Je sens que c'est pour bientôt, je ne peux rien dire d'autre. Le rêve a peut-être été court, mais j'ai le sentiment d'avoir dormi toute la nuit avec ça dans la tête. En fait, je me sens très mal à l'aise depuis mon réveil.

— C'est la première fois que vous faites un tel rêve ?

— Pour une catastrophe aérienne, oui.

— Et vous pensez que l'accident va se produire où ?

— Je ne sais pas, je n'ai pas pu situer le lieu.

— Vous n'allez pas peur de semer la panique ?

— J'ai hésité à en parler, à cause de cela justement, mais vous m'avez dit que...

— Je vous ai dit qu'il fallait dire la vérité. Nous sommes là pour ça. Bien entendu, nous souhaitons que ce rêve ne soit pas prémonitoire, mais si c'était le cas...

— Je vous en prie Budy, j'espère de toutes mes forces qu'il ne s'agit que d'un cauchemar. Voyez-vous, je suis extrêmement sensible, et pour tout dire, hier après-midi, en me promenant je suis passée devant une vitrine d'agence de voyages. Il y avait là un avion miniature, je l'ai regardé, je ne sais pas pourquoi, c'est peut-être l'explication de mon rêve.

— Peut-être en effet. Nous avons quelques publicités à faire passer, nous reprendrons l'analyse de ce rêve dans un moment.

Budy Deane a volontairement coupé la parole à la jeune femme, et tandis que l'antenne vante les mérites d'un dentifrice à la fraise, il chuchote à sa partenaire :

— Tu n'avais pas besoin de parler de cette histoire de vitrine, tu flanques tout par terre !

— Mais c'est la vérité, Budy. Et puis j'ai besoin de me raccrocher à quelque chose de logique, je t'assure que j'ai peur.

— Alors, aie peur sur l'antenne, les gens aiment mieux ça.

— Je n'en dirai pas plus, c'est indéfinissable, ça ne s'explique pas.

— Okay. Comme tu voudras, c'est toi la spécialiste.

— Tu ne me crois pas, n'est-ce pas Budy ?

— Oh moi, tu connais mon opinion sur le sujet. J'attends des preuves...

— Alors pourquoi veux-tu affoler les gens ?

— Mais je n'affole personne ! Ils auront oublié demain ! Et puis c'est le jeu, ma vieille. On fait une émission sur les rêves, si tu as peur d'en

parler, change de registre et parlons cuisine ! Attention, c'est à nous. Laisse-moi faire hein ?

Shawn Robbins acquiesce en silence. « Au fond, se dit-elle, rien n'arrivera, sûrement, c'est cette histoire d'avion dans la vitrine, ça m'est resté dans la tête, et voilà... »

Budy Deane menait ce jour-là, comme tous les autres jours, son émission matinale à l'américaine, tambour battant, cherchant le spectaculaire à bon compte. En France, nous sommes plus calmes, plus cartésiens, et nous nous efforçons de constater des faits, rien que des faits. Or, les faits sont les suivants : lors d'une émission de radio en septembre mil neuf cent soixante-dix-huit à Pine Bluff en Arkansas, Shawn Robbins a parlé de son rêve de la veille, annonçant une catastrophe aérienne prochaine. Des journalistes et des techniciens ont été les témoins oculaires de son récit, les auditeurs de la station ont entendu entre six heures trente et six heures quarante, les propos des deux animateurs. De cela, nous sommes sûrs.

Le standard de radio KOTN est comme d'habitude assailli par des appels d'auditeurs, les uns s'indignant que l'on puisse annoncer une catastrophe aérienne, les autres demandant innocemment où aura lieu la catastrophe, de quelle compagnie il s'agit, le numéro du vol, et autres détails d'autres encore affirmant qu'ils ont rêvé de semblables choses.

Budy Deane reprend la parole pour conclure la séquence consacrée à Shawn Robbins et aux rêves, car le temps imparti touche à sa fin.

— Résumons-nous, il s'agit d'un rêve prévoyant une catastrophe aérienne prochaine, Shawn Robbins nous a dit qu'il est possible de relier ce rêve au fait qu'elle a regardé hier, dans une vitrine, un modèle réduit d'avion. Mais pourquoi vous êtes-vous arrêtée devant cette vitrine, Shawn ?

— Je ne sais pas.

— C'est dimanche ! Les agences de voyages sont fermées. Celle-ci l'était ?

— En effet. Il y avait une grille assez épaisse.

— Et pourtant vous vous êtes approchée sans raison spéciale.

— Oui... Je marchais, je suis passée devant.

— Vous auriez pu ne pas le voir, cet avion ?

— C'est exact.

— Mais vous l'avez vu, puisque vous vous êtes arrêtée et que vous avez regardé à travers la grille ?

— Oui...

— Avez-vous regardé d'autres vitrines ?

— Non. Je ne crois pas, en tout cas je ne m'en souviens pas.

— Pouvez-vous nous dire que quelque chose, une intuition, vous a poussée à regarder celle-là ?

— C'est possible, mais j'ignore pourquoi.

— Shawn, vous nous donnez le frisson, j'espère que vous nous parlerez de rêves plus agréables la prochaine fois. Ça va mieux ? Vous étiez mal à l'aise tout à l'heure...

— Ça va mieux. Le fait d'en avoir parlé m'a soulagée.

— Bonne journée Shawn Robbins !

Et voilà. Il a dit « bonne journée », comme d'habitude, il pense à autre chose, à toute vitesse, comme d'habitude et la jeune femme s'en va, la journée continue.

Dans l'après-midi, Budy Deane quitte les studios de la radio et monte dans sa voiture pour rentrer chez lui. Il tourne le bouton de son poste, machinalement, et soudain, dans le flash de seize heures, il reconnaît la voix de son directeur de l'information. Une voix grave, tragique :

« Un dramatique accident d'avion vient de se produire à San Diego. Un Jet a percuté un avion de tourisme audessus de la ville. C'est le plus grave accident aérien survenu aux États-Unis à ce jour. Cent quarante-quatre passagers ont péri... »

Budy Deane a donné un tel coup de frein, que la voiture qui le suivait a failli l'emboutir.

D'après l'heure de la catastrophe, les avions se sont percutés moins de vingt-quatre heures après le rêve de Shawn Robbins, dans la nuit de dimanche.

Budy Deane retourne immédiatement aux studios et, comme il s'y attendait, c'est la panique. Le standard crépite de tous côtés, les auditeurs réclament confirmation. Toute la journée ils ne cesseront de demander : « Est-ce que c'est vrai ? Cette femme l'a annoncé ce matin et c'est arrivé ! »

C'était arrivé, en effet, et Shawn Robbins devenait en quelques minutes la sorcière de la ville et de l'état. Tout le monde en parlait, tout le monde voulait l'interviewer, la voir, la questionner, lui demander des prédictions.

Ce drame épouvantable, dont on se souvient encore en France avait donc été prédit à l'avance, par une femme qui, jusque-là, n'avait jamais donné la preuve du sérieux de ses prémonitions. Coïncidence ? Elle est toujours possible, et la coïncidence servira toujours de réponse aux sceptiques dans ce genre de phénomène. D'autant plus que très sincèrement, Shawn Robbins avait parlé de l'avion miniature aperçu dans une vitrine. Chacun sait qu'une image même entrevue le jour, peut donner lieu à un rêve la nuit suivante, et même les autres nuits.

On peut donc admettre la coïncidence ou la relation chose vue, chose rêvée. Reste la suite, plus inquiétante, qui se situe six mois plus tard :

Mars mil neuf cent soixante-dix-neuf : Shawn Robbins a fait de

nouveaux rêves semblables. Elle a « vu » un nouvel accident aérien, mais elle ne peut dire ni où ni quand il se produira : quelques semaines, quelques mois, elle ne sait pas. Le rêve se renouvelant avec insistance et plus de détails, elle en parle alors à un autre animateur de radio, cette fois à Tulsa, en Oklahoma : John Erling s'occupe de Radio KRMG, à Tulsa. Voici son témoignage recueilli à la télévision américaine :

— Shawn Robbins m'a dit que son dernier rêve était plus précis. Il s'agissait selon elle d'un crash dans le Middle West. Elle m'a donné des chiffres qui pouvaient correspondre à un numéro de vol ou au numéro inscrit sur la queue de l'avion. Elle m'a dit aussi qu'il s'agissait d'une importante compagnie. Elle vivait réellement dans la terreur, et n'arrivait pas à se débarrasser de cette obsession ; ça a duré plusieurs semaines, le rêve revenait sans cesse.

Avril soixante-dix-neuf : Shawn Robbins est interviewée par un autre journaliste à Savannah, en Géorgie. Voici le témoignage de Jo Hartley, animateur de Radio WRBX :

— Elle m'a dit qu'il s'agissait d'un Jumbo Jet, audessus du Middle West, c'est vague. Elle ne voyait pas exactement l'endroit ni la date. Elle disait aussi que cela se passerait peut-être en Californie ou que la Californie serait la destination de l'avion. Ensuite, elle a parlé d'un mois de délai. Elle avait de plus en plus peur, le rêve était terrifiant et la réveillait chaque nuit. Tantôt elle se voyait en passagère, tantôt en spectateur. Elle voyait l'avion tomber, tous les passagers morts, et elle qui marchait, seule survivante. Et c'est là qu'elle se réveillait, terrorisée. Chaque fois qu'elle m'en a parlé, elle disait : « Pourquoi moi ? Pourquoi suis-je la seule à faire ce rêve ? »

Or, en avril mil neuf cent soixante-dix-neuf, Shawn Robbins n'est pas seule à faire ce cauchemar. David Booth, un habitant de Cincinnati qui dirige une société de location de voitures a fait un jour le même rêve. Lui n'est pas spécialiste, il n'a jamais eu de prémonition, ou de rêve de ce genre, et pourtant il est effrayé lui aussi par la certitude que la catastrophe doit arriver et qu'elle est proche. Il voit un champ, une rangée d'arbres, il lève les yeux et voit un Jet, il entend un bruit anormal, l'avion amorce un virage, puis soudain il le voit sur le dos, qui tombe au sol et explose.

David Booth fait à nouveau ce rêve le seize mai mil neuf cent soixante-dix-neuf, et se réveille en pleurant. Puis le rêve revient toutes les nuits pendant une semaine ; pourtant, il n'en parle pas encore. Il a peur. Le vingt-deux mai : nouveau cauchemar ; cette fois, il n'en peut plus, il décide d'en parler à quelqu'un. Il appelle l'Administration fédérale de l'aviation à Cincinnati. On lui passe un certain Paul William, directeur des installations. Ce dernier l'écoute patiemment, frappé par la sincérité et la précision du rêve. David décrit l'avion

comme un DC 10, ou quelque chose de semblable. En tout cas, un avion avec un moteur sur la queue.

Dix fois, David a rêvé de cette catastrophe qu'il sentait de plus en plus proche, et la dixième fois, curieusement, il a le sentiment qu'il ne rêvera plus de cette histoire.

Ce jour-là, vendredi vingt-cinq mai mil neuf cent soixante-dix-neuf, il se sent nerveux, incapable de travailler ; il rentre chez lui, il est quatre heures de l'après-midi.

À trois heures, ce vingt-cinq mai, sur l'aéroport de Chicago, deux cent soixante-dix personnes sont montées à bord du vol 191, sur DC 10, en partance pour Los Angeles, Californie.

Est-ce l'avion que Shawn a vu en rêve, se dirigeant vers la Californie ? Est-ce l'avion que David a vu, un DC 10 avec moteur sur la queue ?

Ce fut le plus meurtrier des accidents aériens de l'histoire des États-Unis. Deux cent soixante-dix passagers. Morts. Un des moteurs a lâché au décollage, l'autre moteur s'est arrêté. Il y a eu un grand silence, et le gros avion s'est écrasé sur l'aéroport de Chicago, exactement comme l'avait décrit David Booth, ce qui fut confirmé par Paul Williams, directeur de l'aviation à Cincinnati, le seul homme qui l'avait écouté. Shawn Robbins et David Booth avaient vécu des semaines de cauchemar avant cela, et après l'accident, ce fut pire et ça l'est encore : ils se reprochent de n'avoir pu donner plus de précisions sur leurs rêves afin d'empêcher la catastrophe mais soyons logiques : s'il y a prémonition d'un événement à venir, c'est que l'événement doit se produire. Alors, qui pourrait l'empêcher ?

L'ENFANT DU DÉMON

Classe de perfectionnement, littérature anglaise, Collège d'enseignement supérieur de Georgetown, Guyane anglaise.

Sur son estrade, derrière son petit bureau carré, le maître paraît plus petit et plus maigre encore que d'habitude, plus vieux aussi. La rentrée scolaire de mil neuf cent six sera l'année de sa retraite.

Theleoni Carpenter est venu de Londres dans les années mil huit cent soixante, il a blanchi sous le harnais de l'éducation des petits colons britanniques. Il a tant parlé que sa voix cassée déraile un peu par moments.

— Messieurs, certains d'entre vous redoublent cette classe, je les connais. Cela m'étonnerait beaucoup de les voir partir un jour dans nos grandes universités.

Un murmure rigolard accueille ce préambule, et les adolescents entre quinze et dix-sept ans qui se sentent visés, s'assoient dans un remue-ménage fataliste, tandis que les nouveaux hésitent. La classe est réduite, une dizaine d'élèves sont assis, quatre sont restés debout.

— Pour ceux qui ne me connaissent pas encore, je suis votre professeur de tout : anglais, littérature, philosophie, sciences humaines. Pour le reste, c'est-à-dire les mathématiques et la chimie, vous aurez affaire au directeur de ce collège. Veuillez vous présenter s'il vous plaît.

Un grand garçon roux se nomme Bert O'Malley, il le dit en ajoutant :

— Mon père est exploitant forestier depuis cette année, j'ai l'intention de le seconder. C'est lui qui a voulu que je continue mes études, je ne suis pas brillant, monsieur...

Theleoni Carpenter acquiesce avec un sourire. Un autre se présente sans détail, il a l'air renfrogné, et se rassoit sèchement. Le troisième, un petit gros aux joues roses, timide, bafouille son nom, et croit malin d'ajouter qu'il a une passion pour les mathématiques. Le quatrième, mince, visage large au nez épaté, cheveux lisses et noirs, œil sombre et peau sombre, s'adresse courtoisement au maître :

— Je viens d'une école de la côte, le nom de mon père est Kapusi, de la tribu des Wapisianas, je me nomme aussi Turuma.

Le maître jette un œil intéressé sur ce grand adolescent musculeux au visage d'Indien, qui parle un anglais presque impeccable.

— Vous étudiez depuis quand, mon garçon ?

— Depuis l'âge de six ans, monsieur.

— Où est votre famille ?

— Mon père, Kapusi a été tué à la chasse. J'ai été recueilli par un missionnaire du nom de Josué, et confié à la mission protestante du district de Rupumi alors que j'étais un bébé.

— Et votre mère ?

— Je ne sais pas ce qu'elle est devenue, monsieur. À la mission, on

m'a dit qu'elle était probablement morte en couches.

— Merci, Turuma... Vous êtes donc Indien de la tribu des Wapisianas ?

— Oui monsieur.

— Savez-vous ce qui se passe en ville ces jours-ci ?

— Non monsieur, je suis arrivé hier de Rupumi...

— Il se passe à Georgetown, quelque chose qui vous concerne, mon garçon. Du moins qui concerne votre tribu, peut-être votre famille, vos cousins, en tout cas et surtout, votre culture. J'ignorais que ma classe compterait cette année parmi ses brillants cancre et ses brillants élèves, un membre des Wapisianas, mais je vais profiter de l'occasion pour agrandir votre culture. Dans trois jours, se déroulera à Georgetown, le procès d'un sorcier de cette tribu, accusé de meurtre par la justice anglaise, et que sa tribu réclame. Je vous propose d'y assister, ce sera notre premier thème de réflexion philosophique. Nous pourrons en discuter ensuite avec Turuma, s'il le veut bien.

Turuma se sent examiné, détaillé, comme une bête curieuse. Il en a certainement l'habitude, car les Indiens sont rares dans les écoles anglaises de Guyane en mil neuf cent six. Si rares que leur nombre ne dépasse pas la douzaine sur tout le territoire, encore ne vont-ils pas au-delà des écoles missionnaires. Ce sont pour la plupart des orphelins. Les filles, s'il y en a, sont régulièrement employées aux travaux ménagers, et destinées à devenir de parfaites domestiques.

Turuma a donc eu de la chance, mais outre cette chance, son carnet scolaire est excellent. A-t-il souffert du racisme ? Il n'en donne pas l'impression, mais sa voix n'est pas très ferme lorsqu'il répond :

— Je connais mal les coutumes de ma tribu, je pourrai difficilement en parler.

— Eh bien, justement, ce sera pour toi la découverte de tes origines, et pour tes camarades un aperçu de la société indienne. Mais je vous avertis, ce procès est délicat, il s'agit à la fois de sorcellerie et de mort. La justice anglaise dira s'il y a eu crime. Nous, nous nous contenterons d'essayer de comprendre.

Trois jours plus tard, c'est l'ouverture du fameux procès. Disparaissant sous sa perruque blanche, le nez pointu et le menton accusateur, le magistrat accuse ; mais qui accuse-t-il ?

Dans le box, deux hommes, un vieux et un jeune ; mêmes visages bruns presque cuivrés, cheveux lisses, embarrassés dans des vêtements européens qu'ils n'ont manifestement pas l'habitude de porter. Le vieillard est impassible, l'œil arrogant. Le plus jeune paraît effrayé, et cache son visage dans ses mains. Près d'eux, un interprète qui leur transmet les paroles des juges, dans un jargon curieux, presque roucoulant parfois, et à d'autres moments guttural. L'assistance est composée de curieux, de femmes surtout, désœuvrées, et que le

retentissement « exotique » de ce procès d'Indiens a attirées ici.

Le magistrat accusateur en est encore aux généralités lorsque Theleonus Carpenter se glisse sur un banc de bois, avec quelques-uns de ses élèves, dont Turuma. L'homme de loi pèse ses mots et les prononce avec importance :

— Il faut savoir que dans ce district de Rupumi, quelques tribus de chasseurs errent encore à travers la forêt, échappant totalement au contrôle de nos agents. Tels sont les Wapisianas qui montrent par leurs coutumes et leur genre de vie, qu'ils n'ont cure de notre civilisation ! Ces gens marchent nus dans leurs forêts impénétrables et la plupart ignorent encore l'usage du fusil ! Certes, nous avons tenté de leur inculquer des rudiments de civilisation, par exemple, certains enfants, amenés dès leur jeune âge dans les villes de la côte, prouvent par leur adaptation et leurs études, que la race après tout, n'est pas intellectuellement inférieure à nos races européennes. Mais ce sont là des exceptions qui confirment une règle de sauvagerie insupportable, et qu'il vous faut juger ici, et condamner sévèrement ! Cet homme, ce sorcier !... a tué un enfant, et a incité son jeune adepte à se rendre lui aussi coupable de crime. Voici les faits !

Débarrassés des termes ampoulés et du ton prétentieux du magistrat, voici effectivement les faits, dans leur horrible simplicité.

Dans un village de la forêt guyanaise, en Amérique du Sud, vivent une cinquantaine d'individus, hommes, femmes et enfants, de la pêche et de la chasse. Cette région est de tout l'Empire colonial britannique, la plus arriérée et la plus sauvage, celle qui résiste le plus aux efforts des missionnaires anglais, et dont les habitants reculent peu à peu vers les montagnes, devant le défrichement intensif des colons.

L'année précédente, donc en mil neuf cent cinq, dans ce village, la femme d'un homme de la tribu, nommée Kaliwa, met au monde des jumeaux. Pour le sorcier, c'est un mauvais présage, et les femmes de la tribu disent que Kaliwa est en relation avec le diable. Le diable des Wapisianas est un génie malfaisant et mal défini, au nom imprononçable. C'est alors que l'un des enfants meurt subitement, quelques semaines après sa naissance, et la tribu parle de plus en plus de diable lorsque le deuxième enfant tombe malade. Le père fait alors appel au Païman, le sorcier.

Ce dernier se livre aux incantations destinées à invoquer les esprits du diable, et le père doit le payer largement. Il doit ensuite répandre le sang de plusieurs poules, pour que le sorcier dessine sur le sol de la case les signes magiques, puis arrose le tout d'huile de palmier et de bière de maïs.

Ayant accompli ces rites, le sorcier s'abîme dans une profonde méditation, dont il sort en tremblant, et en criant que le père des enfants n'est pas un homme, mais le démon, et que par conséquent, la

mère et le bébé survivant doivent mourir.

Le père s'élève contre le sorcier, affirmant qu'il a fécondé son épouse, et que le démon n'était pas entre eux ! Mais le sorcier insiste et, devant les anciens de la tribu, affirme que le bébé n'est pas un être naturel, donc qu'il ne doit pas mourir d'une mort naturelle car ce serait offenser les esprits protecteurs de la tribu. Quant à la mère, coupable d'avoir mis au monde un pareil monstre, elle ne peut plus être l'épouse d'un humain, et il faut la sacrifier. Les anciens opinent de la barbe, et demandent au sorcier quel genre de sacrifice plairait aux esprits protecteurs.

« Il faut, dit-il, les emmener au-delà de la montagne et les brûler vifs ! »

Le père s'y oppose. Il aime sa femme et son fils malade, il entre en lutte avec le sorcier, et l'affaire dure plusieurs mois. Trois lunes, dit l'interprète, et au cours de ces trois lunes, chaque fois qu'un membre de la tribu tombait malade, ou mourait, le père était accusé d'exciter la vengeance des esprits, en refusant le sacrifice. On le relégua hors du village, sans nourriture et sans eau, plus personne ne devait l'approcher, on lui crachait de loin des injures, il était responsable de toutes les misères de la tribu. Le sorcier lui-même brûla sa hutte en signe de mécontentement et abandonna ses ouailles, pour se réfugier dans la montagne. Chantage suprême, car les Wapisianas sont désormais sans protection religieuse et médicale, le vieux bonhomme assumant les prières et les incantations, aussi bien que les soins urgents. Va-t-on mourir des morsures de serpents ? Des fièvres du marais ? La tribu tout entière se rue à l'assaut du responsable, et pour plus de preuve, découvre que Kaliwa, la mère, est malade à son tour (de privations sans doute), que le père est affaibli par les soins nécessaires à la mère et l'enfant, par la chasse et par les brimades.

Les femmes de la tribu le harcèlent alors, lui prouvent que le démon s'est emparé de sa femme et qu'il doit la sacrifier. À bout de résistance, l'homme cède. Il emporte la femme du démon, celle qu'il aimait, dans un vaste panier tressé et s'en va dans la montagne. Là, il tresse un hamac en fibre d'aloès et le suspend entre deux arbres. Kaliwa est effrayée, mais la fièvre l'immobilise. Elle verra donc son époux entasser sous le hamac des brindilles et des feuilles, et y mettre le feu, elle se débat mais son mari l'a ligotée au hamac.

Le lendemain, il rapporte au village les os calcinés de son épouse Kaliwa, et va les déposer devant le conseil des anciens. Il croit avoir sauvé le village par cet effroyable sacrifice. Mais les anciens lui apprennent que, pour plus de sûreté, les femmes ont emporté le bébé malade dans la forêt et l'ont brûlé vif. Les cendres de l'enfant sont là, dans un panier tressé.

Fou de douleur, le père qui croyait sauver l'enfant en sacrifiant la

mère, se réfugie dans la forêt, marche au hasard, est découvert par les membres d'une expédition, raconte son histoire et le sorcier est arrêté. C'est pourquoi ils sont tous les deux dans un box anglais de la justice anglaise, devant un tribunal anglais, des jurés anglais, et que dans la salle, un jeune Indien, nommé Turuma, reste figé, les yeux rivés sur les visages de ses compatriotes, de ses frères. Il écoute à présent le traducteur présenter la défense du sorcier :

— Cet homme, dit-il, a accompli le rite nécessaire à la survivance des membres de sa tribu. Les jumeaux sont un mauvais présage, car une femme qui met au monde des jumeaux a été fécondée par le diable. De même, une femme qui met au monde un enfant sans père. La coutume est de brûler vifs mère et enfant, dans les deux cas. Le sorcier dit aussi qu'il a accompli ce rite plus de cinq fois au cours de sa longue vie, et à chaque fois, les familles lui ont été reconnaissantes.

Et l'interprète continue en citant des noms que le sorcier marmonne en faisant de petits gestes curieux de ses mains décharnées...

— Surina, femme de Kapusi, a mis au monde un enfant du diable après la mort de son époux à la chasse...

Loin, là-bas dans l'assistance, un adolescent pâlit et se met à trembler. Ses camarades, eux aussi, ont sursauté. Surina, femme de Kapusi ! Kapusi est le nom du père de Turuma. Et Turuma est un Indien de la même tribu que celle du sorcier. Un Indien habillé à l'anglaise, avec des manières anglaises et qui ne parle que l'anglais, mais à qui un missionnaire a dit un jour : « Je t'ai trouvé dans la forêt, on m'a dit au village que ta mère était morte en te mettant au monde, et ton père mort à la chasse... »

— Monsieur !

Turuma s'est dressé, et l'assistance observe avec attention ce garçon en uniforme du collège de Georgetown, au teint basané, qui tranche au milieu de ses camarades...

— Monsieur ! Monsieur !

Le président lève un sourcil fâché devant cette interruption :

— Silence ! Vous n'êtes pas témoin !

— Si monsieur ! Je m'appelle Turuma, fils de Kapusi, cet homme vient de dire qu'il a brûlé ma mère !

Le remue-ménage est tel dans la salle, que le président doit se fâcher et interrompre la séance. Une heure plus tard, il accepte d'entendre le jeune garçon à la barre.

Turuma parle, parle vite, il vient d'en apprendre tellement en quelques minutes ! Recueilli dans la forêt... le missionnaire a appris son nom au village, c'est tout ce qu'il sait.

Turuma s'agite sur le fauteuil des témoins, mâchoire crispée, il fixe le vieil homme criminel :

— Que le sorcier parle, je veux entendre de sa bouche ce qu'il a fait

de ma mère. Je veux l'entendre dire que je suis un enfant du démon !

Le sorcier voudrait bien nier, mais comment faire ? Il a dit les noms de ceux de sa tribu, qu'il a lui-même sacrifiés. Alors il est bien obligé, après une âpre discussion entre le président, l'interprète et lui-même, d'avouer que s'il a brûlé vive la mère de Turuma, il n'a pu retrouver l'enfant qu'elle avait dû cacher elle-même dans la forêt. Oui, un missionnaire est venu avec le bébé, presque mort de soif ; oui, il a menti devant le sorcier blanc qui ne pouvait pas comprendre leurs coutumes, et il l'a laissé emmener le bébé, l'enfant du démon, pour qu'il disparaisse de la tribu, et aussi parce que le sorcier blanc posait trop de questions, et qu'il se doutait de quelque chose.

Turuma regagne sa place dans le public, glacé sous le regard des autres. Il n'a que dix-sept ans, et en face de lui, à quelques mètres seulement, l'assassin de sa mère, cette mère dont il a souvent rêvé, dont il se demandait quel visage elle avait. Brusquement il l'a vue vivre, enceinte de lui, il a vu son père mourir à la chasse, il a vu le sorcier et les autres chuchoter à sa naissance : « Cette femme n'a pas d'époux, le diable est entré dans son ventre pour lui faire mettre au monde un démon... » Alors il crie :

— Je veux qu'il meure ! Je le tuerai si vous ne le faites pas ! Mais les jurés condamnent le sorcier au bagne. Et le président dira :

— Afin d'inculquer des rudiments de civilisation à ces gens, nous ne répondrons pas à la mort par la mort.

« Je me souviens », a déclaré Turuma bien des années plus tard, alors qu'il était lui-même devenu avocat, après des études à Londres, je me souviens que ce jour-là, le vieux professeur Theleonus Carpenter, m'a pris par le bras, m'a secoué d'importance et en me regardant dans les yeux, m'a dit :

— Mon garçon, vous criez à la mort comme un sorcier wapisiana, auriez-vous oublié que vous êtes aussi anglais et respectueux de la justice ?

« Et je ne pouvais détacher mes yeux de ce vieillard qui croyait au démon, tant j'avais peur d'être démon moi-même. »

CHOC EN RETOUR

Arthur Miles, attaché d'ambassade, trente-sept ans, sourit au photographe sur les marches de sa résidence à Bombay, Autour de lui, la fine fleur du corps diplomatique, venue assister à son mariage. La réception était somptueuse, et chacun voulait examiner la mariée de près, cette perle rare, ramenée de Londres sur un coup de foudre ! Qui aurait dit qu'Arthur Miles, le don Juan des ambassades, se marierait si vite ?

Un collègue italien suggère entre deux petits fours :

— Il est criblé de dettes, la demoiselle a sûrement de la fortune...

Un collègue français assure :

— On peut tomber amoureux sans qu'il soit forcément question d'argent !

Un collègue américain affirme :

— C'est la plus jolie fille que j'aie jamais rencontrée, il aura du mal à la garder.

Et une jeune femme dépitée, conclut :

— Je ne comprends pas ce qu'il lui trouve, elle n'est même pas riche, et son teint est si pâle qu'elle va se faner au premier soleil, la pauvre...

La jeune Pamela Miles, vingt-cinq ans, vient de changer totalement de vie en quelques semaines. Une rencontre, des rendez-vous à Londres, un tourbillon, la folie, les fiançailles en un mois et le mariage à Bombay, à l'autre bout du monde, dans ce vaste pays inconnu, grouillant, humide, terrifiant de pauvreté et de crasse, éblouissant de luxe et de splendeur.

Elle est effectivement pâle devant le photographe, un peu fatiguée par la cérémonie et tous ces changements. Pâle, mais resplendissante. Toute cette blondeur, tout ce blanc, le bleu des yeux, Pamela est une anglaise ravissante, pas vraiment riche, mais amoureuse c'est visible, et la chose est réciproque.

Le photographe vient de fixer pour l'éternité le sourire d'Arthur et Pamela Miles, le jour de leur mariage à Bombay, le vingt-cinq janvier mil neuf cent trente-quatre et c'est un document unique. Demain, il n'y aura plus de Pamela Miles, plus de sourire, plus de mariage, plus rien.

La résidence de l'attaché d'ambassade britannique à Bombay, est une sorte de petit palais entouré d'un jardin rafraîchissant. L'appartement des jeunes mariés donne sur une terrasse ombragée, à piliers de bois et tuiles vertes. À l'intérieur, planches de teck ou mosaïques. Les meubles anglais détonnent dans cet intérieur, ainsi que la salle de bains moderne, dont les éléments sont arrivés d'Europe par le bateau, tout au long du canal de Suez jusqu'à Bombay.

La salle de bains est un luxe particulièrement agréable dans cette région au climat le plus malsain de l'Inde. Le thermomètre ne descend

jamais plus bas que vingt-cinq degrés et peut grimper à plus de cinquante en saison chaude.

L'île de Bombay, basse et marécageuse, baignée par la mer d'Oman, n'est pas un paradis terrestre.

Pamela Miles n'imaginait pas que l'on pouvait y étouffer jusqu'au malaise. Elle est debout devant le lavabo, les yeux fixes, elle regarde couler l'eau du robinet sur ses poignets, et soudain pousse un cri effrayant.

Arthur, son époux depuis la veille, se précipite, ainsi qu'un domestique, qui débarrassait la table du petit déjeuner.

— Qu'est-ce qu'il y a, Pamela ?

Apparemment rien. Elle est seule, les mains dans l'eau, mais le regard si effrayé...

— Pamela ? Qu'est-ce qu'il y a, qu'est-ce qui s'est passé ?

— Je saigne... regardez... regardez l'eau... elle est rouge...

Arthur Miles a un sursaut. L'eau n'est pas rouge. Elle est aussi claire que peut l'être l'eau de Bombay, c'est-à-dire vaguement trouble... mais en tout cas, elle n'est pas rouge...

Pamela aurait-elle un malaise ?

C'est pire. Une véritable crise d'hystérie. Elle montre ses poignets, en hurlant que le sang s'en échappe goutte à goutte... On veut la faire boire, elle hurle que le verre d'eau est rempli de sang... Elle sanglote, elle se jette dans les bras de son mari, en tremblant de tous ses membres, elle ne veut plus voir... elle a peur, si peur de tout ce sang...

Appelé en hâte, le médecin de l'ambassade, un vieux monsieur qui a vu défiler toutes les fièvres possibles et imaginables dans ce pays, ne peut que lui donner un calmant, s'asseoir et réfléchir.

Arthur est angoissé.

— Qu'est-ce qu'elle a, docteur ?

— Sais pas. Apparemment rien.

Le vieux bonhomme a l'habitude de parler en style télégraphique ce qui lui permet peut-être de ne pas desserrer les dents de sa pipe. Il est le meilleur à des milliers de kilomètres à la ronde. Trente ans de colonie, au service de Sa Majesté.

— Elle est folle docteur ?

— Non.

— Mais ce sang... ce sang qu'elle voit partout ?

— Elle le voit.

— Mais il n'existe pas !

— Pour nous non. Pour elle si.

— Alors elle est folle ! Mon Dieu... nous nous sommes mariés si vite... je ne savais pas.

— Pas folle, Arthur. Envoûtée.

— Qu'est-ce que vous dites ? Vous plaisantez !

— Plaisante pas. Envoûtement certain. Déjà vu ça, il me semble. Ou approchant...

— C'est une fièvre ? Une maladie ? Hein ? Elle a la fièvre ?

— Du tout. Envoûtement, je vous dis.

— Mais enfin expliquez-vous ! Qu'est-ce que ça veut dire envoûtement ?

— Quelqu'un lui en veut. On lui a fait un grigri quelconque.

— C'est ridicule voyons ! Ce genre de chose n'existe pas !

— Ça existe ! Cherchez qui lui veut du mal.

— Mais personne ! Voyons... pourquoi lui voudrait-on du mal ? C'est idiot. Nous étions si heureux.

— Justement. Cherchez... en attendant, des calmants. C'est tout ce que je peux faire. Si pas de résultat, il faudra la ramener en Europe. Attention, tant que vous n'aurez pas trouvé, les crises se multiplieront.

— Mais trouver quoi ? Qui ? C'est vous le médecin, non ?

— Peut rien contre ça, Arthur. Interrogez tout le monde, les femmes surtout. Si vous voulez mon diagnostic, je dis : femme jalouse, de race hindoue ou parsis, obligatoirement. Femme que vous avez connue, ou connaissez encore. Femme qui veut détruire le mariage, femme qui vous aime. C'est tout ce que je sais. Si vous la trouvez, amenez-la-moi, j'aimerais connaître sa méthode. Jamais pu coincer un envoûteur, ça m'intéresse. Voilà des calmants pour une semaine. Bon courage Arthur ! Nourrissez-la de force, elle refusera de manger. Sûr. Elle refusera tout ! Misère... quel pays !

Au lendemain de ses noces, Pamela Miles a donc été envoûtée mystérieusement. Victime d'hallucinations, elle ne peut voir couler de l'eau, sans hurler. Elle transpire des gouttes de sang, refuse de boire tout liquide, et après quelques semaines démentes Arthur Miles est contraint de demander un congé exceptionnel afin de ramener sa femme en Angleterre, pour la confier aux meilleurs psychiatres. Il ne croit pas vraiment au diagnostic du vieux médecin colonial.

En Angleterre, les psychiatres font une drôle de tête. Le médecin de famille de Pamela également. Jamais la jeune fille n'a montré de déficience mentale. Une santé sans reproche, une gaieté, un entrain, une joie de vivre naturelle à son âge et compte tenu de son caractère positif et gai.

Il est clair que les hallucinations dont elle souffre, ont été provoquées par un choc brutal ou alors, l'absorption d'une drogue inconnue. Au bout d'un mois de séjour à l'hôpital, la jeune femme semble peu à peu retrouver son état normal, comme si le mal s'en allait à regret. Mais quels dégâts ! Que reste-t-il de la ravissante Pamela ? Un corps amaigri, décharné, un regard éteint, des cheveux ternes, et une grande nervosité. Avec toujours la phobie des liquides. Elle n'y voit plus de sang, mais il lui reste la peur d'en voir.

Arthur Miles est obligé de retourner à Bombay, il laisse sa femme en convalescence dans sa famille et la séparation est difficile. Ces deux-là, victimes d'un rare coup de foudre, étaient prêts à vivre ce qu'il est convenu d'appeler un bonheur sans nuages. Courageusement, Pamela a voulu entendre toutes les explications que les médecins donnaient de son mal. Et seule, la version du vieux médecin colonial a retenu son attention.

— Arthur, il doit avoir raison. Je n'ai jamais été malade, quelqu'un m'a fait quelque chose à Bombay. Si vous ne croyez pas à l'envoûtement, moi, j'y crois. Déjà le jour de notre mariage, j'ai ressenti un malaise curieux, j'ai mis cela au compte de la chaleur, de l'événement, du changement de climat. Mais le matin, je me suis sentie comme vidée de mon sang, comme un arbre desséché. J'avais soif, je rêvais de plonger dans la mer, j'étais mal, si mal. C'était inexplicable et lorsque j'ai voulu me rafraîchir, cette eau... ce sang qui coulait de mes poignets comme une fontaine, c'était horrible ! J'ai du mal à rassembler mes souvenirs, car j'essaie d'oublier comme on m'a dit de le faire, mais je suis certaine que quelqu'un m'a jeté un sort.

— Voyons Pamela, c'est ridicule. Ça n'existe pas, vous le savez.

— Maintenant je sais que ça existe...

— Un psychiatre a dit qu'il pouvait s'agir d'un choc, dû à... enfin, à notre première nuit ensemble, vous comprenez ?

— Pour qu'il ait raison Arthur, il faudrait que j'aie eu peur de vous, peur de cette première nuit, et vous savez que c'est faux. On a voulu me détruire, et on a presque réussi, regardez-moi...

— Vous vous remettez...

— Je voudrais vous poser une question Arthur, et que vous y répondiez franchement. Je n'en serai pas choquée et vous ne devez pas l'être non plus. Ce qui nous arrive est trop grave, toute notre vie peut être gâchée.

— Je vous écoute...

— Avant notre mariage, aviez-vous une liaison ?

— Eh bien...

— Répondez franchement Arthur. C'était votre droit, nous ne nous connaissions pas, je ne suis jalouse de rien, je cherche.

— Il y avait une femme, en effet.

— Qui ?

— Une métisse, de père anglais et de mère hindoue...

— Elle est à Bombay ?

— Oui.

— Elle était à notre mariage ?

— Sûrement pas. Je n'aurai pas commis cette indécatesse...

— Elle vous aimait ?

— Je l'ignore. Elle espérait sûrement m'épouser. Mais il n'en était

pas question. C'est une femme qui, enfin elle a plutôt l'habitude de monnayer ses charmes. Sa situation est délicate, la colonie anglaise ne la reçoit pas, sa propre famille l'a rejetée, et comme elle est très belle, elle a choisi de vivre ainsi...

— Arthur, c'est elle. C'est une femme qui a voulu me détruire, faites-la surveiller.

— Entendu, mais je trouve cette idée complètement stupide. Vous savez, elle est plus anglaise qu'hindoue, elle a reçu une éducation, elle a même été mariée à un commerçant qui est mort en lui laissant largement de quoi vivre. Elle a un enfant. Je la vois mal pratiquant l'envoûtement, ou versant dans votre verre une poudre de perlimpinpin...

— Faites-la surveiller Arthur. Je veux vous rejoindre le plus vite possible, je veux vivre avec vous, je veux que nous ayons des enfants, je veux être heureuse, je ne veux pas que cette femme empoisonne ma vie...

— Comme vous voudrez...

De retour à Bombay, Arthur Miles tient sa promesse. Par domestique interposé, et moyennant finance, il a bientôt un compte-rendu des activités de son ancienne maîtresse. Il apprend qu'elle rend visite régulièrement à un « sahdou », une sorte de prophète mendiant et ascète, lequel a l'habitude de venir demander l'aumône dans le quartier riche de Bombay. Et l'un de ses serviteurs dit à Arthur Miles :

— Il était là le jour du mariage. Je l'ai vu à la grille, il a tendu la main à la jeune dame et il est revenu tous les jours tant qu'elle était dans la maison.

— Admettons, mais il n'a rien pu lui faire de mal.

— Un Sahdou peut faire du mal de loin, monsieur, il suffit qu'il ait un objet donné par la jeune dame, quelque chose qu'elle a tenu en main, ou porté sur elle, une mèche de cheveux, un morceau de robe, un bijou, un mouchoir, n'importe quoi !

— Et tu prétends qu'avec n'importe quoi il a pu rendre ma femme malade ?

— Il y a des Sahdou qui sont très forts et très puissants, surtout si on les paye bien.

— Alors nous allons prévenir la police...

— La police ne le chassera pas monsieur, il n'y a aucune loi qui le permette. Un mendiant prophète est intouchable. Jamais personne ne les a accusés d'un crime. C'est comme ça...

— Eh bien si c'est comme ça, chassez-le ! Et je le chasserai moi-même.

— Il reviendra monsieur, la nuit, il se rendra invisible, comme un chat, il vaudrait mieux le payer et lui demander de retourner l'envoûtement.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? Retourner l'envoûtement ?
— Qu'il reporte sa magie sur celui qui l'a demandé...
— C'est ridicule ! Nous nageons en pleine folie !
— Ça ne coûte rien, monsieur, quelques pièces d'argent...
— Et comment saura-t-on que l'envoûtement s'est retourné ?
— Il se passera quelque chose, la femme aura du malheur.
— Je n'aime pas ça. Nous attendrons le retour de ma femme et nous verrons bien.

Arthur Miles a bien du mal à croire à ces histoires d'envoûtement. Il se contente de chasser le mendiant avec fureur, chaque fois qu'il le trouve sur son chemin. Il fait même l'effort d'aller rendre visite à son ancienne maîtresse, histoire de se prouver à lui même la stupidité de tout cela.

Shirina, la veuve courtisane aux yeux noirs, visage triangulaire, teint biscuit, chevelure de légende aux reflets bleus, le reçoit avec courtoisie. Ce mélange d'anglais et d'hindoue a donné un résultat étrange. Arthur Miles qui ne s'était jamais posé de questions lorsqu'il fréquentait la dame, se sent un peu mal à l'aise.

Elle s'étonne de sa visite, lui demande des nouvelles de son épouse, comme si elle ignorait sa maladie, apprend avec un faux étonnement que Pamela se trouve en Angleterre, et ne perd pas de temps pour proposer une sorte d'intérim...

Lorsque Arthur Miles décline sa proposition avec agacement, les yeux noirs de Shirina brillent d'un éclat dangereux et Arthur Miles préfère s'en aller. Il ne peut rien faire d'autre, mais il a tort.

Six mois plus tard, alors qu'il accueille sa femme, de retour d'Angleterre, le mendiant est à la grille de sa résidence. Il le chasse à coups de pied, fait garder la maison jour et nuit et lâche une meute de chiens féroces dans les jardins.

Mais rien n'y fait. Deux jours plus tard, Pamela hurle à nouveau. Le médecin est de retour et l'enfer recommence. Et cette fois, la jeune femme, déjà fragilisée, paraît plus atteinte. Il faut l'enfermer, l'attacher sur son lit, la droguer pour l'empêcher de se jeter par les fenêtres. Ses jours et ses nuits ne sont plus que cauchemars terrifiants, aucun dialogue n'est possible. Elle est folle.

Arthur Miles décide alors d'employer les grands moyens et prévient la police hindoue. Et la police lui répond :

— Que voulez-vous que nous fassions ? Enfermer ce mendiant ? Nous pouvons le faire quelque temps, mais le mal est fait... lui seul peut-être, peut le défaire.

Insensé ! Alors sur les conseils de son domestique et avec même l'approbation du vieux médecin, Arthur Miles accepte de payer pour que l'envoûtement se retourne contre celui qui l'a demandé.

Vivre une situation de fou, vous contraint à accepter des choses

folles, même lorsqu'on se veut raisonnable et sceptique, logique et rationnel.

Nanti d'une somme rondelette, un domestique se charge de la transaction. Les jours passent, sans amener d'amélioration, le mendiant a disparu, Pamela Miles est toujours droguée, son mari prépare à nouveau son retour en Angleterre. Il y a un an qu'ils sont mariés à présent, et en un an, ils n'ont connu qu'une nuit de tranquillité et de bonheur normal.

C'est le treize avril mil neuf cent trente-cinq que l'accident est arrivé. Shirina, la belle métisse, traversait une rue de la ville nouvelle, au-delà des remparts, lorsque une voiture roulant trop vite, s'est jetée sur elle dans un tourbillon de poussière. Le conducteur n'avait rien pu faire, ses freins avaient lâché une seconde avant. Un banal accident de la circulation. Sans plus. Mais...

Pamela Miles a réclamé à boire et à manger au cours de la même semaine. Sa convalescence a été longue, elle est restée fragile quelque temps, mais sa phobie avait disparu. En mil neuf cent trente-six, elle mit au monde son premier enfant, se remit au tennis et donna des réceptions. Seule et unique séquelle de son étrange maladie : une sorte d'amnésie. Elle savait qu'elle avait été malade, mais ne savait plus de quoi. Une vilaine fièvre, disait-elle. Et personne ne la détrompa, ce n'était pas utile. D'autant plus que c'était peut-être vrai.

Une vilaine fièvre... Un accident banal de la circulation... C'est ainsi, raisonnablement, qu'il fallait voir les choses. Quand tout va bien, pourquoi se poser des questions sans réponse ?

LA MAISON SOUS LA LUNE

C'est le gros plan le plus classique du cinéma d'angoisse : une poignée de porte qui tourne dans la faible lueur d'un rayon de lumière. Qui est derrière la porte ?

Autre plan classique, les yeux d'une femme agrandis par la peur, fixant cette poignée de porte.

Si nous étions au cinéma, plusieurs choses pourraient se passer ensuite. La porte fermée résisterait à la main invisible, par exemple, ou bien, elle s'ouvrirait sur un assassin redoutable, ou bien on verrait surgir Dracula, ou encore une bête immonde venue d'une autre planète, bref, ce serait du cinéma.

Mais nous sommes dans la réalité, un soir de janvier mil neuf cent cinquante-deux. Alentour, c'est la campagne du Midi de la France, aux environs de Béziers. La lune est bien ronde, bien blanche, la nuit étoilée, il fait un froid relatif, et on distingue les ombres décharnées des pieds de vigne, qui attendent patiemment le retour de l'été. La maison est isolée, à cinq cents mètres d'un village de trois cents habitants, au milieu de ces vignes.

Les yeux de la femme qui fixent toujours la poignée de porte, comme hallucinés, sont ceux d'Anne-Marie V. Elle est en chemise de nuit, un verre d'eau à la main. La porte est celle de la cuisine.

À l'étage, elle sait que son mari dort profondément, puisqu'elle vient de le quitter pour aller boire. Et il n'y a personne d'autre. Personne. Sauf un chien, incapable de faire tourner une poignée de porte.

Ils sont arrivés le matin, pour prendre possession de cette maison héritée d'une cousine qu'ils connaissaient très peu, une vieille fille sans enfant, morte sans testament il y a quelques mois, et dont les biens reviennent donc aux parents les moins éloignés, c'est-à-dire Guy et Anne-Marie, quarante et vingt-huit ans, mariés depuis dix ans, commerçants dans la banlieue parisienne, sans enfant et plutôt ravis d'hériter de cette grande baraque au soleil.

Seulement, il est minuit passé, un rayon de lune éclaire la cuisine, Anne-Marie ne trouve pas l'interrupteur, elle a oublié où il se trouve dans cette maison inconnue, et la porte s'ouvre lentement, tout doucement, comme avec précaution.

Alors elle lâche son verre qui éclate sur le sol carrelé de rouge, et elle hurle avec une force incroyable. Elle n'appelle pas son mari, elle ne crie pas « au secours », elle hurle un son bizarre, strident, modulé à l'infini, c'est la voix de la peur la plus animale.

Le hurlement d'Anne-Marie a réveillé en sursaut Guy son époux et Caramel le cocker. L'un dégringole précipitamment l'escalier, pieds nus, le cheveu et l'esprit en bataille, tandis que l'autre aboie consciencieusement sur le palier, avec la prudence d'un chien qui ne connaît pas la situation et hésite à s'en mêler.

Dans le couloir sombre, Guy trébuche sur des valises, se prend les pieds dans un porte-parapluie, et guidé par le hurlement continu de sa femme, ouvre brutalement la porte de la cuisine, trouve l'interrupteur et hurle lui aussi :

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Rien. De toute évidence il n'y a rien qu'un verre d'eau répandu sur le carrelage en petits morceaux brillants. Anne-Marie est restée la bouche ouverte, cri arrêté. Elle arrive à faire une phrase :

— C'est... c'est toi qui...

— Moi qui quoi ?

— C'est toi qui a ouvert cette porte ?

— Évidemment c'est moi ! Tu hurlais ! Qu'est-ce qui se passe ?

— Non mais tout à l'heure, il y a une minute, c'est toi ?

— Mais qui moi ? Qu'est-ce qui te prend à la fin ? Tu deviens folle ? Qu'est-ce que tu as vu ? Une araignée ? Une souris ? Un serpent ? Un fantôme ?

— Écoute Guy... Je ne plaisante pas je t'assure, j'étais là, dans le noir, je me servais à boire au robinet, et j'ai vu la poignée de la porte tourner, et puis, la porte a bougé, elle a commencé à s'ouvrir... alors...

— Alors tu as hurlé comme si tu avais le diable à tes trousses ! Ce que tu peux être impressionnable...

— Mais je te jure que j'ai vu la poignée tourner, et la porte s'ouvrir comme s'il y avait quelqu'un derrière !

— Quelqu'un ? Qui ?

— Mais je ne sais pas ! Tu es arrivé, et, Guy ! Il est peut-être encore dans la maison ! Il s'est sauvé quand j'ai crié !

— Je n'ai rien vu dans le couloir.

— Il s'est caché ailleurs !

— Où ? Il n'y a qu'un passage !

— Je ne sais pas. Il a dû avoir le temps de monter à l'étage avant que tu arrives, ou de se cacher dans la salle à manger, au salon, dans la cave, au grenier ! Je ne sais pas moi... Il y a sûrement quelqu'un ici ! J'ai peur Guy ! Il a peut-être filé par la fenêtre ?

Au fond, Guy ne connaît pas très bien la maison lui non plus et le doute l'envahit :

— Ne bouge pas de là je vais voir.

— Ah non j'ai trop peur ! Je viens avec toi.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Je prends un couteau, on ne sait jamais.

Guy hausse les épaules, mais pas très fier au fond, il attrape lui aussi au passage dans le couloir, ce qui lui tombe sous la main ; un vieux parapluie de campagne, énorme et poussiéreux.

Inutile de raconter leur exploration. Il n'y a rien nulle part, et de la cave au grenier toutes les portes et les fenêtres sont closes, Guy en

conclut qu'il s'agit d'un courant d'air. Mais Anne-Marie insiste :

— Y'a pas de courant d'air. Et les courants d'air ne font pas tourner les poignées de porte !

— Alors tu l'avais mal fermée, et la clenche s'est dégagée toute seule.

— En tournant ? Sans bruit ? Sans un claquement ou un grincement ?

— Alors tu as cru la voir tourner. Un jeu d'ombre et de lumière. La fenêtre de la cuisine n'a pas de volets, et la lune éclaire tout, regarde.

— Tu crois ?

— Évidemment que je crois. Qu'est-ce que tu veux que ce soit d'autre ? Un fantôme ? Celui de la cousine ?

— T'es bête !

— Alors tu vois bien. Allez, allons nous coucher. Tu sais, quand on ne connaît pas une maison, on entend des bruits bizarres, on voit des trucs bizarres, c'est tout simplement parce qu'on n'a pas l'habitude d'y vivre, c'est tout.

— Mouais, sûrement, n'empêche que je l'ai bien vue tourner... On aurait vraiment dit...

— N'y pense plus.

Guy et Anne-Marie remontent l'escalier, et sur le palier le chien les regarde, l'œil interrogateur, le poil hérissé, la queue basse, il gronde.

— Eh bien, Caramel, eh bien, le chien... C'est rien !

— Tu vois ! Il gronde. C'est pas normal Guy.

— Oh écoute, arrête ! Le chien a eu peur c'est tout, ne sois pas stupide. Allez tout le monde au lit !

Tout le monde se recouche. Anne-Marie les yeux ouverts, un peu pâle. C'est une jeune femme fragile, mince, d'une grande nervosité. Cette nervosité n'a fait que s'accroître au fur et à mesure des années, car elle désire un enfant de toutes ses forces, et n'arrive pas à en avoir. Pourtant rien ne s'y oppose d'après les médecins, elle et son mari sont parfaitement capables de procréer. Mystère de la conception, chaque mois qui passe ne leur a apporté que déception. Et si Guy s'est résigné, aidé en cela par son caractère de bon vivant, équilibré et insouciant, qui ne demande pas l'impossible, Anne-Marie elle, se sent coupable, malheureuse. Elle dort mal, fait des cauchemars...

La grande main solide de son époux caresse légèrement son visage immobile...

— Allez dors... Je suis là...

Mais il a beau être là, ce qui va se passer maintenant sera plus difficile à expliquer.

Anne-Marie sursaute à nouveau :

— Qu'est-ce que c'est ?

— C'est la pendule qui sonne ! Il est deux heures du matin.

— Guy ?

— Quoi encore...

— La pendule, on l'a regardée ensemble cet après-midi, elle ne marchait pas, rappelle-toi.

— Ah oui ? Eh ben on a dû la secouer un peu et elle s'est remise en marche toute seule...

— Mais c'est impossible, elle n'a plus ses poids.

— Et alors ?

— Eh bien, sans poids, elle ne peut pas sonner.

C'est vrai, elle ne peut pas. Et il n'y a qu'une pendule dans la maison, ça, Guy en est sûr. De plus, il se souvient parfaitement à présent qu'elle n'a pas de poids, qu'une aiguille s'est détachée et que le mécanisme est rouillé.

Et cette fois il ne peut plus attribuer le phénomène à la nervosité de sa femme, lui aussi a entendu sonner deux coups. Deux, et sa montre-bracelet marque elle aussi deux heures.

— Je vais voir.

— Ne me laisse pas !

— Reste là avec le chien. C'est peut-être une souris qui s'est coincée dans le mécanisme, et tu as horreur des souris. C'est ça, ça doit être une souris ! Je reviens.

Guy descend à nouveau au rez-de-chaussée, ouvre la porte du salon, cherche l'interrupteur, le trouve, et recule aussitôt, effrayé et surpris par une explosion. Comme un coup de feu ! Et il se retrouve dans le noir.

Le temps de réaliser que l'ampoule du plafond est responsable de l'incident, qu'elle a grillé au moment où il manipulait l'interrupteur, il se passe quelques secondes d'effolement et Anne-Marie se remet à hurler, le chien à gronder, bref la panique à nouveau.

Guy a eu peur. Ça surprend, ce genre de choses. Une fois chien et épouse calmés, il s'emploie à recueillir les minuscules débris de verre éparpillés sur le tapis. Mais comme il travaille à la lueur d'une bougie, il finit par se couper sur le culot déchiqueté de la lampe, qu'il voulait extraire de la douille.

Il jure, peste, cherche un chiffon pour empêcher le sang de couler goutte à goutte sur le tapis, tandis qu'Anne-Marie, recroquevillée dans un fauteuil, le chien sur ses genoux, pleure d'énervement.

— Je veux m'en aller, Guy. Il se passe des choses mauvaises ici.

— Ne dis pas de bêtises ! Elle a éclaté c'est tout, et je me suis coupé c'est tout !

— Non. Il y a autre chose j'en suis sûre, je le sens, cette maison ne veut pas de nous.

— D'accord, on verra ça demain matin au grand jour, si tu veux bien. Allons dormir.

— Pas question, je vais dormir dans la voiture.

Et Anne-Marie attrape des couvertures et des coussins pêle-mêle, tandis que son époux résigné, la suit. Il ne peut pas faire autrement, elle aurait trop peur toute seule dans la voiture, et il ne fait pas chaud. Les voilà donc installés tous les deux, le chien en plus, les couvertures pardessus.

Soudain Anne-Marie sursaute :

— La porte d'entrée, elle a claqué ! Tu l'as fermée à clé ?

— Non. J'ai laissé les clés accrochées au mur dans le couloir.

— Elle a claqué !

— Eh bien elle a claqué, j'avais dû mal la tirer.

— Va voir !

— Écoute Anne-Marie, c'est de l'enfantillage maintenant.

— Va voir je t'en prie, j'ai senti comme un souffle... J'ai... vraiment senti quelque chose... Je ne sais pas quoi... Je t'en supplie va voir !

— Mais voir quoi ? On la voit d'ici cette porte, elle est fermée, c'est un courant d'air, on a dû oublier de refermer une fenêtre, et puis j'en ai marre !

— S'il te plaît !

Les yeux d'Anne-Marie sont impressionnants, fixes, elle tremble de tous ses membres et répète :

— S'il te plaît.

Alors en maugréant, Guy sort de la voiture, monte les trois marches du perron et veut ouvrir la porte d'entrée.

Elle devrait s'ouvrir puisqu'il ne l'a pas fermée à clé. Or, elle ne s'ouvre pas. Et justement elle est fermée à clé. À la lueur de sa lampe électrique, Guy peut le constater sans aucune équivoque. Or, cette porte ne possède pas une serrure automatique capable de jouer ce genre de tour aux imprudents. Cette porte est une porte ancienne, avec une vieille serrure, dans laquelle il faut, de l'intérieur comme de l'extérieur, introduire une clé pour faire jouer la fermeture. Il faut donc une main d'homme pour mettre la clé dans cette serrure. Et pire, la clé n'est pas dans la serrure pourtant fermée à double tour.

Cette fois, Guy croit devenir fou. Quelle explication donner à ce genre d'événement ? Un tour de clé passe encore... avec un courant d'air, le poids de la porte, et en admettant que le pêne soit déjà à moitié enclenché. Mais deux tours c'est un peu gros.

Anne-Marie a un malaise en apprenant la chose. Et cette fois, Guy lui-même a peur. Il ne sait pas de quoi, logiquement, mais après tout, cette accumulation fait peur. Il remonte dans la voiture, démarre, fonce au village, réveille le propriétaire de l'unique hôtel, lui raconte que leur porte s'est fermée alors qu'ils étaient dehors, et que la clé était restée à l'intérieur, ce qui explique leur tenue bizarre. Bref, ils se réfugient dans une chambre d'hôtel où rien ne bouge, rien n'explose,

rien ne se passe, mais où ils ne dorment pas de la nuit.

Le lendemain matin, pâles et désorientés, ils retournent à la maison. L'ancienne maison de la cousine Louise, avec un serrurier.

Et le serrurier éclate de rire :

— Dites ! Elle était pas fermée à clé cette porte ! Regardez...

— Mais je vous assure ! Enfin, je ne suis pas fou !

— Possible, mais c'est ouvert. Eh ben vous me devez le déplacement, c'est tout. Au revoir messieurs dames !...

— Dites, euh, vous connaissiez l'ancienne propriétaire ?

— La Louise ? Sûr. Comme tout le monde ! Mais elle fréquentait peu le village. Une vieille un peu sauvage hein ? Enfin, ça l'a quand même porté sur ses cent deux ans ! Ça conserve la sauvagerie !

Anne-Marie contemple la maison, les pierres, les tuiles, la treille, et soudain, elle demande :

— Vous savez où elle est enterrée ?

— Bien sûr. Le cimetière est derrière, à cent mètres à peine après le virage, juste derrière ce rideau d'arbres. Vous trouverez facilement. Alors comme ça, c'est vous les héritiers ?

— Euh... oui...

— Eh ben tant mieux, c'est une bonne maison, solide, comme on en fait plus. Elle date de plusieurs siècles vous savez... Même le maire dit qu'il faudrait la classer comme monument historique. Paraît qu'elle était déjà là au Moyen Age. Allez, au revoir et bon séjour quand même hein ? Une nuit dehors c'est pas grave.

Le serrurier parti, Anne-Marie pénètre dans la maison avec prudence, cherche des vêtements, s'habille rapidement et déclare à son mari :

— Je vais faire un tour...

— Où ça ?

— Sur le chemin, ça me changera les idées.

— Bon, moi je vais réparer les dégâts dans le salon, et acheter du matériel. À tout à l'heure.

Anne-Marie marche le long de la route qui mène au cimetière.

Bientôt, elle pousse la grille un peu rouillée, et avance dans les allées. Le cimetière n'est pas si grand, et elle trouve rapidement ce qu'elle cherchait. Un petit caveau, réservé à la famille V. Une inscription relativement fraîche, indique que Louise V y dort du sommeil éternel « 1850-1952, décédée en sa cent deuxième année. Requiescat in pace ».

Il n'y a personne dans le cimetière, à part Anne-Marie. Alors elle s'agenouille sur la pierre et se met à parler :

— Écoute Louise. Je ne t'ai pas connue assez pour savoir si tu étais méchante ou gentille. Peut-être que tu ne voulais pas de nous comme héritiers, mais il fallait le dire avant. Maintenant tu es morte. Tu

entends ? Tu es morte ! Alors tu vas nous laisser en paix ! Voilà. Si tu veux quelque chose dis-le ! Si c'est vrai qu'on peut hanter sa maison pour embêter les vivants, fais-la sauter une fois pour toutes. Mais qu'on en finisse. Moi je suis fatiguée, à bout de nerfs, avec mon mari on était content de venir ici, au soleil, loin de Paris et du bruit, et je m'étais dit comme ça, peut-être que là-bas, je pourrai le faire cet enfant dont je rêve. Toi, tu n'en as jamais eu Louise, ça a dû te tourmenter sûrement. Alors tu peux me comprendre. Laissons vivre ici tranquillement et je te promets que si par bonheur j'ai un enfant, et que c'est une fille, elle s'appellera comme toi : Louise. Voilà. Maintenant je vais faire une prière pour le repos de ton âme. Peut-être que tu n'as pas eu de prières de gens qui t'aimaient. C'est pour ça que tu es fâchée, sûrement. On aurait dû venir te voir avant d'entrer dans ta maison. « Je vous salue Marie pleine de grâces... »

Ridicule ? Enfantin ? Naïf ? Possible. C'est ce qu'a déclaré le mari :

— Mon pauvre chou. Tu ne vas tout de même pas croire à ces choses ? Aller parler à une morte ! quelle idée...

D'accord. Restons objectifs, froids et trouvons des explications à tout y compris à la porte ouverte et fermée. Mais il faut savoir que la maison n'a plus rien dit. Et Anne-Marie a accouché d'une petite fille, dix mois plus tard. Elle l'a prénommée Louise, et il paraît, mais ce genre de chose est toujours subjectif, que Louise, qui a la trentaine maintenant, ressemble à sa lointaine cousine, et n'est pas encore mariée.

Coïncidence... Impressionnabilité, enchaînement de hasards, comprenez qui pourra.

FAISONS UN AUTRE RÊVE

Tracy Porter a un sourire flamboyant, un corps flamboyant et des yeux flamboyants. Lorsqu'elle apparaît quelque part, les regards se tournent obligatoirement vers elle. Cet attrait qu'elle exerce sur les autres, n'est pas dû uniquement à sa beauté qui n'est pas parfaite.

Il semble qu'un halo l'entoure, que des ondes partent de ses cheveux noirs, de sa peau éclatante, de toute sa personne. Son mari, l'avocat new-yorkais Philip Porter, a résumé une fois pour toutes le mystérieux éclat de sa femme, en déclarant :

— Tracy est plus vivante que la vie elle-même...

Poésie d'un mari amoureux, parfois jaloux même, et qui pour l'instant cherche vainement le sommeil, dans un hôtel d'Acapulco alors que sa merveilleuse épouse dort profondément à ses côtés.

Philip Porter a voulu prendre quelques vacances, il est surmené, mais on ne s'arrête pas de travailler brutalement comme ça, en espérant récupérer un sommeil d'enfant à la première nuit de repos.

Alors il se lève doucement, s'installe dans un fauteuil près de la fenêtre ouverte sur la nuit claire, et fume une cigarette. Quoi faire d'autre dans une chambre d'hôtel sans réveiller l'autre qui dort si paisiblement...

Or paisiblement n'est pas le cas. Philip Porter s'aperçoit tout à coup que sa femme respire fort, s'agite légèrement, puis beaucoup, se tord sur le lit, tend les bras comme pour se protéger, ouvre la bouche comme si elle étouffait, et avant même qu'il se soit levé, Tracy pousse un cri et se réveille.

Elle s'assoit brusquement, en sueur, regarde autour d'elle et Philip Porter a l'impression qu'elle n'est pas tout à fait réveillée, car elle met du temps à répondre à ses appels :

— Philip ? Ah c'est toi... Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce qui m'arrive ? Oh, j'ai fait un cauchemar...

— Un cauchemar ? Je t'ai crue malade ! Quel cauchemar ?

— Je ne sais plus. C'était horrible. Je ne pouvais pas respirer. Attends ; on m'enterrait dans le sable, quelqu'un m'enterrait dans le sable, et, oh je me souviens maintenant, quelle horreur !

— N'y pense plus.

— Philip ? Je n'ai jamais fait de cauchemar de ma vie, pourquoi celui-là ?

— Qu'est-ce qu'il a de particulier ? Tout le monde fait des cauchemars un jour ou l'autre, c'est une histoire de digestion, paraît-il. Tu as dû trop manger de ce poisson pimenté.

— Je me souviens de tout maintenant, c'est net comme des photographies.

— Allons, n'y pense plus.

— Je vais te raconter, il le faut. Je sais qu'il le faut, c'est bizarre,

mais il le faut.

— Bizarre ? Mais qu'est-ce que tu as Tracy, je ne t'ai jamais vue dans un état pareil, tu te sens bien ?

— Bien ? Je ne sais pas. Physiquement oui. Je me sens bien mais cette histoire, ce cauchemar semble m'envahir la tête comme s'il cherchait à sortir. Je... j'ai peur de devenir folle. Ça fait peur Philip, il faut que je te raconte...

— Tu es sûre que tu ne préfères pas un calmant ? Je peux appeler la réception de l'hôtel...

Tracy est sûre. Elle ne veut pas de calmant. Elle se lève, regarde le lit où elle dormait il y a quelques instants, recule comme s'il la brûlait, et va s'asseoir sur le balcon pour raconter.

Ce n'est qu'un cauchemar, certes, mais un cauchemar qui compte dans la vie d'une femme.

Tracy respire la fraîcheur de la nuit, essuie son visage en sueur, et raconte :

— Je dormais dans ce lit. Je me voyais très bien dormir dans ce lit, tu comprends ? Comme si je m'étais dédoublée. Et puis un homme s'est approché, ce n'était pas toi, je ne voyais pas son visage, mais je sais que ce n'était pas toi. Il avait un couteau, j'essayais de me relever, mais le couteau frappait ma poitrine. Il y avait du sang partout. Je voulais crier, je n'y arrivais pas, je mourais. J'étais en train de mourir, et l'homme m'enveloppait dans le drap, et puis il me traînait dans le sable, j'étais dans un trou, profond, le sable tombait sur moi, j'étouffais et je ne voyais plus rien. Le poids du sable était sur moi et je savais que j'étais morte. Voilà, après ça je me suis réveillée.

Philip Porter n'est pas impressionnable, mais le récit de sa femme lui a donné le frisson tout de même. Un instant il a vraiment cru que la chose arrivait !

— Tu racontes trop bien, Tracy, tu m'as fait presque peur...

— Et moi donc !

— Bon. Eh bien n'en parlons plus, hein ?

— Je n'ai jamais rêvé d'horreur pareille, Philip !

— Eh bien tu as de la chance, la plupart des gens font des cauchemars. À quoi rêves-tu d'habitude ?

— Oh, plein de choses, des mélanges, des situations que j'ai vécues dans la journée, transformées, avec des personnages qui n'ont rien à y voir. Je vois ma grand-mère dans un avion, parce que j'ai lu une histoire d'avion, et téléphoné à ma grand-mère par exemple, mais sans plus. Je n'aime pas ça, et surtout je n'aime pas cette sensation que j'ai eue au réveil, c'était comme si... Je ne sais plus maintenant, c'est passé et je ne retrouve plus...

— Tu m'as dit : ce cauchemar m'envahit la tête comme s'il cherchait à sortir...

— J'ai dit ça ?
— Oui, mais ce ne sont que des mots.
— Je ne sais pas. J'ai ressenti quelque chose de très fort, mais à présent ça m'échappe.
— Tu as eu peur, c'est normal. On va se coucher maintenant...
Tracy regarde le lit et hésite.
— Tu me trouverais ridicule si je te disais que j'ai la frousse de me recoucher là ?

— Un peu oui.
— Eh bien, tant pis, j'irai sur le divan...
Et Tracy Porter a passé la première nuit de leurs vacances à Acapulco sur le divan de la chambre d'hôtel. Et le lendemain, elle a demandé à changer de chambre. Son mari trouvait la chose assez ridicule. Il ne comprenait pas. Sa femme, si calme, si gaie d'habitude, prenant la vie à bras-le-corps, ignorant superbement les faiblesses morales ou physiques, douée d'un optimisme à toute épreuve. Voilà qu'elle avait des caprices inexplicables. Alors que l'hôtel était plein !

Mais Tracy était bien décidée, et le gérant paraissait ennuyé.
— Je n'ai plus de chambre double, avec salon, c'est pour cela que je vous ai donné l'appartement vingt-cinq, mais je comprends que vous préféreriez en changer, si on vous a parlé de cette histoire, c'est une bien mauvaise publicité pour un hôtel, croyez-moi !

Tracy étonnée, regarde le gérant :
— Quelle histoire ? On ne m'a parlé de rien...
— Ah bon ? Oh rien. Absolument rien. Je vais vous donner l'appartement du propriétaire, en principe nous ne le louons pas, mais il est absent pour quelque temps, et il n'y aura pas de supplément.
— De quelle histoire vouliez-vous parler, monsieur ?
— Un incident ! Rien de grave, je vous assure...
— Écoutez monsieur, vous avez dit : « c'est une mauvaise publicité pour nous ».

Justement, je ne désire pas en parler, voilà votre clé, madame, bon séjour chez nous. Vous avez la meilleure vue sur la mer...

Tracy Porter n'insiste pas, car son mari la tire par le coude, mais une fois installée dans leur nouvelle chambre, elle reprend son idée.

— Philip, il s'est passé quelque chose dans l'appartement vingt-cinq et ce type ne voulait pas en parler. Je veux savoir ce que c'est...

— Mais pourquoi ? Qu'est-ce que ça peut te faire ?
— J'en sais rien, c'est ce cauchemar qui me tourmente...
— Ton cauchemar n'a rien à voir avec cette chambre et ce qui a pu s'y passer. Tu m'as dit toi-même ce matin que finalement tu avais mal digéré ce poisson d'hier. Sois raisonnable.

— Sois gentil, Philip, essaie de savoir. C'est facile pour toi, tu as bien un collègue ici qui peut t'aider... S'il y a eu un crime, il doit

savoir...

— Un crime ? Pourquoi un crime ? Qu'est-ce que tu vas chercher encore ? Enfin Tracy, je ne te reconnais plus !

— Moi non plus... J'ai simplement besoin de savoir ce que le gérant appelle un incident, et une mauvaise publicité pour l'hôtel. Après je serai rassurée. Fais-le pour moi s'il te plaît...

On ne résiste pas à Tracy Porter lorsqu'elle demande quelque chose avec ces yeux-là, surtout quand ces yeux-là ont une lueur d'inquiétude inhabituelle.

— D'accord, je passerai voir un ami dans la journée et je te raconterai ensuite l'histoire du mari qui étrangle sa femme pour l'empêcher de faire des cauchemars en vacances, d'accord ?

Tracy a ri. Elle a retrouvé sa joie, sa vitalité, son rayonnement. Elle passe une merveilleuse journée sur la plage et retrouve son mari à l'heure du déjeuner, en pleine forme. Mais Philip, lui, a un drôle d'air.

— Je suis allé voir mon collègue, il m'a raconté l'histoire, ça s'est passé dans la chambre vingt-cinq, la nôtre, celle qu'on occupait la nuit dernière. Je crois qu'il faut en parler calmement, Tracy, ensuite nous prendrons peut-être la décision d'aller voir le juge...

Tracy a perdu son insouciance à nouveau, et elle écoute, tendue, le récit que lui fait son mari.

Philip Porter est un homme sain de corps et d'esprit, excellent avocat et que l'on ne peut en aucun cas taxer de fantaisie professionnelle. Sa spécialité n'est pas la délinquance, ni le crime, c'est un avocat d'affaires. Il a donc rencontré à Acapulco un autre avocat d'affaires et lui a demandé ce qui s'était passé à l'hôtel Athena. Et l'autre lui a répondu :

— Tu ne lis pas les journaux ? Ah oui, c'est vrai que tu es arrivé depuis quarante-huit heures. Il s'agit d'un crime tout simplement, une femme, la maîtresse d'un industriel connu, a été assassinée dans sa chambre. On n'a pas retrouvé le corps, mais il y avait du sang partout dans la chambre.

— Tracy et moi avons dormi dans cette chambre hier, on ne savait pas...

— J'imagine bien que l'hôtel ne l'a pas écrit sur la porte. Mais ils ont du mal à digérer l'affaire. La police a envahi l'hôtel pendant plus d'une semaine, sans rien trouver. On suppose que le type est un sadique et qu'il a emporté le corps dans une voiture. Cette fille était un peu légère, tu comprends, il lui arrivait d'inviter n'importe qui dans sa chambre. Elle a pu tomber sur un malade sexuel. En tout cas son amant est hors de cause. Voilà l'histoire.

Tracy a écouté son mari, un peu pâle. Ainsi, elle a rêvé d'un crime dans la chambre d'un crime, alors qu'elle ignorait tout. Ça fait peur, Philip reste calme et objectif.

— Nous ne savons pas si tu n'as pas lu quelque chose, un article dans l'avion par exemple...

— Philip ! J'ai dormi dans l'avion. Tu sais comme moi que j'ai horreur de l'avion et que je dors ! Je n'ai rien lu, tu le sais...

— Tu n'as pas parlé à quelqu'un ?

— À l'hôtesse, c'est tout, à toi et au douanier...

— Et à l'hôtel ? Tu n'as pas entendu une conversation, tu es sûre ?

— Sûre ! D'ailleurs on est arrivés à la nuit, nous avons dîné seuls. J'ai peur, Philip.

— Évidemment, c'est curieux. Mais ce qui me tracasse, c'est que tu as rêvé plus que la police ne sait. Tu as rêvé que l'on t'enterrait dans le sable, c'est ça ?

— C'est ça...

— Et celui qui t'enterrait, tu as vu son visage dans ton rêve ?

— Non...

— Tu ne pourrais pas dire à quoi il ressemble ?

— Philip ! C'est toi maintenant qui vas trop loin. Je n'ai tout de même pas un don de double vue. Mon Dieu, qu'est-ce que ça veut dire ?

— Je ne sais pas. Mais nous allons parler de ça au juge. Même si on nous prend pour des fous. Il faut au moins leur expliquer ton rêve. Après tout, qu'est-ce que ça leur coûte d'essayer...

— D'essayer quoi, Philip ?

— De fouiller la plage. Et si ton rêve était un reflet de la réalité ? Si l'assassin avait bien entraîné le corps sur la plage pour l'y enterrer, alors qu'on le croit parti avec une voiture, et qu'on recherche le corps ailleurs ?...

— C'est complètement fou ce que tu dis... Ça voudrait dire que je saurais ce que personne ne sait, à part l'assassin et la victime ?

— Ben oui...

— Mais comment je le saurais. Philip ! Comment ? C'est fou ce que tu dis là !

— Je sais mais tant pis. J'ai déjà tout raconté à mon collègue, il est comme nous, il n'arrive pas à y croire, mais comme nous ne sommes pas des rigolos ou des charlatans, que toi et moi nous savons bien que nous ne méritons pas l'asile, essayons d'expliquer ça au juge. Simplement nous resterons discrets... et si le juge nous envoie promener, on laisse tomber l'histoire. D'accord ?

— D'accord.

La tête d'un juge écoutant pareil récit ! S'il n'avait pas devant lui un homme connu pour son équilibre mental, il lui montrerait la porte. Mais à la réflexion...

— Je suis comme vous, je ne crois pas à ce genre de chose, mais un détail me paraît logique. La police recherche le criminel et le corps

ailleurs parce qu'on lui a signalé une voiture qui aurait quitté le parking de l'hôtel dans la nuit et que le gardien a cru voir un inconnu portant quelque chose... Il n'est pas interdit de penser qu'au lieu de fuir avec un cadavre encombrant, pour s'en débarrasser le plus loin possible, le criminel ait fait quelques centaines de mètres et soit allé enterrer le corps dans le sable de la plage, là où les policiers n'iraient pas le chercher. Vous pensez, il y passe chaque jour des centaines de touristes. Je vais faire sonder, discrètement, la nuit de préférence, pour ne pas affoler les gens. Madame Porter, votre rêve comportait-il d'autres détails, même vagues ?

— Alors vous y croyez ?

— Je n'ai pas dit cela, j'examine les possibilités. Si vous n'étiez pas arrivée en avion de New York après le crime, je vous soupçonnerais peut-être. Mais comme ce n'est pas le cas et que vous m'avez l'air saine d'esprit, j'examine...

— Je ne peux rien dire d'autre. C'était comme si je vivais moi-même la mort de cette femme. J'ai l'impression que je n'étais pas vraiment morte, quand le sable m'a étouffée... C'est tout. Mais je ne peux rien dire sur les visages, ni celui de la femme, ni celui de l'homme.

— Il était seul ?

— Oui.

— Grand ? Petit ?

— Je ne sais pas. Il avait un couteau, il frappait ma poitrine, il m'enveloppait dans le drap, et après c'était le sable. Je me suis réveillée en étouffant, je ne peux rien dire d'autre, rien. J'ai même l'impression de n'avoir jamais vécu ça. Ça s'éloigne de moi, je me demande si mon esprit refuse de garder ça. Il a fallu que je le dise et maintenant je voudrais oublier. Je suis en train d'oublier...

Après trois jours de sondages, sur la plage éloignée d'à peine cent mètres de l'hôtel Athéna à Acapulco, le corps d'une femme a été retrouvé. Enfoui sous plusieurs mètres de sable et enroulé dans le drap de l'hôtel. Elle portait plusieurs blessures à la poitrine, mais la mort était survenue par étouffement.

Philip Porter demanda et obtint que le témoignage de sa femme ne fût pas cité. Il ne voulait pas faire d'elle une sorte de médium que le public et les journalistes assailliraient.

Mais Tracy Porter (dont le nom ici est faux), vécut quelque temps dans l'angoisse de faire à nouveau des cauchemars ou des rêves. Tentée par ce qu'elle pensait être un don, et effrayée à la fois, elle s'essaya un moment aux techniques de concentration, d'hypnose et toutes ces choses susceptibles de débusquer « ses pouvoirs ». Il ne se passa rien. Personne ne put lui expliquer ce cauchemar unique, car elle n'en fit jamais d'autres et se révéla même incapable de lire le jeu de son mari au bridge !

Heureusement son caractère équilibré et optimiste reprit le dessus et elle oublia peu à peu cette effroyable sensation d'avoir vécu dans le corps de quelqu'un d'autre, même en cauchemar, d'être morte en même temps qu'une autre femme, même en cauchemar. Car ce n'est plus un cauchemar lorsqu'on vous montre un vrai cadavre, en vous demandant :

— Madame Porter, la connaissez-vous ?

C'est la réalité cauchemardesque, de s'entendre répondre :

— Non, mais, non je ne la connais pas, mais... Je la devine... Et ne me demandez pas d'expliquer ce que ça veut dire, je n'en sais rien.

UN CERCUEIL DE TROP

Monsieur l'architecte Samuel Peaby a rendez-vous ce matin de septembre mil neuf cent cinquante-six, une fois n'est pas coutume, au cimetière de Westport, dans le Connecticut. Ceci afin d'y édifier un caveau de famille, commande des frères Burban et Burban, « tanneries fourrures de luxe » à Hartford, la capitale de l'État.

Monsieur Peaby a esquissé quelques croquis, qu'il étale soigneusement sur le toit de sa voiture, tandis que les frères Burban discutent. Harold Burban est partisan de supprimer l'ancienne tombe, où dorment leurs ancêtres paternels, pionniers et fondateurs de la première boutique de peaux et fourrures, devenue en mil neuf cent cinquante-six une affaire sérieuse, centenaire et honorable.

Edward Burban n'est pas d'accord. Grand-père et grand-mère Burban ont le droit de dormir en paix, et il n'aime pas que l'on bouscule les défunts :

— Construisons le nouveau caveau à côté !

— Edward, tu n'as aucun sens des convenances ! De quoi aurions-nous l'air plus tard dans ce magnifique édifice, signé de Samuel Peaby, alors que nos ancêtres à côté, seraient pris pour les miséreux de la famille, enterrés sous une croix de pierre. Nous devons tous dormir à la même enseigne crois-moi, d'ailleurs toutes les grandes familles le font ! Et puis tu arrives trop tard, j'ai obtenu l'autorisation de faire transférer les cercueils dans une fosse provisoire, afin que Monsieur Peaby puisse commencer les travaux.

Et monsieur Peaby de montrer la crypte qui sera creusée, les niches réservées aux futurs défunts, l'escalier de marbre, la porte de fer forgé, ainsi que le monument de surface, artistiquement conçu, genre colonnades grecques, et fronton romain, ou l'inverse, allez donc savoir avec les artistes comme ce monsieur Peaby !

Soudain Harold Burban, l'aîné des frères, celui qui a toujours pris les décisions pour la famille, clôt la discussion.

— Parfait monsieur Peaby ! à présent Edward, il faut nous rendre sur la tombe, j'y ai rendez-vous avec les fossoyeurs et les magistrats. Nous devons être présents pour le transfert.

— Présents ? Mais pour quoi faire ?

— Il est nécessaire d'ouvrir les cercueils, cela ne peut se faire qu'en notre présence.

— Mais pourquoi ? Pourquoi ? J'ai horreur de cela tu le sais Harold, j'ai horreur des morts.

— Ces morts sont nos ancêtres. J'ai prévu pour eux des cercueils plus convenables. Nous ne pouvons laisser faire le transfert sans contrôle, d'ailleurs c'est la loi ! Vous venez monsieur Peaby ?

— Eh bien, je suis assez pressé...

Monsieur Peaby s'esquive, il le peut, il n'est pas de la famille,

d'ailleurs il a rendez-vous, et il est déjà en retard dit-il.

Harold, la soixantaine, grand et fort, homme d'affaires, père de famille nombreuse, avance devant son frère, célibataire, associé inconsistant, plutôt rêveur et artiste. Ils ont tous les deux la même stature, ils se ressemblent, comme d'ailleurs tous les Burban mâles depuis trois générations au moins.

Harold salue le représentant de la justice, celui du shérif, et poussant un soupir de pure convention fait signe de procéder à l'enlèvement des cercueils. Harold n'est pas très sensible mais il est tout de même étonné de ce qu'il voit.

— Qu'est-ce que c'est ça ?

Puis vraiment surpris :

— Mais enfin ! vous vous êtes trompés de tombe.

Puis vraiment fâché :

— Il n'y a que deux cercueils dans la tombe des Burban ! Je regrette ! Pas trois.

Le représentant du shérif, le magistrat et le conservateur du cimetière palabrent un moment sur le plan, vérifient la croix, secouent la tête et se montrent fort désolés, mais il s'agit bien là de la concession Burban, achetée à perpétuité, et il y a bien trois cercueils.

Harold est vert de rage, Edward vert de peur, c'est pourtant lui qui fait remarquer à l'assistance un détail important :

— Ce cercueil-là, il n'est pas à nous, regardez, il est tout neuf...

Edward croit comprendre :

— Ah parfait ! On a enterré chez nous cet inconnu ! parfait !

« D'ailleurs mon frère a raison, ce cercueil est neuf, complètement neuf, et moderne, alors que ceux de nos grands-parents, ainsi que vous pouvez le constater sont du siècle dernier !

Le fossoyeur tape de la pelle d'un air compétent :

— Personne n'a enterré personne ici ! C'est moi qui enterre ici ! et je connais mon boulot ! d'ailleurs j'ai enterré personne depuis quinze jours !

— Ce sera quelqu'un d'autre à votre place ?

— Impossible y a que moi !

Alors un enterrement clandestin ! Et on aura choisi une vieille tombe croyant que personne ne s'en apercevrait !

— Je regrette, on a pas remué cette terre avant moi ce matin !

— Comment pouvez-vous en être sûr ?

— Monsieur, c'est mon métier ! D'abord... Ensuite, pas besoin d'être spécialiste pour voir ça. La terre était tassée depuis bien des années. Les racines de cet arbre-là, j'ai dû les couper un peu, pour retrouver la fosse ! Je prétends, et j'affirme que la tombe n'a pas été touchée depuis des années.

— Mais alors ce cercueil ?

— Eh bien il est là depuis au moins dix ans !

— Mais regardez le bois, le vernis, les poignées, c'est impossible !

Drôle de situation tout de même. Et Harold Burban se retourne vers les officiels.

— Bon. Ceci est votre affaire. Moi je ne veux pas le savoir, débrouillez-vous avec cet intrus, et enterrez-le ailleurs...

Le shérif est bien embêté.

— C'est qu'on n'a pas le droit de changer un corps de sépulture... sans une autorisation !

— Eh bien je vous la donne moi, l'autorisation !

— Eh non... vous ne pouvez pas, puisque le cercueil ne vous appartient pas !

— Tout de même ! Il était chez moi oui ou non ?

— Justement, il doit y retourner ! Jusqu'à ce que l'enquête fasse la lumière sur ce point.

— Retourner chez moi ? Dans mon caveau ? Ah certes non ! J'ai des travaux à faire moi, et puis enfin, a-t-on déjà vu ça ? Enterrer un inconnu chez soi ? Je refuse ! Sortez-le de là, et mettez-le où vous voulez !

— Nous ne pouvons pas monsieur Burban, c'est la loi ! Le magistrat intervient alors fermement.

— Monsieur Burban, je dois vous préciser la situation telle qu'elle se présente : nous avons ici un cercueil, soit, mais dans ce cercueil se trouve un cadavre, du moins je le présume. D'autre part cette concession vous appartient. Donc, ce cadavre est chez vous. D'accord ? Bien. Nous sommes donc dans la situation classique qui consiste à découvrir un cadavre chez quelqu'un et à lui demander ce qu'il fait là, qui est-il, et ce que vous savez de sa vie et de sa mort. En somme, vous êtes témoin dans une affaire judiciaire, et je suggère au shérif de procéder immédiatement à la vérification d'identité du cadavre, si la chose est possible !

Edward s'éloigne de quelques pas, gris, un peu souffrant semble-t-il. Le shérif le ramène, l'œil inquisiteur.

— Vous partez ? Vous avez quelque chose à vous reprocher ?

— Moi ? Oh non, mais je vous assure que j'ai horreur de ça... ça... déjà pour les grands-parents... Oh ! laissez-moi m'en aller !

— Désolé, pas question, vous êtes témoin au même titre que votre frère. Fossoyeur, ouvrez-moi ça, et qu'on en finisse !

Le shérif observe attentivement le mort suspect, et les frères Burban, alternativement :

— Vous le connaissez Harold ?

— Jamais vu cet homme-là...

— Et vous Edward ?

— Non... non plus ! connais pas ! Mon dieu qu'il est, il a l'air... Un

peu étonnant en effet, cette fraîcheur du suspect. Teint coloré, la cinquantaine, il est vêtu d'un costume gris bleu, neuf, et au pli impeccable. Il semble avoir été déposé là-dedans le jour même, et ce n'est pas un Burban, car il est petit, plutôt fort, de type méditerranéen.

Harold Burban résume l'avis de tous :

— C'est un homme de bonne situation, ses vêtements le prouvent. Le shérif vérifie qu'il n'a pas de papiers sur lui (on ne sait jamais), vérifie que la mort n'a pas été brutale (blessure par balle, ou tout autre objet). Le médecin légiste mandé, fait un examen dans la chapelle du cimetière, examen sommaire, qui lui permet de dire : « Mort naturelle ». Il faudrait bien sûr une autopsie pour confirmer ce diagnostic.

— Quelqu'un demande-t-il une autopsie ?

Pas le shérif, puisqu'il n'y a pas eu crime apparemment. Pas la famille, puisqu'il est inconnu pour l'instant. Et pas les Burban qui n'en ont ni le droit, ni le désir. Il faut donc remettre le corps en place...

— Non, dit Harold, pas chez moi ! Enterrez-le où vous voudrez, mais pas chez moi. Je suis chez moi ! d'ailleurs je fais des travaux. Et j'ai déjà loué une sépulture provisoire pour mes grands-parents.

— Au fait, vos grands-parents ? Ce sont bien eux ?

— Autant que je puisse en juger après vingt ans, il s'agit d'eux en effet.

— Pas de pillage, pas de profanation ?

— Ma grand-mère portait encore son alliance, et une chaîne en or, on me les a rendus. Rien n'a été touché.

— La tombe était prévue pour combien de places ?

— Deux ! vous avez bien vu, deux seulement ! Et là, le fossoyeur est encore plus perplexe.

— Dites, le cercueil neuf, il était sous les autres...

— Et alors ?

— Alors ça veut dire ou qu'on a déplacé les deux vôtres, pour le mettre en dessous, ou qu'il était là, quand vos grands-parents ont été inhumés.

— Mais c'est impossible voyons, nous nous en serions aperçu... et puis ce cercueil est neuf ! Neuf !

— C'est vrai, et d'autre part, je suis prêt à parier ma place que cette terre n'a pas été remuée depuis longtemps, ça, j'en jurerais ! C'est à devenir fou, et j'ai pourtant l'habitude des cimetières !

Après maintes discussions, force reste à la loi, et l'inconnu du cimetière de Westport réintègre tant bien que mal sa tombe d'emprunt, alors que les grands-parents Burban déménagent dans une sépulture provisoire, ainsi qu'il était prévu pendant la durée des travaux, lesquels n'ont pas lieu, pour cause de « squattérisation » !

Et les mois passent, enquête, contre-enquête, recherches, photographies de l'inconnu et du cercueil distribuées chez tous les

entrepreneurs des pompes funèbres, ne donnent aucun résultat. L'homme reste un inconnu, le cercueil ne dit rien aux professionnels dont les livres tenus à jour ne mentionnent pas celui-là.

D'ailleurs n'importe qui a le droit d'acheter un cercueil, et de le garder chez soi des années avant de s'en servir. N'importe qui, étant un peu habile peut en construire un.

Les experts demandent donc une nouvelle exhumation du corps, afin de procéder à un examen plus complet. Nouveau transport de justice sur les lieux, et nouvelle surprise.

— Ce n'est pas le cercueil dont vous parliez !

— Non, ce n'est pas le même. Celui-là est plus vieux !

— Mais, vous aviez dit que le corps était en parfait état ?

— Eh bien, il y a six mois de cela, alors...

— Six mois ? Seulement ? Mais ceci est un squelette ! C'est un homme mort depuis au moins un demi-siècle !

— Qu'est-ce que vous dites ? Appelez les frères Burban ! Harold et Edward Burban, l'un suivant l'autre comme d'habitude, l'un vociférant et l'autre un mouchoir sur les yeux comme d'habitude, se penchent sur le nouveau squatter squelettique.

— Ce n'est pas lui ! C'est un autre !

— Oh mon dieu, encore un, quelle horreur...

Le fossoyeur et le conservateur en ont les bras qui tombent. Et le shérif devient méchant :

— Alors ? On entre ici comme dans un moulin ? On déterre et on enterre qui on veut, où on veut ? à la barbe des responsables ? Vous allez encore me dire que la terre n'a pas été remuée depuis vingt ans ? Hein !

— Non...

— Alors vous allez me dire qui c'est, celui-là ?

— Ben... non...

— Alors vous pouvez peut-être me dire où est passé l'autre ?

— Ben...

— Je ne vais tout de même pas perquisitionner dans toutes les tombes ?

— Ah non ! Il faut l'accord des familles !

Le shérif est à bout de nerfs.

— Burban, est-ce que c'est vous qui jouez à ça ?

— Shérif je ne vous permets pas ! Notre famille a trop le respect des défunts, et d'abord je porte plainte, voilà ! pour violation de sépulture ! J'en ai assez de votre enquête ! J'exige des mesures !

— Quelles mesures ! Qu'est-ce que vous voulez que je fasse ?

— Faire garder le cimetière, expulser ce nouveau squelette de ma concession. Je fais faire des travaux dès demain, et croyez-moi, ce sera du béton armé ! Je voulais une grille, ce sera une porte blindée ! Vous

êtes responsable de l'ordre oui ou non ?

De l'ordre chez les vivants, oui, mais chez les morts ? Comment faire régner l'ordre ? Le shérif n'a pas de manuel prévu à cet effet.

— Écoutez-moi Burban, il n'y a qu'une seule chose établie dans cette histoire de fous, c'est que ça se passe chez vous. Alors, qui aurait intérêt à vous faire des ennuis ?

— Personne, d'ailleurs je ne comprends pas plus que vous. Un cadavre tout neuf, passe encore, mais un squelette !

— Vous êtes sûr que ce n'est pas le même ? Il a pu changer en six mois. C'est vrai, ça...

— Ridicule ! Mais vos experts n'ont qu'à trancher. De toute façon, ça ne me regarde plus, je porte plainte un point c'est tout, et j'avertis les journaux.

— Pourquoi les journaux ? Vous allez provoquer un scandale inutile !

— Ah vous trouvez ? Et qui vous dit que ça n'est pas la même chose sous les trois ou quatre cents tombes de ce cimetière hein ! Qui vous dit que tous les assassins de l'état et pourquoi pas des États-Unis ne se sont pas donné rendez-vous ici, pour enterrer leurs victimes tranquillement ?

— C'est absurde ! Si c'était le cas — et vous fabulez — pourquoi aurait-on changé ce cadavre pour un autre et justement chez vous ?

Harold Burban a une réponse toute prête.

— Peut-être parce qu'il n'y avait plus assez de place pour en mettre un autre ! Alors ils ont enlevé celui-là, pour en mettre un autre.

— Et l'autre ?

— Ils l'auront mis ailleurs...

— C'est idiot ! Il y avait assez de place puisqu'il était tout seul ! Vos grands-parents sont ailleurs...

— Alors il n'y a pas qu'une bande de fossoyeurs, shérif ! Il y en a au moins deux !

— Vous inventez n'importe quoi !

— Pas du tout. Il y a la bande de ceux qui se contentent d'installer leur victime avec les autres. Et il y a la bande de ceux qui évacuent, si j'ose dire, « l'occupant officiel » pour mettre l'autre à sa place. Chacun sa méthode, et ainsi, ni vu ni connu je t'embrouille !

— Vous êtes en train de me dire que le cimetière de Westport serait devenu la gare de triage de tous les assassins du pays ? C'est ça ?

— Shérif, je n'ai fait que supposer. Vous vous débrouillerez avec l'opinion publique. Quant à moi j'exige une enquête fédérale et des mesures de sécurité. Mes avocats prennent l'affaire en main !

Durant l'année mil neuf cent cinquante-six, mil neuf cent cinquante-sept, les autorités et les entreprises de pompes funèbres, eurent fort à faire. Il y avait ceux qui voulaient vérifier la dernière demeure de

leurs ancêtres... Ceux qui mirent des cadenas aux grilles des caveaux, ceux qui montèrent la garde, ceux qui changèrent de cimetière. Mais la plupart des gens se contentèrent d'attendre une explication officielle, avec sagesse. Ainsi que le disait une brave femme :

— Moi je comprends pas ces Burban ! Chasser un pauvre défunt de chez eux, ce ne sont pas des choses qui se font, s'ils avaient la place...

Quoi qu'il en soit, aucune preuve d'enlèvement de corps ne fut apportée. Soit que personne n'ait pu le certifier, soit que les Burban aient été les seuls dans ce cas. Ainsi, ils auraient vu un homme et un cercueil intact, et six mois plus tard, le même homme et le même cercueil, abîmé par l'exposition à l'air et vieilli en quelques mois, ce qui est possible, selon certains experts. Il n'y avait donc qu'un seul homme et un seul cercueil en trop.

Reste le fossoyeur, soutenant mordicus que la terre n'avait pas été bougée depuis au moins vingt ans, si ce n'est plus, alors que l'inconnu était parfaitement conservé dans son cercueil, comme un mort de la veille.

Et ce fossoyeur a déclaré aux journalistes :

— Pour moi, c'est pas très étonnant. Ça arrive de découvrir des gens en parfait état. Pas souvent, mais ça arrive, on ne sait pas pourquoi ! Alors voilà ce que je dis : Je travaille ici depuis trente ans, c'est moi qui ait enterré tout le monde ici. Sauf ce quidam. Et vous savez ce qu'on dit dans ce métier ? On dit que les morts changent de place des fois, c'est pour ça qu'on entend des bruits la nuit, des bruits bizarres. Je connais un collègue qui m'a raconté qu'une fois, on avait même découvert un mouton à la place d'une dame, et le mouton il portait encore le collier en or de la dame. Alors vous voyez ?

Pour moi, tout ça se passe sous terre, et nous, on n'y comprend rien !

Pauvre fossoyeur, certains dirent qu'il aimait un peu trop la bouteille, et comme il était vieux, l'affaire lui coûta sa place. À défaut d'explication, il fallait bien un responsable !

L'HORLOGE DU TEMPS QUI PASSE

Mrs Perrots est sur le point de rendre l'âme dans une maison de Wimbledon. Une bien belle maison entourée d'un parc soigné, où les fleurs sont rangées en massifs réguliers, où pas un brin de gazon ne dépasse.

Dans son lit d'acajou, Mrs Perrots est également bien rangée, la tête sur un oreiller de dentelle, les deux bras le long du corps, pas un pli aux draps qui la recouvrent, et la courtepoinette étalée sur ses jambes est en tissu de cachemire brodé de franges identiques.

Ordre et discipline durent être la devise de Mrs Perrots, veuve d'un industriel qui est toujours sur le point de rendre l'âme, à soixante-quinze ans.

Derrière la porte de sa chambre, alignés comme pour la parade, les domestiques attendent, par ordre d'importance. La gouvernante d'abord, puis le maître d'hôtel, la femme de chambre, la cuisinière, le chauffeur, le jardinier.

Dans la chambre, une garde-malade, venue de Londres, aux allures masculines. Efficace, presque silencieuse, elle effectue les soins à heures fixes. Le reste du temps elle s'assoit près de la fenêtre pour lire d'un oeil et surveiller de l'autre, sa riche malade.

Il y a aussi le médecin : John Peacombe. Il est le seul à détonner dans ce décor trop bien rangé, aux personnages impassibles. La chemise en bataille, la barbe mal rasée, le gilet déboutonné, il fait les cent pas dans le désordre autour du lit de Mrs Perrots. Enfin, il se penche :

— Caroline ? Vous m'entendez ?

La vieille dame lève doucement les paupières l'une après l'autre, comme si elle faisait une farce, ou se méfiait de l'environnement. Puis elle murmure :

— Évidemment je vous entends ! Vous faites plus de bruit qu'un rhinocéros en cage...

— Caroline, tout ceci est ridicule, vous n'allez pas mourir !

— Si mon bon. L'heure est venue, je le sais.

— Mais vous n'êtes pas malade !

— Qu'est-ce que vous en savez ?

— Caroline, je suis votre médecin et votre ami depuis plus de trente ans ! Je vous connais trop bien et je dis que vous n'êtes pas malade !

— Et moi, je vous dis que je vais mourir, et toutes vos vitamines et vos drogues n'y feront rien. Quand c'est l'heure c'est l'heure.

— Parfait, je vous accorde cette joie : vous êtes malade, mais de la tête, seulement de la tête et je ne suis pas psychiatre !

— Alors, que faites-vous là ?

— Je vous empêche de mourir !

— Ah ! Vous voyez bien !

— Non... non... non... Je vous empêche de vous suicider en pleine forme, voilà ce que je fais. Et c'est mon devoir, Caroline !

— À votre aise, mon bon, mais vous n'empêcherez pas le destin. Il faut être naïf pour s'imaginer que l'on peut combattre les forces de l'au-delà. Que vous le vouliez ou non, il me reste trois heures à vivre. Alors, soyez gentil, allez faire un tour dans le parc ou asseyez-vous là, mais cessez de tourner en rond, vous m'empêchez de mourir tranquille !

John Peacombe bougonne de colère, mais finit par installer son grand corps dans un superbe fauteuil de cuir et le silence revient. Un silence bizarre, trop lourd. Le même silence qui s'abat sur les campagnes, quelques instants avant l'orage. Plus personne ne bouge, il n'y a qu'à attendre.

Tout le personnel de la maison est au courant. Il y a deux jours, Mrs Perrots recevait comme chaque vendredi, son mage personnel, un certain Rhama, venu des Indes en même temps que Mrs Perrots, après son mariage, il y a trente-deux ans.

Webster Perrots, le mari décédé en sa soixantième année d'une maladie coloniale, laissait à son épouse plus jeune que lui, une fortune solide et peu de regrets. De retour en Angleterre, Caroline, qui n'avait alors que quarante-trois ans, s'était installée dans cette maison, héritage de son mari, où elle vivait de ses rentes et recevait, chaque vendredi, le fameux Rhama.

Tous deux s'enfermaient alors dans un petit salon et pratiquaient des sortes de transes médiumniques au cours desquelles Mrs Perrots se mettait à parler avec un homme invisible.

Au début les domestiques ricanaient dans les coins, mais depuis plus de trente ans, ils ne faisaient plus attention à ces séances hebdomadaires devenues banales.

« Madame avait son mage », c'était une habitude comme si « Madame avait sa migraine ».

Or, il y a deux jours, ce treize avril mil neuf cent quarante sept, la séance avait déclenché une série d'événements inhabituels.

Tout d'abord, Mrs Perrots avait pris congé de Rhama, définitivement en lui disant :

— Nous nous reverrons dans l'au-delà. J'espère en attendant, vous donner de mes nouvelles, soyez attentif. J'ignore comment je pourrai me manifester.

À peine le mage disparu, Mrs Perrots avait donné des ordres pour que l'on fasse venir son notaire. L'homme de l'art était reparti un peu étonné, non sans avoir confié à la gouvernante :

— Votre maîtresse me parle de sa mort, comme si elle en connaissait la date et l'heure précises ! A-t-elle été malade ces derniers temps ?

— Non, monsieur, pas du tout, madame a une excellente santé.
— Faites donc venir le médecin, il me semble qu'elle n'aille pas bien aujourd'hui.

En effet, Mrs Perrots ayant mis de l'ordre dans son testament, réclamait à présent, un lit frais, sa plus belle robe et ses bijoux. Il fallait ensuite éteindre les lumières, tirer les rideaux, allumer des bougies et attendre. Devant le personnel médusé, Mrs Caroline Perrots, soixante-quinze ans et en pleine santé, avait déclaré :

— Je vais mourir dans deux jours, au coucher du soleil. Recueillez-vous, faites silence, et attendez. Lorsque le moment sera venu, je défends que l'on aille chercher le pasteur. Vous préviendrez Sir Paddington, mon notaire et vous suivrez ses instructions, il sait quoi faire.

Affolée, bien sûr, la gouvernante avait immédiatement prévenu le médecin, un ami de la terrible vieille dame, laquelle l'avait envoyé promener en toute sérénité.

— Mon bon, j'ai reçu le message, je vais partir bientôt. Je n'ai guère usé de vos services de mon vivant, et vous n'aurez rien à faire de plus, au soir de ma mort, seulement à la constater. Revenez dans deux jours au coucher du soleil.

Mais le médecin n'était pas parti. Après s'être rendu compte que sa vieille amie ne démordait pas de son idée fixe, il avait choisi de s'installer dans la maison. Caroline Perrots a toujours été une originale. N'aurait-elle pas décidé un suicide ? Persuadée que quelqu'un l'attend dans l'au-delà, elle est capable de tout. C'est pourquoi le médecin a décidé, non seulement de rester, mais de faire appel à une garde-malade, pour plus de sécurité. Toujours par sécurité, il fait administrer à la « malade », des vitamines, du sérum et un tonocardiaque, car elle ne s'alimente plus. À quoi bon s'alourdir l'estomac pour le grand voyage ?

L'après-midi du quinze avril mil neuf cent quarante sept, s'étire lentement dans la maison au garde à vous. Trois heures sonnent à la pendule, et Caroline Perrots lève sur le cadran un regard complice.

— Elle est à l'heure, n'est-ce pas, mon bon ?

Le médecin en convient. Bien qu'il ait toujours détesté cette pendule, ainsi que tout le personnel d'ailleurs. A-t-on idée de mettre dans sa chambre à coucher, un meuble aussi effrayant d'aspect !

Un cadran de cristal, enchâssé dans du bois d'ébène, où courent deux aiguilles d'ivoire... ce serait à la rigueur joli, s'il n'y avait pas au fond de ce cadran, derrière le cristal, une tête de mort. Une vraie tête de mort, un crâne quoi ! Dont on aperçoit les orbites creuses, le nez camus ou les dents grimaçantes, au gré de la ronde des aiguilles... Même en lui tournant le dos, cette pendule d'ébène donne le frisson. Personne n'a le droit d'en remonter le mécanisme, elle est fermée à clé,

et cette clé pend au cou de la vieille dame. Mrs Perrots n'est jamais partie en voyage sans l'emmener avec elle. N'a-t-elle pas traversé l'Atlantique sur un paquebot, jusqu'aux Amériques, avec cet étrange objet dans sa cabine ? Une fois pour toutes, elle a déclaré que cette pendule avait pour elle une valeur inestimable ; bien plus importante que toute sa fortune réunie. Mrs Perrots est donc une femme bizarre. Le brave médecin s'est endormi légèrement dans son fauteuil dans le couloir ; les domestiques ont choisi de s'asseoir par terre ou sur les meubles. La cuisinière a fait des sandwiches et ils échangent quelques propos à mi-voix, peureusement :

— Tu crois qu'elle va le faire ?

— Penses-tu, elle devient folle, oui toutes ces histoires de mage hindou lui ont chamboulé la tête !

— Et si elle mourait au coucher du soleil comme elle l'a dit ?

— Et si j'étais roi d'Angleterre ? Non mais sans blague, tu crois qu'on peut mourir comme ça, sans rien faire de plus que de le décider ?

— Alors elle va avaler du poison ou s'ouvrir les veines.

— Mais non, le médecin est là, et la garde-malade aussi, elle peut pas !

— Ben tant mieux, parce que j'ai pas envie de perdre ma place moi, dire qu'elle n'a pas d'enfants ! Tu crois qu'elle nous laissera quelque chose, si...

— Elle va pas mourir je te dis. Des simagrées tout ça. À six heures, elle va réclamer son potage comme d'habitude, et demain il fera jour.

Dans la sombre chambre, où repose Mrs Perrots, les bougies vacillent. La garde-malade se lève et prend le pouls de sa curieuse malade, puis elle examine le visage, n'est-il pas un peu pâle ?

— Docteur !

Le médecin saute sur ses pieds. Les voilà tous les deux penchés sur Mrs Perrots avec une inquiétude grandissante.

Le pouls a baissé, il est presque imperceptible. Le cœur s'est ralenti, Caroline Perrots ne bouge plus, son corps est raide, cataleptique.

— Caroline ! Caroline vous m'entendez ?

Mrs Perrots n'entend plus, ne réagit plus, ses mains posées bien à plat sur le drap ne réagissent pas ; les paupières paraissent soudées.

— C'est un coma, docteur ?

— Je ne sais pas, je suppose, oui, bien sûr que c'est un coma ! faites-lui une piqûre bon sang ! Le cœur s'affaiblit. Mais bon sang, je n'y comprends rien, qu'est-ce qui se passe ? Dépêchez-vous !

— Son bras est raide, docteur. Je ne peux pas le déplacer...

— Qu'est-ce que vous dites ? Raide ? Elle n'est pas morte ! Trouvez la veine, piquez dans le cou, piquez n'importe où, mais allez-y !

La piqûre ne fait aucun effet, ni réaction physique extérieure, ni reprise de l'accélération cardiaque.

Le stéthoscope vissé dans les oreilles, le malheureux docteur écoute... écoute à en avoir le vertige.

— Donnez-lui de l'alcool ! Vite.

Mais les dents serrées refusent de s'ouvrir et le whisky d'un grand âge vient tacher l'oreiller de fin coton blanc, sur lequel la tête de Mrs Perrots glisse un peu. Le médecin la gifle à tour de bras, reprend son appareil, puis le jette, retrousse ses manches, arrache le corsage de la robe et entreprend un massage cardiaque épuisant.

Le quinze avril mil neuf cent quarante sept, au coucher du soleil, à quelques rayons près, Mrs Caroline Perrots a rendu l'âme, ainsi qu'elle l'avait dit. Comment est-ce possible ? Le médecin n'admet pas le surnaturel. Or, il n'est pas naturel que quelqu'un en bonne santé, même à soixante-quinze ans, meure d'un arrêt cardiaque, à une heure choisie à l'avance !

N'a-t-elle pas absorbé une drogue quelconque à l'insu de ses gardiens ? L'autopsie répond non. Et le médecin légiste déclare au docteur Peacombe qui l'avait demandée, jugeant cette mort suspecte :

— Mon cher confrère, la seule explication me paraît être la suivante : cette femme était capable, comme certains fakirs hindous, de ralentir les battements de son cœur, jusqu'à les arrêter. D'après ce que vous m'avez dit de ses fréquentations, ce n'est pas impossible.

— Vous n'allez pas me dire vous aussi...

— Je ne dis rien d'autre que ce que j'ai constaté. Catalepsie mortelle. Voilà.

— C'est un suicide alors ?

— C'en est un, mais c'est le premier de ce genre que je constate, du moins en Europe.

Il fallait se rendre à l'évidence, Mrs Perrots avait réussi son grand départ au jour et à l'heure voulus. Mais pourquoi ? Dans les instructions du notaire, figurait une clause testamentaire encore plus étonnante. Elle concernait la fameuse pendule à tête de mort. Il était prescrit d'en faire don au mage Rhama, mais avant cela :

« Vous ouvrirez le corps de la pendule au moyen de la clé que je porte au cou, vous en sortirez le squelette qui s'y trouve, et ferez en sorte de l'inhumer en même temps que moi, dans le caveau que j'ai fait construire à cet effet au cimetière de Winbledon. »

« Cet homme n'a pas de nom qui puisse vous intéresser et il ne sera pas nécessaire d'inscrire quoi que ce soit sur la pierre. Vous ferez exécuter un double cercueil, dans lequel vous mettrez nos deux corps côte à côte. Une fois le caveau refermé, il ne devra plus jamais être réouvert sous quelque prétexte que ce soit. Je ne veux ni enterrement religieux, ni fleurs, ni inscriptions. »

Le reste des biens de Caroline Perrots fut réparti entre ses domestiques, son ami le docteur John Peacombe, et des œuvres de

charité diverses.

Mais qui était le squelette ? Le mage en savait-il davantage, lui qui héritait de la pendule d'ébène et de cristal ?

Le docteur voulait savoir.

— C'est l'homme qu'elle a aimé et qu'elle voulait rejoindre. Je n'en sais pas plus, sinon que le message est arrivé.

— Quel message ?

— Vous ne croyez pas à ces choses, docteur, inutile d'en parler.

— Vous voulez dire que cet homme mort depuis des années, lui a fait signe de l'au-delà, pour qu'elle le rejoigne ? C'est ça ?

— C'est ça.

— C'est totalement ridicule ! C'est vous qui lui avez mis ça dans la tête !

— Pensez ce que vous voudrez, docteur.

— Mais vous êtes un assassin par procuration ! Vous l'avez aidée à cultiver cette idée !

— Vous ne savez pas ce que vous dites, docteur ! Cet homme est mort il y a longtemps, c'était en Inde, bien avant le mariage de notre amie. Et si elle avait pu le rejoindre plus tôt, elle l'aurait fait.

— Vous prétendez qu'elle aurait pu se suicider plus tôt ?

— En effet.

— Et pourquoi ne l'a-t-elle pas fait selon vous ?

— Parce qu'elle attendait le message, elle savait qu'il fallait attendre.

— Et elle avait besoin de vous et de vos ridicules séances de tables tournantes pour ça ?

— Il n'y avait pas de ridicules séances de tables tournantes, docteur. Je ne travaille pas dans un cirque. J'étais son ami, son seul ami de là-bas, le seul avec qui elle pouvait parler de cet homme et de son amour pour lui, vous comprenez ? Alors nous en parlions, c'étaient des exercices de concentration, tout simplement, c'est cela qui lui donnait le courage d'attendre, de vivre encore, avant de le retrouver pour l'éternité. Voilà docteur. Et lorsque le message est arrivé, elle n'a pas eu besoin de moi, elle l'a reçu dans son esprit, toute seule. Croyez-moi, laissez-la en paix à présent. Et moi aussi. Je ne suis pas l'un de ces escrocs qui hypnotisent les vieilles dames pour leur soutirer de l'argent. J'avais prévu des réactions comme la vôtre, et j'ai fait promettre à Caroline, mon amie, de ne rien me léguer surtout, d'ailleurs, je n'en ai pas besoin, je vis dans la simplicité.

— Elle vous a laissé la pendule, tout de même :

— En effet, mais ce n'est qu'un rendu ; C'est moi qui l'ai fabriquée pour elle, il y a longtemps. Je suis pas seulement un « fakir » comme vous dites, docteur, je suis horloger de mon métier. Je fais des instruments qui comptent le temps des autres, et le mien. Caroline

avait fait son temps, un long temps sans amour. Elle ne fut jamais si heureuse, j'en suis sûr, qu'à l'heure où cette pendule a sonné sa dernière heure. Adieu, docteur, j'espère qu'elle ne vous en veut pas.

— À moi ? Pourquoi ?

— D'avoir essayé de l'empêcher de mourir ! Vous auriez pu réussir, vous le saviez ?

GRAND-MÈRE DINÙ

C'est une famille américaine de Boston, famille moyenne, pourvue ainsi qu'il est normal dans les années cinquante, d'un réfrigérateur, d'une machine à laver le linge et d'un aspirateur. Teddy Gheorghi est fonctionnaire aux travaux publics de la ville. Il a quarante ans ; son épouse, Ruth, travaille dans un grand magasin, au service des achats. Ils occupent une maison de brique et de bois, à deux étages, que Teddy aura fini de payer dans dix ans. Ils ont un petit garçon de neuf ans et une petite fille de cinq ans.

Et ils ont surtout une grand-mère. Une très vieille grand-mère, très maigre et très silencieuse.

Dinù est son nom. Elle parle peu car elle comprend mal et parle encore plus mal la langue de ce pays d'adoption.

Dinù est Roumaine. Lorsqu'elle a émigré avec les parents de Teddy vers mil neuf cent dix, il ne s'appelait pas encore Teddy mais Tesorù et n'avait que six mois. La grand-mère avait quarante-cinq ans, elle était veuve, ne connaissait que le travail de la terre, et se trouva perdue dans cette grande ville. En mil neuf cent trente-sept, elle perdait en même temps son fils et sa belle-fille, dans un accident de chemin de fer. Ils étaient les seuls à lui parler encore la langue du pays. Et Dinù se retrouva, à soixante-douze ans, dans un cimetière américain au côté de son petit-fils Teddy. Elle ne comprit pas alors pourquoi, dans ce pays, on incinérât les morts plutôt que de leur donner une tombe. Et dans son mauvais anglais, elle dit :

— Ton père n'était pas un vampire et ta mère non plus, pourquoi les fais-tu brûler ?

Teddy eut beau lui expliquer que la chose était courante aux USA, qu'il valait mieux pratiquer ainsi, plutôt que d'acheter très cher une concession, la vieille Dinù hochait la tête avec réprobation, et marmonnait des choses à propos de vampires.

Teddy, en bon Américain qu'il était devenu, ne prit pas garde à ces histoires, et comme il aimait bien sa vieille grand-mère, il la garda avec lui. Lorsqu'il eut des enfants, tout naturellement, elle s'occupa des petits. Elle avançait en âge, elle se desséchait de plus en plus, mais elle n'avait pas sa pareille, à quatre-vingt-six ans, pour consoler un petit garçon, fabriquer des beignets succulents en un tour de main, et repasser une chemise. Le tout, en économisant les paroles et sans faire plus de bruit qu'une souris.

C'est pourquoi, le jour où son arrière-petit-fils est tombé malade, grand-mère Dinù s'est transformée tout naturellement en infirmière. Une mauvaise fièvre rongait le petit Michael, un virus disait le médecin. Grand-mère Dinù ne connaissait rien au virus, mais savait le goût de la mauvaise sueur qui perlait aux tempes de son garçon, le dernier des Gheorghi, et elle n'avait pas confiance dans les boîtes de

médicaments qui défilaient sur la table de nuit.

C'est pourquoi, par une nuit noire, en plein Boston, elle est partie silencieusement à la recherche du seul remède connu jadis dans son lointain village, pour éloigner la mort. Un remède effrayant, venu d'un Moyen Age qui n'est pas si lointain, pour une paysanne des Carpathes, perdue dans le Nouveau Monde.

Dans la maison de brique et de bois de Teddy Gheorghi, les lumières sont éteintes depuis longtemps. Une veilleuse demeure près du lit de l'enfant malade qui respire péniblement. Le médecin a parlé de méningite. Ruth, la mère, s'est endormie sur sa chaise, abrutie de fatigue et de chagrin. Teddy dort dans la chambre voisine, d'un mauvais sommeil agité. Sarah, la fille cadette, a été confiée à des amis, par peur de la contagion. Normalement, grand-mère Dinù devrait dormir dans sa petite chambre au rez-de-chaussée, près de la cuisine. Mais son lit est vide. Elle est sortie. À quatre-vingt-six ans, sans rien dire à personne, elle qui ne dépasse jamais les limites du quartier, s'en est allée jusqu'à la station de taxis, près du drugstore qui reste ouvert toute la nuit.

Là, elle a sorti des pièces de sa poche, et demandé au premier chauffeur, avec un accent épouvantable et des mots approximatifs :

— Combien pour rouler la voiture au cimetière ?

L'homme a fait une grimace comique :

— Eh ! la vieille ! C'est pas l'heure de faire ce genre de balade ! Quel cimetière d'abord ? Y'en a au moins vingt-cinq à Boston !

Obstinée, la vieille a répété :

— Combien pour rouler la voiture au cimetière ?

Elle tendait sa vieille main maigre avec tout l'argent de ses économies. Environ deux cents dollars. Alors le chauffeur s'est décidé. Va pour le premier cimetière venu. Après tout, il ne faut pas contrarier les fous. Trois quarts d'heure plus tard, il abandonnait sans remords la vieille femme à la grille d'un cimetière, une grille close, bien entendu.

Mais il était dit que grand-mère Dinù parviendrait à ses fins, cette nuit de septembre mil neuf cent trente-sept. À petits pas, la voilà qui longe le mur interminable pour découvrir enfin une autre porte, plus petite, et simplement fermée par un crochet.

Voilà donc grand-mère Dinù à l'intérieur d'un grand parc, planté d'arbres immenses. Elle trotte entre les monuments, à la recherche d'un endroit précis, qui doit normalement se trouver près de l'entrée principale. Elle se souvient parfaitement du jour où son fils et sa belle-fille ont disparu en fumée dans cet endroit. Il doit y avoir une salle, avec des fleurs, et des corps qui attendent.

À l'entrée, effectivement, une plaque discrète indique la morgue. Comment y pénétrer ? Une allée en pente mène à un sous-sol, c'est là que les voitures funèbres viennent se garer. Au bout de ce sous-sol,

une porte métallique.

Le mystère est que cette porte s'ouvre sur un couloir, et que ce couloir mène directement à la morgue. Il est insensé que rien ne soit bouclé dans cet endroit. Insensé qu'une vieille femme ait pu y pénétrer sans encombre, et découvrir ce qu'elle était venue chercher.

Un peu plus tard, grand-mère Dinù est à nouveau sur la route. Seule dans la nuit, portant dans son cabas un trésor épouvantable. Comble de folie dans cette odyssée, une voiture de police lui demande ce qu'elle fait là. Grand-mère Dinù dit qu'elle rentre chez elle, et montre sa carte d'identité avec son adresse. Bons princes, les policiers la ramènent et, durant leur trajet, l'écoutent raconter une histoire incompréhensible, d'après laquelle ils croient deviner que la vieille dame a été abandonnée par un taxi qui devait l'attendre au carrefour. Quel taxi ? Quel carrefour ? Peu importe, une grand-mère de quatre-vingt-six ans n'est pas un malfaiteur. Courtoisement, l'un des policiers l'accompagne même jusqu'à la porte de la maison de brique et de bois. Il constate qu'elle ouvre avec sa clé, la salue et s'en va.

Lorsqu'il saura plus tard ce que venait de faire cette grand-mère inoffensive, qui roulait les « R » d'une façon si drôle, le policier aura un haut-le-cœur.

Grand-mère Dinù n'est pas encore rentrée dans sa chambre, lorsqu'elle entend sa belle-fille demander :

— Tu ne dors pas ?

— Non. Je vais faire une tisane, pour Michael.

Ruth a un mouvement de lassitude, et retourne auprès de son fils. Elle n'a pas le courage d'empêcher la grand-mère de mijoter une tisane après l'autre, sans résultat bien sûr. D'ailleurs, la vieille femme marmonne et grommelle sans cesse devant ses casseroles. On ne trouve pas au supermarché du coin les herbes qu'il faut. Ruth entend des bruits lointains, venus de la cuisine au rez-de-chaussée. Une odeur bizarre lui parvient un moment, puis plus rien. Elle a dû s'endormir.

Au petit matin, l'enfant gémit doucement. La fièvre ne le lâche pas et il est si pâle, que son petit visage se confond avec les draps. Sa mère lui tamponne doucement le front et les tempes avec de l'eau froide. Il est environ cinq heures lorsque le pas lent de grand-mère Dinù s'arrête près du petit lit. Elle tient un bol à la main, dans lequel fume un peu de liquide brunâtre.

Elle le tend à sa belle-fille d'un air grave :

— Fais boire Michael. Pour chasser la mort.

— Qu'est-ce que c'est, grand-mère ?

— Fais boire ton fils, ne demande pas.

— Mais le docteur a dit que c'était inutile, grand-mère, tu sais bien...

— Fais boire ton fils, je dis ! Seule chance pour la vie !

Pourquoi pas. Cela ne peut pas faire de mal à l'enfant, et Ruth obéit, comme une automate. Mais elle éprouve quelques difficultés à faire boire son fils dont les dents serrées refusent de s'ouvrir. Découragée, elle abandonne le bol sur la table de chevet. Même pour faire plaisir à la grand-mère, elle n'a pas la force d'insister.

Alors patiemment, grand-mère Dinù va donner elle-même la potion, goutte après goutte, en se servant d'un coin de mouchoir. Elle le trempe dans le bol, puis le glisse entre les lèvres gercées de l'enfant, et recommence, encore et encore, tandis que Ruth pleure dans un coin de la chambre, à petits sanglots épuisés.

Lorsque le médecin arrive vers huit heures, grand-mère Dinù a rangé son bol et sa mixture. Le petit Michael ne respire plus qu'à un fil. Le médecin sait qu'il n'y a plus rien à faire. Piqûres, oxygène, tout cela n'y fera rien. L'issue lui paraît fatale. Alors il s'éloigne avec le père et tente de le préparer doucement au drame qui menace, à moins d'un miracle.

Telle est la situation, le six septembre mil neuf cent trente-sept, à neuf heures du matin, dans la maison de brique et de bois de Teddy Gheorghi.

Pendant ce temps, dans les locaux d'un cimetière de l'Est de la ville, c'est la panique. La police vient de découvrir le résultat de la visite nocturne de grand-mère Dinù.

Il est des pratiques étranges dont on ne connaît pas vraiment l'origine, et que l'on croit plus folkloriques que réelles. Dans le village natal de grand-mère Dinù, en Roumanie, comme dans d'autres villages d'ailleurs, on sait par exemple que si la malédiction se porte sur une famille, c'est qu'il y a un « Strigoï » parmi ses défunts. Un Strigoï est un mort qui se nourrit des vivants. Il faut le déterrer, le couper en deux et le brûler, afin qu'il ne fasse plus mourir les membres de sa famille pour s'en repaître.

Il faut surtout lui arracher le cœur et le brûler. Car les Strigoï sont des morts-vivants, que l'on ne peut tuer définitivement qu'en leur brûlant le cœur, ou en le transperçant d'une épée. Mais le cœur d'un Strigoï réduit en cendres et mélangé à de l'eau, peut guérir les malades.

D'ailleurs, le cœur de n'importe quel défunt peut guérir un malade. C'est même le seul moyen de le sauver, selon grand-mère Dinù. Bien entendu, en règle générale, on ne se sert que des cœurs de Strigoï, lorsqu'il devient nécessaire de les brûler. Il serait impensable et sacrilège d'utiliser le cœur d'un membre de la tribu. Par contre, le cœur d'un étranger est un remède sûr. Aussi sûr que celui d'un Strigoï.

La police ignore tout cela. Ce qu'elle sait, c'est qu'un maniaque a pénétré dans les locaux d'une morgue et profané le corps d'un défunt. L'information est transmise à tous les postes de police et c'est ainsi que

le sergent Donally se souvient avoir rencontré, sur la route près du cimetière dont il est question, une vieille dame avec un cabas.

Certes, il n'imagine pas la vieille dame se livrant à cette chose macabre et épouvantable, mais sa présence était insolite et peut-être a-t-elle vu quelque chose. Bref, le sergent Donally rend compte de l'incident à ses chefs, et il est dix-sept heures, ce même six septembre mil neuf cent trente-sept, lorsqu'on frappe à la porte de la maison de brique et de bois.

Le sergent Donally s'est fort bien souvenu de l'adresse, la grand-mère lui ayant montré sa carte d'identité, afin qu'il puisse la lire.

Teddy Gheorghi et son épouse reçoivent les policiers avec étonnement. Ruth se souvient en effet que la grand-mère ne dormait pas la nuit dernière, et tous deux sont stupéfaits d'apprendre qu'elle se promenait seule du côté d'un cimetière.

La vieille dame hausse les épaules, lorsqu'on lui demande ce qu'elle faisait là. Elle s'adresse à Teddy, son petit-fils, en roumain, mais Teddy, qui n'a guère pratiqué sa langue d'origine, ne comprend pas tout. De plus, il est étonné de voir sa grand-mère lui parler roumain, ce qu'elle ne fait jamais. Alors la vieille dame s'énerve, répète son discours, et Teddy finit par en percevoir le sens. Il devient pâle, son regard effrayé va de la vieille femme au policier. Il ne sait plus que faire. Grand-mère Dinù vient brutalement de lui dire qu'elle a été dans cet endroit pour y prendre le cœur encore frais d'un mort, afin de sauver le petit Michaël. Elle a ajouté :

— Ne leur dis pas que c'est moi, sinon il m'empêcherait d'y retourner, s'il en fallait un autre...

C'est pour cela qu'elle a parlé dans sa langue. Et non parce qu'elle se sent coupable de quoi que ce soit. Au village, dans son enfance, cette chose arrivait parfois, et cela se faisait toujours de nuit, afin que les autorités ne puissent pas punir ceux qui brûlaient les Strigoï. Officiellement, cette pratique était interdite, mais jamais personne n'avait été emprisonné pour cela. Grand-mère Dinù ignorait de toute évidence que depuis son enfance, la Roumanie avait bien changé, et que, fort heureusement, cette pratique était jugée criminelle, et sévèrement punie. D'ailleurs, elle n'existait plus dans le nouvel état roumain. Finis les légendes, les vampires et les superstitions moyenâgeuses...

Mais grand-mère Dinù avait quitté son village et son pays en mil neuf cent un. Pour elle, les traditions étaient encore vivantes Et elle se souvenait fort bien de sa propre mère, lui disant un jour, alors qu'elle était jeune mariée :

— Si quelqu'un de ta famille souffre et va mourir, et que ce n'est pas la faute d'un Strigoï, tu devras marcher longtemps et aller hors du village, chercher le cœur frais d'un défunt que tu ne connais pas. Il te

faudra le brûler sur la braise ardente, recueillir les cendres et les faire bouillir dans de l'eau pure. Celui qui boira cela échappera à la mort.

— C'est ce que j'ai fait cette nuit, Teddy, pour sauver ton fils !

Grand-mère Dinù a noyé son petit-fils d'un flot de paroles véhémentes, elle qui ne parle guère d'habitude. Puis elle se tait et attend.

Teddy regarde les vieilles mains déformées par les travaux et l'âge. Comment ont-elles pu ?

— Monsieur Gheorghi, cette vieille femme a fait quelque chose ?

Il secoue la tête négativement, mais le policier voit bien que ça ne va pas.

— Monsieur Gheorghi, si vous ne traduisez pas ce qu'elle a dit, nous allons devoir l'emmener pour l'interroger. Ce qui s'est passé là-bas est très grave. Une famille a porté plainte, si elle sait quelque chose...

Teddy laisse échapper :

— Ne la brusquez pas, elle ne croyait pas mal faire... Il a tant de mal à réaliser lui-même ! Il a le sentiment de découvrir des racines ignorées. Il est né du sang de cette vieille femme, lui, Teddy, l'Américain moderne. C'est comme s'il sortait du brouillard, comme s'il voyait pour la première fois son image dans une glace.

C'est trop. L'enfant qui se meurt là-haut, et cette horreur que lui raconte le policier. Teddy parle. Il explique, sous le regard furieux de grand-mère Dinù, et il tente d'excuser. Mais pour des policiers américains, les histoires de vampires et de remèdes magiques, sont lettres mortes. La profanation est un crime. Alors, ils emmènent grand-mère Dinù.

La vieille dame va devoir s'expliquer avec l'aide d'un interprète officiel. Ce qu'elle fait sans grande émotion. Sa seule préoccupation étant d'avoir des nouvelles de l'enfant. Car elle est presque sûre de l'avoir arraché à la mort.

Peu lui importent ces juges et ces questionneurs qui ne comprennent rien. Ces gens veulent savoir où est le couteau de cuisine dont elle s'est servie, ils veulent son cabas et le linge de coton blanc qu'elle a soigneusement lavé après qu'il eût servi d'emballage. Ils veulent examiner les cendres du poêle, ils veulent qu'elle dise à cet homme-médecin, pourquoi elle a fait cela, alors qu'elle se tue à le dire depuis quarante-huit heures !

— Seul remède pour Michael...

Ils ne la croient pas. Peut-être ont-ils tort ? En tout cas, grand-mère Dinù le pense et, le douze septembre mil neuf cent trente-sept, sept jours entiers après son équipée macabre, elle lance au juge avec un large sourire édenté :

— Michael guéri !

L'arrière-petit-fils, le dernier des Gheorghi est, en effet, sauvé. La

maladie a cédé le pas, après deux jours entre la vie et la mort, et alors même que le médecin baissait les bras... Michael s'est endormi tranquillement, les tempes fraîches, son petit visage enfin détendu. Et personne n'a réussi à faire admettre à grand-mère Dinù qu'elle n'était pour rien dans ce miracle.

LA COMMANDE MIRACULEUSE

Mardi quinze juin mil neuf cent quatre-vingt-deux, sept heures quinze. Le portier chamarré de l'hôtel Lancaster, rue de Berri à Paris fait deux pas sur la chaussée pour appeler un taxi :

— C'est pour Orly, dit-il au chauffeur. Le client donne un coup de téléphone à l'étranger et il arrive.

Monsieur Jean Baptiste Cartant le chauffeur jette un coup d'œil sur la pendule du tableau de bord et demande avec un fort accent méridional et une moustache inquiète :

— À quelle heure est son avion ?

— Oh il a tout le temps : son avion n'est qu'à neuf heures trente. En effet la marge est plus que raisonnable et le chauffeur, homme paisible et bon vivant, rasséréné, range sa Mercedes noire et pousse un peu le son de sa radio. Un mètre quatre-vingts, quatre-vingts-cinq kilos, il a horreur de foncer sur l'autoroute avec dans le rétroviseur le regard angoissé d'un client qui craint de rater son avion. Jean Baptiste n'est pas le genre « poursuite infernale », même pour un bon pourboire.

Dix minutes plus tard paraît le client, monsieur Riquelinque : un grand bonhomme mince au front légèrement dégarni, vêtu d'un costume gris très strict qui glisse un pourboire dans la main du portier, s'assoit confortablement et dispose à côté de lui sur la banquette une petite valise et un attaché-case.

— Excusez-moi, dit-il... j'ai eu un mal fou pour obtenir Rome. Jean Baptiste entrevoit dans le rétroviseur un visage poli où des yeux bleus sourient de chaque côté d'un grand nez aquilin.

Il est sept heures vingt-cinq lorsque le taxi démarre. Lorsqu'il s'engage sur le périphérique porte Maillot il est sept heures trente environ. À cette heure le périphérique n'est pas encore encombré. Le vent qui a soufflé dans la nuit a balayé les nuages. Tout annonce une journée douce et ensoleillée. Pourtant une affaire bizarre vient de commencer reliée mystérieusement au krach récent et célèbre de la banque du Vatican : la banque Ambrosiano. Cette affaire a été portée à notre connaissance par monsieur Jean Baptiste Cartant, chauffeur de taxi à Paris et confirmée par monsieur Riquelinque PDG de la société « JEJOUZ ».

Le quinze juin mil neuf cent quatre-vingt-deux à sept heures quinze, Jean Baptiste Cartant charge monsieur Riquelinque qui doit prendre un avion décollant à neuf heures trente.

Vers sept heures cinquante environ alors que Jean Baptiste s'engage sur la bretelle d'Orly, une exclamation de son client le fait sursauter :

— Oh là!

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Mais vous allez à Orly !

— Ben oui !

— Mais mon avion ne part pas d'Orly il part de Roissy.

— C'est pas vrai ?

— Mais si !

Tandis que Jean Baptiste obligé de poursuivre jusqu'à l'aéroport passe devant celui-ci sans s'arrêter. Il s'excuse :

— Ce n'est pas de ma faute ! Je vous assure que le portier m'a dit que vous alliez à Orly. Mais ne vous inquiétez pas, nous avons tout le temps d'arriver à Roissy pour votre avion. Heureusement que vous étiez très en avance.

Évidemment le périphérique sur lequel Jean Baptiste roule en sens inverse est nettement plus chargé. Mais il rassure encore son client :

— Ne vous faites pas de soucis nous y serons, et en avance encore ! Le client s'en réjouit : Il est parti si tôt parce qu'il y a une heure de décalage horaire entre l'Italie et Paris et qu'il devait confirmer son rendez-vous par téléphone avec le représentant de la banque Ambrosiano et un industriel romain.

— Je fabrique des jouets dans une usine en Normandie, explique-t-il au chauffeur.

Et il précise qu'il vient de recevoir une commande miraculeuse. Cette commande considérable l'oblige à sous-traiter certaines pièces. Mais il n'y a en Europe qu'un seul fabricant capable de les façonner en temps et en heure et encore en quantité limitée. Cet industriel est romain. Voilà pourquoi il se rend à Rome pour signer ce contrat qui représente une affaire décisive pour l'avenir de son entreprise. En effet si ce fabricant revenait sur les conditions financières ou sur les dates de livraison, ou préférerait finalement travailler pour une autre firme, l'usine de monsieur Riquelinque serait ruinée par les dédits.

— Vous le signerez votre contrat ! vous le signerez ! s'exclame Jean Baptiste Cartant.

Mais la Mercedes qui roule à vive allure sur la voie de gauche de l'autoroute est obligée de freiner brusquement. Il est environ huit heures quarante. Devant Jean Baptiste Cartant un véritable ballet de voitures et de camionnettes parviennent à s'éviter, malgré quelques dérapages spectaculaires.

Un coup d'œil dans le rétroviseur et le chauffeur constate que le client à pâli.

— Qu'est-ce que c'est ?... Qu'est-ce qu'il y a ?

Les yeux exorbités le client s'est penché en avant pour regarder la chaussée entre les véhicules qui font écrans.

— Je ne sais pas, dit le chauffeur interloqué, je vois un camion renversé.

— On doit pouvoir passer sur une file, essayez ! supplie le client.

— Bon je vais voir.

Quelques instants plus tard Jean Baptiste Cartant parti en courant

revient plus lentement et la mine désolée.

— Il faut attendre, dit-il... C'est un camion de poissons qui s'est renversé. Une avalanche de cageots qui ont glissé les uns sur les autres et se sont ouverts. Une montagne de poissons barre toute l'autoroute.

Lorsque vers neuf heures quinze, la police ayant réussi à se faufiler jusque-là pour aider le chauffeur du camion à déblayer à grands coups de pelles un chemin dans cette montagne de poissons, le taxi repart, les chances du client de s'envoler pour Rome par l'avion de neuf heures trente sont devenues minces.

Dix minutes plus tard à l'aéroport, après avoir jeté sur le siège à côté du chauffeur un billet de cent francs, monsieur Riquelinque s'exclame :

— Je l'ai sûrement raté. Attendez-moi quelques minutes je crois qu'il y en a un autre dans la matinée, mais c'est à Orly.

En effet le client réapparaît la mine basse et s'engouffre dans la Mercedes :

— C'est raté ! Mais l'hôtesse m'a confirmé qu'il y a un départ à onze heures à Orly. Heureusement il y avait de la place. Vous croyez que nous l'aurons ?

— Ce sera juste, mais si tout va bien, oui. Nous avons quand même une heure devant nous.

Cette fois le client s'assoit les fesses serrées, raide sur la banquette et le regard fixe.

Le périphérique n'est pas trop encombré mais la circulation se fait mal, car le vent, soufflant à nouveau, pousse sur Paris des nuages noirs déversant une pluie diluvienne que les essuie-glaces parviennent difficilement à évacuer.

Dans le rétroviseur le visage du client paraît congestionné et rougeâtre. Ses mains sont crispées sur le dossier devant lui. Lorsqu'il s'engage sur l'autoroute, Jean Baptiste Cartant pousse un soupir :

— Je crois qu'on est sorti de l'auberge, dit-il, on va l'avoir votre avion.

— Vous croyez ?

— Oui... Oui... On va l'avoir.

Mais à peine le client, quelque peu décontracté, se laisse-t-il aller contre le dossier de la banquette qu'il fronce les sourcils :

— Zut ! Qu'est-ce qui se passe ?

À travers la pluie battante, devant eux tous les stops des voitures se sont brusquement allumés. Un coup d'œil du chauffeur dans le rétroviseur : cette fois monsieur Riquelinque n'est plus rouge il est violet.

Devant eux les portières s'ouvrent, des gens sortent malgré la pluie, s'abritant tant bien que mal avec ce qui leur tombe sous la main.

— Ce doit être un accident, dit Jean Baptiste.

Prévenant le désir du client, il sort de sa Mercedes pour aller aux nouvelles.

Elles ne sont pas fameuses les nouvelles lorsqu'il revient. Deux autocars sont entrés en collision, écrasant comme une galette une 4 L, dans laquelle il y a paraît-il quatre personnes.

— Impossible de passer mon pauvre monsieur. Les cars tiennent toute la chaussée.

— Et si vous faisiez demi-tour ?

— Regardez !

Suivant le geste du chauffeur, monsieur Riquelinque regarde par la lunette arrière : l'autoroute est encombrée à perte de vue.

— Alors la bande d'urgence !

Le client montre sur l'extrême droite de la chaussée la voie réservée où les voitures en principe n'ont pas le droit de circuler.

— Vous n'y pensez pas !

En effet, un concert de sirènes se fait entendre et sur la voie d'urgence passent en trombe deux gendarmes motocyclistes.

— Eh bien allez-y ! ordonne le client, suivez-les !

Le chauffeur secoue la tête :

— Impossible mon pauvre monsieur, regardez.

Cette fois c'est un girophare qui clignote, celui d'une voiture de police-secours suivie quelques instants plus tard par une voiture de pompiers.

— Mais il faut que j'aille à Rome ! Il le faut absolument. Ces gens m'attendent, pensez, le représentant de la banque Ambrosiano. C'est la banque du Vatican. C'est elle qui va s'occuper des transferts de fonds, et l'autre c'est le patron d'une immense boîte, un vieil homme orgueilleux, je ne peux pas leur faire faux bond. Vous croyez que cela va être long ?

— Ben, répond Jean Baptiste... le temps d'écarter les deux autocars, de découper une 4 L au chalumeau et d'en sortir quatre macchabées.

Monsieur Riquelinque n'est plus violet... il est vert.

Il faut le temps en effet que surgissent les ambulances en caravane que des ouvriers de l'autoroute dévissent les boulons qui maintiennent le rail central de sécurité, qu'une camionnette sous le regard des policiers dépose une longue rangée de balises sur la voie inverse pour y organiser une déviation et il est onze heures lorsqu'enfin la Mercedes reprend sa route à la vitesse d'un homme au pas. À l'arrière le client est effondré.

Lorsque le chauffeur s'arrête devant l'aéroport, il crie à monsieur Riquelinque qui jaillit comme un fou de la voiture :

— Allez-y ! À tout hasard je vous attends.

Il fait bien. Quelques minutes plus tard Monsieur Riquelinque revient, presque décontracté, manifestement il a raté une seconde fois

l'avion mais semble en avoir pris son parti :

— Il y en a un autre, dit-il en se penchant à la portière. À dix-sept heures. Je vais prévenir Rome. Je pourrai encore signer ce soir.

— Ah bon ! Je suis bien content que cela s'arrange. Voulez-vous que je vous ramène à Paris ?

Monsieur Riquelinque lève les bras au ciel :

— Jamais de la vie ! Je suis ici, j'y reste. D'autant plus que je ne suis pas le premier sur la liste d'attente. Il va falloir que je fasse des pieds et des mains pour embarquer.

— Alors, au revoir monsieur, et bonne chance ! Jean Baptiste gagne la file d'attente des taxis, un peu honteux de l'addition qu'il a dû présenter à son malheureux client, qu'il n'a pour ainsi dire pas quitté depuis près de quatre heures.

Plus tard dans l'après-midi, et comme cela arrive fréquemment à tous les chauffeurs de taxis parisiens, vers quinze heures trente Jean Baptiste a chargé devant le George V une cliente qui se rendait à Orly. L'odyssée de son client du matin le tracasse encore, et poussé par la curiosité, il décide d'aller faire un tour dans l'aéroport, pour voir, histoire de connaître la suite, et aussi de se détendre un peu. Confusément il s'attend à tout : annulation du vol, brouillard sur Rome, avion complet. En pénétrant à son tour dans la salle des pas perdus, il aperçoit un petit groupe de personnes écartant la foule grouillante et encadrant une civière.

Par une sorte de pressentiment il se faufile, et se frotte les yeux de surprise... ce n'est pas possible ! cet homme sur la civière, c'est lui ! c'est son client !

Il se penche sur le malheureux avec compassion :

— Mais monsieur ! Qu'est-ce qui vous est arrivé ? Qu'est-ce que vous faites là ?

Monsieur Riquelinque a le visage crispé par la douleur et se tourne vers Jean Baptiste. Même pas étonné de le trouver là. En fait monsieur Riquelinque ne s'étonne plus de rien, sa voix est terne, son regard abattu :

— C'est arrivé il y a cinq minutes, dit-il en serrant les dents pour réprimer un gémissement. J'attendais, et puis au comptoir de la compagnie ils m'ont appelé, la liste d'attente vous comprenez, j'étais tellement content, je suis parti d'un bond, ils avaient ciré le marbre, je me suis cassé la jambe.

Avant que monsieur Riquelinque soit avalé par l'ambulance, il a le temps de confier son attaché-case à Jean Baptiste Cartant le chauffeur de taxi qui ne l'a pas quitté, et de lui passer quelques consignes. Peut-il téléphoner au directeur technique de son usine en Normandie pour le mettre au courant ? Oui. Alors celui-ci devra sauter dans sa voiture pour venir à Paris. Jean Baptiste lui remettra l'attaché-case dans lequel

il trouvera le fameux contrat. Puis le directeur technique devra prendre le fameux contrat. Puis le directeur technique devra prendre le premier avion pour Rome demain matin afin de le faire signer.

Tout se passe comme prévu. Simplement le directeur technique arrivé à Paris le soir même ne prend dans l'attaché-case de monsieur Riquelinque que le dossier ayant trait au contrat et rend le reste au chauffeur de taxi en lui disant :

— Pourriez-vous reporter cela à monsieur Riquelinque à l'hôpital ?

Jean Baptiste se présente donc dans la chambre de monsieur Riquelinque à l'hôpital Ambroise Paré.

Le lendemain matin vers onze heures.

— Alors monsieur, votre directeur technique est-il arrivé à Rome ?

Cette fois encore le chauffeur s'attend à tout : à ce que l'avion du directeur technique ait été détourné, qu'il se soit crashé entre Rome et Paris. Mais il ne s'attend pas à la réponse de monsieur Riquelinque :

— Oui, mais il attend depuis une heure avec le représentant de la banque Ambrosiano, le fabricant avec qui nous devons signer. Impossible de mettre la main dessus.

Jean Baptiste Cartant hanté par cette affaire appelle à nouveau monsieur Riquelinque dans l'après-midi. Celui-ci déclare :

— Je ne sais plus à quel saint me vouer. Je crois que tout est fichu pour nous. Notre Italien est à l'hôpital à la suite d'une crise cardiaque. Son remplaçant n'ose pas prendre la responsabilité de signer le contrat. Tout cela est un temps perdu que nous ne rattraperons pas. Merci de votre sympathie, en tout cas.

Le lendemain, comme tout le monde, le chauffeur de taxi lit dans son journal que le sinor Roberto Calvi président de la Banque Ambrosiano vient d'être retrouvé pendu à Londres sous un pont de la Tamise. Il n'ose plus téléphoner au malheureux Riquelinque :

— J'avais l'impression de lui porter la guigne, dira-t-il.

Pourtant huit jours plus tard, il prend son courage à deux mains pour appeler monsieur Riquelinque à son domicile de Normandie, car il s'est pris de pitié pour le brave homme, en toute amitié.

— Allô, monsieur Riquelinque ? Vous vous souvenez, je suis votre chauffeur de taxi.

— Je me souviens très bien, c'est gentil de vous inquiéter de moi !

— Excusez-moi monsieur, mais je ne peux pas m'empêcher de vous demander ce qu'est devenue votre grosse commande de jouets.

— Complètement tombée à l'eau ! Notre fabricant Italien est toujours à l'hôpital et la Banque Ambrosiano est en faillite.

Le chauffeur de taxi interloqué remarque :

— Mais vous avez l'air de prendre cela plutôt bien ?

— Oui, nous avons eu une chance inouïe ! Ces jouets comportaient des pièces en plomb décoré avec une peinture à l'oxyde de zinc et de

plomb dont le gouvernement français vient d'interdire la vente. De ce fait, la commande a été annulée. Si nous avions signé à Rome tout nous serait resté sur les bras. C'était la fermeture de l'usine. Je l'ai échappé belle !

Ainsi tous les événements de cette affaire sont totalement indépendants les uns des autres : une simple suite de coïncidences vérifiables et vérifiées. Nul ne peut imaginer en effet que pour protéger monsieur Riquelinque le destin ait provoqué l'erreur du portier de l'hôtel Lancaster, renversé un camion de poissons, écrasé quatre personnes dans une 4 L, infligé une crise cardiaque à un industriel italien, provoqué une catastrophe financière par le crack de la banque du Vatican et fait se suicider monsieur Roberto Calvi sous un pont de la Tamise. Et pourtant comme dira monsieur Riquelinque :

— S'il y a un Dieu, il est indiscutable qu'il a tout fait pour que nous ne signions pas ce contrat.

J'AIMERAIS QU'ON M'EXPLIQUE

« Un anglais en Inde doit rester un anglais.

Un anglais qui a chaud ne doit pas transpirer c'est inconvenant. Un anglais ne peut épouser qu'une anglaise, méprise les moustiques, les boys et les servantes hindoues qui se pendent à ses basques en implorant du travail. »

Au golf club de Lahore, capitale de la province du Punjab au Pakistan, le colonel commandant le régiment parle ainsi à ses hommes en mil neuf cent trente-huit.

— Messieurs, je n'approuve pas la conduite de ce gentleman, vous le savez...

Le gentleman en question, se trouve être un certain James Fitzloy, présentement accoudé au bar du golf club, où il ingurgite forces whiskies-soda.

Pour le colonel commandant, Fitzloy a tous les défauts qu'un anglais des Indes ne doit pas avoir : il boit quand il a soif, et il a souvent soif, car il fait chaud. Il transpire et ne craint pas de plonger dans les merveilleux bassins du golf club, ou de s'asperger au premier jet d'eau. Il fréquente assidûment les jeunes femmes hindoues, délaissant la fine fleur de la gentry anglaise de Lahore. Depuis un an qu'il est venu en Inde prendre la direction de l'exploitation de tabac de son père, le « beau Jim », ainsi qu'on l'appelle, n'a pas daigné se fiancer, il a trente ans passés ! Enfin, et surtout peut-être, Fitzloy est un civil qui n'a pas embrassé, comme son père défunt, la carrière militaire, et qui affiche une désinvolture sur le plan des mœurs, tout à fait regrettable. Le colonel commandant insiste :

— Je vous conseille vivement messieurs, de tenir à l'écart de cet individu, vos sœurs et vos fiancées. Il me paraît dénué de tout scrupule !

L'un des officiers proteste :

— C'est un compagnon tout à fait agréable au bridge comme au golf ! Et sa fortune est solide ! Il n'a même pas besoin de travailler, ses affaires se font toutes seules.

— En effet, son père, lieutenant-commandant en retraite, avait su faire régner l'ordre et la discipline dans son domaine ! Heureusement pour le fils...

— Reconnaissez commandant, que les réceptions qu'il donne au club sont les plus animées !

— Évidemment ! Toutes ces jeunes dames se sont entichées de lui ! Mais savez-vous ce qu'il a osé déclarer à l'un de mes officiers ? « Qu'il en avait marre des Anglaises, et préférait les peaux brunes ! Marre ! Vous vous rendez compte ?

Affreux certes, d'un point de vue anglais snob et raciste.

Jim Fitzloy un mètre quatre-vingts, carré d'épaules, les yeux bleus,

la moustache blonde, ne semble guère préoccupé par le jugement de ses compatriotes. D'ailleurs ce soir il a trop bu. Il lui faut de l'air, au diable cette réception guindée, au diable les uniformes et les smokings blancs, au diable les jeunes filles en fleur et aux mains moites qui s'accrochent à lui d'un air énamouré pour le moindre fox-trot.

— Qui m'aime me suive, camarades ! Je connais un délicieux endroit, dans le bazar, près de la Mosquée des Perles, où l'on sert un riz au curry remarquable !

Plus bas, il ajoute à l'intention de ses compagnons :

— Et où l'on trouve les plus merveilleuses servantes aux yeux noirs...

Dans un éclat de rire, Jim Fitzloy quitte le club avec deux ou trois camarades de fête et sur la place se met à chercher sa voiture avec difficulté, en criant :

— Tous au bazar ! En avant pour la Mosquée des Perles !

Ce sera la dernière incartade de James Fitzloy en public. Son destin l'attend devant la Mosquée des Perles, l'un des plus beaux monuments de Lahore.

Il a le visage ridé, les jambes maigres, il est assis en tailleur, son regard noir est perdu dans une profonde méditation que ne dérange ni les mouches, ni les cris des marchands. Il est le destin de James Fitzloy.

— Alors fakir ? On médite ? On rêve aux mouches ? On est au septième ciel ?

L'homme maigre et noir, vêtu d'un pagne enroulé à la taille, ne répond pas aux sarcasmes de l'Anglais. Les compagnons de Fitzloy tentent de l'entraîner.

— Allons viens, laisse-le !

— Non ! Il me plaît ce type ! Allez fakir, fais-nous des trucs épatants ! Hein ? Tiens, je parie que tu peux faire danser ma cravate ? Non ? Alors fais-nous ton numéro ! Les jambes sur la tête et en extase ! Allez ! Tu ne comprends pas l'anglais ?

Le vieil homme ne répondant toujours pas, Jim s'énerve et lui donne un coup de pied-en l'insultant. Les quelques mots d'hindoustani qu'il a appris en un an, ne sont d'ailleurs que des injures.

Le vieil homme ne répond toujours pas, il s'est contenté de reculer contre le mur, et à nouveau son regard noir se perd dans le vague. Mépris... Mépris total envers ce représentant de la déchéance de l'occupant anglais. Mépris pour son manque de respect, pour son ivresse, pour sa violence. Mépris total pour celui qui côtoie une civilisation, sans essayer de la comprendre. Pour qui a-t-il pris ce vieil homme ? Pour un fakir de cirque ? Un pantin de foire ?

— Allons Fitzloy viens ! Laisse ce pauvre diable tranquille, il ne t'a rien fait !

Rien fait non. Pas encore...

— Messieurs, j'aimerais qu'on m'explique ! Où est passé ce Jim Fitzloy ? On ne le voit plus... Serait-il tombé dans les griffes d'une de vos amies qui le séquestre ?

Le colonel commandant plaisante, mais il n'est pas mécontent de la subite disparition du gentleman Fitzloy, dont sa fille Sarah Jane, lui rebattait trop souvent les oreilles. N'a-t-elle pas eu l'impudence de se rendre à cheval jusque chez lui, il y a quelques jours ? Le colonel en était retourné d'émotion.

— J'aimerais qu'on m'explique, Sarah Jane ? Qu'alliez-vous faire seule, à cheval, et à trois kilomètres de Lahore, chez cet individu ?

— Je voulais lui rendre visite, on ne le voit plus, il est peut-être malade...

— J'espère au moins qu'il a eu la décence de ne pas vous recevoir ?

— En effet père, un domestique m'a répondu que monsieur Fitzloy était occupé, et qu'il ne pouvait pas me recevoir.

— Occupé, dites-vous ? En voilà des manières ! Vous auriez pu avoir besoin d'aide. Un gentleman qui voit se présenter chez lui une jeune fille seule, devrait au moins s'inquiéter de savoir si elle n'a pas besoin d'aide !

Quoi qu'il fasse, Jim Fitzloy n'aura jamais les faveurs du colonel. Sarah Jane le sait bien. Mais Sarah Jane est tombée amoureuse de ce gandin farfelu, dès la première valse. Parce qu'il lui a dit :

— Vous avez la taille fine, on aimerait y poser ses deux mains et serrer jusqu'à vous couper en deux. Et vos yeux ? Pourquoi avez-vous d'aussi jolis yeux noisettes ? Ah je sais, vous ressemblez à un écureuil. Vous devriez lâcher tous ces magnifiques cheveux roux sur vos épaules.

Sarah Jane ne s'en est pas remise. Et pourtant, après quelques jours de cour apparemment assidue, Jim Fitzloy s'était désintéressé de l'écureuil.

Ce que ne dit pas Sarah Jane à son terrible père, c'est qu'en se rendant à la plantation de Fitzloy, elle était prête à tout pour le séduire définitivement. Une seule épingle dans ses cheveux devait lui permettre, une fois passé la ville et les curieux, d'arriver chez lui cheveux au vent, la taille serrée dans un costume d'amazone couleur feuille morte, et les yeux brillants d'avoir chevauché.

Mais tous ces préparatifs se sont avérés inutiles. Ce n'est pas un domestique qui a ouvert la porte, mais une jeune fille, presque une enfant, à la peau bistre et aux yeux en amandes, aux cheveux noirs et lisses, belle comme une statue, et qui lui a dit avec cet accent anglais inimitable des jeunes Bengalis, que Jim ne désirait voir personne.

Cachée dans les fourrés d'hibiscus, Sarah Jane, a guetté, le cœur en morceaux, jusqu'au moment où elle les a aperçus tous les deux, Jim et

cette petite servante.

Maintenant l'écureuil est malheureux, mais en bonne Anglaise, elle ne le montre pas. D'ailleurs elle est plus amoureuse que jamais. La jalousie est un drôle de stimulant.

Les jours et les semaines passent, sans que l'on revoie au club ou ailleurs le beau Jim, ses camarades à leur tour s'en inquiètent. Il ne répond plus à aucune invitation, on ne le voit plus à Lahore, ce n'est pas normal. D'autant plus anormal qu'il semble avoir disparu depuis cette fameuse soirée, où ivre et stupide, il a molesté un vieil homme devant la Mosquée des Perles.

Un capitaine qui se trouvait avec lui ce soir-là, décide à son tour de lui rendre visite. Il est accueilli par un domestique inconnu, à l'étrange sourire hypocrite.

— Monsieur désire être seul.

— Qui es-tu toi ? Je ne te connais pas ! Où est son valet de chambre ?

Il l'a renvoyé monsieur, et m'a engagé à sa place.

Laisse-moi entrer !

— Je serai battu monsieur ! Je n'ai pas le droit !

Le capitaine écarte avec décision ce domestique qui ne lui plaît pas et pénètre dans la maison, en appelant Fitzloy. Mais personne ne lui répond et le domestique, plus hypocrite que jamais, le supplie de laisser dormir son maître, lorsque surgit une jeune fille, belle, pieds nus, à peine vêtue d'un sari qui laisse deviner sa peau nue. Elle tend au capitaine un petit billet, écrit de la main de Fitzloy, et s'incline en silence.

Le capitaine lit : « Je ne veux voir personne, laissez-moi en paix. » Derrière la jeune fille inclinée, il y a la porte de la chambre de Fitzloy, fermée à clé.

Alors le capitaine s'en va, furieux, mais que faire ? De toute évidence, ce fou de Fitzloy a décidé de vivre avec cette fille et ce domestique au regard faux. Comment l'en empêcher ? Il est majeur, libre de sa vie et de sa fortune, et ainsi que le répète le capitaine, le soir même au golf club :

— Après tout, s'il a décidé de se faire dépouiller ou hypnotiser par cette fille, ça le regarde.

De son côté, Sarah Jane n'a pas perdu son temps. Elle a retrouvé l'ancienne cuisinière de Fitzloy, une femme âgée, qui cherchait du travail à l'entrée du marché de Lahore. Elle faisait elle-même sa publicité devant les belles dames anglaises en récitant ses mérites :

— J'ai travaillé à la plantation Fitzloy, je suis bonne cuisinière, j'ai de bons certificats, je ne vole pas la marchandise.

Sarah Jane l'a fait monter dans sa voiture.

— Où est ton maître ?

— Ce n'est plus mon maître, il m'a chassée...

— Qu'est-ce qui s'est passé? Raconte-moi, je te donnerai des piastres.

— Il est rentré saoul, un soir, il y a deux mois environ, ses amis l'avaient ramené en voiture. Le lendemain, une fille s'est présentée à la grille, elle voulait voir le maître, elle a dit qu'il la recevrait. Alors je l'ai fait rentrer dans la maison et je lui ai dit : « Méfie-toi du maître, tu es trop jolie », mais elle a haussé les épaules. Le maître l'a reçue, et elle n'est plus ressortie de sa chambre. Quelques jours après, il nous a renvoyés, moi et mon mari, il a dit qu'il n'avait plus besoin de personne et que sa « Perle » ferait tout dans la maison. Mais je sais qu'il y a un homme avec eux. Un gardien. Il ne laisse plus entrer personne. C'est un mauvais homme, je l'ai vu quand je suis retournée voir le maître. Je savais qu'il aurait à nouveau besoin de nous, cette fille n'est pas venue pour faire la cuisine et laver par terre, ah non !

— Et pourquoi est-elle venue ?

— C'est l'affaire du maître, Miss Sarah, vous êtes trop jeune pour comprendre !

— Mais cette fille a quinze ans à peine ! Je l'ai vue moi aussi !

— À quinze ans, une fille de chez nous est une femme, elle est bonne à marier, même avant. Mais celle-là ne lui apportera que du malheur, pauvre maître, il est naïf, il ne connaît rien de nous.

— Quel malheur ? Dis-moi !

— Je ne sais pas, Miss Sarah... du malheur, c'est tout.

Alors Sarah Jane prend son courage à deux mains et va supplier son père d'intervenir.

— Mais ce n'est pas mon rôle, chère enfant, c'est le rôle de la police.

— Alors prévenez la police !

— C'est ridicule voyons !

— Non ce n'est pas ridicule ! Il n'est pas dans les habitudes de Jim de se cloîtrer ainsi. Ses camarades eux-mêmes n'ont pu le voir et puis, il y a ce billet étrange que le capitaine a ramené aujourd'hui. Ils vont le voler et le tuer, père, vous devez appeler la police, peut-être même est-il déjà mort. Il y a deux mois que nous ne l'avons pas revu, que personne ne l'a vu.

— Je vais envoyer un de mes hommes, épargnons-nous le ridicule de la police et ne vous mêlez plus de ça Sarah Jane ! Vous vous préoccupez de cet homme d'une manière indécente !

Le capitaine retourne donc à la plantation, sur ordre cette fois du colonel commandant.

— Et soyez discret, débrouillez-vous pour en savoir davantage sans vous faire remarquer. Ma fille est folle ! J'espère que vous pourrez la convaincre d'oublier cet individu pervers.

Le capitaine se rend donc une seconde fois à la plantation,

abandonne son cheval dans un bosquet à cinq cents mètres et, le plus discrètement possible, approche de la maison.

Les grilles sont closes, il fait le tour des murs de pierre et des buissons qui protègent le parc, se glisse à l'intérieur, et réussit à grimper sur un arbre, d'où il guette la fenêtre de la chambre de Fitzloy. Après une attente inconfortable, il voit enfin apparaître derrière la vitre fermée, le visage de Jim. Pâle, défait, il lui apparaît hagard. C'est donc qu'il est malade.

Oubliant les consignes de discrétion du colonel, le capitaine dégringole de son arbre et va frapper à la porte de bois, bien décidé cette fois à faire ce qu'il faut.

Un judas s'ouvre, et les yeux du gardien apparaissent.

— Allez-vous-en ! Mon maître ne reçoit pas, il dort.

— Mais je l'ai vu à la fenêtre ! Allez ouvre, ou je te ferai passer l'envie de te moquer du monde ! Ouvre !

Mais le judas se referme avec un claquement sec, et le capitaine à beau tambouriner sur la lourde porte, il n'a aucun espoir de l'enfoncer tout seul. Alors il repart, et rend compte de sa mission au colonel qui, cette fois alerte la police.

Dès le lendemain, un détachement de Cipayes, les soldats hindous incorporés dans l'armée britannique accompagne deux policiers jusqu'à la plantation Fitzloy.

Les grilles sont ouvertes, la porte également, la maison paraît vide. L'un des policiers murmure :

— Mauvais ça, très mauvais. Les hommes traversent le salon désert, la salle à manger, la salle de bains, les cuisines, la chambre. Personne. Les domestiques ont disparu.

C'est au fond d'un couloir, à l'extrémité de la maison qu'une porte fermée à clé, la seule, les arrête. Il faut l'enfoncer. La pièce est un cagibi de rangement où s'entassent des malles et des valises ; par terre, à même le sol, le corps recroquevillé de Jim Fitzloy. Assis, les genoux serrés contre lui, vêtu de vêtements sales et en loques, maigre à faire peur, prostré, le beau Jim ne se ressemble plus. C'est un fou que les soldats emportent. Un fou muet, qui plus jamais ne parlera, plus jamais ne dansera au golf club de Lahore, un fou qu'il faut enfermer à l'hôpital, pour l'obliger à se nourrir, pour le laver, le raser, le soigner comme un pantin muet. James Fitzloy, trente ans, célibataire, beau, riche, héritier de son père, propriétaire de l'une des plantations les plus rentables des environs de Lahore, n'est plus rien. Rien.

Sarah Jane est venue le bercer dans son lit d'hôpital, elle a effleuré, de ses mains blanches et fines d'Anglaise bien élevée, le visage hagard de l'homme qu'elle aimait, détruit par qui ? Par une enfant de quinze ans et un mystérieux domestique au regard de fouine. Ils étaient venus le lendemain du jour où Jim Fitzloy avait insulté le vieil homme

devant la Mosquée des Perles, en lui intimant l'ordre de « faire des trucs épatants ». Vengeance ? Oui... mais comment ?

— J'aimerais qu'on m'explique ! a bougonné le colonel commandant le régiment de Lahore...

Mais personne n'a pu.

LA MAISON SECRÈTE

Juin mil neuf cent trente-huit, il fait une chaleur torride à Paris et les gens qui se pressent dans la cour de cette petite école paroissiale du onzième arrondissement sont en bras de chemise. Il y a là un concierge à l'œil glauque, deux femmes de ménage en blouses grises, un médecin, deux infirmiers, un policier, le directeur de l'établissement : moustache, lunettes et crâne en forme de poire ceint d'une frise de petits cheveux gris, et le commissaire Pasquali front ridé, moustaches grises, l'air d'un paysan cévenol égaré dans la capitale.

Sur une civière les deux infirmiers emportent le cadavre d'un enfant d'une dizaine d'années, impossible à décrire, disons simplement qu'il est par endroits dévoré par les rats.

— Il est mort depuis plus de huit jours, déclare le médecin.

Le commissaire montre un morceau de fil de fer et demande :

— Et il a été étranglé avec cela ?

Le médecin répond affirmativement. Il n'y a aucun doute pour lui.

Le commissaire tourne et retourne dans ses mains cette boucle de fil de fer terminée par un nœud coulant, comme ces pièges élémentaires appelés « collets » avec lesquelles dans toutes les campagnes de France les braconniers prennent les lapins.

Quelques instants plus tard, péniblement, une torche électrique à la main, le commissaire Pasquali se glisse en rampant sous la petite scène de théâtre aménagée dans le préau de l'école. Il s'agit en réalité d'une estrade en planches de soixante-dix centimètres de hauteur sur trois mètres cinquante de profondeur et six mètres de largeur. C'est le rideau rouge qui donne à l'ensemble un cachet théâtral. Il n'y a pas de trou de souffleur et un homme ne pourrait séjourner dessous.

— Bon sang quelle poussière ! s'exclame le commissaire Pasquali qui halète au milieu de vieilles planches pourries, de caisses défoncées, de cartonnages moisissés, de chaises qui ont perdu leurs pieds : quel bric-à-brac !

Derrière lui le concierge à l'œil glauque murmure dans un souille qui sent le vin rouge :

— Dame, ça sert de débarras ! Personne n'y vient jamais !

Puis il tapote légèrement dans l'obscurité la jambe du commissaire Pasquali qui rampe toujours devant lui :

— Tenez, c'est là, le lacet était accroché à ce clou.

Le commissaire Pasquali comprend : l'enfant a dû entrer sous l'estrade, en rampant lui aussi, et la tête en avant. Puis le lacet s'est resserré autour de son cou. Pris entre la paroi qui ferme le devant de l'estrade et des caisses, coincé par le sol de ciment et le plancher de la scène, il n'a pu utiliser ses deux mains à la fois et n'a pas réussi à desserrer le fil de fer. Chaque mouvement ne réussissant qu'à

l'étrangler un peu plus.

— Bon ça va, j'ai compris, grogne le commissaire... Allons-nous en d'ici.

Quelques instants plus tard, il secoue la poussière de ses vêtements devant le directeur de l'école et le concierge. Puis, il jauge la largeur de l'estrade :

— Nous sommes restés à l'entrée... Plus loin qu'est-ce qu'il y a ?

— Ah ça, je ne sais pas ! répond le concierge, je n'y suis jamais allé.

— Cette estrade sert pour les spectacles du patronage et la remise des prix, explique le directeur. À la longue ce capharnaüm s'est accumulé à l'entrée, mais peut-être que là-bas, dans le fond, c'est vide. Si vous voulez, je peux faire nettoyer tout cela.

— Non... Non ! Surtout n'y touchez pas. D'ailleurs, je vais fermer le préau et faire apposer les scellés.

Dans son bureau le directeur secoue lamentablement son crâne en forme de poire et le tient à deux mains, comme si l'événement était trop énorme pour y penser.

— Mon Dieu... Mon Dieu quelle histoire, dit-il pauvrement.

Entre le front ridé, le nez busqué et la moustache grise, les yeux du commissaire Pasquali jettent un regard sévère.

— Le moins qu'on puisse dire, c'est que votre installation n'est pas très hygiénique et que vous avez mis beaucoup de temps à découvrir le cadavre de ce malheureux enfant.

— Mais monsieur le commissaire, lorsque ses parents nous ont avertis qu'il n'était pas rentré de l'école nous l'avons cherché partout : dans les classes, dans la cantine, dans les W.-C. et même dans le grenier. Mais jamais il ne nous serait venu à l'idée de regarder là-dessous. Et puis c'était le dernier jour de classe et dès le lendemain les professeurs n'étaient plus là. D'ailleurs, rien ne prouvait que l'enfant était resté dans l'école, il pouvait tout aussi bien avoir disparu après sa sortie.

— D'accord, mais si j'en crois la première enquête, personne ne se souvient l'avoir vu sortir. Autre chose : le concierge, vos enseignants, les femmes de ménage et vous-même affirmez ne pas avoir disposé ce piège sous l'estrade, ce serait donc un élève ?

— Peut-être, je ne sais pas. Et comment savoir lequel ? Depuis six ans que l'estrade a été construite il est passé plus de deux mille élèves dans cette école.

— Je ne crois pas que ce lacet soit tellement ancien, remarque le commissaire. Le fil de fer n'est pas rouillé. D'autre part, même sur plusieurs milliers, il ne doit pas y avoir beaucoup de petits parisiens qui sachent disposer un collet.

De retour à son bureau du quai des Orfèvres, le commissaire Pasquali s'efforce de joindre les enseignants de l'école.

Le premier qui est encore à Paris se présente le jour même. Monsieur Bout que les élèves appellent « petit bout » est haut comme trois pommes à genoux. Mais tous éprouvent néanmoins une certaine admiration pour lui car c'est un sportif.

Dans ma classe, dit-il, je ne vois que trois garçons d'origine paysanne capables de poser un collet. Mais il y aurait peut-être aussi Barrier. C'est un garçon très intelligent. Ses parents ont une petite usine où ils fabriquent des confitures, rue de la Roquette. C'est un Parisien cent pour cent mais il est tellement habile de ses mains.

— Vous saviez que les enfants jouaient sous l'estrade ?

— Absolument pas ! Je le leur avais d'ailleurs interdit. Mais il est possible que cela se soit passé les jours de patronage, lorsque je ne suis pas là pour les surveiller. Dans ce cas, il faudrait interroger Barrier car les trois autres ne fréquentent pas le patronage.

Mademoiselle Rose, prévenue par télégramme à Pornic où elle est en vacances pousse au téléphone des cris d'orfraie en apprenant la sinistre trouvaille. Cette vieille demoiselle n'imagine pas qu'un seul de ses élèves ait pu jouer un jeu aussi cruel.

— Mademoiselle, explique le commissaire, l'intention de l'enfant qui a disposé le piège n'était pas forcément de tuer un de ses petits camarades. Peut-être voulait-il prendre des rats, un chat ou simplement faire peur.

— De toute façon, explique mademoiselle Rose, j'ai interdit aux enfants d'aller sous cette estrade. Vous devriez plutôt demander à l'abbé Besoin. C'est lui qui s'occupe du patronage le jeudi et le dimanche et Dieu sait que dans une journée entière les enfants ont le temps d'en faire des bêtises ! Et je ne suis pas là pour les surveiller.

Monsieur Mauricet, autre instituteur, grand et gros dont les cheveux noirs frisés font pleuvoir sur le col de son veston avachi une pluie de pellicules, fournit lui aussi quelques noms d'enfants qui seraient capables de fabriquer un collet. Mais il doute qu'il s'agisse de l'un d'eux :

— Vous devriez plutôt vous adresser à l'abbé Besoin qui s'occupe du patronage.

Le commissaire Pasquali pense alors qu'il devient plus qu'urgent d'entrer en rapport avec cet abbé Besoin, lequel s'occupe quelque part dans les Vosges de la colonie de vacances de la paroisse.

L'abbé Besoin, averti par téléphone, appelle le quai des Orfèvres le lendemain matin. Mis au courant du drame découvert à l'école paroissiale, il promet d'interroger les enfants et se manifeste deux heures plus tard :

— Allô... commissaire Pasquali ? Ici l'abbé Besoin. Écoutez commissaire, j'ai fait une petite enquête et...

Comme l'abbé Besoin marque un temps d'arrêt, le commissaire le

presse :

— Alors monsieur l'abbé... qu'est-ce qu'elle donne cette enquête ?

— Eh bien monsieur le commissaire, je suis complètement dérouté. À tel point que je ne sais pas comment vous expliquer cela..

Cette attitude, ces hésitations, ont de quoi surprendre le commissaire, l'abbé Besoin lui ayant été décrit comme un prêtre très grand, très fort, barbu, au regard net, plutôt moderne et sachant particulièrement bien s'exprimer.

— Eh bien allez-y monsieur l'abbé, je vous écoute.

— Bon. J'ai d'abord interrogé l'un des enfants, le petit Yves Chartier : il a onze ans et son père est médecin, c'est un garçon intelligent. Il m'a dit que le piège avait été placé là par l'un d'entre eux, et sans me dire lequel, pour... protéger leur palais..

— Leur palais ?

— Oui... D'après lui, en s'enfonçant sous l'estrade on aboutit à une sorte de trappe qui débouche dans une grande pièce qu'il appelle le « palais »... Et c'est là, toujours selon lui, qu'il se glisse en cachette avec des camarades pour jouer pendant la récréation ou pendant le patronage.

— Ainsi donc, l'estrade communiquerait avec une pièce ?

— C'est ce que prétend Yves Chartier. Mais je connais bien les lieux et cela m'a paru invraisemblable. Alors, j'ai interrogé successivement plusieurs enfants : le petit Rampioni m'a confirmé qu'on aboutit en effet audessous de l'estrade à ce qu'il appelle une « oubliette ». Selon lui, ce serait plutôt une sorte de puits assez large, dans lequel il a coutume de se rendre avec ses camarades chaque fois que la surveillance des instituteurs le lui permet.

— Alors, j'ai interrogé à son tour Charles Besançon, dix ans. Lui, n'a que des souvenirs imprécis car ses camarades ne l'ont autorisé qu'une fois à visiter la « grande chambre ». C'est comme cela qu'il appelle ce mystérieux local : « la grande chambre ». Il en a gardé un souvenir émerveillé. Il paraît que les enfants y ont installé des meubles qu'ils auraient fabriqués eux-mêmes avec les matériaux trouvés sous l'estrade.

— Qu'est-ce qu'ils font là-dedans ?

— Ma foi monsieur le Commissaire, je présume ; ce que font les enfants libérés du regard des adultes.

— Vous en avez interrogé d'autres ?

— Oui, tous ont entendu parler de ce mystérieux local. Mais certains n'ont pas été autorisés à y pénétrer et n'ont pas réussi à trouver l'entrée ou n'ont pas osé s'y aventurer.

— Et aucun d'eux ne sait qui a placé le piège ?

— C'est ce qu'ils prétendent mais peut-être ne veulent-ils pas dénoncer un camarade...

— Il faut leur expliquer que c'est leur devoir.
— C'est ce que j'ai fait.
— Leur expliquer que le coupable ne sera peut-être pas puni si son intention n'était pas criminelle.

— Vous pensez bien que je le leur ai dit monsieur le commissaire. Mais, ils ne veulent dénoncer personne. D'ailleurs, il s'agit peut-être d'un acte collectif.

— C'est possible mais il doit bien y avoir un meneur.

L'abbé Besoin, un peu gêné, poursuit après un instant d'hésitation :

— « Meneur » n'est peut-être pas vraiment le mot, mais il y a parmi eux un garçon doué d'une très forte personnalité que vous pourriez interroger. Il n'est pas en colonie avec nous et je crois qu'il est encore à Paris chez ses parents, rue de la Roquette. Il s'appelle : Barrier. Ses parents sont fabricants de configurations.

Une petite fabrique où luisent des chaudrons de cuivre dans une odeur écœurante de confitures chaudes. Le commissaire Pasquali interroge monsieur Barrier. Celui-ci décrit son fils comme un enfant à l'intelligence audessus de la moyenne, très imaginatif, à la fois enthousiaste et autoritaire. Malheureusement, il est parti avec sa mère pour la journée et ne sera là que le soir.

Le commissaire Pasquali décide alors de retourner à l'école paroissiale.

— Saviez-vous que certains de vos élèves ont découvert sous l'estrade une trappe qui conduit à un local ? dit-il au directeur.

Sous le crâne en forme de poire les yeux s'arrondissent.

— Un local ? Mais c'est impossible. Il faudrait que le préau communique avec la cave... ou alors à travers le mur avec l'immeuble mitoyen. Mais on le saurait : c'est un atelier d'imprimerie.

Pour en avoir le cœur net, le commissaire se glisse sous l'estrade du préau toujours suivi du concierge à l'œil glauque.

— Un local ! grommelle le concierge en se traînant dans la poussière. Un palais ! Un puits ! Pourquoi pas la ligne Maginot ?

Après avoir rampé pendant un quart d'heure, le commissaire et le concierge ne découvrent ni trappe, ni porte dérobée, ni la moindre enfractuosité dans le mur ou le sol.

Simplement, ils observent qu'au fond de l'estrade, dans le coin droit, l'espace est resté relativement libre. Il est évident que des enfants ont joué à cet endroit. Ils ont disposé sur le sol des morceaux de planches simulant des sièges, tandis qu'au milieu une sorte de billot peut simuler une table. Des photos de femmes en maillot de bain parfaitement chaste, des photos de voitures de course, de locomotives à vapeur, d'avions sont punaisées au plafond. La torche électrique du commissaire suit sur le sol des dessins à la craie dont seuls les auteurs doivent connaître la signification. Au milieu de tout cela, un cendrier

avec des mégots et des papiers ayant enveloppé des bonbons. Le tout sous une estrade de soixante-dix centimètres de hauteur.

Est-ce cela que les enfants ont pu décrire à l'abbé Besoin comme étant le « palais », « l'oubliette » ou la « grande chambre » ? Est-ce vraiment pour protéger ce lieu mystérieux et apparemment sacré qu'ils y auraient déposé un piège mortel ?

Ce soir de juin mil neuf cent trente-huit, le commissaire Pasquali est assis dans la petite fabrique de confitures de la rue de la Roquette en face du jeune Barrier. Celui-ci, en culotte courte, chemisette sans manches au col largement ouvert, balance ses jambes nues sous son siège en regardant avec une certaine méfiance le policier paternel qui essaie de plisser son front sévère, son gros nez aquilin, dans un sourire que démentent malheureusement ses yeux noirs et sa grosse moustache grise.

— Alors, comme cela, dit le commissaire, tu reconnais que c'est toi qui a placé ce piège ?

— Oui m'sieur.

— Et où as-tu appris à faire des pièges ?

— Oh c'est vraiment pas difficile m'sieur : dans le dictionnaire il y a un dessin.

— Pourquoi as-tu fait cela ?

— Pour que tout le monde ne vienne pas dans notre maison secrète.

— Quelle maison ? Moi, je n'ai vu que trois bouts de planches dans la poussière et quelques photos sous l'estrade du préau.

L'enfant jette alors sur le commissaire un regard étrange :

— C'est que vous avez mal cherché m'sieur. Si vraiment vous aviez voulu la trouver, vous l'auriez vue.

— Peut-être... Nous reparlerons de tout cela tout à l'heure. Est-ce que tu te rends compte que ce piège était dangereux ?

— Oui m'sieur.

— Tu savais qu'un de tes petits camarades pouvait en mourir ?

— Oui m'sieur. Mais justement, à cause de cela je pensais qu'ils n'essaieraient pas de passer par là. Avec les copains on avait prévenu tout le monde. On leur avait dit : « attention, il y a un piège ». À la campagne j'ai vu des jardins où il y a marqué sur la porte « chien méchant » ou « attention piège à loup ». Quand les gens voient ça, ils n'y vont pas.

— C'est bon, revenons à ta maison secrète. Comme je te le disais, je ne l'ai pas vue. Tu peux me la décrire ?

Pendant quelques secondes l'enfant fixe le commissaire droit dans les yeux ; puis, son visage se détourne :

— Non m'sieur ! Cela ne servirait à rien, vous ne me croiriez pas.

— Je ne te croirai pas parce qu'elle n'existe pas.

— Si elle existe ! La preuve c'est qu'à l'école tout le monde le sait, et

puis il y en a des tas qui l'ont vue. Seulement, il faut la chercher.

Et c'est le plus étrange dans cette affaire. Le commissaire Pasquali va interroger ou faire interroger un peu partout en France où ils sont en vacances les élèves de l'école paroissiale. Tous ont entendu parler de ce local mystérieux. Une trentaine d'entre eux disent l'avoir fréquenté presque à chaque récréation ou à chaque patronage pendant l'année scolaire. Mais chacun y a situé ses propres fantasmes. Pour l'un, ce qui l'a frappé, c'est qu'il y avait un hamac. Un autre prétend que l'on voyait la rue par un hublot comme d'un navire. Pour les uns le local avait un caractère militaire évoquant la ligne Maginot ; pour d'autres, le local évoquait plutôt un fortin du far-west de l'époque héroïque.

De toute façon, pour tous, ce local imaginaire et mystérieux avait un caractère sacré.

Dès le retour de vacances, lorsque devant toute l'école réunie le directeur fait procéder à la destruction de l'estrade et leur montre le sol de ciment nu et le mur sans faille, les enfants concluent :

— Vous l'avez bouché pendant qu'on était en vacances !

Et aucun ne voudra admettre que la « maison secrète » n'a jamais existé.

UN CHAT RAPACE AUX YEUX JAUNES

Il est petit, maigre, bossu à force de courber le dos sur ses comptes. Ses petits yeux jaunes clignent sans arrêt comme la flamme de la lampe à pétrole qui trône sur son bureau crasseux.

Mais ceux qui ont eu le malheur de pénétrer dans l'ancre de Mathias Hazer, ont surtout remarqué deux choses : son long nez crochu, tombant sur un menton en galoche, et hérissé de trois poils ridicules ; ensuite, son coffre-fort imposant, formidable, orné de quatre serrures rondes, qui le font ressembler à une bête aux yeux monstrueux, fixant le client comme pour l'hypnotiser.

Car Mathias Hazer est usurier de son état, au trente six Wal Street à Edimbourg, en Ecosse. Il habite une petite chambre au dernier étage d'un immeuble et l'a transformée en véritable forteresse. La porte est blindée et armée de verrous de sûreté. Les murs ont une double cloison et l'unique fenêtre, minuscule, est défendue par d'énormes barreaux d'acier, scellés à moins de dix centimètres les uns des autres.

Mathias Hazer n'est pas un fanatique du confort. Une table de bois, longue, flanquée de deux chaises et un lit de camp dans un coin. En somme il campe dans son coffre-fort. Il y fait lui-même le ménage, et se contente de pousser sur le palier les balayures que la concierge ramassera chaque matin moyennant deux shillings par mois. Pour le reste, il fait lui-même ses courses, après avoir barricadé sa porte et fait entendre une série impressionnante de cliquetis divers.

D'un petit bond rapide, il est chez l'épicier où il achète des œufs, des harengs fumés et des pommes de terre. Son menu depuis toujours. Pas de viande, le boucher ne l'a jamais vu, pas de pain, c'est un luxe inutile, pas de fruit, mais un peu de tabac à rouler, qu'il va chercher d'un autre petit bond rapide, de l'autre côté de la rue. Le tout lui prend dix minutes et il ne s'éloigne de son ancre que d'un maximum de deux cents mètres. Vite rentré, les verrous vite refermés, Mathias Hazer attend le client. Mais il ne reçoit que sur rendez-vous et sur recommandation. S'il ne connaît pas le personnage, il l'identifie des pieds à la tête par un judas minuscule, et ne se décide à ouvrir que si l'inconnu a répondu à un certain nombre de questions.

C'est que Mathias Hazer pratique ce que l'on appelle l'usure illégale. Il prête à vingt ou cinquante pour cent. Et il ne prête qu'aux riches, c'est-à-dire aux fils de bonnes familles en mal provisoire de pension familiale. Ou bien aux cocottes, dont il estime les diamants d'un œil expert, derrière une énorme loupe noire.

Le père Mathias est connu d'un petit nombre d'initiés, et depuis bientôt vingt ans qu'il exerce son métier de banquier marginal, sa fortune doit être immense. À la date du vingt-sept novembre mil neuf cent trente huit, son coffre doit renfermer quelques millions, en billets, pièces d'or et bijoux divers.

Or, ce jour-là, la concierge qui balaie les escaliers ne trouve pas le petit tas de poussières habituel devant la porte du père Mathias.

Le lendemain et le surlendemain non plus. Comme il n'a pas acheté de harengs, ni de tabac durant ces trois jours et que l'oreille collée à la porte blindée, la concierge n'entend pas le plus petit grattouillis, la brave dame fait venir la police.

— Comment savez-vous s'il n'est pas en voyage ?

— Mais il ne voyage jamais ! Il faudrait qu'il emporte son coffre...

— Y a-t-il une fenêtre ?

— Oui, mais avec des barreaux.

— Alors il faut enfoncer la porte !

— Oui mais elle est blindée !

— Mais qu'est-ce que c'est que cette chambre ? Fort Knox ?

Le policier écossais, moustachu comme il se doit, et le teint rose comme il se doit, donne l'ordre de défoncer la porte.

Mais c'est le mur qui tombe autour de cette porte, révélant un mystère dont Agatha Christie ou Sherlock Holmes auraient sûrement fait leur bonheur. Un crime secret. Au mobile aussi impénétrable que le coffre-fort de Mathias Hazer.

La porte blindée ayant consenti à s'effondrer sur le plancher, dégagee à grand-peine du mur de brique, elle pèse lourdement sur le palier du dernier étage.

Première constatation, la serrure n'a pas été forcée, personne ne l'aurait pu d'ailleurs, et les verrous étaient fermés de l'intérieur.

Mathias Hazer est étendu sur le sol, de tout son long, raide, ses yeux jaunes regardent encore le plafond d'un air surpris. Pourtant le plafond n'a rien. La fenêtre aux barreaux est intacte, la vitre qui la protège à l'intérieur, est en place.

Deuxième constatation, personne n'a pu passer par cette fenêtre. Les barreaux sont solidement en place, et la vitre ne se lève verticalement que de l'intérieur. Un loquet la coince.

Et il n'y a pas d'autres ouvertures. Ni cheminée, ni trou dans les murs, ni placards. Rien.

Troisième constatation, Mathias Hazer a dans la tempe droite un petit poignard, extrêmement fin, dont la lame s'est fichée profondément dans la tempe, pénétrant la boîte crânienne de quatre centimètres.

Il n'est pas question de suicide, bien entendu. Personne ne pourrait s'enfoncer un poignard aussi petit, avec autant de force, jusqu'à le faire pénétrer si loin.

Sans compter que Mathias Hazer, usurier, radin et harpagon de son état, n'avait pas le profil suicidaire. À moins que : « Au secours, au voleur, à l'assassin... on lui ait volé sa cassette ! »

Mais non. « Involable » cette cassette de deux tonnes. Et inviolable

aussi, la preuve : Sorti de prison pour cette mission exceptionnelle, un ancien casseur mettra la journée et une partie de la nuit à ouvrir ce maudit coffre. Si l'on en croit le livre de comptes soigneusement tenu et couvert d'une petite écriture en pattes de mouche, il n'y manque pas un shilling. Les chiffres alignés dans les colonnes, ressemblent à de petits insectes noirs. Chaque débiteur est indiqué, non par son nom, ou même par des initiales, mais par un numéro de code. Et le code est introuvable. Il doit se trouver dans la tête du père Mathias, où se trouve également le petit poignard mystérieux. Il sera donc difficile d'identifier les clients de l'usurier, au cas où l'un d'eux aurait réussi ce crime impossible.

Résumons-nous : personne n'est entré et ressorti, puisque la porte était fermée de l'intérieur, et ne peut être fermée que de l'intérieur en ce qui concerne les verrous.

Le coffre-fort est plein. Le mobile n'est pas le vol. Pourtant, la mort d'un usurier a toujours le vol pour mobile, ou la vengeance, en tout cas les deux à la fois.

Il est impossible de pénétrer par la fenêtre, même par les toits ou avec une échelle, un policier en fait l'expérience. D'ailleurs la fenêtre est intacte. Alors ? Qui a tué Mathias Hazer sans lui voler sa fortune, évaluée à près de cinq cents millions d'anciens francs actuels ?

Le mystère fait le tour d'Edimbourg, les journaux s'emparent du rébus, et l'officier de police O'Malley, le moustachu aux joues roses, ronge sa pipe avec acharnement, lorsqu'on lui amène une sorcière.

Frisée en auréole, les yeux passés au charbon, les oreilles étirées sous le poids d'innombrables anneaux d'or et enroulée dans un châle rouge et noir. Elvira Scala s'est présentée à la police criminelle d'Edimbourg, affirmant qu'elle savait tout sur le crime de l'usurier.

— Je l'ai vu...

— Qui ça ?

— L'assassin...

— Ah ? Décrivez-le !

— Impossible, c'est un fantôme !

— Vous vous fichez de moi ?

— C'est un fantôme à plusieurs têtes, il est le fantôme de tous ceux que le vieil avare a ruinés, le fantôme de tous ceux qui ont perdu la vie et l'honneur à cause de lui.

— Sortez, je ne recherche pas les fantômes !

— Vous avez tort policier, vous avez tort. Ce n'est pas un fantôme comme vous l'imaginez. Oh non ! C'est le rassemblement de toutes les haines et de toutes les souffrances de ceux que l'usurier a acculés au désespoir. C'est une force magnétique, qui a dirigé le poignard !

— Une force magnétique ! Dehors !

— Elle est venue de l'extérieur, elle s'est glissée par la fenêtre,

invisible, elle a frappé comme dix mains à la fois !

— Vous connaissiez la victime ?

— Non monsieur, j'ai vu son portrait dans les journaux.

— Alors filez !... Je n'ai pas de temps à perdre.

On expédie la sorcière, qui continue de marmonner qu'une force invisible est venue de l'extérieur...

Et au bout d'un certain temps de réflexion O'Malley se dit : On a tué de l'extérieur, forcément ! Et comme on ne peut pas approcher cette fenêtre, on a tué de loin !

Le voilà sur la place, examinant l'immeuble et les immeubles voisins. Le voilà dans la chambre de Mathias Hazer, examinant par la fenêtre l'horizon possible. L'immeuble le plus proche, atteignant le même niveau que cette fenêtre, est à soixante mètres, de l'autre côté de la rue. Sur un plan horizontal, la ligne invisible qui part de cette fenêtre aboutit à une autre fenêtre, au cinquième étage. Elle est dans l'axe, elle est même la seule à être dans l'axe.

Supposition : un lanceur de poignard se trouve là-bas, il vise, l'arme franchit les soixante mètres, et vient se ficher dans la tempe du père Mathias ! Il faut pour cela que la fenêtre soit ouverte, et que le poignard passe exactement entre deux barreaux. C'est-à-dire dans un intervalle de huit centimètres !

Question aux spécialistes, et réponse : c'est de la folie ! Personne n'est capable de viser aussi bien, d'aussi loin.

De plus, argument rédhibitoire : la fenêtre se lève verticalement en coulissant vers le haut, et se ferme automatiquement, en coulissant vers le bas, dès qu'on la lâche. Alors ?

Têtu, l'officier de police O'Malley va sonner chez le locataire demeurant à soixante mètres, dans l'immeuble voisin, le seul individu dont la fenêtre se trouve exactement dans l'axe de celle de l'usurier.

Un vieillard lui ouvre la porte. Petit, recouvert de cheveux et de barbe blanche, l'œil bleu encore vif, mais solitaire, pauvre plus ou moins, entouré de cages à oiseaux, perruches, serins, perroquets, ménages. Il y a un bruit infernal dans cet appartement, et il y règne une odeur de plumes et de fientes insupportable.

En examinant le vieillard, et en se penchant à sa fenêtre, le policier abandonne son hypothèse à regret.

— Vous n'avez pas reçu de visite ces derniers temps ?

Le vieillard a une voix douce et calme, qui contraste avec les piailllements de ses oiseaux.

— Personne ne vient me voir, monsieur...

— Vous êtes sûr ? Quelqu'un qui aurait voulu un renseignement...

— La dernière fois que j'ai vu quelqu'un monsieur, c'était vous, et avant cela, c'était mon frère, il est mort il y a dix ans. Que cherchez-vous ?

— Comment on a pu tuer un homme qui vivait en face. Mathias Hazer, l'usurier. Vous êtes bien au courant ?

— Désolé, monsieur, je ne m'informe pas de la vie des autres, j'ai mes oiseaux voyez-vous...

— Pourtant vous l'avez sûrement rencontré dans le quartier, à l'épicerie par exemple. Un petit homme au nez crochu, on m'a dit qu'il achetait toujours des harengs ?

— Ah oui... En effet, un petit homme avec des yeux jaunes. Je ne lui ai jamais parlé. J'ai supposé qu'il achetait des harengs pour son chat, je n'aime pas les chats vous comprenez...

L'officier comprend, et découragé, s'en retourne à son dossier mystérieux. Aucun témoignage bien sûr. Les clients qui devaient de l'argent à l'usurier ne se sont pas présentés, et pour cause. Quant aux autres, les emprunteurs, les nouvelles vont vite... Ils ont dû s'adresser ailleurs.

Il y a vraiment de quoi « se taper la tête contre les murs ». D'où est venu ce petit poignard si bien effilé, si efficace, si bien ajusté. D'où ? De qui ? Pas d'empreintes, aucune trace. Rien qu'un cadavre bien droit et bien raide, les bras en croix, devant son coffre-fort bourré d'argent.

Pour faire autre chose, que se « taper la tête contre les murs », l'officier de police O'Malley a interrogé presque tout le quartier, tous les occupants des immeubles voisins. Il a mis sur le gril tous les usuriers connus et fichés de la ville. Mais aucun ne travaillait avec Mathias Hazer. Le vieil harpagon n'avait besoin de personne, il ne demandait d'argent à personne, il était capable de prêter plusieurs millions sur ses propres fonds, et pire, il n'était même pas fiché lui-même ! Pour une bonne raison d'ailleurs, c'est qu'au contraire de la plupart de ses confrères usuriers, il ne pratiquait pas de recel. Il était donc inconnu des casseurs connus de la police.

Pas d'amis (qui en a dans ce métier ?) pas de famille, né d'un père hongrois, immigré au début du siècle, et d'une mère morte en couches. Soixante et onze ans, naturalisé Ecossais, seul, mort seul, il est là sur un chariot de la morgue, plus jaune et plus crochu que jamais, tandis que le médecin légiste réexplique pour la énième fois à l'officier de police, pourquoi il ne peut pas être question d'un suicide.

Ainsi Mathias Hazer, qui était riche à millions, disparaît dans la fosse commune. le petit poignard étiqueté, dont l'origine n'a pu être déterminée, s'en va dormir sur une étagère. Et la fortune contenue dans le coffre-fort est confisquée par l'État. Point final. Non. Presque un an est passé, lorsqu'une personne demande à être reçue par l'officier de police O'Malley. Un petit vieillard tout blanc, à la voix douce et feutrée, dont le costume sent la volière à dix lieues.

— Vous me reconnaissez ? Vous êtes venu me voir à propos de ma fenêtre qui se trouvait en face de celle de votre assassiné...

— Vous avez des renseignements ?

— Une idée.

— Dites toujours.

— Voilà. Imaginez que tous les matins, vers sept heures par exemple, cet homme ouvre sa fenêtre pour regarder le temps qu'il fait dehors. Comme moi, comme les oiseaux en cage, il regarde, cela dure quelques secondes et hop ! la fenêtre se referme. Vous comprenez elle est trop petite, il ne peut pas s'y accouder, sûrement, il peut juste l'ouvrir et y passer la tête pour voir s'il fait froid ou chaud. D'accord ?

— D'accord, et après ?

— Alors un autre le guette. Il remarque que l'homme fait toujours le même geste, en haussant le cou, la tête en biais à cause des barreaux...

— Et puis ?

— Un matin il vise avec son poignard, et juste au moment où la tête apparaît, il le lance ! L'autre là-bas, recule sous le choc, lâche la fenêtre qui se referme, et tombe par terre, mort.

— J'y ai déjà pensé figurez-vous, mais c'est impossible. Il faudrait un tireur extraordinaire, et personne ne peut faire ça à soixante mètres, entre deux barreaux.

— Sauf s'il a une arbalète...

Le petit vieillard aux oiseaux a dit cela d'un air tranquille, si tranquille, que l'officier de police O'Malley lui demande tout à trac :

— Vous avez une arbalète ?

— Je l'ai fabriquée moi-même.

— Quand ?

— Le jour où j'ai, trouvé la solution.

— La solution ? Quelle solution ?

— Voyez-vous, ce vieil avare plumait les gens comme les oiseaux, après votre visite j'ai réfléchi au problème. Je me suis dit, comment faire ? Comment faire pour le tuer dans son piège, comme un vieux chat rapace qu'il est ? Alors j'ai fabriqué une arbalète et j'ai essayé. Ça n'a pas marché du premier coup, non, mais au bout d'un mois, « pan ! » Juste entre les deux barreaux, exactement comme vous l'avez dit. Avec de l'entraînement et du calme, on réussit parfaitement... parfaitement.

— C'est vous qui l'avez tué !

— Moi ? Oh non monsieur, certainement pas. Votre problème m'a intéressé, je vous en apporte la solution, c'est tout.

— Mais ça n'est possible que de chez vous ! À l'étage en dessous c'est trop bas, et audessus il n'y a plus rien que le toit, et l'angle est mauvais !

— Effectivement, mais ce n'est pas moi...

— Si c'est vous !

— Non monsieur !

— Vous l'avez tué, je vous dis ! C'est l'unique solution. Ce que je ne comprends pas c'est pourquoi vous venez me l'expliquer maintenant !

— Parce que je viens de la trouver après l'avoir expérimentée !

— Vous l'avez expérimentée avant !

— Ne soyez pas ridicule, il aurait fallu que je rate mon coup pendant un mois, et que je récupère mon poignard tous les matins en bas de l'immeuble, c'est ce que j'ai fait ces derniers jours.

— Vous l'avez fait ! C'est cela que vous avez fait !

— Non monsieur ! Avez-vous déjà vu un animal se faire prendre deux fois au même endroit ? Moi jamais, et je connais la chasse et les animaux. Ce vieil usurier aurait rentré la tête à la première tentative manquée, et il n'aurait plus jamais ouvert sa fenêtre, il l'aurait fait boucher au contraire !

Argument valable votre honneur... Et le petit vieillard aux oiseaux fut acquitté. Pas de mobile ; preuves insuffisantes, il avait voulu aider la justice sans plus, rien ne disait qu'il était le meurtrier...

Voyons, un homme doux comme lui, amoureux des oiseaux, pouvait-il tuer un usurier par sa fenêtre, sous le seul prétexte qu'il ressemble à un chat rapace aux yeux jaunes, qui plume ses clients sans jamais sortir de sa cage ?

Est-ce un mobile ça ? On se le demande...

COÏNCIDENCE

Nicolas Chamberlan baisse la tête, aide la baume de la main droite à passer sur bâbord, pousse la barre à tribord et ferme les yeux sous le paquet d'embruns reçu en pleine figure. Lorsqu'il les ouvre, le bungalow où il réside depuis trois mois est en face de lui, à deux cents mètres environ. Mais que font les deux silhouettes qui gesticulent sur la plage ? Cecilia et son mari, un couple créole qui assure le service et l'entretien de la maison lui font des signes et de grands gestes du bras, ils ont l'air affolé. Nicolas Chamberlan met résolument le cap sur la plage vers laquelle le petit dériveur file vent arrière. Déjà il croit entendre la voix aiguë de Cecilia :

— Vite missié Nicolas... vite !

Le sable de la plage crisse sous la proue de plastique, le mari de Cecilia dans l'eau jusqu'aux cuisses, saisit l'un des haubans.

— Un malheu missié Nicolas un malheu, gémit Cecilia.

— Mais attendez bon sang ! Que j'aie au moins relevé ma dérive.

Mais le mari de Cecilia a déjà tiré le bateau sur la plage et Cecilia le visage grisâtre, ce qui est sa façon de pâlir, saisit la main du jeune homme pour l'entraîner vers le bungalow :

— Vite missié Nicolas... vite c'est pou missié Louis.

Cette fois Cecilia est parvenue à communiquer son angoisse à Nicolas Chamberlan qui traverse la plage depuis la pelouse en courant.

— Qu'est-ce qui lui est arrivé ?... Qu'est-ce qui se passe ?

— Il s'est enfermé dans sa chambre missié. Il wepond pas, j'ai wegadé pa la fenete. Il est su son lit, il bouge pas.

En grimpant les deux marches de la terrasse, Nicolas est affolé mais néanmoins peu surpris : depuis quinze jours qu'il est revenu d'Edmonton, ses fiançailles rompues, Louis est littéralement prostré.

— Il fallait casser les carreaux.

— On n'a pas osé missié.

Nicolas traverse la grande pièce, le living-room qui donne par deux baies sur le lagon, négligeant la porte de la chambre de Louis, il ressort derrière dans le jardin par la cuisine et gagne une fenêtre. Là, à travers la vitre il aperçoit Louis immobile sur son lit. Il est en maillot de bain, son grand corps maigre et osseux strié par les rayures d'ombre et de lumière que projette la jalousie.

Avec une des pierres qui bordent l'allée, Nicolas vient de briser la vitre. Sa main cherche la poignée intérieure de la fenêtre.

C'est la première fois qu'il quitte son copain, le temps de faire un peu de voile sur le lagon car l'idée l'avait effleuré plusieurs fois : Louis, avec qui il partage ce bungalow, était si déprimé qu'il pouvait tenter de se suicider. Mais les jours passaient et le danger semblait s'amenuiser, l'attention de Nicolas s'était relâchée. Résultat : deux tubes de somnifères et un verre sur lequel a séché le liquide

blanchâtre...

— Vite appelez le docteur !

— C'est fait missié Nicolas. C'est fait.

Au mois de février suivant, Nicolas Chamberlan s'engouffre dans un taxi qui le conduit de l'aéroport d'Edmonton dans l'Alberta aux pieds des Rocheuses, à la joaillerie Douglas. Lorsque le froid tombe à moins trente, ce qui est très fréquent dans cette région, la vie se ralentit et seules restent ouvertes les boutiques installées dans les centres commerciaux couverts et protégés du froid, ce qui est le cas de la joaillerie Douglas.

— Vous désirez monsieur ?

C'est une femme d'une quarantaine d'années qui vient jusqu'à Nicolas en quelques enjambées sur une moquette épaisse.

— Je voudrais parler à mademoiselle Elsa Collins.

Le sourire commercial de la femme s'est effacé. Elle regarde Nicolas des pieds à la tête et bien qu'elle ait reconnu un Canadien Français, l'examen s'avère positif. Nicolas, visage ouvert, souriant, grand et mince, est plutôt sympathique.

— Vous êtes un parent d'Elsa ?

— Non madame.

— Un ami ?

— Non madame. Je lui apporte des nouvelles d'un garçon qu'elle a connu.

— Ah... Et qui ?

— Ils ont été fiancés... Il s'appelle, enfin... Il s'appelait Louis Hugo, car il est mort.

La femme pâlit, décroche le téléphone et tout en composant le numéro, explique à Nicolas :

— Ne m'en veuillez pas monsieur, mais je suis obligée de prévenir la police. Vous comprenez, Elsa a disparu : voilà six semaines que ses parents sont sans nouvelles. Et bien entendu, ils font faire une enquête. Mais je vous en prie, asseyez-vous.

L'histoire de Nicolas Chamberlan et de Louis Hugo est très simple : Nicolas, Québécois de vingt-sept ans et pilote professionnel, en attendant d'être engagé par Air Canada, travaillait pour une petite compagnie locale aux Caraïbes. Il avait décroché cet emploi avec son ami Louis, également Canadien et pilote qu'il avait connu en faisant ses études. Les deux hommes sensiblement du même âge partageaient le même bungalow. Puis, Louis profita d'un congé de huit jours pour aller au Canada, à Edmonton dans l'Alberta, d'où il comptait revenir avec Elsa Collins, sa fiancée.

La chambre de Louis était pleine de photos de cette Elsa : une grande fille aux yeux bleus, à la chevelure châtain clair abondante et bouclée. Un visage aux traits réguliers, un peu osseux, un peu fort, fait

pour harmoniser avec, une charpente de sportive d'un mètre soixante-quinze. Une belle fille en somme et femme d'affaires puisqu'à vingt-six ans elle collaborait à la gestion d'une joaillerie. Nicolas avait tellement entendu parler d'elle qu'il croyait la connaître. Éprouvant pour Louis un sentiment fraternel, il la considérait un peu comme sa future belle-sœur.

Mais Louis était revenu seul et déprimé et il avait fallu lui arracher mot à mot quelques confidences. Pendant qu'il se dorait au soleil des Caraïbes, Elsa dans son hiver canadien avait réfléchi. Elle éprouvait beaucoup d'affection pour Louis mais pas de sentiments réellement amoureux. Et finalement un mariage lui avait paru tout à fait impossible.

Alors, un jour, profitant de ce que Nicolas quittait le bungalow, Louis s'est suicidé en avalant deux tubes de somnifères.

Nicolas repense à tout cela tandis que la vendeuse qui vient d'avoir la police au téléphone raccroche :

— Vous pouvez attendre monsieur ? La police envoie un inspecteur. Il sera là dans cinq minutes.

L'attente est effectivement assez courte, et bientôt arrive un inspecteur de la police royale d'Edmonton : un grand gaillard emmitoufflé, aux cheveux d'un blond filasse qui, après avoir longuement interrogé Nicolas, conclut :

— En somme, votre ami Louis Hugo vous ayant rejoint le vingt-trois octobre est resté avec vous jusqu'au six novembre, jour où il s'est suicidé.

— Exact.

Le policier paraît presque déçu :

— La disparition d'Elsa Collins ayant été constatée le neuf novembre au retour du week-end, de toute façon votre ami ne peut en être responsable, du moins directement.

— Évidemment.

— Bien... Je vous remercie monsieur.

Mais au moment où il s'apprêtait à sortir, le policier se retourne :

— Au fait, pourquoi êtes-vous venu ?... Qu'est-ce que vous vouliez dire à Elsa ?

— Je pensais lui apprendre la mort de Louis au cas où elle l'aurait ignorée.

La vérité c'est que Nicolas en voulait terriblement à Elsa, responsable de la mort de son meilleur ami. Sous prétexte de lui apprendre son suicide et de lui rendre les photos et des lettres qu'il a trouvées dans les affaires de Louis, il comptait lui faire des reproches, lui exprimer sa rancœur, bref, la culpabiliser.

Le policier l'a sans doute deviné car il grogne, un rien sarcastique :

— On voit que l'avion ne vous coûte pas cher. Pour l'informer un

petit mot aurait suffi, vous ne croyez pas ?

Là-dessus, il visse son chapeau sur sa tête et sort.

Le lendemain, Nicolas se présente au comptoir d'enregistrement de la salle d'embarquement pour un vol vers Montréal via Toronto. Quelle n'est pas sa surprise de voir le policier aux cheveux blond filasse, toujours aussi emmitouflé, lui adresser la parole :

— Monsieur Chamberlan ! Veuillez m'excuser, j'ai appelé votre hôtel mais vous étiez déjà parti. Je voulais vous poser quelques questions.

— Je veux bien mais mon avion décolle dans cinq minutes.

— Je sais... rassurez-vous, ce sera vite fait... Voilà, nous avons retrouvé Elsa Collins.

— Ah bon ?

— Mais dans un torrent, au pied d'une falaise dans les environs de Banff. Et elle est morte. C'est un endroit qu'elle connaissait bien, elle avait été plusieurs fois y faire du ski. Cela ressemble fort à un suicide. Mais on ne se suicide pas pour rien. De plus, Banff n'est pas la porte à côté et elle pouvait aussi bien se jeter du haut d'un building. Il arrive que des suicides s'accomplissent avec un certain rituel : une sorte de pèlerinage par exemple. On retourne sur un lieu où l'on a été heureux. Alors, je voulais d'abord vous demander si votre ami Louis Hugo vous a parlé de Banff ?

— Oui, bien sûr. C'est là qu'il a connu Elsa.

— Cela ne m'étonne pas. Autre question : à quelle heure exactement est mort Louis Hugo.

— Eh bien écoutez. Je suis parti faire de la voile vers neuf heures trente du matin : il a dû absorber les somnifères presque tout de suite. Il était à peu près une heure et demie quand je suis entré dans sa chambre et il était mort.

Le policier, troublé, passe alors lentement la main sur sa chevelure filasse.

— Pourquoi me demandez-vous cela ? Qu'est-ce qu'il y a ? Vite, je dois embarquer.

— Il y a, explique le policier, que lorsqu'elle est tombée de la falaise au mois de novembre, le torrent dans lequel on a retrouvé son corps n'était pas encore gelé. Elle avait une montre avec dateur mais pas étanche. De sorte que le jour et l'instant de sa mort peuvent être établis à quelques minutes près : elle est morte le six novembre vers onze heures. Donc, au moment même où mourait votre ami Louis. C'est curieux, non ?

Devant l'air stupéfait de Nicolas, le policier conclut :

— Allez vite, vous allez rater votre avion... Mais nous restons en relations ; je trouve cette affaire curieuse.

Un homme de devoir doit quelquefois entreprendre des démarches désagréables. C'est le cas de Nicolas lorsqu'il rend visite à Montréal

aux parents de Louis Hugo. Grâce au ciel, il n'a pas à leur annoncer le suicide de leur fils qui leur a été annoncé par lettre le jour-même du drame. C'est une visite de pure courtoisie.

Les malheureux parents qui viennent de passer la soixantaine sont originaires d'Europe centrale, des gens assez simples qui exploitent un steak houle rue de la Gauchetière. La disparition de leur fils unique va probablement gâcher leur vieillesse.

Nicolas qui les a vus assez fréquemment autrefois se souvenait de leurs cheveux gris, de leur petite taille, de leur attitude assez froide, avare en paroles. Il pensait que sa visite ne durerait pas plus d'une demi-heure. Or, deux heures après il est toujours là, madame Hugo en larmes lui a montré des photos de son fils prises à tous les âges.

C'est alors qu'il ressent une impression bizarre. À force de voir en grand et en petit, en long, en large et en travers le portrait de Louis, Nicolas pense en son for intérieur qu'Elsa et lui étaient faits l'un pour l'autre. Même silhouette solide et sportive, le visage un peu osseux, les traits réguliers, même couleur de cheveux, les yeux bleus tous les deux. Ils se ressemblaient de manière étonnante.

— C'était vraiment un beau garçon, dit-il, en dévisageant malgré lui le père et la mère qui ne lui ressemblaient pas du tout.

— Vous pensez qu'il ne nous ressemblait guère, n'est-ce pas ? demande le père de Louis, dans un pâle sourire.

— Ma foi...

Le père et la mère échangent un regard. Comme madame Hugo lui fait un petit signe d'assentiment, son mari allonge une main à travers la table pour serrer très fort celle de Nicolas.

— À vous qu'il aimait tant... nous pouvons bien le dire maintenant : Louis, nous l'avons adopté. Au moment des événements de Hongrie, il y a eu beaucoup de réfugiés en Autriche. Il y avait même de tout petits enfants dont les parents ont été tués ou arrêtés à la frontière. Nous avons fait une demande au gouvernement autrichien et sommes allés chercher un tout petit garçon de onze mois. C'était Louis.

Après avoir quitté monsieur et madame Hugo, Nicolas se précipite dans une cabine téléphonique pour appeler à Edmonton le policier aux cheveux blond filasse. Lorsqu'il l'a au bout du fil, il lui explique le cœur battant :

— Écoutez ! Il m'est venue une idée, peut-être complètement stupide mais qu'il faut vérifier. Voilà, je viens d'apprendre que Louis était en réalité un enfant adoptif d'origine hongroise... Mais ses parents ne le lui ont jamais avoué. Ils lui ont fait croire que madame Hugo l'avait mis au monde en Hongrie pendant un voyage.

— Et alors ?

— Et alors, encore une fois c'est peut-être une idée idiote, mais je viens de réaliser que Louis et Elsa se ressemblaient.

- Vous croyez ?
- Je trouve. Vérifiez vous-même, vous avez leur photo.
- Attendez, ne quittez pas.

Au bout du fil : le glissement d'un tiroir, des bruits. de papier, puis le policier murmure :

— C'est ma foi vrai... Je suppose que vous voulez savoir si Elsa ne serait pas sa sœur ? Cela me paraît un peu gros, vous ne trouvez pas ?

- On ne sait jamais.
- OK. Je vais interroger les parents.

Le soir même, le policier appelle Nicolas Chamberlan.

— Je viens d'interroger les parents d'Elsa. Vous avez peut-être raison, elle aussi a été adoptée après les événements de Hongrie. Mais les Collins ne se souviennent pas qu'Elsa ait eu un frère. Il est vrai qu'elle était abandonnée.

- Est-ce qu'elle était au courant ?
- Oui, les Collins lui ont dit la vérité le jour de sa majorité.
- Qu'est-ce que vous en pensez ?
- Ce que j'en pense ? Ma foi, je n'en sais rien, tout cela est bien étrange. Et vous ?

Ce que Nicolas en pense ? Aucune explication logique ne lui vient à l'esprit.

En imaginant que Louis et Elsa aient été frère et sœur : qu'un frère et une sœur aient été adoptés par deux familles canadiennes, que Louis, ait rencontré Elsa à Banff, haut lieu des sports d'hiver canadiens où passent chaque année des dizaines et des dizaines de milliers de skieurs, ce serait une coïncidence encore plausible. Qu'ils aient été attirés l'un vers l'autre par leur mutuelle ressemblance, c'est encore acceptable bien qu'extraordinaire. Par contre, ce qui devient invraisemblable c'est qu'ils se soient suicidés à la même heure.

Une hypothèse vient à l'esprit : s'ils avaient convenu de se suicider à la même heure en pensant l'un à l'autre ? Soit, mais l'enquête démontrera qu'il n'y a eu aucune communication téléphonique, ni lettre, ni télégramme entre l'île et Edmonton dans les jours qui précéderent le suicide.

Par contre, le fait qu'Elsa et Louis se soient découverts frère et sœur pourrait expliquer la rupture et le double suicide. Seulement, il semble bien que Louis ait toujours ignoré sa véritable origine.

Elsa connaissant la sienne aurait-elle décidé seule la rupture, subodorant la vérité quand Louis lui aurait dit qu'il croyait être né lors d'un voyage en Hongrie ? C'est l'hypothèse qui colle le plus avec les faits tels qu'ils sont connus. Toutefois, elle n'explique pas le synchronisme des deux suicides.

Alors, une autre hypothèse a été échafaudée par la presse de l'époque : s'ils avaient été jumeaux ? Bien que cela reste à vérifier

scientifiquement, il est généralement admis que les jumeaux suivent des destins souvent parallèles. Seulement, cela doit être vrai pour les vrais jumeaux. Or, vu la différence de sexe, Louis et Elsa ne pouvaient être que de faux jumeaux. Naissance, amour et mort restèrent, en ce qui les concerne, un mystère.

AVEC LA PRUDENCE DU CHAT

— Votre nom ?

— Pourquoi voulez-vous savoir mon nom ? Vous avez un dossier sur moi. Un dossier militaire ultra secret, avec tous les détails sur ma vie passée et présente ! Tout y est... Ma mère polynésienne, mon père officier de marine, l'institutrice qui s'est jetée sur moi à onze ans, les notes de mes examens à l'université, mon divorce, et même la couleur des yeux de la première call-girl que j'ai fréquentée !

— Pourquoi êtes-vous si agressif ?

— Et vous ? Pourquoi êtes-vous psychiatre ?

— Écoutez-moi Kirk... calmement. Ceci n'est qu'un examen de routine...

— Vous me prenez pour un débile mental ? Je sais très bien de quoi il s'agit...

— Alors dites-le-moi...

— Écoutez docteur... ne jouons pas à ce jeu... j'en ai assez des questions, des réponses, des gens qui me suivent, de la sécurité, du secret militaire, des rapports et des examens psychologiques. Ça ne vous étouffe pas vous ? Vous n'en avez pas marre de vivre en vase clos, à surveiller l'état mental d'une armée de fous ? Parce que nous devenons fous, tous, vous y compris...

— Vous êtes dépressif Kirk ?

— Ça aussi vous devez le savoir, ça doit être marqué dans le ixième rapport du médecin de l'armée, avec ma capacité respiratoire et l'état de ma vésicule biliaire...

— En effet, il est dit dans ce rapport que vous fumez trop et que vous avez tendance à faire des calculs biliaires, mais pas que vous soyez dépressif. Le rapport date de trois mois, vous avez pu avoir des ennuis depuis...

— D'accord. Allons-y puisqu'il n'y a pas moyen de faire autrement. Parlons de cette histoire, après tout ça les amusera peut-être et vous aussi...

De part et d'autre d'un bureau blanc, unique mobilier ou presque d'une pièce confortable, capitonnée et insonorisée, se trouve d'un côté : le docteur L, médecin psychiatre et psychanalyste de l'armée américaine, cinquante-cinq ans, l'air d'un champion de tennis, bronzé, calme et terriblement efficace. De l'autre : Kirk S, physicien attaché au laboratoire de recherches d'une base militaire de l'ouest des États-Unis. Quarante-trois ans, l'air d'un étudiant attardé, pâle et exceptionnellement intelligent. C'est la première fois qu'ils se rencontrent. Il s'agit d'une consultation demandée officiellement par le médecin militaire de la base et officieusement par le service de sécurité.

Car le problème posé par le physicien Kirk S est peut-être double.

Ou il est en train de faire ce que l'on appelle ici, hypocritement, une « dépression de surmenage intellectuel », ou bien il a découvert ce que les hommes cherchent à savoir depuis toujours : la réalité et l'existence des extraterrestres, ce qui n'est pas une mince affaire, à l'intérieur d'un laboratoire de recherches ultra secret de l'armée des États-Unis. Ce qu'il convient d'examiner avec l'attention et la prudence du chat devant un mets nouveau et mystérieux.

Le dossier du savant Kirk a effectivement été confié au psychiatre, c'est la procédure normale. Et le docteur L a pu y apprendre l'essentiel de la vie de cet homme. Enfance libre et agréable en Polynésie, où le père est officier de marine avant la guerre. Kirk est un adolescent surdoué et à dix-neuf ans, rentré aux États-Unis, il fait de brillantes études dans une université de l'Est. Ses dons le font remarquer très vite et il a la charge d'un poste à la recherche scientifique, avec une bourse du gouvernement et une autre de l'université. Appelé dans l'armée, il y occupe un poste non précisé dans le rapport, mais qualifié de « travaux sur projet spécial ».

Après la guerre, il fait une année d'études à l'étranger, puis est de nouveau affecté à la recherche dans un laboratoire de l'armée situé dans une base de l'Est des États-Unis. Il y travaille depuis sur « les projets en cours ». Non précisés là aussi. Mais nous sommes dans le domaine des secrets militaires.

Comme tous ses collègues, Kirk vit à la base, dans une maison particulière et comme eux il est tenu de ne pas se déplacer en ville, ou d'entreprendre un voyage, sans en avertir la sécurité : sans être « protégé » ouvertement, il fait l'objet et il le sait, d'enquêtes régulières, de filatures, de contrôles divers, concernant aussi bien sa santé que sa vie privée.

La chose peut devenir pesante, l'administration militaire, comme toutes les administrations, dépassant largement parfois ses prérogatives et rognant avec bonne conscience la liberté et l'indépendance de ses chercheurs, qui après tout ne sont que des hommes. C'est ce que répète le savant au psychiatre de service.

— Après tout, je suis un homme comme un autre, j'ai le droit d'avoir une conversation avec un collègue, sans être pris pour étes fou.

— Personne n'a dit que vous étiez fou, Kirk. Mais vous n'êtes pas un homme ordinaire, et cette conversation n'avait rien d'ordinaire. Jouons franc jeu voulez-vous Je suis chargé d'examiner votre état psychologique, c'est vrai. « On » attend de moi que je dise si, à mon avis, ce qui vous est arrivé, et que vous avez rapporté à votre collègue, est le fruit d'une imagination surmenée. Vous connaissez le scepticisme des savants (dont vous faites partie), en matière de messages extraterrestres. Vous connaissez aussi leur ouverture d'esprit. Il faut donc que nous parlions vous et moi de l'expérience que vous

avez vécue.

— Je me demande si « on » vous a carrément demandé de me faire accepter une psychanalyse ?

— C'est un souhait formulé, mais je reste le seul juge et vous serez libre d'accepter ou non. Pourquoi reculez-vous le moment de parler de votre expérience ?

— La psychologie est votre métier, vous devriez le savoir.

— Vous pensez que j'ai un a priori, vous pensez que je vais juger votre cas en quelques minutes, lui donner le nom d'hallucination ou de schizophrénie, ou je ne sais quoi. Laissez tomber Kirk. Racontez-moi votre histoire. Je vous dirai ce que j'en pense sincèrement. Vous aurez droit à « ma » réponse avant ceux qui s'inquiètent de votre santé.

Si le docteur L est sincère, c'est un homme exceptionnel, qui se moque des règles à respecter à l'intérieur de la base. S'il ne l'est pas, il est habile car son interlocuteur lui fait tout à coup confiance.

— D'accord. Après tout, je suis peut-être fatigué. Mon rendement n'est pas terrible depuis quelques semaines. J'ai l'impression de me détacher des problèmes posés. Ou alors cette histoire me tracasse. Voilà : ça a commencé il y a un mois environ, un matin, j'étais seul dans mon bureau, je planchais sur une étude de carte céleste, trop compliquée à décrire, et sans intérêt pour vous. Et tout d'un coup... j'ai vu une planète.

Kirk a dit : « J'ai vu une planète », comme il aurait dit : « j'ai vu entrer quelqu'un » ou « j'ai vu la pluie par la fenêtre » ou n'importe quoi d'autre de naturel.

Pourtant, cette planète, il ne l'a pas vue sur une carte céleste quelconque. Il l'a vue apparaître devant lui, comme sur un écran. Et immédiatement il a eu le sentiment que quelqu'un lui parlait, à l'intérieur de lui-même. Quelqu'un lui donnait les coordonnées, les chiffres, les distances qui situaient cette planète dans l'univers.

Ensuite, il s'est vu lui-même, marcher sur un sol bizarre, fait de poussière et de roches, le sol de cette planète inconnue. Et on lui parlait toujours, mais il ne saisissait pas toutes les phrases.

— J'ai « compris » que l'endroit où je me trouvais s'appelait Soma. J'ai « compris » que celui qui me parlait n'avait pas de forme physique visible. Qu'il n'existait que par son langage, par ce que « j'entendais » de lui. Voilà. C'est tout. Je ne sais pas combien de temps ça a duré. Une minute, moins ou plus... impossible de me repérer dans le temps.

— Vous avez eu peur ? Des sensations physiques ? Transpiration ? Mal de tête ?

— Rien de tout ça. Sur le moment j'ai pensé que je rêvais, une sorte de projection de l'esprit sans plus et je me suis remis au travail. Comme ce travail consistait justement à étudier une carte céleste, je me suis dit : « Mon vieux, tu fais de la science-fiction dans ta tête mais

la deuxième fois, ça m'a troublé.

Car il y a eu une deuxième fois. Un deuxième voyage du savant Kirk à travers, semble-t-il, l'espace et le temps, en compagnie d'un extraterrestre invisible. Ou alors, il y a eu une deuxième crise d'hallucination.

La deuxième vision l'a surpris alors qu'il écoutait tranquillement de la musique chez lui, un soir d'été, fenêtre ouverte sur la fraîcheur du jardin. La même planète, le même sol de roches et de poussière, la même voix à l'intérieur de lui-même. Il marchait sur « Soma » et la voix expliquait, toujours avec des phrases irrégulières, audibles par instants, que la planète allait disparaître. Kirk comprenait certains calculs extrêmement compliqués, indiquant que Soma allait disparaître comme une étoile qui explose, à tel endroit du ciel.

— J'étais dans mon fauteuil, et cette fois, j'ai eu une sensation de vertige assez curieux. Comme si je me dissolvais moi-même. Il m'a semblé à ce moment-là que la voix me mettait en garde d'un danger quelconque. Un danger qui ne concernait plus ma présence sur cette planète, mais ma présence sur terre. Je crois, mais je ne suis pas sûr, avoir entendu : « attention, baissez les yeux » ou « ne regardez pas ». Je ne veux pas donner de mots précis, c'était un langage presque physique, c'est-à-dire que j'ai ressenti une information de danger plutôt qu'entendu les mots. Je pense que les mots, c'est moi qui les ai rajoutés, inconsciemment dans ma tête, pour traduire. D'ailleurs, cette voix dont je parle, c'est moi qui l'ai traduite en voix et en langage : des concepts humains normaux. Mais, en réalité, c'est autre chose, des informations que je traduisais dans ma tête. Voilà, c'est tout. Ça s'est passé la semaine dernière. J'en ai parlé à un collègue, nous avons discuté de tous les détails, un peu comme on analyserait un rêve en essayant de le rattacher à des choses vécues, mais sans y parvenir. Et en plaisantant, mais pas tellement au fond. J'ai conclu que j'avais peut-être reçu un message extraterrestre. De cela aussi nous avons discuté avec mon collègue, et ça ne m'étonne pas qu'il ait rapporté cette conversation. Ça ne m'étonne pas que le patron du laboratoire m'ait convoqué, soi-disant pour parler boulot. En réalité, il espérait que je lui raconterai à lui aussi. Mais, j'avais décidé de ne plus ouvrir la bouche sur ce sujet. Après réflexion, je me sentais idiot. Et ils m'ont envoyé vous voir, ordre du médecin militaire. Prétexte : je me suis absenté plusieurs fois et mon travail n'avance pas, j'ai l'air fatigué, etc.

— Et c'est vrai ? Vous êtes fatigué ?

— Un peu. Mais j'avais surtout besoin de sortir d'ici, d'aller en ville, au cinéma, voir des gens normaux, manger dans un restaurant autre chose que l'ordinaire de la cantine. Me retrouver dans l'univers d'avant.

— Qu'est-ce que vous appelez l'univers d'avant ?

— Le temps où j'étais étudiant, où je courais les filles, où je ne me prenais pas pour un savant diabolique à la recherche des mystères de l'univers.

— En somme, vous le dites vous-même, vous avez besoin de vacances. Mais à part ça, avez-vous eu un choc moral ces derniers temps ?

— Non. À part cette histoire de planète inconnue.

— Êtes-vous tourmenté par un souci quelconque, même mineur ?

— À part la pension alimentaire de ma femme, je ne vois pas.

— Pas d'angoisse ?

— Depuis mon histoire, si. L'angoisse que ça se reproduise, c'est d'autant plus stupide que logiquement c'est impossible.

— Pourquoi impossible ?

— Cette planète, Soma, elle a disparu la semaine dernière, pfuitt ! Du vent spatial, des poussières de plus dans un système planétaire. Alors, je n'ai aucune chance de la revoir et s'il y avait quelqu'un ou quelque chose de pensant sur cette planète, qui a voulu communiquer avec moi, il ne peut plus le faire, il est désintégré ! Vous savez, il naît des étoiles chaque jour, et il en disparaît chaque jour, les lumières que nous voyons dans le ciel nous parviennent des milliards d'années après avoir disparu et, il naît des astres dont nous ne verrons la lumière que bien après leur mort. Si ça se trouve, et si notre terre brille pour un autre système que le nôtre, éclairé par un autre soleil, un savant d'ailleurs est en train de calculer que nous sommes déjà morts. Pfuitt ! Comme Soma, et il ne se trompe peut-être pas. Vous voyez ? Je déraile, je plaisante, je fais de la science-fiction ! J'ai dû avoir des hallucinations, et vous allez me coller un congé ou une adresse pour une maison de repos surveillée par l'armée.

— Dites-moi Kirk, avez-vous oui ou non le sentiment d'avoir vécu quelque chose d'anormal ?

— Oui.

— Et quelles conclusions en tirez-vous ?

— Aucune. Sinon que je me sens comme ces gens qui racontent avoir vu des petits hommes verts et que personne ne croit.

— Mais on les croit. Ils sont en général sincères, même le phénomène n'a jamais existé, ils ont cru le voir, alors pourquoi ne pas les croire ?

— Des fous les croient. Des gens qui ont besoin de croire à ça, comme d'autres ont besoin de croire en Mahomet ou en Jésus.

— Et vous ne croyez à rien ?

— À rien. Même pas à ce que j'ai vu.

— Vous m'avez dit pourtant avoir gardé le sentiment d'avoir vécu quelque chose d'anormal, vous croyez au moins à ça ?

— Oui. Mais, ce n'est qu'un sentiment. Pour le reste, je suis comme

les habitués des soucoupes volantes, un halluciné qui raconte honnêtement deux crises. Voilà. La seule chose qui m'embête va vous paraître encore plus stupide.

— Dites toujours...

— Mon collègue prétend que cette fameuse planète Soma est peut-être celle qui a disparu il y a je ne sais combien de milliards d'années et dont la lumière ne s'est éteinte, pour nous, de la terre, que récemment. Elle ne s'appelle pas Soma, elle ne porte qu'un numéro, elle n'était pas très importante, je crois qu'il l'a située dans le sillage d'Uranus ou plus loin. En tout cas, il parle de coïncidence curieuse.

— Les coïncidences sont toujours curieuses. Vous aviez entendu parler de ce détail peut-être ?

— Non. Ma spécialité n'est pas l'astronomie.

— Et c'est quoi votre spécialité ?

— Physique nucléaire...

— Ah... où étiez-vous en mil neuf cent quarante-cinq ?

— Affecté à un labo de recherches.

— Spécialité ?

— Secret d'état.

— Pardon ?

— Ma spécialité était un secret d'état. C'est une des rares choses que vous n'avez pas en toutes lettres dans mon dossier.

— Et vous ne pouvez pas en parler ?

— Non.

— Vous ne pouvez pas ou vous ne voulez pas ?

— Les deux.

— Bon. Eh bien, ce sera tout pour aujourd'hui. Voulez-vous revenir la semaine prochaine ?

— Psychanalyse, hein ?

— Pas sans que vous le souhaitiez en tout cas...

— Eh bien, à la semaine prochaine.

Le docteur L s'occupa du savant Kirk pendant plus d'une année puis ce dernier déclara un jour que les séances l'ennuyaient et qu'il ne voyait plus la nécessité de continuer. Il n'eut plus jamais de vision extraterrestre et reprit son travail jusqu'en mil neuf cent soixante, année où il prit sa retraite, en se déclarant « usé » sur le plan de la recherche. On admet généralement qu'un physicien, même un Einstein, atteint le sommet de sa créativité entre trente et trente-cinq ans, après, il n'est plus productif, il tourne en rond à remettre en question ses propres théories.

Or, Kirk avait déjà quarante-trois ans en mil neuf cent cinquante-sept et la cinquantaine au moment de sa retraite.

Dans le livre qu'écrivit le docteur L, non traduit en Europe, sur les cas intéressants qu'il a eu à traiter au cours de sa carrière, il cite le cas

de Kirk, avec une conclusion logique pour un psychiatre :

— Entre mil neuf cent quarante-trois et mil neuf cent quarante-cinq, le jeune savant, alors l'un des plus brillants, fut affecté, dit-il d'après son dossier, à des travaux portant sur un projet spécial. Ce projet, dont l'état d'avancement offrait des perspectives lourdes de conséquences sur la fin de la guerre, était le projet de la première bombe atomique, qui fut lâchée sur Hiroshima le six août mil neuf cent quarante-cinq, tuant quatre-vingt mille personnes et en atteignant gravement plus de soixante-quinze mille. J'estime donc, conclut le docteur L, que Kirk, comme beaucoup de ceux qui ont été à la base de ce projet, a mal supporté les applications militaires de ces travaux. Il s'est senti coupable de génocide et profondément déprimé. Ce genre de réaction est survenu chez certains des années après l'explosion de la bombe. Je crois donc qu'il est peu à peu tombé dans un état de dédoublement de la personnalité, ce qui pourrait expliquer les visions de planète inconnue, explosant dans l'univers.

— Son subconscient aurait ainsi voulu se débarrasser du remord, en déplaçant ce drame ; au travers d'une autre planète explosant comme Hiroshima, mais sans qu'il en soit responsable. Une sorte de défense de la personnalité. Les hallucinations mêlant à la fois son travail du moment et le souvenir mal enfoui du travail passé.

— Cela dit, il n'a jamais clairement accepté de débrouiller cette hypothèse, et cela dit, ce n'est qu'une hypothèse. L'intégrité scientifique de cet homme, son intelligence, ses facultés d'analyse peuvent l'avoir mis à l'abri de cette pathologie morbide. Auquel cas, il reste son témoignage, à propos duquel je n'aurai pas d'autre explication à fournir. C'est d'ailleurs ce que j'ai écrit dans mon rapport aux services de sécurité de l'armée, en mil neuf cent cinquante-huit.

Le docteur L avait la prudence du chat devant un mets inconnu et mystérieux. Goûter et avoir une certitude ? Ou ne pas goûter et laisser le mystère aussi plein que l'assiette d'un chat méfiant ?

Reste une possibilité : Kirk aurait tout bonnement fait une blague aux services de sécurité de l'armée et aux médecins... En reprenant le thème d'une nouvelle de science-fiction, lue récemment. Et cela histoire de se défouler... Mais là aussi, prudence... Que ne dirait-on pas pour ne pas parler d'Hiroshima...

UN TROU DANS LA NUIT

Il est noir et elle est blanche. Le couple Betty et Barney Hill au demeurant s'entend fort bien. Lui est employé au service civil de la poste à Boston, elle, à la sécurité sociale du New Hampshire. Ils n'ont aucune instruction technique ou scientifique. Revenant par la route d'un bref séjour au Canada, ils parcourent, en direction du Sud la route numéro 3. En traversant les White Mountains en direction de Portsmouth vers onze heures du soir le dix-neuf septembre mil neuf cent soixante et un, après Lancaster et à proximité de Groftton, leur aventure commence. Bientôt elle fera le tour du monde.

Donc Betty et Barney Hill roulent vers onze heures du soir dans leur conduite intérieure à deux portes en compagnie de leur petite chienne, lorsque Betty montre du doigt à travers le parebrise une lumière dans le ciel, et demande à son compagnon.

— Qu'est-ce que c'est, mon chou ?

Barney observe cet objet brillamment illuminé, en avant de la voiture faisant avec le sol un angle approximativement de quarante-cinq degrés.

— Sais pas, on dirait que ça se déplace, donc ce n'est pas une étoile, un satellite peut-être.

Comme la lumière paraît de plus en plus vive, Barney intrigué, arrête la voiture sur le bas-côté, descend et va chercher une paire de jumelles dans la malle arrière. Betty, assise en travers sur la banquette, les jambes pendantes hors de la voiture l'observe.

— Regarde, s'exclame Barney, il vient de partir sur la gauche... T'as vu ? Il a presque fait un angle droit, ça ne peut pas être un satellite, mais un gros avion n'aurait pas fait un virage pareil...

— Alors un petit ?

— Si c'est un petit il est forcément tout près ; c'est drôle qu'on n'entende pas le moteur. Et puis regarde-moi cela !

En effet, l'avion paraît avoir un comportement curieux, il semble ralentir et planer.

— Un piper-cub qui a perdu sa route, conclut Barney.

Là-dessus il remonte en voiture et repart.

Après avoir traversé Canon Mountain la route se faufile à travers les gorges. Betty et Barney à tour de rôle passent la tête par la portière pour voir entre les trouées des arbres ou quand les montagnes ne les cachent pas à leur vue le petit avion qui semble suivre une route parallèle à la leur.

— Bizarre tout de même qu'on n'entende pas le moteur, murmure Barney.

Une nouvelle fois il s'arrête, le temps d'observer par la portière ouverte, avec ses jumelles :

— Il me paraît décidément bien grand pour un petit avion.

Lorsqu'il démarre à nouveau, voilà que leur petite chienne pousse des gémississements.

La vallée s'étant élargie, l'avion semble se rapprocher et voler devant eux à trois cents mètres d'altitude seulement. Betty croit discerner une longue structure avec des lumières rouges de chaque côté. La petite chienne gémit de plus belle. Passé Indian Head, apparaît la surface grise et morne d'un lieu de pique-nique désert.

— Si tu t'arrêtais pour promener la chienne ? suggère Betty.

Sans un mot Barney donne un petit coup de volant, et la voiture, dans un grincement de freins, s'arrête sur le parking. Le moteur tourne toujours et tandis que Barney sort, Betty observe à travers le parebrise l'engin qui vient de ralentir devant eux et semble planer à nouveau. De chaque côté de l'appareil dont elle peut maintenant voir la forme très allongée, semblent sortir deux objets comme des ailes en V.

Barney appelle la chienne pour la promener sur le parking mais l'animal refuse et se réfugie contre la portière opposée. Barney remarquant à son tour que l'avion s'est arrêté et qu'il paraît presque immobile dans le ciel, se penche dans la voiture pour saisir ses jumelles. Il aperçoit le visage effrayé de Betty qui murmure :

— Reste là, ne t'éloigne pas, je crois qu'« ils » nous suivent.

Ressentant le besoin de pouvoir se défendre, Barney va chercher le crie dans la malle arrière.

L'engin, car il devient difficile de le confondre avec un avion, amorce mollement un virage comme s'il allait se poser dans un champ. Barney remarque qu'il ne s'agit pas d'un fuselage mais d'un disque d'une trentaine de mètres de diamètre, ceint de hublots assez vastes à travers lesquels se dessinent des silhouettes humaines en ombres chinoises.

— Reviens, lui crie sa femme, reviens !

Grâce à ses jumelles, l'engin s'étant immobilisé, Barney distingue clairement les silhouettes qui se pressent contre les hublots et l'observent : elles semblent plus curieuses qu'agressives.

— Allons-nous-en ! crie sa femme, allons-nous-en !

Mais bizarrement il continue d'avancer, comme attiré malgré lui.

Bien que ces hommes n'émettent aucun son, (d'ailleurs ils sont encore dans l'appareil) et qu'ils ne fassent aucun geste, Barney a l'impression qu'ils lui parlent : « N'ayez pas peur, venez, nous ne vous voulons aucun mal... » Pourtant il semble bien que l'un d'eux se déplace : Barney voit sa silhouette apparaître tour à tour derrière les hublots et finalement une porte s'ouvre.

À ce moment Barney ressent un choc : ce n'est pas un homme. Bien que Barney ne puisse distinguer de l'être en contre-jour dans l'embrasure de la porte, qu'une forme sombre dont les traits restent invisibles, saisi d'effroi, il fait brutalement demi-tour et court vers la

voiture. Au loin sa femme crie :

— Vite Barney ! partons, vite !

Et lui pense : « Ce ne sont pas des hommes, ce ne sont pas des hommes... »

Bientôt leur voiture dévale la route sur laquelle personne n'est passé depuis que l'engin mystérieux les suit. La tête à la portière, Betty s'efforce d'observer le comportement de l'appareil qui vole audessus d'eux. On dirait une sorte d'énorme gâteau rond et blanc qui éclaire la route avec un très puissant projecteur.

Sur la banquette arrière, la chienne, terrorisée, gémit doucement et tremble de tous ses membres.

C'est alors que Betty et Barney entendent un bruit bizarre. Selon les nombreux auteurs qui rapportent leur aventure, surgissent quelques différences. Celles-ci s'expliquent sans doute par la difficulté de définir un son inconnu sur notre planète. Pour les uns c'est un bourdonnement hâché, comme si de la grêle criblait la voiture, pour d'autres il s'agirait plutôt d'une série de sons harmonieux, comme si plusieurs diapasons vibraient autour d'eux.

C'est alors que le couple Hill va vivre le plus étrange moment de son existence terrestre.

Betty et Barney roulent assez lentement ; lui avachi à son volant, elle presque béate... Un panneau routier apparaît à travers le parebrise ; il indique : Lincoln, dix-sept miles.

— Tiens, déjà ? grogne Barney.

Betty regarde sa montre et remarque :

— Qu'est-ce qu'on a fait vite !

Puis tous les deux dressent l'oreille : une sorte de bourdonnement se fait entendre dans la voiture comme si, du ciel sur la carrosserie, tombaient des petits diapasons. L'homme et la femme se regardent puis instinctivement, l'un et l'autre se penchent à la portière : l'engin n'est plus là ou du moins n'est plus visible. Une demi-heure plus tard Betty remarque :

— Je voudrais bien prendre une douche, je me sens toute visqueuse. Une demi-heure encore et Barney demande :

— Ma montre s'est arrêtée, quelle heure as-tu ?

Betty consulte la sienne :

— La mienne aussi.

Elle la secoue, tourne le remontoir et conclut :

— Elle ne marche plus.

Quelques heures se sont encore écoulées lorsqu'ils entrent dans Portsmouth et s'arrêtent finalement devant leur maison au moment où le ciel blanchit :

— Tiens, déjà le jour, s'étonne Barney.

Avant d'aller se coucher, Barney, qui plusieurs fois dans la voiture a

éprouvé le besoin de se frotter le bas-ventre va examiner dans la glace de la salle de bains cette partie de son corps : elle ne présente rien d'anormal.

Soudain Betty s'écrie :

— Barney, tu as vu l'heure !

Son mari accourt, constate que la pendule familiale indique cinq heures du matin. Hébété, mort de fatigue, brisé d'émotion, le couple, tout en se couchant, fait un petit calcul : ils avaient prévu d'arriver vers trois heures, or il est cinq heures. En admettant qu'ils aient perdu un peu de temps avec cette étrange rencontre, il y a quand même un fameux trou dans leur nuit... Au moins une heure et demie.

Après un sommeil pesant Betty et Barney Hill se réveillent vers trois heures de l'après-midi.

En voyant ses vêtements abandonnés sur un fauteuil, Betty est prise d'une insurmontable répulsion : elle les jette dans un placard et n'y touchera plus jamais.

Barney de son côté, avec surprise, considère ses chaussures : comment diable peut-il les avoir éraflées ainsi sur le dessus ?

Alors, Betty téléphone à sa sœur pour lui raconter leur histoire. D'abord incrédule, puis finalement impressionnée par l'insistance et l'émotion de la jeune femme, la sœur lui donne un conseil :

— Écoute ma chérie, tu devrais faire un saut pour en parler à votre ami Jimmy.

Le dénommé Jimmy, physicien professionnel, chauve à trente ans et myope comme une taupe, abandonne sa tondeuse à gazon lorsque les Hill claquent leurs portières devant sa maison. Sans être convaincu mais pour avoir l'air de s'intéresser à leur histoire, il hoche la tête :

— Et vous dites que vos montres se sont arrêtées ?

— Oui, répond Barney, et elle ne marchent plus.

— Curieux... peut-être un effet magnétique.

Il se rend à son bureau d'où il revient avec une petite boussole qui s'affole à l'approche de leur voiture. Le dénommé Jimmy remarque alors des petites taches rondes et blanches sur la malle arrière, comme si la poussière avait été enlevée au pochoir ; ce sont ces petites taches qui affolent la boussole.

— À votre place je préviendrais la base de Pease, dit-il alors.

Pease est une base de l'US Air Force, dont dépend l'organisme chargé, à l'époque, d'étudier les incidents de ce genre. Lorsque Barney transmet par téléphone l'essentiel de leur aventure, il raconte surtout ce qui a trait à leur rencontre avec cet engin inconnu, n'insistant pas sur le flou qu'il a constaté dans les horaires. Aussi l'incident ne paraît pas très nouveau à son correspondant qui se contente de lui dire :

— Bien, c'est noté, je ferai un rapport.

Barney ne peut s'empêcher de lui demander :

— Qu'est-ce que vous en pensez, monsieur ? Vous croyez que c'est possible ? Ou bien que nous sommes fous ?

— Possible, je n'en sais rien, mais fous sûrement pas, ou alors il y a beaucoup de fous, parce que des cas comme le vôtre, nous en connaissons des quantités.

Rassurés par ce propos, Betty et Barney Hill pensent que le mieux est d'oublier cette histoire, qu'elle soit vraie ou fruit d'une hallucination et décident de n'en parler à personne.

Durant des années le rapport de l'US Air Force va s'empoussiérer dans les archives de l'administration, personne n'ayant remarqué (si même quelqu'un l'a lu) qu'il recèle un détail extrêmement troublant : un trou d'une heure et demie à deux heures dans la vie d'un couple.

Le dix neuf octobre mil neuf cent soixante et un, Betty qui a emprunté des livres traitant des Ovni, écrit à une organisation spécialisée qui lui envoie un enquêteur. Celui-ci, très impressionné par le sérieux des Hill, constate qu'ils ne semblent pas souffrir des déséquilibres psychologiques qu'entraînent parfois les mariages entre blancs et noirs, qu'aucun des deux époux ne recherche la publicité, que rien dans leur comportement ne permet de soupçonner une mystification la seule chose qu'ils attendent de lui, c'est un conseil.

Mais pourquoi un conseil et quel conseil ? Parce que malgré son apparente santé morale, Barney doit suivre un traitement pour sa tension et des ulcères et qu'une ligne de verrues parfaitement circulaire s'est formée sur son bas-ventre. Betty de son côté, obsédée par leur aventure, est l'objet d'une dépression. Petit à petit, cette idée qu'il y a un trou d'une heure et demie dans leur vie, envahit chaque pensée. Que s'est-il passé pendant cette heure et demie. Ils essaient de se souvenir sans y parvenir, mais avec l'impression de porter cette heure et demie comme un fardeau.

— Comme si nous avions été hypnotisés, explique Betty.

— C'est ça, acquiesce Barney, comme si nous avions été hypnotisés.

Les souvenirs que l'hypnotisme a bloqués, l'hypnotisme pourrait peut-être les débloquent : l'enquêteur leur conseille alors de consulter le docteur Benjamin Simon de Boston, éminent praticien officiel et connu dans le monde entier pour ses travaux sur l'hypnose en psychothérapie.

Au long d'un grand nombre de séances, celui-ci recourant à l'hypnose, va, paraît-il, obtenir à « l'arraché », leurs souvenirs oubliés. Même les incrédules ne peuvent rejeter totalement ces souvenirs, car un spécialiste de l'hypnose est parfaitement capable de dépister une supercherie. Les Hill lui ont donc fait un récit sincère, de bonne foi. Bien sûr les Hill peuvent avoir été l'objet d'une hallucination, encore que ce phénomène soit difficile à expliquer. Bien sûr, la bonne foi du docteur Simon peut être suspectée, mais cela est difficile à admettre.

Toutefois, nous ne voulons affirmer en aucun cas que les faits doivent être considérés comme totalement authentiques. Nous les rapportons simplement parce qu'ils constituent l'un des cas les plus célèbres ayant fait couler le plus d'encre.

Voici, résumé, le récit de Barney, sous hypnose :

— La première fois, lorsque je m'arrête sur le parking du pique-nique, je vois que la chose est dans le champ : un homme, un être là, devant ! Il me regarde ! Il y a derrière lui des êtres, dont un semble amical. Sa tête est ronde et large, ses yeux très obliques, pas comme chez les Asiatiques, non, plutôt comme chez les lapins, c'est-à-dire pouvant regarder sur le côté. Je ne sais plus où est Betty, je ne l'entends pas. Et cet être me dit quelque chose. Pourtant ses lèvres ne bougent pas. Il me dit : « N'ayez pas peur ! N'ayez pas peur ! » À vrai dire, il ne me dit pas cela, je l'éprouve. « N'ayez pas peur, ne bougez pas. » Ses yeux m'effraient. Ils sont dans mon cerveau. Et tous ces êtres-là, vêtus d'une tenue sombre. L'un d'entre eux semble être le chef. Alors je m'enfuis vers la voiture, retrouve Betty et démarre en trombe.

Puis il raconte comment après avoir entendu cet étrange bourdonnement dans la voiture, ils se trouvèrent sur une portion de route qu'ils ne reconnurent pas, arrêtés par un groupe de créatures.

— Ils viennent vers nous, raconte Barney. Par la portière ils braquent un objet effilé qui ressemble à un long crayon. Ils me tirent de la voiture. Je me sens tout faible. Je n'ai pas peur. Tout cela est comme un rêve. Mes pieds traînent par terre. Maintenant, on m'a monté quelque part, mes pieds ne traînent plus par terre. Je ne veux pas ouvrir les yeux. Il me semble qu'on va m'opérer. Je n'ai pas peur. Je sens à peine ce qui m'arrive. Je repose sur quelque chose. Je pense que si je ne bouge pas, si je me laisse faire, on ne me fera pas mal. Personne ne me dit rien. Il me semble que quelqu'un pose une coupe froide sur mon bas-ventre.

De son côté, Betty raconte à quel point elle avait été effrayée lorsqu'ils se sont vus détournés de leur route, et quand, à bord de l'« appareil » elle avait été placée sur une « table d'opération » séparée de Barney.

— Je crie : « Laissez Barney avec moi ! » Mais l'un d'eux m'explique qu'ils n'ont qu'un seul équipement, et doivent s'occuper de nous deux séparément. Ils remontent une manche de ma robe, regardent mon bras, frottent avec un appareil, une espèce de microscope. Ils grattent mon bras avec une sorte de coupe-papier, prélèvent une écaille de peau et la mettent dans une enveloppe en plastique ou quelque chose de ce genre. On me couche. On me regarde dans les yeux avec une lumière, et aussi dans la bouche, la gorge, les dents, les oreilles, la peau... ils m'ôtent une chaussure et regardent mon pied. L'un d'eux

prend un trousseau de fines aiguilles toutes reliées à un fil, et me promène ces aiguilles sur le corps, le genou, la cheville, la jambe, le pied. Puis ils me mettent sur le ventre et continuent dans mon dos. On me retourne encore. L'un des hommes me plonge dans le nombril une longue aiguille d'environ douze centimètres : je crie de douleur, mais un assistant passe une main sur ma figure et la douleur disparaît aussitôt.

Maintenant Betty est libre, mais l'examen de Barney n'est pas terminé. Alors elle parle avec « celui qui semble être le chef » : elle veut emporter une preuve de la réalité de l'événement, par exemple un livre qu'elle aperçoit. L'« homme » lui répond qu'elle ne se souviendra de rien et qu'elle peut regarder ce livre, dont l'écriture incompréhensible semble verticale. Betty Hill demande ensuite d'où viennent les visiteurs. Le « chef » lui montre alors une carte murale mais, devant son ignorance en matière d'astronomie, il la fait disparaître en lui disant que, de toute façon, elle ne comprendrait rien à cette carte.

Pendant qu'elle discute avec le chef, un examinateur, ou « docteur » accourt, lui ouvre la bouche, tire sur ses dents et montre des signes d'étonnement parce que contrairement à celles de Barney qui porte un dentier elles ne sont pas amovibles !

Betty déclare :

— La plupart des hommes sont de ma taille... Je pense qu'ils peuvent avoir cinq ou six pieds quatre pouces. Leur poitrine est plus large que la nôtre ; leur nez beaucoup plus grand, plus long que la moyenne. Leur teint est gris, comme un mélange de peinture grise à base noire ; leurs lèvres sont d'une teinte bleu-gris. Les cheveux et les yeux très sombres, peut-être noirs... Dans un sens, on les prendrait pour des mongoliens. Leurs yeux bougent et ont des pupilles. Ils donnent l'impression de ressembler aux yeux des chats.

Barney, lui, les décrit ainsi :

— Ces hommes ont de larges têtes avec un long crâne, mais cette largeur diminue en s'approchant du menton. Et les yeux qui tournent sur le côté donnent l'impression que leur champ de vision est latéralement plus étendu que le nôtre. Cela m'impressionne... La bouche ressemble à une ligne horizontale qui se termine de chaque côté par une petite ligne perpendiculaire. Cette ligne représente des lèvres sans le muscle qui est nôtre. Et la ligne se sépare légèrement quand ils émettent leur bourdonnement. Le grain de la peau est grisâtre, presque métallique. Le nez, c'est juste deux petits trous qui représentent les narines.

Malgré ces contradictions dans les deux descriptions le récit sous hypnose de Betty et Barney Hill est étrangement semblable.

Alors, qu'il soit le constat d'une vérité, ou le fruit de deux délires

parallèles, il faut admettre qu'il ouvre des horizons : que ce soit sur les relations possibles avec des extraterrestres, ou sur les insondables profondeurs de la psychologie humaine.

MYRTILLE AU PENSIONNAT

Drôle de petite bonne femme : quinze ans, l'air d'un poulain échappé, les cheveux courts bouclant à foison, des yeux de chat, un visage fait pour la gaieté, mais qui exprime un désespoir bien plus grand qu'elle.

Il y a de quoi : le décor est sinistre, glacé. Un pensionnat pour jeunes filles, style victorien, à Boston. Des couloirs, des fenêtres minuscules, des salles de classe aux murs gris, un dortoir de prison, un réfectoire sans âme, et cette momie lugubre aux lunettes de myope : la directrice.

— Asseyez-vous, monsieur Perth. Nous allons parler un peu de l'enfant. Voyons, quel est son niveau scolaire ?

Roy Perth a l'air aussi désespéré que sa fille. On lui avait pourtant dit que l'établissement était le meilleur pour un prix de pension raisonnable. De sa lointaine petite ville dans l'état du Maine, il avait compté ses dollars, réfléchi des semaines entières, lu et relu les dépliants et les tarifs de l'institution avant de se décider. À présent, il était trop tard pour changer. Le voyage, les frais de séjour, un an de pension versé, plus question de revenir en arrière.

— Son niveau scolaire ? Eh bien...

Bon sang, il n'en sait rien ! C'est quoi, un niveau scolaire ? Là-bas, dans le Maine, l'école était une chose sans problème dont il ne s'occupait pas. Son job à lui, c'était la forêt, l'exploitation, la scierie, les bûcherons et tout le reste.

— Vous comprenez, sa mère s'occupait de ça...

La directrice a un hochement de tête compréhensif et un peu hautain. Une orpheline !

— Ma femme était Française, elle lui apprenait beaucoup de choses : le calcul, la peinture, la musique et des tas d'histoires...

Roy Perth tourne son chapeau dans ses grandes mains de bûcheron. Son corps d'athlète est mal à l'aise dans ce fauteuil ridiculement étroit, et surtout, il sent le regard de sa fille, muet, implorant : une petite voix chuchote à son oreille :

— Papa, ne me laisse pas là...

— Je peux pas faire autrement, mon pigeon.

Non, il ne peut pas, le pauvre. Il a dépensé les trois quarts de son bien pour tenter de sauver la mère. Il doit repartir à zéro, employé chez les autres et, surtout, il a promis.

— J'ai promis à ta mère que tu ferais des études. Il faut qu'on essaye, mon écureuil...

Devant cette avalanche de tendresse, et de petits noms d'animaux, madame la directrice pince les lèvres.

— Comment s'appelle l'enfant ?

— Myrtille.

— Vous dites ?

— Myrtille. C'est... c'est un mot français, c'est sa mère qui l'a choisi, c'est un fruit, un petit fruit noir et rond...

— Je sais ce que c'est qu'une myrtille, monsieur Perth, merci. Eh bien, Myrtille, nous verrons plus tard ensemble où en sont vos études. Dites au revoir à votre père et rejoignez vos camarades dans la cour ! Vous verrez, vous vous plairez ici, et je suis sûre que « nous » ferons notre possible pour devenir une bonne élève, bien sage.

La petite voix chuchote encore à l'oreille du père :

— Papa, je déteste cette face de belette ! Ne me laisse pas !

Personne n'avait jamais traité Miss Warding de face de belette. Mais il faut reconnaître que la comparaison est bien choisie. Elle a tout entendu et l'on peut dire que l'année scolaire mil neuf cent cinquante-deux commence bien au pensionnat de jeunes filles, dirigé par Miss Mable Warding, à Boston. Il flotte dans l'air, on ne sait quel esprit mauvais.

La vie de Myrtille Perth fut heureuse, et elle ne l'est plus à partir de la rentrée scolaire mil neuf cent cinquante-deux. La mort de sa mère l'a beaucoup frappée. Il existait entre elles un lien renforcé par le genre de vie mené par son père, souvent parti des semaines entières dans les coupes de bois. Tous les trois s'adoraient, le bonheur est fichu.

La première nuit dans le dortoir sinistre, derrière son rideau, unique rempart contre les autres, Myrtille a dû pleurer.

Aussi pénible que la solitude, il y avait le décor et l'ambiance inhabituelle. Quand on a connu les arbres, l'air pur, les lacs, la liberté, quand on a joué avec des marmottes et couru avec les chiens, pêché la truite, roulé dans l'herbe et vécu comme un sauvageon, les murs d'un pensionnat de Boston ressemblent fort à un tombeau.

— Myrtille Perth ! Chez la directrice !

Deux semaines ont passé, lugubres, et Myrtille a bien du mal à suivre les cours. Ici, on ne parle ni d'oiseaux, ni de fleurs, ni de nuages. Personne ne vous apprend à faire les tartes et on lui a confisqué sa flûte. Miss Mable Warding plisse son nez de belette :

— Vos camarades se sont plaintes de vous, Myrtille Perth.

Camarades ? Ces péronnelles prétentieuses qui ne lui adressent jamais la parole ? Et de quoi ont-elles pu se plaindre ?

— Il paraît que vous faites du bruit exprès pendant la nuit ?

— Je ne fais rien du tout, je dors.

— Ne répondez pas !

— Vous me posez une question, il faut bien que je réponde !

— Je ne pose pas de question, je constate !

— Vous ne pouvez pas constater, vous ne dormez pas dans ce hangar à filles !

— Insolente !
— Mais non, non je ne suis pas insolente, je dis ce qui est vrai.
— Taisez-vous ! Vos camarades ont entendu du bruit, des craquements, qu'est-ce que vous manigancez ?

Myrtille se tait.

— Eh bien, répondez !

— Vous m'avez dit de me taire...

— Parfait, Myrtille Perth ! Vous dormirez dans une chambre isolée durant trois jours ! Au cachot, vous m'entendez ? Et si la surveillante se plaint de vous, nous écrirons à votre père !

— Il ne faut pas écrire à mon père pour des bêtises, il a trop de soucis et il est trop malheureux. Il doit gagner de l'argent pour racheter une maison, n'allez pas l'ennuyer avec des histoires de gamines.

Miss Mable Warding est en état de fulmination avancé, Myrtille se sent prise par une oreille et dirigée fermement à travers les couloirs jusqu'à la salle d'études. Les ordres fusent à son sujet :

— Qu'on lui donne ses livres et ses cahiers, du travail pour une semaine, et qu'on l'enferme dans la chambre de punition ! Nourriture minimum, personne ne lui adresse la parole, et au moindre bruit, à la moindre révolte, qu'on me prévienne !

C'est ça, la bonne éducation dans les pensionnats moyens de Boston en mil neuf cent cinquante-deux : le cachot.

Il ne s'agit pas d'une cave, ou d'un placard sans air, mais où est la différence ? Quatre murs, une fenêtre trop haute pour voir le jour, un lit de fer, une table, une chaise et un lavabo dans un coin. Disons, une cellule de prison, et tout sera dit.

D'ailleurs, Myrtille s'en moque. Si ce n'était l'injustice de cette condamnation, elle serait plutôt contente de respirer un air uniquement réservé à son usage. Seulement, elle n'a rien fait, elle en est sûre. Comment aurait-elle pu faire du bruit toute la nuit en dormant ?

La surveillante n'est pas plus aimable :

— Je dors à côté, vous avez intérêt à vous tenir tranquille !

La révolte gronde dans les yeux noirs de Myrtille. La colère rentrée, elle hérisse ses boucles noires, et la surveillante hausse le ton :

— Et ne me regardez pas comme ça ! Vous ne me faites pas peur ! Espèce de... Espèce de...

Elle n'a pas trouvé dans quelle espèce ranger ce petit diable, et la porte claque, le verrou grince, les talons plats s'éloignent en vitesse, comme si elle avait peur, la pauvre surveillante.

Peur ? Oui, elle aura peur car la fête ne fait que commencer.

Les jeunes filles sages dorment comme des anges, dans leur chemise de nuit à col montant. Le dortoir est silencieux. Tout au bout, la

chambre de punition, la cellule des condamnées, est calme, elle aussi. À côté, la surveillante dévore un roman d'amour, à la lueur d'une petite lampe. Un de ces romans prohibés par la culture et l'éducation des jeunes filles, comme des vieilles filles. Or, la surveillante, Miss Kate, est une vieille fille. La pauvre dévore la passion des autres sur papier glacé, et en cachette. Quelle honte si on la surprenait, plongée dans un roman photos à dix cents ! C'est dire qu'elle est attentive au moindre bruit suspect.

Un sifflement ! Elle a entendu un sifflement ! Puis, une voix grave. Quelqu'un parle à côté. Que dit cette voix ? Impossible de saisir les mots. Dieu du Ciel, il y a quelqu'un avec cette petite effrontée de Myrtille Perth ! Comment est-ce possible ? La porte est fermée à clé, et personne n'a pu entrer depuis le dîner ! En hâte, Miss Kate dissimule sa lecture sous le matelas et sur la pointe des pieds, s'approche de la porte verrouillée. Elle tend l'oreille :

— Saloperie de saloperie !

Miss Kate sursaute avec indignation. Quel est ce langage ? Qui parle ? Un homme ?

Oh ! mon Dieu, que faire ? Courir chercher la directrice ? Traverser tout le pensionnat, la cour, les jardins, pour réveiller Miss Warding ? Cette voix, c'est une petite voix, une voix d'enfant :

— Au secours ! Sortez-moi de là !

D'un seul bond et sans hésitation, Miss Kate a fait jaillir la lumière dans le dortoir, les filles grognent et des têtes surgissent. Miss Kate tourne courageusement le verrou de la cellule, et reste pétrifiée : la chaise vient de faire un bond vers elle ! Elle l'a vue, et il n'y a personne dans la cellule, à part Myrtille Perth !

Et Myrtille dort, raide, les bras le long du corps, la bouche close. Qui parle ?

— Saloperie de saloperie !

Le plancher craque, le lit grince, un sifflement perce les oreilles de Miss Kate et un courant d'air venu de nulle part lui fouette le visage !

Cette fois, c'est elle qui crie au secours. Il lui semble que quelqu'un l'a frôlée, elle recule en hurlant, tout le dortoir se met à hurler derrière elle, et la porte claque ! Miss Kate se précipite sur le verrou, hagarde, et crie :

— Allez chercher la directrice ! Il y a quelqu'un là-dedans, il y a quelqu'un !

La panique est à son comble durant quelques secondes. Puis, les filles se taisent brusquement et Miss Kate se sent défaillir. On cogne à la porte, de l'intérieur de la cellule :

— Eh... Qu'est-ce qu'il y a ? Ouvrez-moi ! Ouvrez-moi !

— Qui est là ?

— Comment qui est là ? Je suis Myrtille Perth, c'est moi ! Qu'est-ce

qui se passe ? Pourquoi criez-vous ?

— Qui est avec vous ?

— Qui ? Mais personne !

— Petite menteuse ! La directrice va venir et nous allons voir ! C'est un scandale, vous m'entendez ? Un scandale !

La directrice est arrivée, en bigoudis, une belette en bigoudis et crème luisante sur le museau. Elle a ouvert la porte avec fracas et Myrtille a éclaté de rire ! Un rire nerveux et irrésistible. Un rire démoniaque, a traduit la surveillante.

Mais il n'y avait personne dans la cellule bien sûr, et l'on a accusé Myrtille d'avoir inventé une mise en scène vulgaire et déplorable, à seule fin de jouer un mauvais tour à la surveillante. Cette fois, le père allait être prévenu ! Et cette petite folle irait le jour même à la consultation médicale, afin que le docteur attaché à l'établissement, lui prescrive des calmants ! Car Myrtille, folle de rage d'être injustement accusée, se roulait par terre dans sa cellule, tapait du poing et des pieds, en hurlant qu'elle s'enfuirait à la première occasion.

Ce qui était curieux tout de même, fut le témoignage de Miss Kate : l'enfant dormait, la chaise marchait toute seule, la pièce craquait de toutes parts, et une voix, qu'elle jurait bien trop grave pour être celle de l'accusée, avait proféré des mots grossiers : « Saloperie de saloperie... »

Abattue et des larmes pleins les yeux, Myrtille raconte sa version au médecin :

— Je dormais. Je vous le jure, docteur. Je n'ai rien entendu. Cette femme dit que j'ai fait bouger la chaise, mais ce n'est pas vrai...

— Est-ce que ce genre de chose s'est déjà produit auparavant ?

— Hier, les autres filles ont dit que j'avais fait du bruit dans le dortoir, c'est pour ça qu'on m'a punie. Mais je n'ai rien fait ! C'est quelqu'un qui m'en veut !

— Est-ce que tu es somnambule ?

— Non, docteur. Maman me l'aurait dit. D'ailleurs, je dormais souvent avec elle, quand mon père n'était pas là.

— Et tu dors bien ?

— Avant oui. Mais depuis que je suis en prison, je fais des cauchemars ou alors je rêve que je m'en vais.

— Est-ce que tu as l'habitude de dire ces vilains mots ?

— Non, je ne parle pas comme ça. C'est mon père, de temps en temps, il jure un peu. Vous savez, on ne vit pas dans une ville, d'habitude.

— Je comprends. Et ton père dit souvent cela ?

— Quand il est fâché, ou furieux après quelque chose.

— Tu as dû rêver de lui alors, et parler toute seule. Ce n'est pas

grave. Ce qui me tracasse, c'est cette histoire de chaise et les bruits que la surveillante a entendus. Tu as une idée sur la question ?

— Elle est folle ! Elle s'est fait peur toute seule. Moi, je n'ai rien entendu, c'est elle qui m'a réveillée en criant comme un vautour. Je ne veux pas retourner là-bas. Mon père sera fâché et déçu, je le sais bien, mais je ne veux pas retourner là-bas.

— Pourquoi ? Tu t'habitueras !

— Oh non. Et puis, vous savez, elles ne m'aiment pas là-bas. Et moi non plus je ne les aime pas. J'ai envie de leur faire du mal, c'est drôle parce que je n'aime pas faire du mal...

Perplexe, le médecin. Certes, il a déjà entendu parler de ces cas bizarres d'adolescents, des jeunes filles surtout, dont on prétend qu'elles peuvent faire bouger les objets, voler les pierres, et bien d'autres choses encore plus effrayantes. Mais Myrtille Perth ne ressemble pas à ces jeunes filles que l'on décrit le plus souvent tristes, frustrées, dissimulées, hypocrites et en tout cas nerveusement fragiles.

Myrtille est une enfant gaie, vivante, agressive dans le bon sens du terme. Simplement, elle n'a pas été élevée dans une cage de pensionnat et son comportement n'est pas celui des petites citadines. Elle devait jouir d'une grande liberté chez elle, avec une mère plus tendre que sévère, qui la considérait comme une complice, une amie, et non comme une enfant à dresser.

Le médecin comprend beaucoup de choses, que la directrice d'un pensionnat devrait aussi comprendre.

Myrtille devra retourner là-bas, en attendant que son père décide de son avenir immédiat. Le médecin prescrit un léger calmant, et recommande à la directrice de ne pas brusquer l'enfant, de ne pas la punir, mais au contraire de placer près d'elle une infirmière, dans un dortoir réduit de cinq lits. Mais le lendemain, une autre gamine est amenée, victime d'une bonne grippe. La fièvre ne semble pas émousser ses réflexions pointues à l'encontre de Myrtille :

— Alors, tu fais l'intéressante ? Tu veux faire croire qu'un amoureux s'est caché dans ton lit ?

Ça, c'est le résultat des commérages de la cour de récréation, basé sur le fait que la surveillante a parlé d'une voix d'homme. Myrtille a les yeux noirs, soudain :

— Toi, si tu la ramènes...

L'autre se réfugie sous les couvertures. Quel drôle de visage a pris cette Myrtille, une vraie peste ! De quoi faire peur.

Et la nuit est un nouveau chahut. La nouvelle malade affirme qu'elle a été réveillée en sursaut par des coups frappés sous son lit ! Des coups de bâton. La terreur a failli l'étrangler, et Myrtille dormait pendant ce temps, visage crispé, poings fermés, le corps tendu comme si elle faisait un effort surhumain.

Cette fois, l'infirmière, qui n'était pas de parti pris, pouvait en témoigner. Il se passait quelque chose autour de Myrtille Perth, mais Myrtille Perth dormait !

Bien évidemment, madame la directrice ne voulait pas dans sa maison d'une demi-folle...

— Je vous rembourserai, monsieur Perth, mais emmenez votre fille, mon établissement ne peut prendre en charge ce genre de cas !

Le pauvre homme n'y comprenait goutte.

— Qu'est-ce qu'on t'a fait, mon écureuil ? Tu es malade ?

— Je sais pas, papa. Je crois que j'ai le diable dans le corps, elles le disent toutes.

— Qu'est-ce qu'on va faire ? Là-bas, dans le Maine, il n'y a pas d'école comme ça, et je n'ai qu'une caravane.

— Je te ferai la cuisine.

— Et si tu es malade, comme ici ?

— On verra bien.

Le seul à avoir des nouvelles de Myrtille Perth, après son départ, fut le médecin qui l'avait examinée au pensionnat. Il avait demandé au père de le tenir au courant, et il reçut la lettre suivante :

« Cher Docteur,

Ma petite Myrtille se porte comme un chevreuil de l'année. Elle a le teint frais, mange comme une caille et dort comme une marmotte. Je me demande si elle n'a pas inventé tout ça pour revenir chez nous. Merci de vos bons soins, et si vous passez par le Maine, on sera content de vous voir, ma Myrtille et moi. »

Voilà. Myrtille avait retrouvé son père, sa forêt, sa liberté, et tout allait bien. Aurait-elle inventé « tout ça », comme le pensait son brave bûcheron de père ?

C'est tout le problème dans ce genre de phénomène : paranormaux ? Ou super-malins-normaux ? Allez donc savoir avec une Myrtille écureuil-marmotte-caille ou chevreuil, et parfois, petite fille de quinze ans.

LA FILLE AUX YEUX GRIS

Les rives plongent leurs rochers dans une eau si claire que pas un détail du fond n'échappe au regard de Maya Tachades. Allongé sur un épais matelas de toile bleue, il penche la tête et voit le scintillement du soleil se refléter contre les flancs du yacht immobile dans cette crique étroite où la carène semble suspendue audessus des coraux comme un astronef. Des petits poissons en patrouille à la queue leu leu en effectuent lentement le tour, survolant de-ci de-là les étoiles de mer et le gros boudin noir des holothuries.

Maya entend maintenant un choc contre la coque : sans doute le cuisinier de retour du ravitaillement qui accoste avec l'annexe.

Sur le pont : un petit rire léger, un peu étouffé. C'est elle, la fille aux yeux gris. Plus belle que jamais. Belle au point que c'en est une obsession, au point que Maya en serre les dents ; elle, ses yeux gris et leur éternel sourire sont tournés vers lui :

— Vous ne vous baignez pas, Maya ? lui demande la jeune femme.

— Si... si, bien sûr.

Ensemble ils se lèvent. Ensemble ils plongent.

Lorsqu'il ouvre les yeux il est encore sous l'eau, et les longs cheveux châtain dénoués de la jeune femme flottent autour de son corps. Même sous l'eau elle lui sourit de ses yeux gris. Il va la saisir... mais la jeune femme grimpe l'échelle de coupée. Alors, il entend ronfler le diesel du yacht, grincer la chaîne d'ancre dans l'étambot. Il tend les bras pour s'accrocher à cette chaîne, mais une foule de nageurs venue on ne sait d'où, soudain l'en empêche. Là-haut, audessus du bastingage, les yeux gris lui sourient toujours, et s'éloignent tandis qu'il s'étrangle d'angoisse, s'étouffe et se réveille.

Dans un studio rue Villaret de Joyeuse, à Paris, Maya, vingt-six ans, se dresse sur son lit. Il regarde la fenêtre dont la veille au soir il n'a pas fermé les volets. Dans cette rue étroite, au mois de février, de jour comme de nuit, il y a si peu de lumière ! Sur un meuble, une petite voiture de pompiers toute cabossée : un fétiche dont l'origine se perd dans la nuit des temps.

Dans la salle de bains, Maya, l'air sombre, déroule le fil de son rasoir électrique : « Encore ce rêve ! » c'est la centième fois qu'il rêve de ces yeux gris. La énième fois qu'ils s'évanouissent lorsqu'il s'en approche.

Avec son ronflement lancinant, le rasoir glisse sur la peau brune de Maya. Fils de bourgeois de Tunis venus s'installer d'abord à Nice en mil neuf cent cinquante et un, puis à Paris dans les années soixante, il est entré récemment comme concepteur dans une agence de publicité. Il est bien payé, mais souffre d'une certaine solitude, les femmes surtout sont rares dans sa vie. Pourtant, il n'est pas mal de sa personne. À condition d'aimer ses traits rudes, sa peau foncée, ses

yeux noirs et cette chevelure bouclée sur un corps maigre.

Dans son rêve, longtemps les yeux, seuls, apparaissaient mais depuis quelque temps ils ont un corps, un corps de femme très désirable qui l'obsède au point qu'il ne sait plus s'il attend ou redoute le sommeil.

En jean et blouson de cuir doublé de fourrure, Maya, raide de trac car il va présenter un plan de campagne publicitaire à un client, attend un taxi à la station de l'Alma. Il n'est pas seul : quelques hommes et quelques femmes, comme lui, sautillent sur place et frappent leurs mains l'une contre l'autre car en ce mois de février mil neuf cent soixante-douze, il fait très froid.

— Allez-y, monsieur, c'est votre tour.

Un homme barbu, exagérément aimable — peut-être parce que Maya est un immigré et qu'il ne veut pas avoir l'air raciste — montre le taxi qui s'approche. Maya remercie d'un signe de tête et descend du trottoir. Il ouvre la portière et jette sur la banquette son attaché-case dans lequel se trouvent tous ses papiers d'identité et, surtout, le fruit d'un travail de six mois : le plan de campagne publicitaire.

— Non mais, regardez-moi celle-là ! s'exclame alors le barbu.

— Quel culot ! grogne une dame, furieuse.

Maya comprend la raison de cette fureur lorsqu'il voit une chevelure châtain s'engouffrer par l'autre porte, suivie d'un manteau de vison couleur abricot.

La femme, entrée sans vergogne par l'autre portière, s'assoit et tourne vers lui un regard étonné. D'autant plus étonné que Maya reste figé, la main sur la poignée de la portière et la bouche entrouverte : cette femme, il la connaît. Il ne connaît qu'elle !

— Pardon monsieur... Je peux partir ?

Elle lui a posé la question avec un joli sourire de ses yeux gris :

— Euh... Pardon... Excusez-moi, bafouille Maya.

La portière a claqué, le taxi s'éloigne.

— Vous êtes trop bon, monsieur ! grogne la dame furieuse.

Mais le barbu sourit :

— Remettez-vous mon vieux, une de perdue...

— Mon attaché-case ! s'exclame alors Maya. Il est resté sur la banquette !

— Vite, suivez-la !

Et le barbu lui montre un autre taxi.

Quelques minutes plus tard, Maya, angoissé, penché sur la nuque du chauffeur, ne quitte pas du regard les yeux gris qui lui sourient par la vitre arrière du taxi qui les précède. Son chauffeur monologue :

— Qu'est-ce qu'il fait ? Ah bon, il prend la première sortie. Non, zut ! Là, j'ai bien failli le perdre ! Il va prendre le souterrain de la Concorde, désormais je ne le lâche plus !

Finalement, après avoir viré in extremis sous les guichets du Louvre

et traversé les jardins, le chauffeur gémit rue de Rivoli :

— Désolé, je l'ai perdu ! Avec cette circulation...

Maya, affreusement déçu, regarde autour de lui le flot des voitures et, au milieu du carrefour, la silhouette gantée d'un agent qui pointe un doigt vers eux. Les yeux gris ont disparu mais il a de la chance dans son malheur : il s'aperçoit que son attaché-case est à côté de lui. Il a cru l'oublier sur la banquette arrière de l'autre taxi, alors qu'il l'avait heureusement gardé à la main. Enfin, Maya se détend, pour attendre le réveil, car bien sûr, il rêve...

— C'est pas tout ça, où est-ce que je vous dépose ? demande alors le chauffeur.

Maya se fait conduire à son agence de publicité et il semble que, cette fois, ce ne soit pas un rêve.

Pendant plusieurs semaines, chaque fois que son travail le conduit dans le quartier des Champs-Élysées, Maya descend à pied l'avenue George-V pour attendre à la station de taxis de la place de l'Alma.

Évidemment, il s'est ouvert de cette étrange aventure qui tourne à l'obsession, à son meilleur ami : Paul Lacoste, un grand gaillard blond et pragmatique qui travaille avec lui.

— Rêver d'une femme, toujours la même et très belle, reconnaît celui-ci, n'a rien d'étrange : c'est arrivé et arrivera encore à beaucoup d'hommes. Qu'elle ait des yeux gris n'a rien d'étonnant non plus. Par contre, que tu la découvres en chair et en os en voulant prendre un taxi place de l'Alma, ça paraît complètement impossible ! Un rêve n'a ni chair ni os !

— Pourtant, c'était elle.

— Disons qu'elle lui ressemblait.

— Non, c'était elle ! insiste Maya, tête.

L'ami Paul Lacoste regarde son ami avec un hochement de tête dubitatif :

— Disons qu'elle lui ressemblait beaucoup. Sur les douze millions d'habitants de l'agglomération parisienne, pourquoi une femme ne ressemblerait-elle pas à ce portrait ? Surtout si l'on y ajoute les provinciales de passage et les belles étrangères. Je n'irai pas jusqu'à dire que les plus belles passent toutes par les Champs-Élysées, mais on peut y rencontrer bon nombre d'entre elles. Dans ces conditions, pourquoi un sosie de la femme de ton rêve n'attendrait-il pas un taxi place de l'Alma ?

Après y avoir fait si souvent le pied de grue, Maya, lorsqu'il est à l'Alma, prend désormais le métro et ne jette un coup d'œil à la station de taxi que par acquit de conscience. Et alors qu'il vient d'apprendre que son agence de publicité va fusionner avec une autre et se passer de ses services... elle est là : la fille aux yeux gris, sur le quai du métro justement ; dans la foule dense qui presse le jeune homme de toutes

parts.

Non seulement c'est le printemps, mais celui de mil neuf cent soixante-douze, début de la minijupe. Celle de la jeune femme est bleu pastel.

— Mademoiselle ! s'exclame Maya avec une vivacité surprenante. La jeune femme le regarde, étonnée. Prenant son courage à deux mains, il s'est approché d'elle bousculant les gens avec l'énergie du désespoir, décidé coûte que coûte à engager la conversation.

Elle est belle, mais Maya ne laisse pas indifférent. La conversation est donc rapide entre le jeune homme angoissé et la jeune femme. Mais si celle-ci est parvenue à se hisser dans le wagon, lui, reste sur le quai. La main sur la poignée de la porte qu'il se refuse à lâcher, Maya supplie :

— Ne partez pas ! Ne partez pas !

— Allons ! Lâchez cette porte ! ordonne le chef de station.

La jeune femme, de son côté, lui crie :

— À l'Unesco, j'y suis tous les après-midi !

Tandis que dans un souffle la portière du métro se referme en claquant, Maya répète : À l'Unesco l'après-midi, à l'Unesco l'après-midi, à l'Unesco l'après-midi. Et, l'après-midi, il est à l'Unesco.

— Comment dites-vous ?

— Une jeune femme avec des yeux gris.

Au bureau de la réception de l'Unesco, l'employé interroge sa mémoire sans conviction :

— Si vous ne savez pas dans quel service !... comment voulez-vous que je la trouve ?

Et d'un geste, il montre l'étendue du bâtiment.

— Pourtant, vous avez dû la remarquer : elle est très jolie.

L'employé jette sur Maya un regard en biais et ricane :

— Vous savez, il y a de tout ici, même des jolies femmes.

Après avoir beaucoup insisté, Maya sort de l'immeuble de l'Unesco affreusement déçu, seul, désespéré. Quelques jours plus tard Maya, que son banquier vient d'avertir sans ménagement rentre chez lui vers huit heures avec l'intention de regarder une demi-finale de la coupe Davis, lorsqu'il voit une petite voiture anglaise garée devant sa porte sur la chaussée et le trottoir. La position de la voiture est anormale, et c'est sans doute pour cette raison qu'il la remarque. Une contravention a d'ailleurs été glissée sous l'un des essuie-glaces.

Une demi-heure plus tard, la sonnerie de sa porte retentit. C'est l'ami Paul Lacoste qui, des sandwiches dans un sac et une bouteille de whisky sous le bras, comme convenu, vient regarder avec lui le match de tennis. Sitôt entré, il s'écrie d'une voix surexcitée :

— Ça y est, tu l'as retrouvée ?

— Qui ça ?

- Ta fille !
- Comment, ma fille ?
- Ben oui, ta fille aux yeux gris !

Devant l'air surpris de son ami, Paul Lacoste change brusquement de ton :

— Excuse-moi, dit-il en posant son paquet sur le meuble où trône le fétiche de Maya la petite voiture de pompier bosselée, je me suis trompé, n'en parlons plus.

— Mais si, parlons-en. Tu l'as vue ?

— Je l'ai vue, je l'ai vue... Non, j'ai cru un moment. Après tout, une fille très jolie avec des yeux gris et des cheveux qui lui tombent jusqu'à la taille, ce n'est pas tellement courant.

— Où ca ?

— En bas ! Elle avait l'air d'attendre dans une petite anglaise.

Impossible évidemment de retenir Maya qui se précipite en bras de chemise dans l'escalier.

Lorsqu'il jaillit de la porte cochère, la rue est totalement embouteillée. Des voitures klaxonnent, un chauffeur penché à la portière de son camion invective la petite voiture qui manœuvre pour descendre du trottoir. La fille aux yeux gris, au volant, sourit à Maya.

— Ne partez pas ! lui crie celui-ci.

La jeune femme baisse sa vitre.

— Je suis désolée, mais je ne peux pas rester.

— Excusez-moi, mais qu'est-ce que vous faisiez ici ?

— Je voulais savoir où vous habitez !

Comme le chauffeur du camion vient d'ouvrir sa portière, furieux, elle passe la première et s'apprête à démarrer, Maya s'accroche à la poignée de la porte :

— Je ne vous ai pas trouvée à l'Unesco ! On m'a dit que personne ne vous connaissait là-bas !

Elle éclate de rire.

— Bien sûr, je n'y suis jamais allée.

— Mais alors, pourquoi ?

— Je vous ai dit ça pour gagner le temps de faire une petite enquête.

Là-dessus, elle appuie sur l'accélérateur. La poignée glisse des doigts de Maya qui reste seul sur le trottoir à se demander : « Suis-je fou ou est-elle folle ? »

À l'agence de publicité où il travaille toujours, Paul Lacoste raconte à ses camarades :

— Cette fois, j'ai la preuve qu'il ne tourne pas rond. Ce matin, il m'a parlé de la demi-finale de la coupe Davis comme si nous l'avions regardée ensemble. J'ai eu toutes les peines du monde à lui faire admettre qu'il avait dû le rêver : hier, j'ai passé la soirée chez mon

frère.

Petite annonce de recherche dans les journaux, enquête coûteuse d'une agence de détectives privés, Maya convaincu que la jeune femme aux yeux gris existe, ne recule devant rien pour la retrouver. Il va même jusqu'à visiter les photographes de la capitale : après tout, elle est si belle qu'il n'y aurait rien d'étonnant à ce que son portrait soit exposé dans quelque vitrine. Désormais, il se promène partout avec un appareil photographique en bandoulière :

— La prochaine fois que je la rencontre, explique-t-il, je la photographie et je lui demande son nom. Comme cela, je la retrouverai.

Peut-on imaginer pire obsession que celle qui habite ce jeune homme. Chacun autour de lui y va de sa petite explication. Pour les uns, il a des hallucinations ; pour les autres, victime d'un songe obsédant il mélange le rêve et la réalité. Pour la plupart, il est tout simplement « dérangé ». Il revient à son ami Paul Lacoste la corvée de lui conseiller d'aller voir un psychiatre.

Après le psychiatre et ses médicaments qui semblent en l'occurrence inefficaces vient le tour du psychanalyste. Le verdict de celui-ci est à la fois optimiste et inquiétant :

— Je suis sûr que vous vous en sortirez, dit-il, mais ce sera long.

Et puis après quelques mois, le miracle se produit.

Allongé sur le canapé, Maya raconte un rêve ; il est dans une piscine en plein air où des corps d'hommes et de femmes demi nus s'écrasent, s'entassent autour de lui. La chaleur est accablante. Maya étouffe dans cette foule où il a l'impression qu'il va mourir, lorsqu'un hélicoptère dans le ciel grossit, s'approche, vient vers eux. Quelle n'est pas sa joie de reconnaître à travers la bulle de plexiglas de l'appareil la femme aux yeux gris. C'est sûr : elle vient le chercher.

Hélas, tous les baigneurs se lèvent en même temps. L'hélicoptère ne peut pas se poser. La jeune femme aux yeux gris essaie de saisir la main que Maya lui tend désespérément mais sans y parvenir. L'hélicoptère est obligé de s'élever pour disparaître dans le ciel.

— Cette foule vous fait penser à quoi ? demande le psychanalyste.

— À la foule dans le métro, à celle du carnaval de Nice lorsque j'étais enfant, à celle d'un grand magasin.

— Et cet hélicoptère vous fait penser à quoi ?

— À un train qui s'éloigne, ou à une voiture, un ascenseur qui s'élève.

Le psychanalyste a noté que les rêves de Maya ont toujours lieu lorsqu'il est angoissé, que la femme aux yeux gris apparaît toujours dans la foule, et qu'il en est toujours séparé par un engin mécanique.

— Et ces yeux gris... Parlez-en.

— Eh bien, ils sont tout mon espoir. Ils me sourient, ils sont

contents de me voir, lorsqu'ils s'éloignent, moi je suis au comble de la terreur mais eux ne semblent pas ressentir une réelle inquiétude.

Puis, sur le canapé c'est le silence. Enfin Maya s'exclame en se dressant d'un bond :

— J'ai compris !

Plus tard, à Nice, une femme de quarante ans, aux yeux gris, très très belle sourit au jeune Maya.

— Oui... Oui, peut-être bien. Cela me revient : vers l'année cinquante, j'avais vingt-quatre ans. Vos parents et moi habitions sur le même palier, souvent ils me demandaient de vous garder. Parfois je vous conduisais à l'école. Vous deviez avoir cinq ans environ, et je crois que vous et moi nous entendions bien n'est-ce pas ? Un jour, en effet, nous sommes allés avec votre mère aux Galeries Lafayette de Nice, et vous avez été séparé de nous par la foule. Je suis montée au bureau pour que l'on fasse une annonce par les haut-parleurs. En redescendant, lorsque la porte de l'ascenseur s'est ouverte, la foule s'est précipitée. C'est alors que je vous ai aperçu, vous aviez l'air absolument terrorisé, vous m'appeliez, les yeux fous ! Je vous vois encore, les bras tendus vers moi. Mais les portes se sont refermées. À nouveau seul dans la foule, il paraît que vous avez fait une véritable crise de nerfs, et lorsque votre maman vous a retrouvé, pour vous consoler, elle vous a acheté une petite voiture de pompiers.

Toute bosselée, vingt ans plus tard, sur une étagère, la petite voiture rappelait à Maya son premier souvenir d'angoisse et d'amour aux yeux gris.

LE SOLDAT PERDU

Un convoi de grands blessés rapatriés d'Allemagne s'arrête après une longue pérégrination à travers la Suisse, dans la gare des Brotteaux à Lyon, le soir du premier février mil neuf cent dix-huit, un des mois les plus sombres et les plus rudes de la guerre. Sous une pluie glacée, les rapatriés sont triés pour être emmenés en camion vers des hôpitaux ou des casernes. Sur le quai redevenu désert, un gendarme faisant une ronde découvre un homme accroupi contre un pilier de fonte qui grelotte de froid et de fièvre.

— Qu'est-ce que tu fais là ?

— Je ne sais pas.

— Comment, tu ne sais pas ? Tu étais bien dans le train de Constance ?

— Je ne sais pas.

— Ne te fiche pas de moi s'il te plaît. Quel est ton régiment ?

— Comment t'appelles-tu ?

— Je ne sais pas.

L'homme prenant à pleines mains la colonne se met péniblement debout. Le gendarme lève sa lanterne pour mieux voir son visage. Trois ans de service dans les gares de triage l'ont habitué à toutes les surprises :

— Bon ça va... J'ai compris.

Poussant devant lui l'homme qu'il prend sans doute pour un déserteur, le gendarme entre quelques instants plus tard dans le commissariat de la gare. Un adjudant, dînant de charcuterie et de vin rouge, interroge l'inconnu et se retrouve vite congestionné de rage ; il frappe du poing sur la table :

— Ne te paie pas ma tête s'il te plaît ! Tu as déserté et maintenant tu fais l'idiot ! Je te préviens que j'en ai envoyé au conseil de guerre de plus malins que toi.

Devant lui, l'homme est assez effrayant : vêtu d'un vieux pantalon de soldat belge, d'une capote de fantassin français délavée, déchirée, sans bouton et sans écusson, ouverte sur sa maigre poitrine nue. Une barbe de quinze jours mange son visage ravagé où brillent des yeux fiévreux. La tête baissée, il répète machinalement :

— Mais je ne sais rien, je vous jure que je ne sais rien.

Brusquement il se met à pleurer. Dans le commissariat de la gare où l'adjudant impressionné s'est calmé, on entend pendant quelques secondes de lourds sanglots.

Puis, l'homme s'avance vers la table et dit :

— J'ai faim !

L'adjudant, déconcerté, pousse vers lui les papiers gras de la charcuterie, le quignon de pain et le litre de vin rouge. Le lendemain, à l'hôpital, l'inconnu passe des mains d'infirmiers goguenards à celles

de médecins sceptiques pour finir, tremblant de fièvre et ployant sur les genoux, devant un vieux colonel qui coupe court aux discussions et le fait mettre au lit, au chaud, au silence.

Puis, le vieux colonel fait examiner ses misérables vêtements, défait les coutures : aucune marque, aucun matricule. Seul signe particulier : l'homme porte la cicatrice d'une blessure assez récente à la cuisse droite.

Quinze jours plus tard, le vieux colonel s'assoit sur son lit et lui parle les yeux dans les yeux :

— Maintenant que tu es solide tu vas me raconter ton histoire. Réfléchis, tu ne crains rien et nous avons tout le temps.

L'homme parle avec hésitation, on pourrait presque dire avec douleur, mais pour répéter qu'il ne sait pas qui il est ni ce qu'il faisait sur le quai de cette gare. Dans son monologue à peine compréhensible, un nom propre revient plusieurs fois, toujours le même : « Mangin ».

— Pourquoi parles-tu toujours de Mangin ? demande le colonel, c'est ton nom ?

— Non. J'ai envie de dire Mangin, mais ce n'est pas mon nom.

Le vieux colonel reste perplexe. Des simulateurs, il en a vu de tous genres et des malins. Mais celui-là l'étonne :

— Écoute mon vieux, je ne comprends pas. Tu reviens sans doute d'Allemagne par la Suisse. Rapatrié après avoir été fait prisonnier, tu ne risques pas de retourner au front. Cesse donc de faire l'idiot et tu finiras tranquillement la guerre dans un dépôt ou chez toi. Tu n'as pas envie de rentrer chez toi ?

Pour toute réponse, des larmes silencieuses coulent sur le visage de l'inconnu.

Que faire, sinon le mettre en observation ?

Au bout de deux mois, les observateurs sont obligés de convenir qu'il ne s'agit pas d'un simulateur. Il ne reste plus qu'à le réformer avec ce motif définitif et précis : « Amnésique total du genre négativiste ». Malgré toutes les recherches, on ne retrouve sa fiche nulle part. On l'appelle « Mangin ». Mais que signifie ce nom « Mangin » qu'il a plusieurs fois répété ? Est-ce vraiment le sien ? Celui d'un camarade ? Ou plus simplement a-t-il appartenu à l'armée du général Mangin ?

De Lyon, Mangin passe à l'hospice de Rodez. Les copains l'habillent de leur mieux d'un pantalon kaki et d'une jolie veste bleu ciel de hussard. Les cloches de l'armistice vident l'hôpital où il ne reste plus que des vieillards et des civils comme avant la guerre. Alors on retire à Mangin sa belle veste bleu ciel de militaire pour le revêtir du triste costume des fous incurables. Fin mil neuf cent dix neuf, il y a déjà des associations d'anciens combattants, des revendications. La guerre ne continue que pour Mangin, le soldat inconnu vivant.

En mil neuf cent vingt, dans un village tout près de Rodez, la famille

Mazenc, dont le fils a disparu pendant la guerre, apprend l'existence de l'amnésique à l'hospice tout proche et demande à le rencontrer. Le directeur de l'hospice prie le ministère de la Guerre de lui transmettre le dossier du disparu Mazenc et prévient Mangin de la visite.

Celui-ci, avec l'espoir que le voile se déchire à la vue des siens, pâlit et tremble en pensant à l'émotion qu'il va peut-être ressentir. Quelques jours plus tard, il attend dans le bureau directorial.

Deux femmes entrent : madame Mazenc n'est pas vêtue de noir car elle n'a jamais voulu admettre la mort de son fils. Sa fille, s'efforçant à sourire, la précède dans la pièce. Mangin, sans réflexe, sans élan, regarde les deux femmes tourner autour de lui, craintives :

— C'est lui ! C'est bien lui ! répètent les deux femmes comme si elles cherchaient à se convaincre.

Comme la scène est affreusement pénible, le directeur fait sortir Mangin et ouvre le dossier qu'il a reçu de Paris. Le fils et frère de ces deux femmes ne peut être Mangin. Rien ne concorde : ni la taille, ni la couleur des cheveux, ni celle des yeux, ni les signes particuliers.

Madame Mazenc et sa fille s'en vont désespérées. La mère meurt de cette déception quelques semaines plus tard. Et puis un dimanche, le directeur de l'asile voit revenir sa fille un panier au bras.

— Est-ce que je pourrais voir mon frère ? demande-t-elle timidement.

— Mais ce n'est pas votre frère.

— Oui, alors monsieur Mangin, je lui apporte quelques petites choses.

Malgré l'incroyable histoire qui va suivre, sans se soucier de rien, têtue, candide, tous les dimanches, mademoiselle Mazenc traversera en trotinant la cour de l'asile, son panier au bras, sans chercher à savoir qui est vraiment le soldat perdu.

À la fin de mil neuf cent vingt et un, le ministère de la Guerre refuse de payer pour ce soldat qui n'en est pas un. De son côté, le département de l'Aveyron refuse de se charger des frais d'entretien à l'asile de cet indigent tombé du ciel. Mangin finit par être pris en charge par le ministère des Pensions. Mais on ne pensionne pas un fou sans identité. Administrativement et juridiquement, le problème est insoluble. Le ministère des Pensions commence donc une large enquête pour retrouver le nom du soldat perdu.

Le portrait de l'amnésique est tiré à des milliers d'exemplaires. La presse le diffuse. Le visage de Mangin est accroché sur tous les kiosques à journaux de France.

Or, si la guerre a tué un million et demi de soldats français, quatre cent mille de ceux-ci ont été portés disparus. Ce que n'avait pas prévu le ministère des Pensions, c'est que dès la première semaine, le facteur de Rodez est obligé de faire sa tournée avec une brouette : dix mille

lettres !

Comment peut-on se tromper sur la personne de son fils ou de son mari après seulement cinq ans d'absence, alors qu'il n'est ni mutilé, ni défiguré ? À l'asile, tout le monde, du directeur aux infirmiers et même les malades se mettent à décacheter les lettres. Il faut demander des détails supplémentaires aux familles, faire une sélection, puis une autre plus sévère. Il n'en reste plus que trois cents, puis cinquante, mais ces cinquante-là ne veulent pas en démordre.

Voulant trancher dans le vif, le directeur de l'asile se décide à convoquer les cinquante familles le même jour. Il espère tout de la confrontation. Tout, sauf ce qui va se passer.

Elles arrivent de tous les coins du pays : cinquante familles vêtues de sombre, de toutes les classes sociales, surtout des femmes : des paysannes en coiffe, des ouvrières aux ongles cassés, des bourgeoises en bas de soie. On les réunit dans la plus grande salle, muettes, contractées, s'épiant, déjà hostiles les unes aux autres.

Mangin entre et s'arrête, inquiet.

Il y a trois secondes d'un silence stupéfait, puis le groupe des femmes se déforme, éclate, des bras se tendent :

— C'est lui ! C'est lui !...

La scène est insoutenable. Mangin, livide, s'est collé au mur redoutant le pire, les infirmiers viennent l'arracher aux cent tentacules qui s'efforcent de le saisir.

Le directeur, entouré, sollicité, réussit à grand-peine à calmer ces passions désordonnées. Il parlemente et promet que les familles verront Mangin séparément, que chacune pourra tenter sa chance pendant quelques minutes.

L'épreuve va durer toute la journée. Les familles entrent l'une après l'autre dans le bureau où le soldat perdu, désormais tiraillé, attend, épouvanté, en se cramponnant convulsivement aux bras familiers de son infirmier. Des mains moites tremblant de fièvre le tâtent, le pressent. Des yeux plus hagards que les siens le fixent. Toutes ces voix implorantes répètent les mêmes mots :

— Reconnais-nous ! Mais voyons c'est moi ta maman ! Rappelle-toi, regarde-moi, je suis ta femme !

Toutes l'accablent d'images d'enfance, de visions de clochers, de souvenirs qui ne sont pas les siens mais enfouis dans le cœur de ses frères d'armes qui dorment sous la terre de la Somme et de l'Argonne. À bout d'arguments, les mères rappellent de secrets détails de famille, les veuves, des détails d'alcôve. Et lui secoue la tête, affolé, terrorisé.

Dans les couloirs sombres du vieil hospice, les malades mentaux regardent avec un curieux sourire d'indulgence les femmes désespérées qui se tordent dans une crise de nerfs.

À neuf heures du soir, Mangin, épuisé, ferme les yeux et gémit :

— Assez !... Je vous en prie, assez !

Il faut bien mettre toutes ces malheureuses à la porte. Ce soir-là dans les hôtels paisibles de Rodez, les tables d'hôtes sont sinistres. Mais qui est le soldat perdu ?

Chaque mois va amener d'autres fournées de familles éplorées produisant des scènes semblables. À ceci près que le directeur de l'asile ne se hasarde plus aux confrontations en groupe. Malgré toutes ces familles qui le réclament, Mangin, au fond de son hospice, reste sans tendresse. Et puis un jour, la tendresse débarque à Rodez.

C'est une très vieille femme. Elle a près de quatre-vingts ans. Madame Mazat n'avait, en mil neuf cent quatorze, qu'un seul fils qui cultivait leur petite ferme de la Gironde. La guerre l'a pris et ne le lui a pas rendu. Elle arrive à Rodez avec son cabas, son chapeau et son châle noir. Lorsque Mangin rentre dans la pièce, elle le regarde un moment, gravement, puis elle s'approche de lui, pour l'embrasser doucement, paisiblement, sans le questionner, sans le harceler.

Derrière son bureau, le directeur fouille son dossier, élève des objections, lui explique la faiblesse de sa requête : les dates ne concordent pas, les mensurations non plus. Elle hoche la tête :

— Oui... Oui, dit-elle sans y prêter grande attention, sereine, comme si cela n'avait pas d'importance.

Puis elle part. Mais trois semaines plus tard, la voici qui sonne à nouveau au portail de l'asile. En Gironde, elle a tout vendu : la maison, les champs, les bêtes. À la fin de sa vie, elle abandonne la terre de ses ancêtres pour venir s'installer dans une ville inconnue avec son maigre bagage.

Ses ressources vont vite s'épuiser, mais régulièrement, elle se rend à l'asile. Elle se prive pour apporter à Mangin des friandises, lui parler un peu, mais pas trop pour ne pas le torturer. Elle reste près de lui tant qu'on le lui permet et lui offre un joli sourire de vieille dame. Dans ses grands moments d'exaltation, elle lui serre un peu le bras et lui dit à mi-voix :

— Mon petit !...

Elle est heureuse. Mais qui est le soldat perdu ?

Les années vont passer, sans que l'on découvre quel est son nom véritable. Pendant seize ans, le dossier Mangin n'en finit pas de grossir : les lettres des quatre cent mille familles de disparus de la guerre quatorze-dix-huit s'y entassent. Pendant seize ans, le directeur de l'asile continue à montrer Mangin aux familles qui font le déplacement à Rodez. Certaines croient reconnaître leur enfant, leur frère, leur mari. Devant l'aveuglement de certains de ces parents douloureux, le directeur de l'asile n'a plus qu'un espoir. Un éclair qui illuminerait le cerveau de Mangin, la commotion qui lui rendrait ce qu'une autre commotion lui a pris. Bientôt, il faut y renoncer.

Harcelé par ces mères, ces sœurs et ces épouses suppliantes, il n veut plus reconnaître personne. Puis, pour avoir la paix, il veut bien reconnaître tout le monde et sombre dans une inertie totale.

Certaines familles s'entêtent, ne se contentent plus de gémir. Elles somment l'administration de leur rendre celui qu'elles pensent être leur fils, leur mari, leur frère. Elles apportent des présomptions, des concordances. Les requêtes se font plus aigres, plus violentes. Elles prennent des avocats. Le ministère des Pensions reçoit du papier timbré, car si Mangin ne perçoit rien tant qu'il n'a pas d'état civil, s'il est identifié, il recevra l'arriéré de sa pension maximum, plus une dotation promise par un philanthrope. Une petite fortune qu'il apportera avec sa pension annuelle à la famille que se verra attribuer le soldat inconnu.

En mil neuf cent trente-quatre, vingt-deux d'entre elles attaquent l'administration devant le tribunal civil de Rodez dans une action solidaire pour que l'identité de Mangin soit déclarée officiellement à la lumière des débats.

Au mois de mars, après trois jours d'audience, dix neuf familles se sont désistées l'une après l'autre, preuve étant faite que Mangin ne pouvait être leur parent. Il n'en reste plus que quatre : mademoiselle Mazenc, la vieille madame Mazot, madame veuve Le May, et la famille Monjoint.

Les Monjoint paraissent avoir le plus de chance de se faire attribuer le malade. Leur dossier contient des concordances troublantes. Octave Monjoint de Saint-Maur en Indre, blessé et fait prisonnier en mil neuf cent quatorze, devait être rapatrié par la Suisse pour démence précoce le trente et un janvier mil neuf cent dix-huit. Il a disparu ce jour-là en gare de Lausanne, la veille du jour où l'on retrouvait Mangin à Lyon. Les caractéristiques physiques correspondent et la blessure de Monjoint correspond à la cicatrice de Mangin.

Au cours de l'enquête ce dernier, conduit dans le village des Monjoint, semble s'y reconnaître. Instinctivement, il se dirige vers leur maison. Enfin, il y a l'assonance des noms : Monjoint/ Mangin.

Mais la veuve Le May apporte elle aussi des preuves : des ressemblances, des détails physiques. Et puis surtout elle peut prétendre que le soldat perdu l'a reconnue.

En effet, il y a quelques années, lorsqu'elle s'est présentée la première fois à l'asile de Rodez et qu'on l'a mise en présence de Mangin, celui-ci s'est de lui-même approché d'elle et tranquillement l'a embrassée en lui disant :

— Tiens ! Comment vas-tu ?

À cette minute, madame Le May a poussé un cri et s'est évanouie en faisant fuir Mangin effarouché. Remis en sa présence une heure plus tard, il a refusé de la reconnaître et n'a plus varié depuis. Et puis on ne

peut oublier cette brave mademoiselle Mazenc qui, depuis seize ans tous les dimanches, traverse la cour de l'asile, un panier au bras, pour lui apporter des friandises. Et comment ne pas parler de la vieille maman Mazat, à la fois têtue et résignée, qui a tout vendu en Gironde pour venir vivre à Rodez où, à bout de ressources mais toujours sereine, elle passe depuis quinze ans trois heures par jour auprès du soldat perdu, lui souriant et lui parlant doucement :

— Ne t'inquiète pas mon petit, maman est là.

Finalement, le tribunal renonce à donner une identité à l'amnésique. Pourquoi ? Des gens diront qu'en réalité, Mangin appartiendrait bien à l'une des familles des quatre cent mille disparus de la guerre. Qu'il y avait un dossier, mais resté secret, parce que, hélas, et c'est le comble : il s'agissait de l'une des rares familles qui ne l'aient pas réclamé. Le tribunal pouvait-il, devait-il plonger inutilement dans le désespoir ces deux malheureuses pour attribuer à cette famille qui n'en voulait pas, un fils qui ne voulait pas la reconnaître ?

Quant à Mangin, pour que le souvenir lui revienne, il aurait fallu qu'il se passe quelque chose, qu'il sorte, qu'il aille de village en village, peut-être aurait-il reconnu un calvaire, une maison, un arbre. Peut-être qu'une mendiante, au détour d'une rue lui aurait lancé une injure en l'appelant par son nom. Mais au fond de sa petite chambre claire, le soldat perdu vêtu de drap bleu n'eut plus aucune chance.

L'AMOUR EXTRATERRESTRE

« Mon nom est Antonio Villas Boas. J'ai vingt-trois ans, je suis célibataire, en bonne santé, et je vis avec ma famille sur une ferme que nous possédons près de Sao Paulo, dans l'État de Minas Gerais, au Brésil.

« J'ai deux frères et trois sœurs. Je dors dans la journée et la nuit, profitant de la fraîcheur ; c'est moi qui travaille sur le tracteur, tout seul ou avec un de mes frères.

« Depuis quelques semaines, je suis aussi un cours par correspondance. La nuit du cinq octobre mil neuf cent cinquante-sept, après un dîner avec des amis, nous allons nous coucher avec mon frère Joao vers vingt-trois heures. Dans la chambre, je décide d'ouvrir les volets de la fenêtre. C'est alors que je vois juste au centre de la cour, un reflet argenté et fluorescent plus brillant que le clair de lune, illuminant tout le sol alentour. Dans le ciel, il n'y a rien d'où pourrait provenir cette lumière. J'appelle mon frère et la lui montre : très incrédule, il dit qu'il vaut mieux se coucher. Je referme donc les volets ; mais, pour les ouvrir quelque temps plus tard. La lumière, toujours au même endroit, se met à avancer lentement vers ma fenêtre. Vite, je ferme les volets, si vite que cela éveille mon frère qui dormait déjà. Tous les deux, nous regardons la lumière pénétrer par les fentes des volets, puis continuer sur le toit et briller sur les tuiles. Enfin, elle s'éteint.

« La nuit du quatorze octobre, entre vingt et une heure trente et vingt-deux heures, je travaille sur le tracteur avec mon autre frère. Soudain nous voyons une lumière si brillante qu'elle fait mal aux yeux, immobile à l'extrémité nord du champ, à une altitude d'environ cent mètres, de la taille d'une roue de charrette, couleur rouge illuminant une large portion du sol. Mon frère ne voulant pas aller voir ce que c'est, je m'avance seul. Quand j'arrive près de la chose, elle se déplace à une vitesse énorme, et je retourne près de mon frère. Fixe dans le lointain, de temps en temps la lumière projette dans toutes les directions des rayons semblables à ceux du soleil couchant. Puis elle s'évanouit comme si on l'avait éteinte.

« Le jour suivant, alors que je labourais seul avec le tracteur au même endroit, à une heure du matin, je vois une étoile rouge dans le ciel. Elle se met à grandir rapidement, venant dans ma direction. Elle devient un objet en forme d'œuf, très lumineux, qui vole vers moi si vite qu'il est audessus du tracteur avant que j'aie le temps de réfléchir. Là, il s'immobilise et descend jusqu'à cinquante mètres audessus de ma tête, projetant sur moi un éclair rouge pâle si puissant que les phares allumés de mon tracteur sont complètement noyés.

« Je suis terrifié : fuir avec mon tracteur ? Avec sa faible vitesse, mes chances seraient maigres. Sauter à terre et m'enfuir ? Mais la terre

est molle retournée par les socs. Tandis que je reste indécis, l'objet se remet à avancer, s'arrête dix ou quinze mètres devant le tracteur pour tomber vers le sol très lentement.

« C'est une machine étrange, surmontée par de petites lumières pourpres, avec un énorme phare rouge. Elle ressemble à un grand œuf allongé avec trois éperons de métal devant. Je ne peux pas distinguer leur couleur car ils sont enveloppés d'une puissante lumière phosphorescente rouge. Sur la partie supérieure, il y a quelque chose qui tourne à grande vitesse et projette aussi une puissante lumière phosphorescente rouge. Au moment où la machine réduit sa vitesse pour atterrir, la lumière devient d'une couleur verdâtre correspondant à une diminution dans la vitesse de rotation de cette partie qui prend alors la forme d'une coupole aplatie.

« Lorsque je vois trois supports de métal formant trépied émerger de dessous la machine, visiblement destinés à supporter le poids de l'engin quand il touchera le sol, je perds totalement le contrôle de moi-même. Je démarre le tracteur, je fais pivoter sur un côté pour fuir. Mais j'ai à peine franchi quelques mètres que le moteur s'arrête et, simultanément, les lumières du tracteur s'éteignent : pourtant, la clé de l'allumage est en place et les phares en position. J'essaie de redémarrer, mais le starter ne réagit pas. Alors j'ouvre la porte du tracteur et saute à terre pour me mettre à courir. Mais quelqu'un m'attrape par un bras. »

Antonio Villas Boas est nu devant le docteur Olavo Fontes, lui-même chauve comme un œuf dans son cabinet de Rio de Janeiro et en présence de l'élégant journaliste Jao Martin ha O Cruseiros. Tout en écoutant avec stupeur le récit du paysan brésilien, le docteur note :

« Le sujet est de sexe mâle, blanc, cheveux noirs lisses, yeux foncés, ne souffrant apparemment d'aucune maladie aiguë ou chronique. Biotype : asthénique à membres longs. Faciès : atypique. Est de taille moyenne (un mètre soixante-quatre en chaussures), maigre mais solide, avec une musculature bien développée, bien nourri, ne présente aucun signe de déficience vitaminique. Pas de difformité physique ou d'anomalie dans le développement physique. Pilosité d'apparence normale et de distribution normale pour son sexe. Muqueuses conjonctives légèrement décolorées. Dents en bon état de conservation. Ganglions superficiels impalpables. »

Pendant ce temps, Antonio Villas Boas poursuit son récit :

— L'être qui venait de m'attraper par le bras, m'arrivait à l'épaule. Il était vêtu d'une sorte de combinaison collante. Je pivotai brusquement et lui donnai une bonne poussée qui le déséquilibra au point de tomber sur le dos à deux mètres.

Antonio Villas Boas, toujours en s'agitant sur le siège nickelé face au docteur et au journaliste, mime la scène : comment il s'est débattu,

comment quatre nouvelles créatures, un peu plus grandes que la première, ont surgi, l'immobilisant solidement, l'entraînant de force vers l'extraordinaire machine. Il raconte aussi que, s'étant mis à crier très fort, ses paroles semblaient éveiller la surprise de ses assaillants. Sans le relâcher, ceux-ci considéraient attentivement son visage.

Avec minutie et un grand luxe de détails techniques parfaitement crédibles, il décrit l'escalier pliant grâce auquel il fut hissé dans l'astronef par une porte ouverte à l'arrière.

Il se trouvait alors dans une petite pièce carrée dont les murs scintillaient sous les reflets de la lumière fluorescente qui tombait du plafond de métal.

Antonio Villas Boas ferme les yeux pour mieux décrire chaque détail de la pièce, notamment les meubles étranges et, pour se souvenir de son étonnement lorsque la porte, une fois refermée, il devint impossible de discerner sa place : elle semblait être devenue la paroi elle-même. Pourtant, l'éclairage était si soutenu qu'il se serait cru en plein jour et aurait dû discerner la moindre fente.

À ce moment, le docteur l'interrompt :

— Pouvez-vous attendre un petit moment ? Le temps de vous rhabiller ; j'ai quelque chose à dire à Jao Martin.

Le journaliste et le docteur passent tous deux dans une pièce voisine où ce dernier demande à voix basse :

— Vous êtes sûr que ce type n'a fait aucune étude ?

— J'en suis absolument certain. Il suit des cours par correspondance depuis quelques semaines, c'est tout.

C'est étonnant. Vous avez remarqué l'aisance de son récit ? L'élégance de son langage, parfois ? En tout cas sa précision ?

— En effet, ce n'est pas le moins surprenant dans cette affaire. Pourtant, lorsque j'ai connu son histoire, avant de l'inviter à Rio, j'ai fait procéder à une enquête. C'est bien un calboclo comme les autres, moitié Portugais moitié Amérindien. Vous pouvez constater vous-même qu'il n'a pas le type urbain et raffiné. Ses vêtements comme ses manières sont bien ceux d'un paysan de l'arrière-pays.

Décontenancé, le docteur secoue la tête :

— Je ne sais vraiment que penser. Comment un homme aussi simple peut-il inventer une histoire pareille avec une telle minutie ? Une telle logique dans le détail et l'enchaînement des faits ?

— Ce n'est rien docteur, qu'est-ce que vous direz lorsque vous aurez entendu la suite !

Le paysan brésilien aux lèvres épaisses, mal à l'aise dans le pantalon de toile claire et la chemisette étriquée qu'il a revêtus pour faire le long voyage jusqu'à Rio, a repris son récit :

— Après avoir attendu quelques minutes, explique-t-il, je fus transporté dans une seconde pièce, y restai debout les bras maintenus

par les créatures qui m'observaient et conversaient à mon sujet.

— Vous dites qu'ils conversaient Mais en quelle langue ? demande le journaliste.

— « Conversaient », c'est une manière de parler car ce que j'entendais n'avait aucune ressemblance avec la parole humaine et ressemblait plutôt aux sons que produit un chien. Ressemblance très légère, mais la seule qui rappelle des sons totalement différents de tout ce que j'avais entendu jusque-là. C'étaient des aboiements et des jappements très lents, ni très clairs ni très rauques, certains plus longs, d'autres plus courts, parfois contenant à la fois plusieurs sons différents et par moments se terminant sur un tremolo. De simples sons, des cris d'animaux, et rien n'était discernable au point d'en tirer le son d'une syllabe ou d'un mot. C'est pourquoi je ne peux expliquer comment ces gens-là pouvaient se comprendre et j'en frémis encore. Je ne peux pas les reproduire, messieurs... Ma voix n'est tout simplement pas faite pour cela.

Profitant de la pause qu'Antonio marque dans son récit, à son tour le docteur demande :

— Ces créatures, vous pourriez nous les décrire ?

— Bien sûr... Tous étaient vêtus de combinaisons très ajustées, faites d'un tissu épais mais doux, de couleur grise, avec des bandes noires ici et là. Cet habit montait jusqu'au cou pour rejoindre une sorte de casque fait d'un matériau de la même couleur, qui semblait plus raide et renforcé par des bandes de métal mince. Ces casques ne laissaient de visibles que les yeux par deux hublots ronds semblables aux lentilles employées pour les lunettes. Derrière ces hublots, ces yeux qui me considéraient, semblaient nettement plus petits que les nôtres. Mais je pense qu'il s'agissait d'un effet produit par les hublots. Tous avaient des yeux de couleur claire, qui me parurent bleus, mais je ne pourrais le garantir. Audessus des yeux, le haut de leur casque devait correspondre au double de la taille d'une tête normale. Il est probable qu'il y avait quelque chose d'autre dans les casques audessus de la tête, mais rien n'était visible de l'extérieur. Audessus, du centre de la tête émergeaient trois tubes ronds argentés un peu plus minces qu'un tuyau d'arrosage. Ces tubes, un au centre et un de chaque côté, s'allongeaient par l'arrière, s'incurvant en direction des côtes. Là, ils pénétraient dans les vêtements auxquels ils étaient ajustés d'une façon que je ne pourrais expliquer. Celui du centre entrait dans l'axe de la colonne vertébrale, les deux autres étaient fixés de chaque côté sous les épaules, à environ huit centimètres sous les aisselles, là où commencent les côtes.

Encore une fois, le médecin intervient :

— Je ne comprends pas comment ces êtres pouvaient respirer dans leur uniforme et le casque fermé, puisque, apparemment, ils ne

portaient pas de réservoir.

Un instant, le paysan reste interloqué :

— C'est vrai, vous avez raison, je n'ai pas pensé à cela. Pourtant je ne me souviens pas qu'il y ait eu dans leur casque ou dans leur combinaison, la place pour un réservoir.

Et il détaille à nouveau leur costume. Tout : les gants, les chaussures, les pantalons. Tout est si précis qu'il faudrait des heures pour rapporter ses paroles. Lorsqu'il ne sait comment s'expliquer, sur un coin du bureau, il dessine avec adresse. Puis, enfin, il reprend son récit :

— Un moment, j'ai eu l'impression que ces gens avaient tout réglé à mon sujet car ils se saisirent de moi à nouveau et se mirent à me déshabiller. Évidemment j'essayais de résister, mais en vain. Le premier qui m'avait attrapé à l'extérieur ne m'arrivait pas au menton. Mais les autres avaient tous la même taille que moi (peut-être un peu plus petits, si l'on songe aux casques). Ils semblaient tous être robustes mais, l'un après l'autre, et en terrain dégagé, j'aurais pu me mesurer avec n'importe lequel à égalité. Pour le moment, il n'en était pas question et je me trouvai bientôt complètement nu sans qu'aucun de mes vêtements n'ait été déchiré, sinon ma chemise, mais elle l'était déjà.

S'approchant du docteur, Antonio Villas Boas lui montre alors deux petites traces circulaires, sortes de taches de chaque côté du menton. Elles sont apparues après que les créatures aient opéré une saignée à l'aide de deux ventouses reliées à des tuyaux sortant de l'un des murs. Ils l'ont aussi frotté avec une éponge imprégnée d'un liquide clair comme de l'eau mais épais comme de l'huile, sans odeur, qui s'avéra non visqueux et sécha très vite, provoquant une sensation de froid. Pendant tout ce temps, une fumée qui le rendait mal à l'aise imprégnait l'atmosphère.

Enfin il fut conduit dans une autre pièce, qu'il décrit toujours avec un grand luxe de détails, et laissé seul jusqu'à ce qu'un bruit le fit sursauter :

— Je me tournai dans cette direction, dit-il, et ressentis une surprise énorme. La porte était ouverte et une femme entra et se dirigea vers moi. Elle venait lentement, sans se presser, peut-être amusée de la surprise qui devait être inscrite sur mon visage. J'étais ahuri et non sans une bonne raison : la femme était nue, aussi nue que moi-même et nu-pieds aussi.

« Elle était belle, explique-t-il, quoique d'un type différent de celui des femmes que j'ai connues. Sa chevelure était splendide, presque blanche (comme des cheveux décolorés à l'eau oxygénée) lisse, mais pas très abondante, atteignant la nuque avec des extrémités bouclées vers l'intérieur et partagée par une raie au milieu. Elle avait de grands

yeux bleus, plus allongés que ronds, un peu bridés à l'extérieur (comme ces yeux fendus que certaines filles se font par fantaisie, pour ressembler aux princesses arabes, avec la différence que la chose était naturelle et qu'elle n'avait pas le moindre maquillage). Son nez était droit, sans être pointu ni retroussé, ni trop gros.

« Ce qui était différent, c'était le contour du visage, avec les pommettes très hautes qui lui donnaient un faciès plutôt large (bien plus large que celui des Indiennes d'Amérique du Sud). Mais immédiatement audessous, le visage se rétrécissait abruptement, s'achevant par un menton pointu. Cela donnait à la partie inférieure de sa tête une forme tout à fait triangulaire. Ses lèvres étaient très minces, à peine visibles. Ses oreilles (que j'observai plus tard), petites, ne semblaient pas différentes de celles des femmes que je connais. Les joues hautes donnaient l'impression qu'il y avait en dessous un os proéminent, mais comme je le constatai peu après, elles étaient douces et pulpeuses au toucher ; il n'y avait donc pas la moindre présence d'os.

« Son corps était beaucoup plus beau que celui des femmes que j'avais rencontrées auparavant : mince, avec des seins hauts et bien séparés, une taille étroite et un ventre plat, de larges hanches et de fortes cuisses. Ses pieds étaient petits, ses mains longues et étroites, avec doigts et ongles normaux. Elle était nettement plus petite que moi, sa tête atteignant mon épaule.

« Cette femme se dirigea vers moi en silence, me regardant avec l'expression de quelqu'un qui voudrait quelque chose ; elle m'enserra soudainement de ses bras et se mit à frotter sa tête de côté et d'autre contre mon visage. Au même instant, je sentis son corps se coller contre le mien et faire des mouvements. Sa peau était blanche (comme celle des blondes d'ici) et sur les bras, elle était couverte de taches de rousseur. Je ne sentis pas de parfum sur sa peau ni sur ses cheveux, mise à part son odeur de femme.

« La porte était refermée. Seul avec cette femme qui m'embrassait et me donnait clairement à entendre ce qu'elle voulait, je commençais à m'exciter. Cela semble incroyable dans la situation où je me trouvais. Je pense que le liquide dont ils avaient frotté ma peau en était la cause. Ils avaient dû faire cela exprès. Tout ce que je sais, c'est que je ne pus contrôler mon excitation sexuelle (chose qui ne m'était jamais arrivée. Je finis par oublier tout et je m'emparai de la femme, répondis à ses caresses par des caresses plus grandes... Ce fut un acte normal et elle se comporta exactement comme n'importe quelle femme, tout comme elle le refit plus tard, après d'autres caresses.

« Enfin, elle fut fatiguée et se mit à respirer rapidement. J'étais toujours ardent, mais à présent elle se refusait, essayant de m'échapper, de m'éviter pour en finir avec tout cela. Quand je m'en

aperçus, je me refroidis aussi.

« C'est ce qu'ils voulaient de moi ; ce bon étalon pour améliorer leur stock ou pour avoir de la semence humaine et faire des expériences. Je n'avais été qu'un cobaye. J'étais en colère, mais je résolu de n'y attacher aucune importance : après tout, j'avais passé d'agréables moments.

« Évidemment, je ne voudrais pas échanger nos femmes pour elle. J'aime une femme avec qui je peux parler, converser, me faire comprendre, ce qui n'était pas le cas. De plus, certains grognements que j'avais entendu sortir de la bouche de cette femme à plusieurs reprises avaient presque tout gâché en me donnant la désagréable impression que j'étais avec un animal.

« Une chose que je remarquai est qu'elle ne me donna aucun baiser. À un certain moment, elle ouvrit la bouche comme si elle allait le faire, mais cela se résolut en une douce morsure sur mon menton.

« Une autre chose que j'ai notée : ses poils aux aisselles et en un autre endroit étaient très rouges, presque de la couleur du sang. Peu après que nous nous fûmes séparés, la porte s'ouvrit. Une des créatures apparut sur le seuil et appela la femme. Alors elle se retourna vers moi, montra son ventre puis me désigna, et avec un sourire (ou quelque chose qui s'en approchait), elle montra enfin le ciel... Je pense que c'était en direction du sud. Puis elle sortit.

Le docteur et le journaliste qui viennent d'entendre, stupéfaits, le récit du paysan brésilien, lui demandent :

— Ce geste, à votre avis, qu'est-ce qu'il signifiait.

— Probablement voulait-elle m'indiquer qu'elle allait emporter notre enfant sur sa planète natale.

— Et après ?

Longuement, Antonio Villas Boas raconte encore qu'il se rhabilla, qu'il ne revit plus la femme mais l'entendit grogner dans une pièce voisine. Comment les créatures l'empêchèrent de s'emparer d'un appareil ressemblant à une horloge qu'il voulait emporter comme preuve de son aventure. Comment il gratta les murs avec ses ongles sans parvenir à en détacher la moindre particule. Comment il fut reconduit à terre. Puis, avec de nouveau grand luxe de détails techniques, comment l'astronef reprit son envol, comment lui, remonta sur son tracteur pour rentrer à son domicile où il fut malade pendant plusieurs jours.

L'histoire paraît tellement folle que le journaliste et le médecin hésitent longtemps avant de la publier. Lorsqu'ils le font, quatre années plus tard, le paysan brésilien, interviewé à nouveau, répète rigoureusement le même récit, qui, cette fois, fait le tour du monde.

Évidemment, la plupart de ceux qui en ont eu connaissance ont souri et haussé les épaules. Or, que l'histoire soit vraie ou fausse, elle

mérite tout de même d'être connue et étudiée : car elle pose une question à laquelle personne, jusqu'à présent, n'a répondu : comment un paysan brésilien, rustre et pratiquement analphabète, a-t-il pu faire ce récit minutieux et clair, bourré de détails techniques tous plausibles, judicieux, logiques, pleins d'observations (que nous n'avons pas eu le temps de relater) et exigeant des connaissances médicales ; un récit qui représenterait plus de deux cent cinquante pages ? Qu'il ait inventé, ou relaté un fait authentique, Antonio Villas Boas, en mourant quelques années plus tard, laissait un mystère derrière lui.

CEUX QUI CROIENT AUX ALLUMETTES ET LES AUTRES

Des gens courent affolés dans la nuit, les vaches beuglent, le sacristain secoue avec frénésie la cloche de l'église. Terrorisées d'entendre tintinnabuler l'anse des seaux de fer-blanc, les grenouilles de la mare aux canards s'enfoncent dans la vase, des gerbes d'étincelles s'élèvent dans ce ciel transparent de l'hiver méridional : la grange de la ferme Petitjean brûle.

Lorsque le village s'éveille le lendemain matin, l'incendie déjà est oublié. Une grange qui brûle, ce n'est pas grand-chose depuis qu'il y a les assurances pour payer les dégâts.

Il y a six mois que l'incendie de sa grange est oublié lorsque Petitjean, massif, le sourcil bas comme s'il était plongé dans une éternelle colère, se lève brusquement devant sa télévision.

— Matti ! Ça sent le brûlé, non ?

Matti, c'est sa femme. Même âge, c'est-à-dire cinquante ans, mais le visage aussi lisse qu'à sa naissance, comme si elle était plongée, elle, dans une éternelle félicité :

— Ça doit venir de la gare.

Toute pollution, même par l'odeur, ne peut venir que de la gare, distante de plusieurs kilomètres, où la municipalité a créé une petite zone industrielle. Sinon, tout autour de la ferme Petitjean, ce ne sont que vignes et forêts de pins.

Mais le père Petitjean, le nez en avant, se précipite :

— Allons ! Ça ne vient pas de la gare... Ça vient de la cave !

Sa femme l'entend jurer dans la cave et le voit réapparaître un torchon encore fumant à la main :

— C'est cette guenille qui brûlait ! dit-il, la jetant à la poubelle après l'avoir piétinée. C'est bizarre, parce qu'elle était encore humide.

Dans le calme revenu s'installent le tic tac de la pendule et bavardage de la télévision. La soirée va s'achever, conforme à toutes les soirées de la ferme Petitjean, avec le retour de Robert, le cadet, accompagné de Danielle Maréchaux la petite bonne orpheline, devenue leur fille adoptive. Là-haut, les deux autres frères dorment depuis longtemps. Soudain, dans sa chambre, la voix aiguë de madame Petitjean s'élève :

— Vite, un seau d'eau ! Vite un seau d'eau !

Cette fois, c'est son matelas qui, doucement, se consume.

Depuis cette soirée d'août, des feux mystérieux vont se déclarer sans cesse dans la ferme Petitjean : des sacs de grain qui fument, des piles de draps qu'il faut sortir de l'armoire pour les jeter dans l'évier sous le robinet, des chaises qui s'enflamment toutes seules, des meubles qu'on éteint à grands seaux d'eau, des paquets de sucre qui se caramélisent. Non seulement des objets brûlent dans des tiroirs fermés, non seulement des vêtements humides se consomment, mais il arrive que les

habitants de la ferme eux-mêmes se mettent à hurler en voyant leurs vêtements s'enflammer.

Tous les villageois aident bientôt les Petitjean à supporter ce cauchemar. Ils se relaient pour monter la garde, convaincus qu'il s'agit d'un pyromane. Les gendarmes aussi se succèdent sans relâcher leur surveillance. Comme les villageois, ils prêtent main-forte à chaque début d'incendie. Ils en comptent bientôt une quarantaine. C'est totalement incompréhensible.

Bientôt, il faut éloigner les personnes qui ayant entendu parler de l'affaire, font de la ferme des Petitjean un but de promenade.

— Bah ! c'est une vengeance, disent certains.

À première vue l'intervention d'un pyromane paraît plausible mais comment pourrait-il enflammer des objets dans des tiroirs ? Passer à travers les murs ? Ou même échapper à la surveillance constante de la famille Petitjean, des villageois et des gendarmes ?

— Peut-être faudrait-il commencer par analyser tout cela ? remarque le journaliste expédié par la feuille locale.

... Et il montre les objets et les vêtements en partie brûlés qui s'entassent devant la ferme.

— Et si c'était un phénomène dû à l'électricité statique ? suggère le maire, qui, dans sa jeunesse lisait « Sciences et Voyages », ou alors à des émanations gazeuses ?

D'autres, lorsqu'on leur demande leur avis, se détournent et se taisent, laissant sous-entendre qu'il y aurait bien des explications mais qu'ils se refusent à prendre partie.

D'autres enfin haussent les épaules comme si le fait était banal mais ses causes réellement mystérieuses, car pour beaucoup, c'est la sorcellerie qui enfin reprend ses droits.

Après quinze jours, les villageois et le maire s'affolent : cette affaire au parfum de canulars risque de tourner au drame. Jusqu'à présent, si les pertes matérielles sont importantes mais supportables, c'est que chaque foyer a été maîtrisé à temps. Or cela ne peut continuer indéfiniment. Les villageois ne peuvent passer leur vie à la ferme Petitjean et les gendarmes ont d'autres chats à fouetter. Alors le brigadier de gendarmerie demande au père Petitjean de porter plainte contre X pour incendie volontaire.

— Vous croyez que vos hommes vont résoudre le problème avec leurs gros sabots ?

— Et à quoi ça sert si c'est un phénomène scientifique ? remarque le maire.

Le brigadier chauve, qui louche sous son képi, ruisselant de sueur, consciencieux et têtue, n'écoute personne. Jour après jour, il range soigneusement dans un gros dossier les procès-verbaux établis par ses hommes. Il y en a maintenant près de soixante : soixante mini-

incendies. Lorsqu'on vient lui expliquer qu'il est impossible qu'un pyromane ait pu, sans se faire prendre, mettre soixante fois le feu dans la ferme Petitjean, le brigadier se contente de répondre :

— Chacun son travail. Si vous êtes un savant, cherchez une explication scientifique. Si vous êtes un prêtre, essayez de chasser le démon. Moi, je suis gendarme et j'essaie de trouver un coupable : quelqu'un qui fait du feu comme tout le monde : avec des allumettes.

En fait, après trois semaines, la France entière cherche une explication. Ainsi ce savant docteur et membre éminent d'une société de parapsychologie, qui déclare à la radio :

— Il n'y a ni diable ni sorcier dans cette affaire. Des objets qui brûlent sans raison dans une ferme, c'est du domaine du quotidien. Il s'agit d'un phénomène de télékinésie. Nous appelons cela le « poltergeist », que nous pourrions traduire par « esprit farceur ». Ces phénomènes sont liés aux personnes qui vivent dans la maison. L'une d'elles est sans doute en conflit plus ou moins avoué avec quelqu'un vivant sous le même toit. Ses pulsions réprimées produisent des courants de particules invisibles doués de pouvoirs considérables : des pouvoirs pouvant faire bouger à distance une armoire de deux cents kilos !

Et le savant docteur n'hésite pas à prétendre que la physique quantique a déjà étudié tout cela. Selon lui, il suffirait d'isoler de la ferme « la » ou « les » personnes responsables pour que tout s'arrête. Il conclut :

— Les maisons hantées n'existent pas, il n'y a que des personnes particulières, vivant dans des lieux particuliers dans des conditions particulières et rien d'autre.

Après avoir entendu à la radio l'interview du docteur, le brigadier de gendarmerie, les bras croisés sur son énorme dossier, déclare au reporter qui l'interroge :

— Si je comprends bien, ce docteur pense comme moi, qu'il n'y aurait bien au départ un ou des responsables. Là où nous ne sommes pas d'accord, c'est qu'il pense que ces responsables mettent le feu sans le vouloir en envoyant des courants de particules invisibles. Et moi je pense qu'ils mettent le feu avec des allumettes.

Ce à quoi la France entière répond par un immense éclat de rire, chacun selon son jugement considérant soit le brigadier de gendarmerie, soit le docteur parapsychologue comme un âne bâté.

Par moments, à la ferme des Petitjean, le calme s'installe. Tout le monde espère que c'est fini, jusqu'à ce cri, au moment où on s'y attend le moins :

— Au feu ! Au feu !

C'est un édredon qui brûle ou bien une carpe, ou une serviette de table dans son tiroir. Alors les Petitjean décident de déménager.

À Paris, le Centre National de la Recherche Scientifique à la demande du procureur de la République, fournit quelques explications à ces étranges phénomènes d'auto-inflammation :

— La fleur de soufre utilisée contre les chiens qui font le long des trottoirs, explique l'un des chimistes du CNRS, et la limaille de fer, peuvent entretenir un échauffement pouvant aller jusqu'à la naissance d'une flamme. Des perchlorates servant à désherber les allées et du sucre en poudre mélangés à de l'acide, produisent une réaction assez dangereuse après un certain temps. De son côté, monsieur Petitjean n'a-t-il pas déclaré avoir acheté il y a quelques mois une tonne d'engrais à bases d'algues marines contenant du magnésium qui s'enflamme à l'humidité ? Cela pourrait peut-être expliquer ces incendies bizarres.

— Je ne discute pas le CNRS, conclut le brigadier de gendarmerie en étudiant le rapport, mais je ne crois pas qu'il y ait dans le village quelqu'un d'assez calé en chimie pour faire du feu avec ça.

Mais on lui fait alors remarquer :

— Allons, donc, brigadier, c'est à la portée de tout le monde ! Ces phénomènes étaient soigneusement décrits dans les manuels de chimie amusante au début du siècle !

— Possible, possible, répond-il alors, mais moi je crois plutôt aux allumettes.

Après de nouveaux mini-incendies qui portent le total à quatre-vingts, le calme est revenu à la ferme Petitjean. Il faut dire aussi qu'elle est vide... puisque ceux-ci sont installés dans une maison neuve à l'orée du village. Un savant parapsychologue écrit alors : « Ces phénomènes sont parfaitement connus, répertoriés, classés et étudiés par les scientifiques de l'Institut Métapsychique International, reconnu d'utilité publique depuis mil neuf cent vingt deux. Pour citer la définition du professeur Charles Richet, prix Nobel, qui fut son président, on y étudie les forces intelligentes qui nous environnent et les pouvoirs inconnus de la « psyché ». Avec le professeur Kervran, nous avons exposé une théorie explicative basée sur les plus hautes instances de la physique des particules et de la nouvelle psychologie du cerveau. Aussi bien, MM. Pecker, astrophysicien, grand professeur et grand académicien, et Ambroise Roux, polytechnicien, président de la Compagnie Générale d'Électricité, sont prêts à nous rejoindre pour étudier sur place ces phénomènes paranormaux. »

— Moi, je veux bien qu'ils viennent, grogne le brigadier. On n'est jamais trop pour éteindre le feu.

Car les mini-incendies ont repris ; cette fois, dans la maison neuve. Tout a recommencé lorsque la petite blonde Danielle Maréchaux est sortie de la cuisine en criant : le feu avait pris à son tablier. En deux jours, plus de dix foyers doivent être éteints. Pour les Petitjean, c'est à

devenir fous. Pour les villageois aussi, et les pompiers, et les gendarmes.

Le père Petitjean qui montre dans cette affaire une dignité surprenante, calme tout le monde :

— Rassurez-vous, bientôt il n'y aura plus rien à brûler. Je n'ai plus qu'une chemise et un pantalon et je dors avec. Reste un matelas : quand il aura brûlé, nous irons coucher à l'hôtel.

Le maire vient d'interdire le stationnement de tous véhicules sur le territoire de la commune. On ne peut plus s'arrêter dans ce village où ceux qui ne veillent pas s'enferment lourdement dans une anxiété qui est proche de la peur.

Des prêtres mêlent leur eau bénite à celle de la mare aux canards abondamment jetée sur les flammes, des experts et détectives de tous poils accourent à la recherche d'un pyromane. Car s'il y avait un pyromane, quel soulagement pour le village ! Plus de mystère, plus de soucis, plus d'analyse, plus d'exorcisme, l'affaire reprendrait une dimension humaine et serait enfin classée.

Seulement voilà : s'il y a un pyromane, il est diablement fort et ce n'est pas le brigadier de gendarmerie qui lui mettra la main dessus. Il a plusieurs fois répété :

— Moi, je crois aux allumettes ! Rien qu'aux allumettes !

Bien entendu, c'est idiot : la garde exercée autour de la demeure des Petitjean est telle que les feux sont forcément provoqués à distance. Or, pour opérer à distance, il faut utiliser la chimie. Par exemple, relier du potassium à un verre d'eau par une mèche et comme le potassium s'enflamme au contact de l'eau, lorsque la mèche est complètement humectée, la flamme jaillit.

— Moi, je veux bien tout ce qu'on veut, grogne toujours le brigadier, mais j'aurais trouvé les restes du verre et la trace de la mèche ! Non, vraiment, je crois aux allumettes.

Alors on en appelle à l'électronique : un petit émetteur et récepteur radio qui permettrait de commander à distance une mini-résistance plongée dans du nitrate de potasse.

— Vous me prenez vraiment pour un imbécile, grogne encore le brigadier. S'il y avait eu des pièces d'électronique, même minuscules, dans les foyers d'incendies, je les aurais vues, non ? Pourquoi diable ne voulez-vous pas croire aux allumettes ?

La solution viendra peut-être de l'expérience à laquelle se sont livrés (paraît-il) des chimistes de l'usine Péchiney Ugine Kulmann avant de commencer la fabrication de matériaux destinés au Concorde. Plusieurs rapports (paraît-il, établis par eux) démontreraient que dans certaines conditions, certaines personnes peuvent irradier une très forte chaleur. Ils auraient fait venir ces personnes dans leur laboratoire de Vorette dans l'Isère, pour les placer près de certaines

pièces de métal. En quelques instants (paraît-il) ces pièces auraient atteint six cents degrés.

— Un tel phénomène, demande le journaliste qui rapporte ces faits, ne pourrait-il expliquer les combustions spontanées de la ferme Petitjean ?

— Oui, rétorque le brigadier, mais les allumettes aussi.

L'organisateur d'un festival de la magie a constitué un dossier qu'il déclare extrêmement troublant :

— Ces combustions spontanées n'ont rien d'exceptionnel, dit-il, à tel point qu'il existe à Rome un musée des âmes où sont exposés tous les objets qui se sont enflammés sans raison apparente. Reste à expliquer tout cela. On y parviendra un jour grâce à la psychokinèse. Déjà, des professeurs réputés travaillent depuis des années dans ce domaine. Nous croyons en une division de la personnalité et nous pensons qu'en cas de frustration, chez certains êtres, le psychique peut finir par agir sur la matière, surtout à l'âge de la puberté et provoquer ainsi des phénomènes que nous réussirons peut-être à expliquer un jour.

Et il conclut :

— Sommes-nous en présence de tels phénomènes ? Les gendarmes en tout cas n'en semblent pas du tout persuadés, eux qui ne croient qu'aux allumettes. Alors, attendons pour savoir si la terre à terre finira par l'emporter sur le merveilleux !

Un matin à l'aube, le député de la circonscription, ami de la famille, se présente à la ferme Petitjean pour leur proposer de quitter provisoirement la commune et d'aller s'installer en ville.

C'est que l'évolution de la situation ne permettant pas d'envisager la fin de cette affaire, le maire et les villageois ont décidé de ne plus participer à la surveillance de jour et de nuit de la ferme Petitjean. Ils préfèrent désormais que les pompiers traditionnels prennent le relais et ne veulent plus pénétrer dans cette ferme où toute personne approchant de trop près, peut être suspectée de pyromanie.

Ce matin-là, le député est suivi de quelques jeunes gens en aube blanche tenant encensoir et goupillon escortant un prêtre intégriste qui vient de faire soixante kilomètres. Alors qu'ils franchissent le seuil de la maison, sous les yeux du brigadier en faction, des flammes, hautes de plus d'un mètre, s'élèvent d'un tas de vêtements. Les extincteurs crachent leur mousse, le prêtre brandit son goupillon c'est le quatre-vingt-septième feu.

Une fois celui-ci maîtrisé, le brigadier s'adresse alors au père Petitjean :

— Monsieur Petitjean, je vous demande de bien vouloir me suivre à la gendarmerie. — Il se tourne vers madame Petitjean — « Ainsi que vous, madame, et vous, mademoiselle, et tout le monde ! »

Quelques minutes plus tard, toute la famille Petitjean se retrouve à

la gendarmerie. Là, confrontés avec les quatre-vingt-sept procès-verbaux établis par le brigadier et ses hommes, le cadet : Robert Petitjean, garçon brutal et borné et Danielle Maréchaux, la fille adoptive attendrissante et blonde, sont obligés d'admettre certaines coïncidences. Lorsque aucun des deux n'était à la ferme, pas d'incendie. Par contre, chaque fois qu'il y avait un nouveau feu, l'un des deux y était. Plus grave peut-être : l'un des deux a toujours été à proximité du lieu d'un incendie avant que celui-ci se déclare.

Le soir même, les deux jeunes gens sont écroués tandis que les gendarmes procèdent à une perquisition en règle chez les Petitjean, et le lendemain Robert et Danielle passent aux aveux.

Danielle, orpheline, avait de grandes difficultés à sortir de l'adolescence. Robert, qui l'aimait, voulait vivre avec elle. Mais son père et sa mère en parfaite santé n'étaient pas près de mourir. Par ailleurs, ses frères avaient des droits sur la ferme. Il fallait donc la leur faire quitter de leur propre volonté.

C'est le point de départ de l'affaire, l'incendie de la grange qui les a amenés à cette idée : faire croire au maléfice. Au départ, ce fut presque un jeu. Puis, la méfiance des autres et la suspicion des gendarmes les a rendu machiavéliques et subtils.

Alors, triomphe le brigadier de gendarmerie : pas de produits chimiques, pas d'électronique compliquée, tous ces feux ont été allumés avec des allumettes. Des bouts d'allumettes, de la poudre de bouts d'allumettes. Bref, rien que des allumettes. D'ailleurs, le brigadier a une pleine boîte de pièces à conviction de bouts d'allumettes consumés ou non, qu'il a soigneusement collectés.

Évidemment, le triomphe du gendarme vexe beaucoup de gens.

— Puisque vous étiez tellement certain de l'existence d'un pyromane, comment se fait-il que vous n'ayez pas arrêté cette supercherie plus tôt ?

Le brigadier explique :

— Mais tout brûlait ! Même les coupables enflammaient leurs vêtements pour qu'on ne les soupçonne pas. Si je les avais arrêtés sans moyens de les confondre, tout le monde m'aurait obligé à les libérer et le feu aurait recommencé. Parce que les gens cherchent toujours midi à quatorze heures, et ne veulent pas croire aux allumettes.

Pour ceux qui ne veulent pas croire aux allumettes, les deux jeunes gens reviendront sur leurs aveux quelques semaines plus tard et une partie des incendies restera ainsi inexplicée : les dégâts ayant été, somme toute, matériels et limités, l'affaire se soldera par un non-lieu et ils seront libérés. Vivront-ils ensemble comme ils le souhaitaient ? Si oui, qu'ils se méfient du premier qui dira :

— Je sors... je vais chercher des allumettes.

L'INTUITION DE SARAJEVO

Sarajevo... L'histoire connue et rabâchée de l'attentat de Sarajevo n'aurait été qu'un fait-divers si par le jeu des alliances et des traités de pays à pays, il n'avait entraîné la Première Guerre mondiale, d'où la prudence de nos gouvernants dès qu'il faut envisager des alliances militaires dont on ne sait jamais vers quoi elles peuvent entraîner.

En deux mots tout d'abord les circonstances de l'attentat de Sarajevo : l'archiduc François-Ferdinand de Habsbourg, héritier de l'empire austro-hongrois, se rend avec sa femme en Bosnie pour assister aux manœuvres d'été de l'armée. Le 28 juin mil neuf cent quatorze, alors que la voiture décapotée dans laquelle sont installées leurs altesses traverse Sarajevo pour se rendre à l'hôtel de ville, un homme s'approche de la voiture et tire avec un pistolet.

Un jet de sang jaillit de la bouche de l'archiduc. La duchesse pousse un cri, veut se jeter sur son époux, mais pâlit et s'écroule à son tour.

L'archiduc a été atteint à la carotide. Personne ne peut arrêter l'hémorragie. Quant à la balle qui a touché la duchesse, elle est tout aussi mortelle. Arrivés à l'hôtel de ville, ce sont deux cadavres que l'on sort de la voiture.

L'assassin est arrêté ; c'est un étudiant serbe qui s'appelle Princip. Le conflit qui va naître entre l'Autriche-Hongrie et la Serbie s'envenime au point que, de proche en proche, il va s'étendre à la planète.

C'est alors que commence une autre histoire.

Durant l'année 1916, au plus fort de la guerre, un fonctionnaire de la police hongroise se fait l'écho de certaines rumeurs qui tendraient à démontrer que l'attentat de Sarajevo n'aurait pas été le fait d'un étudiant isolé, mais l'aboutissement d'un complot fomenté en Hongrie même, dans des milieux proches de la famille impériale.

Bien que tout cela paraisse tout à fait invraisemblable, le fonctionnaire entreprend une enquête discrète. Très vite, il oriente ses recherches vers la ville de Grosswardein où il semble que la rumeur ait pris naissance.

— C'est vrai, explique un commerçant de la ville, j'ai entendu parler de l'attentat le matin du 28 alors qu'il a eu lieu l'après-midi.

— C'est une dame qui m'en a parlé pour la première fois, déclare un bibliothécaire. Elle m'a dit : « Il paraît que l'archiduc François-Ferdinand va être assassiné à Sarajevo. »

Nul ne dispose des portraits des héros de cette affaire étrange, mais il est loisible de les imaginer : les hommes sont moustachus ou barbus et le fonctionnaire, vu son rang, doit porter jaquette et haut-de-forme. À moins que, pour une enquête aussi discrète, il ait revêtu un costume trois-pièces au gilet fermé par une dizaine de petits boutons et les leggings (sortes de jambières de cuir qui remplacent les bottes). Quant

aux femmes, elles ont depuis peu renoncé à la crinoline mais n'en sont pas déshabillées pour autant : les jupons s'accumulent toujours sous les robes et les vastes chapeaux sont souvent alourdis de voilettes. C'est ainsi qu'apparaît d'ailleurs le premier témoin dont le nom figure dans l'enquête.

— Je crois que vous vous méprenez sur l'origine de ces rumeurs, explique-t-elle au fonctionnaire en éclatant de rire... Ces rumeurs ne sont pas la révélation d'un complot, mais d'un songe.

— Un songe !

— Oui monsieur, un songe prémonitoire !

— Quoi... Quelqu'un aurait rêvé que l'archiduc François-Ferdinand allait être assassiné à Sarajevo ?

— Oui monsieur. Et il l'a rêvé avec tous les détails.

Le fonctionnaire policier est sans doute chrétien, le rapport de l'affaire ne le dit pas, par contre il ne semble guère crédule. Aussi est-ce avec méfiance qu'il demande :

— Et qui aurait fait ce rêve ?

— Comme je tiens cette information de mon mari, lui répond la femme, je préfère que vous l'interrogiez vous-même.

On ne sait jamais où on met les pieds avec la police, surtout lorsqu'il s'agit d'une affaire politique. Le mari se fait tirer l'oreille et finalement refuse :

— C'est un ami qui a fait ce cauchemar dans la nuit du 27 au 28, et je ne me sens pas autorisé à vous dire son nom.

— Et quand vous en a-t-il fait le récit ?

— Le matin même, vers dix heures.

— Donc longtemps avant l'assassinat.

— En effet, quatre heures avant et avec un grand luxe de détails qu'il avait couchés noir sur blanc.

— Comment ? Il l'a écrit ?

— Oui monsieur, et il me l'a fait lire ainsi qu'à deux ou trois autres personnes.

Le troisième témoin, après beaucoup d'hésitations, avoue :

— La personne qui a fait ce rêve est l'évêque de Grosswardein, Joseph de Lanyi. Il était absolument bouleversé et tenait absolument à ce que j'en eusse connaissance.

— L'évêque Joseph de Lanyi ? Mais n'est-il pas le précepteur des enfants de l'archiduc François-Ferdinand ?

— Si. Et auparavant, de l'archiduc lui-même, puisqu'il lui a appris le hongrois. Ils étaient restés très liés et se portaient, je crois, une mutuelle affection.

— Y a-t-il eu d'autres témoins ?

— Sans doute y en eut-il plusieurs autres. En tout cas je puis affirmer que l'évêque a rédigé devant moi une lettre destinée à son

frère le professeur Edouard Lanyi à Funfkirchers qui rapportait tous les faits. Je suppose que le professeur a dû garder cette lettre dont je certifie qu'elle fut postée le matin même bien avant l'attentat.

Au domicile de l'évêque Joseph de Lanyi, le policier rencontre d'abord sa mère. Elle confirme :

— Il m'a fait réveiller vers huit heures à peine. Il était pâle et m'a dit avoir fait un cauchemar affreux, mais tellement précis, tellement plausible et tellement grave aussi qu'il ne voulait pas le garder pour lui seul. Il était tellement désireux d'avoir des témoins qu'il a voulu que j'aille chercher dans sa chambre une vieille amie de notre maison, venue de Komlo pour nous rendre visite.

Enfin, le fonctionnaire policier se trouve en présence de l'évêque lui-même. Voici sa déclaration :

— Il était trois heures du matin, raconte l'évêque, lorsque je fis ce cauchemar ; je me tenais ici même dans ce bureau. C'était une matinée vaguement ensoleillée. Lorsque je jetai un regard sur mon courrier que mon secrétaire venait de poser devant moi, je m'aperçus que la lettre du dessus était bordée de noir, avec le sceau noir et le blason de l'archiduc François-Ferdinand d'Autriche-Hongrie. Je reconnus immédiatement l'écriture de monseigneur et ami inoubliable. J'ouvris le pli. En haut de la lettre s'étalait en bleu ciel une vue, comme on en voit sur les cartes postales, qui représentait l'angle d'une rue et d'une ruelle étroite. Leurs altesses étaient assises dans une automobile décapotable face à un général, tandis qu'un officier se tenait aux côtés du chauffeur. De la foule qui s'entassait des deux côtés, jaillissaient deux jeunes gens qui se précipitaient en avant et tiraient sur leurs altesses. Sous cette image animée, l'archiduc m'adressait quelques mots d'une écriture nerveuse, dont le texte est gravé dans ma mémoire. Il avait écrit « Votre honneur, cher monsieur Lanyi. Je veux vous faire savoir qu'aujourd'hui avec ma femme je serai victime d'un assassinat politique à Sarajevo. Nous nous recommandons à vos prières et au Saint Sacrifice de la messe et vous prions de vous dévouer à l'avenir comme par le passé à nos pauvres enfants avec amour et fidélité. En vous saluant de tout cœur : votre archiduc François. Sarajevo 28 juin 1914, trois heures et demie du matin ».

Le fonctionnaire policier qui mène cette enquête est toujours incrédule. Il observe l'évêque et ne peut s'empêcher de lui demander :

— Monseigneur, pas un instant je ne doute de votre bonne foi, mais vous me rapportez là un rêve...

— Un cauchemar, monsieur.

— Vous avez raison : un cauchemar. Mais un cauchemar vieux de plus de deux années ! N'est-il pas concevable que les faits qui se sont réellement produits à Sarajevo aient petit à petit envahi votre souvenir au point de le modifier profondément.

L'évêque lève les bras au ciel.

— Mais non, monsieur ! Malheureusement non ! Je me suis réveillé aussitôt à la fin de ce cauchemar et précipité ici même, dans ce bureau, fiévreux et en larmes pour m'efforcer de noter d'une main tremblante tous les détails qui me revenaient à l'esprit. L'extraordinaire précision des images, l'enchaînement tellement logique des faits, la vraisemblance de cet attentat m'imposaient immédiatement à l'esprit qu'il s'agissait d'un songe prophétique. Inutile de vous dire que je n'ai pas pu me recoucher. Comme je ne pouvais rester seul dépositaire d'un tel secret, j'ai attendu avec impatience une heure décente pour réveiller ma mère et une amie qui dormait dans la maison. Devant elles, j'ai même exécuté un croquis représentant la scène de l'attentat qui, hélas, s'est révélé exact. Dans la matinée, j'ai communiqué la teneur de ce cauchemar à deux autres témoins et en ai rédigé un récit que j'ai fait parvenir à mon frère qui le détient toujours. Vous pouvez imaginer, monsieur, avec quelle angoisse j'ai attendu les nouvelles et avec quelle horreur et quelle stupeur j'ai appris en fin de journée que ce cauchemar avait bien été une prophétie.

À ce moment, l'évêque s'avise que le fonctionnaire de la police le regarde en silence, embarrassé comme si une question, qu'il n'osait poser, lui brûlait les lèvres :

— Je sais ce que vous pensez, monsieur : pourquoi me suis-je contenté de rechercher des témoins ? Pourquoi n'ai-je pas prévenu et mis en garde l'archiduc François-Ferdinand immédiatement après ce songe ? J'aurais pu le matin même lui adresser un télégramme à Sarajevo. Il lui aurait été certainement présenté. Il l'aurait lu. Peut-être aurait-il renoncé à paraître en public. La guerre mondiale aurait peut-être été évitée ou du moins retardée... C'est bien cela que vous pensez, n'est-ce pas, monsieur ?

— Oui, Monseigneur, je ne vous le cache pas.

— Eh bien, monsieur, je ne l'ai pas fait parce que pas une seconde je n'y ai songé. C'est incroyable mais pas un instant je n'en ai eu l'idée. Depuis, cette pensée me hante. Elle me torturera sans doute jusqu'à la mort. Au lieu de tout faire pour empêcher la catastrophe, après ce cauchemar, j'ai lu une messe dans la chapelle et attendu le télégramme qui, vers 15 h 30, nous apprenait le double assassinat.

— À Vienne, la Cour a-t-elle eu vent de votre prémonition ?

— J'en ai moi-même informé la Cour.

— Et il ne vous a pas été reproché de n'avoir rien fait ?

— Non, monsieur. C'est dix jours plus tard, lorsque je me suis rendu à Vienne pour participer aux obsèques de leurs altesses que j'ai fait ces révélations aux archiduchesses Maria-Thérèse et Maria-Annonciata. Aucune des deux ne m'a fait le reproche d'avoir gardé

pour moi ce rêve funeste.

— Et pourquoi, Monseigneur, à votre avis ?

— Sans doute parce qu'elles estiment que, en tant qu'évêque catholique, je ne pouvais tenir compte d'un rêve, fut-il considéré après coup comme prémonitoire.

Le fonctionnaire de la police ne dit rien et s'en va. Non seulement il n'est pas convaincu par cette réponse, mais il y voit une autre raison. Une raison évidente et qui va éclairer cette affaire d'une lumière nouvelle : en expliquant logiquement pourquoi et comment l'évêque Joseph de Lanyi a pu faire un rêve prémonitoire... Et d'une façon générale, pourquoi n'importe qui peut, dans certaines circonstances, faire des rêves prémonitoires.

Première question : un rêve prémonitoire est-il vraisemblable ?

Deuxième question : pourquoi l'évêque, au lieu de chercher des témoins et de dire une messe, n'a-t-il pas cherché à prévenir l'archiduc auquel il portait une grande affection ?

Les deux réponses sont étroitement liées.

Évidemment, à l'époque beaucoup avancent qu'il pourrait y avoir là un cas de télépathie. Or, qui dit télépathie suppose : communication entre un esprit et un autre. Encore faut-il que l'un des deux esprits connaisse les faits qu'il va communiquer à l'autre.

Mais ce songe prémonitoire ayant eu lieu à trois heures du matin, donc plus de quinze heures avant le crime, seul l'assassin ou ses complices auraient pu en communiquer, à leur insu, le projet. Or, l'étude des circonstances rend cette hypothèse tout à fait impossible.

Ces circonstances, les voici : lorsque la voiture qui transporte leurs altesses traverse la ville, le 28 juin vers l'heure du déjeuner, a lieu un premier attentat dont la prémonition de l'évêque ne tient pas compte : une bombe est jetée sur la malle arrière. L'archiduc lui-même se retourne rapidement et repousse l'engin avec la main. Celui-ci explose quelques secondes plus tard et blesse deux officiers dans la voiture suivante. Le terroriste qui a lancé la bombe est poursuivi et arrêté.

L'archiduc va-t-il continuer à traverser la ville dans cette voiture décapotable ? Oui, car il veut montrer qu'il n'a pas peur. Sa femme, la princesse Hohenberg, bien que légèrement blessée au cou, estime, elle aussi, que rien ne doit être changé au programme.

— Changeons simplement d'itinéraire, suggère un général.

C'est cette décision qui va leur être fatale. Ce général a refusé que les troupes participant aux manœuvres fassent la haie le long des rues sous prétexte que ces soldats ne portent pas l'uniforme de parade réglementaire. Il s'ensuit donc un certain désordre. L'itinéraire ayant été modifié, le cortège se perd dans un dédale de petites rues. C'est au moment où le chauffeur engagé dans une impasse fait marche arrière que le jeune étudiant serbe surgit... et tue.

Comme on le voit, ces circonstances dans leurs détails n'étaient pas prévisibles, même par l'assassin. Comment donc aurait-il pu, dix heures plus tôt, les communiquer par télépathie à l'évêque ?

Alors télépathie avec l'archiduc auquel il était affectivement lié ? Comment le malheureux François-Ferdinand aurait-il pu communiquer les circonstances d'une mort qu'il n'avait pas encore connue ? Ou alors il faudrait admettre qu'il ait eu lui-même l'intuition de sa mort et qu'il l'ait communiquée à l'évêque !

Pourquoi chercher plus loin ? Toute l'explication de ce mystère est là ! L'archiduc éprouvait en effet une certaine inquiétude (sinon une inquiétude certaine). Le matin même vers dix heures, il aurait dit aux gens qui l'entouraient :

— Je pense qu'aujourd'hui j'entendrai siffler quelques balles.

Mais cette inquiétude, l'archiduc n'avait pas besoin de la communiquer par télépathie à l'évêque. Cette inquiétude, tout le monde la partageait. Tout le monde savait combien la Serbie était lasse de l'emprise austro-hongroise. Depuis des jours et des jours les attentats étaient incessants. Pire : la visite de l'archiduc le 28 juin tombait mal, la Serbie célébrant à cette date une fête nationale, cela paraissait une provocation.

Oui, tout le monde était mort d'inquiétude et l'évêque Joseph de Lanyi plus que tout autre puisqu'il éprouvait pour l'archiduc et sa femme une grande affection.

Alors qu'y a-t-il d'étonnant dans ces conditions à ce qu'il ait vu en songe ce qu'il craignait le plus ? On rêve ou on cauchemarde. Il arrive que dans un rêve on vive ce que l'on souhaite. À l'inverse, dans un cauchemar, il nous arrive de vivre ce que l'on redoute. Or, l'on ne redoute vraiment que ce qui peut effectivement se produire, donc ce qui risque de se produire, donc très souvent ce qui se produit : un songe prémonitoire, ce n'est pas autre chose.

— Oui mais, s'écrièrent les gens de la cour d'Autriche, les détails ? tous ces détails ?

La réponse est facile. Tous ces détails qui nous semblent si précis sont pour la plupart très flous. Qu'est-ce qui ressemble plus à une vieille ruelle de Sarajevo qu'une autre ruelle de Sarajevo ? Quoi d'étonnant à ce que l'évêque ait vu leurs altesses dans une voiture décapotable ? Pour des visites semblables au mois de juin, ils se déplaçaient toujours dans une voiture décapotable. L'assassin était jeune ? Ce genre d'assassin est presque toujours jeune...

Ajoutons à cela qu'avec le temps, les images réelles de l'attentat ont fini par se mêler à celles du cauchemar, le liant toujours plus étroitement avec la réalité.

D'ailleurs, lorsque l'on compare le cauchemar de l'évêque et le rapport de l'attentat lui-même, on y voit de notables différences. Par

exemple, le cauchemar parle « des assassins sortant de la foule » alors qu'il n'y a qu'« un » assassin.

Enfin, et ceci pourra être la preuve par neuf de cette explication et la réponse à la deuxième question : Pourquoi l'évêque n'a-t-il pas cherché à prévenir l'archiduc ?

Probablement parce qu'il pensait inconsciemment que c'était inutile. Parce qu'il n'ignorait pas que l'archiduc se savait menacé, que sa femme aussi le savait menacé, mais qu'ils choisiraient malgré tout ce qu'ils estimaient être leur devoir, rendant ainsi leur mort inéluctable.

Et pourquoi les archiduchesses n'ont-elles pas reproché à l'évêque de n'avoir rien fait ? Mais parce qu'elles savaient aussi que c'eût été inutile, parce qu'elles vivaient elles aussi dans la crainte (plus que dans la crainte : presque dans l'attente) de ce drame probable.

Bref, dans son cauchemar, l'évêque a simplement illustré d'images une angoisse profonde : et c'est ça une prémonition.

L'OR DU FIGUIER

Une villa blanche sous le soleil de Grèce, un été 1920. La côte longe le canal de Corinthe, les bateaux qui vont amarrer dans le port de Patras défilent lentement devant les oliviers et les vieux monastères accrochés sur les collines environnantes.

Dans la villa, un couple d'Anglais, voyageurs impénitents mais amoureux de la Grèce, se sont installés à demeure. L'achat de la maison fut l'objet de tractations infinies, de complications, et de drachmes supplémentaires versées à tel cousin ou tel neveu des anciens propriétaires. Enfin la maison a changé de mains, et les Robertson mari et femme se sont installés. Leur bateau est ancré dans une petite anse, juste en dessous de la maison, que l'on rejoint par un sentier étroit et sinueux. C'est le paradis pour Mac et Jenny Robertson, couple sans enfants, qui vient d'atteindre l'âge de la retraite. Mac a 64 ans, il est barbu, bronzé et maigre, marin depuis toujours. Jenny est un peu plus jeune, bronzée et maigre elle aussi. Ils se ressemblent à force d'avoir navigué ensemble, regardé les mêmes soleils, affronté les mêmes tempêtes. La mer a creusé pareillement leurs visages, le sel a décoloré leurs cheveux, et la lumière a plissé leurs deux regards bleus et tranquilles.

Les voilà donc au port, fatigués de courir les océans et les aventures avec, pour toute fortune, leur bateau et une maigre rente venue d'Angleterre. Mais dans ce pays pauvre, un revenu régulier est presque l'opulence.

Mac va faire le plein de provisions à Patras une fois par mois avec le bateau. Jenny peint inlassablement les rochers et le paysage, et ils ont décidé de garder avec eux Zéa, une vieille femme sans âge, domestique des anciens propriétaires. Elle ne savait où aller, avec son baluchon, son fichu noir et sa robe noire. Plus de mari, plus de fils, Zéa a toujours vécu sur ce coin de terre et d'eau. Elle sait fabriquer l'huile et le pain, faire sécher les fromages et son habitat se résume à une pièce minuscule de la maison, près de la cuisine. Son anglais est plus qu'approximatif. Quelques mots déformés, appris au hasard et dont la traduction est connue d'elle seule, constituent son vocabulaire. Fort heureusement Mac et Jenny parlent fort bien le grec, et le soir à la veillée, Zéa raconte, raconte inlassablement des histoires de brigands turcs, en triant les fleurs d'orangers, ou dévidant les cocons de vers à soie...

Elle semble ne jamais dormir. L'aube à peine levée, Mac et Jenny savent qu'elle est déjà installée sous le grand figuier qui surplombe la petite baie. Elle ne quittera guère cet endroit de la journée, assise à même la terre, roulant parfois un informe mégot de tabac douceâtre, et perdue dans une contemplation mystérieuse de la mer.

— Un jour, dit-elle, je mourrai là, et il faudra me mettre dans la

terre, au pied du vieux figuier.

— Pourquoi Zéa ? Pourquoi sous le figuier ?

— Parce que je suis née là. Ma mère m'a sortie de la terre et j'y retournerai. Là où naît et meurt une femme comme moi, la terre se change en or, et son esprit devient fumée d'or.

Légende de plus, se disent Mac et Jenny qui depuis leur installation, il y a un an, en ont tellement entendu que les récits de Zéa remplissaient la bibliothèque d'Alexandrie, si elle savait écrire.

Mais qu'a-t-elle voulu dire par « une femme comme moi » ? Qui est Zéa ? Une simple vieille femme noire et ridée, née d'un conquérant turc de passage, ou d'un bandit quelconque, il y a de cela, en 1920, quelque quatre-vingts ans environ ?

Erreur, Zéa est un secret. Zéa porte un secret.

Jenny Robertson, elle, est une femme anglaise comme il y en a parfois. Solide, indestructible, possédant des qualités d'homme sur la mer, et de femme sur la terre. Marin, elle parle peu et travaille comme un forçat. Épouse et les deux pieds sur terre, elle bavarde et rêve au soleil.

— Mac, j'ai parlé avec Zéa ce matin, elle ne veut pas quitter son figuier de peur de mourir ailleurs. Elle dit qu'elle a dépassé cent ans depuis plusieurs étés. Si j'ai bien compris, elle aurait presque cent vingt ans !

— C'est impossible, elle ne se rappelle plus de son âge, c'est tout. Ici la plupart des vieux n'ont pas de papiers d'identité.

— Elle dit qu'elle s'est marié l'année où les Turcs ont été chassés de Patras, c'était en 1821 !

— On a dû la marier à dix ans, alors !

— Elle dit qu'elle était jeune fille alors, et qu'elle était belle... Son mari a été tué par un fiancé jaloux.

— Zéa raconte de belles histoires, mais si elle est malade, il faudrait faire quelque chose. Je pourrais l'emmener en ville avec le bateau.

Zéa ne veut pas, elle est accroupie sous son arbre, ses vieilles mains glissant sur les perles d'ambre d'un curieux chapelet, elle marmonne des prières. Un médecin ? Elle ne sait pas ce que c'est... elle n'en a jamais vu. Et elle ne bougera pas d'ici. L'heure est venue d'attendre, voici le dernier jour, le dernier soleil de sa longue vie. Les maîtres tiendront-ils leur promesse ? La terre du figuier leur appartient, laisseront-ils Zéa y retourner ?

— Mais nous n'avons pas le droit Zéa. Lorsque quelqu'un meurt, il faut le signaler aux autorités, et il y a des endroits pour retourner à la terre, des cimetières, tu le sais !

— Moi, je ne dois pas aller avec les autres. Je ne suis pas comme eux. Je dois me changer en or.

— Pourquoi parles-tu d'or ? Personne ne se change en or.

— Moi si. Cette terre contient de l'or dans son ventre, et c'est là que je dois aller.

— Comment sais-tu qu'il y a de l'or ici ? Quelqu'un te l'a dit ?

— Personne ne me l'a dit. Personne ne le sait. Mais moi je sais...

— Tu as caché quelque chose ?

— Non. Rien.

— Alors tu as creusé ? Il y a un trésor ?

— Non, je n'ai rien dérangé, la terre est profonde, et il y a les rochers, mais entre les rochers, là où vivent les racines de l'arbre, il y a de l'or, et le corps de la pauvre Zéa deviendra de l'or lui aussi.

— Qui t'a dit cela ?

— L'arbre me l'a dit, il y a longtemps, longtemps, quand je suis venue au monde. Zéa est née sur sa terre, alors l'arbre lui a parié. Il a dit : « Tu dormiras avec moi pour l'éternité, l'or de mes racines sera ton tombeau. »

Mac et Jenny Robertson soupirent de pitié pour la pauvre vieille qui se meurt et mélange tout dans sa tête. Elle n'a jamais quitté ce coin de la côte, pauvre paysanne analphabète, élevée comme une bête de somme, elle a dû prendre pour argent comptant les contes que lui disait sa mère, et l'âge aidant, elle ne veut plus en démordre. Mac Robertson a une explication à ce sujet, qui en vaut une autre :

— Tu vois, Jenny, dans ce pays les vrais trésors sont ceux qui poussent sur les arbres ou la vigne. Ici le raisin, là les orangers et le figuier. Au temps où Zéa était jeune, ce figuier devait représenter une source de revenus et de nourriture pour les habitants. Et il est si vieux et si chargé de fruits chaque année qu'ils ont dû le considérer comme un trésor. Même si Zéa n'a pas cent ans, elle n'en est pas loin, et enfant, elle ne devait pas se nourrir d'autres choses que des produits de cette terre. Une chèvre et son lait, comme aujourd'hui, des oliviers pour l'huile, le poisson de la baie, les figues du figuier, et voilà. Ajoute à cela l'histoire de sa mère qui a accouché sous cet arbre, et tu as toute l'histoire.

— Ça n'explique pas pourquoi elle parle d'or, Mac...

— Elle parle d'or parce qu'elle a toujours été pauvre, et qu'elle a dû en rêver !

— Et s'il y avait vraiment de l'or ?

— Tu veux dire un filon ? Ici c'est impossible.

— Non, je veux dire un trésor quelconque, dont on lui aurait parlé...

— Elle n'est pas folle, elle l'aurait trouvé, et elle ne serait pas là en train de mourir de vieillesse...

— D'accord, ce que je dis est idiot. Mais essayons de respecter sa volonté. Demandons l'autorisation de l'enterrer ici. Si elle partait, j'en aurais des remords.

— Nous verrons ça plus tard, elle n'est pas encore morte.

— Elle dit que...

— Oui, je sais, elle dit que c'est son dernier jour. Jenny, tu es si positive d'habitude que je m'étonne de te voir influencée à ce point...

Jenny hausse les épaules, un peu vexée, mais retourne auprès de Zéa, décidée à ne pas la quitter. Elle s'est attachée à elle et à ses histoires, elle a appris de Zéa des choses qu'elle ignorait, des choses simples et douces, comme un fil de soie enroulé sur un bois d'olivier poli. Des choses rudes et graves comme les récits de guerre et de mort qui font l'histoire de ce pays.

Alors elle va s'asseoir auprès de Zéa, dont la tête s'incline lentement sur les épaules, et dont la bouche édentée souffle les dernières paroles.

Le ciel est bleu marine, les étoiles apparaissent, le vent est doux, Zéa vient de mourir en paix sur la terre encore chaude, et l'énorme figuier immobile et majestueux semble vraiment le gardien d'un secret connu de lui seul.

Mac et Jenny Robertson sont respectueux des lois. De toutes les lois de tous les pays et de toutes les mers.

Mac a d'abord fabriqué un cercueil rudimentaire pour Zéa, puis il est allé à Patras dès l'aube se battre avec un fonctionnaire afin d'obtenir un constat de décès en règle et l'autorisation d'inhumer la vieille Zéa à l'intérieur de sa propriété.

Le fonctionnaire a d'abord évoqué les règles d'hygiène, puis accepté de se déplacer avec un médecin, moyennant une indemnité raisonnable. La propriété des Robertson étant située bien à l'écart de la ville et du port, à environ cinq kilomètres de la baie, le fonctionnaire s'est laissé ensuite convaincre, moyennant une autre indemnité confortable celle-là, et un commentaire :

— Vous êtes des étrangers, mais je consens à respecter votre désir.

L'ayant traité à mi-voix de monstre, Jenny l'a raccompagné avec un sourire jusqu'au bateau et Mac a refait le chemin jusqu'à Patras où il a attendu la journée durant que les formalités soient terminées, les papiers en règle, l'autorisation accordée, les signatures et les tampons apposés, moyennant un dernier effort de sa bourse.

— Je comprends, disait le fonctionnaire, que vous désiriez faire vite par cette chaleur, mais nous devons faire les choses en règle...

Enfin, furieux et épuisé, Mac a retrouvé le calme de sa maison, et une Jenny triste, mais impatiente.

— Mac, nous allons creuser dès ce soir...

— Tu es folle !

— J'ai le pressentiment que Zéa a dit vrai...

— Zéa a dit que l'or de la terre vibrait dans son corps, et tu la crois ?

— Je la crois parce que ce sont ses dernières paroles.

— Jenny, je suis fatigué, la tombe peut attendre demain... Tu

l'ignores peut-être, mais nous allons probablement trouver de la roche en creusant là-dessous. Alors que ferons-nous ?

— Elle a dit qu'il y avait la terre entre les rochers, là où sont les racines du figuier...

— Alors, si elle l'a dit...

Brave Mac Robertson, le voilà au clair de lune, armé d'une pioche et d'une pelle. Folle Jenny Robertson, la voilà examinant le sol et décrétant :

— C'est là qu'elle s'asseyait toujours, le dos appuyé de cette façon... C'est là qu'il faut creuser.

La terre est sèche, dure et caillouteuse. Mac transpire et s'éreinte, Jenny le remplace. À tour de rôle, ils défoncent à coups de pioche la croûte épaisse de terre desséchée par des centaines d'années de soleil. Mais ils creusent. Il semble bien que le figuier se soit accroché de toutes ses racines aux parois d'une roche, empêchant la terre meuble de glisser dans l'eau, quelques mètres plus bas.

À cinquante centimètres, la croûte fait place à une couche plus perméable ; à un mètre la terre est un peu humide, mais l'espace est réduit. Mac fait remarquer à Jenny que la roche souterraine les empêchera de faire une tombe normale et en longueur. Le trou mesure environ un mètre de long sur la moitié de large. Jenny a réponse à tout :

— Creusons plus profond, le plus profond possible, et nous installerons la pauvre Zéa debout.

— Ça ne se fait pas, voyons.

— Si, en Chine, dans certaines régions, pour ne pas perdre trop de terre cultivable, les paysans enterraient leurs morts debout. Cela n'a rien de sacrilège.

— Mais il faut creuser encore deux mètres au moins ! Tu te rends compte ?

— C'est humide, et presque mou. On y arrivera.

Effectivement, Mac et Jenny ont moins de mal à présent. La pelle suffit, le sous-sol est presque boueux, comme si une rivière coulait en dessous. Il est probable que l'eau du canal de Corinthe y est pour quelque chose.

Finalement, leur travail de terrassier se passe bien jusqu'à environ deux mètres et quelques dizaines de centimètres, puis... à nouveau... quelque chose de dur les arrête.

Un rocher ? Non. Sûrement une pierre, une simple pierre, sinon comment arriverait l'eau qui suinte ?

Mac parvient à délimiter la pierre, creuse autour, et l'arrache. Dans le noir il voit mal, mais il lui semble que cette pierre plate reposait sur une autre pierre. L'autre pierre est creuse, la boue s'y est accumulée, elle est lourde, difficile à extraire.

— On dirait une cruche cassée, dit Mac.
— Non, c'est de la pierre. On dirait un bénitier.
— Ou une jardinière à fleurs.
— Ou un petit sarcophage. Regarde, la pierre s'ajuste parfaitement dessus, comme un couvercle. Mac, il y a sûrement quelque chose dedans.

— Oui, de la terre, ça se voit.

Jenny a presque oublié qu'ils étaient en train de creuser une tombe, en pleine nuit, comme des voleurs. Elle ne pense plus qu'à débarrasser l'étrange coffret de pierre de la terre qui le bouche. Et soudain, dans sa main, quelques chose apparaît... Quelque chose de rond et de doré. Jenny crache sans pudeur sur la chose, frotte, nettoie en poussant de petits cris. À la lueur de leur lampe à pétrole, une pièce d'or s'est mise à briller. Puis une autre, et encore une autre. Enchâssées dans leur gangue de terre, il y en a des dizaines. Des thalers d'argent, des louis, des pièces inconnues, un vrai mélange, une fortune de pirates ou de brigands, la rançon de quel noble, le trésor de quel aventurier ? Il y a même des perles d'or, et plusieurs anneaux, ainsi qu'une chaîne à gros maillons, une sorte de collier.

Le soleil se lève et le vent agite doucement les feuilles du vieux figuier. Mac et Jenny Robertson éblouis, couverts de boue, lui ont arraché son secret.

Il ne leur reste plus qu'à lui confier Zéa. Étrange cérémonie que cet enterrement, dans une fosse verticale, entre roche et racines... Jenny Robertson a voulu laisser pieusement enroulé autour des mains de la vieille Zéa les maillons du collier d'or. Pour que sa volonté s'accomplisse.

Mais comment savait-elle, la vieille Zéa ? Qui lui avait parlé du trésor ? Pourquoi s'était-elle contentée de rester assise dessus, à l'ombre du figuier ?

Tout ce que les Robertson réussirent à apprendre de plus sur elle, c'est qu'elle était d'origine turque, que sa mère était probablement une esclave, mais rien d'autre. Avait-elle passé l'âge de cent vingt ans, ainsi qu'elle l'affirmait ? Jenny inventa une histoire qui faisait de Zéa la fille d'un brigand turc et d'une belle fille grecque, partis à l'aventure après avoir enterré le trésor sous un figuier, et ordonne à leur unique enfant de le garder à jamais.

Les Robertson vécurent en Grèce jusqu'à l'approche de la Seconde Guerre mondiale, puis s'en retournèrent, bien vieux et bien riches, mourir dans la vieille Angleterre. Ils n'ont jamais donné le montant exact et détaillé de leur trouvaille, et leurs biens, assez considérables, constituent l'héritage d'un neveu australien, marin lui aussi, chercheur de trésors lui aussi, et qui prétend en avoir découvert lui aussi. Les autres peuvent rêver.

LA RÉINCARNATION

La falaise haute de cinquante mètres qui surplombe la voie de chemin de fer est couronnée par un parc privé, le brigadier de gendarmerie Sénéchal n'a donc aucune peine à identifier la victime que l'on vient de découvrir sur les rails. Il s'agit de madame Liliane Boileau propriétaire d'une merveilleuse villa, presque un palais florentin qui s'élève au milieu de ce parc. Mais après avoir longé le muret de pierres bordant celui-ci le long du vide, le gendarme Rigaton regarde son chef qui se laisse tomber sur un banc. Assis, les jambes écartées, les coudes appuyés sur ses cuisses, sa grosse tête moustachue dans les mains, le brigadier promène son regard sur le merveilleux panorama qui s'étend devant lui des collines de Bordighera en Italie au rocher de Monaco et même jusqu'au cap d'Antibes dont on aperçoit l'ombre dans une brume de chaleur.

— Vous avez un coup de pompe brigadier ?

— Moi ? Pas du tout, répond le brigadier avec son accent bourguignon, mais je trouve ce mur bien haut pour un accident... Il a fallu qu'elle monte dessus et ce n'était plus de son âge.

La riche madame Boileau âgée de cinquante-huit ans, comme tant de veuves retirées sur la côte, devait être amoureuse de sa maison, de son parc et de sa vue, mais pas au point de monter sur un mur !

— Peut-être qu'elle a voulu se suicider chef ?

— Peut-être.

Le chef n'ajoute pas, mais son gendarme Rigaton doit y penser aussi, que madame Boileau peut avoir été victime d'un assassin. Rien de plus facile que d'assommer une femme de cinquante-huit ans pour la jeter du haut d'une falaise.

Lorsque le brigadier Sénéchal demande à parler à monsieur Rabash, il est reçu par un homme de type oriental, grand au regard vif, beau garçon sympathique qui fait irrésistiblement penser à Omar Sharif il y a vingt ans. Le brigadier note que pour un homme de trente ans Aymé Rabash est bizarrement accoutré : robe de chambre démodée à brandebourgs et cordon de ceinture à pompons, pieds traînant de gros chaussons de feutre comme on n'en fait plus et fumant une pipe en écume : « la mode rétro », pense Sénéchal.

La conversation des deux hommes se résume en quelques phrases :

— Je me suis laissé dire que vous êtes par testament l'héritier de tous les biens de madame Boileau ?

— C'est exact.

Le visage du jeune Rabash revêt une expression ambiguë : triste mais surtout presque furieux, comme si on lui avait joué une sinistre farce.

— Et pourquoi ? demande le brigadier. Vous ne faites pas partie de sa parenté ?

— Non, mais elle m'avait pris en affection et me considérait comme son fils. Je l'aimais moi aussi beaucoup. Je n'ai d'ailleurs aucune idée de ce qui pourrait l'avoir poussée au suicide.

Le brigadier enregistre qu'il s'agit d'un suicide dans l'esprit de l'héritier en robe de chambre à brandebourgs, et s'en va.

— Je suis seule, mon mari est parti chez le pépiniériste, explique la gardienne qu'il interroge ensuite.

Toutes les trente secondes ses cheveux blancs plongent en avant pour rejoindre son tablier avec lequel elle éponge les larmes qui ruissellent sur ses joues.

— Vous étiez très attachés à madame Boileau ?

— Oui Monsieur. Depuis douze ans que nous sommes ici elle a toujours été très gentille avec nous.

— Quels étaient vos rapports avec monsieur Aymé Rabash ?

À ce nom la gardienne cesse de pleurer et répond mi-figue mi-raisin :

— Oh, avec lui c'est comme ci comme ça.

— Il n'est pas aimable ?

— C'est-à-dire qu'il se prend pour le patron ! Vous avez vu, il a même fini par s'habiller avec ses affaires.

— La robe de chambre ?

— Oui, c'était à monsieur Boileau.

— Est-ce que madame Boileau avait, ces derniers temps, une attitude qui pourrait expliquer un suicide ?

— Un suicide ? Non, jusqu'à cette nuit je ne vois rien qui pouvait faire prévoir un drame.

— Jusqu'à cette nuit ? Pourquoi ?

— Parce que cette nuit mon mari et moi on les a entendus crier. Ils se disputaient très fort. C'était la première fois.

— Au sujet de quoi cette dispute ?

— Oh il n'y a pas à chercher bien loin. Je suppose que c'est à propos de la jeune fille que monsieur Rabash fréquentait depuis quelque temps. Mais mon mari pourra peut-être vous en dire plus.

Le brigadier Sénéchal repart en sens inverse, poser de nouvelles questions à la robe de chambre à brandebourgs.

— Oui, reconnaît quelques instants plus tard Aymé Rabash assis derrière un splendide bureau Empire. Je me suis fiancé il y a quelques jours.

Mais il a revêtu un costume en alpaga bleu assez stick, orné d'un œillet à la boutonnière. Si le brigadier ne le savait pas simple assistant directeur dans un palace de Monaco il le prendrait pour un homme d'affaires de haute volée.

— Et cette nuit vous vous êtes disputés à ce sujet avec madame Boileau ?

- C'est vrai aussi. Elle était fâchée de ces fiançailles.
- Comment expliquez-vous cela ?
- Madame Boileau était très exclusive.

Quelques instants plus tard, littéralement tapi devant un téléphone au fond du gigantesque salon le brigadier appelle à voix basse la fiancée. Celle-ci lui répond d'une voix douce mais nette et sans ambages :

— Oui je suis au courant de la mort de madame Boileau. Aymé, enfin monsieur Rabash, m'a prévenue ce matin. Fiancée ? Disons que je l'étais. Depuis hier je suis hésitante. Pourquoi ? Parce qu'Aymé Rabash a voulu me présenter à madame Boileau et que cette visite m'a rendue circonspecte : j'ai trouvé l'atmosphère de cette maison bizarre et les relations entre Aymé et cette dame de cinquante-huit ans très étranges. Non seulement elle m'a reçue comme une rivale mais elle lui parlait comme s'il avait été son mari. Elle l'appelait même Rémy, le prénom de son défunt mari...

Après quelques questions du brigadier la jeune femme conclut :

— Je me demande s'ils ne sont pas fous ; l'un comme l'autre.

Tout en descendant de la Jeep qu'il a chargée chez le pépiniériste, le gardien jardinier réfléchit. Monsieur Wolf est un homme du Nord. ouvrier à Longwy il a pris cette place de gardien au moment de sa retraite. Bien sûr il y a du travail mais où pourrait-il finir ses jours mieux qu'ici : au soleil. Seulement madame Boileau est morte et rien ne prouve qu'Aymé Rabash les gardera. Alors il se décide à répondre au brigadier :

— Bon, ça va, qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ?

— Ce que vous savez des rapports de madame Boileau et de monsieur Rabash.

Le gardien appuie l'index sur son front qui doit être dur comme un caillou et son visage esquisse un sourire sarcastique :

— Un peu cinglés leurs rapports. Ma femme a dû vous le dire, non ? Elle ne vous a pas dit qu'elle le traitait comme son mari ? Attention je ne veux pas dire qu'ils... enfin qu'ils couchaient ensemble. C'est possible, après tout je n'en sais rien. Mais ce que je veux dire c'est qu'elle le traitait comme s'il avait été la réincarnation de son ancien mari : monsieur Rémy Boileau.

— Et lui ?

— Lui ? Vous l'avez vu ! Il s'habille comme monsieur Boileau, met la robe de chambre de monsieur Boileau, fume les pipes de monsieur Boileau. Il appelait la patronne Lili comme monsieur Boileau. Il fait tout comme lui. Comme s'il était monsieur Boileau. Il a pris les mêmes habitudes, les mêmes tics : il va à la pêche tous les samedis matins et lorsqu'il est préoccupé il tire sur la peau de son cou, là, au niveau de la pomme d'Adam, comme monsieur Boileau.

— C'est extraordinaire, comment l'expliquez-vous ?

— Oh moi je ne sais pas. Mais les voisins, les Sonnier pourront peut-être vous expliquer.

Monsieur Sonnier, barbu et proluxe vieillard en chemise jaune, reçoit le brigadier aimablement à l'ombre du store de toile qui recouvre sa terrasse entre les jarres d'où ruissellent des géraniums lierres, un mur de bougainvillées et l'eau limpide de la piscine.

— Oui brigadier. J'ai vu petit à petit s'installer entre madame Boileau et monsieur Rabash cette étrange connivence. Je l'ai vue traiter cet homme comme s'il était son défunt mari, et lui qui au lieu de se défendre est entré dans le jeu, dans la peau de son personnage, comme s'il en était la réincarnation. C'était absolument stupéfiant et même gênant, mais que faire ?

— Pourquoi gênant ? Y avait-il entre eux des relations très, très intimes ?

— Je ne pense pas. Quoique après tout c'eût été la suite logique. Car je dois vous dire brigadier que si cette étrange liaison m'a chagriné — car j'étais très lié avec madame Boileau — elle ne m'a pas surpris.

Caressant sa barbe poivre et sel, monsieur Sonnier essaie de rassembler ses souvenirs...

— Vous savez Rémy Boileau était un homme remarquable, brigadier. Comme il était riche beaucoup le prenaient pour un homme d'affaires. Il n'en était rien. Dentiste doué d'imagination, il avait déposé des brevets de stomatologie que l'on exploite dans le monde entier. Comme il était intelligent il a su les rentabiliser c'est tout. Non seulement l'argent ne lui était pas monté à la tête mais il était foncièrement bon et très sage. C'est même l'essentiel du souvenir que j'en ai : un homme généreux, un philosophe qui n'avait d'autres ambitions que d'entretenir sa propriété et aller de temps en temps à la pêche. Je crois, je suis même sûr, que j'étais présent le jour où bien involontairement il a semé un grain de folie dans le cerveau de sa femme. Tenez je revois la scène comme si j'y étais :

Devant le gendarme intrigué monsieur Sonnier se lève et place quatre chaises autour de la table.

— Lili Boileau était assise là, ma femme à côté d'elle. J'étais ici et lui où vous êtes. C'était après le dîner vers 22 heures. Nous prenions une tisane et parlions de l'inégalité des sexes devant la mort.

— C'est un fait, remarquait Rémy Boileau, qu'il y a de fortes chances pour que je meure avant toi ma Lily.

— Ne dis pas cela, répliquait sa femme. Je souhaite mourir la première. Je ne supporterais pas de rester sans toi.

« Je revois encore le sourire attendri de Rémy, qui a répondu :

— Pourtant Lili, si je meurs il faudra bien vivre.

— Je ne pourrai pas.

— Si, tu pourras. Parce que je t'aiderai. Je suis sûr que je reviendrai. Ne riez pas mes amis. Je parle très sérieusement. Je suis sûr que je pourrai revenir auprès de Lili mais cela dépendra d'elle. Ma Lili qu'est-ce que j'ai de différent des autres ? Rien. Tu m'aimes c'est tout. À part cela je ne me distingue pas du commun des mortels. Alors je te fais une proposition. Lorsque je serai mort regarde autour de toi : je te promets de réapparaître un jour ou l'autre sous la forme d'un homme ou d'une femme, peut-être vieux, peut-être jeune. Mais attention, quelle que soit la forme que j'aurai revêtue j'en serai totalement inconscient. Ce sera à toi de me reconnaître et de ne pas laisser passer cette occasion d'aimer à nouveau.

Monsieur Sonnier inquiet regarde le policier droit dans les yeux :

— Vous avez compris brigadier ? Rémy Boileau ne croyait pas à la réincarnation. Il s'agissait d'un conseil exprimé de façon poétique et philosophique. Malheureusement madame Boileau n'a voulu retenir que l'idée élémentaire d'une simple réincarnation. Après le grand chagrin que lui a causé son veuvage nous l'avons vue attentive, cherchant autour d'elle, dans sa famille, dans ses amis, qui pourrait justifier son affection. N'ayant pas rencontré l'être providentiel, sa recherche s'est faite moins active, puis elle a oublié. Jusqu'au jour où elle a rencontré le jeune Aymé Rabash.

— Monsieur Rabash, déclare le brigadier de gendarmerie en préambule, madame Boileau votre protectrice a été retrouvée sur la voie de chemin de fer après une chute de quarante mètres sans que l'on sache s'il s'agit d'un accident, d'un suicide ou d'un crime. Or la victime a testé en votre faveur et des témoignages concordants indiquent que vous aviez l'un et l'autre une attitude pour le moins curieuse. Vous devez fournir des explications.

Le jeune homme hoche la tête :

— Je veux bien mais vous ne comprendrez pas.

— Essayez tout de même.

— Eh bien voilà... Il y a deux ans madame Boileau qui se sentait seule dans cette immense maison a cherché à louer le petit appartement qui était autrefois le logement du maître d'hôtel. C'est ainsi que je l'ai connue. Je la trouvais fort sympathique et j'ai dû lui faire bonne impression.

— Vous avez emménagé tout de suite ?

— Emménager est un grand mot : je n'avais rien. Mais aimablement elle m'a fourni les meubles nécessaires, puis la lingerie et tout le reste.

— Vous preniez vos repas avec elle ?

— Pas au début. Elle s'est contentée de m'inviter quelquefois, ce que je ne refusais pas car la nourriture était excellente et sa fréquentation fort agréable. Puis les invitations sont devenues plus fréquentes jusqu'à ce qu'enfin je prenne tous mes repas avec elle.

— Est-ce que vous avez eu une liaison, disons plus intime ?

Le jeune homme hausse les épaules.

— Quelle idée ! Non ! mais je remarquais qu'elle était aux petits soins, extrêmement prévenante. Presque tendre. Comme si elle était amoureuse, c'est vrai. À tel point qu'elle en a pris conscience et m'a fait un aveu : son mari lui avait dit un jour qu'il reviendrait peut-être sous les traits d'un jeune homme et qu'il espérait qu'elle saurait le reconnaître. Or elle m'avait reconnu, pour elle j'étais la réincarnation de son mari.

— Et qu'est-ce que vous en avez pensé ?

— D'abord qu'elle était un peu folle, mais il n'y avait là rien d'immoral, de désobligeant. Alors sans que je m'en rende compte petit à petit elle m'a poussé à entrer dans la peau de son mari. À table elle me donnait la place de Rémy, la chaise de Rémy, le pot à bière de Rémy, car il buvait de la bière. C'est bon la bière : pour lui faire plaisir j'ai bu de la bière. Après quoi ce fut dans le salon le fauteuil de Rémy et lorsque j'avais à travailler elle m'invitait à utiliser le bureau de Rémy. J'y ai bientôt transporté tous mes dossiers. Je n'avais pas de robe de chambre, pourquoi pas celle de Rémy ? Et les chaussons de Rémy ? J'acceptais : j'étais comme envoûté, prisonnier non d'une toile d'araignée mais d'un cocon merveilleusement douillet. Est-ce pour lui faire plaisir ? Est-ce pour ressembler à Rémy ou parce que je devenais Rémy ou parce que la merveilleuse collection de pipes de Rémy me fascinait ? Je me suis mis à fumer la pipe, ses pipes. Bien sûr lorsqu'elle m'a dit : « Rémy m'appelait Lili » je l'ai appelée « Lili ». Alors elle m'a appelé Rémy et j'ai trouvé cela tout naturel.

— Où dormiez-vous ?

— J'avais quitté l'appartement du maître d'hôtel et je couchais dans la chambre de Rémy. Il faut vous dire que Rémy ronflait et qu'ils faisaient chambre à part. Il paraît d'ailleurs que je ronfle aussi : comme Rémy.

— Mais vous n'aviez pas d'autres fréquentations que madame Boileau ?

— Si bien sûr, mais dans mon travail : pas de femmes si c'est cela que vous voulez savoir. Cela n'aurait pas été dans le personnage de Rémy.

— Pas d'amis ?

— Ceux de Lili au début, mais sans doute gênés, ils se sont détachés.

— Alors votre fiancée ?

— C'est ce qui a tout déclenché. Cette jeune femme est gérante d'une maroquinerie dans le centre commercial qui jouxte l'hôtel où je travaille. J'en suis tombé amoureux et cela m'a ouvert les yeux. J'ai pensé que l'affection que me portait Lili, madame Boileau, était telle qu'elle prévaudrait sur le choc que j'allais lui causer, car bien sûr je

savais que cela allait être un choc.

— Vous voulez parler de ce qui s'est passé hier ?

— Je vois que vous êtes au courant. La rencontre entre ma fiancée et madame Boileau a été plus que glaciale. À tel point que j'ai dû l'écourter. En raccompagnant ma fiancée j'ai compris que je venais de refroidir son enthousiasme et je suis revenu ici furieux. Madame Boileau m'attendait dans le bureau : l'image même de la femme trompée. Elle m'a fait une scène horrible. Tant et si bien que j'ai dû lui répéter sur tous les tons que je n'étais pas Rémy, que je n'étais pas son mari réincarné, et ne le serai jamais. Que la réincarnation était une foutaise à laquelle je ne croyais pas et qu'elle était complètement folle.

— Et alors ?

— Alors en apparence elle s'est subitement calmée puisque nous nous sommes retirés chacun dans notre chambre.

— Comment se fait-il que vous n'avez pas constaté sa disparition ?

— Ce matin je suis parti très tôt. J'avais rendez-vous à l'hôtel à huit heures. Vous pouvez vérifier, tout le personnel témoignera.

— Le médecin fait remonter la mort de madame Boileau entre dix heures et dix heures trente.

— Vous voyez : je suis peut-être la cause de son suicide mais je ne l'ai pas tuée.

— Un dernier mot monsieur Rabash : avez-vous fait cela pour son argent ?

— Non monsieur le brigadier, je jouais Rémy, je devenais Rémy et si je n'étais pas tombé amoureux peut-être le serais-je devenu tout à fait. Vous me croyez ?

Le brigadier Sénéchal a fait la moue. Cette moue a fait le tour de la maison, du jardin, de la vue splendide... et il s'en est allé, pas du tout convaincu.

LE CAVEAU DE FAMILLE DES BRIGGS

Ce donjon sinistre sorti d'un dessin romantique comme les aimait Victor Hugo, ce sombre monument qui s'élève sur une colline battue par la pluie, c'est l'église de Rowington. Seul le clocher, court, carré, prévu pour résister aux vents de la mer émerge du haut mur de granit qui l'entoure tout entier. Grâce à cette muraille le sommet de la colline forme une terrasse où s'alignent quelques centaines de tombes plus délabrées les unes que les autres. Quant au village proprement dit, il s'étire le long de la route qui cinquante mètres plus bas serpente dans un vallon où le soleil ne pénètre qu'à son zénith. Rowington a donc ceci de particulier que les morts sont en haut et les vivants en bas... Tous les vivants sauf un, car le révérend Richard Selleck habite le presbytère adossé à l'église, seul au milieu des tombes.

Le soir du 17 décembre mil neuf cent cinquante trois, Richard Selleck revenant de Penzance descend de l'autocar et commence à gravir lentement le chemin empierré qui s'enroule autour de la colline jusqu'au portail rouillé du cimetière. Floc... Floc... fait à chaque enjambée l'imperméable ruisselant du révérend tandis que la pluie fouette son pépin. Car un imperméable n'empêche pas le révérend, rompu au climat de cette vieille province, de se munir d'un parapluie. Il est de ces hommes qui n'hésitent pas à porter à la fois des bretelles et une ceinture, ce n'est pas un rêveur : détail très important pour la suite de l'histoire.

Le parapluie qui le recouvrait comme une cloche se replie pour lui permettre d'ouvrir et de refermer dans un grincement la petite porte aménagée dans la grille d'entrée. Il a le visage long et mince, les cheveux gris taillés en brosse. Sous la peau fine et transparente le réseau des veines minuscules rosit ses pommettes, et derrière le ruissellement de l'eau ses yeux clairs paraissent presque blancs.

Mais que se passe-t-il ? La petite porte refermée, au moment où il ouvrait à nouveau son parapluie, les yeux du révérend se sont brusquement écarquillés : là-bas, une silhouette humaine, informe, presque fantomatique, se déplace rapidement comme si elle fuyait, grise le long du mur noir. Qui, à cette heure et par un temps pareil, pourrait avoir l'idée de monter jusqu'au cimetière ? Alors le révérend appelle de cette belle voix grave qui fait son succès chaque dimanche à l'heure du sermon :

— Vous cherchez quelqu'un, monsieur ?

Au lieu de répondre, comme affolée la silhouette s'est plaquée contre le mur.

Ruisselant et cramponné à son parapluie que le vent secoue avec furie, le révérend, d'abord indécis, se résout à traverser le cimetière pour gagner le presbytère. Or, tandis qu'il s'éloigne du portail le fantôme glissant le long du mur semble se fondre dans la nuit.

Le révérend le quitte du regard pour introduire la clé dans la serrure. Quand il se retourne, la silhouette a disparu.

18 février 1953 : le révérend Richard Selleck est assis préparant son sermon pour l'office du lendemain. Dans le silence du presbytère le balancier de cuivre rouge de la vieille pendule luit à chaque battement. Avec les rafales, une pluie très fine vient s'écraser sur les vitres comme autant de coups de fouet. Dans cette brouillasse, le révérend ne distingue même plus les tombes du cimetière. Soudain la plume du révérend qui courait gaillardement sur le papier s'arrête...

Comme s'il s'était formé dans l'ombre, un tourbillon grisâtre semble s'élever du sol et lentement s'avance vers la fenêtre. Bientôt c'est une forme, vaguement humaine, comme pétrie par le vent. Non seulement elle approche mais bientôt le révérend y distingue un regard.

D'abord stupéfait, puis presque effrayé, Richard Selleck ne peut réprimer un geste de recul lorsqu'un visage, qu'il croit connaître, écrase contre la vitre des lèvres noires.

Enjambant la chaise qu'il vient de renverser, le révérend se précipite à la porte de son bureau, traverse en courant le salon, cherche fébrilement l'interrupteur qui éclaire le perron, ouvre sa porte et courant le long du mur contourne le presbytère, mais plus personne... plus rien.

Pensif, le révérend verse l'eau bouillante dans sa théière. Ce visage entrevu, il aurait juré que c'était Alfred Briggs.

Religieusement, le révérend s'est servi une tasse de thé qu'il boit à petites gorgées, assis dans son fauteuil devant la cheminée dont il vient de ranimer le feu. Alfred Briggs ?... L'idée est évidemment idiote ! Il l'a enterré voici trois années. Alfred Briggs est là-bas, le long du grand mur noir, dernier de la famille des Briggs, quatrième occupant d'un caveau à quatre places.

À chaque nouvelle gorgée de thé des images plus précises reviennent au révérend. Briggs, l'ancien menuisier qui noyait dans l'alcool l'ennui de sa retraite... Briggs mort à l'hôpital de Plymouth d'une cirrhose du foie... Sa dernière volonté ayant été de se faire enterrer ici, le révérend était venu accueillir le cercueil au bas du cimetière. Comme le veut la tradition de Rowington, quatre villageois l'avaient monté le long du chemin qui ceinture la colline transpirant sous un beau soleil d'été.

Non vraiment, pense le révérend, ce ne peut pas être Briggs ! Quelqu'un qui lui ressemble peut-être un sosie, un sosie parfait, mais pas Alfred Briggs. Il revoit encore le cercueil dans sa tombe et la lourde pierre que les fossoyeurs poussaient jusqu'à ce qu'elle s'emboîte dans un sourd grincement. Non ce ne peut être Alfred Briggs.

Le lendemain, le jour à peine levé, le révérend, profitant d'une éclaircie, parcourt le vieux cimetière. Il y a longtemps que le gravier,

dont son prédécesseur avait fait garnir les allées, s'est enfoncé dans cette terre, humide trois cents jours par an. Une terre grasse, noire, nourrie depuis les temps ancestraux par la chair des hommes.

Cheminant entre les tombes, le révérend s'arrête enfin devant un rectangle de pierre : monument sans élégance que personne ne vient jamais fleurir.

Sa main maigre balaie la terre amassée sous la croix de métal, frotte la pierre pour en arracher la mousse, et ramassant un petit bout de bois dégage quatre inscriptions. Quatre noms qui ont été gravés : William Briggs 1844-1906, Jennifer Counsel Briggs 1852-1909, Elisabeth Briggs 1877-1946. Ces trois noms ont été gravés soigneusement et sans doute furent-ils dorés. Le quatrième : Alfred Briggs 1880-1950 n'a eu droit qu'à une inscription grossière et le fossoyeur s'est contenté de la souligner d'un trait de peinture noire.

Les mains sur ses reins qui commencent à se faire vieux, le révérend se redresse. Il faut se pencher pour voir pardessus le mur de granit qui entoure le cimetière les toits noirs de Rowington tassés au creux du vallon. Par contre, en laissant le regard aller droit devant soi, on découvre par-delà les côtes brumeuses le fouillis des îles Scilly éclairées par le soleil levant, roses comme des morceaux de corail sur une nappe de soie bleue.

Pauvre vieux poivrot d'Alfred Briggs : il a eu raison de vouloir être enterré ici avec les siens, son père, sa mère et sa sœur morte vieille fille : au moins il y a la vue.

Pourtant le visage un instant détendu du révérend se renfrogne. Puisqu'Alfred Briggs est là et bien là, quel est l'homme venu cette nuit écraser des lèvres noires contre la vitre du presbytère. Car il n'a pas rêvé quand même ! Un homme est bien venu le regarder par la fenêtre.

29 avril mil neuf cent cinquante trois.

— Couvre-toi le fond de l'air est frais, a dit sa sœur.

— Et n'oublie pas les cigares, a rajouté le beau-frère.

Comme chaque mercredi soir le révérend Richard Selleck revient de Penzance par le dernier autobus, emmitouflé, traînant un cabas plein de provisions. Lorsqu'il a poussé la petite porte qui s'ouvre en grinçant dans la grille d'entrée du cimetière pas un nuage. La lune à son plein paraît énorme et se reflète là-bas dans la fenêtre de son bureau. Le mur de l'église est inondé de cette lumière blanche qui souligne chaque détail. Le révérend distingue même dans le campanile le battant de la cloche.

Aussi, l'étonnement passé, examine-t-il avec minutie la forme assise sur le caveau de famille des Briggs.

C'est un homme. Il lui tourne le dos, les épaules voûtées dans une sorte de capote militaire. Il ne porte pas de chapeau, les cheveux sont

clairsemés et le crâne luisant.

— Vous attendez quelqu'un monsieur ?

D'un bond l'homme se dresse. À trente mètres à peine il fait face au révérend.

— C'est moi que vous attendez monsieur ?

L'homme manifestement inquiet ne répond pas.

— Mais enfin... qu'est-ce que vous voulez ?... Qu'est-ce que vous faites là ?

Courageusement, le révérend, après avoir posé son cabas sur une tombe, s'approche lentement comme s'il craignait qu'une fois de plus l'inconnu disparaisse, se fonde, s'évanouisse.

— Vous connaissez les gens qui sont enterrés là ? Excusez-moi de vous poser cette question, mais cela fait plusieurs fois que je vous vois... et vous ressemblez tellement... mais tellement à Alfred Briggs !

Comme si ce nom produisait l'effet d'une décharge électrique, l'inconnu tressaille et se met à courir.

— Mais ne partez pas monsieur ! Ne partez pas !

Le révérend se décide trop tard à le poursuivre. Il a beau arpenter le cimetière méthodiquement : il reste introuvable. Une seule explication : il a sauté pardessus le grand mur au risque de se rompre les os.

6 septembre 1953. Le révérend est dans son bureau, le dos tourné au balancier de cuivre de sa vieille pendule, il réfléchit dans l'obscurité comme il le fait souvent lorsqu'il prépare ses sermons, le regard droit devant lui. Là-bas le ciel va sans doute se dégager car une flaque d'argent s'étale sur la mer. Mais audessus de Rowington les nuages sont encore épais. Dans la nuit noire presque tiède le révérend a laissé sa fenêtre ouverte.

— Bon... ce n'est pas tout cela... Il faut s'y mettre, pense-t-il subitement.

Il se tourne vers sa lampe de bureau et allonge la main pour sortir un bloc d'un tiroir. Mais voilà que cette main qui devait saisir du papier tâtonne dans le fond du tiroir et en ressort avec un de ces appareils photographiques, minuscules pour l'époque et que les romans d'espionnage ont rendus célèbres : un Minox. Car devant lui se découpe derrière la fenêtre la forme sombre d'une tête humaine.

De sa main droite le révérend porte le viseur du petit appareil à hauteur de ses yeux et d'un seul mouvement de sa main gauche braque l'abat-jour oriental de sa lampe vers la fenêtre et l'allume.

Le temps d'entrevoir une expression de surprise et d'effroi dans le visage qui recule et le révérend pense le cœur battant : « Je l'ai... je suis sûr que je l'ai ! ».

Huit jours plus tard, le révérend circule dans Rowington brandissant sa photo dûment développée et agrandie.

— Alors vous voyez, ce n'était pas une hallucination !

Tous les villageois stupéfaits reconnaissent, malgré la grimace qu'il fait dans le jaillissement soudain de la lumière, le visage bourru un peu boursoufflé d'Alfred Briggs.

Quelques jours encore : à Plymouth un fonctionnaire moqueur sous sa moustache jaunâtre, explique à Richard Selleck :

— Mais mon révérend, je vous assure que ce n'est pas possible.

Il faudrait en appeler au procureur, il faudrait faire une enquête, demander une décision judiciaire, votre témoignage ne suffit pas !

— Mais cette photo ?

— Même une photo, mon révérend, est largement insuffisante. Elle prouve quoi ? qu'un homme ressemblant beaucoup à l'une de vos ouailles enterrées dans votre cimetière, vous a regardé par la fenêtre. En aucun cas cela ne pourrait justifier une exhumation. De plus, une photo n'a pas de date...

— Mais tout de même monsieur ! Avouez que c'est étrange, cela fait dix fois maintenant que cet homme apparaît la nuit dans ce cimetière rôdant autour de la tombe d'Alfred Briggs à qui il ressemble comme une goutte d'eau.

— C'est un parent peut-être. N'aurait-il pas un frère ? Un frère jumeau expliquerait tout.

— Vous pensez bien que nous nous sommes renseignés. Alfred Briggs n'a plus de parents vivants et n'a jamais eu de frère jumeau.

— Je comprends votre curiosité, mon révérend, je comprends, mais je vous assure que c'est insuffisant pour demander l'exhumation de son cadavre.

Fin septembre 1953, d'abord reproduite par la presse locale l'étrange photo est reprise par les hebdomadaires britanniques et soigneusement examinée par des experts qui ne décèlent aucun trucage. Pourtant la plupart des lecteurs restent incrédules.

1^{er} octobre 1953, là-haut, sur la colline de Rowington dans le presbytère adossé à la vieille église au milieu des tombes, le révérend Richard Selleck dispute avec sa sœur et son beau-frère une partie de trictrac. « Disputer » n'est pas le mot approprié d'ailleurs car si la partie est acharnée l'atmosphère est calme et silencieuse. Seuls bruits : la vieille pendule qui balance son disque de cuivre rouge et le vent de la mer qui jette la pluie contre la fenêtre. Soudain le geste du révérend qui s'apprêtait à poser un jeton reste en suspens.

— Regardez, dit-il à voix basse, essayez de vous retourner le moins possible, mais vite regardez. Là-bas, sur le caveau des Briggs...

Bien sûr la sœur et le beau-frère du révérend ne peuvent s'empêcher de pivoter brusquement sur leur siège pour découvrir le fantôme aux épaules voûtées, à la capote militaire et au crâne luisant, assis sur la tombe. Heureusement, celui-ci leur tournant le dos, ne les voit pas se lever et courir à la fenêtre.

De son côté, le révérend qui a réussi à faire installer le téléphone compose un numéro :

— Allô docteur ? C'est moi Richard... Il est là.

— Bon, j'y vais.

— Vite... il ne reste jamais longtemps.

Sans quitter la fenêtre des yeux le révérend raccroche.

— Ne bouge pas, dit-il à sa sœur, avec ton mari nous allons essayer de l'attraper.

Mais la sœur du révérend vient d'avoir un haut-le-corps car l'homme se retournant leur fait face un instant :

— Tu as raison ! C'est Briggs ! Je suis sûre que c'est Briggs !

Elle connaissait bien Briggs ayant habité près de son frère à Rowington avant son mariage.

Hélas Briggs, ou le sosie ou le fantôme de Briggs, voyant qu'on l'observe par la fenêtre détalait à travers le cimetière.

Lorsque le révérend et son beau-frère ayant contourné l'église et le presbytère par des voies opposées se rejoignent sur le caveau des Briggs, ils n'ont rencontré personne. Le révérend ne peut s'empêcher de remarquer :

— Et vous pouvez chercher une empreinte... pas une seule empreinte !

Ce à quoi son beau-frère lui répond qu'il pleut tellement et depuis si longtemps que les allées du cimetière ne sont plus qu'une flaque noirâtre où les rafales soulèvent des vagueslettes.

Quelques instants plus tard sur le chemin empierré qui escalade la colline en la ceinturant, le révérend vient au-devant d'un groupe d'hommes ruisselants dans leurs imperméables :

— Alors ? demande-t-il.

— Quoi, il est parti ? s'exclame le docteur. Ça alors c'est extraordinaire ! Nous n'avons rien vu. Pourtant je vous assure que nous avons fait ce qui était convenu : nous avons entouré la colline et il n'y a pas un pouce de mur qui ait échappé à nos regards.

Lorsqu'après s'être réchauffés devant la cheminée du révérend les hommes se séparent, ils ne savent pas qu'ils viennent de participer à la dernière manifestation du fantôme d'Alfred Briggs. Mais l'histoire ne s'arrête pas là.

1961, donc après huit années, les pluies diluviennes de l'été ont raviné le cimetière de Rowington au point qu'une partie du haut mur de granit a glissé sur le flanc de la colline mettant à nu quelques tombes : malheureusement pas celle de la famille Briggs.

Mais lorsque les terrassiers commencent à creuser et hissent une petite bétonneuse, ils font un tel remue-ménage dans le cimetière que le révérend n'y tient plus : le caveau de famille des Briggs adossé au mur n'est pas loin. Il demande à ce qu'on élargisse par sécurité la

coulée de béton, cela devant entraîner l'ouverture de la tombe.

Bien qu'il s'agisse d'une opération à conduire discrètement, il y a ce jour-là dans le cimetière outre le révérend, sa sœur et son beau-frère, plusieurs habitants de Rowington parmi lesquels le maire venu incognito avec plusieurs de ses conseillers. Tous se souviendront de la scène.

D'abord les fossoyeurs s'aidant de barres de fer soulèvent la pierre tombale qu'ils font glisser sur le rebord faisant apparaître deux cercueils. Ils se penchent sur le premier et sur un signe du révérend le soulèvent pour le poser dans l'allée.

Il est assez endommagé mais pas très lourd :

— Ce doit être celui d'Elizabeth Briggs, conclut le révérend.

Par contre lorsqu'ils soulèvent le second cercueil, les fossoyeurs sont tellement surpris qu'ils le relâchent aussitôt :

— Qu'est-ce qu'il y a ? Il est si lourd ?

— Très, on peut à peine le soulever.

Fébrilement ouvert, le cercueil d'Alfred Briggs se révèle bientôt vide de tout ossement et rempli de pierres.

Il existe à ce sujet un long article paru dans la presse britannique. Un enquêteur fasciné par cette affaire lui a consacré une enquête minutieuse échafaudant cent hypothèses : mais son enquête ne révèle rien d'autre que les faits relatés. Il est comme tous ceux qui ont voulu savoir... il ne sait rien de plus, sur ledit fantôme d'Alfred Briggs.

LA LOI DES SÉRIES ?

Dans la salle de rédaction d'un grand journal de Londres, à huit heures du matin, c'est le calme. Les femmes de ménage prennent la place des rédacteurs, vident les corbeilles à papier secouent les cendriers et déplacent les piles des journaux du matin. Les journalistes de nuit sont allés dormir, l'équipe de jour traîne encore au pub d'en face, c'est le trou. Il faut être un novice comme cet homme-là, pour espérer rencontrer quelqu'un qui l'écoute, à une heure pareille. Une femme de ménage, à quatre pattes sous un bureau, le renseigne.

— Faut revenir vers dix heures, vous trouverez du monde.

L'homme en imperméable et chapeau melon, cravate et parapluie, a l'air triste et fatigué :

— C'est que je travaille.

— Alors venez le soir vers six heures.

— C'est que j'habite en dehors de Londres, et je n'ai qu'un autobus pour rentrer chez moi.

— Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise moi. Y'a personne ! Essayez au pub vous y trouverez peut-être un de ces messieurs...

L'homme en imperméable et chapeau melon se retire en remerciant et, une fois sur le trottoir, hésite à entrer dans le pub. Il y a du monde à qui s'adresser ?

Charles Brown est un homme timide. Il est comptable depuis bientôt cinquante ans, en comptant ses années d'apprentissage. Cinquante ans dans la même maison, à faire des écritures, à compter et recompter les bénéfices de Wallsbury and Wallsbury, importateur de thé et épices. Cinquante ans à ouvrir et refermer de grands registres noirs à colonnes. Il n'était pas préparé à ce qui lui arrive, à toute cette série de morts qui sont venues bouleverser sa vie en six ans. Charles Brown n'a pas tellement d'imagination, mais il sait compter. Six morts, c'est une série. Faut-il croire à la loi des séries ? Se résigner ? Ou avoir peur et se poser des questions ? S'il entre dans ce pub et s'il trouve un journaliste pour l'écouter, il arrivera en retard chez Wallsbury and Wallsbury, et le chef comptable lèvera un nez pincé de derrière son pupitre, pour demander d'une voix aigre :

— Des ennuis Brown ?

Car si l'on arrive passé neuf heures, c'est qu'on ne peut avoir que des ennuis bien sûr. Alors que répondra-t-il ? Qu'il a six morts dans la tête, dont trois le touchent de très près et trois de loin ? Le chef comptable n'y comprendra rien. Personne n'a l'air de s'inquiéter d'ailleurs, puisque à chaque fois la police a donné une explication. Charles Brown triture dans sa poche le morceau de journal où figure l'avis de décès du sixième mort, et il entre dans le pub. Il sera en retard. Tant pis.

Le journaliste écoute. C'est un brave garçon, un pigiste sans contrat,

qui n'a pas dormi de la nuit et dévore des œufs brouillés sur un coin de table.

— Un mystère, dites-vous ? Quel genre de mystère ? Sorcellerie ?

— Oh non monsieur, je ne crois pas à la sorcellerie, mais six personnes qui meurent de mort violente, accident ou suicide, ça vous paraît normal ?

— Tout dépend. Allez-y commencez par le début !

— Eh bien voilà. J'avais un fils, un fils unique, Herbert. Il avait vingt-cinq ans, et faisait ses débuts comme vendeur dans un grand magasin de vêtements pour hommes. Un jour il est rentré à la maison tard le soir, et nous a dit, à ma femme et à moi, qu'il partait en voyage avec un ami...

— Quel ami ?

— Un inconnu, nous ne l'avons vu qu'une fois, et très peu de temps. Il est venu chercher mon fils en voiture deux jours plus tard, une belle voiture. Il n'est même pas entré. Herbert a pris sa valise et nous a dit qu'il allait faire un tour en Europe, qu'il en avait assez de végéter à Londres. Comme nous n'avions pas beaucoup d'argent à lui donner, il a souri à sa mère, en lui rendant les trente livres qu'elle lui tendait. Il a dit : « Rodolphe a de l'argent pour deux, ne t'inquiète pas... »

— Vous n'avez pas cherché à en savoir davantage ?

— Si, bien sûr, mais mon fils s'est fâché, et il est parti sans même prévenir sa fiancée...

— Quelle tête avait l'homme ?

— Très élégant, plus âgé qu'Herbert, son visage, nous ne l'avons vu que plus tard, dans les journaux français.

L'homme à l'imperméable retient quelques larmes :

— Vous comprenez, je n'ai appris sa mort que par la police. Ça s'est passé à Paris, dans un appartement. On m'a dit qu'ils s'étaient suicidés tous les deux, pour une histoire d'amour, quelle honte ! mon fils avec cet homme...

— Je comprends, mais n'y a rien de mystérieux dans tout ça ? Votre fils est parti avec un type plus riche, il était homosexuel, et vous ne le saviez pas, c'est ça ?

— Attendez... Attendez ! Quand c'est arrivé, j'étais déjà veuf. Herbert était parti depuis trois ans, lorsque sa mère s'est noyée dans l'Avon. Je n'ai jamais compris comment elle avait pu tomber de sa barque, elle était bonne nageuse, la rivière était calme. Après sa mort, nous n'avons plus reçu de lettres d'Herbert. Il écrivait surtout à sa mère, vous comprenez, et je n'ai même pas pu lui dire qu'elle était morte, je ne savais pas où il était...

— Et les lettres qu'il envoyait à sa mère ?

— Je ne les ai pas retrouvées. Elle devait les avoir dans son sac, et on n'a pas retrouvé son sac. Tout ce que je savais c'est qu'il était allé

en Autriche, à Berlin, sur la Côte d'Azur, en Suisse. Mais où ?

— Votre femme ne vous disait rien ?

— Elle me donnait de vagues nouvelles, sans insister. Vous comprenez, je m'étais fâché après Herbert, et nous en parlions le moins possible, parce que, après son départ, quelques mois après, sa fiancée, Cynthia est morte, elle aussi, dans un accident de voiture. Enfin on suppose qu'un chauffard l'a renversée, et qu'il a pris la fuite. Elle est morte à l'hôpital sans avoir repris connaissance. J'aimais beaucoup Cynthia, c'était une brave fille, courageuse, elle n'avait que vingt ans, et elle se dévouait comme infirmière. Le départ brutal d'Herbert l'avait beaucoup frappée. Elle continuait à nous voir, elle ne se plaignait jamais.

— Si je comprends bien, votre fils part, sa fiancée est écrasée par un inconnu quelques mois après, votre femme meurt noyée trois ans plus tard... c'est triste, mais jusqu'à preuve du contraire, rien de mystérieux ? On ne les a pas assassinés ?

— Depuis hier, je me le demande.

— Ah ? Pourquoi ça ?...

— Eh bien lorsque mon fils est mort à Paris, j'ai envoyé deux de ses anciens camarades, pour faire les formalités de rapatriement : Graham Flemming et Richard Horner, deux camarades de classe, qui l'aimaient bien. Ils se sont proposés pour y aller, car moi... vous comprenez je ne pouvais pas m'absenter de mon bureau aussi longtemps.

« Lorsqu'ils sont revenus, ils m'ont ramené les articles parus dans les journaux français, et ils m'ont dit que Herbert ne s'était pas suicidé, que c'était impossible. »

— Pourtant, la police française a fait une enquête ?

— Bien sûr, mais les deux garçons ont appris qu'Herbert avait reçu une balle dans le cœur alors qu'il était assis à une table en train de fumer une cigarette. On ne se suicide pas comme ça, vous ne croyez pas ?

— Et l'autre ?

— L'autre, il s'appelait Rodolphe Spoddard, il avait quarante-quatre ans, on l'a retrouvé sur le lit, avec une balle dans la tête. Voilà sa photo dans le journal, et celle de mon fils.

Le journaliste examine les deux visages. Rodolphe, front fuyant, œil calin, bouche mince, et Herbert l'air d'un adolescent à trente ans passés, avec une mèche sur le front, deux yeux rieurs et une bouche enfantine.

— Les journalistes français disent : « Drame de la jalousie »... Votre fils voulait peut-être quitter ce type, et ce type l'a tué...

— C'est possible en effet. Mais que dites-vous de ça : Richard Horner, le camarade de mon fils, est retourné quelque temps à Paris pour essayer de se renseigner sur les derniers mois de la vie d'Herbert.

On l'a retrouvé dans une chambre de bonne, asphyxié par le gaz, et puis, il y a trois semaines seulement, Graham Flemming, lui, était rentré à Londres. On l'a trouvé dans une chambre d'hôtel de Jermyn Street, lui aussi asphyxié au gaz. C'est votre journal qui en a parlé. La police d'ici, dit qu'il s'est suicidé. À Paris, la police dit que Richard Horner s'est suicidé aussi... et en plus, en ce qui concerne Graham, il n'habitait pas dans cet hôtel où on l'a trouvé mort. Il avait un appartement à Soho.

Le journaliste médite un instant devant les coupures de presse, étalées entre ses œufs brouillés et sa tasse de thé refroidie. Six morts, c'est beaucoup en effet pour un seul homme. Sa femme, son fils, l'amant de son fils, la fiancée, les deux camarades.

— Qu'est-ce que vous voulez faire monsieur Brown ?

— Je ne sais pas. J'avais pensé que puisque votre journal a parlé de Graham Flemming et de son suicide au gaz, vous pourriez peut-être en savoir davantage que moi sur la question, vous comprenez, je ne sais pas à qui m'adresser, ni comment faire, ce n'est pas mon métier, mais j'ai peur...

— Peur de quoi monsieur Brown ?

— Tous ceux qui ont approché mon fils de près, durant ces six dernières années, sont morts de mort violente, alors j'ai peur, mais je ne sais pas de quoi j'ai peur.

— Bon, je vais me renseigner sur la mort de ce Graham, il y a sûrement une explication, après tout vous ne connaissiez pas sa vie privée. Je vous tiendrai au courant si j'apprends quelque chose, d'accord ? De toute façon ça peut faire un papier, laissez-moi votre petit fourbi, là...

Charles Brown se lève, remercie, remet son chapeau et son imperméable, et laisse son « petit fourbi » de coupures de presse sur la table.

Il est neuf heures passées, il lui reste à affronter le chef comptable de Wallsbury and Wallsbury, thé et épices en gros, aujourd'hui vingt-huit juin 1932, avec trois quarts d'heure de retard.

— Des ennuis monsieur Brown ?

— Un mauvais rhume monsieur. Je vous prie de m'excuser, j'ai dû passer à la pharmacie.

— Vous avez mauvaise mine en effet Brown. Voulez-vous terminer les comptes de la semaine avant midi, je vous prie ?

La petite vie routinière et plate de Charles Brown continue. Après une journée de travail, interrompue par un court breakfast à onze heures, il quitte les bureaux de Wallsbury and Wallsbury à 17 h 30, et se rend à pied à l'arrêt d'autobus qui l'emmène dans sa banlieue. Sur le chemin il achète une saucisse et une demi-livre d'abricots. Il salue son voisin, Samuel Partner, un retraité qui passe son temps à épouiller les

deux mètres carrés de gazon de son jardin, puis rentre chez lui et ferme la porte à clé.

Pendant ce temps, le journaliste, un certain Billy Grave, discute avec un de ses collègues.

— C'est toi qui as « couvert » le suicide de l'hôtel de Jermyn Street ?

— Oui, rien d'extraordinaire, le type s'est mis la tête dans le chauffage, et il a débranché le tuyau.

— Rien de spécial ?

— Pas vraiment. J'ai interrogé l'hôtelier, le client est arrivé la veille au soir, il a loué la chambre meublée, et donné son identité. Le patron a dit qu'il avait l'air normal, il a demandé qu'on le prévienne si quelqu'un le demandait, c'est tout.

— Quelqu'un ? Qui ? Un homme ? Une femme ?

— J'en sais rien, le patron non plus. De toute façon personne n'est venu. Le toubib a dit suicide, et les flics ont emmené le corps.

— De la famille ?

— Non, un type de l'Assistance...

— T'as vu le corps ?

— Quand les flics l'ont emporté, oui.

— Rien remarqué de spécial ?

— Non. Mais qu'est-ce que tu cherches à la fin ? Le type était fauché, pas un sou en poche, même pas de quoi payer la chambre un jour de plus, il avait même pas de portefeuille.

— Il habitait pas l'hôtel pourtant.

— Non, un petit studio, pas très loin de là. Les flics ont rien trouvé. Pas d'argent, pas de lettres.

— Et son travail ?

— Au chômage le type...

— Merci...

Le téléphone sonne le surlendemain chez Wallsbury and Wallsbury. Une voix jeune et ferme, celle de Billy Grave demande à parler à Monsieur Charles Brown.

D'un ton pincé, il lui est répondu par le chef comptable, que monsieur Brown est absent depuis la veille. Malade probablement, bien qu'il n'ait pas pris la peine de prévenir son employeur. De même qu'il a oublié de prévenir son correspondant que les communications personnelles étaient interdites.

Billy Grave raccroche et, dans la journée, se rend en banlieue chez Charles Brown, dont il a l'adresse. Personne ne répond. Le voisin affirme que Brown n'est pas sorti de chez lui depuis l'avant-veille au soir. Billy Grave prend sur lui d'enfoncer la porte, n'y arrive pas, et alerte la police. Charles Brown est découvert pendu dans son salon, devant la photographie de sa femme et de son fils.

Le médecin dit : « Dépression. Suicide »

Le journaliste regarde partir le corps du petit homme en chapeau melon et en imperméable. Il n'a pas pris le temps de se déshabiller pour se pendre. La corde est neuve. Où l'a-t-il trouvée, où l'a-t-il achetée ? Dans le quartier ? Non. Billy Grave entame une enquête, piétine, se heurte à l'évidence, à la logique. Tout le monde affirme, employeur, médecin, voisin, que ce pauvre monsieur Brown était bien triste, et qu'il avait bien changé depuis la mort de sa femme et de son fils.

Billy Grave s'acharne, il demande à raconter l'histoire dans un journal, on le lui refuse, la jugeant sans intérêt. Partout où il propose son papier : sans intérêt. Finalement, il arrive à placer son texte dans une revue de seconde zone, et conclut son article ainsi :

« Rodolphe Spoddard disposait de beaucoup d'argent et ne travaillait pas, lorsqu'il a entraîné le jeune Herbert Brown dans un périple en Europe. D'où lui venait cet argent ? Pourquoi tous ces voyages apparemment sans but défini ? Et pourquoi toutes ces morts violentes, inexplicables ? Loi des séries, ou peut-on prononcer les mots « Intelligence Service ? » Tout est si expliqué, si logique, un double suicide d'homosexuels, ou une crise de jalousie, au choix, une noyade dans une rivière tranquille, un chauffard qu'on ne retrouve pas, deux suicides au gaz, l'un à Paris, l'autre à Londres, et pour finir un pendu en chapeau melon et imperméable, au bout d'une corde si neuve, qu'elle a l'air de sortir de la quincaillerie voisine où personne cependant n'est allé l'acheter. Que ceux qui ont connu Charles Brown, Herbert son fils, Gracie sa femme, Cynthia la fiancée d'Herbert, et aussi Graham Flemming et Richard Horner, les deux amis, que ceux-là viennent dire à la police ce qu'ils savent, s'ils savent quelque chose. Trop de coïncidences nuisent à la raison. »

Personne ne se fit connaître. Et Billy Grave reçut conjointement, les avis amicaux de deux personnes : un officier de police :

— Vous versez dans la maladie à la mode, l'espionnage ! Consultez donc les rapports d'autopsie avant de dire des bêtises.

Et puis le patron du journal pour lequel il travaillait le plus régulièrement :

— Vos élucubrations dans des feuilles à scandales, ne vous préparent pas à une brillante carrière mon vieux. Il faut choisir entre l'information étayée de preuves et la facilité des suppositions.

Et l'affaire, à notre connaissance, en resta là. Loi des séries ou dossier secret ?

HYPNOSE

À proximité de Brookside Park, là où se tient l'église de rite écossais, à Pasadena, en Californie, il ne passe plus personne dès dix heures du soir. L'avenue est large, déserte donc à cette heure avancée de la nuit. L'homme qui marche à pas tranquille, est un don Juan de cinéma, qui exerce la profession, la plus prisée justement dans le monde du cinéma : il est chirurgien dentiste. La Californie dans les années 30, est en plein essor. Hollywood est tout à côté, et la mode pour les stars de l'époque a pris pour modèle les joues creuses de Marlène Dietrich, ou de Greta Garbo. C'est pourquoi le docteur Léonard Siever, qui ressemble à un Clark Gable sans moustache, a tant de succès auprès des femmes et des starlettes. On vient chez lui se faire resserrer la mâchoire et arracher des molaires, dans l'espoir d'acquérir ce visage creusé, mystérieux et un peu affamé, qui plaît aux producteurs. Léonard Siever revient de son club où il a passé la soirée. Au-dehors, le brouillard d'automne fait de grands halos poudreux sur les réverbères. Le pavé est luisant, pas un taxi à l'horizon.

Un ami du docteur l'a regardé s'éloigner en direction de Brookside Park et a lancé cette plaisanterie :

— S'il va au rendez-vous d'une belle, il y arrivera tout trempé !

Car le docteur n'a jamais vraiment caché ses bonnes fortunes. Et ce n'est pas un rendez-vous qu'il a ce soir, mais deux.

Edna, une veuve agréable aux revenus confortables et au physique intéressant, l'attend de toute façon. Elle est sa dernière liaison durable. Frances, divorcée depuis peu, l'attend pour la première fois. Elle ressemble à Mary Pickford et son profil est si délicat, ses yeux si sombres, sa fortune si importante, que le docteur Siever ira d'abord chez elle. C'est pour cela qu'il emprunte cette avenue déserte, sous le brouillard, mains dans les poches, satisfait de lui-même, de son beau cabinet luxueux, où il opère en musique au milieu des fleurs, des canapés et des plantes vertes, en compagnie d'une infirmière ravissante. En a-t-il modelées des mâchoires, avant de se pencher avec gourmandise sur le résultat de son travail.

Il longe maintenant l'église de rite écossais. La ville est pleine de temples et de sanctuaires consacrés aux cultes les plus divers, par les sectes les plus variées... Et leur architecture est parfois démente.

L'église de rite écossais rappelle un temple d'Égypte. Elle est flanquée de deux énormes sphinx aux yeux de pierre, et au sourire énigmatique.

Sous le premier sphinx, il ne se passe rien. Sous le deuxième, le docteur Siever s'immobilise en même temps que deux coups de feu sont tirés.

Son grand corps reste un moment suspendu et vacillant, avant de s'écrouler sous l'œil du sphinx qui le veillera jusqu'à l'aube.

Mourir de deux balles de revolver, est hélas d'une grande banalité. Mais la banalité s'efface devant le fantastique, lorsqu'on sait qui a tiré, et comment.

Un laitier a découvert le corps du docteur Siever, à l'aube, et Sam Davies, le policier le plus intelligent et le plus efficace de Pasadena, se penche sur le cadavre déjà froid, en même temps que le médecin légiste.

— À quelle heure la mort à peu près ?

— Avant minuit, d'après la rigidité.

— Les balles ?

— Deux, mortelles l'une après l'autre. Cœur et reins. Tirées dans le dos.

Sam Davies fouille le cadavre et trouve intacts le portefeuille, garni de plusieurs billets, ainsi que les papiers d'identité. Une épingle de cravate en or, une chevalière ornée d'un saphir, sont à leur place. Seule la montre a disparu. On en voit nettement la trace au poignet.

Sam Davies redresse sa grande carcasse d'anglais flegmatique et conclut :

— Le meurtrier ne l'a prise que pour nous égarer sur l'heure du crime, si elle s'est cassée au moment de la chute du corps. Ou alors, elle représentait un lien entre lui et la victime. Peut-être un cadeau... Ou alors il a l'intention de s'en servir. Emmenez-le ! Ça me suffit, deux hommes à son domicile, deux hommes à son cabinet, ramenez-moi les fiches des clients, les photos, le courrier personnel, interrogez les voisins, je veux savoir qui il fréquentait ces derniers jours surtout les femmes.

— Pourquoi les femmes chef ?

— Parce qu'il a une réputation de don Juan, qu'il a une tête de tombeur, et qu'on ne l'a pas volé, sauf pour une chose. Au trot !

C'est donc au trot que les hommes de Sam Davies ramènent les premiers renseignements en fin de matinée.

— La secrétaire l'attendait chef, elle habite chez sa mère, alibi complet, drôle de jolie fille. Elle pleure.

— Les voisins l'ont vu avec une fille superbe, une blonde genre star. Ils ne se sont pas quittés ces derniers jours, elle était avec lui jusqu'à cinq heures. Après il est allé au club.

— Deux témoignages spontanés chef ! Il avait rendez-vous avec deux dames de la haute, chacune chez elle. Elles ont attendu, et ce matin ont téléphoné toutes les deux. Elles pleurent, à votre disposition quand vous voudrez, alibi vérifié.

— Rien d'autre chef, à part des photos dans les dossiers médicaux. Que des femmes pour la plupart.

— La blonde ?

— Elle n'est pas au fichier du dentiste, chef. La secrétaire ne l'a vue

que deux fois, elle ne faisait pas partie de la clientèle.

— Son nom ?

— Inconnu, chef, les voisins n'ont remarqué que ses cheveux, splendides ! Et la plaque sur sa voiture : Hollywood.

— Bon. Le séducteur est mort. Le suspect numéro un est la star inconnue aux cheveux splendides : un homme près du téléphone à son domicile, un autre au cabinet. Pour le reste, fouillez la ville, piétinez dans les studios d'Hollywood, trouvez-la-moi ! Une femme aussi belle, que tout le monde remarque, ça se retrouve !

Sam Davies, le policier le plus intelligent et le plus efficace de Pasadena, n'est pas beau. Maigre, chevelu, noir de regard et pointu de nez, il ignore ce que peut être la vie d'un don Juan comme le docteur Léonard Siever, célibataire, 42 ans, et libre de jeter une femme pour en prendre une autre, selon son goût ou son humeur... Mais il résume assez bien l'hypothèse la plus logique :

— Bon. Ce type a l'habitude de choisir les femmes du jour comme moi je choisirais une pêche ou une poire... Disons que depuis quelque temps, ou depuis la veille, peu importe, il a choisi une poire au lieu d'une pêche, et que la pêche devenue jalouse, au point, qui sait, de n'être plus consommable, a décidé de détruire le type, lui a repris la montre qu'elle lui avait offerte, et pleure quelque part dans le coin d'un studio d'Hollywood où elle doit chanter, lever la jambe en cadence, ou attendre un prochain contrat. On devrait débrouiller ça en une semaine les gars. C'est une histoire d'amour !

Bonne hypothèse, effectivement, qui n'a qu'un défaut, elle est terriblement incomplète, et ne tient compte que de la logique criminelle classique.

C'est pourquoi l'enquête piétine, durant des semaines, car la star aux cheveux blonds vénitiens est introuvable. Pourtant un rebondissement va faire réfléchir Sam Davies dont l'intelligence et l'efficacité n'ont pas dit leur dernier mot.

Une jolie femme, aux yeux tristes, un peu gênée de se trouver entourée de policiers, vient de déposer sur son bureau une lettre et un bracelet-montre.

Son petit nez frémit légèrement d'émotion, sous l'aveu.

— J'étais en relation avec le docteur Siever, Léonard était un ami très cher, mais je ne comprends pas pourquoi « on » m'a envoyé cela à moi ?

— Vous reconnaissez la montre du docteur Siever ?

— Absolument !

— Et vous n'avez aucune idée de la personne qui a écrit cette lettre ?

— Aucune ! Je le jure. Si c'est une plaisanterie, elle est de très mauvais goût !

Sam Davies déplie son grand corps et tenant d'une main la lettre, de l'autre le bracelet-montre, explique à ses hommes :

— Bon. Si l'on admet que madame est sincère et qu'elle ne connaît pas l'auteur de cette lettre, nous avons devant nous un personnage inconnu, l'assassin ou un témoin qui, connaissant ses relations avec la victime, où les ayant découvertes par « les journaux, a décidé : premièrement de lui envoyer la preuve qu'il savait quelque chose, sous la forme du bracelet-montre ; deuxièmement de lui réclamer 5 000 dollars ; troisièmement de faire porter les soupçons sur elle par la même occasion, s'il est lui-même l'assassin. Cette lettre dit : « Je vous dirai la vérité sur la mort du docteur, contre une somme de 5 000 dollars et je vous remettrai l'arme du crime, un 32 automatique, sur lequel vous pourrez relever les empreintes de l'assassin. Je jure par Dieu que j'ai tout vu, je me tenais dans Brookside Park au moment du crime. Je connais le nom du meurtrier qui se tient caché. Répondez par une annonce signée « Mabel » et adressez-la, boîte postale 22, publicité du journal « Examiner ».

Et Sam Davies de conclure :

— Il faut passer l'annonce et attendre. L'homme qui a écrit est allemand d'origine, il a écrit Gott avec deux T, à l'allemande, et non God à l'américaine. Il a modifié son écriture et utilisé un style vulgaire, tout à fait le genre du maître chanteur. Le type est donc pour moi, non l'assassin, mais un témoin occasionnel, ou bien encore quelqu'un qui le connaît, ou bien encore, quelqu'un qui a provoqué le meurtre...

— Provoqué, chef ? Comment ça ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Si vous ouvrez le journal d'hier, à la rubrique faits divers, comme je le fais tous les jours, vous y lirez qu'une jeune femme du nom de Mabel Maloney a été trouvée morte dans le bungalow qu'elle occupait à Beverley. Cette fille s'est suicidée au véronal. Son nom d'actrice était Lily West, sur la photo du journal, elle est blonde. Or, nous cherchons depuis plusieurs semaines une blonde, genre star, qui n'a pas quitté le docteur jusqu'à la veille de sa mort. Nous avons ici sur la lettre un prénom : Mabel... Donc... Vous m'avez compris. Deux hommes à Beverley Hills, je veux tout savoir sur les amants de cette blonde, et deux hommes à « l'Examiner » service du courrier des petites annonces. Il est possible que l'assassin de notre don Juan ne soit pas une femme, mais un homme jaloux, qui veut profiter de son crime. Et n'oubliez pas qu'il est allemand d'origine !

Jusqu'à présent le déroulement de cette enquête policière est intelligemment mené par Sam Davies, le policier le plus efficace de Pasadena. Et la suite de cette enquête semble prouver qu'il a pris le bon chemin.

En effet, ses hommes découvrent rapidement que la jeune actrice

blonde correspondait au signalement donné par les témoins, et qu'elle avait un amant du nom de Ludwig Friedman.

Or l'Allemand a disparu à la mort de la jeune femme et c'est à la frontière mexicaine qu'il est arrêté tout d'abord, pour être interrogé sur la mort de sa maîtresse. Mais le suicide ne faisant aucun doute, l'Allemand n'est pas inquiété par la police de Beverley Hills, qui le remet volontiers à Sam Davies, pour son enquête personnelle.

L'Allemand est étrange, difficile à faire parler, et immédiatement le policier sent quelque chose de différent chez cet homme. Physiquement il est assez bellâtre, petite moustache, menton fuyant, cheveux ondulés, mais le regard... Il gêne ce regard, il est fixe, d'un vert glauque, presque gris, couleur d'huître. Le policier éprouve sans arrêt le besoin de libérer son propre regard d'une emprise désagréable.

— Résumons-nous, vous étiez l'amant de Mabel, Mabel connaissait le docteur. Elle s'est suicidée et il est mort assassiné. Qu'est-ce que vous faites, vous, au milieu de tout ça ?

— Rien...

— Si ! Vous fuyez la ville le jour où Mabel se suicide, et vous envoyez une lettre de chantage à une amie du docteur pour obtenir 5 000 dollars. Lettre dans laquelle vous demandez qu'on réponde en signant Mabel.

— Du roman !

— Alors pourquoi fuir vers le Mexique ?

— Pour qu'on ne mêle pas mon nom au suicide de Mabel.

— Votre nom ? Qu'est-ce qu'il a de si honorable votre nom ? Vous viviez au crochet de cette actrice.

— Justement, on aurait pu m'accuser de l'avoir poussée au suicide, ou empoisonnée.

— Au fait, pourquoi ce suicide ?

— Je l'ignore, elle était toujours nerveuse, elle prenait beaucoup de calmants.

— À votre avis monsieur Friedman, qu'est-ce que vous faites ici ?

— Je ne sais pas, je n'ai tué personne.

— En effet. Vous n'avez tué personne, c'est ce que dit la police de Beverley Hills...

— Alors ? Pourquoi me gardez-vous ?

— Parce que je crois moi, que vous avez fait tuer quelqu'un ! Je dis bien « fait tuer »...

— Moi ? Et comment ? Pourquoi dites-vous ça ? Qu'est-ce qui vous fait croire ça ?

— Vous avez obligé Mabel à tuer le docteur, peut-être par jalousie.

— On ne peut pas obliger quelqu'un à tuer !

— Je le crois aussi, mais depuis que je vous ai vu, j'ai compris. Vous pratiquez l'hypnose monsieur Friedman, n'est-ce pas ?

- Qui vous a raconté ça ?
- Les amis et relations de Mabel ont dit que depuis que vous la fréquentez, elle vous obéissait en tout, comme un petit chien dressé.
- Elle n'était pas très intelligente...
- Mais très belle ! N'est-ce pas ? C'est bizarre une femme aussi belle avec un homme comme vous. L'une de ses amies a dit qu'un soir, elle vous avait vu l'endormir, rien qu'en la fixant !
- C'était un jeu. Je faisais ça pour la calmer.
- Ça suffit Friedman, la lettre de chantage est de vous. Je vous l'ai dictée tout à l'heure, soi-disant pour comparer l'écriture, et vous avez écrit Gott avec deux T, comme sur l'original.
- C'est un crime ?
- Un début de preuve, je ne vous lâcherai pas !
- Ce n'est pas légal, j'ai le droit d'avoir un avocat.
- Trouvez-vous un avocat, vous en aurez besoin ! Reprenons : la lettre par exemple, elle a été écrite sur le papier d'un hôtel de Beverley Hills, l'hôtel Spark, vous y êtes descendu la semaine dernière, les chimistes sont d'accord là-dessus, c'est le même papier.
- Je n'étais pas le seul client.
- Tout juste ! Un de ces clients vous a remarqué justement, il vous a vu faire un tour dans le jardin, et dissimuler quelque chose. C'était quoi Friedman ?

L'homme au regard fixe a sursauté.

— Je vais vous le dire. Un de mes hommes l'a trouvé enterré sous un palmier. Le revolver calibre 32, celui qui a tué le docteur Siever, avec les empreintes de Mabel sur la crosse. Ça vous suffit ?

— C'était pour la sauver !

— Alors qu'elle était déjà morte ? Bravo Friedman. Vous voudriez me faire croire aussi que les 5 000 dollars que vous réclamiez étaient pour sa tombe ? Non ? Allez, on avoue immédiatement ! tout ! clairement ! D'abord je vous colle le meurtre du docteur sur les bras, avec chantage, tentative d'extorsion de fonds *etc.* et on reprend t'enquête sur le suicide de Mabel, pour voir si un deuxième crime ne vous conduira pas à la chaise électrique. Vous l'avez empoisonnée hein ?

L'homme aux yeux couleur d'huître, a préféré avouer.

Ludwig Friedman est donc l'un des rares hypnotiseurs à avoir réussi un crime par suggestion. On en connaît peu dans l'histoire du crime, et surtout, aucun qui ait réussi à rendre criminelle une femme qui aimait celui qu'elle allait tuer. Il est en effet très difficile de forcer les sentiments profonds d'un sujet. Mabel aimait donc le docteur Siever, et Friedman jaloux de voir qu'elle lui échappait, l'avait obligée à détruire elle-même son rival.

Il la suivit cependant tout au long du trajet ce soir-là, et caché, il

observa le déroulement du crime à distance. Ensuite il prit la montre sur le corps. Mais une fois réveillée de son sommeil hypnotique, Mabel comprit ce qu'elle avait fait.

Aussi habile que soit Friedman, il n'avait pu empêcher le remords et l'horreur de revenir à la surface. Alors Mabel avait menacé de prévenir la police, et Friedman dut reconnaître qu'il l'avait empoisonnée lui-même au véronal, après l'avoir hypnotisée une fois de plus. D'où tenait-il ce redoutable pouvoir ? Ce magnétisme diabolique qui faisait de lui le maître du cerveau d'un autre ?

Pour finir, et en conclusion de ce dossier secret, une remarque :

Les crimes de l'Allemand Ludwig Friedman eurent lieu au cours de l'année 1933, et il fut condamné à mort en 1934, à Pasadena. Or, en 1932, aux États-Unis, à soixante kilomètres de New York, le fils de l'aviateur Lindbergh était enlevé et retrouvé mort. La lettre de demande de rançon, attribuée au kidnappeur Bruno Hauptmann, recelait, elle aussi, des expressions germaniques, et notamment le mot Gut qui veut dire « bon » en allemand, à la place du mot anglais Good. Jugé seul responsable du kidnapping, Hauptmann fut exécuté non sans avoir crié son innocence et nié avoir écrit la lettre de demande de rançon. Il déclara notamment au procès : « Vous ne jugez pas le seul coupable... »

Avec le recul des années, on pense effectivement qu'Hauptmann n'était pas seul. Il n'aurait pas écrit la lettre. Alors qui ? Il n'était pas le seul coupable, alors qui ?

On ne peut s'empêcher de penser à ce Ludwig Friedman, qui écrivait Gott au lieu de God. Se serait-il trouvé à New York sur la côte Est en 1932... et à Pasadena, sur la côte Ouest en 1933... Personne ne fit le rapprochement à l'époque, car il y a loin d'une côte à l'autre des États-Unis, et les crimes de Friedman n'occupèrent pas la presse nationale, comme l'affaire Lindbergh. Et si Friedman avait connu Hauptmann ? Théorie invraisemblable.

L'hypnotiseur est mort. Le kidnappeur est mort. Et s'il y a secret, il est bien gardé.

FANTÔME ÉLECTRIQUE

Attention. Cette histoire n'est pas une histoire comme les autres.

D'ailleurs est-ce bien une histoire ? En tout cas ce n'est pas une histoire qui fait rêver, elle ferait plutôt un peu peur. Ce n'est pas non plus une histoire qui fait sourire. Ou alors elle fait sourire jaune. Il s'agit d'un cas dont le public a sans doute entendu parler en son temps, en 1967. Un cas présenté sans fioritures par des gens très sérieux, qui accompagnent leurs récits d'un très grand nombre de témoignages appuyés sur des rapports techniques eux-mêmes illustrés de schémas, courbes, diagrammes, photographies, bandes d'enregistreurs automatiques, sondeurs et autres engins de précision. Les protagonistes sont des ingénieurs des usines Siemens, les savants de l'institut Max Planck de Munich et la police judiciaire de Bavière. Pourtant tout commence le moins sérieusement du monde en novembre 1967 par une exclamation d'un employé binoclard et pâlichon :

— Ah zut ! Cela recommence !

Face à l'employé pâlichon, un autre employé pâlichon, binoclard, et de surcroît maigre comme un cent de clou, referme brutalement son tiroir en acquiesçant :

— Vous avez raison Herbert, on ne peut plus travailler dans ces conditions. C'est fini pour aujourd'hui.

Ces deux employés de l'étude de Herr Adam, notaire à Rosenheim en Bavière, ne sont pas du genre impatient et fébrile, mais ils ont passé leur après-midi à revisser des tubes de néon qui se dévissent tout seuls audessus de leur tête, ce qui crée des courts-circuits et les fait exploser.

Herr Adam, le notaire est classiquement notaire, le visage glabre, strictement vêtu d'un costume sombre, précis, la parole facile avec un rien d'élégance. Lorsque ses deux employés lui disent :

— Herr Adam il faut faire venir l'électricien. Nous ne pouvons plus travailler sans lumière. Nous partons !

Faute de pouvoir leur courir après dans l'escalier, le notaire s'en prend à son premier clerc.

— Mais enfin Julius, je vous ai demandé trois fois de faire venir l'électricien !

— Je l'ai fait, maître.

— Alors pourquoi n'est-il pas venu ?

— Il est venu, maître.

— Alors pourquoi n'y a-t-il toujours pas de lumière dans le bureau de Herbert ?

— L'électricien est venu trois fois maître. Il a changé trois fois les tubes de néon mais ils ont continué à se dévisser et à exploser. Alors il a prétendu que quelque chose ne fonctionne pas dans l'installation.

J'ai prévenu la Compagnie d'électricité qui a promis de m'envoyer demain un technicien. Là-dessus maître Adam voit pâlir son premier clerc.

— Qu'est-ce qu'il y a mon vieux ?

L'autre, soudain hébété, l'œil vague et la bouche entrouverte, tend au notaire la facture du téléphone. Après y avoir jeté un regard, maître Adam à son tour reste sans voix :

— Impossible... Il y a forcément une erreur. C'est plus, en un mois, que ce que nous avons payé pour douze mois l'année dernière.

Plaignons maître Adam, car il n'y a pas d'erreur dans la facture du téléphone, et la suite est beaucoup plus grave. Le lendemain, à la première heure, maître Adam a lui-même au bout du fil la Compagnie du téléphone, et répète pour la énième fois :

— Mais enfin puisque je vous dis que c'est impossible !

— Mais monsieur nous avons vérifié les relevés !

— Quoi !!! Vous n'allez pas prétendre que mes employés ont appelé huit cent dix-huit fois le mois dernier l'horloge parlante ? Il y a quatre pendules dans la maison, monsieur ! Et ils gagnent suffisamment bien leur vie pour s'acheter une montre Pour le reste, bien que ce soit tout aussi absurde je comprends votre entêtement, mais l'horloge parlante monsieur ! L'horloge parlante ! Huit cent dix-huit fois l'horloge parlante ! Vous ne sentez pas qu'il y a quelque chose qui cloche ?

— Évidemment huit cent dix-huit fois c'est beaucoup.

— Alors ?

— Je vais vous envoyer un inspecteur.

Lorsque l'inspecteur de la Compagnie du téléphone arrive quelques heures plus tard, il trouve une atmosphère étrangement survoltée pour une étude de notaire. Dans un bureau deux jeunes filles regardent d'un air incrédule sonner le téléphone sans le décrocher. Dans une autre pièce deux employés essaient de protéger leurs dossiers qu'un technicien de la Compagnie d'électricité, hagard, dérange sans arrêt. Il a placé près du compteur un appareil qui enregistre l'intensité du courant et une sorte de sismographe trône sur une chaise. Sa blouse blanche est criblée de taches d'encre :

— C'est la photocopieuse, explique-t-il. L'encre a jailli brusquement je ne comprends pas pourquoi. Je passais à côté, et vlan ! Regardez-moi cela !

Quant à maître Adam il semble être le commandant d'un bateau sans gouvernail, sans moteur, qui prend l'eau à la proue et brûle à la poupe.

— Alors, vos conclusions, demande-t-il désespérément au technicien.

L'homme en blouse, qui fut blanche, lève les bras au ciel :

— Pour le moment il n'y a pas de conclusions. Les néons se

déviassent et le sismographe n'enregistre pas de vibrations. Dans le lustre du hall les ampoules claquent, ce qui est normal puisque j'ai constaté des surtensions. Mais à l'arrivée le courant est parfaitement stable ! Alors je propose de brancher directement l'étude sur le poste de distribution et de faire intervenir des ingénieurs de chez Siemens car tout cela me dépasse.

Lorsque les deux ingénieurs font irruption dans l'étude, ils tombent sur le technicien de la Compagnie du téléphone :

— Ah vous arrivez bien ! Tout ce qui se passe ici n'est pas normal. Les téléphones sonnent tous en même temps, et il n'y a jamais personne au bout du fil. Le central enregistre des appels à des numéros que personne n'a composés. Cette installation est complètement détraquée.

Maître Adam lui est fou de rage :

— Je compte bien messieurs que vous allez prendre cette affaire en main et sérieusement. Jusque-là on ne m'a envoyé que des rigolos. D'ailleurs cette farce me cause un préjudice inestimable, et je vais porter plainte contre X. Le notaire tient parole et dans la journée : aux techniciens du téléphone, de l'électricité, aux deux ingénieurs de chez Siemens, vient s'ajouter un inspecteur de la police judiciaire. Ce n'est pas tout : la nouvelle s'est répandue dans Rosenheim. Si bien qu'un journaliste accompagné d'un cameraman de la télévision surgit à son tour. Le soir même les téléspectateurs de Bavière voient avec étonnement le lustre du hall de l'étude de maître Adam se balancer sans raison et répandre sur le crâne des témoins présents les débris des ampoules qui éclatent l'une après l'autre, spectacle unique au monde !

Quelques jours encore et tandis que les deux jeunes employées, Anne-Marie, une jolie brunette de dix-neuf ans, et une autre de dix-sept ans, Gustel la blonde, se cramponnent à leur machine à écrire, tandis que les deux employés binoclards et pâlichons s'accrochent à leurs dossiers, tandis que le premier clerc fait front dans la tourmente, maître Adam qui préfère travailler chez lui, vient recevoir les conclusions des ingénieurs de chez Siemens.

— Bien entendu, disent ces messieurs, nous avons suspecté la fourniture de courant de la centrale électrique de la ville. Nous avons recommencé une enquête complète avec le service d'entretien et M. Brunner, directeur adjoint. Le 16 novembre un enregistreur de ligne Siemens Unired 1 combiné à un amplificateur de voltage a été installé dans le hall pour un contrôle continu des circuits électriques. Nous avons demandé au personnel du bureau de se rappeler tous les événements étranges et de les signaler immédiatement au service d'entretien. Le personnel du service de révision de la centrale électrique a reçu des instructions pour faire ses propres observations.

« Les bandes d'enregistrement des instruments d'interception qui

étaient scellés à ce moment montraient des déflexions qui atteignaient un maximum et apparaissaient en même temps que les phénomènes anormaux. Nous avons observé par exemple les faits suivants : le lundi 20 novembre 1967 à 7 h 30, un éclairage au néon dans votre bureau tombait de son socle après un coup violent et se brisait sur le sol. Deux déflexions maximales d'environ cinquante ampères avaient été enregistrées à l'instant de ces événements. Tout cela était d'autant plus inexplicable que les fusibles n'avaient pas sauté. Le fait que le retour du crayon enregistreur du point de déflexion maximale était en forme de boucle et non linéaire comme d'habitude, est très particulier. La chute des éclairages au néon représentant un danger, nous les avons fait remplacer par de nouvelles douilles avec des ampoules. Le 21 novembre, l'une de ces ampoules explosait dans l'antichambre ; sur les bandes d'enregistrement on constatait trois déflexions proches dans ce laps de temps.

« Le lendemain, six autres déflexions furent observées. De nombreuses explosions ont suivi et les systèmes de fixation d'éclairage ont été brisés. Les jours suivants, nous avons relié l'étude au poste central de transformation par un câble direct, pour exclure les lignes électriques, le branchement de la maison, et l'installation électrique à l'intérieur de la maison comme causes possibles des perturbations. Les phénomènes, coups, explosions d'ampoules, déflexions sur l'enregistreur de courant ont continué sans diminuer. De plus, nous avons été témoins d'un fort balancement des suspensions, allumées ou non, dans les bureaux. Nous avons cherché à savoir si des secousses produites dans les pièces audessus du bureau pouvaient être la cause de ce balancement mais il n'en était rien.

Maitre Adam assis sur le coin d'un bureau semble vieilli de dix ans.

— Écoutez, tout cela est très gentil, messieurs, mais il faut que nous puissions travailler. Il faut nous livrer un courant électrique normal. Qu'on nous installe un groupe électrogène.

— Nous pouvons vous assurer maitre que le système général d'électricité n'a rien à voir avec ce qui se passe dans votre étude...

— J'insiste.

— Bien, nous allons vous installer un groupe électrogène...

Le 1^{er} décembre un nouveau personnage fait son apparition : le professeur Hans Bender docteur en psychologie et en médecine, soixante-cinq ans, titulaire d'une chaire d'étude à l'institut de psychologie de l'Université de Freiburg, a consacré sa vie à des recherches sur le paranormal. Maître Adam s'est adressé à lui en désespoir de cause. Après avoir visité l'étude et bavardé avec les deux employés pâlichons et les deux jeunes filles Anne-Marie et Gustel, il entreprend de lire les rapports des ingénieurs. Cela fait, il déclare à maître Adam :

— Maître, une chose ressort de l'enquête qui a été faite et que les techniciens eux-mêmes ont notée : les incidents ne se produisent dans votre étude que pendant les heures de travail.

— Vous croyez qu'il s'agirait d'un acte de malveillance de l'un de mes employés ?

— Malveillance ? Pas forcément, je dirais même probablement pas. Il s'agit certainement d'actes inconscients. À mon avis nous avons affaire, encore faut-il que cela soit vérifié, à un cas de psychokinésie c'est-à-dire que ces phénomènes sont provoqués par l'activité psychique inconsciente de l'un d'eux.

— J'ai cinq employés, professeur. Comment faire pour découvrir le responsable ?

— Eh bien nous allons procéder par élimination. Chacun à tour de rôle sera prié de rester chez lui et nous verrons bien s'il se produit ce jour-là des événements inexplicables.

— Encore cinq jours perdus, soupire le notaire.

— Non maître, dans presque tous les cas observés à ce jour on a noté la présence d'adolescents ou de jeunes filles. Il semble qu'il y ait une corrélation directe entre la tension affective que subissent les adolescents durant la puberté ou lors d'un retard de développement, et les manifestations de psychokinésie. Nous allons donc commencer par les deux jeunes filles.

Le professeur entre donc dans le bureau où se tiennent la blonde Gustel dix-sept ans et Anne-Marie dix-neuf ans.

— Mesdemoiselles il se pourrait que l'une de vous deux soit, sans le savoir, responsable de ce qui se passe ici. Je vais donc demander à l'une d'entre vous de ne pas venir travailler demain tandis que j'observerai l'autre. Par laquelle des deux commençons-nous ?

Après avoir écouté attentivement le professeur, les deux jeunes filles s'interrogent du regard avec angoisse. Or derrière elles, une peinture à l'huile du siècle dernier, représentant un paysage de montagne, entourée d'un lourd cadre de bois doré, est suspendue au mur. Quelle n'est pas la stupeur du professeur et du technicien qui l'assiste lorsqu'ils voient le tableau commencer à tourner lentement sur lui-même, effectuer en grinçant contre le mur un tour complet de trois cent soixante degrés de telle sorte que le fil de nylon auquel il est accroché s'emmêle, que le clou qui le retenait est arraché et qu'il se brise finalement sur le sol dans un grand fracas : le phénomène est tellement extraordinaire que le professeur est bientôt rejoint par deux authentiques scientifiques de l'institut de plasmaphysique Max Planck de Munich, le docteur Krager et le docteur Zicha.

Ceux-ci arrivent quelques jours plus tard alors qu'un nouvel incident, incroyable, vient paraît-il de se produire devant plusieurs témoins. Tandis que le directeur technique de la Compagnie

d'électricité interrogeait l'une des jeunes filles, une armoire métallique chargée de dossiers, et pesant dans les cent cinquante kilos, s'est écartée du mur d'une trentaine de centimètres. À ce moment, mademoiselle Anne-Marie se tenait à deux mètres d'un poêle à mazout et le premier clerc était debout dans l'encadrement de la porte.

— Personne n'a pu agir manuellement sur ce meuble, affirme le directeur : j'étais à moins d'un mètre cinquante et j'ai eu tout le loisir de l'observer.

Les savants et les techniciens grâce à un appareillage adéquat vont constater que sans que personne ne touche aux appareils téléphoniques, des numéros se forment et partent sur les lignes. Cela peut à la rigueur s'expliquer techniquement par un phénomène de vibration mais il faut qu'une intelligence sensible au millième de seconde intervienne d'une façon ou d'une autre. Or, outre les témoins, seule est présente mademoiselle Anne-Marie.

Tandis que les scientifiques constatent que les bras des appareils enregistreurs sont tordus, que les bandes d'enregistrement sont déchirées, que l'on enregistre sur un magnétoscope le balancement d'un lustre, le professeur Hans Bender fait une remarque décisive. Ce jour-là Gustel est absente et il observe Anne-Marie. Tandis qu'elle marche dans un couloir de l'étude à sa demande, lentement, après son passage, l'une après l'autre les ampoules du plafond se balancent. Ce fait est confirmé dans les jours qui suivent. Si Anne-Marie est absente, tout va bien. Lorsqu'elle est là tout va mal. Pourtant elle ne semble pas animée de mauvaises intentions. Absolument effrayée par ce qui lui arrive, elle va apparemment tout faire pour aider les enquêteurs et le notaire, maître Adam.

Tandis que les docteurs Krager et Zicha concluent que ces phénomènes ne peuvent être dus qu'à une énergie inconnue dépendante de la présence de la jeune Anne-Marie, celle-ci est examinée dans une clinique où l'on constate que sa présence entraîne des phénomènes anormaux sans qu'on puisse les expliquer. Il apparaît qu'ils sont liés à son activité psychique. Malheureusement ses parents refusent qu'elle soit hypnotisée et analysée, ce qui est bien compréhensible. Lorsqu'elle quitte définitivement l'étude de maître Adam les phénomènes cessent brutalement. Par contre ils la poursuivent dans une autre étude où elle trouve un emploi éphémère.

Anne-Marie qui est fiancée, accompagne son futur époux un soir dans un bowling. Devant ce garçon qui est ingénieur, le bowling se détraque et, le fiancé étant terrorisé, le mariage tombe à l'eau. La santé d'Anne-Marie étant affectée par ces événements, il lui est accordé un congé médical : chez elle les mêmes phénomènes se produisent.

À cette époque, le fantôme électrique de Rosenheim fait parler de

lui dans le monde entier. Des centaines de kilos de rapports des débats à n'en plus finir lui sont consacrés. Et puis petit à petit autour de la jeune fille tout redevient normal. Aujourd'hui elle est, paraît-il, mariée et mère de famille. Mais quels souvenirs pour les petits enfants.

L'HOMME AUX CHAUSSURES À BOUCLES

La vieille dame semble se jeter en avant comme si elle voulait embrasser la nuque du chauffeur de taxi... Mais elle n'y parvient pas ! Celui-ci se penche en avant avec une telle violence que s'il n'avait tenu son volant à pleines mains son crâne serait passé à travers le parebrise. Maintenant la vieille dame hébétée demande au chauffeur dont elle entrevoit le visage gris dans le rétroviseur :

— Mais qu'est-ce qui se passe ?

En réalité le chauffeur est un Noir. Si son visage paraît gris c'est qu'il est prêt de s'évanouir. Il reste immobile quelques secondes puis ouvre la portière de la voiture et rejoint le petit attroupement qui vient de se former sur la chaussée luisante et noire.

— Vous avez vu ?... Vous avez vu ? Je ne pouvais pas l'éviter ! J'ai freiné à mort mais je ne pouvais pas l'éviter !

Les badauds ne répondent pas. Ils n'ont d'yeux que pour la victime dont le sang jaillit du crâne fracassé. Mais ce n'est pas tant la blessure qu'ils regardent que l'étrange costume de la victime, qu'ils découvrent dans la lueur d'un lampadaire. Lorsque l'inspecteur Fergusson en chapeau mou et gabardine mastic descend de voiture sur les lieux de l'accident, deux infirmiers s'apprêtent à placer le cadavre sur sa civière dans l'ambulance. Mais un policier en uniforme tenant un haut-de-forme à la main s'exclame :

— Attendez... Attendez, je voudrais que l'inspecteur le voie.

Fergusson, sans enthousiasme, approche son grand nez de la civière et soulève le drap. Il comprend alors la réaction du policier : l'homme d'environ trente ans est vêtu d'une jaquette avec une rangée de boutons dans le dos, de pantalons collants à carreaux blancs et noirs sans pli ni revers, et chaussé de souliers montants à boucles.

— Et il avait cela sur la tête, explique le policier en montrant le haut-de-forme.

— Oui... Bon. Eh bien il était costumé voilà tout ! Un comédien peut-être, regardez s'il a des papiers sur lui et prenez son nom et son adresse.

Puis il se tourne vers les badauds et s'adresse au chauffeur de taxi encore bouleversé, appuyé sur le capot de sa voiture.

— C'est vous qui l'avez renversé ?

— Oui, répond le chauffeur. Avec un geste d'impuissance il ajoute : il est descendu brusquement du trottoir en regardant droit devant lui : je n'ai pas eu le temps de faire « ouf »

— C'est vrai, confirme le policier en uniforme. Lorsqu'il a entrepris de traverser, j'ai voulu le siffler. C'était trop tard.

Un jeune homme, une jeune fille à son bras, s'approche de l'inspecteur :

— Moi, je l'observais depuis quelques instants, monsieur

l'inspecteur. Nous venions de sortir du théâtre et je l'ai remarqué dans la foule. À cause de son costume. Il se tenait immobile à l'angle de la rue. Il regardait, effaré, les feux qui passaient du vert au rouge comme s'il n'en avait jamais vu. J'ai dit à ma fiancée : « Regarde, on dirait qu'il sort d'un film historique. »

— Ce n'est pas un des comédiens qui jouaient dans la pièce que vous venez de voir ?

— Non, pas du tout : elle se passe à Londres pendant la guerre.

L'inspecteur Fergusson jette un coup d'œil sur la voiture pour constater qu'elle a effectivement heurté le malheureux de plein fouet et demande au flic en uniforme :

— Vous avez son adresse ?

— Oui, j'ai trouvé cela.

Et le policier lui montre une carte de visite d'un style tout à fait suranné où il peut lire « Rudolph Fentz » et une adresse dans la 5^e avenue. L'ambulance déjà s'éloigne. L'inspecteur convoque le chauffeur de taxi à son bureau et part à son tour.

À l'adresse indiquée par la carte de visite, l'inspecteur Fergusson ne trouve qu'une boutique d'antiquités. Bien sûr elle est fermée mais les propriétaires doivent habiter audessus car il découvre une sonnette sur laquelle il appuie longtemps. La propriétaire, un peu snob, ses lunettes pendues à son cou par une chaînette, n'est pas encore couchée, elle tombe des nues :

— Rudolph Fentz ? Connais pas !

— Pourtant, regardez sa carte de visite.

La femme chausse ses lunettes et retourne le bristol dans tous les sens :

— Je vois. Mais je vous assure que je n'en ai jamais entendu parler.

— Depuis combien de temps avez-vous ce magasin ?

— Dix-huit ans.

— Ce ne serait pas un des anciens propriétaires ?

— Peut-être... Mais ce fonds de commerce remonte à la nuit des temps et je serais bien incapable de vous dire qui l'a créé.

— Tant pis. Je peux emprunter votre annuaire ?

L'inspecteur déçu referme quelques instants plus tard l'annuaire téléphonique Rudolph Fentz n'y figure pas.

Le lendemain matin l'inspecteur est à la morgue fouillant minutieusement les poches du cadavre. Il y trouve : une pièce de bronze qui n'a plus cours, une facture d'une écurie de Lexington Avenue : pour la nourriture et le logement d'un cheval et pour le remisage d'une voiture : 3 dollars. (Inutile de dire qu'il n'y a plus d'écurie sur Lexington avenue.) Il trouve aussi 70 dollars en billets anciens démonétisés. Enfin une lettre adressée à Rudolph Fentz dont le cachet indique qu'elle a été postée en juin 1885. Complètement

effaré, l'inspecteur regagne son bureau. Il y apprend par téléphone les résultats de l'enquête au fichier central. L'employé débite son rapport avec indifférence :

— Nous avons contrôlé les empreintes digitales de votre bonhomme au sommier de New York. Comme elles n'y figurent pas nous les avons transmises par belinographe au sommier de Washington. Elles n'y sont pas non plus. Votre Rudolph Fentz est inconnu au bataillon, mon vieux.

Aux archives de la poste centrale l'inspecteur Fergusson s'acharne depuis deux heures sur les annuaires des années passées. Année 49 : rien. Année 48 : rien. Année 47 : rien non plus. Enfin il sursaute. Dans l'annuaire de 1939, il lit Rudolph Fentz junior 12 Market street, et un numéro de téléphone. Depuis longtemps évidemment ce numéro ne correspond plus à rien, mais à l'adresse indiquée il va peut-être trouver l'explication de ce mystère de plus en plus troublant. L'immeuble du 12 Market street, d'architecture ancienne, vient d'être rénové. Les loyers ont dû en subir le contrecoup et les locataires aussi puisque aucun de ceux qu'il interroge n'y réside depuis plus de deux ans, sauf un vieux couple aimable et distingué qui reçoit l'inspecteur dans un salon aux murs tapissés de tableaux :

— Fentz junior ! déclare sans hésiter le vieux monsieur... oui, oui. Je m'en souviens très bien. Toi aussi Gladys ?

— Oui, oui moi aussi. Je me souviens surtout de sa femme. Nous étions très amies. Et puis ils sont partis et nous les avons perdus de vue.

— Où sont-ils partis ?

— En Floride. Mais là-bas ils ont déménagé et je ne sais plus leur adresse.

— Quel âge avait ce Fentz junior ?

— Euh... la soixantaine.

L'inspecteur Fergusson calcule rapidement : la soixantaine vers les années 40, cela signifie qu'il serait né aux environs de 1880. À cette époque portait-on encore des chaussures à boucles ? Des pantalons collants à carreaux blancs et noirs ? Et des jaquettes boutonnées dans le dos ?

— Et son père vous l'avez connu ?

Cette fois les deux charmants vieillards se consultent d'un regard dubitatif :

— Non, dit enfin l'homme... Peut-être est-il venu leur rendre visite mais nous ne nous en souvenons pas.

— Attendez. Attendez, intervient subitement Gladys. Je crois que madame Fentz m'a parlé une fois de son beau-père : il était mort il y a très longtemps, victime d'un accident, ou disparu. Je ne saurais vous dire exactement.

L'œil de l'inspecteur se met à briller :

— Pourquoi les Fentz sont-ils partis ?

— Je crois qu'il a pris sa retraite, hein c'est cela Gladys ?

— Vous savez où il travaillait ?

— Bien sûr, à deux pas d'ici, à la banque qui fait le coin de la rue.

— Merci madame, merci monsieur.

Le sous-directeur de la banque lorsque l'inspecteur Fergusson lui demande s'il se souvient d'un dénommé Rudolph Fentz ayant travaillé dans l'établissement dans les années 40 lève les bras au ciel, en marmonnant :

— Oh la la... Pour cela il faut voir le chef du personnel à l'agence centrale.

À l'agence centrale l'inspecteur Fergusson va de bureau en bureau pour finir au service des assurances retraites, ou le doigt d'un employé glisse avec rapidité sur un fichier.

— Fentz, Fentz. Ah voilà !

L'employé sort du classeur une fiche déjà quelque peu jaunie :

— Vous voyez il a déménagé en 1940 en prenant sa retraite. Il est allé s'installer en Floride où il est mort en 1945. Mais je vois que madame Fentz vit toujours puisqu'on lui envoie régulièrement le montant de son assurance-retraite.

Lorsque Fergusson retourne à son bureau il est dix-neuf heures : il peut encore appeler la veuve Fentz au numéro que lui a donné la banque. Après avoir sonné longtemps, le téléphone est enfin décroché. Une voix de femme un peu cassée mais encore alerte lui répond :

— Allô... Qui est à l'appareil ?

— Madame Fentz ?

— Oui.

— Excusez-moi de vous déranger madame, ici l'inspecteur Fergusson de la police municipale de New York.

Après un court instant d'hésitation la voix semble s'étonner :

— La police de New York ? Mais de quoi s'agit-il ? je voudrais savoir madame si vous avez connu votre beau-père ?

— Mon beau-père ? Non. Mais pourquoi me demandez-vous cela ?

— Écoutez madame, ce que je vais vous dire va sûrement vous surprendre et c'est un peu compliqué. Voilà. Hier soir un homme portant des vêtements d'il y a un siècle ou presque : chapeau haut de forme, jaquette avec une rangée de boutons dans le dos, pantalons collants à carreaux noirs et blancs sans pli ni revers et chaussé de souliers montants à boucles, est apparu à Time Square à l'heure de la sortie des théâtres. Des témoins l'ont vu immobile au milieu du carrefour observant avec effarement les feux de croisement comme s'il n'en avait jamais vus auparavant. Quand il a entrepris de traverser, en dehors des passages réservés aux piétons, un agent de police l'a sifflé.

Il était trop tard. Heurté de plein fouet par un taxi, il est mort... Allô vous m'écoutez madame ?

— Oui... bien sûr, répond la veuve de Rudolph Fentz intriguée à juste titre.

— Bien, je continue. Dans ses poches j'ai trouvé une très ancienne pièce de monnaie, des billets démonétisés, une lettre qui lui était adressée avec le cachet postal de juin 1886. Une facture de l'écurie de Lexington Avenue de trois dollars. Enfin une carte de visite portant le nom de Rudolph Fentz, 5^e avenue.

— Oui... Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

— Ce n'est pas une plaisanterie madame.

— Je veux bien... Mais je ne comprends pas : mon mari est mort il a cinq ans.

— Je le sais par la banque où il travaillait et qui m'a donné votre adresse. Évidemment en aucun cas ce ne pourrait être votre mari puisqu'il est mort à soixante-cinq ans et que l'homme qui a été renversé à Time Square n'avait pas dépassé la trentaine. Voilà pourquoi je vous demandais si vous aviez connu le père de votre mari.

— Je vous l'ai dit, non, je ne l'ai pas connu. Mais je ne vois pas à quoi cela pourrait vous servir.

— Écoutez madame, je comprends à quel point ma démarche peut vous paraître saugrenue mais je me trouve moi-même devant une affaire sinon absurde, du moins tout à fait incompréhensible. Pourquoi n'avez-vous pas connu votre beau-père ?

— Parce qu'il a disparu lorsque mon mari était jeune.

— Ah ! C'est intéressant, et savez-vous dans quelles circonstances ?

— Évidemment, j'ai entendu plusieurs fois mon mari les raconter. Sa mère, la femme de mon beau-père si vous préférez, détestait l'odeur du cigare. Mais son mari était un fumeur invétéré. Il avait donc pris l'habitude de sortir le soir après le dîner faire une petite promenade, le temps de fumer un cigare avant d'aller se coucher. Un soir il n'est pas rentré.

— C'est tout ?

— Oui Monsieur, c'est tout ce que je sais. La famille, assez aisée, a fait faire des recherches longues et coûteuses qui n'ont rien donné. Mon beau-père avait disparu.

— Vous n'avez pas de photos de votre beau-père ?

— Non Monsieur. Vous savez, à cette époque, ce n'était pas courant. Mais j'ai eu longtemps un portrait à l'huile qui a été fait peu de temps avant sa disparition. Seulement mon mari m'a toujours dit qu'il n'était pas ressemblant.

— Dommage. Mais comment était-il vêtu sur ce portrait ?

— Eh bien écoutez. Autant que je m'en souvienne il avait un chapeau haut de forme et des vêtements dans le genre de ceux que

vous m'avez décrits.

Avec l'aide du capitaine Hubert Rihm chargé des recherches sur les personnes disparues, l'inspecteur Fergusson obtient très vite la liste des personnes disparues en 1876. Le nom de Rudolph Fentz y figure ainsi que son âge : vingt-neuf ans. La description des vêtements qu'il portait correspond exactement à ceux de la victime de Time Square.

Le regretté Bergier, passionné de surnaturel et qui rapporte ce fait divers exceptionnel n'a sans doute pas connu la suite, car voici ce qu'il écrit : « Il semble bien que l'on se trouve ici devant un exemple flagrant, irrécusable, de chrono transfert instantané ou voyage dans le temps. Par quel prodigieux concours de circonstances un homme a-t-il pu, sans le savoir, franchir le seuil interdit, pénétrer dans quelque faille du continuum spatio-temporel dont on croyait bien l'usage réservé jusqu'ici aux seuls romanciers d'imagination pour se retrouver en une seconde, soixante-quatorze ans plus tard. Et quelle perte irréparable que la mort accidentelle de cet involontaire voyageur du passé ! Mais peut-être n'est-il pas le seul... »

En écrivant cela il semble bien que Jacques Bergier ait ignoré une démarche du capitaine Hubert Rihm. Celui-ci, après une assez longue enquête, finit par connaître le nom de toutes les personnes ayant disparu sur le continent Nord américain dans le courant du mois de juin 1950. Et parmi ceux-ci un comédien canadien de Montréal, âgé de trente-trois ans et dont le signalement correspond grosso modo à celui de l'homme aux chaussures à boucles. Aucun renseignement sur sa disparition sinon ce détail : il devait passer une audition dans un théâtre de Broadway. Dans quel théâtre et pour quel rôle ? Nous ne le saurons sans doute jamais. Toutefois cela nous suggère une hypothèse : et s'il était allé chez un fripier de théâtre pour louer un costume ? Et si ce costume avait été tout simplement celui de Rudolph Fentz disparu quatre-vingt-quatorze ans auparavant, avec encore dans les poches ce qui s'y trouvait au moment de sa disparition ?

Évidemment cela paraît bien extraordinaire et bien improbable, mais moins que ce chrono transfert, ce voyage dans le temps, cette faille du continuum spatio-temporel dont le talent de Jacques Bergier fait rêver.

MARGIE PARLAIT AUX OISEAUX

Tout le village est dehors, les hommes parcourent les champs et les routes, les femmes suivent la rivière, chacun appelle :

— Margie ! Margie où es-tu ? Margie ?

Margie a disparu. On ne l'a pas vue à l'école, elle n'est pas rentrée à l'heure du goûter, le soleil d'avril va se coucher du côté du Mont Hood en Oregon. Le ciel est rouge et le nom de Margie résonne en vain aux quatre points cardinaux. Une petite fille de sept ans peut-elle disparaître un matin de printemps avec son cartable, dans un village où tout le monde se connaît et où la distance qui sépare les maisons de l'école du pasteur Bower est d'à peine cent mètres ?

La mère de Margie est folle d'inquiétude.

— Elle était étrange ce matin, je n'aurais pas dû l'envoyer à l'école.

Le pasteur approuve.

— Hier déjà Margie était étrange., Elle semblait parler à quelqu'un d'invisible, et lorsque je lui ai demandé ce qu'elle faisait elle a ri et m'a répondu, « rien ». Ce n'est pas normal madame Henge !

Pauvre pasteur. Il trouve anormal qu'une enfant parle toute seule. Que dirait-il alors, s'il pouvait voir Margie Henge à l'heure où tout le village la cherche. Elle est en haut d'un chêne, un chêne de l'Oregon planté depuis des siècles au beau milieu d'un champ. Et elle parle aux oiseaux. Margie a été surprise par la nuit et c'est en dégringolant de son arbre qu'elle s'est sentie cueillie au vol par les grands bras de son père. Elmer Henge a la taille et les muscles d'un bûcheron, l'inquiétude et le soulagement se mêlent à sa colère et il secoue sa fille aînée à bout de bras.

— Qu'est-ce que tu faisais là-haut ? Ta mère t'a crue morte, on te cherche depuis ce matin, tu n'entends pas que tout le monde t'appelle ?

Margie ouvre de grands yeux couleur myosotis et s'accroche à son père, et dit timidement :

— Je parle à l'oiseau.

— Margie, tu te moques de moi ? Pourquoi t'es-tu sauvée ?

Mais Margie ne semble pas entendre son père. Elle voit bien qu'il est en colère, mais elle ne comprend pas ce qu'il dit.

— Papa, tu veux que je te montre l'oiseau ? Il est là-haut, il est tout noir, avec une queue blanche, et nous avons parlé longtemps tous les deux. J'aime bien quand il me parle.

— Margie ! Est-ce que tu es devenue folle ?

— Tu sais papa, j'ai faim, est-ce que tu m'entends ? Tu m'entends quand je dis que j'ai faim ?

— Margie regarde-moi !

Mais Margie décidément n'entend pas ce que dit son père, elle se dégage doucement de ses bras et, lui, reste glacé d'effroi tout à coup.

— Margie ? réponds-moi ! Tu entends ce que dit papa ?

Un mètre vingt, des joues roses, de superbes cheveux longs et frisés, Margie une si ravissante petite fille, sa première, sa préférée, qu'arrive-t-il à sa Margie ?

— Tu es sourde Margie ? Tu ne m'entends pas ?

Margie considère le visage de son père avec curiosité, pourquoi a-t-il l'air si malheureux ? C'est sûrement parce qu'elle n'est pas allée à l'école. Mon Dieu, elle a oublié d'aller à l'école, elle va lui expliquer.

— Papa. J'ai oublié l'école. C'est de sa faute tu sais... Je lui avais promis de venir ce matin, juste un moment, mais il m'a dit de monter dans l'arbre pour parler avec lui. Tu sais, c'est un oiseau très gentil, heureusement qu'il me raconte des histoires, parce que maman et toi, vous ne racontez plus d'histoires, et le pasteur non plus, et personne. Je m'ennuyais.

Cette fois le père est pris de panique. Il ne sait plus, il ne comprend plus ce qui arrive à sa fille. Surdité soudaine ou folie ? Il faut vite l'emmener chez le médecin. Et le pauvre homme se met à courir avec sa fille dans ses bras. Il arrive au village, s'explique et chacun entoure l'enfant pour se rendre compte de cette chose extraordinaire : Margie Henge est devenue sourde ! Cet étrange ballet que dansent les gens autour d'elle en grimaçant, affole la petite fille qui se met à pleurer. On la traîne chez le médecin et, quelques minutes plus tard, il est évident pour tout le monde que Margie n'entend plus rien des bruits du monde. Par contre, elle continue de parler de son oiseau avec obstination. Ayant compris les mimiques du docteur qui essayait de communiquer avec elle, la petite fille a simplement dit :

— Quand vous ouvrez la bouche je n'entends pas ce que vous dites. Est-ce que vous m'entendez vous ? Parce que l'oiseau lui, je l'entends et il m'entend aussi.

Ni peur, ni malaise. Cela trouble beaucoup le médecin qui explique aux parents :

— Une surdité aussi totale est tout à fait inouïe à son âge et dans ces conditions ! Elle devrait être effrayée par le silence, or elle semble s'en moquer. Elle ne vous a rien dit ?

— Rien.

— Elle ne joue pas la comédie, elle n'a pas eu de malaise particulier, elle n'a mal nulle part. Je ne vois rien localement, il faudra l'emmener chez un spécialiste à Londres !

— Et cet oiseau ?

— Une idée d'enfant. Elle doit se sentir perdue depuis qu'elle n'entend plus, et elle s'est réfugiée dans cette histoire. Laissez-la dire pour l'instant, ça n'a pas d'importance. Surveillez-la, signalez-moi toute fièvre ou réaction suspecte.

Margie est emmenée et mise au lit, à son grand étonnement. Elle

réclame à manger, puis s'endort brutalement, veillée par sa mère. Le lendemain matin, comme d'habitude Margie prend son petit déjeuner, mais refuse de rester au lit :

— Je vais voir l'oiseau, maman... Je lui ai promis.

— Margie !

Réflexe inutile de la mère, l'enfant ne l'a pas entendue. Alors, ne sachant trop quoi faire, elle suit sa fille en silence, tout du long du chemin. Les villageois les regardent passer, et il arrive quelque chose d'étrange : personne ne parle, personne ne dit bonjour. On salue de la tête cette mère qui suit son étrange petite fille, comme si elle avait la peste. C'est que depuis la veille, la rumeur s'est transformée en une seule petite phrase bien logique : « C'est pas normal de devenir sourde du jour au lendemain, sans que personne s'en aperçoive. » C'est vrai, ce n'est pas normal. La mère aurait dû s'en apercevoir, l'enfant aurait dû se plaindre, et ce qui est encore moins normal, c'est de les voir passer toutes les deux, l'une derrière l'autre, à travers le village. Où vont-elles, au lieu d'être à la maison l'une soignant l'autre ?

Personne ne songe qu'il n'y a rien à soigner et que le rendez-vous chez un spécialiste va demander du temps. Il faut une lettre du vieux médecin du village, une réponse, un voyage. Margie Henge ne saura ce qui lui arrive, si elle le sait, que dans un mois au minimum. Nous sommes en 1934 et les choses ne vont pas aussi vite qu'aujourd'hui. Margie et sa mère suscitent la méfiance du village ce matin-là, comme si l'enfant pouvait être contagieuse. L'enfant se porte pourtant à merveille, et le plus normalement du monde, elle sourit, comme si elle marchait dans un rêve, et arrivée au pied du chêne, entreprend d'y grimper tranquillement. Sa mère veut l'en empêcher, mais Margie lui dit avec un petit air sérieux :

— Tu ne connais pas l'oiseau, moi oui. Laisse-moi parler avec lui.

Margie regarde les lèvres de sa mère s'agiter dans le silence terrible qui l'environne, et elle pose sa petite main dessus d'un geste agacé. Stupéfaite, sa mère la laisse grimper sur une branche basse, puis sur une autre, s'installer à califourchon dans le cœur du vieux chêne aux bourgeons naissants, et entreprendre la plus sérieuse des conversations avec une pie venue on ne sait d'où. L'histoire de Margie Henge devient tout à fait hallucinante, et l'on comprend que les nerfs de sa mère aient été mis à rude épreuve. Pétrifiée, sous le chêne, elle a assisté à la conversation de sa fille avec une pie ! Et on l'a crue folle quand on l'a vue revenir au village, traînant Margie par le bras, blanche, tremblante et pleurant presque.

— Ce n'est pas possible ! Ce n'est pas possible ! Ma fille est une envoyée du ciel, ou du diable. Elle parle aux oiseaux !

Le pauvre pasteur Bower, hérite à son tour du problème Margie, lui l'homme de Dieu comment explique-t-il qu'une enfant de sept ans

puisse parler aux oiseaux ?

— Allons. Allons madame Henge, soyons raisonnable ! Il y a parler et parler...

— Quand je dis parler, Pasteur, c'est parler ! Elle lui dit des mots, elle les chante même ! Si elle pouvait m'entendre, je lui dirais bien de recommencer devant vous. C'est un miracle je vous dis !

La mère fait des grimaces et des gestes pour inviter sa fille à montrer au pasteur ce qu'elle sait faire, mais l'enfant refuse sans explication. Le pasteur prend des notes, sérieusement :

— Expliquez-moi lentement et clairement ce que vous avez vu et entendu madame Henge.

— D'abord, elle s'est assise dans l'arbre, et elle a appelé, un cri que je n'ai pas compris. L'oiseau est arrivé presque aussitôt. Une pie, assez grosse. Elle s'est installée en face de Margie et a frotté son bec sur la branche. Puis Margie lui a parlé...

— Qu'a-t-elle dit ?

— Je ne sais pas, je ne comprenais pas les mots, cela faisait comme une musique. Elles étaient là toutes les deux, ma fille et cette pie, et elles sifflaient, elles chantaient des choses que je ne pouvais pas comprendre.

— Qui sifflait ? Margie ?

— Non, Margie prononçait des mots, mais j'avais beau tendre l'oreille, impossible de comprendre ! Et l'autre poussait des petits cris, des sifflements, des roulements de gorge, exactement sur le même ton !

— Madame Henge, il s'agit tout simplement d'un jeu, et vous avez pris cela pour une conversation !

— Mais l'oiseau est arrivé dès que Margie l'a appelé ! Et il s'est mis en face d'elle, tout près de son visage.

— Eh bien, c'est une pie apprivoisée !

— Margie n'a jamais apprivoisé d'oiseau, je le saurais !

— Peut-être pas ! Elle est bien devenue sourde sans vous le dire !

— Eh bien justement, comment expliquez-vous qu'elle entende cet oiseau et pas les gens ?

— Elle ne l'entend peut-être pas.

— Si ! Elle l'entend parfaitement, ça se voit. Demandez-le-lui !

— Comment lui demander ? Elle ne sait pas lire suffisamment pour pouvoir comprendre.

— Vous n'aurez qu'à venir avec moi, vous verrez vous-même.

Mais Margie ne retourna pas voir l'oiseau le lendemain, ni le jour d'après. Elle se sentait fatiguée, et se plaignait de la tête. Le médecin l'examina à nouveau sans découvrir de symptômes révélateurs. Elle pouvait couvrir un bon rhume, ou la varicelle, ou simplement vouloir se faire dorloter. Elle n'avait pas de fièvre. Après avoir dormi deux

jours, Margie se réveille un matin apparemment en pleine forme, puisqu'elle appelle sa mère, à peine debout.

— Maman ? Je suis en retard pour l'école ?

Affolée, la mère bondit dans la chambre de sa fille. C'est la première fois qu'elle reparle de l'école depuis sa « maladie ».

— Maman ?

— Tu m'entends Margie ?

— Bien sûr que je t'entends ! Maman, est-ce que tu pourras me donner du miel pour mon goûter ? Lillian a toujours du miel pour son goûter, sa mère lui en met dans un petit pot, et elle n'a qu'à le verser sur sa tartine, dis maman ?

La mère est sur un nuage. Elle n'écoute plus. Sa fille lui parle comme avant, normalement, comme une petite fille de son âge. Elle réclame du miel et se prépare à aller à l'école !

— Margie, est-ce que tu iras parler à l'oiseau aujourd'hui ?

— L'oiseau ?

— Tu ne te rappelles pas ? L'autre jour tu as parlé avec un oiseau, dans le vieux chêne...

— Mais non...

— Mais si, je t'ai vue !

— Mais non je te dis ! Pourquoi tu dis ça ? Ça parle pas un oiseau !

— Écoute, Margie, tu ne te souviens pas de ce qui s'est passé ces derniers jours ?

Non. Margie ne se souvient pas. Sa mémoire s'arrête à la veille du douze avril 1934, elle était à l'école, elle est rentrée, elle a joué à la poupée, épluché des pommes de terre pour sa mère et mangé un sucre d'orge. Après, elle est allée se coucher. Et elle se réveille aujourd'hui, quatre jours après. Sans rêve, sans souvenir, sans aucune gêne, aucun trouble, elle reprend le cours de sa vie, interrompu par une parenthèse bizarre. Son père l'examine, la questionne avec soin, mais la petite poupée aux yeux myosotis et aux cheveux trop longs, n'a rien à dire. Rien à révéler non plus au médecin. Et quelque temps plus tard, le spécialiste de Londres fera la moue :

— Vous dites qu'elle était sourde ? Pendant quatre jours seulement ? Et vous dites qu'elle entendait les oiseaux, mais pas vous ?

Il sourit :

— Cette enfant vous a mystifiés c'est évident. Elle ne présente aucun signe de surdité passé ou à venir. Au contraire. Je lui trouve l'oreille étrangement fine. Je dirais plutôt qu'elle entend mieux que vous et moi. Ce qui n'est pas une maladie, ni un don du ciel. Quant à parler aux oiseaux et à les entendre, permettez-moi de vous féliciter : Vous avez là une petite fille pleine d'imagination et qui a le sens du théâtre.

Le père et la mère, et le docteur du village, et le pasteur, et tous ceux qui avaient vu Margie, savaient bien eux, ce qui s'était passé.

L'ennui c'est que la principale intéressée ne s'en souvenait plus et que la mémoire ne lui revint jamais à ce sujet. De même elle n'eut plus de crise d'amnésie et de surdité.

Dans le grand chêne au milieu du champ, une pie devait se sentir bien seule. Le père de Margie et sa fille s'en allèrent la guetter quelque temps mais elle ne s'intéressa pas à ce grand bonhomme et à cette petite bonne femme, trop occupée à construire son nid, en un lieu inaccessible. Une fois seulement, perchée sur une branche basse, elle parut s'adresser en piaillant à la petite fille qui ne comprit pas, et en eut presque peur. Mais une pie a le droit et le devoir de chasser quiconque l'importune durant la fabrication de son nid. Surtout s'il s'agit d'une petite fille qui ne lui parle plus, sans explication ni raison valable. Les pies sont comme nous, sûrement, elles ne peuvent pas comprendre l'incompréhensible et expliquer l'explicable.

LE LIFTIER DE LA MORT

Hambourg, ville squelette, ville neuve, ville qui a perdu son âme à la guerre, et se refait une beauté dans l'architecture douteuse et hâtive des années 50. Un hôtel pour hommes d'affaires dans le centre, flambant neuf, qui sent le béton et la moquette neuve. Plus une chambre libre, la guerre est finie, le commerce reprend ses droits, les contrats se signent sur les ruines à peine refroidies ; déjà l'Allemagne industrielle relève la tête.

Somerset O'Reilly, cinquante-sept ans, Américain à la tête d'une multitude de chaînes de magasins aux États-Unis, est venue prospecter le marché européen naissant. C'est un homme grand et fort, au teint fleuri et aux dents blanches, divorcé deux fois, en cours d'une troisième rupture, père de trois enfants élevés par leur mère respective. D'origine irlandaise, Somerset O'Reilly aime boire et manger, les soirées bien arrosées, le rire énorme et les conquêtes faciles, surtout lorsqu'il est loin de chez lui. À New York ou à San Francisco, il ne s'afficherait pas avec ce qu'il est convenu d'appeler une pin-up. Surtout en plein divorce. Mais à Hambourg, comme à Paris ou Genève, tout est permis... C'est pourquoi le liftier de l'hôtel remarque à dix heures du soir, l'arrivée bruyante et colorée de l'homme d'affaires, poussant devant lui une jeune femme brune et consentante. Autour de lui, d'autres jeunes femmes, brunes ou blondes et d'autres hommes d'affaires, en rupture d'épouse légitime.

Le liftier qui vient de prendre le service de nuit, ne connaît pas Somerset O'Reilly arrivé dans la matinée. Il l'observe d'un œil professionnel, voit qu'il prend sa clé auprès du concierge et plaisante avec ses amis à grands renforts de clins d'œil. Le liftier doit se dire à peu près ceci : « Tiens, voilà un bonhomme au portefeuille bien rempli, qui s'est offert la compagnie d'une jolie fille... » Puis il se tient prêt à faire monter tout ce joli monde dans les étages. L'ascenseur est grand, sa double porte est ouverte, les clients y pénètrent en souriant, parlant anglais ou allemand ou un mélange des deux. Le liftier a le regard impassible, il attend patiemment que le dernier passager soit dans la cabine. Mais le dernier s'est arrêté net à la grille de l'ascenseur. Le regard fixe, il dévisage le liftier. Des secondes passent. Puis, avec un rire forcé, Somerset O'Reilly lance :

— Je prends l'escalier !

Et il regarde l'ascenseur s'élever, emportant deux hommes et trois jeunes femmes dans les étages. Le concierge a observé la scène de loin. Lui aussi s'étonne de voir le client du 144 préférer l'escalier à l'ascenseur. Un homme essoufflé, à l'estomac rebondi qui monte trois étages à pied, c'est bizarre. Et qu'attend-il ? Pourquoi cet air étrange, ce teint un peu gris ?

— Un problème monsieur O'Reilly ?

L'homme secoue la tête négativement, il jette un oeil sur l'indicateur d'étages, l'ascenseur est arrêté au troisième, et il repart. Somerset O'Reilly hausse les épaules et se dirige vers l'escalier qu'il entreprend de monter lentement.

Ce sont les faits contrôlables. Le reste, tout ce qui a précédé et suivi cette scène, fait partie d'un univers où l'on a peur d'entrer après les explications de Somerset O'Reilly, lorsqu'il devra dire pourquoi, ce soir du neuf mars 1951, il n'a pas pris l'ascenseur. Le hall de l'hôtel fourmille de monde. Des cris, des gens qui courent en tous sens, des ambulances, des policiers, des brancards, une atmosphère de désastre.

Le concierge raconte pour la dixième fois :

— J'ai entendu un bruit épouvantable. J'ai levé les yeux, je crois que j'ai aperçu la cabine de l'ascenseur qui franchissait le rez-de-chaussée à toute allure, mais je n'ai pas eu le temps de réaliser vraiment. Le fracas a été effroyable, et j'ai entendu des cris.

Trois morts sont allongés dans le hall : un couple et une jeune femme brune. Celle qui accompagnait Somerset O'Reilly. Celle qu'il a poussée dans l'ascenseur, celle qu'il devait retrouver au troisième étage, chambre 144. Et puis le liftier, gravement blessé, mais vivant.

Le concierge désigne le rescapé du doigt :

— Il y a ce monsieur-là, qui l'a échappée belle. Il a voulu prendre l'escalier !

Somerset O'Reilly est si pâle pour un rescapé, que le directeur de l'hôtel s'est empressé de lui offrir un alcool. Assis sur une marche, le gros homme répète comme une litanie :

— Oh mon Dieu, oh mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu...

L'un des policiers crie :

— Le câble a été coupé net ! Une faille dans l'acier ! Jamais vu ça !

Le directeur tente de s'excuser, il a fait vérifier le matériel, tout est neuf, il ne comprend pas. Le liftier non plus n'a pas compris. Lorsqu'on l'a sorti des décombres, les jambes brisées, il a seulement dit :

— Ça a craqué d'un coup.

Et il s'est évanoui.

Somerset O'Reilly écoute un inspecteur lui demander des précisions sur la dame brune qui l'accompagnait.

— Son nom, monsieur ?

— Vivien, c'est tout ce que je sais !

— Vous ne la connaissez pas ?

— Non. Je l'ai rencontrée ce soir, dans un cabaret, nous avons décidé de finir la soirée, enfin, vous me comprenez ?

— Comment se fait-il que vous ne soyez pas monté avec elle dans la cabine ?

Somerset O'Reilly hésite, sa lèvre inférieure tremble un peu. Il paraît gêné.

— Une idée, une sorte d'appréhension.
— Vous avez eu de la chance ! Et l'homme, vous le connaissiez ?
— Une relation d'affaires.
— Lui aussi avait rencontré une petite dame ?
— C'est ça, oui, où est le liftier ?
— Et vous êtes le seul à avoir pris l'escalier ! C'est incroyable.
— Incroyable. Où... où est le liftier ?
— C'était quoi cette appréhension ? Vous êtes claustrophobe ? Vous avez le vertige ?

— Non... Non... Un pressentiment si vous préférez. Dites, vous pouvez me dire où est le liftier ?

Somerset O'Reilly n'est pas dans un état normal. Même si l'on fait la part du choc et de la peur rétrospective, cet homme est bizarre. Il parle de pressentiment du bout des lèvres, sans avoir l'air d'y toucher. Il a l'air de mentir et cette insistance à propos du liftier peut paraître suspecte. Le policier en informe son chef, avec prudence.

— Dites patron, il a peut-être provoqué l'accident ?

— Dans un hôtel ? Comment voulez-vous qu'il s'y prenne ? Sectionner un câble d'ascenseur, ce n'est pas si simple.

— Il a l'air de mentir, c'est pour ça.

— Mentir, à propos de quoi ?

— Il prétend qu'il n'a pas pris l'ascenseur à cause d'un pressentiment.

— Et alors ?

— Ben, alors, je sais pas. C'est juste qu'il est bizarre et puis qu'il veut savoir où est le liftier. Je lui ai dit qu'il était à l'hôpital et il a dit « Ah... il n'est pas mort ! » Comme s'il le regrettait.

— Dites-lui de m'attendre. Je lui parlerai dans un moment. J'attends des précisions sur l'état du câble.

De loin, le commissaire de police du quartier observe Somerset O'Reilly, qui tamponne l'intérieur de ses mains avec un mouchoir roulé en boule. Sa cravate est de travers, il est ému, mais après tout, il vient d'échapper à la mort. Quoi de plus normal que d'être ému. Il est vrai qu'il vient d'échapper à la mort. Comment fait-on dans une, ville, inconnue, où l'on vient pour la première fois, dans un hôtel réservé par téléphone, comment fait-on pour échapper à la mort ? Et si quelqu'un en voulait à cet homme ? Et si « on » avait tranché le câble de l'ascenseur, exprès pour lui ? Voilà qui expliquerait mieux son attitude. Une tentative de meurtre ? Tuer trois personnes, en blesser une quatrième pour en rater une ? La police a vu pire. Le commissaire se penche dans le trou béant de la cage de l'ascenseur où s'activent des techniciens.

— Alors ?

Le commissaire s'impatiente. Oui ou non, va-t-on lui dire comment

cet ascenseur tout neuf a dégringolé quatre étages sans prévenir ?

Les techniciens font la moue :

— C'est drôle. On ne voit pas d'usure, pas de trace de section, le câble a lâché tout seul.

— Comment ça tout seul ? C'est possible ça ?

— Ça n'arrive jamais.

— Mais c'est arrivé ! Alors c'est arrivé comment ?

— Mystère...

— Comment ça mystère ?...

— Une faille dans l'acier, une mauvaise tension, le truc qui arrive une fois sur des milliards. Un vice dans l'acier du câble, on ne voit rien d'autre.

— Vous êtes sûrs que personne n'y a touché ?

— Ça se verrait.

— C'est un accident ?

— Incompréhensible, mais ç'en est un. Il est probable que les compagnies d'assurances vont faire étudier ce morceau de câble sur toutes les coutures. On trouvera peut-être la raison du vice de fabrication. En tout cas, rien de criminel, commissaire. Ça se voit au premier coup d'œil ce genre de bricolage.

Somerset O'Reilly fait sursauter le policier :

— Vous pensiez à un geste criminel ?

— Pas vraiment, mais il faut éliminer toutes les possibilités. Alors monsieur, vous n'avez pas pris l'ascenseur, pourquoi ?

— Comme ça, une idée.

— Pourquoi voulez-vous savoir où se trouve le liftier ?

— Eh bien, il n'est pas mort, ça m'a frappé !

— Pourquoi ?

L'homme hésite, regarde autour de lui, puis se décide.

— J'ai peur d'être ridicule, mais cet homme m'a fait peur.

— Ah ? Vous le connaissez ?

— Non. Enfin si. Je l'ai reconnu... voilà... Il y a assez longtemps de ça, c'était avant la guerre en tout cas, j'ai rêvé de lui.

— Du liftier ?

— Du liftier ! plus exactement j'ai fait un cauchemar, et dans ce cauchemar, un homme cherchait à me tuer. Je voyais très bien son visage. Pâle, assez jeune, des yeux écartés, des sourcils épais et des cheveux lisses et noirs. Longtemps je me suis souvenu de ce cauchemar et tout à l'heure, en arrivant devant l'ascenseur, je suis resté stupéfait ! Le visage de mon cauchemar, c'était exactement celui de cet homme, du liftier. Il me regardait de la même façon, fixement. Alors j'ai eu peur... et en même temps j'ai tenté de me raisonner. Mais pour rien au monde je n'aurais suivi cet homme quelque part. Oh non, pour rien au monde.

Il frissonne et secoue la tête comme un somnambule.

— Je le vois encore, et c'est insensé ! insensé !

Le commissaire observe pensivement son interlocuteur. Drôle d'histoire, une coïncidence sans doute, il répète :

— En tout cas, vous avez eu de la chance.

— Oui, mais le liftier, le liftier aussi a eu de la chance surtout qu'il s'agissait d'un employé temporaire, le directeur me l'a dit tout à l'heure. C'est la première fois qu'il venait travailler à l'hôtel, et moi aussi, c'est la première fois que je descends ici, et je trouve ça inquiétant, commissaire...

— Allons. Voyons. Ne cherchez pas de mystères là où il n'y a que coïncidence.

— Oh je sais, il vaut mieux ne pas en parler, on a l'air stupide, n'est-ce pas ? Mais vous ne pouvez pas savoir. Ce visage de cauchemar ! Où est-il ?

— Le liftier ? On vous l'a dit : à l'hôpital ! Il a les deux jambes cassées... !

— Je veux savoir comment il va, est-ce que vous croyez que je peux le voir ?

— Votre demande pourra paraître bizarre car le pauvre garçon est mal en point et il a de la famille, je suppose. Il vaudrait mieux oublier cette histoire.

— J'aurai du mal...

— Vous aviez bu monsieur O'Reilly ?

Surpris, le gros homme plante son regard encore effrayé dans celui du policier.

— Vous voulez dire que j'étais ivre, et que j'ai imaginé une ressemblance ? Oh non ! je sais boire, commissaire, et je vous jure bien que j'ai fait ce cauchemar il y a plus de dix ans. J'étais alors en Angleterre, j'allais épouser ma seconde femme, tout allait bien. Mais je n'ai jamais oublié cette nuit, ni ce visage. Parfois le souvenir m'en revenait, puis je n'y pensais plus. C'était comme le souvenir de quelqu'un de désagréable que l'on veut enfouir dans sa tête, mais tout à coup c'est devenu réel, vous comprenez ?

Le commissaire tapote l'épaule de son interlocuteur, puis lui serre la main et conclut :

— Rien de bizarre en tout cas dans notre histoire. Il s'agit d'un défaut de fabrication dans le câble. Rassurez-vous et allez dormir. Croyez-moi, ce liftier est un brave homme qui ne voulait de mal à personne.

C'est au moment de quitter l'hôtel, que le commissaire a entendu le directeur dire au téléphone :

— Merci de m'avoir prévenu. Je venais de l'engager. J'ignore tout de lui. Mais il a donné son adresse au bureau du personnel. Vous ferez le

nécessaire pour avertir la famille du décès !

Du décès ? Le commissaire tend l'oreille et demande :

— Le liftier est mort ?

Le directeur raccroche effondré :

— Il n'était que blessé. C'est insensé ! Il paraît qu'il est mort dans l'ambulance. Pauvre garçon. Je l'ai engagé ce matin pour un remplacement de quarante-huit heures.

— D'où venait-il ?

— Un chômeur, comme il y en a des centaines à Hambourg.

— Vous avez son adresse ?

— Je suppose qu'il l'a donnée au secrétariat.

Mais l'homme n'avait pas donné d'adresse. Il avait prétendu être en instance de déménagement. Son nom était un nom sans intérêt, il aurait pu s'appeler Dubois, et il avait même dit que pour les gages, il s'en remettait à la charité du directeur qui avait eu la gentillesse de lui permettre de gagner un repas et quelques marks.

Somerset O'Reilly fit faire des recherches par une agence d'enquêtes privée, il fit paraître des annonces, promit une récompense à qui lui donnerait le moindre renseignement sur un homme d'environ trente ans, aux yeux écartés, aux sourcils épais et aux cheveux lisses et noirs, prénommé Walter, liftier d'une nuit, mort sans papiers, sans adresse et sans laisser d'autre trace qu'un corps figé à la morgue municipale et que personne n'avait réclamé, et ne réclama jamais.

Somerset O'Reilly paya cher de fausses informations qui ne le menèrent nulle part. Il revint chaque année à Hambourg, dans le même hôtel, avec l'espoir d'apprendre quelque chose. Mais il ne sut jamais rien de cet homme. Et n'osa plus jamais monter dans un ascenseur.

LA TABLE DE PIERRE

Quatre maisons au coin d'un bois. Le chemin ne va pas plus loin. La voiture du lieutenant John Fryer de Scotland Yard est obligée de stopper. Le brouillard est si dense que le policier est arrivé jusqu'aux premiers arbres sans les voir. Il se trouve à environ un kilomètre d'un village du Comté de Warwick où un aubergiste complaisant lui a indiqué la route. Ce hameau est le bout du monde. Frileusement le lieutenant Fryer parcourt les quelques mètres de terre gelée qui conduisent à la première maison. C'est une ruine. L'autre maison est inhabitée, volets et portes barrés de planches, pourries depuis longtemps. La troisième n'est qu'une grange, et la quatrième enfin révèle une présence. Après un long moment une vieille femme vient ouvrir la porte, et une odeur épouvantable saisit le lieutenant à la gorge. Avant même de s'être annoncé, il ne peut s'empêcher de dire :

— Bon sang... Mais qu'est-ce que vous faites cuire ici ?

L'énorme marmite pendue dans la cheminée, exhale des vapeurs étranges. La vieille femme ne répond pas. Elle tient la porte entrouverte, ses petits yeux sombres enfouis sous d'épais sourcils dévisagent l'inconnu avec méfiance. Il se présente :

— Lieutenant Fryer madame, j'avais rendez-vous ici avec le commissaire Saunders de Birmingham. Vous êtes madame Hill ?

La vieille femme grogne une confirmation, puis voyant que le visiteur ne bouge pas, se décide à le renseigner. Sa voix est éraillée, déplaisante.

— Le policier est là-bas.

Elle désigne un endroit invisible dans le brouillard. Le lieutenant Fryer recule, tant l'odeur est insupportable.

— Où ça, là-bas ?

— À la table de pierre, à l'entrée du champ.

Mieux vaut chercher seul cette fameuse table de pierre. Tout plutôt que de subir cette horreur. Décidément l'endroit est tel que l'a décrit au téléphone le commissaire Saunders. Sinistre, voire effrayant, nauséabond, et cette vieille femme a véritablement l'air d'une sorcière. Si l'on admet qu'une sorcière est vieille au point de ne plus avoir d'âge apparent, qu'elle a les cheveux hérissés sur la tête en touffes grises ou jaunâtres, que son nez est crochu, son menton de même, et qu'une marmite mystérieuse bout dans sa cheminée. C'est à n'y pas croire, tant le tableau ressemble aux contes pour enfants. Et le lieutenant John Fryer recule dans le brouillard avec soulagement. John Fryer de Scotland Yard, et le commissaire Saunders de la police locale, se sont retrouvés à une croisée de chemins. Ils ne distinguent plus les maisons du hameau et les arbres de la forêt sont des fantômes lointains. Après avoir échangé quelques banalités, les deux hommes en viennent à leur affaire. Le commissaire Saunders explique son problème :

— Voilà, c'est là qu'on a découvert le corps.
— Qui, on ? La vieille femme là-bas ?
— Non. C'est un chien. Il a rapporté une chaussure à son maître, un paysan qui cherchait du bois de noisetier dans le coin. La vieille prétend qu'elle n'a rien vu et qu'elle ne sort jamais de chez elle. C'est possible. Mais le corps était là depuis trois jours.

— Vous soupçonnez cette espèce de sorcière ?
— Sorcière ! Vous ne croyez pas si bien dire. Tout le village a peur d'elle, et pourtant on vient la voir en cachette, j'en suis sûr. D'abord elle ne pourrait pas vivre autrement.

— Pourquoi ?
— Elle se déplace avec peine, elle n'a qu'une jambe. L'autre n'a jamais grandi paraît-il. Les gens lui apportent de la nourriture en échange de soi-disant médicaments. Elle est sans ressources, elle ne cultive rien, et j'ai appris que sa réputation était aussi vieille qu'elle. Sa mère faisait le même métier.

— Quel métier ?
— Sorcière !
— Ce n'est pas un métier voyons !
— À Londres peut-être, mais ici, c'en est un.
— Quel rapport avec la mort de cette jeune fille ?
— Cette table de pierre que vous voyez, servait au Moyen-Âge de borne de repère. Elle marquait tout simplement les limites d'un domaine. Mais les gens d'ici lui ont attribué un pouvoir maléfique. On y trouvait régulièrement paraît-il des animaux morts. L'explication, à mon sens, est que les chasseurs avaient pris l'habitude de dépecer leur gibier sur cette pierre. Elle est pratique pour cela. Et il est exact qu'on y a relevé des traces de sang animal, en plus de sang humain.

— Celui de la jeune fille ?
— Le sien et un autre, peut-être plusieurs autres. Il est difficile d'être affirmatif. Il s'agit de traces très anciennes. En tout cas, elle a été tuée ici, ou non loin d'ici et déposée sur la pierre. Le commissaire Saunders désigne une sorte de roche plate, ancrée dans le sol, ronde comme une table, lisse et moussue.

— Le corps était sur le dos, bras en croix, jambes liées. La poitrine portait une blessure profonde en forme de croix et un pieu était planté dans l'abdomen. Si je pense que le crime a eu lieu ailleurs que sur la pierre, c'est à cause de ce pieu. Il a transpercé tout le corps. L'assassin n'a pu faire ça que sur un terrain meuble. Nous avons fouillé les environs, rien. D'autre part, il est certain que la pauvre fille était morte avant de subir ce rite épouvantable. Le médecin légiste est formel à ce sujet, l'ennui c'est qu'il ne sait pas de quoi elle est morte.

— Comment cela ? Elle n'a pas été assassinée ?
— Il ne peut pas définir la cause de la mort. Ni poison, ni blessure

mortelle. Ce qui a été pratiqué sur elle, à la poitrine, le pieu... tout cela a été fait après. Enfin, la jeune fille n'a été aperçue par personne dans la région, elle est inconnue, et si Londres n'avait pas diffusé son signalement depuis plusieurs mois, on ne saurait même pas son nom par ici. Voilà lieutenant.

— Et vous pensez que la vieille folle qui habite à côté a pu faire ça ?

— Je ne vois pas pourquoi cette fille se serait trouvée chez elle, pourquoi elle l'aurait tuée et comment elle aurait pu traîner le corps. Mais il faut bien admettre qu'il n'y a personne d'autre à trois kilomètres à la ronde, que la pierre est à cent mètres à peine de sa maison et qu'en trois jours, elle a eu toutes les chances d'apercevoir le corps, or elle ne l'a pas signalé.

— Et si le brouillard était aussi épais qu'aujourd'hui ?

— D'accord, mais d'après les paysans que j'ai interrogés, la vieille a une manie, si on peut appeler ça une manie. Elle vient sur cette pierre pour y fabriquer ses espèces d'onguents ou de poudre de perlimpinpin.

— Comment ça ? Vous me disiez qu'elle se déplace difficilement ?

— Elle a des béquilles tout de même, et cette pierre est magique...

— Vous l'avez interrogée cette vieille ?

— J'ai voulu le faire, mais je n'ai pas pu. Impossible de tenir plus de deux minutes dans cette baraque tellement l'odeur est pestilentielle !

— Je sais. Convoquez-la !

— À Birmingham ?

— Eh oui. C'est le témoin principal sur le plan géographique. Je ne vois qu'elle et le chercheur de bois avec son chien.

— Il est hors de cause.

— Alors il faut la convoquer.

— Mais elle refuse de sortir de chez elle !

— Où avez-vous vu qu'un témoin convoqué par Scotland Yard refuserait de se déplacer ? J'enverrai des hommes la chercher s'il le faut !

— Je vous souhaite bien du plaisir, lieutenant Fryer...

Pour le lieutenant Fryer, l'affaire était et devait rester simple. Pas question de sorcière, de crime rituel, et de mort mystérieuse. Il y avait d'un côté une jeune fille vendeuse chez un fleuriste depuis la fin de la guerre, disparue de Londres depuis des mois. Sa mère, une pauvre femme, ne l'avait pas vue rentrer un soir de juin 1945, et était restée sans nouvelles jusqu'à la découverte du corps, transpercé d'un pieu, dans la campagne du côté de Birmingham, en février 1946.

June Aldrige, vingt-trois ans, un mètre cinquante-huit, brune, signe particulier : l'œil gauche, bleu, et l'œil droit, vert. Comment une petite fleuriste s'était-elle retrouvée là ? Sur cette pierre « magique » ? Pour le lieutenant Fryer, il n'existe qu'une explication à la disparition d'une jeune fille, un homme. Escroquerie, chantage, ou histoire d'amour, il y

a toujours un homme. L'ennui pour cette brillante théorie, est que June est vierge, et qu'aucune trace de violence sexuelle n'a été relevée sur elle. Tout est mystère autour de ce corps mince, vêtu d'une robe de lainage noir, et de bas reprisés, qui attend à la morgue de Birmingham de révéler le secret de sa mort. Mort naturelle a dit le légiste. Et profanation du corps ensuite ! Quel genre de mort naturelle peut-on avoir à vingt-trois ? Le lieutenant Fryer a l'intention de mettre tous les spécialistes de Scotland Yard sur ce mystère.

Reste le témoin : la sorcière Cornelia Hill. Comme prévu, elle a refusé de se déplacer. Deux hommes sont donc allés la chercher dans une voiture de service, et le commissariat empeste depuis qu'elle est là. Le lieutenant Fryer estime la chose intolérable, et interpelle le commissaire Saunders.

— Rien ne vous empêche de la traiter comme une clocharde et de la faire passer à l'épouillage et à la douche ?

— Elle a un domicile fixe depuis quatre-vingt-quatorze ans, ce n'est pas une clocharde, et elle prétend que si on la lave, elle en mourra !

— Comment ça ? Personne n'est jamais mort d'être propre !

— Le médecin dit qu'il ne faut pas prendre le risque. Elle semble avoir une phobie de l'eau, et à son âge...

— Alors faites au moins désinfecter !

— C'est fait. Et on l'a inondée de citronnelle. Elle est furieuse je vous préviens !

— Voilà qui m'est bien égal. Faites-la entrer.

— Je vous conseillerais plutôt de l'interroger dans la pièce où elle est, pour limiter les dégâts, vous comprenez.

Jamais le lieutenant Fryer n'oubliera cet interrogatoire ! Après l'avoir menacé de lui faire manger des crapauds, et autres délicatesses, Cornelia Hill a catégoriquement refusé de coopérer. Elle ne savait rien, n'avait rien vu et pour preuve de son incapacité, ne craignait pas d'exhiber devant le lieutenant l'affreuse vision d'une jambe atrophiée sous des jupons qu'il vaut mieux ne pas qualifier. Furieux, le lieutenant décide une perquisition au domicile de la vieille. Ce qui provoque un flot de malédictions diverses, le vouant, lui, ses ancêtres et ses futurs descendants à d'épouvantables supplices dans l'au-delà !

Mais le lieutenant tient tête au monstre qui le menace de ses béquilles. Et la perquisition a lieu : des crapauds accrochés, des souris écartelées, crucifiées, des insectes grouillant dans des boîtes, des peaux de serpents, de lézards, des touffes de poil d'écureuil, des plumes, des plantes, des poudres, et des araignées surveillant le tout à chaque coin de mur. Voilà pour l'essentiel de la perquisition. L'odeur pestilentielle émanant de la marmite, et imprégnant toute cette maison d'une saleté repoussante, vient surtout des peaux et des cuirs que la vieille femme tanne elle-même. Quelques dépouilles d'animaux,

mal empaillées, n'arrangent pas les choses. Mais rien de concluant, pouvant relier la vieille sorcière à la mort de la jeune fille. Pourtant, dans les petits yeux noirs qui le fusillent, le lieutenant Fryer a deviné une lueur de défi. Cette vieille folle semble dire :

— Prouvez-moi que j'ai tué cette fille Trois jours après son arrivée au pays, le lieutenant Fryer n'a guère avancé. Il a renvoyé la vieille sorcière à ses crapauds, arpenté dix fois la campagne autour de la table de pierre, et il attend le résultat des spécialistes de Scotland Yard. Le voici avec tous les points d'interrogation utiles : il est possible que la mort soit due à une piqûre extrêmement profonde, faite par une aiguille minuscule introduite jusqu'au cœur. Les dégâts provoqués sur la poitrine, par une large plaie en croix, ayant servi à dissimuler cet indice. Cette étrange piqûre aurait pu être pratiquée alors que la victime dormait sous l'effet d'un soporifique léger, qui n'a pas laissé de trace, ou plus vraisemblablement sous hypnose. Le pieu est destiné rituellement à empêcher que l'âme de la morte ne revive dans l'au-delà. Dans ce cas il devrait être à la place du cœur, d'après les spécialistes, et non dans l'abdomen.

Bref, il s'agit bien d'un assassinat, et non d'une mort inexplicable. Reste à trouver l'arme du crime et l'assassin. Le post-scriptum, si l'on peut dire, du rapport d'autopsie ne manque pas de sel. « Il a été prélevé une quantité infime du muscle cardiaque, environ un demi-centimètre carré, à l'aide d'un objet tranchant, un rasoir par exemple. De même, il a été prélevé, une quantité infime de la muqueuse utérine. Il s'agit sans aucun doute d'un crime à caractère rituel, non répertorié dans nos contrées. »

Courageusement, le lieutenant Fryer est retourné avec deux hommes chez la vieille Cornelia. Ils ont fouillé de nouveau partout, au milieu des crapauds, des souris et des araignées furieuses d'être dérangées à nouveau. Sans résultat. Ni aiguille, ni rien d'autre de suspect. Et la vieille a grogné :

— Je pratique plus depuis longtemps, mais je vais vous dire ce qui s'est passé. Si quelqu'un a amené cette fille sur la table de pierre, c'est pour que naisse de sa mort une nouvelle sorcière !

— Qu'est-ce que vous racontez ? Vous savez qui l'a tuée alors.

— Je ne sais rien. Je vous dis seulement qu'il va naître une sorcière. Parce qu'on a pris dans le corps de cette fille ce qu'il fallait pour ça. Je suis née ainsi il y a longtemps et ma mère aussi. Nous n'avons pas besoin d'homme, pas besoin de père, nous naissons du ventre et du cœur des vierges...

Et l'état civil ? pensait le lieutenant Fryer, en haussant les épaules mais Cornelia Hill était née de père inconnu, et coïncidence, June, la victime, n'avait pas de père ! Avant de devenir fou, le lieutenant Fryer a décidé de faire arrêter la vieille Cornelia Hill, sous l'inculpation de

dissimulation de preuves. Tant il était certain, maintenant, qu'elle avait pratiqué cet assassinat. Il n'y avait aucune autre explication, même si le mystère demeurait, quant à la manière dont une petite fleuriste de Londres avait pu atterrir dans ce coin perdu pour y mourir.

Mais l'enquête ne prouva rien. Et faute d'éléments, la vieille Cornelia regagna son infâme baraque, non sans avoir subi cette fois, l'épouvantable épreuve de l'épouillage et du bain désinfectant, au moment de son séjour en prison préventive... Ce qui, paraît-il, provoqua son décès quelques semaines plus tard. Sa mort fit courir des bruits et des légendes, on lui attribua des disparitions d'enfants dans la région, les langues se délièrent enfin, et l'on se rendit compte que les consultants de Cornelia Hill devaient être nombreux et discrets de son vivant. Elle était renommée semble-t-il pour les philtres d'amour, à utilisation bien précise.

June Aldrige était-elle venue la consulter pour un amour malheureux ? Et la vieille sentant sa fin prochaine, avait-elle décidé de sacrifier la jeune vierge, afin que renaisse une sorcière ? Pour être honnête, il n'existe nulle part dans les mémoires ou les livres, de précisions sur cette pratique, et selon le lieutenant Fryer, Cornelia Hill relevait de l'asile plus que de la sorcellerie.

Il est vrai qu'à l'issue de sa dernière visite dans l'antre de la vieille femme, il avait retrouvé un crapaud mort dans la poche de son pardessus...

LA POSSÉDÉE

Les narines d'un homme palpitent vers huit heures du soir, dans un appartement de la North Pine Grove avenue à Chicago. Reconnaisant une odeur de brûlé, il quitte un instant la télévision pour jeter un coup d'œil à la cuisine. Sa femme vide le lave-vaisselle, donc l'odeur ne vient pas d'ici. Il ouvre la porte et sort sur le palier. L'odeur se fait alors plus précise. Elle vient de l'appartement voisin où demeure une belle étrangère aux cheveux noirs, de quarante-huit ans, qu'il a quelquefois croisée. L'homme se précipite au téléphone pour prévenir le gardien et retourne sur le palier sonner à la porte voisine sous laquelle glissent des lambeaux de fumée. Deux minutes se sont écoulées lorsque le gardien le rejoint et lui demande, essoufflé :

— Il n'y a personne ?

— Je ne sais pas. Ça fait plusieurs fois que je sonne, ça ne répond pas. Si vous avez un passepartout, il faut entrer...

— Vous croyez ? Et si ça provoque un appel d'air ? Il vaut mieux attendre les pompiers. Je viens de les appeler. Ils seront là dans un instant.

Dès que les pompiers surviennent, le gardien utilisant son passepartout, ouvre la porte. Tout d'abord il ne distingue que d'épais nuages de fumée à quelques centimètres audessus du sol. Un pompier et le gardien franchissent le seuil et aperçoivent avec surprise au milieu de l'entrée, une pile de vêtements qui brûlent. Écartant du bout de sa botte l'un de ces vêtements, le pompier découvre le corps nu d'une femme. Un couteau plein de sang est enfoncé jusqu'à la garde dans sa poitrine. Les pompiers retirent les vêtements puis éteignent le feu. La victime est une belle brune de quarante-huit ans, du nom de Teresita Basa, originaire des Philippines. Un policier entreprend une fouille très rapide de l'appartement et revient dans l'entrée pour déclarer au jeune chef de la police qui vient d'arriver :

— À première vue elle a dû être violée, puis assassinée. Le meurtrier a sûrement mis le feu à l'appartement pour effacer les traces de son acte.

Le jeune chef de la police est maigre, son nez maigre est chaussé de lunettes. Autoritaire et décontracté, très « jeune cadre supérieur de l'administration bancaire ». Il sourit :

— Et pour mettre le feu à l'appartement, il se serait contenté d'enflammer les vêtements de sa victime ? Il est idiot notre assassin...

Le policier tend un bloc-notes :

— J'ai trouvé ça aussi.

Sur ce bloc, une note brève d'une grande écriture féminine où le jeune chef lit : « Prendre des tickets pour A. S. » Au gardien, aux voisins et à toutes les personnes présentes, le policier demande s'ils connaissent un parent ou un ami de la victime dont le nom

comporterait les initiales A. S... Personne ne connaît ; il jette un regard autour de lui :

— Pas de désordre ? Rien n'a été dérobé ?

— Apparemment non...

— La porte n'a pas été forcée ?

— Non. La victime a dû ouvrir elle-même. Peut-être à « ce » ou « cette » A. S...

Tandis que les hommes du laboratoire prennent des photos du corps sous tous les angles et relèvent les empreintes digitales, le jeune policier interroge le voisin :

— Ce qui m'a alerté, c'est l'odeur. Mais je n'ai pas entendu de bruit, et je n'ai vu personne entrer.

De son côté le gardien déclare :

— Teresita était une femme tranquille. J'ai l'impression qu'elle menait une vie très régulière.

Une rapide enquête permet de préciser que Teresita est avant tout musicienne et ne s'est jamais mariée. Elle ne laisse ni mari, ni enfant, ni fiancé. Arrivée des Philippines il y a une quinzaine d'années, elle a obtenu un diplôme de l'Université d'Indiana. Mais estimant que ses études n'étaient pas finies, elle est venue à Chicago pour faire une thèse de doctorat en musique. Elle a écrit un livre et donnait des leçons de piano. Lorsqu'il lui fut impossible financièrement de poursuivre ce genre de vie, elle décida de changer de métier et entra comme infirmière à l'hôpital Edgewater à Chicago.

— C'était quelqu'un ! explique l'un de ses collègues de l'hôpital. Un bourreau de travail ! Et dès qu'elle avait une minute on la trouvait le nez dans un livre. Elle avait beaucoup d'amis. Elle était toujours prête à recevoir. Moi-même je suis allée plusieurs fois chez elle. Teresita ne buvait pas mais elle avait toujours un verre à nous offrir.

— Est-ce que vous lui connaissiez une liaison, demande l'enquêteur ?

— Non. Enfin rien de sérieux.

— Et parmi ses relations, voyez-vous quelqu'un dont les initiales seraient A. S. ?

— Je ne vois pas.

Enfin un témoin déclare avoir échangé un long coup de téléphone avec Teresita Basa vers dix-neuf heures trente. Elle lui a dit qu'elle recevait un ami et qu'il était en train de réparer la télévision. Malheureusement elle ne l'a nommé.

— Aviez-vous l'impression qu'elle cachait volontairement son nom ?

— Pas du tout. Ce devait être tout simplement quelqu'un que je ne connaissais pas.

— Parmi les personnes qui l'entouraient, l'une d'elles avait-elle un nom répondant aux initiales A. S. ?

— Non, pas à ma connaissance.

Le cadavre a été enlevé pour autopsie et l'appartement placé sous scellés. Les premiers résultats sont décevants : les empreintes digitales relevées par les policiers sont celles de la victime ; l'arme du crime elle-même n'a rien livré. Le lendemain, le visage du jeune chef de la police s'allonge encore lorsqu'il apprend que l'autopsie élimine l'hypothèse du viol : Teresita est morte vierge. Bien que la chose soit peu probable, l'assassin pourrait donc être une femme. Mais une femme ne l'aurait vraisemblablement pas dévêtue et Teresita n'était sûrement pas lesbienne. D'ailleurs, un témoin l'a affirmé, c'est un homme qui était chez elle ce soir-là. Le dénommé A. S. sans doute. Mais qui peut être cet A. S. que personne ne connaît ? La police comprend alors qu'il s'agit d'une affaire si mystérieuse qu'elle risque de rester sans conclusion. Elle ignore évidemment l'étrange phénomène qui commence, dans une petite ville de l'Illinois, à troubler la vie du docteur Munez et de sa femme.

Le docteur Carlo Munez est un petit gros aux yeux ronds et aux fines moustaches. Médecin généraliste comme il y en a des millions d'autres. Il s'intéresse vaguement à l'occultisme et l'exorcisme pour pimenter sa terne vie. Or, ce jour-là, sa femme Rita, une grande brune au type espagnol très prononcé, se lève brusquement alors qu'ils regardaient la télévision. Avec des mouvements réguliers, raides, comme mécaniques, Rita quitte le salon pour aller dans sa chambre. Le docteur, surpris, la regarde les yeux plus ronds que jamais, puis se lève à son tour et la suit. Depuis la porte il la voit s'allonger sur le lit et, les membres tremblants, regarder silencieusement le plafond, comme si elle entrait dans une sorte de transe.

— Qu'est-ce qu'il y a, Rita ? demande le docteur.

N'obtenant pas de réponse il insiste, avec un peu d'énervement, puis d'autorité à la troisième interpellation.

— Mais enfin Rita, je te parle !

N'obtenant toujours pas de réponse, il décide alors d'agir comme si sa femme était brusquement possédée. Il lui demande :

— Qui êtes-vous ?

Le petit docteur est horrifié quand il voit et entend sa femme lui répondre d'une voix étrange, une voix nouvelle qu'il n'a jamais entendue auparavant :

— Ako'v Teresita Basa...

— Ako'v ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Ako'v, ça veut dire « Je suis » dans la langue Tagalogue qui est courante aux Philippines et que j'ai souvent parlé dans mon enfance. Je suis Teresita Basa.

Et puis, toujours de cette voix nouvelle, cette voix étrangère qui glace le petit docteur, Rita, ou plutôt Teresita Basa raconte une

affreuse histoire d'assassinat qui se serait produit dans un appartement de Chicago le vingt et un février dernier. Bien entendu le petit docteur questionne :

— Mais qui a été assassiné ?

— Moi Teresita Basa.

— Comment ça s'est passé ?

— L'assassin est venu à sept heures du soir. Je l'ai laissé entrer car c'était mon ami. Dès que nous avons été seuls, il s'est jeté sur moi.

— Pour vous violer ?

— Non, je suis morte vierge. Il m'a poignardée.

Puis, aux nouvelles questions du petit docteur, Rita ne répond plus. L'esprit de Teresita Basa semble l'abandonner et lorsqu'elle sort de sa transe elle redevient Rita et ne se souvient plus de rien.

— Mais au moins as-tu connu cette Teresita Basa dont tu viens de me parler insiste son époux ?

— Oui. Nous avons travaillé ensemble à l'hôpital Hedgewater quand nous étions à Chicago, mais nous ne sommes jamais devenues des intimes. Et depuis cette époque je n'ai pas eu de ses nouvelles.

Après avoir longuement réfléchi, le docteur Munez décide de ne parler de cet événement à personne de peur de paraître ridicule. Quelques jours plus tard, Rita, au beau milieu du dîner se lève et part dans sa chambre : « Zut, ça recommence... » pense le petit docteur. En effet ça recommence. Rita, allongée sur son lit, est devenue Teresita, et avec la voix de Teresita elle raconte à nouveau son assassinat, mais cette fois elle conclut :

— Il faut prévenir la police ! Il faut absolument prévenir la police !

— Mais s'il y a eu un assassinat dans l'appartement dont vous parlez, la police doit être au courant. Il faudrait le nom de l'assassin.

— Il s'appelle Allan Showery. Il a trente ans et il travaille à l'hôpital Hedgewater de Chicago.

Pourtant le petit docteur décide encore une fois de ne pas prévenir la police. Il préfère en parler à quelques amis médecins, mais aucun ne sait quel conseil lui donner. Au cours d'une troisième transe, la femme du petit docteur, en hurlant, l'implore de prévenir la police.

— Mais il faudrait une preuve ! On ne peut pas prévenir la police sans une preuve.

— Voici une preuve répond la possédée. L'assassin a pris mes bijoux pour les donner à sa petite amie.

— Comment sont vos bijoux ?

La possédée fournit alors une description exacte des bijoux volés. Cela fait, Teresita Basa quitte la possédée qui redevient madame Rita Munez.

Cette fois le petit docteur pense qu'il n'a plus le choix : il appelle la police. C'est le mois de août, et depuis quelque temps, le meurtre de

Teresita Basa commençait à entrer dans l'oubli : ses restes étaient repartis pour les Philippines et on ne savait toujours rien de son assassin. L'enquête menée sur elle aux Philippines n'avait apporté que des détails sur sa vie passée. Née dans une des meilleures familles de cette nation troublée, Teresita y a vécu les années de crise puis celles de la Seconde Guerre mondiale dans la maison de ses parents. C'était une enfant très sensible dont l'unique recours pour échapper à cette période tragique était de s'asseoir au piano dans le salon et de jouer des classiques pendant des heures.

Au début des années cinquante, alors que la révolte de certaines tribus locales faisait rage, Teresita avait trente ans. Elle commençait une nouvelle carrière comme étudiante à l'Assomption College de Manila. Mais, pour progresser, il lui fallait aller dans un pays plus évolué. Elle choisit celui qui avait les liens les plus étroits avec les Philippines et fut admise à un cours de musique de l'Université d'Indiana. Bien qu'elle éprouvât quelques regrets à se séparer de sa famille, elle n'eut de cesse d'être en Amérique, où elle devait mourir. C'est pourquoi, lorsque le jeune chef de la police rend visite au petit docteur, il ne croit guère à l'utilité de sa démarche. D'autant que les explications données par l'intermédiaire de la police locale ont été pour le moins confuses. Lorsqu'il s'assoit dans une petite maison d'Evanston devant le petit docteur et la brune Rita, ceux-ci semblent très embarrassés devant ce jeune cadre de la police à l'air tout à fait sérieux.

— Vous croyez à l'occultisme et à l'exorcisme ? demande le petit docteur, gêné.

Tête du jeune chef ! Cela concorde si mal en effet avec sa mentalité rationaliste de cadre supérieur et ambitieux. Il est cependant prudent.

— Ça dépend. C'est possible... Je n'ai jamais été témoin de ce genre de manifestation.

— Moi, si, dit le petit docteur. Dans l'exercice de mon métier, j'ai été parfois obligé de reconnaître des phénomènes de ce genre. Et cela vient de se produire dans notre propre maison. Et d'un trait, il raconte son histoire.

Le jeune chef, tout d'abord incrédule, est ensuite terriblement intrigué, car la soi-disant possédée a fourni une précision troublante, qui n'a jamais été publiée par la presse. À savoir que Teresita Basa était vierge. Ensuite le nom de l'assassin qu'elle dénonce, Allan Showery correspond aux initiales A. S. Enfin, elle propose un fait nouveau : ce vol de bijoux que la police n'a pas remarqué. Et elle en donne une description tellement précise qu'il en est déconcerté. Dès la fin du récit du petit docteur et de sa femme, il saute dans sa voiture pour se rendre à l'hôpital Hedgewater de Chicago à la recherche d'un certain Allan Showery. Or, il apprend à cet hôpital qu'un employé

répond en effet au nom d'Allan Showery, qu'il a trente ans et qu'il vit dans un appartement de la West Schubert avenue ! Le même jour, il se rend chez le suspect, un beau garçon blond au visage un peu fade qui vit en compagnie de sa petite amie allemande, Helen Brott, depuis sept ans. L'interrogatoire commence :

— Connaissez-vous Teresita Basa ?

— Oui. Je l'ai connue.

— Avez-vous été chez elle ?

— Oui.

— Y étiez-vous le soir de sa mort ?

— Non.

Questionné à un rythme soutenu, Allan Showery modifie un peu son histoire. Il admet être venu chez Teresita vers sept heures pour réparer la télévision mais il affirme être rentré chez lui très tôt ce soir là, et avoir laissé Teresita en pleine forme. Le jeune policier, en réalité, l'écoute à peine. Il n'a d'yeux que pour Helen Brott, sa petite amie, qui porte un étrange bijou en perles, très beau. Or, ce bijou correspond exactement à la description qu'en a fait, lors de sa dernière transe, la femme du docteur Munez. Pour un rationaliste, il y a de quoi sentir le sol danser sous ses jambes.

— Vous avez un très beau bijou, où l'avez-vous eu ?

La jeune femme répond avec une naïve fierté :

— Allan me l'a offert en février. C'était un peu tardif comme cadeau de Noël, mais il est si beau que je ne regrette pas de l'avoir attendu. Il m'a offert aussi un pendentif de jade.

Le jeune chef sort alors de sa poche un objet qui étincelle lui aussi et se referme sur les poignets d'Allan Showery. Dans les jours qui suivent les témoins reconnaissent effectivement les bijoux comme ayant appartenu à Teresita et Allan Showery, harcelé, finit par passer aux aveux. Mais ses avocats s'en donnent à cœur joie. Et le jeune chef en entend « de vertes et de pas mûres », à propos du motif d'inculpation. Comment un jeune fonctionnaire, occupant un grade élevé, dans une police moderne, peut-il arrêter un homme à la suite d'une dénonciation faite par une soi-disant possédée en état de transe ?

Pourtant le procès a lieu, et il est assez extraordinaire. Premier coup de théâtre Allan Showery affirme qu'au moment où Teresita a été tuée il était avec des amis et que les aveux de treize pages qu'il a faits au policier sont faux.

— Mais pourquoi avoir fait de faux aveux ? demande le juge.

— Parce que les policiers menaçaient d'emmener ma compagne Helen en même temps que moi et Helen était enceinte. Ils m'ont dit que si je n'avouais pas, ils l'arrêteraient pour complicité de meurtre, et que je ne verrais jamais l'enfant. Tandis que si j'avouais, Helen serait

libre.

Helen confirme :

— C'est vrai, Allan a fait ces aveux parce qu'il ne voulait pas que notre enfant naisse en prison.

Appelé à témoigner, le jeune policier fournit une tout autre explication : Allan Showery a avoué après une rencontre dramatique avec la jeune Helen enceinte de huit mois : « Je ne veux pas que tu m'attendes... a-t-il dit, car je ne reviendrai pas. Vends la voiture et l'appartement, va chez tes parents et veille sur l'enfant. » Comme la Défense l'accuse de mauvaise foi et de naïveté, le juge remarque avec bon sens :

— Les aveux sont-ils vrais ou faux ? Je ne sais. L'esprit de Teresita Basa a-t-il habité par trois fois Rita Munez ? Je ne sais. Mais les bijoux ont été retrouvés là où elle avait annoncé qu'on les trouverait. Si l'accusé n'a pas tué Teresita Basa, comment expliquez-vous cela, messieurs de la Défense ?

Voici alors la thèse de la Défense :

— Un jour... explique un avocat, au mois de juillet, soit près de cinq mois après le meurtre, Allan Showery a téléphoné à madame Rita Munez pour lui faire une farce. Madame Munez s'est mise en colère. Quelques heures plus tard elle apprenait que son job à l'hôpital était terminé. Convaincue qu'Allan Showery y était pour quelque chose, elle lui en voulait affreusement. Elle possédait toujours des bijoux que la victime lui avait prêtés l'année précédente. Elle les a vendus à Showery pour qu'ils soient découverts chez lui et qu'il soit reconnu coupable du meurtre.

La Défense n'accuse pas madame Rita Munez d'avoir tué Teresita Basa parce qu'il a été établi que c'est un homme qui était chez elle ce soir-là, mais c'est tout juste. Les jurés se retirent enfin pour délibérer, ils discutent pendant treize heures, et renoncent à se prononcer. Un nouveau procès est fixé pour le quatorze février. Mais il n'y aura pas de second procès. Quelques jours avant cette date, Allan Showery, à la surprise générale, décide de plaider coupable. Il est condamné à quatorze ans de prison pour meurtre, plus deux fois quatre ans pour incendie criminel et vol avec violence. Il pourra bénéficier de la libération sur parole après avoir purgé la moitié de sa peine selon la loi de l'état de l'Illinois.

LA FIN DU MONDE

Lorsqu'il s'installe derrière son bureau dans un petit immeuble de brique et de verre à Oulu en Finlande au mois de mars 1950, le commissaire Alvar Bryggmann est tout guilleret. Il le sera moins en fin de journée lorsqu'il se trouvera enlisé dans une affaire telle qu'aucun commissaire de police au monde n'en a connu. Pour l'instant il est guilleret car sa femme vient d'accoucher d'un deuxième garçon et que le printemps n'est pas loin. Le commissaire Alvar Bryggmann est plutôt bien de sa personne. Grand, les quarante ans athlétiques, un profil de médaille, et les lunettes d'intellectuel sous un crâne viril rasé à la prussienne. Un petit mot sur son bureau vient d'attirer son regard « Le brigadier de Varino demande que vous l'appeliez d'urgence. » Le commissaire décroche aussitôt son téléphone pour appeler le poste de Varino, un petit village de mille âmes aux confins de la province, perdu entre les lacs et les premières collines de Laponie.

— Bonjour brigadier. Ici le commissaire Alvar Bryggmann. Qu'est-ce qui se passe ?

La voix du brigadier semble singulièrement hésitante et gênée.

— Il y a ici un homme qui vient de reconnaître publiquement avoir tué le quincailleur de Varino. Vous vous souvenez de l'affaire du quincailleur ?

— Oui, oui, et alors ?

— Et alors, j'ai voulu l'interroger mais il ne s'est pas présenté et maintenant tout le village le protège.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

— Ben oui, commissaire, les gens le cachent, et personne ne le dénonce, je ne peux quand même pas perquisitionner partout.

— Je ne comprends pas, ces gens savent-ils ce qu'ils risquent en cachant un criminel ?

— Ils le savent commissaire, mais...

— Mais quoi ?

— Écoutez commissaire, c'est une affaire extraordinaire. Je ne sais plus où donner de la tête. Ça ne se raconte pas par téléphone, il faut que vous veniez !

— Je ne vais pas me « taper » cent cinquante kilomètres pour faire le travail à votre place !

— Écoutez, commissaire, dans ce village il se passe des choses ! Il faut les voir pour le croire ! Je vous en prie, venez. Et faites vite car je crains de ne pas pouvoir vous rappeler.

Là-dessus, le brigadier raccroche, laissant le commissaire stupéfait. Stupéfait et furieux à tel point qu'il fait rappeler le village de Varino. Mais l'opératrice, lui annonce, quelques minutes plus tard :

— Impossible d'avoir Varino. Je crois que la ligne est coupée.

Le commissaire n'en revient pas. Que se passe-t-il, là-bas ? Le mieux

est évidemment d'y aller voir. Le soleil arctique glisse quelques rayons orange entre deux nuages noirs comme si Dieu jetait un coup de projecteur dramatique sur le village enfoui sous la neige. Jusque-là, le voyage s'est déroulé sans histoire, mais le dernier kilomètre sur la route barrée de congères est difficile. Plusieurs fois, le chauffeur et les deux policiers qui accompagnent le commissaire Alvar Bryggmann, ont dû déblayer la neige devant la voiture.

— C'est dingue, grogne le chauffeur, le chasse-neige aurait pu aller jusqu'au bout. Pourquoi s'est-il arrêté un kilomètre avant le village ?

Ce village, à première vue, a l'air tout à fait paisible. Presque toutes les maisons sont en bois selon le style scandinave : solides charpentes, murs de solives épaisses peintes en rouge sombre, doubles vitres derrière lesquelles on aperçoit des plantes vertes. Au poste de police, le commissaire découvre une animation anormale. Le brigadier qui, sans doute, l'a vu arriver de loin, l'accueille dès qu'il met pied à terre.

— Vous tombez bien commissaire ! Nous venons de mettre la main sur l'homme dont je vous ai parlé ! Il s'était réfugié chez le percepteur ! Oui, oui, vous m'avez bien compris, chez le percepteur ! Entrez, le voilà !

Grand, maigre, dégingandé, bec-de-lièvre, l'homme regarde, goguenard, entrer le commissaire :

— Alors, comme ça ces imbéciles vous ont prévenu ? et vous venez me chercher !

— Oui ! puisque vous avez reconnu être l'assassin du quincaillier.

L'homme prend aussitôt une mine de dévot, regarde le plafond, joint les mains et déclare :

— C'est vrai, je m'accuse d'avoir tué le quincaillier, je n'ai aucune excuse et j'en demande pardon à Dieu.

Le commissaire, que cette forme d'aveu très inhabituelle déconcerte regarde le brigadier qui ne paraît pas tellement surpris, là-dessus, l'assassin s'adresse au commissaire :

— Bon, j'ai avoué. Maintenant, à quoi ça servirait de m'emmener ?

Le commissaire de plus en plus désorienté reste coi ; ce qui permet à l'autre d'achever sa pensée :

— À quoi ça servirait, puisque c'est la fin du monde ?

— Vous dites que c'est la fin du monde !

— Oui ! Vous, les gens de la ville, n'y croyez peut-être pas, mais la fin du monde est venue.

Alvar Bryggmann s'est assis sur le bord du bureau du brigadier. Il retire sa toque de fourrure, passe lentement une main sur son crâne rasé et considère à travers ses grosses lunettes, les hommes autour de lui : d'abord cet assassin minable, puis le brigadier indécis et les quatre policiers en uniforme qui n'en mènent pas large. Enfin, il demande :

— Ça n'a pas l'air de vous étonner, ce que dit cet homme ?
— Ben, c'est-à-dire, oui et non, murmure le brigadier.
— Et vous ? demande le commissaire aux quatre policiers, vous y croyez ?

— À la fin du monde ? Un peu, monsieur le commissaire, on y croit un peu.

— Mais pourquoi ?

Le brigadier vient à leur secours :

— Ici, presque tout le monde y croit, monsieur le commissaire.

— Et c'est pour quand cette fin du monde ?

— Le jour de Pâques à la treizième heure.

— Mais où avez-vous cherché ça ? Qui est-ce qui vous a mis ça dans la tête ?

— Une fille du village.

— Qu'est-ce qu'elle fait cette fille ?

— Rien, elle n'a encore que dix-neuf ans, c'est la fille du docteur.

— Je peux la voir ?

— Bien sûr, commissaire, tout de suite si vous voulez. Je vous emmène.

Tandis qu'ils montent en voiture, le commissaire insiste auprès du brigadier :

— Et vous, j'espère que vous n'y croyez pas ?

— Moi non, mais j'en arrive à penser que pour ce village, au point où on en est, c'est ce qui pourrait arriver de mieux.

— Pourquoi ?

— Vous allez voir, commissaire.

Quelques minutes plus tard, Alvar Bryggmann secoue ses bottes sous le portail de la petite église. Dans la nef minuscule se tiennent une vingtaine de personnes dont aucune ne prête attention à son arrivée. Au bout de l'allée, à genoux sur les dalles, tournant le dos à l'autel, face aux fidèles, une femme vient d'arracher son manteau. En larmes et gémissante, elle implore à haute voix le Seigneur de lui pardonner ses fautes. Dans le plus grand silence, c'est un délire où se mêlent une contrition apparemment sincère et des images érotiques voisines de l'obscénité. Elle confesse sa coupable tendresse pour un jeune garçon de ferme.

Une fois encore le regard stupéfait du commissaire croise celui du brigadier :

— C'est comme ça toute la journée, explique celui-ci. Elles y passent toutes. C'est une véritable hystérie.

— Et les maris, qu'est-ce qu'ils disent ?

— Ben, ils écoutent. Ils ne sont pas heureux, bien sûr, mais ils n'ont aucun désir de vengeance, pour eux l'heure est au pardon puisque c'est la fin du monde.

La femme se traîne jusqu'aux pieds de son mari prostré au premier rang des fidèles. Un homme aussitôt la remplace. C'est un rustre dont seuls les ongles et les yeux hagards émergent d'une toison épaisse de poils roux. Sa confession est des plus simples : il est braconnier, donc il braconne. Toute sa vie, il a vécu du braconnage. Est-ce une faute, il ne le sait pas et s'en remet à Dieu pour le juger.

— Où est la fille qui a déclenché tout ça ? demande le commissaire à voix basse.

Le brigadier regarde autour de lui :

— Elle n'est pas là. Nous la trouverons chez elle. Venez.

Sortant de l'église, le brigadier hoche la tête, découragé :

— Et c'est comme ça toute la journée. Une sorte de délire collectif a saisi tous ces gens, riches et pauvres. Chaque jour, ils viennent implorer la rémission de leurs péchés. Les hommes s'accusent publiquement de contrebande, de dissimulation de bénéfices, d'ivresse, de pédérastie, de braconnage comme ce pauvre type que vous avez vu. Les femmes racontent en pleurant leurs faiblesses charnelles. Alors, que va-t-il se passer le jour de Pâques à la treizième heure ? Vous comprenez pourquoi j'en arrive à penser qu'au point où en sont ces gens, la fin du monde c'est encore ce qui pourrait leur arriver de mieux ? Tenez, voilà la maison du docteur.

Une servante en fichu noir accueille le commissaire et le brigadier dans une salle d'attente surchauffée, aux meubles fatigués.

— Nous voudrions parler à Maati Hakkinen.

Quelques secondes après avoir disparu, la servante revient et s'efface devant la porte qu'elle laisse grande ouverte. C'est avec une sorte de respect qu'elle déclare :

— Voici Mademoiselle.

Le commissaire Alvar Bryggmann ressent un choc. C'est une drôle de demoiselle en vérité qui paraît sous un châle fleuri. Est-elle laide ? Est-elle belle ? Un front bombé, un crâne dont l'ampleur est soulignée par l'ordonnancement sévère de ses longs cheveux blonds plaqués et retenus en arrière par un simple élastique ; un affreux nez camus, fort, large, qui se redresse en pied de marmite. Mais le commissaire oublie vite ces détails ainsi que le menton fuyant, lorsqu'il rencontre les yeux qui s'ouvrent sur un paysage de Finlande. On y voit des traînées bleues et grises comme si des nuages gris et des torrents bleus couraient dans son regard. Ce qui accentue l'idée de paysage, c'est que les yeux un peu fixes, regardent sans voir.

Maati, qui connaît le brigadier, s'adresse au commissaire :

— Vous désirez, monsieur ?

— Je suis le commissaire Alvar Bryggmann. Il paraît que vous annoncez la fin du monde. C'est vrai ?

— Oui, pour le dimanche de Pâques à la treizième heure sonnante.

— Et qu'est-ce qui vous fait penser ça ?

La jeune fille saisit les deux pans de son châle fleuri, les croise sur sa poitrine :

— Je ne sais pas. C'est une conviction. Je ne mens à personne. Je ne prends personne en traître. Tout le monde le sait. Je l'ai dit à tout le monde. Ce n'est qu'une conviction, mais une conviction profonde. Et il est normal, il est absolument de mon devoir que j'essaye, pour leur salut, de faire partager ma conviction à ceux qui m'entourent.

Le visage de la jeune fille s'est, petit à petit, éclairé. Sa voix s'est affermie. Elle scande les phrases, souligne les mots, les laisse résonner dans de longs silences comme si elle attendait qu'ils éclatent, qu'ils s'enflamment :

— Voilà pourquoi je leur dis « Il est temps de vous repentir de vos péchés. Il est temps de renoncer aux joies de la vie ! Mais en revanche, vous pouvez sans crainte vous libérer de vos soucis. Ne pensez plus à vos dettes ni à vos impôts ! Ne vous préoccupez plus de la réforme agraire ou de la bombe atomique, la dernière heure du monde est arrivée. »

Le commissaire, pétrifié, regarde courir dans les yeux de la jeune prophétesse les torrents et les nuages. Il sent près de lui le brigadier subjugué et la servante muette de peur.

— Quand le chevreau pascal rissolera sur la broche, poursuit la jeune fille, le ciel s'obscurcira tout à coup et les trompettes des envoyés du Tout-Puissant retentiront dans l'air, du haut des soucoupes volantes.

Là-dessus, Maati Hakkinen se coiffe de son châle fleuri et recule vers la porte : « Qu'est-ce que je fais ? pense le commissaire, est-ce une folle ? De toute façon, je ne peux pas l'arrêter. » Comme si elle devinait ses pensées, la jeune fille répète :

— Vous ne pouvez m'empêcher d'avoir une conviction.

— Et s'il ne se passe rien le dimanche de Pâques à treize heures ? objecte le commissaire.

La jeune fille sourit tristement :

— Je vous le dis, au treizième coup, les collines sauteront autour de nous comme les moutons.

Lorsqu'il se retrouve dans la rue, le commissaire demande au brigadier :

— Pâques, c'est dans combien de temps ?

— Dans un mois et demi, commissaire.

— Nom d'une pipe ! D'ici-là, elle a le temps d'évangéliser toute la province. Je crois qu'il faut avertir le ministre de l'Intérieur.

Mais un ministre peut-il empêcher la fin du monde ? Et que peut-il contre une prophétesse ?

« Quand le chevreau pascal rissolera sur la broche, dit-elle, le ciel

s'obscurcira tout à coup, les trompettes des envoyés du Tout-Puissant retentiront dans l'air du haut des soucoupes volantes », répétées à longueur de jour, ces phrases incantatoires finissent par obséder l'esprit des mille habitants de ce petit village de Finlande. Après s'être dix fois confessés en public, ils cessent de travailler et les commerçants ne veulent plus accepter l'argent de leurs clients.

— Des billets de banque : pourquoi faire ? Dieu ne les escompte pas !

Mais lorsque le percepteur décide de ne plus réclamer les impôts, deux compagnies, en caravane, dans des camions blindés, surgissent au sommet de la colline qui domine le village. Les uniformes sont camouflés sous une tunique blanche, mais la silhouette sinistre des mitraillettes est bien visible. Quelques soldats s'avancent en reconnaissance vers le village. Ils reviennent très vite :

— Il y a des guetteurs partout, disent-ils, la route, les chemins et les entrées du village sont barricadés.

Après un bref conciliabule, le commissaire Alvar Bryggmann, se rend seul au village. Mais les notables du bourg, encore lucides, sont déjà partis et il ne reste que le brigadier, seul dans son poste de police.

— À quoi rime cette mascarade ? dit-il en montrant la petite armée qui s'étale sur les crêtes. Tous ces gens croient vivre leurs derniers jours. Ils sont un peuple de chasseurs prêts à défendre chèrement la liberté de ces derniers instants. Ils ont posté des tireurs d'élite qui se tiennent aux aguets. Pâques est dans trois jours, pourquoi ne pas attendre ?

Ce langage étant celui du bon sens, le commissaire retourne auprès de l'officier qui commande le détachement et le convainc sans peine. Lorsque les habitants voient le commissaire Alvar Bryggmann revenir seul dans la rue principale du village, tandis que les unes après les autres les silhouettes casquées s'effacent du sommet des collines, ce n'est qu'un cri :

— Ils s'en vont, ils s'en vont !

Et de fêter aussitôt le départ de l'armée en débordant de vieux fûts d'eau-de-vie qu'il ne convient plus de conserver dans les caves. C'est le début de la grande liesse et de deux nuits d'orgie. Les riches tiennent table ouverte avec l'espoir de se faire pardonner leur opulence. Et les pauvres, heureux de l'aubaine, pensent qu'il sera toujours temps de se repentir à l'aube du matin de Pâques.

— À treize heures, répète la prophétesse, à treize heures !

En attendant, chacun s'en donne à cœur joie. Certains poussent le sacrifice jusqu'à faire don à Maati Flakkinen de tout leur bien : meubles et immeubles. Le Tout-Puissant ne doit-il pas accueillir les pauvres au premier rang des élus ? Maati, qui n'ignore point la valeur de ces largesses, les accepte dans le seul but d'aider les notables à se

repentir.

Puis vient le jour de Pâques. À l'aube, le commissaire Alvar Bryggmann se mêle sur la grand-place à la foule des villageois en prière. Les cantiques succèdent aux cantiques, les psaumes aux psaumes et les derniers incrédules se décident enfin à faire leur confession publique. Puis les douze coups de midi sonnent. Sur le parvis de l'église, Maati regarde la foule. Un merveilleux soleil d'avril fait rouler dans ses yeux un torrent d'eau bleue :

— Attention, dit-elle, dans une heure le soleil sera tout noir.

Lentement, dans la rumeur des prières, les minutes passent. La treizième heure arrive. Tous regardent la pendule dont la mécanique, dans un grincement, émet un premier tintement, puis un second, puis un troisième...

Au treizième coup, le soleil ne s'assombrit pas.

— Alléluia ! s'exclame la jeune prophétesse, le Tout-Puissant a épargné notre village !

La foule n'a pas un geste, pas un mot pendant quelques secondes. Le commissaire est le premier à bouger. Écartant ces hommes et ces femmes debout comme une forêt d'arbres pétrifiés, il marche vers le parvis dont il gravit lentement les marches. Lorsque les visages autour de lui s'animent, enfin il serre très fort son revolver dans sa poche. Son regard croise celui d'Erik Saarinen qui a vendu sa maison pour en distribuer la valeur aux indigents. Celui d'Eliei Aalto qui a vidé gratis dans les gosiers du village, toute la cave de son débit de boissons. Celui aussi de Mariatta Salmitten qui avouait récemment être l'auteur d'une bonne douzaine de lettres anonymes. Et celui de tous les maris cocus et de toutes les femmes trompées. Puis il désigne la prophétesse et hurle :

— Cette femme est sous ma protection !

Devant tous les regards menaçants, il sort son revolver, et achève sa phrase :

— Elle sera jugée si elle doit l'être. Je vous le promets !

Maati Hakkinen sera en effet jugée et finalement relaxée ; la justice n'ayant pu obtenir le moindre motif d'accusation valable. Il fallut des mois pour remettre de l'ordre dans ce village qui, pour avoir échappé à la fin du monde, n'en a pas pour autant facilement retrouvé la paix.

Mrs Patricia Curran est dans la cuisine de sa maison de Saint Louis, État du Missouri, aux États-Unis, en l'année 1913. Elle porte cheveux courts frisottés comme le veut la mode, bien rangés audessus d'une nuque dégagée, une robe très ajustée à la taille, et peut-être un col de dentelle froufroulante. Bien qu'elle soit connue pour sa modestie, un corset lui donne ce port altier commun aux petites ou grandes bourgeoises de l'époque. C'est ainsi, en tout cas, que l'on peut imaginer l'héroïne de cette affaire ultra-célèbre, dans le genre parapsychologique. Munie d'une paire de ciseaux, Mrs Curran découpe dans le *Star Rost*, un journal local, la recette du Kugelhof. C'est alors que Mrs Hutchings, même coiffure à quelque chose près, même corset et col froufroulant, s'exclame :

— Vous avez vu cela, ma chère ?

Elle montre dans le journal le dessin d'un engin bizarre, à fabriquer soi-même avec du bois et du carton. Sous le croquis, une légende : « Construisez vous-même l'appareil qui vous permettra de communiquer avec les morts. » Cet accessoire du spiritisme, très à la mode en cette époque aux États-Unis, se compose d'une planche cirée sur laquelle sont inscrits des chiffres et les lettres de l'alphabet. Dans certains modèles, le médium tient audessus un patin en forme de cœur qu'il laisse glisser de lettre en lettre pour former des messages et communiquer avec l'au-delà. Celui qui est proposé à Mrs Curran et Hutchings est un cadran alphabétique un peu semblable aux cadrans de téléphone mais fixe, au centre duquel se trouve une aiguille qui elle, est mobile. Il suffit de placer son doigt sur l'aiguille et d'appeler l'esprit d'un mort. Si le défunt passe par là et qu'il a l'humeur bavarde, il fait tourner l'aiguille qui indique un chiffre ou une lettre et ainsi constitue des mots, voire des phrases, répondant aux questions qu'on lui pose. Des millions de cet objet dérisoire sont fabriqués ou vendus aux États-Unis en 1913. Après le dîner il est fréquent que les gens invoquent avec lui les esprits, un peu comme on joue au jacquet ou à la belote. Les messages obtenus sont généralement dépourvus de sens et quand ils veulent dire quelque chose, leur signification est d'un intérêt plutôt limité. Il permet surtout aux enfants de s'amuser et aux amoureux de se faire des aveux. Pourtant le destin de celui que fabriquent Mrs Curran et Hutchings va s'avérer très exceptionnel.

Le soir du huit juillet les deux petites-bourgeoises de Saint Louis ont invité quelques amis parmi lesquels Mister Gaspard Yost que certains auteurs présentent comme un petit éditeur. Après avoir pratiqué une demi-heure de spiritisme, et recueilli diverses récriminations, celles d'un voisin décédé l'an passé qui se plaint de ce que le rideau de peupliers des Curran fait de l'ombre à sa veuve, ou celles d'un oncle défunt qui estime qu'en faisant venir un docteur à son chevet, la

famille aurait pu retarder sa mort de quelques années. La petite assemblée s'apprête à mettre fin à la séance. Mais Mrs Curran qui appuyait sans conviction un doigt sur l'aiguille et n'avait posé aucune question, voit tout à coup celle-ci s'animer brusquement, et indiquer la lettre B. Puis rapidement, sans la moindre hésitation, la temps lettre I, les lettres E et N. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire une phrase entière est ainsi composée. Cette phrase n'est d'ailleurs pas très claire. Elle semble formulée dans un anglais ancien, fort sommaire, bien différent du langage des Nord-Américains de l'époque. Néanmoins, Mister Yost déchiffre la phrase suivante : « Bien des lunes se sont écoulées depuis que j'ai vécu. Je reviens. Mon nom est Patience Worth. »

Patricia Curran, Mrs Hutchings, Mister Yost et les autres se concertent : personne n'a connu de Patience Worth, ni même entendu prononcer ce nom. Un peu effaré Mister Yost pose la question qui s'impose :

— Qui êtes-vous ?

Sous le doigt de Mrs Curran l'aiguille s'agite et lettre par lettre répond : « Je suis née en Angleterre dans le Dorsetshire en 1649. Je suis arrivée en Amérique dans la Nouvelle-Angleterre en 1670. J'ai été poignardée, quelque temps après, par un « peau-rouge ». »

Sans que l'on sache s'il veut éprouver Patricia Curran devenue le médium en cette affaire, ou Patience Worth sa correspondante dans l'au-delà, Mister Yost lance alors une question aussi perfide qu'infantile :

— Et dites-nous donc comment s'appelait ce criminel ?

Réponse de Patience Worth via Patricia Curran : « Si quelqu'un tenait une lame sur votre gorge, penseriez-vous à lui demander son nom ? » Puis, après un moment d'immobilité, l'aiguille ajoute : « Posez-moi d'autres questions mais plus intelligentes. »

Mister Yost vexé laisse alors la parole à Mrs Hutchings qui demande à son tour :

— Pouvez-vous décrire votre pays ?

« Lequel ? répond l'aiguille, celui de ma naissance ou celui de ma mort ? »

— Celui de votre naissance.

« C'était un pays joli. Je vivais dans une ferme au milieu de collines auxquelles on accédait par des chemins déserts et tortueux, au pied d'un monastère bâti quatre siècles plus tôt. »

N'y tenant plus Mister Yost pose à nouveau des questions précises et cumulées :

— Quelles sont les origines de votre famille ? Où résidait-elle en Amérique ? *Etc.*

La réponse est brève : « Vous voudriez tout savoir de moi ; mais hier

est mort, ne vous inquiétez pas du passé. Je suis écrivain, revenue pour dicter à Mrs Curran des romans historiques. »

Là-dessus, sous le doigt fatigué de Patricia Curran, l'aiguille reste définitivement immobile. Après de longs commentaires il ne reste qu'à aller se coucher. Toutefois sur le pas de la porte Mister Yost s'exclame :

— J'en aurai le cœur net, puisque je dois aller en Angleterre, j'irai voir cette ferme où a vécu Patience Worth.

Mister Yost parti pour l'Angleterre, Mrs Curran ne connaît plus le repos. Dès le lendemain en effet, en présence de Mrs Hutchings, Patience Worth via le doigt du médium déclare : « Mrs Curran je vais vous dicter un premier roman. »

— Mais je ne saurai jamais !

C'est que la pauvre Patricia n'a rien d'une intellectuelle et ne s'est jamais intéressée à la littérature, ne connaissant que les feuilletons et les recettes de cuisine du Star Post.

« Mais si ! répond Patience Worth, vous allez simplement écrire ce que je vais vous dicter. Vous avez tout le temps, c'est aujourd'hui dimanche. »

Dès cette première séance, Patience dicte l'équivalent de trente-cinq feuillets dactylographiés. Le doigt de Patricia tremble de fatigue sur l'aiguille. Les indications de celle-ci sont si rapides que Mrs Hutchings a tout juste le temps de noter les lettres, les mots et les phrases. Finalement Patience déclare : « Nous avons fini le premier chapitre. À demain. »

Le lendemain la dictée recommence. Le roman qui s'intitule « The sorry tale » qu'on peut traduire par : « La triste histoire » est un récit historique qui se déroule en Palestine, à l'époque du Christ. Dans son intrigue tout à fait originale l'empereur romain Tibère est l'amant d'une esclave grecque. Chassée de Rome, celle-ci met au monde à Bethléem, au moment où le Christ naît, un fils d'esprit malfaisant qui incarne les péchés de l'ancien monde et que le Christ, esprit d'amour, absout et envoie prêcher la bonne parole. Il meurt crucifié en même temps que le Christ.

Patricia Curran tape consciencieusement à la machine à écrire ces trois cents pages et va porter le manuscrit signé très honnêtement, « Patience Worth », chez un éditeur. Il arrive que des éditeurs lisent les manuscrits émanant d'auteurs totalement inconnus. Là, l'éditeur est tout d'abord frappé par le style qui ne laisse pas indifférent, et dont voici un échantillon, extrait de la scène de la crucifixion : « Et sa barbe lui tomba sur la poitrine et il dit aux hommes de Rome : — Que la paix de Jéhovah soit avec vous ! Alors certains crachèrent, d'autres parlèrent fort et dirent : — Regarde donc, est-ce que Jérusalem n'est pas remplie de nuées de sauterelles ? Et les hommes dans la ville n'en

ont-ils pas assez ? Ils se mirent à rire, montèrent les marches du temple et se tinrent sous la pluie, criant que c'était un âne qui avait enfanté le roi. Puis ils jetèrent des pierres contre les portes du sanctuaire. Les Juifs arrivèrent de la place du marché. À côté de leur barbe brillait l'acier, et leurs épées fendaient l'air. Alors les Romains aussi brandirent leurs épées et l'air fut rempli des prières moqueuses sortant de leurs lèvres. »

— Cette Patience Worth qui est venue m'apporter son livre m'a paru bien ordinaire, déclare l'éditeur en remettant le manuscrit à un spécialiste de l'époque romaine, mais son style est intéressant. L'idée est nouvelle, mais j'ai peur que ce soit un tissu d'in vraisemblances historiques. Lisez et donnez-moi votre avis.

Quelques jours plus tard, le spécialiste rend son verdict.

— Le roman est inattaquable sur le plan historique, et remarquablement bien documenté. Même ce détail qui vous a choqué, ces gens appelant l'empereur « le roi », est authentique. C'est ainsi que dans les provinces lointaines de l'Orient on nommait César. J'ajouterai que l'auteur fait preuve d'une connaissance profonde de la grandeur de l'empire romain, de sa structure sociale, de ses coutumes et de son importance dans l'histoire humaine. Il montre aussi une connaissance peu ordinaire du rôle du peuple juif, de son attitude sous la domination romaine, son attente du Messie, sa scission en différentes croyances. Ce ne peut être que le fruit d'une grande culture ou d'un travail de compilation phénoménal.

L'étonnement de l'éditeur se transforme en stupeur lorsqu'il convoque l'auteur, mais la petite-bourgeoise effacée qui se présente, rectifie aussitôt :

— Je m'appelle Patricia Curran et je n'ai fait qu'écrire sous la dictée de Patience Worth.

L'éditeur demande donc des explications, et celles qu'il obtient le plongent dans le plus complet embarras.

— Vous prétendez que ce livre vous a été dicté de l'au-delà ?

— Mais bien sûr ! Sinon comment aurais-je pu l'écrire ?

Il est un fait que la culture de Mrs Curran paraît tout à fait élémentaire. Elle ne fait pas la différence entre les Grecs et les Romains, croit qu'Henry VIII a eu la tête tranchée, que c'est Napoléon qui a déclenché la révolution de 1789, et qu'Alexandre le Grand, fils de Charlemagne, a mené la première croisade. Convaincu que Mrs Curran s'est rendue en secret dans des bibliothèques, ou s'est fait raconter cette période historique par des spécialistes, l'éditeur publie le roman.

Entretiens Mister Yost est revenu d'Angleterre, avec des précisions quant à l'existence passée de l'auteur d'outre-tombe. Il a visité la région du Dorsetshire dont a parlé Patience Worth, ses collines, ses

chemins déserts et tortueux. Il a aussi retrouvé le monastère du XIII^e siècle et des ruines qui sont celles de la ferme où elle a vécu.

Mais déjà Patience Worth a entrepris de dicter à Patricia un nouvel ouvrage. Désormais plus besoin de l'appareil, de son cadran et de son aiguille. Elle entend directement des phrases qu'elle n'a qu'à répéter et que Mrs Hutchings note à toute vitesse. Ce deuxième ouvrage s'intitule « Telka » et c'est un immense poème de soixante mille mots ! Il présente ceci de particulier qu'il est entièrement écrit dans ce langage du Moyen-Age anglais où la langue anglo-saxonne encore incertaine utilisait beaucoup de mots latins et grecs.

— Impossible ! déclare l'éditeur en remettant le manuscrit à de distingués linguistes. Impossible que cette petite femme de rien du tout qui a quitté l'école à quatorze ans ait pu écrire un texte pareil. Lisez et donnez-moi votre avis.

Réponse des spécialistes :

— C'est une langue du XVII^e siècle d'une exceptionnelle pureté. Comme Shakespeare, l'auteur y emploie parfois un adverbe à la manière d'un verbe, d'un nom ou d'un adjectif. Cela s'explique par la situation transitoire dans laquelle se trouvait alors la langue anglaise.

L'éditeur est estomaqué :

— Mais enfin comment cette petite-bourgeoise sans ambition qui n'est jamais sortie de chez elle, n'a jamais quitté le Missouri et, à priori, jamais mis les pieds en Angleterre, qui voulait devenir chanteuse vers vingt ans et y renonçait un an plus tard pour épouser un coiffeur, a-t-elle pu écrire un texte pareil ?

— À première vue, elle ne peut pas, répondent les spécialistes, ou alors cette femme est un génie. Rendez-vous compte : dans cet énorme texte nous n'avons pas trouvé une tournure de phrase ou même un seul mot qui soit postérieur à l'an 1600 !

Un grand professeur va même affirmer que pour écrire un tel poème il lui aurait fallu consacrer sa vie à l'étude de la langue parlée au XVII^e siècle et il conclut :

— Nous nous trouvons devant un véritable miracle de la philologie.

Et c'est le professeur Shiller de l'Université d'Oxford qui parle ainsi.

Les années passent, de nouveaux romans et des recueils de poèmes sont publiés. Le docteur Walter Franklin Prince de la Société royale de recherches psychologiques de Boston étudie minutieusement le cas de Patricia Curran et déclare :

— S'agit-il d'une mystification ? Dans ce domaine on n'est jamais sûr de rien. Toutefois un fait est certain : Mrs Curran n'a aucune maîtrise de la langue et aucune imagination. Dans les lettres qu'elle écrivait avant l'apparition de Patience Worth son style était enfantin. Elle faisait d'énormes fautes de syntaxe. Bien sûr on peut se demander si une autre personne ne pourrait pas l'aider. Je dois dire que toutes les

expériences auxquelles je me suis livré contredisent cette hypothèse.

Ces expériences, le docteur Prince va les renouveler fréquemment toujours en public. Lorsqu'elle dicte, Patricia Curran ne paraît pas en état d'hypnose ou de transe. Il lui arrive de s'interrompre pour prendre part à la conversation des assistants ou pour aller répondre au téléphone dans une pièce voisine. Lorsqu'on l'interroge sur Patience Worth celle-ci répond, par son intermédiaire, dans ce langage si peu connu, du XVII^e siècle anglais. Il arrive fréquemment qu'un assistant, pour l'éprouver lui demande par exemple :

— Pourriez-vous improviser un poème sur les larmes ?

Aussitôt Patricia s'assoit dans un fauteuil, appelle une sténotypiste et dicte sans effort apparent les paroles que Patience Worth prononce dans sa tête :

« Tombez, tombez petites gouttes salées
pour sécher sur mon mouchoir.
Sautiez, sautez ruisseaux salés
tout au long de mes pauvres joues ;
Il y a assez de sel pour couvrir un jambon.
Assez de sel pour construire une digue !
Coulez, coulez autant que vous le pouvez
et mouillez mon cœur qui souffre de sécheresse.
Mouillez, mouillez car dans la terre sèche
les fleurs ne poussent jamais. »

On lui demande d'improviser un poème sur la poussière, et cela donne :

« Dust, dust, dust, the mould of kings...
Poussière, poussière, poussière, pâte de rois.
Arme de l'Orient, cendre de Sages.
Larme de la nuit des temps, chair d'humanité.
Poussière, poussière qui attend la main de Dieu... », *etc.*

Elle accepte, paraît-il, à la demande de sceptiques de dicter quatre romans à la fois en changeant de roman toutes les quinze lignes. Au bout de six semaines tous ces fragments indépendants sont réunis et forment quatre romans. Elle réussit le même exercice, paraît-il, avec des dialogues où des personnages, entièrement étrangers les uns aux autres, se donnent la réplique. Lorsqu'elle remet bout à bout les répliques de chaque personnage Patricia obtient quatre monologues cohérents. Mieux, ayant paraît-il, perdu soixante pages d'un manuscrit, elle doit le redicter entièrement. Les soixante pages retrouvées, les observateurs peuvent constater que son nouveau texte est identique à l'ancien, au mot et à la virgule près.

Le cas de Patience Worth alias Patricia Curran est ici raconté tel qu'il est rapporté par les auteurs. Évidemment inexplicable sous cette forme, il appelle deux modestes hypothèses.

La première : ce cas de médium écrivain n'est pas unique, on appelle cela l'écriture automatique. Plusieurs auteurs comme William Blake ou Oscar Wilde l'ont pratiquée. Ce dernier posait sa main sur une planchette de bois munie de rouleaux pour moins se fatiguer en écrivant. Cette façon d'écrire n'est pas fondamentalement différente de l'écriture du commun des mortels, sinon que les mots ne sont pas le fruit d'une réflexion consciente mais surgissent du plus profond de l'être. Le travail de création doit être le même mais il est si rapide, qu'il reste inconscient et échappe à l'analyse que peut en faire le sujet lui-même. De la même façon les calculateurs prodiges sont souvent incapables d'expliquer comment ils ont obtenu le produit d'une racine carrée.

Deuxième hypothèse : Le génie, produit d'un mélange complexe de tendances caractérielles est sans doute plus courant qu'on ne l'imagine, mais la plupart du temps inhibé. On pourrait imaginer que les inhibitions de Patricia Curran aient été, non point levées, mais contournées, lorsqu'elle eut l'occasion un jour de traduire la parole d'une autre personne, même imaginaire. S'apercevant alors qu'elle s'exprimait ainsi avec aisance, voire avec talent, elle ne pouvait se reconnaître comme l'auteur de ses créations, convaincue d'en être incapable. D'où la certitude qu'un être qui n'était pas elle, cette Patience Worth, existait bel et bien et dictait dans sa tête.

Dernière hypothèse, absolument pas modeste, et plutôt accusatrice. Si le génie venait de l'éditeur ? En 1913, tant de choses étaient encore possible pour « épater » le lecteur...

LE PETIT CAVALIER DE L'APOCALYPSE

Treize ans, maigre, petit, une tignasse incroyable de densité, ébouriffée et bouclée sur un front large et pâle, c'est ce que l'on remarque tout d'abord chez l'enfant. Une « chevelure de fille », dit son père.

Il s'appelle Frederik. Il vit une époque mouvementée dans l'Autriche des années trente. Son père est officier, fils de famille riche, et veuf. Frederik porte depuis treize ans la lourde responsabilité d'être né en tuant sa mère. Une jolie mère fragile dont le portrait orne le grand salon de la maison de Vienne. Depuis ce jour, entre père et fils une sorte d'animosité silencieuse s'est installée, Karl von Rutter ne ferait pas de mal à son rejeton, certes, il n'est peut-être même pas conscient de le détester. Simplement, il ne lui parle pas. Cela ne s'appelle pas parler que de dire :

— Tu as bien travaillé ?

Et ce n'est pas répondre que de hocher la tête d'un air contraint. Frederik dispose d'un appartement dans l'immense maison, d'un précepteur et d'un domestique attachés à sa personne. Outre le latin, le grec, les mathématiques, la littérature et l'histoire, il apprend l'escrime et l'équitation. L'escrime sur ordre de son père, bien que cela ne convienne guère à sa morphologie. Et l'équitation, parce que tout fils d'officier « von » quelque chose en Autriche se doit, à l'époque, de monter à cheval.

Le parc de la propriété des Von Rutter est immense, et chaque après-midi, Frederik s'y promène avec nonchalance perché sur une jument magnifique, au pelage gris perle. Une bête de cinq ans, cadeau du grand-père Von Rutter. Le cheval et l'enfant se connaissent parfaitement. Lorsqu'ils se sont rencontrés, l'animal venait de naître dans l'écurie du grand-père, et le petit garçon avait huit ans. Fasciné, il avait assisté à la naissance. Et lorsque le terrible vieillard avait dit : « Tu la veux, garçon ? », Frederik avait tremblé de joie. Une joie bizarre, trop forte, vite transformée en passion. Mais qui s'en était aperçu ? Seulement le garçon d'écurie. Puis le précepteur.

L'histoire a-t-elle commencé là ? Ce jour de 1934 où est née la belle jument à la robe gris perle ? Dans ce dossier secret il faut toujours avoir en tête une image : celle d'un enfant aux cheveux d'un roux sombre, aux boucles épaisses, agrippé à l'encolure du seul être vivant capable de l'aimer, le visage enfoui dans sa crinière. Un petit corps humain et frêle de farfadet sur un grand corps puissant et musclé de bête de race. Leur histoire se raconte en deux tableaux de l'École viennoise.

Premier tableau :

Dans le grand salon-bibliothèque aux murs lambrissés, Frederik contemple le vide. Un vide laissé par la disparition du portrait de sa

mère inconnue. En face de lui, son père : grand, visage glabre, aussi puissant que l'enfant paraît faible. Dans un fauteuil, le grand-père Von Rutter, monocle et barbe grise, environné de la fumée d'un cigare. Le père parle. Il parle à son fils mais c'est à un point invisible, bien audessus de la tête de Frederik que le discours s'adresse :

— J'ai décidé de me remarier. Madame Koester ne te connaît pas encore, elle a exprimé hier le désir de te rencontrer, nous l'attendons pour le thé. C'est pourquoi j'ai fait supprimer ta leçon d'histoire. Je désire que tu te montres respectueux et attentif aux bontés de ta future belle-mère. Pourquoi n'es-tu pas mieux coiffé ? J'avais demandé que l'on rase ces boucles stupides !

— Je n'aime pas cela, père.

— Suis-je obligé de tenir compte de ce que tu n'aimes pas ? Ta présentation laisse à désirer. Ce n'est pas une fille que je désire montrer à ma future femme, mais un fils !

— Monsieur Lebel dit que ma tête paraîtra plus grosse sans cheveux et que j'aurai l'air d'une gargouille. Je suis de son avis. De plus j'ai toujours froid à la tête.

— Ton précepteur est français, son avis ne peut être que français et les Français sont désordonnés. Je ne le paye pas pour te donner des idées ridicules. Dès demain je te ferai conduire chez le coiffeur.

Frederik ne répond pas. Un toussotement, puis une voix grave parvient du fauteuil où trône le grand-père.

— Ton père n'est pas assez sévère, garçon. À sa place, je te ferais passer à la tondeuse. Assez parlé de toi. Que comptes-tu faire pour ce mariage, Karl ?

C'est fini. Plus personne ne s'intéresse à Frederik, qui se tient droit et silencieux dans un coin du salon. À quoi pense-t-il ? Peut-être à la marque sombre que le portrait de sa mère a laissé sur la tapisserie. Peut-être à l'ennui de cet après-midi gâché par l'arrivée de cette femme. Est-il curieux de la connaître, furieux, triste ou résigné ? Que sait-il des femmes ? Il ne connaît que la cuisinière, une énorme Bavaroise aux joues rouges, sorcière tonitruante, régnant sur ses fourneaux. À part cela, une cousine ou deux, aperçues durant les vacances, et qui lui ont paru bien niaises à ricaner de peur devant sa jument Koba. Les femmes ne sont que des silhouettes à chapeaux, parfumées, que l'on croise dans les rues de Vienne. Le précepteur, monsieur Lebel en parle parfois avec un drôle de sourire. Il semble les mépriser et ne penser qu'à elles pourtant. N'a-t-il pas régulièrement rendez-vous à l'entrée du musée avec de mystérieuses inconnues ?

— Faites le tour des galeries, Frederik, nous en parlerons tout à l'heure, j'ai une course à faire..

Voilà ce qu'il dit une semaine sur deux. Et Frederik connaît le musée par cœur, et monsieur Lebel ne rapporte jamais un paquet de ses

courses. Une femme est forcément un mystère pour Frederik. Mystère symbolisé par le portrait de sa mère, qu'il a toujours contemplé sans rien dire, sans poser une question, sans y toucher, sans même s'en approcher à moins de deux mètres. Pourtant dans ce rectangle vide, il y avait jusqu'à aujourd'hui, un visage qui lui ressemblait : les mêmes cheveux roux foncés roulés en boucles épaisses, le même regard noisette, la même bouche délicate, le même secret silencieux. Un fantôme.

Le fantôme a laissé la place. Une porte s'ouvre, une voix haute et frivole annonce la femme vivante que son père a choisie. Et Frederik s'incline, talons joints, devant une gravure de mode à talons et cheveux courts, sans chapeau, cliquetante de colliers démesurés.

— Bonjour madame.

Alma Koester, trente ans, ronde et assez jolie bien que trop poudrée. Fille de diplomate, à la parole aisée. Un flot de gentillesse sur mesure, se déverse dans le salon. Frederik apprend ainsi qu'il est un petit garçon tout à fait charmant, que l'orage menace au-dehors, que la soirée chez les untel fut merveilleuse, qu'il n'y a de couturiers qu'en Italie, et que seul un séjour en Egypte convient pour un voyage de noces. Entretemps, il a l'occasion de répondre « oui madame », à deux ou trois questions sans intérêt.

Fin du premier tableau. Le prochain se déroule à l'extérieur, il y sera question d'orage et de mort.

Deuxième tableau : après-midi orageuse d'avril 1937, dans le parc de la propriété Von Rutter, aux environs de Vienne. La future épouse de Karl von Rutter visite les lieux, en compagnie des propriétaires. Au bras du grand-père, Alma s'arrête avec complaisance devant les massifs de fleurs, le court de tennis abandonné et le kiosque de jardin.

Frederik a disparu sur un grognement d'assentiment paternel. Les domestiques examinent de loin leur future maîtresse, anxieux de savoir s'ils auront affaire à une chipie ou à une maîtresse femme. Il semble que ce ne soit ni l'un ni l'autre. Alma ne doit s'intéresser vraiment qu'à la couleur de ses ongles, ou à la soie de sa robe dernier cri. Si elle épouse un von Rutter c'est parce que veuve elle aussi, et dépassant la trentaine, elle a estimé que le parti était correct. De son côté, Karl, quarante-cinq ans, a été poussé par son père à prendre femme. Le vieillard considérant avant tout le côté pratique des choses. « Pour recevoir, une femme est indispensable et il te faudrait bien un second fils, Frederik ne sera jamais capable d'administrer les biens de la famille à lui tout seul. Fais donc comme moi, je me suis marié trois fois... »

Il est cinq heures. Le grand-père s'esquive avec un regard malin. Les deux silhouettes disparaissent sous les arbres centenaires. Frederik les voit de loin. Il est à cheval, allongé sur le dos de Koba la jument grise,

les mains pendantes de chaque côté de sa tête, il se laisse porter, ainsi qu'à son habitude. Il semble qu'il suive le couple sans avoir l'air de rien. Au détour d'une allée, le jardinier, occupé à tailler un buisson gênant, salue Karl et Alma. L'enfant et la jument sont à vingt mètres derrière eux. Le père se retourne, observe un moment son fils, et crie :

— Redresse-toi ! Ce n'est pas une manière de monter à cheval ! Montre que tu es un cavalier et pas un clown de cirque...

D'un coup sec sur les rênes, Frederik fait cabrer l'animal et le buste raide, disparaît au galop en direction de l'écurie, pourtant toute proche. La jument freine des quatre fers sur le gravier, naseaux furieux, et le palefrenier marmonne :

— C'est pas des façons monsieur Frederik. Un jour Koba vous fera voler de son dos, comme une mouche !

Karl et Alma ont suivi la scène. Le père, contrarié, la fiancée un peu surprise.

— Venez voir les écuries ma chère, il faudra vous choisir une monture dans quelque temps.

Ils s'approchent tous deux et pénètrent à la suite de Frederik dans l'écurie. L'enfant prend une brosse douce des mains du palefrenier et se désintéressant des visiteurs, prend la jument par les oreilles, enfouit son visage dans la crinière soyeuse, puis embrasse délicatement ses naseaux. Il lui parle en chuchotant et l'animal frémit, pose le nez sur son épaule, en soufflant des réponses incompréhensibles. Est-il possible qu'un enfant et un cheval se comprennent ? Ces deux-là en ont l'air. C'est une véritable conversation de tendresse, cheveux contre crinière, peau contre cuir...

Le père dit :

— Tu montes sans selle, comme un bohémien ! Ce n'est bon ni pour toi, ni pour ton cheval !

La fiancée dit :

— Quelle bête magnifique ! J'espère que je pourrai la monter, Karl, elle a l'air docile. Il me faut une bête docile, j'ai très peur des chevaux vous savez ? Je ne monte qu'en manège...

Frederik s'accroche à Koba. Il entend son père répondre :

— Koba vous ira parfaitement. D'ailleurs j'ai l'intention d'offrir un alezan à Frederik, il est temps qu'il apprenne ce qu'est un cheval, un vrai !

Le palefrenier a senti monter la tension. Il a vu le regard de Frederik s'assombrir. Il a vu très nettement aussi, l'enfant reculer légèrement, face à la jument, la fixer, comme s'il lui donnait un ordre silencieux puis la lâcher d'un coup. Koba a tué instantanément. Un mouvement rapide sur sa gauche, une ruade précise des postérieurs et la fiancée s'est écroulée, frappée en plein visage. Elle ne serait peut-être pas morte si l'un des sabots n'avait enfoncé la carotide.

La scène n'a duré que quelques secondes, et Alma Koester n'a mis qu'une minute à mourir. Et le père a hurlé :

— Tu l'as fait exprès ! Maudit sauvage ! tu l'as fait exprès !

Une cravache, arrachée au mur de l'écurie, a servi d'arme au père, et il aurait tué l'enfant si le palefrenier n'était intervenu. Karl von Rutter criait comme un enragé, la jument piétinait de fureur, et Frederik, réfugié contre son flanc, suivait les mouvements de l'animal. Son visage ensanglanté par la cravache n'était plus qu'un masque grimaçant.

À terre, dans la paille et les perles multicolores de ses colliers arrachés, Alma Koester morte en quelques soubresauts. Les domestiques accourent aux hurlements venus de l'écurie, monsieur Lebel, le précepteur, court dans l'allée, examine la scène, court à nouveau en sens inverse et s'acharne sur le téléphone. Il explique au médecin de famille qu'un accident s'est produit. Une ruade d'un cheval ombrageux... Lorsqu'il retourne, toujours en courant, sur les lieux du drame avertir que le médecin ne va pas tarder, c'est pour voir le jeune Frederik, son élève, d'habitude si calme et d'une indifférence extrême aux événements, hurler et cracher comme un diable devant le palefrenier et son père.

— Ne la touchez pas ! Ne touchez pas à Koba ! Écartez-vous, allez-vous-en !... Dehors !

Plus tard, le palefrenier a raconté que l'enfant avait bondi sur le dos de la jument et que s'il ne s'était pas jeté à terre d'instinct, l'animal l'aurait chargé comme un taureau.

Karl von Rutter a donné l'ordre de rattraper le fuyard, en disant :

— C'est un assassin ! Je le ferai enfermer... il paiera, si je ne le tue pas de mes propres mains.

Au médecin plus tard, il ajoute :

— Cet enfant a l'instinct de mort. Il est né avec la mort...

— Ne dites pas cela de votre fils ! Il n'est pas responsable de la mort de sa mère...

— Pour moi si. Et il a tué Alma. Je l'ai vu ordonner le crime à sa jument !

— C'est une bête pourtant calme, et autant que je sache, Frederik ne l'a jamais dressée. Il m'en parlait souvent. Je lui avais conseillé de faire du sport, de nager, de courir mais il m'a toujours dit qu'il préférerait se balancer sur le dos de son cheval, comme un marin sur la mer.

— Il vous a dit ça ? À vous ? Quand ? Pourquoi ?

— L'année dernière, quand il a eu cette crise d'anémie. Il ne mangeait presque pas. Monsieur Lebel m'a appelé, vous n'étiez pas au courant ?

Non, le père n'était pas au courant. Il ne l'avait jamais été. Il

n'écoutait guère ce que lui disait le précepteur. Rhume, petites maladies, manque d'appétit, cela ne lui paraissait pas d'un intérêt évident. Ce fils s'élevait tout seul, et en silence, heureux ou malheureux, bien portant ou non, la question n'était pas là. Aujourd'hui il avait tué. On le cherchait partout, car il s'était enfui comme un vrai criminel, mais on le retrouverait et alors, il serait jugé et enfermé ! Le docteur n'en croyait pas un mot.

— C'est un accident, la bête était nerveuse.

— Je la ferai abattre, et il sera enfermé ! À vie ! Je ne veux plus entendre prononcer son nom ! Il lui a dit de le faire, il lui a « dit » vous comprenez ? Vous comprenez ça ? Je n'aurais jamais dû le laisser se conduire comme un bébé avec cet animal. Le palefrenier m'a raconté qu'il venait dormir avec elle dans l'écurie ! Mon fils dormant sur le dos d'une jument ! Ou couché dans la paille. Ils ne se quittaient plus depuis des années. J'aurais dû flanquer une balle dans la tête de cette maudite bête !

Frederik von Rutter, âgé de treize ans, est demeuré introuvable durant quatre jours. Puis la police l'a repéré dans un village. Les ordres du père étaient d'abattre l'animal et de ramener l'enfant. Mais il fut impossible d'exécuter la sentence. Frederik avait donné Koba et refusa de révéler à qui. Il n'avait pas mangé depuis sa fuite, son visage maigre et pâle était barré de deux croûtes violacées, traces des coups de cravache de son père. Il a déclaré aux policiers, les dents serrées :

— Koba savait ce qu'il fallait faire, elle comprenait ce que je pensais, elle comprend tout. Je m'enfuirai encore, et vous ne me retrouverez jamais. Jamais.

Koba et Frederik ont disparu dans la tourmente des années quarante. Ensemble et vivants ? Morts et séparés ? Nul ne peut le dire. Il n'y a plus de famille von Rutter, et ce n'était qu'un étrange fait divers d'avant-guerre. Le petit cavalier de l'apocalypse s'est perdu parmi d'autres, beaucoup plus grands et plus féroces. Et pourtant, son crime a lui, n'était qu'une histoire d'amour.

LE CAUCHEMAR D'HERBIE FREEZ

La veuve Herbie Freez a cinquante-quatre ans, c'est une grande femme brune très mince au visage un peu douloureux qui se glisse sous les draps vers vingt-trois heures dans la petite maison qu'elle occupe aux environs de Saint Louis aux États-Unis. Dans la pièce voisine dort son fils Malcolm, quatorze ans. De l'autre côté, une chambre vide, celle de sa fille Olivia, qui depuis quelques semaines travaille dans une société d'informatique à Jefferson. Herbie ne s'endort pas tout de suite : glissant insensiblement de la veille au sommeil, de la réalité au rêve, elle se voit marchant de son pas habituel rapide et autoritaire dans une nuit noire où cependant tous les détails sont visibles comme en plein jour. Le claquement de ses talons résonne contre la façade des bâtisses du centre de la ville. À ces hautes façades succèdent des villas de plus en plus espacées. Enfin voici la petite maison qu'elle cherchait : elle s'arrête.

Une voiture, plus exactement une camionnette, stationne devant la porte d'entrée qui s'ouvre lentement laissant paraître à demi une silhouette d'homme. Celui-ci sort et regarde autour de lui. N'ayant rien vu qui l'inquiète il se glisse de nouveau dans la maison. Herbie a l'impression de connaître cet homme. La camionnette aussi et la maison, cette porte, bref à peu près tout.

Mais voici que l'homme reparait, de dos cette fois et courbé portant péniblement par les épaules un corps humain dont les pieds sont tenus par une jeune femme. La lune éclaire si bien cette scène de cauchemar qu'Herbie reconnaît sans peine la jeune femme et surtout le cadavre : c'est celui de sa fille Olivia qui porte autour du cou une large tache rouge !

Le couple dépose maintenant Olivia sur le plateau de la camionnette dont l'homme ferme prudemment la porte à clé. Tandis qu'Herbie lit très nettement le numéro minéralogique, l'homme démarre et la jeune femme regagne la maison.

Sans aucune transition, comme cela se produit, parfois dans les cauchemars, le paysage change. Herbie se tord les pieds sur un sentier à peine visible à travers les champs. Elle suit de loin la camionnette qui roule en cahotant et s'arrête près d'un bosquet. L'homme descend, ouvre la porte arrière pour en sortir le cadavre d'Olivia qu'il traîne jusqu'aux pieds des arbres. Là, il le manipule comme il le ferait avec une poupée désarticulée.

Lorsque, après quelques minutes, l'homme abandonne le cadavre d'Olivia, remonte en voiture et disparaît, Herbie s'éveille.

Ce matin-là Herbie a le teint plus pâle, ses yeux noirs plus enfoncés et plus sombres encore que d'habitude lorsqu'elle sort de chez elle. Au lieu de se rendre directement au collège où elle exerce la fonction modeste mais bien fatigante de cuisinière, elle fait un détour pour

aller poster une lettre à Olivia. Femme pratique à la tête froide, veuve depuis dix ans, Herbie n'est pas portée à s'attacher à un cauchemar : Mais tout de même ! Celui-ci était tellement précis qu'elle a décidé d'écrire à sa fille Olivia pour la prévenir, au moins l'informer. Après tout Olivia n'a que vingt ans, elle peut encore lui donner quelques conseils, notamment sur ses fréquentations, surtout celles des hommes.

À ses conseils Herbie ajoute quelques précisions : le numéro minéralogique de la camionnette (noté avec sang-froid dès son réveil), la description de l'homme et surtout celle de la jeune femme, signalant qu'elle ressemblait à leur voisine. Elie Hancock, jeune femme de vingt-cinq ans à trente ans.

— Bonjour Herbie. Vous allez à la poste ? Donnez-moi votre lettre je la déposerai au retour.

— Bonjour facteur !

— Il est bien tôt, remarque le facteur. Heureusement que je vous rencontre, tenez, j'ai une lettre pour vous.

Herbie reconnaissant immédiatement l'écriture d'Olivia décachète l'enveloppe qui ne contient que quelques mots.

— Bonnes nouvelles Herbie ?

— Oui, ma fille sera là demain. Elle a huit jours de vacances et vient les passer avec moi.

— Allons tant mieux. Donnez-moi votre lettre Herbie.

— Inutile, c'était pour elle justement.

Dans la poubelle au coin de la rue tombent les morceaux de la lettre qu'Herbie vient de déchirer.

Cinq jours ont passé : on ne peut pas dire qu'Herbie ait oublié son cauchemar, mais l'affreux sentiment d'angoisse qui lui faisait battre le cœur au moment où elle ne s'y attendait pas, en la couvrant de sueur, commence à s'estomper. Cela d'autant que depuis quatre jours pratiquement elle ne quitte pas Olivia. C'est donc en souriant qu'elle regarde la jeune fille traverser le jardin et la rue pour s'arrêter de l'autre côté à la station d'autobus d'où elle lui fait un petit signe. Herbie s'est retenue de l'accompagner.

Olivia est plutôt jolie et l'homme le moins averti peut deviner un corps séduisant malgré le jean à pinces, les bottes de mousquetaire, ce vêtement qui tient de la cape de toréador et de la chasuble ecclésiastique, le tout relevé par un interminable cache-col rouge tirebouchonnant autour de son cou. Mais le presbytère de la paroisse est à trois stations et l'autobus s'arrête juste devant. Trente jeunes gens y seront réunis lorsqu'Olivia en descendra. Pas un instant la jeune fille ne restera seule et elle n'est pas du genre à traîner dans les rues. Alors Herbie finalement s'est obligée à rester là.

D'ailleurs Herbie n'a soufflé mot de son cauchemar, ni à sa fille pour

ne pas l'inquiéter inutilement, ni à son fils. Elle le fera dans trois jours lorsqu'Olivia la quittera pour retourner à Jefferson.

La nuit tombe. Le lampadaire qui tient lieu de station pour l'autobus s'allume. Herbie et son fils dînent vers 22 heures, la jeune fille n'est pas rentrée. À 23 heures le fils parti à sa rencontre revient seul. À minuit Herbie téléphone à la police.

Le lendemain matin un motocycliste voit venir à lui deux petits enfants surexcités :

— M'sieur... M'sieur ! Y a une fille là-bas, dans les broussailles !

La police de Saint Louis qui recherche la jeune fille depuis la veille au soir est vite sur les lieux avec un médecin légiste. Celui-ci conclut sans difficulté :

— Elle a été violée, puis étranglée. Elle était déjà morte lorsqu'elle a été déposée ici.

Évidemment le chef de la police croit Herbie devenue folle lorsqu'elle lui raconte son cauchemar :

— Merci madame, c'est un élément intéressant. Nous en tiendrons compte pour notre enquête. Mais vous devriez vous calmer. Je ne saurai trop vous suggérer d'aller consulter un docteur.

— Je vois que vous ne me croyez pas, constate Herbie d'une voix glaciale.

— Mais si, madame, mais si...

— Non, vous ne me croyez pas ! Pourtant je vous donne des détails : le numéro de la plaque minéralogique par exemple. Et cette camionnette, je vous assure que je l'ai déjà rencontrée dans le quartier. Vous pourriez vérifier au moins.

— Nous allons le faire madame. Nous allons le faire.

— Et cette jeune femme ? Je la connais. Elle s'appelle Elie Hancock. Elle habite derrière chez moi. Je vois sa maison depuis le vasistas de notre grenier. Même l'homme ne m'est pas étranger. Il habite avec elle ; ce doit être son mari. Tout cela aussi vous pourriez le vérifier.

— Nous allons le faire madame, nous allons le faire.

En fin de journée la police téléphone à Herbie.

— Madame nous avons bien cru que l'affaire allait être promptement réglée grâce à vous. Ces gens dont vous nous avez parlé : monsieur et madame Hancock possèdent en effet une camionnette immatriculée sous le numéro que vous avez indiqué. Malheureusement monsieur Hancock n'était pas là hier soir. Il s'absente beaucoup pour ses affaires et faisait une tournée dans l'Illinois. Quant à sa femme, elle était seule à la maison. Ils sont donc hors de cause.

— Hors de cause ? Lui peut être, d'ailleurs, je ne suis pas sûre de l'avoir reconnu. Mais Elie, d'après ce que vous me dites, elle était là hier soir et dans mon cauchemar c'est elle, j'en suis sûre !

— Un cauchemar n'est pas une preuve, madame.

Huit jours après ce coup de téléphone Herbie descend précipitamment du grenier où elle passe désormais le plus clair de son temps assise au sommet d'un escabeau à guetter la maison des Hancock par le vasistas. Huit jours qui lui ont permis de constater que James Hancock s'absente en effet toute la semaine. Parti en voiture le lundi matin il est revenu le vendredi dans la journée. Sa femme sort vers dix heures pour aller faire ses courses. Systématiquement Herbie s'arrange alors pour traîner chez les commerçants en même temps qu'elle et sans la perdre des yeux. En une semaine c'est la première fois qu'elle voit Elie sortir discrètement de chez elle au milieu de l'après-midi.

Le temps pour Herbie d'enfiler un imperméable et la voilà dans la rue. Elle n'a que quelques pas à faire pour rejoindre une voie perpendiculaire. À quelques centaines de mètres Elie marche d'un pas rapide. Puis elle traverse la chaussée, sort de son sac quelque chose qui doit être une enveloppe qu'elle glisse dans la boîte aux lettres.

Cela fait, Herbie l'observe qui revient tranquillement sur ses pas pour retourner chez elle. Pourquoi diable a-t-elle jeté son enveloppe dans cette boîte alors qu'elle pouvait tout aussi bien la déposer directement à la poste qui est moins éloignée ?

Une seule explication : dans cette rue toujours déserte la jeune femme avait moins de chance d'être reconnue qu'au bureau de poste. Confusément Herbie sent qu'il va se passer quelque chose.

Deux jours s'écoulaient encore. Pour Herbie Freez deux journées assise en haut de son escabeau dans le grenier derrière son vasistas. Et puis paraît la camionnette. La fameuse camionnette. Herbie ne peut lire la plaque minéralogique mais elle l'a reconnue aussitôt.

De même elle ne peut distinguer les traits de l'homme qui en descend. Elle sait que ce ne doit pas être James Hancock. Elle l'a vu partir hier matin, il ne rentrera donc que dans trois jours. D'ailleurs cet homme-là est plus petit.

Elle peut d'autant moins discerner ses traits qu'il ne fait qu'un bond de la camionnette à la porte du jardin et traverse celui-ci presque en courant.

La voix de son fils qui, deux étages plus bas, tente de rappeler sa mère à ses devoirs.

— Dis donc maman, quand est-ce qu'on dîne ?

— Tu trouveras une pizza sur la table de la cuisine. Ne m'attends pas je suis occupée.

En bas le jeune homme montre sa mauvaise humeur par de grands claquements de portes : comme les policiers il pense que sa mère est tout simplement devenue un peu folle, depuis la mort de sa fille.

Trois heures plus tard des pas dans l'escalier : le plancher du grenier

craque, le jeune homme s'approche, de l'escabeau.

— Écoute maman tu ne vas pas rester là toute la nuit.

— Tais-toi... Regarde.

Son fils se hausse sur la pointe des pieds, le temps d'observer dans la nuit désormais tombée une silhouette qui sort de la maison des Hancock, monte dans la camionnette qui démarre et disparaît.

— Qu'est-ce que tu en penses ? demande Herbie à son fils.

Celui-ci hausse les épaules.

— Mais rien maman, absolument rien, viens donc te coucher.

Bien sûr Herbie va se coucher, mais le lendemain à la première heure elle est à son poste d'observation. De la journée personne n'entre ni ne sort de la maison des Hancock. Le surlendemain non plus. Ni le troisième jour. Lorsqu'elle va rôder devant la grille, Herbie remarque que le courrier déborde de la botte et que trois bouteilles de lait sont restées en bas de la porte. Alors elle avertit la police.

La police de Saint Louis trouve Elie Hancock étendue sur son lit étranglée avec son slip.

Après avoir fouillé la maison de fond en comble et inventorié l'agenda de la victime la police attend sur les lieux le retour du mari. Celui-ci en fin de journée entre directement sa voiture dans le garage. Il faisait une tournée dans le nord du Missouri et n'a aucun mal à se disculper :

— Mais alors la camionnette ? Qui se sert de votre camionnette ?

— Mon frère. Il me l'emprunte souvent.

Une demi-heure plus tard le chef de la police voit comparaître Bill Hancock, trente-deux ans, plutôt beau garçon, l'air d'un étudiant attardé. Sur le bureau un bref rapport signale que le suspect a été soigné l'année précédente pour des troubles nerveux.

Dès les premières questions il entre dans une crise de rage aiguë, lance des imprécations incohérentes, gesticule sur sa chaise où il faut le maintenir solidement. Après une heure d'interrogatoire serré il craque. Voici résumée la scène de ses aveux :

— Elie était devenue ma maîtresse peu de temps après son mariage avec mon frère, dit-il. Un soir que j'étais venu la voir comme d'habitude, elle m'a envoyé promener.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas ce qui lui a passé par la tête.

Le chef de la police l'observant du coin de suppose qu'Elie Hancock avait sans doute fini par comprendre que son amant était complètement fou.

— Bien, continuez.

— Elle ne m'a même pas laissé entrer. Alors furieux j'ai abordé la première fille que j'ai croisée pour lui proposer de la raccompagner chez elle dans la camionnette. Elle a accepté.

— Une jolie brunette avec un grand cache-col rouge ?

— Oui, c'est cela.

— Elle s'appelait Olivia Freez, murmure le chef de la police en se souvenant du cauchemar de la mère... continuez...

— Eh bien dans la camionnette j'ai essayé de l'embrasser mais elle m'a repoussé. Je lui ai donné des coups de poing et elle s'est évanouie. Je ne savais qu'en faire. Alors je suis retourné chez Elie où je l'ai déposée dans une chambre. Elie ne voulait pas que je couche avec cette fille. Alors je l'ai menacée de tout raconter à mon frère si elle ne me laissait pas tranquille. Malheureusement la fille a repris ses esprits et s'est mise à crier. Pour qu'elle se taise, je l'ai étranglée avec un fil électrique.

— Elie Hancock ne vous en a pas empêché ?

— Non. Elle me répétait indéfiniment : « Mais tu es fou... tu es complètement fou... »

— Continuez.

— Après cela il a bien fallu qu'elle m'aide à la transporter dans la camionnette. Puis tandis qu'elle restait à la maison, j'allais me débarrasser du cadavre dans la campagne.

Depuis un moment les policiers se regardent stupéfaits : les aveux du criminel correspondent au cauchemar d'Herbie Freez.

— Mais pourquoi avez-vous tué Elie ?

— Elle avait remarqué qu'une voisine devait l'épier car elle la trouvait toujours sur son chemin, alors elle m'a écrit. Dans sa lettre elle me disait qu'elle craquait. Elle me donnait deux jours pour me mettre à l'abri puis elle avouerait tout à la police. Accepter aurait été stupide de ma part n'est-ce pas ? Tôt ou tard Elie aurait parlé. Alors hier soir je suis venu chez elle et je l'ai étranglée.

Bill Hancock, malgré sa folie probable, ne bénéficiera d'aucune circonstance atténuante et sera condamné à mort puis exécuté comme le veut la loi du Missouri.

LE MERLE DE SUZY STOCKER

— Veux-tu t'en aller !... Allons veux-tu t'en aller !

Le révérend Stocker a beau le menacer de sa binette, le beau merle noir luisant dans le soleil ne semble pas le moins du monde effrayé. De la terre fraîchement retournée où il cherchait des vers il volette jusqu'à la branche d'un chêne. Là, bien planté sur ses pattes, penché en avant il regarde les cheveux gris ébouriffés du révérend : c'est tout juste s'il ne sifflote pas en pointant vers lui son bec jaune.

— Décidément il se fiche de moi, grogne le révérend.

À part ce beau merle il y a beaucoup d'autres oiseaux dans le jardin du presbytère : des mésanges, des rouges-gorges et même des hirondelles qui par moments rasant la surface du bassin le temps d'y prélever une minuscule gorgée ou de gober un insecte invisible. Mais l'obsession du révérend c'est ce merle. Il n'a pas sitôt le dos tourné que l'oiseau saute dans la terre fraîche, grattouille, bouscule des fleurettes, jette de la terre sur les feuilles naissantes, bref se conduit comme un rustre.

Brusquement le révérend se dresse, cambre ses reins courbatus en s'appuyant sur le manche de sa binette et crie à l'adresse de sa femme qui vient de pousser la grille du jardin.

— Alors ?

— Alors c'est cela mon chéri !

— Hourra ! crie le révérend, ses yeux clairs brillants de joie.

Cet enthousiasme est surtout destiné à faire plaisir à Suzy qui revient de chez le gynécologue ; blonde, rose, un peu excitée par la bonne nouvelle, échauffée par la marche à pied. En réalité des enfants ils en ont déjà eu deux en l'espace de huit ans, rien ne pressait donc pour le troisième. Enfin, puisqu'il est annoncé « Rendons grâce au Seigneur », comme dit le révérend.

Mais tandis qu'il allonge ses jambes interminables à travers le jardin pour rejoindre sa femme, le merle saute dans la terre fraîche qu'il grattouille distraitemment. Il pointe son bec jaune vers le couple Stocker qui s'étreint gentiment au milieu de l'allée, et semble les regarder d'un œil sarcastique.

Par une nuit quelconque, le merle des Stocker doit se tapir dans un nid secouant son plumage pour en chasser la pluie pénétrante qui tombe depuis le coucher du soleil. Dans les allées soigneusement ratissées par le révérend la lune grimace au milieu des flaques à chaque goutte qui tombe. Sur le toit d'ardoises du presbytère, l'eau coule doucement jusqu'aux gouttières. Dans sa chambre le révérend l'entend glouglouter dans le tuyau de descente.

Il est 23 heures, pourquoi le révérend Stocker ne dort-il pas ? Parce que sa femme Suzy vient de s'agiter près de lui. Elle se tortillait en gémissant et en poussant des petits cris qui lui rappelaient quelque

chose. Voilà maintenant qu'elle se raidit, pousse un dernier soupir et demeure enfin immobile.

— Tu rêves ? demande tout bas le révérend.

— Oui.

— Un cauchemar ?

Suzy semble hésiter.

— Tu veux que j'allume ?

— Non, non ce n'est pas la peine, ce n'était qu'un cauchemar... C'est fini, dors.

Au petit déjeuner, tandis que Suzy étale le beurre sur les toasts, le révérend s'exclame en montrant le jardin à travers la fenêtre :

— Regarde un peu, le revoilà celui-là !

Voyant le merle grattouiller furieusement au milieu des fleurettes, Suzy laisse un instant tomber son couteau :

— Il était dans mon cauchemar, dit-elle en rougissant légèrement.

— Ah bon ? Raconte !

Suzy hausse les épaules :

— Je ne peux pas. Cela n'avait ni queue ni tête.

Le révérend n'insiste pas. Mais le merle, lui, va insister.

Quelques nuits plus tard le voilà qui réapparaît en songe à la très pieuse femme du pasteur. Elle est allongée sur le gazon un livre à la main, son chapeau de paille posé près d'elle sur lequel l'oiseau s'est juché :

— Je suis le Saint-Esprit, dit le merle.

Suzy le trouve vraiment très grand pour un oiseau et trop humain pour être le Saint-Esprit. Car à vrai dire il n'a bientôt plus rien d'un oiseau. Comme dans le songe précédent le voici devenu un jeune homme, un sorte de play-boy et il n'a gardé du merle que son sourire moqueur. Suzy qui ne peut plus bouger le voit retirer sa chemise et s'allonger sur elle.

— Qu'est-ce que tu as donc ma chérie ? demande le pasteur. Tu rêves encore ? Toujours le merle ?

— Non, non. C'est autre chose, dors !

Fin juin : point n'est besoin d'un œil exercé pour s'apercevoir que le ventre de Suzy Stocker s'arrondit. Pour tous : amis, voisins, paroissiens, les Stocker sont l'image même du bonheur. Le merle aussi doit être heureux. Sauf peut-être le samedi et le dimanche lorsque les deux autres enfants des Stocker, la fille, Doreen huit ans et William six ans occupent le jardin toute la journée. Mais le reste du temps, il est vraiment chez lui dans le presbytère, le jour et la nuit surtout puisque au sens biblique du terme il connaît Suzy qui n'a jamais ressenti de telles extases. D'ailleurs lorsque au matin la femme du pasteur le voit clopiner parmi les fleurettes et grattouiller la terre elle se sent envahie de fureur et frappe au carreau. Le merle s'envole vers la branche du

chêne.

— Mon chéri il faudrait couper cette branche dans le chêne.

— Quelle idée ?

— Un jour elle va tomber.

Mais non elle est solide.

— Elle fait de l'ombre.

— Si peu.

— Et puis le merle s'y tient toujours.

Il est recommandé de ne point déplaire aux femmes enceintes, le révérend coupe la branche sans que le merle en paraisse le moins du monde affecté. Ce ne sont pas les branches qui manquent !

Un matin le pasteur surprend sa femme dévêtue qui regarde horrifiée son ventre dans la glace. À ses questions Suzy ne fait que des réponses évasives : elle n'ose pas lui dire que lors de son dernier rêve, avant de s'envoler vers la branche du chêne le jeune homme redevenu merle lui a dit :

— N'oublie pas Suzy, désormais c'est mon enfant que tu portes en toi.

Son enfant ! Petit à petit le doute commence à s'installer dans l'esprit de Suzy. Évidemment le bébé qu'elle va mettre au monde dans quelques mois est bien le fils de son mari. Mais comment affirmer que le merle n'y aurait aucun rôle ?

Au fil des jours le doute grandit. Puis la conviction s'affirme que le merle et le play-boy au sourire moqueur ne sont autres que des incarnations de Lucifer. Encore qu'elle fasse de son mieux pour lutter contre cette idée. Quelquefois en face de ce mari si paisible qui l'entoure de si touchantes attentions elle reprend confiance. Comment le démon oserait-il se manifester dans ce merveilleux presbytère à deux pas de l'église. Dans ces moments-là regardant Doreen et William qui se poursuivent dans les allées du jardin, elle murmure :

— Ce ne sont que des rêves et je suis folle de croire à ces rêves.

Hélas ces moments de sérénité ne durent pas. Bientôt le merle réapparaît. Il la considère le bec jaune en avant et le sourire moqueur, elle se sent envahie d'une grande culpabilité. Elle ne peut avouer à son mari tout le plaisir qu'elle éprouve lors de ses rêves. Donc elle ment. Mensonge par omission bien sûr, mais mensonge tout de même. Secret honteux qu'elle partage avec ce merle. Elle n'a jamais trompé son mari et ne lui a jamais dissimulé quoi que ce soit. Ce merle est donc la cause de tout le mal : il est l'esprit du mal.

— Chéri. Il faut nous débarrasser de ce merle !

— Pourquoi ?

— Mais regarde-le ! On croirait vraiment qu'il est chez lui.

— Mais il est chez lui ! Comme toutes les créatures du Seigneur.

— Chéri... Je t'en conjure il faut nous débarrasser de ce merle.

Alors le pasteur désolé place des pièges. Chaque jour une mésange, un moineau, ou un chardonneret vont se débattre, ici ou là dans le jardin et leurs plumes volent sur le gazon. Mais le merle reste impavide, à l'aise, moqueur... diabolique ?

Appuyée des deux mains sur l'évier de la cuisine la bonne des Stocker regarde Suzy assise dans le jardin sur le banc. En face d'elle : le merle.

Ce n'est pas la première fois que la bonne observe le manège de sa patronne. Elle avait remarqué déjà qu'il lui arrivait de parler toute seule dans le jardin. Elle n'a pas manqué d'observer aussi qu'elle passe de très longues minutes à observer cet oiseau. Cette fois elle comprend :

— Ma parole, elle lui parle.

Hochant la tête, fronçant ses sourcils roux, la bonne essuie ses mains sur son tablier et réfléchit. Il y a décidément quelque chose qui ne tourne pas rond chez madame Stocker. Doit-elle en parler au pasteur. Oui ? Non ?

Mais voici que Suzy se lève pour aller au-devant de son mari, comme toujours affectueuse et tendre avec lui. La bonne conclut qu'il n'est pas urgent de faire quelque chose.

Parmi toutes les femmes qui ont franchi la porte du docteur Mason le gynécologue, Suzy Stocker est certainement une des plus jolies. L'infirmière ne peut que sourire en la voyant paraître et le docteur n'a pour elle que des mots gentils et des gestes presque tendres. La consultation terminée, tandis qu'elle remet ses vêtements en ordre il remarque :

— Un beau garçon comme celui que vous allez avoir mérite un joli prénom. Je suppose que le révérend et vous y avez déjà pensé ?

Imaginez sa surprise lorsqu'il voit le visage de Suzy se durcir brusquement.

— Il y a pensé. Il a déjà établi toute une liste en me demandant de choisir. Mais aucun ne va pour cet enfant. Aucun prénom ne lui ira jamais.

La surprise du gynécologue est bien plus grande encore lorsque Suzy va lui déclarer, trois semaines avant l'accouchement, lors de la dernière visite prénatale :

— Docteur cet enfant est mon ennemi. Il veut ma perte et celle de ma famille. J'en suis certaine. Il ne faut pas qu'il vive. Docteur, tuez-le !

— Voyons, ma chère enfant, vous divaguez. Vous êtes en parfaite santé et je vous promets que votre bébé sera aussi superbe que les autres. Pourquoi voudrait-il votre perte ? De toute façon même pour un avortement légal il est trop tard. Allons, rentrez chez vous et gardez-vous de tenir des propos aussi insensés.

La femme du pasteur rentre au presbytère, désespérée, anéantie.

Prévenu par le gynécologue, le révérend Stocker ne la quitte plus.

— Que se passe-t-il Suzy ? Pourquoi es-tu si triste ? Tu ne me caches rien Suzy ? Pourquoi as-tu ce regard effrayé ? Allons parle-moi Suzy ? Je suis sûr qu'il s'est passé quelque chose. Tu as peur de cet enfant, pourquoi ? Mais pourquoi ?

À toutes ces questions la femme du pasteur ne fait que des réponses évasives, dilatoires, sans queue ni tête.

Enfin vient le jour de l'accouchement. Ce matin de janvier le soleil brille sur la neige tombée durant la nuit. Lorsque la portière de la voiture claque, Suzy qui commence à souffrir physiquement a le temps d'entrevoir la tache noire du merle sautillant au milieu de la pelouse blanche.

L'accouchement se déroule tout à fait normalement (trop bien même) pense-t-elle. Le petit garçon auquel Suzy se refuse à donner un nom, fait son entrée dans le monde avec une telle facilité qu'elle y voit, non pas l'intervention divine comme l'affirme le révérend dans sa candeur naïve, mais une intervention diabolique.

Aussi lorsque dans la salle d'accouchement l'infirmière après s'être éloignée de quelques pas se penche pour prendre le bébé qui vient d'être lavé, les yeux de Suzy s'emplissent d'horreur.

— Non... non... !

Quand l'infirmière, sans comprendre, s'approche d'elle, l'enfant dans les bras, Suzy hurle :

— Emportez-le ! Cachez-le ! Je ne veux pas le voir.

L'infirmière prévient la surveillante qui avertit le médecin-chef lequel informe le révérend et prescrit des calmants. Apparemment tout rentre dans l'ordre puisque Suzy cinq jours plus tard retourne au presbytère avec le bébé.

— Et le merle ? demande-t-elle.

— J'ai demandé à Wesson de nous en débarrasser. Il a réussi à le tuer.

C'est vrai : le dénommé Wesson est venu avec son fusil de chasse et a tué le merle. Toutefois le révérend n'attache pas à ce détail une très grande importance. Il a parfaitement compris que sa femme vient de passer une crise grave. Mais il n'a jamais établi de rapport entre ce merle et ses troubles psychiques. Elle a déjà connu semblable crise, paraît-il, juste avant leur mariage. À cette crise succédaient dix ans de bonheur. Il suppose donc le mauvais moment passé.

Pour le baptême comme il faut bien donner un nom à ce petit, le pasteur propose :

— Johnatan, que penses-tu de Johnatan ?

Suzy accepte avec joie, confortant le révérend dans sa conclusion qu'elle est guérie.

Pendant quelque temps les faits lui donnent raison. Par exemple lorsqu'il voit Suzy prendre son fils dans ses bras en l'appelant « Mon petit ange, mon petit dieu... »

Mais il ne la voit pas lorsqu'elle scrute le visage encore chiffonné de Johnatan. Il ne voit pas son regard affolé lorsqu'elle croit discerner dans le sourire de l'enfant une grimace, lorsqu'elle croit deviner dans ses vagissements un infernal murmure...

Il ne la voit pas quand, penchée sur son berceau elle recule de frayeur, s'imaginant qu'il a voulu la griffer en agitant ses petits bras. Et puis pourquoi cette tache qui marque son épaule ? Et comment ne reconnaîtrait-elle pas, dans le regard encore trouble du nouveau-né, ce sourire moqueur qui l'a séduite tant de nuits.

Un jour le révérend voit Suzy immobile, comme glacée, derrière la fenêtre. Devant elle marquant la neige de ses sautilllements : le merle.

— C'en est un autre ma chérie, explique le pasteur. Le premier je l'ai vu mort. Wesson m'a montré son cadavre. Nous croyions qu'il s'agissait toujours du même oiseau mais peut-être qu'il y en avait plusieurs, toute une nichée : ils se ressemblent tant.

Le regard de Suzy est à ce moment tellement horrifié que le pauvre homme comprend enfin : ce merle est pour quelque chose dans sa folie, et la crise n'est pas finie.

La grille du jardin vient de grincer devant : le facteur, sa sacoche, son cahier et le petit crayon : une lettre recommandée sans doute. Le pasteur abandonne sa femme pour gagner le perron.

Après avoir échangé distraitemment et très rapidement une signature et quelques mots il retourne à la fenêtre où se tenait Suzy. Ne l'y voyant plus, saisi d'angoisse, il la cherche du regard. C'est alors qu'au premier étage claque une porte.

Enjambant quatre à quatre les marches de l'escalier, se ruant sur la porte, il l'ouvre brutalement : Suzy, l'enfant, un couteau, du sang.

Suzy Stocker comparaitra devant le tribunal de Leeds en Angleterre pour tentative de meurtre sur la personne de son fils Johnatan âgé de douze jours au moment des faits. Parfaitement lucide et calme, toute sa raison revenue, elle plaidera non coupable de meurtre mais acceptera les charges de blessures volontaires. Les juges vont la placer trois ans sous contrôle psychiatrique. Sur le plan physique le petit Jonathan s'en tire avec une assez longue mais peu profonde cicatrice autour du cou...

Et moralement ? S'il sait un jour la vérité, ce sera bien sûr autre chose.

L'ÉPOUX DE PORCELAINE

1936 : les japonais sont installés à Pékin et à Nankin. La Chine se bat, contre un gouvernement étranger détesté qui s'est infiltré dans le pays en profitant des dissidences. Pour un Chinois né sous le règne de l'impératrice Tseu Hi, au début du siècle, un Japonais est un boucher dépeceur de la Chine. Le parti communiste est né, la longue marche s'est étirée vers la province de Chen Si, bientôt, nationalistes et communistes se trouveront face à face, et le destin du pays le plus peuplé et le plus secret du monde, va se décider, sous la poigne de fer de Mao.

Mais en 1936, les bombes japonaises décident encore du destin chinois. Dans les belles maisons provinciales où les mandarins nationalistes vivent leurs dernières années de privilèges et de civilisation raffinée, une femme s'incline devant une rose.

Elle est le vivant modèle de la Chine traditionaliste. Enveloppée d'une robe de soie somptueuse, les pieds atrophiés serrés dans des bandelettes, Szou Li, fille de Yang Tseu, général d'armée mort à la guerre, rend hommage, ainsi qu'il se doit, à la plus belle rose des jardins de la maison. D'un rouge sang, perlée de rosée, la fleur royale paraît s'incliner à son tour, pour saluer sa visiteuse. Le soleil se lève à peine, l'air est doux, et sur l'immense pelouse qui borde la maison, court un petit ruisseau grouillant de poissons et d'une sorte d'écrevisses délicieuses. Szou Li lève vers le ciel bleu profond un visage sans rides, lisse et calme.

C'est alors que dans le ciel splendide, le ronronnement effrayant d'une escadrille d'avions japonais se fait entendre. Szou se met à courir à tout petits pas vers la maison. On dirait un oiseau blessé et sautillant qui a peur du chasseur.

Les bombes éclatent au hasard dans la campagne, l'une d'elles vient exploser sur la tendre pelouse, creusant dans le ruisseau un tourbillon de mort, éparpillant les roses en papillons meurtris, ébranlant la fragile et délicate ossature de bois de la maison.

Szhou Li est agenouillée sous le porche sculpté, le visage dans ses mains. Elle écoute s'éloigner les semeurs de mort. Une vieille servante hurle dans le silence revenu :

— Feng est mort ! Ils ont tué Feng !

Alors Szou Li se redresse, bras tendus, elle trébuche sur les dalles de marbre, elle appelle d'une voix désespérée :

— Feng, mon époux.. ils t'ont tué ! ils ont tué mon époux !

Et la vieille servante a juste la force de l'empêcher de tomber, brutalement, au pied d'une estrade recouverte de tapis et de tissus d'or et d'argent. Il y avait là un magnifique vase rouge, haut de deux mètres. Il n'en reste que des morceaux.

Szhou Li rampe vers ces débris de porcelaine, tend une dernière fois

la main, et meurt.

Tel sera le récit de la servante. Au-dehors le jardin immobile et les oiseaux furieux contemplent le désastre.

C'est la fin du monde, la fin d'une civilisation, la mort de cette femme devant ce vase rouge est symbolique. Pour comprendre ce symbole, il faut plonger dans la Chine secrète d'avant la révolution, au temps où l'impératrice Tsen Hi régnait dans le faste d'une cour décadente, rêvait d'isoler le pays et d'en chasser tous les étrangers. En ce temps-là vivait dans une belle maison de la province de Chen Si, une ravissante petite fille de deux ans appelée Szou Li.

Szou Li était habillée comme une princesse. Elle était si belle que son père, un riche mandarin, avait déjà procédé à ses fiançailles. L'heureux élu, âgé de six ans, était le fils de Liang Ki, recteur du collège impérial. Il s'appelait Feng. Leur mariage quelques années plus tard, serait un beau mariage, l'un des plus beaux de la ville, et déjà les servantes brodaient la robe de la future épouse. Un brocart orné de perles de jade, et de minuscules feuilles d'or.

Pendant ce temps Szou Li jouait dans les jardins, avec son fiancé haut comme trois pommes.

Ces fiançailles n'ont rien d'exceptionnel dans la Chine du 19^e siècle. Un bébé fille est régulièrement promis au mariage, dès sa naissance, et Szou Li « vaut » une dot assez considérable pour l'époque, de cent mille livres sterling, c'est donc un beau parti pour le fils du recteur du collège impérial.

Il est rare que les années passant les deux fiancés s'aiment d'amour tendre. La chose n'est pas courante en Chine, où le mariage est un placement, une affaire comme une autre.

Pourtant, à 15 ans, la jeune Szou Li est si belle, que le futur époux qui a atteint l'âge canonique de 19 ans, en est follement amoureux !

Szou Li a un front splendide bordé de cheveux noirs et brillants, si longs qu'ils recouvrent ses pieds pendant le bain. Heureusement d'ailleurs, car elle n'a que des moignons déformés en guise de pieds : le comble du raffinement de la beauté chinoise.

Son teint est de porcelaine, ses yeux gris élégamment étirés vers les tempes, son nez et sa bouche si minuscules que l'on dirait ceux d'une poupée. Bref, Szou Li est une future mariée de choix.

La veille du mariage est un beau jour. Les oracles sont bons, le père du fiancé s'apprête à toucher la dot de sa bru, avec une évidente satisfaction. Il a toujours eu une réputation de pingrerie et Feng étant son seul fils, par un grand malheur de la nature, il ne peut compter que sur lui pour s'enrichir.

Ainsi tout le monde est heureux. Lui de remplir sa bourse et les jeunes gens de se marier enfin. La lune est ronde, les matrones en espèrent beaucoup de bienfaits pour la mariée et sa future

descendance.

Mais les oracles se trompent, et la lune est mauvaise. Voici que Feng assiste à sa dernière fête de célibataire, voici que ses compagnons le font boire plus que de raison, voici qu'il se bat avec l'un d'eux, et qu'il tombe malencontreusement d'une terrasse. Le fiancé est mort, la nuque brisée, et le désespoir entre dans les maisons. Szou s'évanouit en apprenant le drame, et son futur beau-père, affolé, s'en va trouver un homme de loi.

— Est-il possible de toucher la dot, malgré la mort de mon fils ?

— Oui, si la fiancée y consent et ne désire pas que son père la donne à un autre.

Liang Ki, dont les ongles sont aussi longs que ceux d'un rapace, se fait expliquer l'ancienne loi, toujours en vigueur, qui permet à un beau-père d'empocher la dot de sa bru, même si le fiancé est mort ou porté disparu.

Le mariage est toujours possible. Si la fiancée ne veut pas d'autre époux que le défunt, elle épousera le défunt. C'est-à-dire qu'elle épousera symboliquement un vase. Le plus grand et le plus beau qu'ait pu tourner le potier de la région.

Szou Li est si profondément enfoncée dans le chagrin, qu'elle accepte sans hésiter. La perte de son fiancé a été si brutale, si injuste, et elle l'aimait tant, que la vieille loi lui paraît une consolation. Il y a plus de mille ans qu'un tel mariage n'a pas eu lieu. Cette coutume était tombée en désuétude, mais aucun texte ne l'ayant abrogée, elle demeure parfaitement légale.

Un an et un jour après la mort de Feng, Szou Li âgée de 16 ans est donc transportée à travers la ville sur un magnifique palanquin, dans sa robe d'épouse. Douze jeunes filles vierges, parmi les plus belles, l'escortent. Derrière elle, un autre palanquin, porté par douze garçons, abrite le plus beau des vases de la région : un vase de porcelaine rouge, mesurant deux mètres de haut. C'est l'époux symbolique.

La cérémonie a lieu devant une foule considérable et l'on parle de cet étrange mariage jusqu'à Pékin. C'est un acte d'amour singulier, un sacerdoce cruel. En effet, en acceptant de lier sa vie à un vase, Szou Li accepte de ne plus jamais connaître d'homme. De plus, elle n'a guère d'espoir d'être veuve ; le vase étant installé une fois pour toutes dans sa demeure, et personne n'ayant le droit d'y toucher, il se couvrira de poussière au fil du temps, tandis que la jeunesse et la beauté de Szou Li se flétriront, inutiles et délaissées. Or le père de Szou Li, général dans l'armée chinoise, riche et considéré, ne l'entend pas de cette oreille.

Lorsque le beau-père vient réclamer la dot, ainsi qu'il est normal à l'issue de la cérémonie, il refuse tout simplement :

— Ma fille n'a épousé personne ! Trouve-lui un autre fils !

- Je n'ai pas de fils !
- Que ton épouse te donne un fils et tu lui trouveras une autre femme !
- Ma première épouse est vieille..
- Alors résigne-toi, je ne paierai pas.
- Tu paieras car la loi existe !

En effet. Après un procès de plusieurs mois, le père de Szou Li, se voit contraint d'accepter le mariage de sa fille et de payer la dot. Ainsi qu'il était convenu, il donne également à la jeune mariée la belle maison de campagne aux jardins emplis de roses, où elle vivra désormais avec son époux, jusqu'à sa mort. C'est ainsi qu'une bombe japonaise tombant un jour dans un jardin chinois, fera mourir du même coup, près de quarante ans plus tard, le vase rouge et symbolique représentant le mari de Szou Li, et Szou Li elle-même, devant les débris de son époux de porcelaine.

Quarante ans de fidélité, de vie monacale auprès d'un époux absent, et la mort. Étrange bien sûr. Mais ce n'est pas le plus étrange de la vie de cette femme, que l'on va maintenant porter en terre avec son époux en morceaux. Le plus étrange a été rapporté par un officier japonais. Et comme il y a peu de raison de croire que cet homme ait menti, nous voici devant un vrai mystère.

L'histoire du mariage de Szou Li avec un vase de porcelaine rouge, ayant fait grand bruit à l'époque, on en parla jusqu'à Pékin. C'était en 1900. Puis une fois le procès terminé, la jeune mariée retomba dans l'oubli.

Elle vécut donc dans la maison de campagne offerte par son père le général Yang Tseu, en compagnie de quelques domestiques fidèles. Comme elle ne rendait visite à personne, personne ne lui rendait visite. Chaque année, un comptable de la famille venait régler les fournisseurs et veiller à l'entretien de la maison. Szou Li vivait en recluse et nul ne saura jamais si elle a regretté un jour d'avoir voué sa vie à un vase.

En 1936, lors du bombardement qui brise ledit vase et la fait mourir d'émotion, elle est pratiquement seule au monde, et très pauvre. Son père a été tué, ses frères aussi, et du côté de sa belle-famille, il y a bien longtemps qu'on l'a oubliée, bien longtemps que le comptable ne vient plus régler les fournisseurs et que les domestiques se sont envolés.

Il ne reste qu'une vieille servante. C'est grâce à elle que Szou Li a survécu. Elle a vendu judicieusement des bijoux, cultivé un potager, hors des yeux de sa maîtresse, et grâce à son habileté d'entremetteuse, réalisé de nombreux mariages qui lui ont rapporté de quoi vivre. En Chine, le métier d'entremetteuse était un métier honorable et nécessaire.

Cette vieille femme a vu naître Szou Li. C'est elle qui lui a bandé les pieds, elle qui a toujours baigné ses cheveux en les démêlant avec des peignes d'ivoire, elle qui l'a préparée pour son mariage, et c'est elle aussi qui l'a reçue dans ses bras au moment de sa mort.

Szou Li est allongée sur l'estrade où trônait le vase de porcelaine rouge. À côté d'elle, les débris, soigneusement rassemblés jusqu'à la moindre poussière. La servante est allée demander de l'aide pour procéder aux funérailles et s'est heurtée à une colonne japonaise. À l'officier qui la bousculait elle a crié qu'il était un assassin pour avoir tué sa maîtresse : la noble fille du général Yang Tseu.

En entendant le mot « général », l'officier japonais décide d'aller fouiller la maison de bois toute proche.

Ne trouvant rien de spécial, à part une morte et les débris d'un vase, l'officier demande des explications par l'intermédiaire d'un interprète. Et dès la première question posée, un quiproquo s'installe.

L'officier demande où est le général. Comprend qu'il n'y a pas de général ici, et demande alors où est le maître de maison. La servante lui montre le vase en morceaux, et il la traite de vieille folle. Puis comprenant de moins en moins ce qui se passe dans cette maison, il désigne le corps de Szou Li :

— Qui est cette jeune fille ?

— C'est ma maîtresse, Szou Li, et ce n'est pas une jeune fille, elle aurait eu cinquante-deux ans au prochain hiver.

— Tu te moques de moi ? Cette jeune fille n'a pas vingt ans !

L'obstination de la vieille servante est incroyable pour l'officier japonais ! Cette stupide vieille esclave voudrait lui faire croire que cette beauté radieuse a plus de cinquante ans ?

Mais la stupide esclave, promène sous les yeux de l'interprète le contrat de mariage de sa maîtresse, son acte de naissance, et insiste !

— Ma maîtresse Szou Li a été bénie des dieux, jamais son teint ne s'est altéré, aucune ride n'a barré son visage, sa beauté était éternelle, je le sais moi qui l'ai baignée et habillée durant toutes ces années ! Szou Li a gardé le visage et le corps d'une vierge ! Car elle a épousé un homme qui était déjà dans l'éternité et ne pouvait plus vieillir.

« Si tu ne me crois pas officier ! demande à Pékin à la famille du général Yang Tseu ! Demande aussi à la famille de Liang Ki !

L'officier japonais ne voulait pas croire à toutes ces sornettes, aussi emmena-t-il la servante aux autorités chinoises de la province. Apprenant le décès de Szou Li, certains hauts fonctionnaires chinois exprimèrent leur réprobation à peine voilée. Ce qui n'émut pas le Japonais. Ses hommes étaient maîtres de la contrée, il n'avait que faire de la réprobation de quelques mandarins.

Puis on lui confirma l'identité de la défunte, et son âge, ainsi que l'histoire du vase rouge. La servante reçut l'autorisation de faire

procéder aux funérailles et l'officier japonais perplexe continua son chemin et, arrivé à Pékin, fit un rapport sur ce qu'il avait vu. Peut-être les Chinois possédaient-ils le secret de l'éternelle jeunesse ? Il décrivit ainsi la femme de plus de cinquante ans qu'il avait vue étendue près de son époux de porcelaine brisée.

« Son corps et son visage étaient juvéniles, tels ceux d'une adolescente. Le teint de sa peau, lisse et parfait, ses lèvres roses, et j'ai pu voir des dents aussi blanches que des perles. Pas un cheveu d'argent dans sa chevelure, dont la longue natte enroulée sur la nuque et autour de la tête, devait mesurer la longueur de deux pas. »

C'était en 1936, juste après la « longue marche ». Le Maoïsme s'apprêtait à bouleverser les traditions du vieux pays. Désormais on couperait les cheveux des jeunes filles, on leur recommanderait de n'épouser leur camarade de travail qu'avec l'accord du chef de cellule, sans dot, sans mystère, sans vase rouge, et avec pilule anticonceptionnelle.

Les temps changent. Monde, ton mystère fout le camp.

Antonio Gaudi est généralement débraillé, chauve de toute façon et son œil est glauque. Il est rédacteur de nuit d'une feuille de chou de Mexico.

Malheureusement, il boit. Il boit même beaucoup. Peut-être parce qu'il est au fond pourvu d'une âme sensible, plutôt tournée vers la poésie et supporte mal le dur et trop cynique métier de journaliste. Ce soir-là, lorsqu'il arrive à « El Correo de la Noche », titubant dans l'escalier qui mène à la salle de rédaction, il ne se doute évidemment pas qu'une extraordinaire aventure commence. Cramponné à la boule de verre qui marque l'extrémité de la rampe, il cherche du regard son bureau, le vise, prend son élan pour s'y précipiter en quelques enjambées incertaines et s'effondre dans son fauteuil.

C'est alors que se produit le phénomène qui va tout déclencher. « Phénomène » parce que ce qui va suivre ne sera jamais vraiment expliqué et pourtant cet événement va entraîner deux morts ce qui poussera bien des gens à émettre quantité d'hypothèses.

Donc Antonio Gaudi, quasiment ivre mort, vient de s'asseoir dans son fauteuil de rédacteur de nuit au journal « El Correo de la Noche » à Mexico en juin 1910 vers 11 heures du soir. Son premier geste est de croiser ses bras sur son bureau et d'y laisser tomber sa tête. Au moment où il va s'endormir son attention est attirée par le cliquetis du « baudot », sorte de « machin » alors utilisé au Mexique qui tient du télégraphe morse et du téléscripteur. Il est rare que le baudot fonctionne ainsi en pleine nuit. Aussi Antonio se traîne-t-il jusqu'à lui pour déchiffrer l'information débitée sur une longue bande de papier.

— Chouette ! s'exclame le journaliste dans sa soûlographie, j'ai un article pour cette nuit, et facile avec ça.

Facile en effet : il lui suffit de reprendre presque mot à mot le texte décrivant l'épouvantable accident de chemin de fer qui vient de se produire dans le centre du pays aux environs de Pachuca. L'article qu'écrit Antonio Gaudi va donc raconter comment un express retenant péniblement sur une voie descendante ses douze wagons est subitement sorti des rails, comment la locomotive heurtant un rocher s'est dressée un instant vers le ciel pour retomber en arrière, écrasant les wagons déjà disloqués où hurlaient les voyageurs. En explosant, elle a mêlé la vapeur brûlante et l'eau bouillante aux cendres rouges jaillies du foyer.

Les fils télégraphiques longeant la voie ayant été rompus pendant la catastrophe il a été très difficile de situer exactement l'emplacement de celle-ci, ce qui a retardé les secours d'une heure. Puis il narre l'arrivée des paysans arrachant dans l'affreux mélange de ferraille tordue et de bois éclaté les blessés et les morts.

Il énumère les cadavres allongés à côté du ballast, citant même la

profession de certains d'entre eux, notamment : un grand chirurgien, un homme politique, le señor don Villalonga, propriétaire d'une grande hacienda, l'abbé Suarez, une religieuse, etc...

Cela fait, conscient d'avoir réalisé un petit chef-d'œuvre de journalisme, Antonio Gaudi, un peu dégrisé, porte son papier à l'imprimerie où le secrétaire de rédaction lui donne en première page la place qu'il mérite.

Le lendemain matin, c'est le branle-bas de combat dans l'imprimerie lorsque la direction découvre qu'« El Correo de la Noche » est le seul journal à annoncer la catastrophe : il faut multiplier les éditions.

À cet enthousiasme succède une sourde angoisse lorsque tous les journaux du pays demandent des informations et des autorisations de reproduire l'article.

L'angoisse devient de la peur dès que cette curiosité des concurrents fait place à l'étonnement.

— Est-ce qu'il n'y aurait pas une faute d'impression dans la dénomination du lieu de la catastrophe ? suggère au téléphone un confrère. Nous avons téléphoné à Pachuca, personne n'est au courant de l'accident.

— Mais, enfin, quelles sont vos sources ? demande le chef de cabinet du président de la République, dictateur sur les bords, Porfirio Diaz. Nous n'avons aucune information sur cette catastrophe !

La peur devient de la panique lorsque les familles des soi-disant victimes se manifestent :

— Vous êtes fou ! Mon père, l'abbé Suarez, est à côté de moi. Il ne pouvait pas être victime de cette catastrophe il est enrhumé et n'a pas quitté sa chambre depuis deux jours.

— Qu'est-ce que c'est que cette plaisanterie, hurle le député dont « El Correo de la Noche » a soigneusement décrit le trépas.

Quant au señor don Villalonga, le propriétaire de la grande hacienda qu'Antonio Gaudi a laissé pour mort, il fait irruption à la rédaction du journal, sur le coup de midi, accompagné de quelques hommes prêts à tout casser :

— Vous allez publier vite un démenti ! Et je vous attaque en justice. Imaginez l'état où vous avez mis ma famille. Et là-bas sur mes terres, tous ces gens qui croient que je suis mort !

Cette dernière remarque mérite d'être soulignée ; elle éclaire la suite du dossier. Cet homme doit penser qu'il n'est pas bon qu'un grand propriétaire soit porté disparu sans que des mesures aient été prises pour assurer sa succession. Après plusieurs dizaines d'années de dictature les deux tiers des terres cultivables du pays appartiennent à neuf mille grands propriétaires. Sur ces domaines, le petit peuple vit misérablement, ce qui crée une tension sociale intolérable et logique.

Mais que devient Antonio Gaudi ? Un employé d'El Correo de la

Noche, après l'avoir tiré du lit, toujours mal rasé, chauve et l'œil glauque, l'introduit dans le bureau du directeur du journal :

— Évidemment vous étiez complètement soûl ?

— Mais non monsieur le directeur.

— Alors pouvez-vous m'expliquer ?

Dire que le directeur est ivre de rage reste insuffisant. Son visage passe du rouge au violet devant l'air étonné de son rédacteur de nuit.

— Pouvez-vous m'expliquer ce qui vous est passé par la tête ?

— Je ne comprends pas monsieur.

— Qu'est-ce que vous ne comprenez pas ?

En chemin le messenger d'El Correo de la Noche a bien sûr expliqué à Antonio la raison de ce réveil intempestif mais sans l'éclairer pour autant :

— Eh bien, monsieur, je ne comprends pas. Je n'ai fait que reproduire une dépêche.

— Quelle dépêche ?

— Eh bien monsieur, la dépêche qui est tombée cette nuit.

— Où est-elle tombée cette dépêche ?

— Mais monsieur, là-haut, comme d'habitude, dans la salle de rédaction.

— Vous pouvez me la montrer ?

— Non monsieur, je l'ai laissée dans la corbeille.

— Taisez-vous ! Nous n'avons rien trouvé dans la corbeille ! Il n'y a jamais eu de dépêche ! Personne n'a jamais envoyé cette dépêche. Personne n'a vu cette dépêche ! Il n'y a pas eu d'accident de chemin de fer à Pachuca ! Vous l'avez inventé dans votre soulographie. Fichez-moi le camp ! J'espère ne jamais vous revoir, sinon au tribunal car nous n'en resterons pas là.

Quelques jours plus tard, le même directeur saute d'un fiacre devant la façade d'El Correo de la Noche et grimpe jusqu'à son bureau où tout le journal se presse :

— Alors monsieur, lui demande le rédacteur en chef. On publie ?

Le patron lui arrache des mains la dépêche tombée du fameux Baudot pour la dévorer d'un œil écarquillé.

— Vite monsieur ! Je vous en prie ! Il faut prendre une décision, c'est maintenant ou jamais !

Le patron brandit le ruban de papier et hurle :

— Mais qu'est-ce que c'est que cette histoire ! Qu'est-ce que c'est que cette histoire ! On ne peut pas publier cela comme ça. Il faut vérifier.

— Vous pensez bien que c'est fait patron. Et cette fois notre correspondant confirme sa dépêche. Nous avons téléphoné sur les lieux où l'on confirme aussi. D'ailleurs, nous ne sommes pas les seuls. Vous pensez bien que nos confrères ont voulu vérifier.

Le patron hésite encore quelques secondes et conclut :

- Alors, on imprime.
- Sans rien changer ?
- Sans rien changer. Mais évitez de mettre des noms propres.

Et c'est ainsi que, fait probablement unique dans l'histoire du journalisme, El Correo de la Noche publie in extenso l'article qu'il a déjà publié cinq jours auparavant. Ses concurrents font de même, mais par prudence en petits caractères et en troisième page avec les réserves d'usage : « D'après notre correspondant, il paraîtrait que... »

Car l'accident de chemin de fer décrit par Antonio Gaudi dans sa soulographie cinq jours plus tôt vient de se produire. Pas exactement à l'endroit où il l'avait situé et le nombre des victimes paraît moins élevé que celui qu'il avait annoncé. À part cela les circonstances semblent être les mêmes et l'on compte parmi les victimes l'abbé Suarez, un grand chirurgien et une religieuse.

Le directeur, une fois de plus, fait tirer du lit son ex-rédacteur de nuit Antonio Gaudi :

- Acceptez mes excuses, cher ami.
- Je les accepte monsieur le directeur.
- Vous me comprenez Antonio ?
- Oui, monsieur le directeur.
- Bien. Alors Antonio. Je vous en prie expliquez-moi.
- Je ne peux pas, monsieur le directeur. Je ne me l'explique pas non plus. Je n'en sais pas plus que vous. Je dirai même que je me l'explique de moins en moins. La première fois je pouvais m'imaginer qu'un mauvais plaisant m'avait envoyé cette dépêche. Ou qu'il s'agissait d'une vision. Mais maintenant...

Quelqu'un qui ne s'explique pas non plus cette étrange affaire mais qui voudrait bien comprendre c'est le président de la République, un tantinet dictateur, le général Porfirio Diaz.

Convoqué par la police du dictateur, Antonio réalise très vite qu'il file un mauvais coton.

— Il ne s'agit pas d'un simple accident, explique le commissaire qui l'interroge. Les rails de la voie ont été volontairement arrachés. Il y avait plusieurs hommes politiques dans ce train et surtout un chargement d'or. C'est donc un crime crapuleux autant qu'un acte de rébellion contre l'autorité. Nous le soupçonnons d'être l'œuvre de partisans de Madero. Et plus probablement, d'un certain Zapata, qui commence à faire parler de lui dans cette région. Or, la parution prématurée de votre article prouve tout simplement que vous aviez eu connaissance des préparatifs de cet attentat criminel.

— Mais pas du tout, s'exclame le malheureux Antonio, je n'ai aucun lien avec ces gens-là.

— Alors, comment expliquez-vous cet article ?

— Eh bien. Mon Dieu. Je ne me l'explique pas. J'étais ivre, j'ai dû

avoir une vision.

Le commissaire trouve cette explication insuffisante et Antonio Gaudi se retrouve en prison. Et bien que son histoire ne soit pas très claire pour la police, elle ne l'est pas non plus pour l'observateur. En effet, certaines des personnes citées dans le premier papier du journaliste : l'abbé Suarez, une religieuse, un député, font partie de la liste des victimes de la catastrophe.

Après plus ou moins d'hésitations elles ont pris le train quand même quatre jours après la parution de l'article. Mais d'autres qui ne figurent pas sur la liste officielle des victimes, alors qu'elles figuraient dans l'article, s'expliquent :

— J'ai considéré le premier article comme un mauvais présage, avoue notamment le señor don Villalonga, j'ai préféré différer mon voyage.

— Ma femme m'a supplié de ne pas prendre le train pendant quelque temps, explique le grand chirurgien.

Jusque-là, à bien considérer les faits, l'aventure d'Antonio Gaudi pourrait donc trouver une explication. Qu'un mauvais plaisant lui ait envoyé une dépêche ou qu'il ait eu une vision, peu importe. Après tout le lieu de l'accident n'est pas le même. Il y a dans presque tous les trains à cette époque des hommes politiques, des prêtres, des propriétaires d'hacienda et des religieuses. Certes, il y a le nom de cet abbé : Suarez. Mais ce nom est si répandu que l'on peut supposer qu'il existe au Mexique beaucoup d'abbés Suarez. De plus l'idée d'une prémonition est contredite par le fait qu'il a aussi annoncé la mort de gens qui ne sont pas morts. Si l'on ajoute à cela qu'Antonio Gaudi à aucun moment n'a prévu qu'il s'agissait d'un attentat et n'a jamais parlé de ce chargement d'or, on peut conclure qu'il a finalement décrit un accident de chemin de fer banal, l'accident de chemin de fer type dont la description pourrait s'appliquer à n'importe quel autre accident de chemin de fer. Pour le moment le phénomène se réduirait donc à ceci : Antonio Gaudi donne une vision classique de l'accident de chemin de fer et quelques jours plus tard un accident de chemin de fer, répondant d'assez près à cette vision, se produit : bref une vulgaire coïncidence.

Là où ce dossier devient plus surprenant c'est lorsque des rebelles de la région du Morelos, soupçonnés d'être les auteurs de l'attentat, avouent les faits et en attribuent l'initiative à un dénommé Antonio Gaudi, qui jusqu'alors aurait échappé aux recherches de la police locale.

— Et pour cause ! s'exclame à Mexico le commissaire chargé de l'enquête. Antonio Gaudi est en prison. Je viens de l'interroger.

Dans ces conditions tout devrait s'expliquer logiquement : Antonio Gaudi, responsable d'une catastrophe ferroviaire aurait décrit celle-ci

dans son journal. Malheureusement pour lui, l'attentat ayant été repoussé de quelques jours, cet article deviendrait la preuve de sa participation. Écrasé par les circonstances, en manque d'alcool dans le fond de sa cellule, plus débraillé, plus chauve et l'œil plus glauque que jamais, le malheureux journaliste s'exclame :

— Mais je ne connais pas ces gens et vous pouvez vérifier que je n'ai jamais mis les pieds dans le Morelos.

— On peut organiser un attentat sans avoir jamais mis les pieds sur les lieux, remarque le commissaire.

C'est exact, mais voici que les rebelles du Morelos affirment qu'Antonio Gaudi les accompagnait la nuit où ils ont organisé la catastrophe.

Cette fois le commissaire, obligé d'admettre que dans cette affaire quelque chose sort de la logique habituelle commence à « pédaler dans la semoule » : le journaliste ne pouvait être sur les lieux de la catastrophe car plusieurs témoins confirment qu'il n'a pas quitté Mexico. Alors le commissaire fait convoier les rebelles du Morelos menottes aux mains et pieds enchaînés jusqu'à la capitale pour les confronter à Antonio Gaudi.

— C'est lui ! C'est notre chef, affirment les rebelles.

— Quoi ? riposte Antonio, je ne vous ai jamais vus.

Il est certain que dans une ambiance politique sereine la presse mexicaine et même celle des États-Unis se ferait une joie de couvrir une affaire aussi passionnante. Mais Porfirio Diaz l'enferme sous une chape de plomb : inutile de faire savoir au monde entier qu'un certain Zapata fait sauter les trains dans le Morelos et qu'un dénommé Pancho Villa lève une armée de brigands dans les pampas du Nord.

Étouffée, l'affaire Antonio Gaudi donne lieu aux rumeurs les plus extravagantes. Pour certains, l'origine de toute l'affaire est un phénomène de télépathie ayant relié l'instigateur de l'attentat et le malheureux journaliste en état de demi conscience dans la salle de rédaction. D'autres décriront Antonio Gaudi comme une sorte de « docteur Jekyll et Mr Hyde » jouissant du don d'ubiquité.

Finalement, le journaliste est abattu alors qu'il tentait, paraît-il, de s'évader durant son transfert devant le juge d'instruction. Cet incident permet à la police d'échafauder une thèse officielle providentielle et totalement invérifiable. Antonio Gaudi était un ami de la rébellion n'hésitant pas à participer aux attentats qu'organisait celle ci, mais se dissimulant sous les traits d'un innocent journaliste.

Il faudra des années pour entrevoir une vérité à mi-chemin de toutes ces hypothèses. Le premier article peut n'avoir été qu'une simple coïncidence. Mais le thème peut aussi avoir été soufflé au journaliste par un membre quelconque de l'opposition connaissant ce qui se tramait dans le Morelos. L'attentat ayant été reporté de quelques jours

le malheureux Antonio Gaudi aurait fait les frais de ce concours de circonstances. Ce qui plaide en faveur de cette idée c'est que le transport du fameux chargement d'or, prévu pour la nuit où parut le premier article, fut comme l'attentat décalé de cinq jours... Et l'or est une excellente explication... Comme toujours.

Quant à l'extraordinaire confusion entraînée par la prétendue présence d'Antonio Gaudi sur les lieux de cet attentat, elle pourrait s'expliquer le plus simplement du monde. Les rebelles emprisonnés avaient conscience d'agir pour un idéal révolutionnaire qu'ils considéraient comme sacré et auquel il fallait tout sacrifier, même la vie d'un innocent s'il s'agissait de sauver un chef irremplaçable. Obligés d'admettre qu'ils avaient un chef, pour couvrir celui-ci, lorsqu'ils furent contraints de fournir un nom, ils auraient prononcé le premier qui leur venait à l'esprit, celui que tout accusait : Antonio Gaudi.

SOUDAIN UN AUTRE TRAIN...

Lune blanche, ciel noir. Ombre des nuages, fantômes rapides et flous audessus de la terre. Un train qui passe, lumières découpées dans la nuit sombre, comme autant de lucarnes. Berlin est encore à cent kilomètres. Soudain un autre train, dans l'autre sens, lui aussi à cent kilomètres de Berlin d'où il vient : petites lumières découpées, même grondement de fer.

Les deux monstres ont ralenti leur allure, pour passer sans s'arrêter devant le fantôme d'une gare désaffectée. Au-delà du quai minuscule, un homme et un chien attendent derrière une barrière.

Dans le premier train un visage collé à la vitre aperçoit un autre visage. Les bruits des wagons et le long sifflement des locomotives ne laissent aucune chance à l'homme qui a crié derrière la vitre :

— Marie !

Le battement rythmé des essieux s'estompe, s'apaise et disparaît. La nuit reprend son calme un instant déchiré. L'homme et le chien, immobiles, semblent regarder les rails luisants et déserts, comme à regret. Puis l'homme relève la barrière, et le chien s'ébroue.

Pour eux, il ne se passe jamais rien ici, que le spectacle fugitif des trains filant vers leur destination. La petite gare n'a plus ni portes ni guichets, la guerre a tout détruit, jusqu'à son nom.

Dans le premier train qui fonce sur Berlin, un homme demande au contrôleur :

— S'il vous plaît, où est-ce que nous sommes ? Comment s'appelle cet endroit ?

— Quel endroit monsieur ?

Devant l'air surpris du contrôleur, l'homme réalise l'inutilité de sa question. À quoi bon savoir le nom de l'endroit où il vient de croiser ce visage. Il l'a croisé dans l'espace entre Cologne et Berlin, mais il ne peut s'empêcher de questionner encore :

— Où va le train qui vient de nous croiser ?

— À Cologne monsieur, en principe, mais il y a beaucoup de supplémentaires en cette période de l'année, je ne pourrais pas vous l'assurer.

— Et il s'arrête quelque part ?

— S'il s'arrête ? Mais monsieur il s'arrête dans toutes les gares principales, vous pouvez consulter l'itinéraire sur la carte qui se trouve dans chaque compartiment.

Inquiet soudain, le contrôleur demande :

— Vous allez bien à Berlin, monsieur ? Vous ne vous êtes pas trompé ?

— Non, non...

— Ah bon... parce que le train ne s'arrête pas avant, et nous y serons dans un peu plus d'une heure. Vous avez l'air ennuyé monsieur ?

— Ennuyé ? Non, enfin, j'ai cru reconnaître quelqu'un dans ce train, quelqu'un que je n'ai pas vu depuis longtemps, très longtemps, c'était avant la guerre.

— Je comprends, et vous n'avez pas son adresse ?

— Non.

— Vous la reverrez peut-être !

— Ce serait un miracle, je ne sais même pas qui c'est !

Le contrôleur doit penser que ce voyageur est bizarre. Mais il se passe tant de choses dans les trains. Il semble que les trains, les gares, les aéroports, les ports, soient les lieux de prédilection des choses bizarres. Ces lieux de rencontres provisoires ont toujours des portes ouvertes vers l'inconnu et l'aventure.

C'était dans la nuit du 20 juillet 1950, et Martin Skob descendait à Berlin, aux environs de minuit.

Quelque part, à l'autre bout de ces deux lignes parallèles et luisantes, une femme posait le pied sur un autre quai de gare. Était-ce Marie, au visage entrevu derrière une vitre ? Et Marie serait-elle toujours un visage entrevu, insaisissable ?

À Berlin, Martin Skob, professeur d'histoire à Genève et journaliste à ses heures, explique à un ami le mystère de ce visage :

— La première fois que je l'ai vue, c'était à la frontière italienne, à Vintimille. J'attendais le passage dans une file de voitures. Elle regardait par la fenêtre du bureau de la police des frontières. Elle devait avoir des ennuis avec ses papiers, ou quelque chose comme ça. Je l'ai trouvée jolie, peut-être parce qu'elle était rousse, lumineuse, avec des yeux si clairs, qu'ils avaient l'air transparents. Je suis descendu pour m'approcher de la vitre. Et à ce moment-là, son visage a disparu. On m'a empêché de pénétrer dans le poste de police, j'ai dû attendre dans ma voiture, je guettais en espérant la voir ressortir, et puis je suis passé à mon tour au contrôle, et j'ai dû m'en aller sans la revoir.

L'ami sourit à cette évocation que vient de lui faire Martin Skob, poète impénitent :

— En somme, tu es tombé amoureux d'une apparition ? Mais comment sais-tu qu'elle s'appelle Marie ? Tu l'as revue ?

— Oui, à Genève, sur un trottoir, devant un hôtel. J'étais sur le, trottoir d'en face, elle s'apprêtait à monter dans une voiture où quelqu'un a crié « Marie ! » pour qu'elle se dépêche. Alors elle a souri, à moi je crois, elle est montée dans la voiture et c'est tout.

— C'est tout ? Tu n'as pas demandé son nom à l'hôtel ? Tu n'y es pas retourné ? Pour un amoureux, tu n'es pas débrouillard !

— J'ai fait tout ce que tu dis, mais le concierge de l'hôtel ne la connaissait pas, c'était une visiteuse, elle était venue seulement prendre le thé avec quelqu'un.

— Et ensuite ?
— Ensuite, la guerre, et puis la revoilà dans ce train.
— À quoi l'as-tu reconnue ? Tu l'as à peine entrevue à deux reprises, et tu prétends que c'est elle en trois secondes ?
— Je pourrais te dessiner son visage, tellement je l'ai en mémoire depuis le premier jour.

— Eh bien vas-y ! dessine !

Martin Skob a un joli coup de crayon. Sur la nappe de papier du restaurant naît un visage, qui fait sourire à nouveau l'observateur ami.

— C'est Blanche-Neige ou la Belle au bois dormant ? Que tu me fais là ?

— C'est Marie.

— Avec ce visage d'ange ?

— Un visage d'ange, des cheveux d'ange.

— Et le reste ?

— Le reste ?

— Oui, son corps, sa taille, ses jambes ?

— Ah je ne sais pas. Je n'ai jamais vu que son visage. Je m'étais dit : jamais deux sans trois, et c'est arrivé, je l'ai vue trois fois, mais ça ne change rien, elle m'échappe. Comment faire pour la retrouver ?

— Mets une petite annonce dans un journal ! « Recherche, jolie rousse, prénom Marie, aperçue trois fois : Vintimille 1938, Genève 1939, et nulle part 1950, en vue mariage, ci-joint croquis, réponse au journal. »

— Tu plaisantes, mais l'idée n'est pas mauvaise. L'ennui, c'est que j'ignore dans quel journal de quel pays je pourrais faire ça avec une chance que ça marche. Est-elle suisse, italienne, française, allemande ?

— Eh bien fais les quatre pays, tu verras bien. De toute façon tu seras déçu ! Même si tu la retrouves.

— Pourquoi ?

— Mon vieux, en 1938, cette fille avait quel âge d'après toi ?

— Sais pas, vingt-deux ou vingt-cinq ans, pas plus en tout cas.

— Disons vingt-cinq ans, ça lui en fait quarante.

— Et alors ?

— Alors, elle n'est plus aussi. jolie qu'à vingt-cinq !

— Et moi ? Moi aussi j'ai quarante ans ! Bien tassés même ! Qu'est-ce que ça fait ?

— Oh je disais ça, simplement parce que tu m'as dessiné une princesse adolescente, que j'imagine au teint de pêche, et aux joues roses, sans la moindre ride, ni le moindre cheveu blanc. Tu es sûr que c'est bien ce visage-là, que tu as aperçu dans le train ?

— Sûr ! Et elle m'a vu aussi ! je la retrouverai ! il le faut ! Tu paries ?

— Je parie !

Il faut être un peu fou, ou poète, comme Martin Skob, pour espérer retrouver une inconnue avec une petite annonce aussi vague et aussi bizarre. Mais qui peut savoir ? La vie a de ces vagues, et de ces bizarreries...

Martin Skob a rédigé une petite annonce, pour retrouver son inconnue, sa Marie fugitive et rousse, et il a reçu tant de réponses stupides, débiles, naïves ou intéressées, que la tête lui en tourne de dégoût. À Genève, où il habite la plus grande partie de l'année, quand il ne voyage pas pour ses articles, ou pour son plaisir, il a accumulé plus de mille lettres, venues des quatre pays où il a diffusé sa recherche. « De quoi écrire un roman désabusé sur la prétention et la bêtise féminine », dit-il.

Martin Skob est considéré comme un misogyne par ses amis. Personne ne l'a jamais vu tenir plus d'une semaine en compagnie de la même dame, et il a coutume de dire : « Quand une femme parle, je me tais afin qu'elle n' imagine rien à mon sujet. La seule fois où j'ai commis l'imprudence de répondre à une femme, elle a cru que je disais oui pour l'épouser, alors que je tentais justement de m'excuser de ne pas le faire. »

Il a donc échoué dans sa tentative, mais au fond cet échec lui paraît logique, et en bon poète il explique à son ami confident et professeur de mathématiques :

— Tu ne connais que la logique des choses, mais la logique ce n'est que l'apparence des choses, derrière il y a tout le reste, la vérité, l'inconnu, le hasard, la folie, l'imprévisible, puisque je ne l'ai jamais rencontrée, logiquement, un jour, elle apparaîtra à nouveau !

— Et elle disparaîtra à nouveau, au fond tu préfères ça, non ?

— Si elle disparaît sans que je puisse l'attraper, c'est que le destin l'aura voulu. Mais tu tiendras ton pari quand même si je la retrouve, même une seconde, tu me dois ta moto !

— Et c'est moi le perdant ! Parce que moi je devrai attendre ton dernier jour pour que tu admettes qu'il est impossible de la retrouver. Autrement dit je n'hériterai de ta bibliothèque que le jour de ta mort ! Je trouve ça illégal !

— D'accord, fixons un délai !

Après maintes discussions et tractations, le délai est fixé à dix ans. Ce qui en dit long sur la solide amitié des deux hommes. Ils se sont onnus sur les bancs de l'école, et n'envisagent pas de se quitter de si tôt. L'un est marié, père de famille, jovial et amoureux des équations. L'autre est célibataire, poète et amoureux d'une absence. Une fois le pari enregistré devant témoins, son objet se perd un peu dans les préoccupations quotidiennes des uns et des autres. Marie devient une légende. Et puis un jour...

« Ce jour était étrange, dira Martin Skob. C'était un jour de

brouillard et le lac paraissait vouloir se fondre dans la grisaille. Depuis le matin je me sentais vide, flottant, un peu malade. J'ai téléphoné pour annuler mes cours, ils me semblait que la fièvre allait me terrasser. Je suis sorti alors pour me rendre à la pharmacie, je n'avais plus d'aspirine, je marchais, tête baissée, dans le brouillard de novembre, il faisait froid et humide, et tout à coup j'ai heurté quelqu'un ! »

— Marie !

— Excusez-moi monsieur, mais vous ne regardiez pas non plus en face de vous, j'ai l'impression !

— Vous êtes Marie ?

— Je m'appelle Marie en effet, mais je ne vous connais pas, monsieur. Je crois ?

— Vintimille, 1938, Genève, 1939 ? Vous étiez dans le train de Berlin en 1950 ! En juillet !

Elle rit, comme si le soleil venait de percer les nuages.

— Moi ? Vous plaisantez ! En 1940, j'avais dix ans ! Et je ne vous connais pas !

— Vous êtes sûre ?

— Votre visage m'est familier, je ne saurais dire pourquoi... est-ce que vous êtes quelqu'un de connu ?

— Non, non !

— Alors je ne vous connais pas monsieur, excusez-moi.

— Mais vous vous appelez Marie, et vous êtes rousse, et vous êtes jolie, et je vous ai déjà rencontrée trois fois ! J'en suis sûr. Quel âge avez-vous ?

— Vingt-deux ans monsieur, mais si vous avez choisi cette technique pour aborder les femmes, elle n'est pas nouvelle je vous préviens.

— Oh non, ce n'est pas ça ! laissez-moi vous raconter une histoire voulez-vous ?

— Mais monsieur.

— Je vous en prie, c'est important. J'irai vite ! Voilà :

Essoufflé, Martin Skob termine son récit et regarde anxieusement la jeune fille. Cheveux roux légers, yeux si clairs, joues roses et teint de pêche. Il sort de son portefeuille un morceau de nappe en papier, le déplie et le montre à la jeune fille :

— Regardez : ce n'est pas vous ça ? J'ai dessiné ça il y a deux ans, en 1950, après ma dernière rencontre avec vous, dans le train qui croisait le mien.

À Vintimille, vous portiez un col noir et un foulard blanc.

À Genève, votre cou était nu, j'y ai vu briller une chaîne.

« Dans le train je n'ai vu qu'un éclair rouge, comme une écharpe et le visage audessus était toujours le même, il est imprimé dans ma tête

depuis cette première fois où je vous ai longtemps regardée derrière la vitre du poste de frontière.

— Ce n'était pas moi monsieur, mais quelqu'un qui me ressemble, bien sûr, cette femme doit me ressembler beaucoup, si votre dessin est exact... peut-être que... vous avez rencontré ma mère ?

— Votre mère ? Où est-elle, qui est-elle ? Comment s'appelle-t-elle ?

— Elle s'appelle Marie, mais je ne sais jamais où elle est. Elle nous a quittés mon père et moi, il y a longtemps. Je ne l'ai pas revue depuis que j'ai eu cinq ans je crois. On dit que je lui ressemble beaucoup, mon père le dit, en tout cas, parfois.

— Qu'est-elle devenue ?

— Nous n'en parlons guère vous savez, elle voyage beaucoup, elle change aussi souvent de compagnon paraît-il. Alors mon père n'a que de lointains rapports avec elle.

Martin Skob, désorienté, le cerveau embrumé par une grippe naissante, supplie :

— Si je vous donne une lettre, vous pourrez la lui faire parvenir ?

— Mon père le peut. Moi j'ignore son adresse et je ne tiens pas à la connaître !

— Alors je vais rencontrer votre père !

Martin Skob a rencontré un homme calme et désabusé qui a souri en écoutant sa folle histoire, et promis de transmettre la missive.

— Rien ne m'étonne en ce qui concerne Marie, mon ex-femme. Elle est capable de séduire un régiment de poteaux électriques et nous nous sommes quittés pour cette raison, vous vous en doutez. Il est possible qu'elle vous réponde, elle est assez folle pour cela, mais quoi que vous deveniez par la suite, je ne tiens pas à ce que ma fille en soit informée.

Martin Skob a remercié, perplexe : le portrait que cet homme avait fait de Marie, « Sa » Marie, était si décevant. Trop réel, au fond. Mais qu'importe, il restait le jeu, le pari à gagner. L'ami professeur de maths comptait les jours :

— Répondra... répondra pas... Répondra... répondra pas...

— Répondu !

Elle était là, la petite lettre... bleue, couleur d'espoir, barrée d'une étonnante écriture ronde et large, envoûteuse, prometteuse :

« J'adore les inventions de ce genre ! J'étais à Vintimille, à Genève, à Berlin un jour ou l'autre et tant de fois. Je ne vous ai jamais vu. Soyez devant le casino, à 21 heures, dimanche. Je vous fais confiance, vous me reconnaîtrez ! »

Martin Skob était heureux ! Heureux ! Il disait :

— J'ai le sentiment d'avoir vaincu le temps et l'espace ! Tant pis si je ne l'aime plus après cela, tant pis si elle est devenue laide. Je l'ai enfin attrapée au vol !

Le soir même du rendez-vous, ils firent l'échange, selon le pari convenu. Martin Skob prit la moto de son ami, et plaisanta sur le sujet :

— N'aie pas peur, je te l'emprunte un soir, et tu pourras fouiller dans ma bibliothèque le restant de tes jours.

Il s'est tué deux heures après, aux environs de 11 heures du soir, sur la route du casino. Il a dérapé sur le sol mouillé, sa nuque est allée heurter le bord d'un trottoir.

Avait-il vu Marie ? Ou l'avait-il attendue pour rien ? Il portait bien sur lui la lettre bleue du rendez-vous. Elle avait été postée de Berne, mais sans adresse au dos.

Où habitait la jeune fille rousse et son père ? Il ne l'avait pas dit. Sa mort regardait-elle ces gens ? Cette femme surtout ?

Durant quelque temps, l'ami, le professeur de mathématiques si raisonnable, chercha dans la rue, partout, un visage encadré de cheveux roux et aux yeux clairs de princesse de conte de fées. Il avait besoin d'une certitude. Il ne la trouva pas. Alors il se vengea sur les chiffres, et les calculs de probabilités.

Combien de chances a-t-on de retrouver une quatrième fois un visage entrevu trois fois par hasard ? Si l'on tient compte de la superficie de l'Europe, du nombre d'habitants au kilomètre carré et de la vitesse du vent dans la tête des poètes ?

Question et probabilité subsidiaire : quelle chance a-t-on d'en mourir ? Au moins une sur des milliards et des milliards. Il s'appelait Martin Skob, c'est lui le « un » sur des milliards et des milliards, et des milliards...

CAUCHEMARS À RÉPÉTITION

Lewis sur son lit fait un véritable saut de carpe et se réveille. Dans la pénombre il sent sa femme Alice se dresser elle aussi brusquement. L'oreille aux aguets Lewis scrute les quatre coins de la chambre comme s'il allait y découvrir l'ombre d'un cambrioleur :

— Tu as entendu quelque chose, Alice ?

— Non, répond la jeune femme d'une voix sourde, oppressée, mais je viens de faire un cauchemar.

Lewis se laisse retomber sur son oreiller prêt à se rendormir, mais sa femme s'est assise sur le bord du lit : il l'entend chercher ses chaussons en tâtonnant :

— Tu te lèves ?

— Ne t'inquiète pas, dors, je vais sortir un instant dans le jardin.

— C'était si terrible que cela ?

— Oui, c'était Lindsay, elle criait « au secours ! » Elle m'appelait, elle était couverte de sang.

Prosaïque, Lewis, avant de sombrer de nouveau dans le sommeil, murmure la voix pâteuse :

— Tu ne devrais pas manger avant de te coucher.

En robe de chambre dans l'air frais de cette banlieue de Londres au mois de mai, Alice essaie de retrouver son calme. Il est très rare qu'elle se souvienne de ses rêves et plus rare encore qu'elle cauchemarde. Tout dans sa petite vie tourne rond... ou à peu près rond, depuis qu'elle a épousé Lewis il y a trois ans. Ils n'ont pas de soucis d'argent, pas de problèmes de santé et Lewis qui l'aime certainement beaucoup lui est fidèle, à condition de ne pas y regarder de trop près.

Malheureusement il n'en va pas de même pour Lindsay, sa meilleure amie. Toutes deux ont le même âge : vingt-sept ans, et se connaissent pratiquement depuis toujours. Si Alice, petite brune malicieuse, a su réaliser ses modestes ambitions, Lindsay, grande blonde un peu simplette, a cru mériter par sa beauté un destin privilégié ; ce qui l'a conduite à ce mariage mondain avec un auteur de romans policiers. Seulement voilà : entre les sorties nocturnes, le tennis, les rallyes et des flirts innombrables, l'écrivain n'a guère le temps d'écrire et le ménage ne roule pas sur l'or. Pauvre Lindsay.

Alice a beau se répéter qu'il ne s'agit que d'un songe, que Lewis a raison lorsqu'il prétend qu'elle ne devrait pas se charger l'estomac avant d'aller se coucher, elle ne parvient pas à chasser de son esprit le visage de Lindsay, ses yeux bleus horrifiés par le ruissellement du sang. Qu'il y ait une raison physiologique à un cauchemar est probable. Mais pourquoi celui-là ? Elle pouvait tout aussi bien rêver à un accident de voiture, ou que le médecin lui apprenait qu'elle avait un cancer, ou que Lewis lui déclarait son intention de divorcer. Bref les sujets angoissants ne manquent pas. Alors, pourquoi rêver que

Lindsay, blessée, l'appelle en lui tendant les bras ?

Au beau milieu de la nuit suivante, Lewis fait un saut de carpe dans son lit. Reprenant ses esprits il sent sa femme éveillée près de lui et demande avec inquiétude :

— Qu'est-ce qui se passe, Alice ?

— C'est le cauchemar qui recommence.

— Encore...

Cette fois Lewis ne peut lui reprocher de s'être changé l'estomac : elle n'a rien avalé depuis le dîner de sept heures.

— Et c'était quoi ce cauchemar ?

— La même chose : Lindsay blessée qui m'appelle. Elle était dans sa chambre vêtue d'un pyjama trempé de sang et me criait : « Viens... viens... ! » Tout en reculant elle renversait la plante verte que je lui ai offerte il y a deux ans. C'est épouvantable.

— Quand as-tu reçu de ses nouvelles ?

— La semaine passée.

— Elle allait bien ?

— Oui.

— Alors, ce n'est qu'un cauchemar.

— Tout de même j'aurais dû lui envoyer un télégramme.

Lewis grogne en haussant les épaules :

— Parce qu'ils n'ont toujours pas le téléphone ?

Alice ne répond pas. Elle devine ce que pense son mari, et qu'il n'a pas tout à fait tort : à quoi bon acheter un cottage à cent kilomètres de Londres sans argent pour l'entretenir, sans le temps de s'en occuper et si peu d'organisation qu'après une année le téléphone n'est toujours pas installé.

Tandis que Lewis couché sur l'autre flanc dort maintenant comme une souche, Alice, assise sur le bord du lit, réfléchit. Tout était tellement précis : le pyjama de Lindsay, le décor, celui de sa chambre, la coiffeuse en désordre derrière elle, cette plante une verte qu'elle renverse. Chaque détail lui revient à l'esprit avec acuité qu'elle se sent obligée d'y voir plus qu'un cauchemar : mais un appel de la pauvre Lindsay. Demain, à tout hasard elle fera un saut à Lymigton. Comme Lewis va sans doute trouver cela ridicule, elle ne prendra pas la voiture mais le train.

Alice s'allonge, croyant cette décision suffisante pour lui faire retrouver le sommeil. Mais elle garde l'œil ouvert tout le restant de la nuit : que va-t-elle trouver à Lymigton ?

Le lendemain vers onze heures, Alice dans la tiédeur de ce merveilleux printemps anglais s'assoit sur un banc de Lymigton. À cinquante mètres de là : le poste de police devant lequel un bobby monte la garde. Elle hésite et pour la énième fois ressasse son petit boniment et se demande s'il est convaincant. Les policiers ne vont-ils

pas lui rire au nez ? Finalement prenant son courage à deux mains, Alice se lève et d'un pas décidé, rouge comme une tomate et le front buté, traverse la rue.

Le sergent Glaser regarde entrer la petite femme brune en pantalon de cuir et débardeur rouge, avec un sourire aimable.

Quelques instants plus tard, d'aimable, son sourire est devenu légèrement moqueur :

— En somme, dit-il pour conclure, vous venez à cause d'un cauchemar.

— Oui, je sais, cela peut paraître ridicule mais c'est un cauchemar affreux. J'ai fait le même exactement deux fois de suite et personne ne répond chez mon amie.

— Vous avez sonné ? Vous avez appelé ?

— Oui, au moins dix fois, comme on ne répondait pas j'ai interrogé les voisins. Ils m'ont affirmé n'avoir vu personne depuis trois jours. C'est étrange : Lindsay m'a écrit la semaine dernière et ne m'a parlé d'aucun projet de voyage.

— Ils sont peut-être à Londres.

— S'ils avaient été à Londres, Lindsay m'aurait fait signe.

Sans quitter son sourire goguenard le sergent mâchonne un crayon :

— Bon, dit-il enfin, vous avez fait cent kilomètres par le train pour venir jusqu'ici, je peux bien faire quinze cents mètres en voiture. Allons-y !

Lorsqu'ils s'arrêtent devant le ravissant et trop vaste cottage, entièrement ceint d'une haie de fusains vieux d'un quart de siècle, le sergent prévient Alice :

— Vous savez, la seule chose que je puisse faire c'est jeter un coup d'œil par les fenêtres. Si les portes sont fermées je n'ai pas le droit d'entrer.

Prudemment le sergent commence par sonner puis ne recevant aucune réponse il appelle d'une voix forte :

— Mrs Miles, Mrs Miles !

Cette précaution prise, il longe la haie de fusains pour y trouver un passage et s'y faufile suivi d'Alice. Tous deux se retrouvent sur une vaste pelouse dont l'herbe trop haute allonge son tapis jusqu'au cottage dont les deux ailes, de chaque côté du corps central, sont couvertes de lierre.

— Je crois vraiment qu'il n'y a personne. La maison est certainement fermée, constate le sergent.

Par acquit de conscience il frappe à la porte principale, puis aux volets, essaie enfin de glisser un regard par les interstices.

— Tout me paraît en ordre, madame. Vos amis sont certainement en voyage. Je regrette mais un cauchemar ne m'autorise pas à en faire plus.

C'est alors que le sergent voit Alice lui désigner une superbe plante verte en plein vent, un caoutchouc de près de trois mètres qui se ramifie audessus de son bac de plastique marron en branches multiples.

— Qu'y a-t-il, madame ?

— Cette plante ! Elle était dans mon cauchemar, Lindsay l'a renversée en reculant devant les coups qu'elle recevait.

— Comme c'est curieux... murmure poliment le sergent qui estime en avoir fait assez et regarde sa montre.

— Lindsay était très attachée à ce caoutchouc. C'est moi qui le lui avait offert. Elle ne l'aurait jamais laissé dehors et dans cet état.

— Comment dans cet état ?

— Regardez ! il a été rempoté n'importe comment, la terre est détrempée. On dirait qu'il a été lavé.

— Lavé ? murmure le sergent, et pourquoi l'aurait-on lavé ?

Tous deux se regardent pendant quelques instants, avec sans doute la même idée. Mais le policier secoue la tête :

— Écoutez, madame. Je vous assure que je ne peux en faire plus. Même si l'on a lavé ce caoutchouc, rien ne m'autorise à entrer dans cette maison. Mais je vous promets d'être attentif et je vais essayer de savoir où est Mrs Lindsay Miles.

Alice comprend qu'il ne lui reste plus qu'à retourner à Londres.

Au milieu de la nuit Lewis saute à nouveau comme une carpe dans son lit :

— Quoi ! Encore ton cauchemar ?

Assise dans l'obscurité Alice sanglote.

— C'est horrible Lewis, c'est horrible.

Cette fois Lewis est inquiet. Il ne croit pas aux prémonitions et le destin de Lindsay ne le préoccupe pas outre mesure. Par contre, ces cauchemars pourraient signifier qu'Alice traverse une crise. Mais une crise de quoi ?

— Écoute Alice il faut dormir. Tu devrais prendre un somnifère.

— Mais Lewis pourquoi ce cauchemar ? C'est la troisième fois ! Pourquoi ?

— Eh bien parce que le premier cauchemar t'a tellement troublée que maintenant il te revient toutes les nuits. Prends donc un somnifère.

Le lendemain matin Alice converse par téléphone avec le sergent Glaser.

— Le cauchemar, lui explique-t-elle, a commencé comme les deux autres fois, Lindsay tend les mains vers moi. Elle a les yeux horrifiés, elle est couverte de sang et m'appelle en criant : « Au secours viens Alice ! » comme si une arme allait la frapper de nouveau. À ce moment je vois qu'elle est en pyjama. J'aperçois les meubles de sa

chambre, la coiffeuse en désordre derrière elle et le caoutchouc qu'elle renverse. Mais cette fois le cauchemar n'en est pas resté là. Je l'ai vue brusquement plongée dans l'ombre et des briques venaient se poser devant elle : des briques rouges qui la masquaient petit à petit tandis qu'elle criait toujours. Et je me suis réveillée.

Au bout du fil, le sergent est manifestement embarrassé :

— Je reconnais, dit-il, que ce cauchemar est assez troublant. Mais tant que je n'aurai que cela comme indice je ne pourrai rien faire, madame...

Après une nouvelle hésitation au bout du fil, le sergent promet : « Je vais faire un tour là-bas... Je vous rappellerai demain. »

Le lendemain, quatrième jour, le policier rappelle Alice.

— J'ai pensé comme vous, chère madame, que cette plante verte, ce caoutchouc que nous avons vu dans le jardin, avait peut-être été lavé pour effacer des traces de sang. Dans ce cas on avait dû changer la terre imbibée elle aussi et peut-être pouvais-je trouver celle-ci quelque part.

— Et alors ?

— Eh bien derrière le cottage il y a une fosse où l'on entasse les feuilles mortes pour faire du terreau. J'ai vu en effet qu'un peu de terre y avait été récemment jetée. J'en ai prélevé quelques poignées pour analyse. Le télex du laboratoire vient de me parvenir et les tests révèlent en effet de petites traces de sang humain. Ceci m'autorise comme vous le souhaitiez à effectuer une perquisition dans la demeure de vos amis. J'espère qu'elle sera négative. Je vous préviendrai aussitôt.

Vers onze heures du matin le sergent Glaser de la police de Lymigton appelle de nouveau :

— Je suis dans la chambre de votre amie. Apparemment tout est normal. Mais en sondant un peu partout, j'ai constaté que derrière l'un des placards encastrés le mur sonnait creux. J'attends le maçon. Lorsqu'il sera là, il n'en aura pas pour très longtemps. Je vous rappellerai d'ici une heure.

Vers midi, comme convenu, le téléphone sonne, Alice est tellement certaine que le sergent va lui annoncer une mauvaise nouvelle qu'elle lui laisse à peine le temps de murmurer d'une voix de circonstance :

— J'ai trouvé le cadavre de votre amie, madame...

Elle crie aussitôt :

— C'est son mari qui l'a tuée ! Je suis sûre que c'est sa main qui frappait !

— Peut-être, madame, mais on ne peut accuser sans preuves. Il semble qu'elle ait été frappée avec une hache.

— Oui, mais elle n'était pas morte : dans mon cauchemar elle criait encore lorsqu'elle a disparu derrière le mur de briques.

— Effectivement, madame, c'est l'avis du médecin légiste. Elle était mortellement blessée et ne pouvait sans doute plus bouger, mais elle a dû vivre plusieurs heures encore.

Évidemment, à part un détail, la suite immédiate est assez banale. Le mari de Lindsay n'étant pas à Londres, la police le cueille à l'aéroport, au retour d'un voyage qu'il vient de faire en compagnie d'une jeune femme connue depuis longtemps pour être sa maîtresse. Lors du procès à Old Bailey son défenseur veut le décharger en prétendant que la victime le rendait fou, l'exaspérant, le critiquant sans cesse, de telle façon qu'elle l'a poussé à empoigner un jour la hache. Les douze jurés ne tiennent pas compte d'un argument aussi faible et le condamnent à la réclusion à vie.

Mais le président du tribunal n'a pas manqué de faire cette remarque lorsque Alice s'est présentée à la barre :

— L'accusé avait pris toutes ses dispositions : il avait organisé un soi-disant voyage de son épouse en Turquie où les femmes disparaissent souvent sans laisser de traces et personne n'aurait jamais eu l'idée de sonder les murs de sa maison. En somme son crime était parfait. Il n'aurait jamais été découvert sans vos cauchemars à répétition. Devons-nous, madame, considérer qu'il y a décidément des choses qui nous dépassent ? Ou bien avez-vous une explication ?

— Oui, monsieur le Président. L'un des experts qui s'est intéressé à mes cauchemars a peut-être une explication. Il prétend que j'étais inconsciemment très inquiète pour l'avenir de mon amie et il est vrai que je me méfiais de son mari. Selon cet expert il n'y avait donc rien d'étonnant à ce que je fasse des cauchemars où Lindsay était menacée. Et puis, toujours en parlant avec lui, je me suis souvenue que l'accusé, il y a huit ans, avait écrit un roman policier dans lequel un personnage tuait sa femme comme il a tué Lindsay. Comment s'étonner dans ces conditions que j'aie vu dans une série de cauchemars provoqués par mon inquiétude inconsciente, Lindsay succomber à un crime déjà décrit par son mari. C'est ce que pense l'expert, monsieur le Président. Et j'ai décidé de penser comme lui. C'est plus raisonnable.

Raisonné... oui. Mais était-ce bien raisonnable de faire justement ce cauchemar, au moment où « justement » le crime venait d'avoir lieu.

Table of Contents

MORT D'UN MORT
LES MASQUES DE PLOMB
LE CERCUEIL IMMERGÉ
DOUX COMME DU CACAO
LA MAISON LA PLUS HANTÉE D'ANGLETERRE
LE PUR MALT FAISANT LE RESTE
UNE CROIX SUR LA COLLINE
LE RESCAPÉ DU DIABLE
LES PETITS HOMMES DU CENTRE DE LA TERRE
LA VIEILLE FEMME NOIRE DE BROOKLYN
QUI A MORDU CLARA?
GERTRUDE SORCIÈRE À SEIZE ANS
LA MAISON ÉTERNELLE
LES CAUCHEMARS NE SONT PAS TOUJOURS DUS À UNE MAUVAISE
DIGESTION
L'ENFANT DU DÉMON
CHOC EN RETOUR
LA MAISON SOUS LA LUNE
FAISONS UN AUTRE RÊVE
UN CERCUEIL DE TROP
L'HORLOGE DU TEMPS QUI PASSE
GRAND-MÈRE DINÙ
LA COMMANDE MIRACULEUSE
J'AIMERAIS QU'ON M'EXPLIQUE
LA MAISON SECRÈTE
UN CHAT RAPACE AUX YEUX JAUNES
COÏNCIDENCE
AVEC LA PRUDENCE DU CHAT
UN TROU DANS LA NUIT
MYRTILLE AU PENSIONNAT
LA FILLE AUX YEUX GRIS
LE SOLDAT PERDU
L'AMOUR EXTRATERRESTRE
CEUX QUI CROIENT AUX ALLUMETTES ET LES AUTRES
L'INTUITION DE SARAJEVO
L'OR DU FIGUIER
LA RÉINCARNATION
LE CAVEAU DE FAMILLE DES BRIGGS
LA LOI DES SÉRIES?
HYPNOSE
FANTÔME ÉLECTRIQUE

L'HOMME AUX CHAUSSURES À BOUCLES
MARGIE PARLAIT AUX OISEAUX
LE LIFTIER DE LA MORT
LA TABLE DE PIERRE
LA POSSÉDÉE
LA FIN DU MONDE
JE M'APPELLE PATIENCE WORTH
LE PETIT CAVALIER DE L'APOCALYPSE
LE CAUCHEMAR D'HERBIE FREEZ
LE MERLE DE SUZY STOCKER
L'ÉPOUX DE PORCELAIN
LA DÉPÊCHE
SOUDAIN UN AUTRE TRAIN...
CAUCHEMARS À RÉPÉTITION